

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01876456 3



TRANSFERRED

ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

GIFT OF
St. Michael's College.

TRANSFERRED



OEUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

SUPPLÉMENT AU MEMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE

(*Suite*)

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI

Besançon, — imprimerie d'Outhenin Chalandre fils.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ BAREILLE

CHANOINE HONORAIRE.

VOLUME XIII



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1864

*A. F. Simard
4 Dec
1899*

MAR 18 1958

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

SUPPLÉMENT

AU

MÉMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE,

RENFERMANT DEUX TRAITÉS,

L'UN SUR LA PERFECTION DE L'AMOUR DE DIEU, L'AUTRE SUR LES PRINCIPAUX MYSTÈRES
DE LA VIE DU SAUVEUR.

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU.

DEUXIÈME PARTIE.

DES VERTUS ET DES PRATIQUES LES PLUS PROPRES A OBTENIR
LA DÉVOTION.

CHAPITRE PREMIER.

De la première pratique propre à obtenir l'amour de Dieu; laquelle consiste à ne perdre jamais de vue la pensée de Dieu et à lui demander instantement son amour.

Nous disions, en commençant ce traité, que deux conditions étaient indispensables pour obtenir la charité, et qu'il fallait, d'abord, détruire en notre âme tout ce qu'il y avait de contraire à Dieu et d'opposé à son image adorable; ensuite, l'entretenir dans une continuelle union avec Dieu par de pieuses et affectueuses pratiques. Un exemple éclaircira parfaitement cette doctrine. Quand on veut confire des fruits encore verts, on commence par les soumettre à une première coction, afin d'enlever tout ce qu'ils ont de verdeur et d'amertume. Cela fait, on les soumet à une seconde coction avec un mélange de sucre ou de miel, afin de substituer à

leur verdeur et à leur âpreté naturelle la suavité du principe auquel on les unit. Ainsi, pour transformer l'homme en Dieu, il faut commencer par le débarrasser de tout ce qu'il a de contraire à Dieu, à savoir, de tout principe de mal ; après quoi, on le conduit par la pratique de la prière et de l'amour, à faire un même esprit avec lui. Le premier de ces points ayant été examiné dans les précédents chapitres, il nous reste à nous occuper du second, c'est-à-dire, des pratiques et des vertus propres à opérer l'union de notre âme avec Dieu, en quoi consiste la fin suprême de la perfection.

I.

De l'union continuelle de l'âme avec Dieu, et des moyens de l'entretenir.

Avant toutes choses, que la première étude de l'âme fidèle soit, comme l'observe un pieux docteur, de persévérer dans l'union avec Dieu par le moyen des actes d'amour et de la prière. Si elle y persévère, le soleil de justice qui répand ses rayons avec tant de libéralité, la revêtira d'un tel éclat qu'il la rendra semblable à lui. Grâce à cette union spirituelle, l'âme rappelle par sa beauté ces nuages qui semblent revêtus des rayons du soleil, et qui, en les réfléchissant, resplendissent comme le soleil lui-même. Ce point de doctrine repose sur deux principes philosophiques : d'abord sur celui-ci, que les causes naturelles tendent à rendre tous les objets semblables à elles, le feu engendrant le feu, le froid le froid, la chaleur la chaleur ; et cela, avec d'autant plus d'énergie que ces causes ont plus de puissance et de noblesse. Le second principe peut se formuler ainsi : Les causes naturelles n'agissent que sur des objets placés à une portée déterminée, hors de laquelle leur influence est annulée. Ainsi le feu ne nous réchauffe qu'à la condition de nous en approcher.

La première, la plus noble, la plus puissante de toutes les causes est évidemment Dieu. Par suite, Dieu est la cause la plus active, celle qui tend le plus à se communiquer elle-même, à communiquer sa ressemblance aux êtres capables, comme l'homme, de la reproduire. Mais cette communication exige une condition préalable, à savoir l'union de l'homme avec Dieu, qui permette au

premier de recevoir l'influence de la lumière divine. Cette union se fait, non par le corps, mais par l'esprit; elle consiste dans l'application à Dieu de notre entendement par la considération, et de notre volonté par l'amour. Plus un homme mettra de persévérance et de continuité dans ces exercices, plus il participera aux rayons de la lumière incréée. D'après saint Bernard, on arrive à ce résultat par quatre moyens principaux, par la lecture, par la méditation, par l'oraison et par la contemplation. *Scala claustr.* Ce sont les quatre degrés par lesquels les âmes pieuses s'élèvent jusqu'à Dieu. Il y a pourtant, toujours selon le saint docteur, cette différence, que la lecture marche, que la méditation court, que l'oraison vole et que la contemplation atteint le terme du voyage et se repose en Dieu même.

Quoique ces exercices nous aident tous efficacement dans notre sainte entreprise, chacun d'eux peut avoir cependant plus ou moins d'efficacité. Parmi les lectures, les plus utiles à notre dessein sont les plus affectueuses, les plus pieuses et celles où domine l'amour de Dieu. Telles sont les *Méditations* de saint Augustin, l'Aiguillon de l'amour divin de saint Bonaventure, et les autres ouvrages que le docteur Séraphique a composés sur les matières de spiritualité. Parmi les méditations, les plus utiles sont les méditations sur les bienfaits du Seigneur, sur ses perfections, et sur les sujets les plus capables d'allumer en nos cœurs le feu de la charité. Parmi les oraisons, les plus utiles sont les oraisons où l'on s'applique à demander instamment au Seigneur son amour, surtout quand elles sont inspirées par le désir ardent de l'obtenir. Saint Augustin parlait en ces termes, dans une de ses méditations, des personnes dont le cœur est constamment occupé à une oraison de cette nature : « Bienheureux, Seigneur, ceux dont vous êtes l'espérance unique, et dont la vie est une oraison non interrompue. » C'est une chose difficile, sans doute ; mais elle ne l'est pas tant que quelques-uns l'imaginent. L'oraison dont il est question ne consiste pas à prier à genoux et à s'entretenir ainsi avec Dieu, mais à tenir son cœur dans le recueillement, à lui inspirer une sainte crainte et un respect profond du Seigneur, et à vivre dans un désir et un souci continuel de lui être agréable et de

marcher en sa présence comme il convient à des serviteurs fidèles.

Mais, de toutes ces choses, celle qui nous sera du plus grand secours, c'est la pratique et l'exercice de l'amour même de Dieu. Aucun acte ne donne à cette vertu plus d'accroissement que les actes qui lui sont propres. D'ailleurs, ce sont les actes les plus nobles et les plus méritoires, parce qu'ils procèdent de la première des vertus, de la charité. Il en est des habitudes infuses par le Seigneur dans nos âmes, et en particulier de l'habitude de l'amour divin, comme des habitudes naturelles, qui se développent et se perfectionnent à mesure qu'on en pratique davantage les actes. A force de peindre, on devient peintre : à force d'écrire, on devient écrivain. Seulement dans la charité Dieu et l'homme ont leur part : l'homme mérite, et Dieu lui accorde un accroissement de vertu ; de telle sorte que plus nous mettrons de continuité dans les actes d'amour de Dieu, plus nous verrons grandir en nous ce saint amour.

II.

Que l'exercice de la pensée continuelle de Dieu est très-propre à nous obtenir son amour.

Aucun exercice n'est plus convenable dans le sujet qui nous occupe que celui dont nous venons de parler. Alors même, dit un docteur, que plusieurs chemins conduiraient à la perfection de la charité ; néanmoins le plus court et le plus sûr sera toujours celui qu'indique saint Denys, et après lui, un grand nombre de saints. Ce chemin, on le suit, quand on élève vers Dieu un cœur rempli des sentiments d'amour et des désirs les plus ardents, quand on converse avec lui, quand on s'entretient avec lui, quand on marche sans cesse recueilli en sa sainte présence, quand on prend occasion de toutes choses pour mieux le connaître et pour le mieux aimer. Cet exercice est l'exercice propre de la sagesse véritable et de la théologie mystique. On ne l'apprend, ni par des lectures, ni par des raisonnements, mais par la prière et de fréquentes élévations de l'âme vers Dieu. C'est l'expérience que fait l'homme de la bonté, de la sagesse, de la suavité divine, des bienfaits et des faveurs du Seigneur, qui lui fait connaître Dieu sous

son véritable jour. On dirait d'un sujet qui connaît la libéralité et les autres qualités de son prince, non par ce qu'il en a vu d'écrit, ou par ce qu'il en a appris de la bouche des autres, mais par les rapports fréquents et intimes qu'il a eus avec lui, et par les bienfaits nombreux qu'il a reçus de sa largesse et de sa munificence. Il nous est aisé de constater ici la différence qui sépare la théologie scolastique de la théologie mystique : on apprend l'une, par les actes de l'intelligence ; l'autre par les actes de la volonté et de l'amour, qui, à leur tour, apprennent à l'intelligence combien le Seigneur est doux et suave.

La voie qui conduit à cette science consiste donc à nous entretenir sans cesse avec Dieu, à converser avec lui nuit et jour, à l'exemple de sainte Cécile qui, à ce que raconte sa vie, portait continuellement l'Evangile de Jésus-Christ sur sa poitrine, et n'interrompait ni le jour, ni la nuit, son oraison et ses entretiens avec Dieu. C'est à prendre cette voie que nous invite l'Esprit saint, au livre de l'Ecclésiastique, dans un langage rempli des plus aimables figures :

« Bienheureux l'homme qui habite dans la sagesse, qui médite sur la justice, et qui pense profondément aux choses de Dieu. Bienheureux l'homme qui examine les voies de la sagesse qui pénètre ses secrets, qui marche à sa recherche, et qui s'arrête dans ses sentiers. Bienheureux l'homme qui regarde par ses fenêtres, et prête l'oreille à sa porte. Bienheureux celui qui se repose auprès de sa maison, et qui appuyant son bâton contre ses murailles, construit sa petite maison à côté de la maison de la sagesse ; car les biens y habiteront en abondance durant l'éternité. Il mettra ses fils sous son ombre, et il restera lui-même sous ses rameaux. Son ombre le défendra de la chaleur du jour, et il trouvera le repos dans sa gloire. » *Eccli.* xiv, 22-27.

Considérez de combien de manières et par combien de figures le Saint-Esprit nous représente les soins que se donne l'homme désireux d'acquérir ce trésor. N'attachant aucune importance aux affaires de ce monde, il ne s'occupe que d'aller à la recherche de ce bien, et il profite de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, de ce qu'il pense, pour avancer dans la connaissance de son Seigneur, et dans

son amour. Telle a été la vie, telle a été la pratique continuelle des saints. Voilà ce que nous enseigne l'esprit de Dieu quand il parle de marcher sur les traces de la sagesse, d'aller à sa recherche, de regarder par ses fenêtres, d'écouter à sa porte, d'appuyer son bâton contre le mur de sa maison, de construire sa propre maison à côté d'elle, de se reposer à son ombre. Tout cela nous représente et la persévérance qu'il faut apporter dans la contemplation des choses divines, et les fruits et les consolations admirables que nous y goûterons.

C'est au même exercice que nous invite l'Apôtre par ces simples et intelligibles paroles : « Entretenez-vous intérieurement de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels ; et chantez dans vos cœurs les louanges de Dieu. » *Coloss.* III, 16. Ce conseil qu'il nous donnait, saint Paul le suivait lui-même parfaitement. Quoiqu'il fût l'un des hommes les plus occupés du monde, il était si recueilli, si uni à Dieu, que sa conversation, il le dit lui-même, était tout entière dans les cieux avec son cœur et ses pensées. *Philip.* III, 20.

Aussi l'un des plus grands éloges que l'Eglise, dans ses offices, fasse du juste, consiste à dire qu'il vivait de corps seulement en ce monde, et que par la pensée et le désir il habitait toujours dans la céleste patrie.

C'est pour cela que l'Ecriture sainte donne aux justes le nom de cieux. Etrangers à toutes les affections et à toutes les passions de cette vie, leur commerce, leurs pensées, leurs désirs, leurs jouissances, leurs espérances sont dans le ciel : en sorte qu'ils ne sont de la terre que par la moins noble partie de leur être.

C'est encore pour cette raison que le psalmiste compare les serviteurs de Dieu à des flammes ardentes. De même que la flamme monte naturellement vers les cieux ; de même les soupirs et les aspirations des justes s'élèvent comme de vives flammes vers les biens de la Jérusalem céleste. *Psal.* CIII, 4.

Les affaires de la vie peuvent bien les ramener aux choses de la terre ; mais l'esprit divin qui habite en eux les ravit bientôt de nouveau au ciel. Enfoncez un morceau de bois dans l'eau ; en un instant sa légèreté spécifique le ramènera à la surface. Or, ce que

fait dans ce cas-ci la nature, la grâce et l'habitude, plus puissantes que la nature, le font dans celui-là. L'habitude adoucit des animaux naturellement féroces : qu'y aurait-il de merveilleux à ce que la grâce du Seigneur changeât ce qui est humain en divin, ce qui est terrestre en céleste ?

III.

De ce que l'âme fidèle doit faire pour mettre en pratique cet exercice.

Conformément à cette doctrine, le serviteur de Dieu qui veut se montrer le fidèle disciple de la divine sagesse, doit se faire au fonds de lui-même un oratoire, où il se tienne dans un continuel recueillement. Il doit marcher de telle manière en la présence de Dieu, s'occuper de ses affaires de telle sorte qu'il ait sans cesse Dieu devant les yeux et qu'il ne perde jamais le sentiment de dévotion causé en lui par la divine présence. C'était la pratique du Prophète-Roi, comme l'indiquent ces paroles : « J'avais toujours le Seigneur devant mes yeux ; car il est à ma droite afin que je ne sois pas ébranlé. » *Psalm.* xv, 8. Que le serviteur de Dieu imite en ce point le Psalmiste, qu'il tienne son cœur élevé vers le ciel, non d'une manière violente, mais avec calme et simplicité, reposant amoureusement son esprit sur le sein de cette Majesté souveraine.

Si l'instabilité de notre cœur nous entraîne en de nombreuses distractions, ne tombons pas dans l'abattement : recueillons-nous plutôt, et présentons-nous de nouveau devant Dieu. Dès que nous en aurons contracté l'habitude, cette habitude elle-même devenant une seconde nature, loin d'éprouver aucune peine à nous recueillir, nous sentirons le besoin de le faire : ainsi le poisson, dont l'eau est l'élément, dès qu'il en est sorti, cherche aussitôt à y revenir. Souvenons-nous cependant que nous ne pouvons rien par nous-mêmes, et qu'il nous faut nécessairement en tout cas l'aide de Dieu ; mais elle ne manquera jamais à celui qui fait humblement de son côté tout ce qu'il peut.

Renfermez-vous donc en vous-même, établissez-y votre demeure ; car vous y trouverez Dieu. Quoiqu'il soit présent à tout ce qui existe, il est présent tout particulièrement au plus intime

de la créature raisonnable, parce qu'il y trouve son image et sa ressemblance. Dans cette persuasion de la présence du Seigneur en vous, efforcez-vous de vous tenir avec une sainte crainte, avec humilité et respect devant ses yeux, à l'exemple d'Elie, quand il prononçait ces paroles : « Vive le Seigneur, en présence duquel je suis. » III *Reg.* xvii, 1. Répétez souvent en vous-mêmes les mots suivans : Le Seigneur est présent, le Seigneur me voit ; ils vous serviront à vous ramener à la pensée de sa sainte présence quand vous en serez éloigné. Suivant l'expression du Roi-Prophète, cachez-vous au plus profond de la face du Seigneur, et restez-y comme dans une maison bien close. *Psalm.* xxx, 21. Vous avez lieu de vous réjouir de trouver si facilement Dieu en vous, et de posséder en votre âme un si grand bien.

Quelquefois les occupations et les relations inséparables de la vie, vous empêcheront de vous recueillir comme vous le voudriez. N'allez pas, pour cela, renoncer entièrement à ce dessein, et sortir tout à fait de vous-même. Il faut toujours conserver dans votre cœur une petite ouverture pour regarder Dieu : de la sorte, il vous sera aisé, une fois débarrassé des affaires qui vous retiennent, de revenir à lui. Bienheureux l'homme auquel ni la compagnie de ses semblables, ni tout autre empêchement ne sauraient ravir cette divine présence. Il en sera ainsi pour nous quand nous serons, en quelque façon, enracinés et enfermés en Dieu, et si étroitement unis à lui par les liens de l'amour que sa pensée précède en notre âme la pensée de toute autre chose. Assurément, celui dont le cœur est détaché des objets que l'on aime avec désordre ; celui qui, établi dans la véritable humilité, ne s'attribue jamais à soi-même les dons du Seigneur, celui-là peut être engagé dans les affaires et les occupations du monde : jamais il n'en recevra un dommage considérable.

Un pieux solitaire disait à ce propos ces paroles : « Le chrétien parfait ne conserve pas son cœur attaché aux choses de la terre ; il s'élève au-dessus d'elles, et les laissant suivre leur cours, il ne se met pas en peine d'examiner ce qui ne le regarde pas. C'est Dieu seul que je cherche de toutes mes forces et avec toute mon attention, se dit-il en lui-même : tout le reste ne m'est rien, je

n'ai pas à m'en occuper. » Si vous en êtes là ; si vous ne vous cherchez jamais vous-même ; si vous traversez, intact, la prospérité comme l'adversité, cheminant à l'exemple de l'Apôtre en toute pureté vers Dieu, il vous sera donné d'accomplir toutes vos actions, sans que votre cœur soit dissipé, et de jouir du calme intérieur au milieu des occupations les plus nombreuses.

Que le serviteur de Dieu se garde bien d'interrompre ce saint exercice parce qu'il lui semblera au-dessus de ses forces, ou parce que, dans les commencemens, il lui coûtera quelques ennuis. Il n'est pas nouveau que l'on éprouve d'abord de la peine et de l'embarras à faire une chose que l'habitude nous rend ensuite facile. Cette observation s'adresse aux personnes qui, après avoir consacré quelque temps à cet exercice, et n'obtenant pas les résultats qu'elles en attendent, tombent aussitôt dans le découragement et renoncent à leurs bonnes résolutions. Elles ne comprennent pas que la première condition requise pour arriver à la perfection c'est la patience et la persévérance. Si la bonté divine raccourcit pour quelques âmes le voyage dont la terre promise est le but, pour le plus grand nombre il est long et difficile.

Ce qui nous permettrait de pratiquer avec facilité et agrément ce saint exercice, serait de savoir par cœur certains cantiques, certains psaumes, certains passages, soit de David, soit d'autres pieux écrivains, dont nous ferions usage pour échauffer notre cœur et l'élever vers Dieu. Nous pourrions, par exemple, retenir les versets suivans de deux psaumes de David : « Comme le cerf soupire après les sources des eaux ; ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. Mon âme a été altérée du Dieu fort, du Dieu vivant : quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ? Mes larmes ont été ma nourriture, la nuit et le jour ; pendant qu'on ne cessait de me dire : Où est donc votre Dieu ? » *Ps. xli, 1 et seqq.* « Que je vous aime, Seigneur, vous qui êtes ma force : le Seigneur est mon soutien, mon refuge et mon libérateur. Le Seigneur est mon protecteur, et j'espérerai en lui. » *Ps. xvii, 1 et seq.*

Indépendamment des cantiques et des psaumes, il serait bon d'avoir à la disposition de sa mémoire un certain nombre de versets, d'oraisons, de proses et de sentences capables de réveiller et

de raviver la charité. Faisons même, des chants profanes, des chants spirituels et divins. Qu'ils soient présents à notre cœur, et à notre coucher, et à notre lever, et dans les insomnies de la nuit. et pendant le jour, afin de nous animer, en les répétant, au recueillement, d'élever notre âme vers Dieu, et de remplir sans interruption le palais de notre cœur du parfum odorant de cet encens spirituel. On pourra aussi de temps en temps réciter la prière suivante.

IV.

Prière pour demander l'amour de Dieu.

O bon Jésus, ô salut de mon âme ! Quand, Seigneur, vous serai-je agréable en tout et pour tout ? Quand mourrai-je à toutes les créatures pour vous aimer ? Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, et venez à mon aide. Me voici en votre divine présence, me voici prosterné devant vos plaies adorables et bénies. Donnez-les moi pour retraite, afin que j'y sois purifié parfaitement, et que je m'y enivre de votre amour. O mon Seigneur et mon Dieu ! ô principe admirable de mon être ! ô lumière resplendissante de mon entendement ! ô vous en qui ma volonté trouve son repos ; quand vous aimerai-je avec ardeur ? Frappez, Seigneur, percez mon âme des flèches de votre très-doux amour. O vous mon unique désir, mon unique espérance, mon unique consolation ! Que mon âme n'est-elle digne d'être embrasée des feux de votre amour, et de voir l'ardeur de ces feux substitués à sa tiédeur ! O mon Sauveur, c'est vous tout entier que je voudrais, et c'est à vous que je m'offre tout entier : le tout pour le tout. Je ne demande rien sinon vous, je ne soupire qu'après vous, parce que vous seul me suffisez. Vous êtes pour moi un roi, un maître, un guide, un père, en toutes choses. Vous seul êtes tout aimable, vous seul tout délectable, vous seul tout fidèle. Qui vous comparerait-on en libéralité, quand vous vous êtes livré vous-même pour une vile créature ? Qui vous comparerait-on en humilité, quand vous avez incliné si bas la hauteur de votre majesté ?

O Seigneur, vous ne méprisez personne ; vous ne faites fi de personne ; vous ne repoussez pas celui qui vous cherche, mais

vous le prévenez plutôt, vous l'encouragez, et vous lui montrez le chemin, et vos délices sont d'habiter avec les enfans des hommes. Que les anges vous bénissent, ô mon Dieu ! Car enfin qu'avez-vous trouvé en nous pour vouloir jouir de notre compagnie jusqu'à la fin des temps ? Ne sommes-nous pas un abîme de misères et de péchés ! N'était-ce pas assez d'avoir souffert pour nous, de nous avoir donné les sacrements pour consolation, les anges pour gardiens ? Pourquoi, vous, Dieu de majesté, voulez-vous encore établir parmi nous votre séjour ?

Si vous le voulez, Seigneur, faisons un échange : daignez apporter un remède à mes maux, et je me consacrerai entièrement à votre service ; faites ensuite de moi ce que vous voudrez. Vous savez mieux que moi ce qui me convient, et je ne désire appartenir à personne qu'à vous. Accordez-moi la grâce de ne soupirer qu'après vous, et de me donner complètement à vous, sans que je revienne jamais sur ce don irrévocable.

O foyer d'amour ! ô source enflammée de charité ! ô torrent de lumière ! ô béatitude parfaite ! ô amour qui brûlez sans cesse et ne mourrez jamais ! Quand, ô mon Dieu, vous aimerai-je comme vous le méritez ! quand vous entourerai-je de mes bras complètement dépouillés ! quand mépriserai-je le monde entier et moi-même pour votre amour ! quand mon âme s'unira-t-elle à vous de toutes ses forces ! quand sera-t-elle plongée et perdue dans l'abîme de votre charité ! O très-doux, très-aimant, très-beau, très-sage, très-riche, très-noble Seigneur, infiniment digne de notre amour et de nos adorations ! ô vie de mon âme qui pour me donner la vie, avez souffert la mort, et qui en mourant avez vaincu la mort elle-même ! Mortifiez en moi, ô mon Dieu, toutes mes mauvaises inclinations, toutes mes volontés propres, et tout ce qui vous empêcherait de vivre vous-même en mon âme. Après m'avoir ainsi réduit à l'état de mort, faites que je vive en vous, c'est-à-dire, dans votre obéissance et dans votre amour, dans l'observation de vos commandemens et des commandemens de mes supérieurs, et dans l'accomplissement parfait de votre sainte volonté ! O bon Jésus, ô mon maître, inspirez-moi une horreur et un éloignement insurmontable pour le péché ; que je me tourne

définitivement vers vous; et qu'en vous seul je place désormais toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes mes sollicitudes, ma mémoire, mon entendement, ma volonté, tout ce que je puis et tout ce que je serai. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Des exercices particuliers de chaque jour, et de la ferveur avec laquelle nous devons désirer et demander l'amour du Seigneur.

Nous avons parlé du moyen principal d'obtenir l'amour de Dieu, lequel consiste à nous y exercer et à prier sans cesse. Parlons maintenant des choses qui peuvent nous seconder dans cette entreprise.

Et d'abord, il vous sera particulièrement utile de consacrer deux moments de chaque journée à vous recueillir et à vous entretenir en silence avec Dieu à l'aide des prières et des considérations que vous trouverez plus bas, afin d'enflammer dans votre âme l'amour de votre Seigneur. Cet exercice quotidien, si vous le pratiquez avec soin, vous facilitera beaucoup le recueillement habituel qui vous a été déjà recommandé. Il laisse souvent dans l'âme une impression si suave qu'elle oublie et qu'elle dédaigne toute autre chose pour s'appliquer à une pratique où elle trouve tant de douceur. De même que les médecins ordonnent quelquefois à leurs malades de boire de certaines potions à deux moments précis de la journée, sauf à en boire dans l'intervalle, toutes les fois qu'ils auront soif, à cause de l'efficacité de ces potions salutaires; de même, pour obtenir la grace que nous désirons, il faut consacrer au recueillement des moments précis, durant la journée, sans préjudice de l'attention continuelle à marcher en la présence du Seigneur.

Dans cet exercice, n'oubliez jamais qu'il ne vous faut jamais lâcher les rênes à l'entendement, de crainte qu'il ne se livre trop aux spéculations et qu'il ne se donne trop carrière, tout en s'occupant de Dieu : Autrement il mettrait obstacle aux affections et aux mouvements de la volonté. Or, ici nous recherchons moins la connaissance spéculative de Dieu que son amour. C'est pour-

quoi, nous pouvons laisser pleine liberté à la volonté ; mais pour l'entendement il faut le tenir sans cesse en arrêt, et ne lui permettre que les spéculations indispensables pour éclairer et guider la volonté. Il doit se borner à offrir à celle-ci une simple représentation de Dieu, afin qu'elle étende humblement vers lui ses mains et qu'elle l'embrasse par l'amour. Cette observation est de la plus haute importance. Faute d'y obtempérer, plusieurs chrétiens semblent, dans ces exercices, se préparer plutôt à la prédication ou à un examen, que s'exciter à la charité. L'intelligence étant, pour ainsi parler, l'antichambre obligée de la volonté, il arrive que les choses s'arrêtent si longtemps dans la première qu'elles ne pénétrent pas dans la seconde : d'où il suit que l'une est rassasiée, que l'autre est à jeun ; et que l'homme, en définitive, demeure les mains vides et sans fruits.

Une sentence mémorable du savant et célèbre comte de la Mirandole vous fera comprendre combien l'amour de Dieu l'emporte en excellence sur la connaissance de Dieu. Ayant lui-même appris par expérience combien les hautes spéculations sur la nature divine sont inférieures en avantages à la charité, il écrivait en ces termes à l'un de ses amis : « Voyez, mon ami, quelle folie est la nôtre. A considérer les puissances qui nous permettent de nous unir à Dieu et de jouir de cette union, il est incontestable que nous allons par la volonté beaucoup plus loin que nous n'allons par l'entendement. En aimant Dieu, nous méritons plus, quoique nous travaillions moins, et nos services sont infiniment plus agréables au Seigneur. Et cependant, insensés que nous sommes, nous préférons chercher à le connaître à force d'étude, sans jamais le trouver, au lieu de chercher par l'amour celui que nous trouverions, si nous ne l'aimions pas, uniquement pour notre malheur. » C'est ainsi que ce grand homme montrait combien il est plus avantageux d'aimer le Seigneur que de le connaître, quoique ces deux choses soient jusqu'à un certain point nécessaires.

Si l'on m'objectait que, selon la doctrine de saint Thomas, le bonheur des saints dans le ciel consiste essentiellement dans la connaissance de Dieu ; d'où il suit, ce semble, que la connaissance est supérieure en noblesse à l'amour ; je répondrais que dans le

ciel, nous verrons Dieu tel qu'il est en lui-même, connaissance qui suffit à faire notre bonheur; mais dans cette vie nous ne le voyons pas tel qu'il est en lui-même, nous ne le contemplons pas dans sa gloire et sa beauté. Nous le voyons selon la mesure de notre capacité, c'est-à-dire dans une mesure très-petite. A l'entrée du détroit de Gibraltar, l'océan se présente, non avec l'immense étendue qui lui appartient, mais avec l'étendue même du détroit où il se précipite. C'est ainsi que, pour connaître Dieu, nous le rétrécissons et l'accommodons à la mesure de notre entendement. Nous ne voyons les choses spirituelles et divines qu'à travers un voile épais, et par suite que d'une manière très-imparfaite.

Mais telle n'est pas la condition de l'amour. L'amour transforme celui qui aime en l'objet aimé; il l'y transporte tout entier, et en fait une même chose avec lui. Il y a donc une grande différence entre la manière dont nous connaissons Dieu, et la manière dont nous l'aimons. En cette vie nous le connaissons comme nous pouvons, mais nous l'aimons tel qu'il est. Dans le premier cas, nous imposons à Dieu la mesure étroite de notre entendement: dans le second nous sommes nous-mêmes agrandis et transformés en Dieu. C'est pour cette raison qu'il vaut mieux aimer les choses élevées et divines que de les connaître, et connaître les choses basses que de les aimer. En connaissant les choses basses nous les ennoblissons, nous les spiritualisons, nous leur communiquons l'intelligibilité, et nous les élevons à la hauteur de notre entendement. Mais en les aimant nous rabaissons, nous avilissons et nous inclinons d'autant notre volonté. Quand nous nous appliquons au contraire à la connaissance des choses divines, au lieu de les ennoblir et de les agrandir, nous les rapetissons, et nous les proportionnons à la mesure étroite de notre capacité intellectuelle. Il n'en est plus ainsi quand nous les aimons: nous nous transformons en l'objet de notre amour. Nous participons tous aux qualités des choses que nous aimons: nous sommes bons, si elles sont bonnes; mauvais, si elles sont mauvaises. Il résulte de ces considérations que nous devons nous appliquer plus en cette vie, à aimer Dieu, qu'à le connaître; et qu'il convient de diriger vers ce but tous nos exercices.

Il ne sera pas non plus hors de propos d'observer que peu nous importe de consacrer tous les jours quelques moments à nous recueillir, si nous le faisons avec tiédeur, nonchalance et relâchement. Ce ne sont pas des actions accomplies avec relâchement et tiédeur qui fortifient les vertus et encore moins la charité en nos âmes. Il nous faut apporter dans ces exercices le plus d'attention et de dévotion possible. N'allez pas cependant faire trop de violence à la nature, et essayer de ranimer en vous la piété à force de bras : elle est un don de la grâce de Dieu, et elle ne s'accorde qu'à la diligence et à l'humilité. Une courte oraison faite dans ces dispositions est préférable à une foule d'autres faites dans des dispositions différentes. Selon le mot célèbre d'un philosophe, le juste véritable n'est pas celui qui accomplit des choses justes, mais qui les accomplit avec des sentiments de justice. Cette sentence, qui est applicable à toutes les vertus, concerne principalement celle dont nous nous occupons. Nous ne saurions qualifier de pieux celui qui récite de nombreuses ou de longues prières; mais nous appellerons ainsi celui qui les récite avec piété. Il y a beaucoup de prêtres qui récitent tous les jours l'office divin; qui, chose plus remarquable, offrent tous les jours le saint sacrifice; et pourtant ils ne sont pas tous pieux, parce qu'ils ne font pas ces actes dans des dispositions convenables. Ce n'est ni la durée du temps, ni même la composition parfaite des prières qui font la piété, mais la manière de prier. Voilà le point dont le serviteur de Dieu doit principalement tenir compte. Aussi est-il d'une haute importance de faire précéder la prière d'une bonne et sérieuse préparation; car la fin répond d'ordinaire aux commencements.

Faites encore en sorte que le temps consacré à la prière soit à la fois et convenable, et aussi large que possible, surtout quand vous serez poussé par un vent favorable. Il ne serait pas raisonnable d'opposer une barrière à l'Esprit-Saint qui vient à notre aide, ni de négliger une si bonne occasion. C'est alors peut-être que nous découvririons un plus large horizon, que nous franchirions la limite habituelle de notre avancement, et que nous recevions, avec des grâces et des lumières nouvelles, un nouveau

courage pour pratiquer la vertu. Nous ne saurions trop insister sur cet avis dont l'observation conduira l'âme en peu de temps fort avant dans les voies de la perfection.

Mais ayant traité dans un autre ouvrage de tout ce qui se rapporte à la dévotion et à l'oraison, nous y renverrons le lecteur, et nous nous bornerons à parler de ce qui nous aidera à obtenir le divin amour. Pour que l'exercice dont il est question nous soit plus profitable, il devrait être animé par un désir ardent de posséder en nos âmes ce feu céleste. Ce désir lui-même se produit en l'homme, quand Dieu le prévient des bénédictions de sa douceur, et qu'il lui donne par expérience un avant-goût des délices de sa charité. Vous saisirez mieux l'ardeur et les conditions que doit avoir ce désir par un exemple.

Regardez avec quel empressement une personne qui a perdu des valeurs importantes se met à les chercher. Elle ne goûte plus ni calme ni repos : elle fait à peine attention à ce qu'elle mange, elle renonce même à ses repas pour chercher ce qu'elle a perdu. Qu'on ne lui adresse pas en ce moment la parole, car elle n'écouterait pas, absorbée qu'elle est par la pensée de l'objet après lequel elle court.

Si l'on cherche avec tant d'empressement et d'anxiété un joyau terrestre, comment faudra-t-il chercher la pierre précieuse de l'Evangile ? Quand il est animé du désir tel que nous le définissons, le chrétien porte en lui-même, indépendamment de la voix qui retentit continuellement en son cœur, un principe efficace qui l'incline et le pousse à chercher Dieu, et à trouver dans tout ce qui frappe ses yeux ou ses mains un motif de l'aimer. Les objets que l'on considère à l'aide d'un verre de couleur verte se présentent à nos regards, avec cette même couleur. De même, le cœur embrasé d'amour voit partout un aliment à son amour, une occasion de le raviver et de l'enflammer davantage. C'est un brasier ardent qui communique à tous les objets qu'on y jette ses ardeurs, et qui fait même contribuer à son entretien les aliments qui lui sont opposés.

Or, le soin continuel d'aimer Dieu actuellement, de désirer et de demander sans relâche cet amour, d'implorer par un cri sorti du fond du cœur avec foi, dévotion et humilité, une étincelle de

ce feu sacré, est l'objet propre de la théologie mystique. Cette science qui consiste à connaître Dieu par l'amour, s'acquiert moins par les raisonnements de l'intelligence que par les affections, les gémissements et les désirs de la volonté. La bonté divine ne manque pas de répondre à nos désirs, surtout lorsqu'elle nous voit chercher son amour, comme le faisait Madeleine, avec tristesse et désolation : d'autant plus que dans ce cas, le Seigneur lui-même nous invite, nous excite, et nous entraîne après lui à l'odeur de ses parfums. Comment se déroberait-il à nos désirs, lui qui nous les inspire, et qui n'a rien tant à cœur que de se communiquer à nous ?

Ce saint exercice duquel parlent tous les maîtres de la vie spirituelle, je l'ai vu représenté au vif dans l'histoire d'une pauvre femme. Ayant été condamnée, pour une faute de son mari, à perdre tout son avoir, et considérant le malheureux état auquel elle allait être réduite, elle vint implorer miséricorde aux pieds du seigneur qui pouvait disposer de ses biens. La persévérance et les instances qu'elle y mit, les larmes et les gémissements qu'elle répandit, les motifs de compassion et de toute autre nature qu'elle alléguait auraient suffi pour attendrir un cœur de pierre. Pendant les quelques jours passés de la sorte, elle recourait à toutes les personnes capables de lui venir en aide, elle les implorait toutes, et les suppliait d'intercéder en sa faveur. Il lui est même arrivé de coucher à la porte de la maison de ce seigneur, n'ayant pour se soutenir que les choses qu'on lui donnait. Enfin ses instances supplèrent à ce qui lui manquait du côté du droit, et elle obtint ce qu'elle demandait. La joie qu'elle en ressentit, et sa reconnaissance furent si grandes qu'elles faillirent l'entraîner à autant d'importunités qu'auparavant.

Dans cet exemple je vis les conditions de ce saint exercice beaucoup plus clairement énoncées que dans les longues descriptions qu'en font les docteurs. Changez seulement l'objet, portez dans la recherche des biens éternels l'ardeur et la vivacité que cette pauvre femme mettait à demander une faveur temporelle; et vous parviendrez bientôt à la possession de ce trésor. C'est avec un soin, une chaleur, une persévérance et des désirs pareils qu'il faut vous

appliquer à cette affaire. Frappez tantôt à une porte, tantôt à une autre ; invoquez tantôt la faveur divine, tantôt la faveur des saints ; ménagez-vous tous les protecteurs que vous pourrez, humiliez-vous et témoignez votre peine en toute occasion, afin d'accroître le nombre de vos intercesseurs ; et quand vous aurez obtenu ce que vous désirez, que votre reconnaissance ne soit pas au-dessous de la reconnaissance de la pauvre femme qu'on vous citait tout à l'heure.

L'Apôtre fait allusion à cette manière de chercher Dieu, dans ces paroles de l'Épître aux Romains : « Le Saint-Esprit lui-même demande en notre nom, par des gémissements inénarrables. » *Rom. viii, 26*. Saint Paul ne prétend pas évidemment que l'esprit de Dieu demande en toute vérité ; puisque c'est à lui que nous demandons toutes les grâces et toutes les faveurs célestes. Dans sa pensée, l'Esprit divin communique aux âmes de ses fidèles serviteurs une connaissance si claire de la dignité et de l'excellence des biens spirituels, et un désir si ardent de les posséder, qu'il les porte à demander ces biens avec une ardeur et des gémissements impossibles à exprimer. Mais serait-il étonnant que l'on soupire avec tant d'anxiété après les trésors célestes, lorsqu'on en a connu la valeur ? Est-ce que les hommes ne soupirent pas avec une anxiété égale après une poussière que le vent emporte avec lui ?

Si vous cherchez cette pierre précieuse avec cette ardeur et cette sollicitude, tenez pour certain que vous la trouverez. Salomon nous déclare que si nous mettions, à la recherche de la sagesse, l'ardeur et la sollicitude que les hommes mettent à la recherche des richesses et des trésors de ce monde, nous la trouverions indubitablement. *Proverb. ii, 4*. Quiconque donc cherchera Dieu de cette manière, ne le cherchera pas en vain. Il en a pour garantie les promesses que l'Esprit divin nous fait à chaque pas dans la sainte Ecriture : « Bienheureux, dit-il au livre des Proverbes, l'homme qui m'écoute, et qui veille tous les jours à ma porte, et qui se tient sur le seuil de ma demeure. Celui qui me trouvera, trouvera la vie, et recevra du Seigneur le salut. » *Proverb. viii, 34-35*. « Celui qui cherchera la sagesse dès le matin, dit-il en un

autre endroit, ne la cherchera pas longtemps ; il la trouvera assise au seuil de sa porte. » *Sap. VI, 15.*

CHAPITRE III.

De la pureté d'intention dans les bonnes œuvres.

La pureté d'intention nous sera encore dans cette entreprise d'une grande utilité. Quand elle est ce qu'elle doit être, c'est une seconde prière. Elle a pour principal objet de diriger vers Dieu les œuvres auxquelles nous nous livrons, fussent-elles des œuvres nécessaires à la conservation de la vie humaine, et de les rapporter à l'honneur et à la gloire de son saint nom. Aussi rend-elle chacune de nos actions extrêmement méritoire. Je dois, à ce propos, faire une observation qui n'est pas sans importance.

Toutes les fois que nous aurons à nous occuper d'une œuvre de laquelle il résulte pour le prochain un avantage soit général, soit particulier, n'attachons pas nos regards sur les avantages de cette œuvre, mais considérons en elle la volonté de Dieu ; de telle sorte que ce dernier point soit l'objet, le but principal de notre intention. Comme les mathématiciens s'occupent des dimensions et des figures des corps, abstraction faite de la matière dont ils se composent ; qu'ils soient d'or, d'argent ou de toute autre nature ; ainsi le serviteur de Dieu ne doit envisager dans ses œuvres que la volonté divine : de la sorte, il purifiera davantage son intention, et il goûtera une paix plus profonde. Le chrétien qui marche dans cette voie, ne se trouble pas lorsque, pour une raison ou pour une autre, il n'obtient pas le fruit ou le résultat qu'il attendait de son œuvre. C'est tout le contraire pour ceux qui regardent avant toutes choses ce résultat et ce fruit. Si l'événement trompe en quelque façon leur désir, ils tombent dans un trouble excessif, et perdent non-seulement la paix du cœur, mais encore la patience, et quelquefois davantage. C'est une preuve qu'ils ne cherchaient pas Dieu en toute pureté, et qu'ils se cherchaient eux-mêmes. Là où règne une affection désordonnée, le trouble s'introduit avec ce qui contrarie cette affection.

Un écueil de ce genre n'est pas à craindre pour le mathéma-

nicien spirituel qui cherche moins le succès et le fruit de ses œuvres qu'à les consacrer entièrement à la gloire de Dieu. Le même avis s'applique à tout ce qui regarde l'amour et le service du prochain. Il faut faire abstraction de toute considération humaine, et ne voir dans nos semblables que les membres et les créatures de Dieu, et par suite que Dieu seul. Le même sentiment qui porte une mère à aimer son fils, la porte également à aimer tout ce qui lui appartient, même les esclaves de sa maison. Nous aussi, fixons sur nos frères les mêmes regards de charité que nous fixons sur Dieu ; qu'ils soient uniquement pour nous les enfants de Dieu ; et que ce titre, à l'exclusion de tout titre humain, les recommande à notre intérêt. D'après l'enseignement des docteurs, la charité est une habitude unique, une seule vertu, quoiqu'elle se manifeste par deux actes, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Si elle est vertu théologale dans le premier de ces actes, elle ne l'est pas moins dans le second. Oh ! qu'elle sera pure et chaste l'âme qui en arrivera à ce point, et qui aimera son prochain avec cette simplicité ! Elle n'aura pas à se préoccuper des distractions attachées au service de ses frères et au soin des malades : elle ne les regardera pas comme tels, mais elle verra Dieu même en eux ; et c'est l'amour de son Créateur qui sera le motif dominant de ses œuvres.

Il convient surtout d'apporter une intention pure dans l'exercice par lequel nous cherchons à obtenir l'amour de Dieu : c'est une condition essentielle de succès. Nous nous contentons d'indiquer ici ce point, sauf à le développer quand le moment en sera venu.

CHAPITRE IV.

De la pureté et de la garde du cœur.

Après la pureté d'intention se présentent la pureté et la garde du cœur. Les saints docteurs signalent ce moyen-ci comme le plus propre à nous obtenir le divin amour. C'est, en effet, à la pureté du cœur qu'il appartient de nous purifier de tous péchés, et de tout ce qui pourrait y donner occasion, comme seraient l'amour déréglé de nous-mêmes, la propre volonté, les passions

et les inclinations mauvaises dont il a été question dans la première partie.

A ce premier degré qui est le degré essentiel de la pureté du cœur, se joint un autre degré moins important en lui-même, mais presque aussi nécessaire à notre dessein. Il consiste à extirper de notre âme tous les soins immodérés, toutes les affections et toutes les pensées terrestres. Il faut qu'il soit pur et vide le cœur destiné à être rempli par Dieu. Les bornes de notre intelligence ne lui permettant pas de saisir en un même instant plusieurs choses différentes, comme le fait l'intelligence divine ; il est indispensable, si nous voulons qu'elle s'occupe de Dieu sans interruption, de la débarrasser de tout ce qui n'est pas Dieu ou de ce qui ne se rapporte pas à Dieu. Dans une terre où l'on a semé du blé, nous n'allons pas répandre une autre semence, de crainte qu'elles ne s'étouffent l'une l'autre. Nous ne pouvons pas consentir davantage à ce qu'une autre semence soit répandue dans le cœur où Dieu doit habiter. Souvenez-vous que vous êtes le temple vivant du Seigneur : en conséquence, fermez votre cœur, comme le sont les temples de pierre, à cause de leur caractère religieux, à toutes les affaires et à toutes les occupations de ce monde. Grâce à cette précaution il sera plus pur et mieux gardé.

Commencez par veiller attentivement sur tous vos sens. Quand on veut garder avec soin une maison ou une vigne, on en fait surveiller les portes et les barrières. Si vous voulez, vous aussi, écarter de votre âme les pensées et les images de la terre, veillez soigneusement sur toutes ces portes : c'est par les sens que pénètrent ordinairement ces images et ces pensées. Il n'y a rien dans l'entendement, disent les philosophes, qui n'ait été auparavant dans les sens. Lorsque Dieu s'entretint avec Moïse sur le mont Sinaï, il couvrit la montagne d'une épaisse nuée où les regards du prophète ne découvriraient rien ; et c'est après avoir pénétré dans cette nuée que Moïse commença à s'entretenir avec Dieu. Que celui donc qui désire arriver à une parfaite pureté de cœur, s'impose à lui-même cette loi de n'avoir d'yeux, d'oreilles, de langue que pour Dieu et pour les choses de son service, et de ne pas s'occuper de tout ce qui est étranger à ce but.

Quand il lui sera nécessaire d'entendre parler ou de s'occuper lui-même des choses du monde, qu'il s'en occupe de manière à ne pas donner à son cœur le loisir de s'y attacher. Autrement l'image de ces choses se graverait en lui, et se présenterait à l'esprit au moment de converser avec Dieu. Que si une telle entreprise lui semble difficile, qu'il se souvienne de la différence qui existe toujours entre les résolutions et les œuvres. Prenons d'abord cette résolution-ci ; nous irons ensuite, par nos œuvres, aussi loin que nous pourrons. Ce n'est pas d'ailleurs une tâche impossible : et plusieurs d'entre nous ne sont pas sans avoir connu des personnes qui, malgré la plus vive inclination pour les choses de Dieu, demeureraient tellement mortifiées et si étrangères aux choses du monde qu'il leur suffisait d'en entendre parler pour s'endormir, comme d'autres s'endorment au sermon et dans les entretiens pieux. Nous avons vu des âmes si étroitement unies à Dieu par la charité, qu'elles devaient se faire violence pour s'arracher à ces délices célestes, et pour s'occuper des affaires humaines.

Il nous sera également profitable de ne pas engager notre cœur dans les soucis et les affections de la terre. Là où sont nos soucis et nos affections, là sont aussi notre imagination et notre cœur. C'est à peine si nous pouvons en détacher un instant notre pensée : d'où il résulte que, notre âme étant occupée par des hôtes étrangers, il n'y reste presque pas de place pour Dieu.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant : le recueillement et la garde du cœur exigent dans le principe beaucoup d'efforts et beaucoup d'énergie. L'imagination accoutumée jusque-là à courir et à vagabonder à son aise comme un animal sauvage, ne s'apprivoisera pas sur-le-champ : il lui sera difficile d'avoir une demeure fixe, de conserver une assiette tranquille tant qu'elle n'aura pas contracté le pli que nous voulons lui donner. C'est pourquoi il serait bon, selon le conseil de saint Denys, d'enchaîner fortement nos pensées et nos sens, afin qu'ils n'aillent pas où ils voudraient et surtout où ils ne devraient pas aller, et de les retenir fixés par des clous solides au pied de la croix.

Mais le sujet ayant été déjà traité, je me contenterai d'ajouter que la solitude et le recueillement intérieurs sont extrêmement

facilités par la solitude et le recueillement extérieurs. Évitez donc autant que possible les conversations, les visites, les entretiens, les relations où Dieu n'a rien à faire, où l'on perd un temps si considérable, où la langue se délie si fâcheusement, et d'où l'on revient l'esprit rempli d'images et de pensées qui, le moment arrivé, nous rendent le recueillement tout à fait pénible et malaisé : de sorte qu'à l'exemple du Prophète-Roi, nous cherchons notre cœur et nous ne le trouvons plus. *Psalm.* xxxix. Ne tenez pas compte des reproches que les hommes vous feraient à cet endroit; si nous les écoutions, la vie tout entière s'écoulerait dans les visites et les compliments, et nous n'aurions seulement pas le temps de songer à nos affaires les plus importantes.

CHAPITRE V.

Du calme et de la paix du cœur.

Le calme et la paix du cœur ne nous offriront pas de moindres avantages. Suivant l'Apôtre, la paix du cœur est un des fruits principaux de l'Esprit-Saint, *Galat.* v, 22 : suivant Isaïe, elle est le fruit de la justice, *Isai.* xxxii, 17 ; elle forme certainement une partie considérable du royaume de Dieu qui est en nous ; car il consiste, d'après saint Paul, dans la justice, la paix et la joie du Saint-Esprit, *Rom.* xiv, 17 : enfin elle prépare au Seigneur la place qu'il doit occuper, selon le mot du Psalmiste : « C'est au milieu de la paix qu'il a établi sa demeure. » *Psalm.* lxxv, 3. Aussi est-il écrit que la sagesse divine a cherché en toutes choses le repos ; parce qu'elle ne fait pas ailleurs son séjour. *Eccli.* xxiv, 11. Les philosophes du paganisme n'ont pas ignoré ces avantages de la paix. Tous ont enseigné que la paix de l'âme était une condition de la sagesse ; que la sagesse n'habite pas en nous, tant que les passions et les appétits sensuels ne sont pas apaisés et mortifiés. Quand les passions sont violentes, elles troublent l'âme par leurs mouvements déréglés, et elles obscurcissent le regard de la raison. C'est, en effet, le caractère des passions d'aveugler la raison et de diminuer les forces de notre libre arbitre. D'où il suit que, nos passions calmées, l'entendement recouvre la perspicacité.

cité nécessaire pour connaître le bien , et le libre arbitre la force nécessaire pour l'embrasser ; et ainsi l'homme parvient à posséder la sagesse et la vertu.

Si donc vous désirez que votre âme serve de séjour et de lieu de repos à la sagesse, travaillez à acquérir et à conserver la paix du cœur ; et , suivant le mot du Psalmiste , non content de la chercher, courez après elle jusqu'à ce que vous l'ayez atteinte. *Psalm.* xxxiii, 15.

La paix du cœur étant le fruit de la justice , elle naîtra nécessairement des œuvres inspirées par la justice : c'est pourquoi , il sera opportun de rechercher ces œuvres avec diligence.

Dans cette recherche nous trouverons d'abord que la paix spirituelle est une conséquence de la victoire et du triomphe remportés sur nos passions ; sujet dont nous avons abondamment parlé. Ce que sont les vents sur mer, les passions le sont dans notre cœur : elles le bouleversent et le soulèvent par leurs mouvements et par leur furie. Tel est en particulier l'effet de la colère, l'ennemie jurée de la paix ; lorsqu'elle se déchaîne , elle jette l'âme dans un trouble profond, et lui fait perdre complètement le calme et le repos. Nous en dirons autant de la volonté propre : plus elle est inclinée vers un objet, plus elle nous trouble et nous agite, dès que ses efforts ont été trompés. C'est aussi le propre de tous nos appétits et de tous nos désirs, quand ils sont parvenus à un certain degré de vivacité. De même que nous sommes remplis de joie quand nos désirs sont accomplis ; de même nous devenons, dans le cas contraire, en proie à l'inquiétude et à la tristesse, et leur souffle bouleverse les flots de notre cœur. Par une conséquence nécessaire , les hommes qui sont dévorés de nombreux désirs , et qui soupirent ardemment après diverses choses, portent avec eux la semence d'inquiétudes infinies. De là ce mot du Prophète : « Les impies sont comme la mer lorsqu'elle est en proie à la tourmente, et qu'elle ne peut s'apaiser. » *Isai.* lvi, 20.

Toutes les affections désordonnées ayant les créatures pour objet sont une cause de trouble. Par le seul fait d'une affection de ce genre le cœur est soumis à tous les changements que subit la créature. C'est une chose connue qu'à la partie de notre âme

appelée concupiscible, de laquelle naissent nos affections et nos desirs, est étroitement liée la partie appelée irascible, de laquelle naissent toutes nos inquiétudes. Si donc nous voulons nous mettre à l'abri de ces inquiétudes, commençons par retrancher les affections qui en sont l'origine.

La seconde chose propre à conserver la paix du cœur est la pureté d'intention dont nous avons parlé. Comme elle porte nos yeux sur le bon plaisir de la volonté divine, et qu'elle nous détache de toute vue d'intérêt ou de succès, nous sommes préservés de toute inquiétude lorsque, sans faute de notre part, nos bons desseins ne produisent pas les résultats qu'on en attendait; d'autant plus que nous sommes persuadés de la bonté avec laquelle le Seigneur, qui connaît le fond des cœurs, agréera notre bonne volonté.

Nous trouverons un troisième moyen d'arriver à la paix de l'âme dans cette obéissance parfaite et cette conformité de notre volonté avec la volonté divine que nous avons précédemment décrites. Celui qui reçoit avec un cœur égal tout ce qui lui vient de la main de Dieu, soit la prospérité, soit l'adversité; celui qui est entièrement soumis à la volonté divine, ne se trouble jamais, quoi qu'il lui arrive. « Les événements, quels qu'ils soient, dit le Sage, n'attristeront jamais le juste. » *Prov. xii, 21.* « L'homme saint, lisons-nous ailleurs, persiste dans sa sagesse comme le soleil; mais l'insensé change comme la lune. » *Eccli. xxvii, 12.*

Mais le moyen le plus efficace pour obtenir et conserver cette paix spirituelle, c'est une confiance familière et filiale en Dieu. Les justes vivent dans cette disposition; et elle est quelquefois en eux si parfaite qu'aucun enfant ne compte avec autant d'abandon sur la tendresse de son père et sur son assistance, qu'ils ne comptent sur la tendresse et la providence de Dieu. Ils savent qu'à personne sur la terre le titre de père ne convient mieux qu'à lui. Ils savent que ce tendre père a compté tous les ossements de leur corps et tous les cheveux de leur tête, et qu'il ne sera pas touché à un seul d'entre eux sans sa permission expresse et sans sa volonté. Outre ce que leur apprend la foi, ils ont appris encore une foule de choses semblables par la longue expérience qu'ils

ont faite des faveurs, des bienfaits, de la protection que le Seigneur leur a accordés. Aussi vivent-ils dans une confiance sans bornes; aussi ne désespèrent-ils jamais dans leurs nécessités; et ils chantent avec joie ces paroles du Prophète : « Le Seigneur est mon berger, rien ne saurait me manquer. Quand même je marcherais au plus épais des ombres de la mort, je ne redouterai aucun mal; parce que vous, Seigneur, êtes avec moi. » *Psalm.* xxii, 1 et seq. A chaque page de la sainte Ecriture nous rencontrons des promesses de cette nature. Elles sont pour le juste un bouclier impénétrable. C'est pourquoi il ne se laisse ni troubler, ni entamer par les vicissitudes de la vie; et ce que Dieu lui enlève d'une part, il espère qu'il le lui rendra d'une autre manière et d'une manière qui lui sera plus profitable.

Voilà comment, selon le langage d'Isaïe, les enfants de Dieu se reposent dans la beauté de la paix, dans les tabernacles de la confiance, et dans une tranquillité opulente. *Isai.* xxxii, 18. Ils trouvent tous ces biens en Celui qui renferme tous les biens. Le Prophète a uni avec un sens profond la paix et la confiance : celle-ci est la conséquence de celle-là : quiconque se confie en Dieu n'a pas de sujet de crainte et de trouble, car c'est Dieu même qui est son protecteur et son défenseur.

Telles sont les quatre choses les plus propres à conserver la paix dans nos cœurs. Il se fait, dans l'âme qui jouit de ce trésor, comme un profond silence de toutes les passions; et c'est au milieu de ce silence que repose doucement l'époux céleste. Quand vous aurez établi cette vertu sur ces quatre colonnes, vous pouvez avoir confiance en sa solidité. Nous disions que la paix était le fruit de la justice. De même en effet que les soins prodigués à un arbre ont pour résultat ordinaire de le couronner de fruits; de même, de la justice qui embrasse toutes les vertus, et particulièrement des quatre vertus dont il est ici question, naît comme un beau fruit, cette paix et cette tranquillité de l'âme, sanctuaire chéri du Seigneur, image de l'éternelle félicité. C'est pour cela que le divin Maître a mis au nombre des huit béatitudes celle-ci : « Bienheureux les cœurs où règne la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu. » *Matth.* v, 9. La paix dont parle le Sauveur, est

moins la paix avec le prochain, que la paix avec Dieu et avec nous-mêmes, laquelle résulte de la défaite et de la soumission de nos passions, et du règne parfait et sans opposition du Seigneur en nos âmes. Il en serait ainsi de l'âme comme il en est, au sentiment des médecins, de notre corps : de même que la santé dont jouit ce dernier est l'effet de la bonne harmonie des éléments qui dominant en lui ; de même, cette paix précieuse est l'effet de la modération et de l'apaisement des passions qui vivent en nos âmes.

CHAPITRE VI.

De l'humilité.

Bien que cet ouvrage soit principalement consacré à traiter de l'amour de Dieu, nous ne pouvons pas cependant éviter de parler de plusieurs autres vertus qui nous permettent d'obtenir plus aisément cet amour. Parmi ces vertus, l'humilité ne se présente pas en dernière ligne. Elle est le fondement de toutes les vertus, et elle nous prépare à recevoir toutes les grâces. Nous le voyons dans les livres de l'Ancien comme du Nouveau Testament, qui promettent les faveurs divines, tantôt aux humbles, tantôt aux petits, tantôt aux pauvres d'esprit, tous noms qui désignent les âmes remplies de la véritable humilité. Saint Jacques résume cette doctrine dans une courte sentence : « Dieu, dit-il, résiste aux superbes, et il donne sa grâce aux humbles. » *Jacob.* iv, 6. La raison de ceci est que l'âme vraiment humble, à mesure qu'elle se connaît mieux, se rabaisse, s'humilie et de défie davantage d'elle-même. En même temps elle prend occasion de son néant pour transporter toute sa confiance en Dieu ; ce qui attire sur elle l'action et les faveurs divines.

C'est pour la même raison que l'on appelle l'humilité le fondement de toutes les vertus et de tout l'édifice spirituel. Quand on veut bâtir une maison solide, on a soin, en creusant les fondements, d'en retirer tout ce qu'il y aurait de mouvant, et de les établir seulement sur un sol ferme et plein de consistance. Voilà ce que fait de son côté l'humilité : elle tire de notre cœur tout ce qu'il y a de mouvant. Se défiant de la faiblesse humaine, elle ne s'arrête

qu'à Dieu, et sur cette pierre inébranlable elle bâtit les fondements de son édifice.

Je recommande cette observation aux personnes qui, tout en désirant avancer dans le chemin de la vertu, comptent facilement et à leur insu peut-être, sur leurs propres forces, et présument trop d'elles-mêmes. Les unes s'appuyent sur la délicatesse de leur esprit, les autres sur les avantages de leur condition, d'autres sur leurs connaissances scientifiques et littéraires, d'autres sur leur bon naturel, d'autres sur leur rang et sur leur noblesse, d'autres sur les maîtres qui les ont formées, d'autres sur la bonne compagnie qu'elles fréquentent, et ainsi des autres. Il leur semble à toutes que ces avantages leur donnent une supériorité réelle dans l'ordre de la vertu sur les personnes privées de ces mêmes avantages. Je ne contesterai pas que toutes ces choses ne soient chacune de quelque utilité pour la pratique de la vertu ; mais sans le secours de la grâce, elles ne sont que fumée. Si donc, pour l'une ou pour l'autre de ces raisons, vous estimez aller plus loin que qui que ce soit, sachez bien que vous êtes le jouet de la présomption, et que vous bâtissez sur le sable. Tous les avantages dont vous vous flattez ne forment qu'un sol mouvant, et en dehors de la divine grâce, ils ne sont que néant. Voulez-vous construire un édifice solide, abandonnez ce terrain, et élevez-en les fondements sur Dieu seul, qui est, d'après l'Apôtre, la véritable pierre angulaire de tout édifice spirituel. *Ephes. II, 20*. Or, ceci est l'objet de l'humilité jointe à la confiance. Avec l'humilité, vous vous défiez de vous-même : avec la confiance, vous transportez en Dieu vos espérances ; et ainsi, avec ces deux vertus vous préparez au Seigneur une place dans votre âme, et vous écarterez les obstacles qui l'empêcheraient d'y exercer son action.

Il ne faut pas que vous l'ignoriez : du côté de Dieu, il n'y a point de limites à ses grâces et à ses miséricordes. Comme il est infiniment bon, il aime infiniment à faire part de ses biens et à se communiquer lui-même. S'il ne le fait pas au même degré, la faute est moins de son côté, que du côté du vase dans lequel il désire se répandre. Notre capacité restreinte impose une limite à sa libéralité. De manière que sa miséricorde rappelle l'huile de la

veuve qui avait reçu Elisée. Si cette huile miraculeusement multipliée cessa de couler, c'était parce qu'il n'y avait plus de vases propres à la recevoir. *IV Reg. iv.*

Telle est l'huile de la divine miséricorde. Sans limites par elle-même, elle en rencontre dans le sujet auquel elle est communiquée; de telle sorte que plus grand est l'espace qu'on lui réserve, plus grande est la quantité qu'on en reçoit. Vous me demanderez peut-être comment il convient de lui préparer cet espace. Avec le secours de toutes les vertus, vous répondrai-je; et particulièrement, de la confiance et de l'humilité. Comme nous le disions tout à l'heure, celle-ci vide l'homme de toute confiance en ses forces et ses mérites personnels; celle-là y attire le Seigneur en lequel elle transporte toutes nos espérances : c'est ainsi qu'elles concourent toutes deux à lui préparer le lieu où il daignera prendre son repos.

I.

Du premier degré d'humilité.

Pour posséder parfaitement la première de ces vertus, à savoir l'humilité, il est nécessaire d'en parcourir tous les degrés. Quoique les docteurs ne les exposent pas de la même manière, nous signalerons ici les principaux.

Le premier de ces degrés consiste à reconnaître que tout ce qu'il y a de bon en nous, supposé qu'il y en ait, nous le tenons de Dieu. Aussi bien que les avantages de la nature, les dons de la grâce nous sont venus du Seigneur; et avec d'autant plus de raison qu'ils sont d'une plus haute dignité. De même qu'il nous est impossible de faire un pas, d'accomplir une seule action dans l'ordre de la nature sans le concours de la Cause suprême, qui est Dieu : de même il nous est impossible d'accomplir une action de l'ordre surnaturel, c'est-à-dire de l'ordre de la grâce, sans le concours de la cause surnaturelle suprême, qui est encore Dieu. D'où il résulte que nous devons rapporter à la même source, à la source d'où tout bien découle, à Dieu même, tous les dons de la grace comme tous les dons de la nature. C'est une folie véritable que d'attribuer ceux-ci au Seigneur, et de s'attribuer ceux-là à soi-même. L'ordre de la nature étant de beaucoup inférieur en

excellence à l'ordre de la grâce; on prend ainsi pour soi ce qu'il y a de meilleur, et on laisse à Dieu la part la moins honorable.

Nous ne pouvons certainement pas dire : Ce cheval est à moi; je lui ai donné l'être sans l'assistance de Dieu. Pourquoi aurions-nous le droit de dire : Cette bonne œuvre est à moi; car je l'ai faite sans l'assistance de Dieu. Le divin Maître nous enseigne cette vérité par une comparaison des plus frappantes : « De même, dit-il, que le sarment ne donnera pas de fruit, s'il ne reste uni à la vigne; il en sera ainsi de vous, si vous ne restez unis à moi. Sans moi, vous ne pouvez rien faire absolument. » *Joan.* xv, 45. C'est encore une doctrine proclamée à plusieurs reprises par saint Paul dans ses Epîtres. Suivant le grand Apôtre, nous ne saurions ni parler, ni agir, ni penser, ni commencer ni terminer une œuvre, dans l'ordre du salut, sans le secours de Dieu, duquel seul vient toute notre puissance.

Ainsi donc, mon cher frère, toutes les fois que vous sentirez en vous un bon désir, un bon dessein, une bonne pensée, de saints gémissements, regardez-les en toute assurance comme une faveur spéciale du Seigneur qui, voulant votre salut, vous excite à faire le bien; et rapportez-en à qui de droit le mérite et la reconnaissance. Que l'âme vraiment humble ne se contente pas de la connaissance spéculative de cette vérité : elle doit en être aussi profondément pénétrée que si elle la voyait de ses yeux et la touchait de ses mains.

Entre autres avantages, ce premier degré d'humilité produit celui d'inspirer à la fois à l'homme de la reconnaissance et de la piété : de la reconnaissance, à cause de ce qu'il a reçu; de la piété, à cause de ce qui lui manque. De plus il le prémunit contre les séductions de la vaine gloire et des louanges humaines; de telle sorte que si des louanges lui sont décernées, il lui semble qu'on les adresse, non à lui personnellement, mais à celui auquel elles sont dues, à savoir, à Dieu même.

II.

Du second degré de l'humilité.

Le second degré de l'humilité consiste à reconnaître que tout ce que nous avons reçu de Dieu, nous ne l'avons pas conquis par

nous-mêmes, et que nous en sommes redevables à la grâce et à la miséricorde divine. Il est des personnes qui, une fois établies dans le premier degré de l'humilité, et tout en reconnaissant qu'elles ont reçu de Dieu ce qu'elles possèdent, ne laissent pas d'entretenir en elles la persuasion tacite qu'elles ont obtenu toutes ces faveurs par leurs mérites et par leurs efforts : comme si ces mérites n'étaient pas eux-mêmes une grâce du Seigneur, aussi bien que les biens auxquels ils nous conduisent. Ne disions-nous pas, il n'y a qu'un instant, que de Dieu seul viennent tous nos bons désirs et toutes nos bonnes pensées ?

En outre, si nos œuvres possèdent quelque mérite et quelque valeur, cette valeur et ce mérite, loin de former une de leurs conditions essentielles, est l'effet de la grâce avec laquelle elles s'accomplissent, et par suite, un don de Dieu. La valeur d'une pièce de monnaie ne résulte pas seulement de sa valeur intrinsèque ; elle résulte aussi du coin auquel cette pièce a été marquée. De même, le mérite de nos œuvres ne résulte pas de leur substance ; il leur est communiqué principalement par la grâce divine. Aussi quand nos œuvres sont suivies de quelque bienfait, c'est toujours une grâce produite par une autre grâce. Supposez qu'un de vos amis vous fasse un présent de cent ducats, et qu'il vous donne après, en échange, un cheval : ce serait à la fois un don et un contrat ; un contrat à cause du prix convenu ; un don, à cause de ce que vous recevez. Le prophète Isaïe nous indique ces deux choses dans ces paroles : « Vous qui n'avez pas d'argent, hâtez-vous et mangez : venez, achetez sans argent et sans échange du vin et du lait. » *Isai.* LV, 1. En nous invitant à acheter, il fait allusion à notre coopération ; en excluant tout argent et tout échange, il indique la part de la grâce.

Ces diverses raisons prouvent à l'homme qu'il aurait tort de se glorifier lui-même, et d'attribuer à ses propres mérites les biens dont il jouit. Ce qu'il peut s'attribuer en toute justice, ce sont les péchés sans nombre qui l'ont rendu digne d'autant d'enfers : voilà ce qui lui revient de son propre fonds. Tout le reste ne lui appartient en rien ; car tout, jusqu'au mérite, est un don ou un effet de la grâce de Jésus-Christ.

III.

Du troisième degré de l'humilité.

Mais ces deux conditions ne suffisent pas pour constituer la véritable humilité. Que de gens, convaincus d'ailleurs qu'ils ont reçu de la grâce du Seigneur tout ce qu'ils possèdent, s'estiment ou plus riches qu'ils ne le sont en réalité, ou plus riches que tel ou tel de leurs semblables ! Ils s'imaginent que le soleil se lève pour leur maison seule, et non pour celles d'autrui. Ils pensent avoir moins d'illusions, plus de discrétion, plus de vertu, plus de lumières spirituelles que qui que ce soit. En un mot, ils sont tout à fait engoués d'eux-mêmes et de leur propre valeur. C'est une erreur dans laquelle l'ennemi du salut les entretient d'une manière si cachée et si secrète, qu'ils ne s'en aperçoivent souvent pas eux-mêmes, et qu'ils vivent plus d'une fois dans la persuasion contraire.

Ce degré d'orgueil était celui du pharisien de l'Evangile qui remerciait Dieu de n'être pas semblable aux autres hommes. *Luc. xviii.* En remerciant Dieu, il paraissait voir en lui l'auteur des biens dont il se rejouissait : ce qui est l'objet du premier degré de l'humilité. Mais le troisième degré lui faisait défaut ; car il croyait tenir ses biens de ses propres mérites, et par cela même être meilleur que les autres. La même illusion était le partage de celui auquel le Seigneur, dans l'Apocalypse, adressait ses paroles : « Vous dites : Je suis riche et dans l'abondance ; je n'ai besoin de rien : et vous ignorez que vous êtes indigent, misérable, pauvre, aveugle et couvert de haillons. » *Apocal. iii, 17.* Telle est la condition des âmes qui ont une haute idée et une haute estime d'elles-mêmes. Dès lors qu'elles sont dans ces sentiments, elles méritent d'être privées de ce qu'elles possèdent. Aussi n'a-t-on jamais plus de sujet de croire que l'on n'est rien que lorsqu'on se flatte d'être quelque chose.

Or, c'est à ce mal que le troisième degré de l'humilité se propose de porter remède. L'homme qui en est arrivé là, voit bien les vertus du prochain ; mais il est aveugle à l'endroit de ses propres vertus. Sa vie entière se passe dans une sainte crainte qui met ces vertus

en plus grande sûreté. Pour les biens de la fortune , on les estime d'autant plus qu'ils sont plus assurés, et ils sont d'autant plus assurés qu'ils sont mieux connus. Pour les biens spirituels au contraire , moins on les connaît, mieux ils sont gardés.

Voilà pourquoi le Seigneur permet souvent que ses serviteurs aient à souffrir des tentations violentes et méprisables de la part de l'ennemi. C'est un lest qui donne au vaisseau une marche plus sûre. Ayant en nous-mêmes bien des points à surveiller , nous ne nous abandonnons pas au cours de la vanité.

IV.

Du quatrième degré de l'humilité.

A ce troisième degré s'en ajoute un quatrième. Ce n'est pas assez que l'homme connaisse sa pauvreté en fait de biens , s'il ne connaît de combien de maux il est le réceptacle ; s'il ne sait à quel point règnent en lui l'amour-propre , la volonté propre et le propre jugement ; combien ses passions ont de vie , ses mauvaises inclinations de puissance ; ses desseins les meilleurs d'instabilité ; sa langue de liberté ; son cœur de négligence à se garder lui-même , d'ardeur pour ses intérêts particuliers , et de faiblesse pour la satisfaction de ses appétits. Quiconque se connaît de la sorte possède la science la plus élevée qu'il y ait au monde , et la plus profitable. Selon le langage de l'Apôtre , les autres sciences enflent ; celle-ci seule édifie. I *Corinth.* viii , 1.

A la vérité , pour acquérir cette science , il ne suffit pas de nos seuls efforts : nous avons grand besoin de la lumière céleste , de crainte que nos yeux ne soient obscurcis par les nuages de l'amour-propre , et que nous ne nous en rapportions dans sa propre cause à sa décision beaucoup trop empreinte de partialité. Si les lois révoquent en doute l'impartialité d'un juge qui est l'ami de sa partie ; que penser de l'impartialité de l'homme appelé à se juger lui-même , lui qui se porte une si vive affection ? A cause de cela , il nous faut demander à Dieu sa lumière ; implorons-la aussi instamment que l'implorait l'humble saint François d'Assise : « Mon Dieu , répétait-il souvent dans ses oraisons , que je vous connaisse et que je me connaisse. »

V.

Du cinquième degré de l'humilité.

Que le serviteur de Dieu ne s'arrête pas à l'opinion de sa pauvreté et de sa misère spirituelle : il ne doit pas prendre de repos qu'il ne s'estime le plus vil de tous les pécheurs. C'est encore un nouveau degré de l'humilité. Un pieux docteur a dit avec beaucoup de justesse : « Vous ne recevrez aucun dommage en vous mettant sous les pieds de tous les hommes ; et vous pouvez en recevoir beaucoup en vous préférant à un seul. » Aussi , j'estime excellente la pratique adoptée par ce même saint. Comme dans son cœur et dans ses paroles il se jugeait le plus grand des pécheurs , on lui demanda un jour sur quoi il appuyait la vérité de ce sentiment. « Si Dieu , répondit-il , venait à retirer de moi sa main , je deviendrais le dernier des hommes : et je ne doute pas davantage que si Dieu accordait au plus grand des pécheurs les secours qu'il m'a accordés à moi-même , il n'en profitât mieux que je n'en ai profité. »

Pour atteindre ce degré , servez-vous de la considération des bienfaits innombrables que vous avez reçus du Seigneur. Songez aux facilités que vous avez de le servir ; et persuadez-vous à vous-même que vous ne répondez dignement ni aux uns ni aux autres , que vous ne faites pas un emploi convenable des talents et des secours que le Seigneur vous a octroyés pour augmenter le trésor de vos vertus. Ce genre de considération a excité chez tous les saints de vifs sentiments d'humilité ; car ils comprenaient qu'ils auraient à rendre compte , non-seulement de leurs fautes , mais encore des bienfaits dont ils n'auraient pas fait un bon usage.

Dans le même but il vous sera très-utile de considérer les hautes vertus , la pureté de vie des saints qui sont maintenant dans le ciel , et de quelques autres serviteurs de Dieu qui sont encore sur la terre. Tant que le monde subsistera , il y aura toujours dans l'Eglise des âmes où l'Esprit-Saint demeure et agit avec prédilection. Or , il vous suffira de voir le point où elles sont arrivées pour vous inspirer des sentiments humbles et bas de

vous-même , à cause de la distance qui vous sépare de tant de vertu et de tant de simplicité. Cette considération vous sera d'autant plus profitable que , estimant peu vos propres vertus , vous aurez en grande estime celles des autres. C'est ce que faisait saint Bernard ; et l'on raconte dans sa vie que brillant du plus vif éclat aux yeux de ses contemporains, il n'était vil et obscur qu'à ses propres yeux.

VI.

Du sixième degré de l'humilité.

Les précédentes conditions se rapportent à l'humilité intérieure : il faut y en ajouter une sixième , à savoir , l'humilité extérieure dont l'humilité intérieure est le principe. La véritable humilité de cœur ne consiste pas seulement à se connaître, mais encore à se mépriser soi-même. Or, ce mépris conduit l'homme à se montrer extérieurement tel qu'il s'estime intérieurement ; en sorte que, passant à ses propres yeux pour être indigne de tout honneur et de toute attention, la manière dont il se traite et dont il s'habille, son domestique, l'état de sa maison , les sociétés qu'il fréquente, et toute sa façon de vivre expriment avec fidélité ce jugement. Qu'il dédaigne les titres recherchés par la vanité ; et se conformant à l'avis du Sauveur , qu'il aille s'asseoir à la dernière place. *Luc. xiv, 10.* Qu'il ne redoute pas de converser avec les petits ; qu'il recherche les fonctions humiliantes , se souvenant que le Fils de Dieu est venu en ce monde pour servir, et non pour être servi. L'une des dernières recommandations qu'il adresse à ses disciples dans le discours de la Cène , véritable testament laissé par le divin Maître à ceux qu'il allait sauver , fut de se laver les pieds les uns aux autres. *Joan. xiii, 14.* « Si vous voulez être le plus grand dans le royaume des cieux , ajoutait-il ailleurs, commencez par être le plus petit. » *Matth. xviii, 4.*

N'oublions pas cependant d'observer en tous ces points les règles de la discrétion et de la prudence. Gardons le décorum qu'exige notre dignité personnelle, ou les fonctions dont nous sommes revêtus. Encore en ceci , ferons-nous bien de rechercher plus l'humilité et la bassesse que l'élévation et le faste : ce sera le moyen

d'obtenir une plus grande sécurité et de contrarier la vanité de notre cœur.

Bien que l'humilité extérieure naisse de l'humilité intérieure , elle ne laisse pas toutefois d'être utile à la vertu qui en est l'origine. Ainsi, elles se perfectionnent l'une l'autre. Ce qui faisait dire à saint Bernard que l'humiliation est le chemin de l'humilité , comme la patience est le chemin de la paix. *Bernard. Epist. lxxxvii.* Voulez-vous obtenir la vertu d'humilité , ne craignez pas de vous exercer aux humiliations. Si vous refusez de vous humilier et de vous abaisser , jamais vous n'acquerrez cette vertu. Cet abaissement est la source de grands avantages pour toute espèce de personnes ; mais il en procure encore plus aux personnes d'un rang illustre et d'une position élevée. « Un homme placé en haut lieu , disait saint Bernard , et se plaisant dans la compagnie des humbles , au lieu de nourrir d'orgueilleuses pensées , fournit un spectacle infiniment agréable à Dieu et aux hommes. » *Serm. xiii sup. Cant.* Telles sont les règles qui règnent dans la république du Christ , la philosophie que l'on apprend à son école ; règles et philosophie bien différentes des règles du monde et de sa philosophie.

VII.

Des effets produits en l'âme par la véritable humilité.

C'est par ces six degrés que nous monterons jusqu'à l'humilité, trône du vrai Salomon, siège du roi de la paix. « Remarquez , mes frères , disait à ce propos saint Augustin , ce prodige étonnant. Dieu est bien élevé au-dessus de vous ; et pourtant , si vous vous élevez vous-mêmes , il s'éloigne de vous. Au contraire , il s'approche de vous si vous vous humiliez. » *In Psalm. l.* Le prophète Isaïe rend un témoignage encore plus formel de cette vérité. Après avoir exalté la demeure que Dieu habite dans l'éternité , il lui en assigne encore une autre plus petite ; et cette seconde demeure n'est autre , selon le prophète , que le cœur où règne l'humilité. *Isai. lxxvi , 2.* C'est que l'âme véritablement humble est un trône tout préparé pour Dieu et pour toutes les vertus. Le chrétien animé de cette disposition ne sera pas l'ami de son propre

jugement, il ne sera ni obstiné, ni opiniâtre. Il se jugera et se condamnera lui-même plutôt que de juger et de condamner les actions du prochain ; car la véritable humilité voit bien ses défauts, mais elle ne voit pas les défauts d'autrui. Il désirera sans cesse être l'objet du mépris, et, selon un mot de saint Bernard, il voudra paraître, non pas humble, mais méprisable. *Sup. Cantic. serm. xvi.* Il se soumet à tous les hommes, il obéit à tous, il les honore tous ; il ne reprend personne à contre-temps ; il fuit tous les mouvements, toutes les paroles, toutes les attitudes qui sentent l'hypocrisie : il ne s'empporte pas ; il ne scrute pas avec curiosité les secrets de Dieu ; il ne désire voir aucune autre preuve, aucun autre témoignage de sa bonté : il évite la méchanceté et la perfidie. Quelque bonnes que paraissent ses œuvres, il ne fonde jamais sur elles sa confiance ; mais il place toutes ses espérances en Dieu. Ses paroles, son maintien, son aspect respirent la mansuétude, la douceur, la piété, la bonté et la bienveillance.

Toutes ces vertus et tous ces fruits sont la conséquence de l'humilité véritable. O vertu dont les avantages ne rencontrent pas de limites ! O vertu puissante, qui nous relevez de nos chutes, qui enrichissez notre pauvreté, qui guérissez nos infirmités, qui éclairez notre aveuglement ! c'est vous qui donnez à l'homme, pendant qu'il converse sur la terre, la possession du ciel, et qui de l'abîme du péché le transportez sur le seuil du paradis. C'est vous qui, afin de gagner au Seigneur, qui le désirait tant, notre amour, l'avez fait descendre des cieux parmi nous, du sein du Père éternel, dans les entrailles d'une mère mortelle, et qui l'avez conduit d'une pauvre crèche au supplice de la croix. Grâce à vous, un Dieu peut se faire homme : et maintenant l'homme peut être fait Dieu.

Nous ne sommes pas moins obligés par nos devoirs envers Dieu à cette vertu précieuse qu'à la charité. Si nous devons aimer Dieu, à raison de son infinie bonté, nous lui devons humilité et respect à raison de son infinie majesté. La première de ces raisons demanderait que nous aimions Dieu, s'il était possible, d'un amour infini ; la seconde, que nous nous abaissions devant lui et que nous l'honorions avec les sentiments d'une révérence infinie.

Puisque nous ne saurions aller jusque-là, il convient au moins que nous nous tenions dans l'abîme de la plus profonde humilité en présence de cette Majesté adorable.

CHAPITRE VII.

Comment nous devons nous exercer à la connaissance et au mépris de nous-mêmes.

L'humilité et la charité occupant une si large part dans l'édifice spirituel des vertus, l'une en étant le fondement et l'autre le couronnement et le faite; le serviteur de Dieu doit appliquer tous ses soins à l'acquisition de ces deux vertus. Or, de même que nous exposons plus bas quelques considérations et quelques prières propres à ranimer en nos âmes la charité et à les embraser d'amour pour notre Créateur; il ne sera pas inopportun d'employer ici les mêmes moyens pour nous exciter au mépris de nous-mêmes et à l'humilité. Afin de concilier à cet exercice un accueil plus gracieux et une plus haute estime, je l'ai emprunté à l'un des plus grands maîtres de la vie spirituelle, à saint Bernard lui-même. Voici comment s'exprime à ce sujet le saint docteur :

« Nombreuses sont les sciences découvertes par l'homme. Aucune cependant n'est plus avantageuse que la connaissance de soi-même. Pour acquérir la connaissance de Dieu, l'humble connaissance de soi-même est un chemin plus sûr que les spéculations profondes de toutes les autres sciences..... Celui-là seul, poursuit plus bas ce même Père, celui-là seul est disposé à savourer les délices de la félicité spirituelle, le calme de la béatitude intérieure, la grâce et les douceurs de la contemplation, qui s'est longtemps appliqué à se connaître lui-même. En vain lève-t-il les yeux pour voir Dieu, celui qui n'en a pas pour se voir tel qu'il est. Il est indispensable que vous connaissiez les choses invisibles de votre cœur, avant de pénétrer les choses invisibles de Dieu. Si vous ne pouvez vous-même vous connaître, ne prétendez pas connaître ce qui est au-dessus de vous. Le miroir le plus convenable pour réfléchir les traits divins est l'âme raisonnable, une fois qu'elle est parvenue à se connaître. Les choses invisibles de

Dieu se connaissant par les créatures, nous les connaissons encore mieux par la propre image de Dieu, si elle est exempte d'impureté et de souillures. Purifiez donc ce miroir, mon cher frère, et vous y contemplez votre Seigneur. C'est pour cela que le vrai pénitent considère ce miroir, qu'il le purifie, qu'il le conserve et qu'il le tient sans cesse dans l'état convenable. Premièrement il le considère pour voir s'il y a en lui quelque chose qui l'empêche d'être agréable aux yeux de son Dieu. Si petite que soit une offense, elle lui paraît intolérable; et qu'elle résulte d'une action, d'une parole, d'une pensée, dès qu'il la remarque, il s'empresse de l'expié par la douleur et la componction. Ensuite il s'efforce de tenir droit ce miroir, de crainte que, l'amour des créatures l'inclinant vers la terre, il ne soit terni par la poussière des vaines pensées. Cela fait, il veille sur lui; et lorsque ce Dieu, qui fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes, frappe à la porte, et demande à entrer, il trouve la maison propre et convenablement préparée. » *De inter. domo*, XII, XIII, XIV, XXIX.

Nous lisons encore dans le même ouvrage de saint Bernard : « Dès que ce miroir a recouvré sa netteté primitive, il commence à réfléchir sur l'âme la clarté de la lumière divine, et à lui découvrir des rayons d'un foyer inconnu dont la splendeur charme nos yeux, et en même temps nous permet de voir clairement les choses de l'éternité, de nous approcher de Dieu, de considérer les créatures comme si elles n'étaient pas, et de renoncer à toute autre affection pour nous consacrer entièrement et exclusivement à l'amour de notre Créateur. Mais l'âme ne saurait arriver à tant de gloire par sa seule industrie : elle a besoin de la grâce et de la miséricorde divine. Néanmoins il est certain que cette faveur est accordée au chrétien, qui ne s'inquiétant plus des choses du siècle, s'occupe uniquement de s'examiner, de se connaître et de sauvegarder ses véritables intérêts. Il considère alors avec soin et d'où il vient et où il va, comment il vit, ce qu'il fait, ce qu'il omet de faire, le terrain qu'il gagne et celui qu'il perd, les pensées qui le tracassent le plus, les sentiments qui le fatiguent le plus, et les tentations qui lui livrent les plus violents assauts. Une fois qu'il connaît ainsi, et ce qu'il est, et ce qu'il doit être, il s'élève à la

contemplation de Dieu même. Qu'il le sache bien, plus il avancera dans la connaissance de soi-même, plus haut il s'élèvera. »
Id. xxxv.

Ces paroles de saint Bernard nous montrent le fruit que nous retirerons de cet exercice : il nous faudrait encore savoir comment il convient de le faire. Ecartons d'abord les blasphèmes des hérétiques qui, nous ôtant le libre arbitre, qualifient de péché toutes nos actions. Travaillons ensuite à concevoir les plus bas sentiments de nous-mêmes. Si bas qu'ils soient, nous ne touchons jamais le fond de notre misère. L'homme n'ayant par lui-même que le néant et le péché, comment nous abaisserions-nous autant que l'exigerait l'un et l'autre de ces titres? Saint Bernard nous offre encore à ce propos un divin modèle.

« Malheur à moi, s'écrie-t-il dans le même ouvrage que nous citons tout à l'heure, malheur à moi, car la colère me trouble, l'envie me déchire, l'orgueil me gonfle de ses fumées. Loin d'observer les ordres de mes supérieurs, je me constitue moi-même leur juge. Lorsqu'on m'a repris de mes fautes, je n'ai répondu à celui qui me reprenait que par la rébellion ou par les murmures. J'ai souhaité sans pudeur d'être préféré aux personnes qui valaient mieux que moi ; j'ai tourné en dérision la simplicité de mes frères spirituels, et j'ai soutenu opiniâtrément mes jugements et mes sentiments particuliers. Je n'ai gardé ni le respect dans l'accomplissement de mes fonctions, ni la modération dans mes paroles. Mes intentions ont été remplies d'obstination, mon cœur de dureté, mes propos de jactance. Inconstant dans mes résolutions, léger dans mes paroles, caustique dans mes plaisanteries, paresseux pour le bien, lent à m'acquitter de mon devoir, je suis toujours prêt et caressant quand il s'agit de parler, dédaigneux quand il s'agit d'écouter, et présomptueux quand il s'agit d'enseigner. Me fait-on une injure insignifiante, je prends feu aussitôt, mes pensées sont en proie à l'agitation, j'attaque les absents et je les charge en moi-même d'outrages. Ce qu'il y a de pire, c'est que, n'ayant été contrarié par personne, je rêve batailles sur batailles, j' imagine que tel ou tel pourra me faire des reproches; et, dans cette prévision, je cherche ce que je pourrais lui répondre, ou



comment je viendrai à bout de me venger, m'acharnant ainsi contre de vaines ombres. Plusieurs fois il m'est arrivé de rechercher dans le boire et dans le manger, non l'apaisement d'un besoin, mais le plaisir et la volupté : et, ce qui aurait suffi pour la première de ces choses ne suffisant pas pour la seconde, je suis tombé, sous prétexte de satisfaire aux exigences de ma nature, dans les pièges de mes appétits déréglés. Plusieurs fois, il m'est arrivé de penser au boire et au manger quand je ne devais pas et là où je ne devais pas y penser : et de la sorte, je transgressais l'obligation du jeûne par la pensée et par le désir. Quand il est question de mes semblables, je considère plus facilement leurs vices que leurs vertus. Je vois les défauts d'autrui et je ne vois pas les miens. Pour mes fautes, je suis plein de compassion ; pour les fautes d'autrui, plein de sévérité. Quand il y a quelque peine à causer, je me sens fort ; mais je suis bien faible, quand il y a quelque chose à souffrir. Faut-il obéir, ce n'est jamais le temps : mais il est toujours temps d'affliger mes frères de mes importunités.

» Et que dirai-je de ma langue ? Ah ! cette partie de mon corps m'a fait encore plus de mal que les autres. A peine puis-je dire une parole sans mentir. Jamais je ne rapporte ce que j'ai vu ou entendu comme je l'ai vu et comme je l'ai entendu. Je dis une chose pour l'autre ; et souvent j'y ajoute de mon propre fonds. Dans la louange aussi bien que dans le blâme, je dépasse toutes les bornes.

» Quelle espérance pourrai-je concevoir de m'amender, lorsque je pêche là où je viens chercher un remède à mes misères ? Je me tiens devant l'autel sans respect ; si j'assiste au chœur corporellement, mon esprit en est toujours fort éloigné. Les bonnes œuvres auxquelles je me livre me rendent maintes fois pire ; car, la complaisance excessive que je goûte en les faisant m'induit en une trompeuse sécurité.

» Malheur à moi, qui malgré les fautes nombreuses où je tombe, bois, mange et dors avec autant de calme que si le jour de la mort fût passé, et que si je n'eusse pas à craindre les rigueurs du jugement et les tourments de l'enfer. Malheur à moi,

qui m'abandonne aux jeux, aux ris, à la joie, comme si j'étais déjà triomphant dans le royaume du ciel. Oh ! qu'une semblable vie m'est à charge ! Sans doute, il vaudrait mieux pour moi n'être pas né, que de me trouver dans l'état où je suis. J'ai honte de vivre, à cause de mon peu de progrès ; et je crains de mourir, parce que je ne suis pas préparé. Encore aimerais-je mieux mourir, et me remettre entre les mains d'un Dieu si bon et si miséricordieux que de scandaliser le prochain par le spectacle de mes désordres. Oui, Seigneur, le désespoir serait mon unique partage si votre Verbe ne s'était fait chair et s'il n'avait pas habité parmi nous. Mais comment oserai-je m'y abandonner lorsque mon Sauveur a été obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, lorsqu'il a cloué au bois de son supplice l'acte d'accusation dressé contre nous, et qu'il a crucifié avec lui la mort et le péché ? »

Ces considérations de saint Bernard, en même temps qu'elles nous enseignent comment nous devons examiner notre vie et chercher à nous connaître nous-mêmes, nous fournissent un sujet et un exercice parfaits d'humilité. Voyez à quel point ce grand saint s'accusait et se gourmandait lui-même. Que devons-nous faire, nous qui sommes si loin de sa pureté et de sa sainteté ?

Mais parce que la diligence n'est pas suffisante pour acquérir cette vertu, et qu'il faut encore le secours de la grâce divine, nous ferons bien de la demander continuellement au Seigneur avec de fervents désirs, et nous pourrons à cette fin réciter la prière suivante :

CHAPITRE VIII.

Prière pour demander à Dieu la vertu d'humilité.

O mon Dieu, qui êtes-vous et qui suis-je ? Vous êtes Dieu, vous êtes le maître du ciel et de la terre, le Dieu des dieux, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. « Moi je suis un ver, et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. » *Psalm. xxi, 7.* Vous êtes la souveraine bonté, la souveraine douceur, la souveraine beauté ; vous êtes la gloire des saints, le trésor de toutes les richesses, la lumière véritable, la splendeur la plus

éblouissante, la source de la vie, la vie de nos âmes, l'astre qui éclaire les cieux et tout l'univers. Moi, je suis un abîme de ténèbres, une terre de malheur, un enfant de colère, un vase d'ignominie, engendré dans le péché et né dans les misères. Moi, je suis un amas de corruption et de souillures infectes ; je suis aveugle, infirme, paralytique, sourd, muet, pauvre de tous les biens véritables, et en proie à mille maux. Mon principe a été le péché ; et ma fin sera la mort, à laquelle le péché nous a condamnés. O mon Seigneur, qui suis-je, sinon une ombre sans vie, une image vaine, un puits d'immondices, une terre stérile et maudite qui se couvre, pour tout fruit, de ronces, d'épines et de confusion ?

Ayez donc pitié, ô Dieu de miséricorde, de cette pauvre âme qui ne possède par elle-même que le néant, et qui en est encore bien au-dessous, à cause du péché. Elle est un océan de vains désirs, une source intarissable de fautes. Si elle avait à subir le châtiment que ces fautes par leur grandeur et par leur nombre lui ont justement mérité, son supplice devrait être proportionné à votre dignité et à votre majesté ; la gravité de l'offense étant en rapport avec la dignité de la personne offensée. J'ai péché, Seigneur ; et mes péchés sont plus nombreux que les grains de sable de la mer. Je suis indigne de lever mes yeux vers le ciel, tant sont nombreuses mes iniquités. Néanmoins, on raconte de votre douceur, ô bon Jésus, tant de merveilles, que nous avons recours à vous. On nous dit que vous ne méprisez pas les pauvres, et que vous ne repoussez pas les pécheurs. Souvenez-vous, ô mon Sauveur, de vos antiques miséricordes, et venez en aide à un pauvre, mendiant et dépouillé des choses les plus nécessaires. Mon indigence est si profonde, ô mon Dieu, que je ne saurais, par moi-même, désirer le véritable bien sans votre assistance. Ce que je désire, je ne saurais convenablement le mettre à exécution si votre clémence ne vient me secourir. Enfin, ce que je mets à exécution, je ne saurais le mener à bonne fin, si votre sagesse ne m'éclaire, si votre puissance ne me soutient, si votre bonté ne me fortifie.

Qui suis-je, Seigneur, pour oser vous adresser la parole, quand vous êtes le Dieu grand, véritable, tout-puissant, immense, éternel, incompréhensible, et l'objet de l'admiration des anges ? O mon

Créateur, écoutez mes cris, regardez mes larmes, entendez mes soupirs, et daignez assister mon âme. Que cette même charité qui vous a porté à nous racheter vous porte à exaucer ma prière. Que ma malice ne rende pas inutile ce qu'a opéré en moi votre puissance infinie. Je n'existais pas, et vous m'avez créé; j'errais à l'aventure, et vous m'avez guidé; j'étais dans l'ignorance, et vous m'avez instruit; j'étais tombé, et vous m'avez relevé; une fois relevé, vous m'avez pris par la main; dans mes tristesses, vous m'avez consolé; sur le point de succomber au désespoir, vous avez ranimé mes espérances; dans mon sommeil, vous veilliez sur moi; dans mes infirmités, vous m'avez guéri; et quand je suis venu à vous, vous m'avez fait le plus bienveillant accueil. Maintenant aussi, ô mon Dieu, je crie vers vous : daignez entendre ma voix. O mon doux Maître, ce ne serait pas assez de m'avoir guéri et purifié, si vous ne veniez à moi pour y établir votre demeure, et pour me garder.

Venez donc à moi, ô mon Dieu; ayez pitié de moi, ô mon doux Rédempteur; tendez-moi votre main, ô vous mon unique espérance; enveloppez-moi de votre amour, et ne permettez pas, ô ma force et mon salut, que je me sépare jamais de vous. O vie de ma vie, sans laquelle je meurs, après laquelle je soupire! ô vie de ceux qui vivent véritablement, vie de ceux qui vous aiment, l'excès de misère où je suis réduit me contraint de crier vers vous. Venez, ô mon Dieu; venez, vous qui êtes ma force; venez, l'unique objet de mon espoir; ouvrez, Seigneur, vos oreilles à ma prière, et vos mains à mes besoins. O Dieu de gloire et de majesté, ne dédaignez pas celui que vous avez créé à votre ressemblance, que vous gouvernez par votre providence, que vous avez racheté par votre sang. O mon aimable Maître, donnez-moi des yeux pour vous connaître; car celui-là vous aime qui vous connaît bien; et celui qui vous aime, s'oubliant complètement, vous aime plus que lui-même. Si je vous aime trop peu, c'est que je vous connais trop peu. Venez donc à moi, ô trésor inestimable; venez, désir de mon âme; venez, force de ma vie. O fontaine de douceur, aliment de l'âme, lumière de l'entendement! rendez le jour à cet aveugle; donnez à manger à cet affamé; guérissez ce malade, revêtez ce

pauvre en haillons, visitez ce prisonnier, rachetez ce captif qui compte autant de maîtres tyranniques qu'il y a de passions auxquelles il obéit et qu'il a commis de péchés. Et puisque vous avez ordonné à l'homme, véritable abîme de misères, de pratiquer envers ses frères des œuvres de miséricorde, vous, Seigneur, qui êtes un abîme de miséricorde, daignez en user de même envers moi. Je vous en conjure, ô vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

De la discrétion et de la modération qu'il faut observer dans ces pieux exercices.

Nous aurions garde d'oublier de recommander la modération et la discrétion en ces pieux exercices. Certaines personnes auxquelles Dieu se communique avec abondance, se livrent avec tant d'ardeur et de continuité à l'oraison, s'appliquent tellement à rechercher ces joies et ces consolations, qu'elles en viennent à ce point de nuire à leur complexion, de compromettre leur santé, et de se rendre incapables de ces exercices comme de tous les autres. Ceci arrive souvent lorsqu'on soumet en même temps son corps à un traitement rigoureux et à de rudes austérités, lorsqu'on fait de trop violents efforts dans l'oraison pour se recueillir et pour se soustraire au bourdonnement des vaines pensées. L'attention qui atteint un certain degré de violence est d'ordinaire préjudiciable à la santé. Il en est de notre âme comme d'une fontaine dont l'eau se répartit en divers canaux : plus il en sort d'un côté, moins il peut en sortir de l'autre. C'est ainsi que notre âme, si elle s'occupe avec une attention excessive de la considération des choses divines, ne peut s'occuper de diriger les fonctions du corps ; situation dont la continuité aboutit à la ruine de nos forces corporelles. Saint Bernard se reprocha plus d'une fois d'avoir trop affaibli son corps par des privations et des austérités indiscrettes et de ne pouvoir, à cause de cela, remplir comme il l'eût voulu ses obligations de religieux.

Il sera donc sage pour l'homme de se conduire avec discrétion,

soit dans l'usage des mortifications corporelles, soit dans la durée, la multiplicité et la ferveur de ses exercices. Dans les consolations et les visites dont le Seigneur le favorisera, qu'il songe aux conséquences fâcheuses dont la nature aurait à subir le contre-coup : elle a toujours d'autant moins de vigueur dans un sens qu'elle en prodigue davantage dans un autre. Il est vrai aussi que tout le monde en ce point n'est pas sujet au même travers : ceux-ci ont besoin de frein, ceux-là de toute autre chose ; les uns s'aiment trop eux-mêmes ; les autres, trop peu. C'est à chacun de suivre la règle déterminée par la nature de ces sentiments.

En une semblable matière, il faut apporter beaucoup de prudence et d'attention, de crainte de tomber dans l'illusion. A devoir pencher d'un côté, penchons toujours du côté opposé à l'amour-propre ; car toujours la nature en est sujette à caution.

Ici se présente une grave difficulté, relative aux personnes auxquelles le Seigneur se communique avec tant de libéralité et avec une telle abondance de consolations et de grâces, qu'il leur suffit d'élever leurs regards vers lui pour sentir les larmes mouiller leurs paupières, et leur cœur se fondre, comme de la cire, à la chaleur de l'amour divin. Si ces personnes s'adonnent entièrement à cet exercice, elles s'exposent au danger que nous avons signalé. D'autre part, si elles ferment la porte à la grâce, surtout quand elle les prévient et qu'elle les cherche sans être elle-même cherchée, il semble qu'elles résisteront à l'Esprit-Saint et à la voix de l'Epoux céleste. Que faire dans cet embarras ?

Saint Bonaventure, écrivant sur la perfection à une de ses sœurs, répond que dans ce cas l'homme doit en toute humilité et discrétion, se priver jusqu'à un certain degré de ces considérations et de ces exercices, et ne prendre qu'avec mesure de cette manne céleste, afin de ne pas détruire la nature. Il vaut encore mieux jouir longtemps de Dieu, quoique moins vivement, que d'en jouir avec plus de vivacité, sauf ensuite à n'en plus jouir du tout. « J'en ai connu beaucoup, dit ce saint docteur, qui pour n'avoir pas suivi les règles de la modération, ont fini par mettre un désordre complet dans les fonctions de leur tête et de leur estomac. Puis, ils en sont venus à s'aimer trop eux-mêmes, et à chercher avec trop

de soins la santé qu'ils avaient compromise, de manière qu'ils ont vécu désormais, non-seulement avec plus de délicatesse, mais avec une sorte de dissolution. » Nous n'ajouterons rien à ces paroles de saint Bonaventure : elles feront comprendre au chrétien qu'il y a une gourmandise spirituelle, comme il y a une gourmandise corporelle, et que l'une n'est pas moins dangereuse que l'autre, bien que les dangers de l'une et de l'autre soient de différente nature.

CHAPITRE X.

Du soin avec lequel il faut s'appliquer à la pratique de toutes les vertus.

Quoique l'amour de Dieu soit le principal objet de la doctrine exposée dans cet ouvrage, il ne faudrait pas cependant s'attacher à la recherche de la charité de telle façon qu'on oubliât les autres vertus, et en particulier celles qui se rapportent à l'assistance et au soulagement des nécessités du prochain : quiconque négligerait celles-ci, n'obtiendrait jamais celles-là. La charité étant la reine des vertus, et exerçant sur elles un empire incontestable, il est de toute justice qu'elles soient prêtes à obéir à ses commandements. Notre âme a besoin du concours des sens, des organes et des membres du corps pour accomplir ses opérations, et plusieurs de ses aptitudes deviendraient inutiles faute d'instruments propres à en faciliter l'application. De même la charité ne resterait pas en notre âme si elle n'était accompagnée des autres vertus, et si ces dernières n'étaient pas là pour exécuter les ordres que sa prérogative l'autorise à donner. Par où l'on voit clairement la vanité des efforts qui ont pour but l'amour de Dieu isolé des autres vertus ; comme si cette reine spirituelle pouvait se passer d'une cour et d'officiers prêts à exécuter ses volontés. Ainsi, mon frère, il nous faut ou prendre le tout, ou laisser le tout ; l'une de ces choses doit être forcément unie à l'autre.

Pour cela, il est indispensable de s'exercer à la pratique de toutes les vertus ; mais il l'est encore plus de s'exercer à la pratique de certaines vertus qui paraissent opposées les unes aux autres, et qui ne sont pourtant que différentes. Dans les sciences

humaines, et même dans une seule science, vous remarquerez des parties purement spéculatives dont le savoir forme le seul but, et des parties purement pratiques dont le but est l'action. Ces parties offrent entre elles de telles différences qu'il est très-rare de rencontrer un homme également versé dans la connaissance des unes et des autres. Ordinairement ceux qui possèdent des connaissances éminentes dans l'ordre spéculatif n'en possèdent pas d'aussi étendues dans l'ordre pratique. Il en est ainsi parmi les vertus : les unes se rapprochent plus de la vie contemplative, par exemple la lecture, la prière, la méditation ; d'autres regardent plus particulièrement la vie active, et nous en avons un exemple dans les œuvres de miséricorde. Certainement ces vertus ne sont pas opposées les unes aux autres : la vertu ne peut pas plus être opposée à la vertu qu'une vérité à une autre vérité. Cependant il existe entre elles quelques différences : les unes sont plus spirituelles, les autres plus corporelles ; les unes sont plutôt spéculatives, et les autres pratiques. Or, il y a peu de personnes qui réunissent ces diverses vertus au même degré. Saint Grégoire, entre autres docteurs, nous l'assure, et il nous dit que bien peu de personnes ressemblent à Aod qui, au rapport de l'Ecriture, se servait également de l'une et de l'autre main, de la main droite comme de la main gauche. De même, ils sont rares les hommes qui pratiquent avec une égale perfection les œuvres de la vie active et les œuvres de la vie contemplative. Ceux qui s'occupent sérieusement des premières, ne s'occupent pas ordinairement des autres avec la même ardeur. Quand une âme s'est adonnée à la vie contemplative, semblable à l'aigle, elle gagne toujours les hauteurs. Accoutumée à converser avec Dieu, ce n'est qu'à regret qu'elle redescend parmi les hommes pour s'occuper de leurs misères. Par contre, les âmes accoutumées à la vie active, éprouvent beaucoup de difficulté à se recueillir et à passer aux exercices de la vie contemplative.

Or, celui qui désire ne rien négliger, devenir un parfait serviteur de Dieu, et préférer la volonté divine à ses consolations particulières, doit être prêt à mettre la main à ces diverses vertus. « Mon cœur est prêt, Seigneur, dira-t-il avec le Psalmiste, mon cœur est prêt, » *Psalm. cxvii, 2* : prêt à s'élancer au ciel et prêt à

parcourir les sentiers de la terre; prêt à se reposer en vous et prêt à travailler avec le prochain; prêt à jouir de vos consolations et prêt à pleurer sur les douleurs de mes frères; prêt à se livrer à l'oïveté céleste de la contemplation et prêt à toutes les démarches qu'exigera la charité. Ainsi, quoique élevé au-dessus des cieus, le chrétien en descendra volontiers, toutes les fois qu'il verra son prochain dans les épreuves; il l'écouterà avec bonté et l'assistera de son mieux, ne considérant pas en lui la créature, mais voyant Dieu derrière la créature et faisant pour Dieu seul ce qu'il fera. S'il se prive, en agissant de la sorte, de quelques joies spirituelles, il ne perd pas Dieu par cela même : au contraire, il quitte Dieu pour Dieu. Après avoir vaqué à cette œuvre de miséricorde, il retournera à sa place accoutumée, et poursuivra son exercice comme s'il n'avait pas été interrompu.

C'est ainsi que se comportaient certaines personnes que j'ai eu occasion de connaître. Je me souviens particulièrement d'un frère convers qui, ayant tout le service d'un monastère à sa charge, et passant tous les instants de sa journée à s'acquitter de son office de son mieux et dans un silence parfait, se livrait à son oraison du soir et du matin avec autant de recueillement et d'amour que s'il eût employé le jour entier à s'y préparer. Il doit en être du serviteur de Dieu comme d'un cheval dressé, qui sait aller droit devant lui et revenir sur ses pas. Les animaux mystérieux d'Ezéchiël qui traînaient le char de Dieu marchaient dans tous les sens avec la rapidité de l'éclair. *Ezec.* i et x. C'est avec la même promptitude qu'il nous faudrait secourir le prochain et revenir vers Dieu, passer des œuvres de la vie active aux exercices de la vie contemplative.

Parmi toutes les vertus appliquez-vous principalement à la prudence et à la discrétion : elles sont en quelque manière le guide et le flambeau des autres, les sœurs et les compagnes de la charité. La charité donne naissance à la ferveur spirituelle et au zèle de la gloire de Dieu ; et ces deux vertus ont essentiellement besoin du frein de la discrétion. Sans la discrétion la ferveur spirituelle ne serait qu'une fureur : c'est pourquoi elle a besoin d'avoir sans cesse à ses côtés les yeux de la discrétion pour la modé-

rer et la gouverner. Dans la hiérarchie céleste, après les séraphins tout brûlants de charité, viennent les chérubins, en qui réside la sagesse de Dieu. Ce qui nous montre les rapports étroits de ces deux vertus, et le besoin qu'elles ont l'une de l'autre. Que l'âme fidèle conçoive donc une haute estime pour la discrétion, et qu'elle regarde comme opposées à la charité toutes les choses que la discrétion ne saurait approuver. Que cette vertu brille dans nos œuvres, dans nos paroles, dans nos réponses, dans nos mouvements, dans nos desseins, dans nos conseils et dans toutes nos actions, et qu'elle nous éclaire toujours de sa lumière. Rappelons-nous le témoignage favorable que rendit de la discrétion dans une réunion des Pères du désert le bienheureux saint Antoine : il lui donna ouvertement le pas sur une foule d'autres vertus.

CHAPITRE XI.

De l'énergie et de la diligence requises pour obtenir l'amour de Dieu.

I.

Combien il est difficile de surmonter la corruption de notre nature et les résistances de l'amour-propre.

Le Sauveur nous dit dans l'Evangile que l'homme qui se propose de bâtir une tour, commence par examiner quelles proportions il convient de lui donner, afin de rassembler ensuite les matériaux et les fonds nécessaires. Tout roi, poursuit le Sauveur, qui s'apprête à marcher contre un autre roi, s'informe d'abord des forces dont ce dernier dispose, afin de lui opposer des forces capables de lui résister. En général, quiconque entreprend quelque grande chose, en mesure et en apprécie la véritable importance, pour y apporter la préparation qu'elle mérite. Lorsqu'un voyageur se trouve arrêté par un ruisseau, il en mesure de l'œil la largeur, afin de prendre un élan suffisant pour le franchir. Toutes ces diverses comparaisons se rapportent parfaitement à notre dessein. En effet, nous avons bien ici la prétention d'élever une tour qui monte jusqu'au ciel; c'est-à-dire, d'obtenir ce pur amour de Dieu, qui ne cherche que Dieu et ne se repose

qu'en lui. Nous avons bien encore la prétention de livrer une bataille rangée contre toutes les forces réunies de l'amour-propre, pour établir sur ses débris l'amour divin. Nous avons bien à franchir un obstacle considérable, le plus considérable qu'il soit possible de trouver, puisque nous nous proposons de passer de l'amour-propre au divin amour, lesquels sont aussi éloignés et aussi opposés que les deux pôles du monde. Nous pouvons juger par là avec quelle ardeur il nous faudra prendre notre élan, et combien l'énergie et la diligence nous seront nécessaires dans cette entreprise.

Dans l'état où il a été mis par le péché, l'homme est semblable à un royaume, appartenant de droit à un monarque légitime qui aurait été désarmé avec ses serviteurs et ses partisans, et dépouillé de son royaume héréditaire; et de fait, à un tyran et à un usurpateur qui s'en serait complètement emparé, avec l'appui d'une armée redoutable. Or, celui qui, dans cette hypothèse, voudrait rétablir, le roi légitime aurait deux choses importantes à faire : Il devrait en premier lieu fournir des armes et des troupes au roi désarmé et dépouillé; et en second lieu, désarmer l'usurpateur et affaiblir son parti, de crainte qu'il ne l'emportât sur son rival. A forces et à armes égales, il sera facile à celui-ci, avec le plus léger secours, de vaincre celui-là, et de le mettre en fuite : ce que ne permet pas l'inégalité qui existe actuellement.

Telle est la misérable situation où le péché nous a réduits. Tandis que primitivement l'esprit, roi véritable et légitime de ce royaume, y régnait sans obstacle, et que le corps avec tous ses sens était soumis et obéissant, c'est maintenant tout le contraire qui a lieu. L'esprit est affaibli et tyrannisé. Le corps qui exerce cette tyrannie, est devenu, de même que ses passions et ses appétits, si puissant que rien en ce monde ne saurait prévaloir contre lui. Nous en avons une image frappante dans ce démoniaque de l'Evangile qui rompait à lui seul les chaînes et les liens dont on le chargeait pour arrêter ses furies. Quelles obligations, quels fers sont capables de contenir les passions et les désirs de notre appétit, et de leur imposer une barrière? Ni les lois que Dieu a dictées, ni les promesses et les menaces par lesquelles il les a confirmées, ni

les déluges et les fléaux dont il a accablé les hommes, n'ont suffi pour mettre un terme aux exactions de ce tyran : il a fallu que le Fils de Dieu s'en emparât et le clouât avec lui à la croix.

Mais combien, en revanche, les sentiments et les désirs de l'esprit ont en nous de faiblesse? Ces biens célestes et surnaturels après lesquels nous devrions soupirer avec une ardeur proportionnée à leur grandeur, combien ils trouvent en nous de tiédeur? avec quelle négligence nous cherchons à nous les procurer? avec quelle pesanteur nous nous portons vers eux? qu'ils sont misérables les sacrifices que nous faisons pour les obtenir? Et pourtant, nous ne regrettons aucune démarche, nous parcourons le monde entier, nous bravons toute espèce de travaux et de périls, quand il s'agit de quelques biens temporels.

On le voit : elles sont très-inégales les forces de ces deux compétiteurs, quoique l'un soit le roi légitime et l'autre un tyran. Les désirs et les appétits de ce dernier sont les désirs et les appétits d'un homme doué d'une santé vigoureuse; chez le premier, au contraire, les désirs et les appétits sont ceux d'un homme malade et si gravement malade qu'à peine lui est-il possible de tirer un son de sa poitrine, et de faire par lui-même un seul pas. Car enfin, dites-moi : Y a-t-il un plus grand degré de faiblesse que d'être dans l'impuissance radicale d'invoquer dignement le nom de Jésus, et d'avoir une seule bonne pensée sans une assistance spéciale de l'Esprit-Saint? Eh bien! voilà la faiblesse à laquelle nous sommes réduits. I *Corinth.* xii, 3. Désirez-vous encore toucher en quelque manière du doigt cette vérité; observez ces deux appétits, l'appétit charnel et l'appétit spirituel en présence de l'objet qui leur est propre : remarquez l'ardeur du premier dans ses convoitises pour les choses de la chair, et la mollesse de l'appétit raisonnable dans ses désirs pour les choses de l'esprit; jugez ensuite des différences qui les séparent.

Cette disposition étant la disposition naturelle de l'homme, celle dans laquelle il est né et dans laquelle il doit passer toute sa vie; quelle vertu sera capable d'intervertir cet ordre de choses, de substituer aux ardeurs de la concupiscence une sorte d'indifférence et de mort pour les objets vers lesquels elle se porte; et à

l'indifférence, à la torpeur de l'appétit spirituel une ardeur extrême pour les biens qu'il néglige? Ceci met clairement en relief la difficulté de l'entreprise qui nous occupe. Ce serait peu pour rétablir en notre nature l'ordre voulu de fortifier les désirs de l'esprit, si nous n'affaiblissions de plus les désirs de la chair. Il faudrait en arriver à un point où tous les mouvements de notre cœur vers les choses spirituelles seraient pleins de vivacité, et où les mouvements de notre chair vers les choses corporelles seraient à peine sensibles et presque nuls. Qui sera assez puissant pour opérer un changement aussi radical? Qui transformera la faiblesse en force et la force en faiblesse? Qui dépouillera la chair des ardeurs qu'elle manifeste? Qui ranimera la vigueur de l'esprit auquel il n'en reste qu'un léger souffle? Qui tempérera les feux de la canicule? Qui changera les flammes de la fournaise de Babylone en une fraîche rosée? Qui réchauffera les neiges de l'hiver? Qui donnera au feu les propriétés du froid, et à la glace les propriétés de la chaleur? Qui dirigera la flamme vers la terre, et donnera aux corps les plus pesants le pouvoir de s'élever dans les airs? Qui accomplira ces prodiges si Dieu ne les accomplit; qui opérera ces changements sinon sa puissance? Lui seul affaiblira notre chair et fortifiera notre esprit : lui seul arrachera le sceptre des mains de l'amour-propre, et le remettra entre les mains de la charité : lui seul affranchira la nature humaine de la tyrannie et du joug qui pèsent sur elle, et rétablira dans le commandement celui à qui il appartient de commander, dans l'esclavage celui à qui il appartient de servir.

Tout en étant l'œuvre de Dieu, cette entreprise ne laisse pas pourtant que de susciter à l'homme de grandes difficultés; par cela seul qu'en lui doit s'accomplir ce changement radical de deux principes aussi distincts que la chair et l'esprit. Ces difficultés sont encore accrues par ce que j'appellerais, l'antiquité de notre malice. Dans certain sens il est permis de dire en toute vérité que le principe mauvais de l'homme est plus ancien que l'homme même. L'homme n'est homme que du moment où l'âme raisonnable est unie au corps. Mais le principe mauvais de l'homme préexiste dans le corps à cette infusion de l'âme : et c'est ce qui

constitue la communication du péché originel, source de tous ces maux. Une fois souillés de ce péché, nous naissons avec un sentiment d'aversion pour Dieu, et un sentiment d'amour et de préférence déréglé pour nous-même. Cela étant, comment guérir des maux si anciens? Comment déposséder d'aussi antiques possesseurs? Comment arracher des entrailles de l'homme un principe antérieur à l'existence véritable de l'homme lui-même?

Il y a plus : certainement un des sentiments les plus naturels est celui qui porte l'homme à s'aimer lui-même, à chercher ce qui le flatte, à fuir ce qui l'afflige, comme l'observe justement Cicéron. *De offic.* Or, cette passion, qui est la première des passions naturelles à l'homme, est aussi la source de toutes les autres. C'est pourquoi elle est pour elles ce que le cœur est pour les autres membres du corps. Le cœur est le premier et le dernier organe où se manifeste la vie : tous les autres la reçoivent du cœur. De même, l'amour-propre est la première passion à vivre et la dernière à mourir : c'est elle qui donne à toutes les autres la naissance et la vie.

De là proviennent une grande partie des difficultés que nous présente la pratique de la vertu. L'amour-propre ayant autant de racines qu'il désire de biens, on comprend combien on aura de peine à arracher un arbre si fortement enraciné dans le sol. Pour y réussir il faut nécessairement en couper toutes les racines; il lui suffit d'une seule pour se tenir debout. Aussi avons-nous vu des personnes qui, ayant renoncé à l'amour des choses du monde, pour n'avoir pas également combattu l'amour excessif de leur propre corps, n'avaient pas été débarrassées de la présence de l'amour-propre, et en avaient ressenti de graves dommages.

Mais, me direz-vous, où est le bras assez fort pour couper toutes ces racines, pour abattre tant de têtes, pour lutter contre tant d'ennemis, pour vaincre les inclinations les plus violentes de la nature, pour extirper de notre cœur les sentiments et les désirs désordonnés qui y ont germé? Est-ce que les biens que convoitent ces désirs ne sont pas en quelque manière innombrables? Comment prononcer un divorce irrévocable entre ces amours? Car, ne croyez pas que ce soit assez d'une seule séparation, d'une seule mort,

d'une seule croix. Il faut autant de croix qu'il y a d'objets aimés par nous avec désordre : il faut à chacune de ces affections ses clous et son supplice. Qui se chargera d'exécuter tant d'arrêts ; et cela contre ses meilleurs amis ? Où est, en effet, la créature qui ne s'aime pas elle-même ? Peut-on avoir quelque chose plus à cœur que son propre avantage ? Et quels moyens, quels instruments avons-nous reçus de la nature pour le procurer, si ce n'est la vivacité et l'ardeur de cet amour ? Encore une fois, où est le bras assez fort pour venir à bout de la plus tenace de nos affections ? Notre vie tout entière ne fait qu'en augmenter la ténacité. A peine formons-nous un pas, à peine mettons-nous la main à une chose qui ne soit pas inspirée par l'amour-propre. Comme l'amour de Dieu, l'amour-propre ne grandit jamais plus vite qu'à l'aide de ses propres actes. Or, quelle sera la vigueur suffisante pour arracher un clou enfoncé par autant de coups de marteau que nous avons, dans notre vie, obéi de fois aux suggestions de l'amour-propre ?

Evidemment, il y a ici une redoutable bataille à livrer. L'ennemi à combattre est si puissant d'un côté, et de l'autre si tendrement chéri. Or, il est dur de prendre les armes contre les personnes que l'on chérit ; et dans ce cas, les blessures données causent autant de douleur à celui qui les donne qu'à celui qui les reçoit. Il s'agit de vaincre, non le monde, mais pour ainsi parler les étoiles du ciel ; il s'agit de maîtriser et de fouler aux pieds les lois de la nature corrompue. Sa force la plus grande, sa plus forte inclination, comme celle de toutes les créatures, résidant en l'amour de soi-même, ce n'est pas peu de chose que de renfermer ce sentiment dans les limites convenables.

Si, d'après le Sage, la victoire remportée sur une seule passion est une victoire plus glorieuse que la prise d'une ville, que sera-ce de vaincre une passion en laquelle les autres passions trouvent leur origine ? S'il faut un bras si vigoureux pour couper une simple branche de cet arbre, quel bras faudra-t-il pour couper le tronc lui-même ? S'il y a tant de difficulté à vaincre un seul de nos ennemis, à savoir, une seule passion ; que sera-ce de vaincre leur armée entière concentrée dans l'amour-propre ? On ne saurait le méconnaître : le combat qui se présente est des plus périlleux ;

et il faut y apporter un courage à la hauteur des dangers que l'on veut affronter.

II.

De la nécessité de l'énergie et de la diligence pour venir à bout des résistances de l'amour-propre.

Je me suis étendu sur cette matière à dessein, et principalement dans le but de dissiper les illusions d'un grand nombre de personnes qui, désirant l'amour de Dieu, et considérant exclusivement le son et la douceur de ce mot, croient qu'il en est du chemin à suivre comme du terme auquel il conduit, et qu'elles n'éprouveront partout que suavité. En conséquence, elles ne songent même pas à prendre les armes et les précautions nécessaires pour fournir une carrière où les difficultés se présentent en si grand nombre. Aussi, ne dépassent-elles jamais la moitié du chemin à faire, faute de la vigueur nécessaire pour l'accomplir jusqu'au bout. Que ces personnes sortent de cette erreur. Qu'elles le sachent bien ; si le port a des douceurs, la traversée a ses périls. Si l'amour de Dieu est en lui-même une source de délices, la voie qui y mène a ses aspérités. Il faut, comme nous le disions il n'y a qu'un instant, surmonter deux difficultés des plus grandes ; affaiblir la chair et fortifier l'esprit ; retrancher ce que l'amour-propre a d'excès, et mettre à sa place l'amour divin. De ces deux entreprises, l'une naturelle, l'autre surnaturelle, je ne sais vraiment pas laquelle est la plus malaisée ; ou de vaincre un principe si fortement enraciné dans la nature, ou d'obtenir une vertu tellement au-dessus de cette même nature.

Si l'humilité et la confiance sont nécessaires au chrétien qui voudrait mener à bonne fin une tâche si glorieuse, il n'a pas un moindre besoin de force, de diligence, d'une inébranlable résolution de ne jamais s'arrêter, de ne jamais goûter de sommeil ni de repos avant d'être arrivé au but désiré. De même que celui-là seul sera couronné qui aura légitimement combattu, celui-là seul obtiendra la couronne du divin amour qui aura détruit en lui-même le règne de l'amour-propre. Ce fut lorsqu'ils eurent achevé la farine emportée d'Égypte, que la manne du ciel fut accordée

aux enfants d'Israël. Ainsi, les douceurs de l'amour de Dieu ne seront accordées qu'à celui qui aura renoncé aux plaisirs et à l'amour du monde. Le prophète Isaïe nous expose magnifiquement cette doctrine dans les paroles suivantes : « Secoue la poussière dans laquelle tu étais plongée, Jérusalem ; lève-toi, et assieds-toi. Brise les fers dont la captivité avait chargé ton cœur, fille de Sion. » *Isa. LU, 2.* Nous aussi, nous devons commencer par secouer la poussière des choses terrestres, briser les fers dont nous avaient chargés les affections mondaines. Après cela, il nous sera donné de nous élever sans empêchement à la contemplation des choses divines, et d'en jouir dans le calme et dans la paix. Voilà, mon cher frère, comment les travaux préparent le repos, la lutte la couronne, les larmes la joie, la victoire la liberté ; voilà comment nous obtenons l'amour de Dieu par le mépris et une sainte haine de nous-mêmes.

Soyez convaincu en outre que la force et la diligence sont tout aussi indispensables à l'emploi des moyens propres à nous conduire au but de nos efforts, que pour atteindre ce but suprême. Sans le secours de ces vertus, il nous serait impossible de faire un pas dans cette vie. Quels sont, en effet, les moyens qui nous sont recommandés ? la pratique de toutes les vertus. Or, comme toutes les vertus coûtent effort et fatigue, elles exigent toutes une vigueur capable de résister à cette fatigue et à ces efforts.

Supposons donc que le Seigneur nous adresse les paroles qu'il adressait à Moïse : « Prenez cette verge en votre main ; car avec elle vous opérerez des prodiges. » *Exod. IV, 17.* Prenons la verge de la force en nos mains, et ne l'abandonnons jamais. Avec elle nous accomplirons les exploits qui nous affranchiront de l'empire de l'amour-propre, et nous introduiront dans le royaume de l'amour de Dieu. L'éloge de la force est le sujet favori de Salomon. A chaque instant, dans ses proverbes, il décoche quelque trait contre le paresseux, tandis qu'il exalte outre mesure l'homme courageux et diligent.

Si vous me demandez comment vous viendrez à bout des difficultés énumérées précédemment, je vous répondrai que vous les surmonterez peu à peu, grâce à ce même amour que vous cher-

chez. On vous le prouve et on vous le déclare ailleurs par des exemples.

Une observation encore , avant de clore ce chapitre. Quoique les œuvres qui contribuent le plus à l'accroissement de la charité soient les œuvres propres à cette vertu elle-même ; remarquons bien que ces œuvres atteindront ce but d'autant mieux qu'elles seront plus ferventes et plus parfaites. C'est une nouvelle raison qui démontre combien il y a d'avantages à servir Dieu avec ferveur, comme le servent les âmes fortes et diligentes ; et non avec tiédeur et nonchalance , comme le font les âmes molles et paresseuses. Aussi Salomon a-t-il dit : « Le chemin des paresseux est semblable à une haie d'épines : le chemin des justes n'offre aucun obstacle. » *Proverb. xv, 19*. Le paresseux haïssant autant la peine qu'il s'aime lui-même, est sans cesse à prendre conseil de la délicatesse de son corps, et à examiner si telle ou telle chose le fera souffrir : on dirait qu'il marche au milieu des épines, tant il consacre d'attention à éviter tout ce qui pourrait le blesser. Mais le juste attachant moins d'importance à ce qui le touche qu'à la volonté de Dieu, passe légèrement sur toutes ces considérations pour se conformer à cette sainte volonté. D'où il résulte que la difficulté du chemin où nous marchons tient moins au chemin lui-même qu'à la négligence et au peu d'énergie de notre âme.

CHAPITRE XII.

De la persévérance.

I.

Des avantages et de la nécessité de la persévérance.

La vertu que nous recommanderons en dernier lieu est la persévérance. Cette vertu est un don particulier de Dieu, et elle n'est jamais le fruit de nos mérites. Nécessaire en tout ce qui intéresse le bien, elle l'est principalement pour conserver et augmenter en nous le divin amour, et le mener à sa perfection. Nous voyons généralement qu'avec le temps toutes les choses arrivent au but désiré : C'est en traînant le blé grain à grain dans son trou, que

la fourmi, durant l'été, renouvelle et prépare ses provisions. C'est en ajoutant un fil à un autre fil que l'araignée parvient à ourdir sa toile. C'est en butinant de fleur en fleur, et en puisant de tous côtés que l'abeille construit ses rayons de cire et de miel. C'est en y portant paille par paille que le petit oiseau construit son nid dans le creux des arbres. Quelque menus que soient les progrès d'une chose, avec de la continuité et de la persévérance, elle arrive à son terme.

C'est ainsi que doit agir le serviteur de Dieu. Qu'il s'efforce sans relâche d'accroître en lui-même la charité; qu'il ajoute tous les jours, une étincelle à une autre étincelle, l'amour à l'amour, la dévotion à la dévotion, la vertu à la vertu. Cet accroissement continu le rapprochera de plus en plus de l'objet de ses désirs. Les avares ne laissent jamais passer la plus légère occasion d'augmenter leur trésor : la plus petite pièce de monnaie, ils l'y portent afin d'accroître le monceau de leurs richesses. Il appartient encore plus à l'âme fidèle de prendre occasion, à tous les instants, de ce qui la frappe pour élever ses pensées vers Dieu, et accroître le trésor de son amour, ces mouvemens pieux étant à ce trésor spirituel ce que les pièces de monnaie sont au trésor périssable de l'avare. Dans les choses parfaites et achevées que le monde lui offrira, qu'elle y voie autant de miroirs où se réfléchit la beauté de Dieu : dans les choses hideuses et repoussantes, qu'elle y voie au contraire une image de la laideur du péché. Que tous les biens dont le monde est rempli soient pour elle autant de bienfaits de son Créateur : qu'elle regarde encore ainsi les maux dont le monde est affligé ; car de même qu'elle profite des uns, elle est préservée des autres, qui l'atteindraient sans la protection divine. De cette manière, le soleil, la lune, les étoiles, les champs, les montagnes, les vallées, les fleuves, les sources, la mer, la terre, les fleurs, les oiseaux, les arbres, la clarté du jour, la sérénité et le calme des nuits, seront pour elle un reflet de la gloire du Seigneur et un motif de chanter ses louanges.

Nous trouverons encore un spectacle touchant pour notre cœur dans les cérémonies sacrées, dans la célébration des saints offices, dans la suavité des chants de nos églises ; au commencement

de sa conversion, saint Augustin en recevait une impression des plus profondes. *Confess.* ix, 6. Toutes ces choses seront aux yeux du chrétien fervent, autant d'aiguillons qui le porteront vers Dieu, autant de livres où il découvrira sa sagesse, autant de miroirs où il contempera sa beauté, autant de voix qui lui montreront le chemin du ciel, autant de sujets capables de lui ouvrir les yeux et de réveiller en lui le souvenir de son Créateur.

Quelquefois, en élevant votre cœur vers les choses éternelles, vous ne le sentirez pas animé de la chaleur et de la dévotion que vous désireriez. Ne croyez pas cependant, pour cela, ne recueillir aucun fruit de vos efforts. Ce fruit vous ne le sentez pas; mais il existe souvent. Nos progrès sont invisibles et cachés à nos propres yeux; mais ils ne le sont pas aux yeux de Dieu. De même qu'un arbre grandit sans qu'on s'aperçoive du cours de son développement; de même, ces divers mouvements avancent notre perfection, quoique nous ne nous rendions pas compte des avantages qu'ils nous procurent. Parmi eux, il n'y en a aucun qui ne nous mérite un nouveau degré de grâce et de gloire, et qui, par son influence sur la volonté, ne l'incline au bien, ne l'adoucisce et ne la prépare à la charité. Quelques écrivains mystiques en comparent l'action à celle des coups de l'artillerie de siège. Sans doute ces coups ne vont pas tout d'abord renverser le mur contre lequel ils sont dirigés; mais ils l'ébranlent et rendent cette tâche facile aux coups dont ils seront suivis. Une goutte d'eau est incapable par elle-même de creuser la pierre sur laquelle elle tombe; et pourtant elle contribue à rendre ce résultat possible aux gouttes qui tomberont après elle. Il en est ainsi de nos désirs et de nos pensées: ils ont au moins pour résultat d'amollir notre cœur, et de le disposer à de plus grandes choses.

Mais en quel ordre de choses sera-t-il bon de pratiquer la persévérance? En toutes les choses dont il a été question dans ce traité, parce que toutes servent à notre dessein; et principalement en trois choses. La première est la garde de soi-même: Il faut vivre dans un souci et une attention continuelle, afin de ne pas s'abandonner aux paroles, aux actions, aux pensées qui seraient opposées à la volonté de Dieu. La seconde regarde l'exercice de la

présence de Dieu : Nous devons avoir toujours le Seigneur présent à nos yeux, et élever aussi souvent que possible nos cœurs vers lui en toute humilité et en toute révérence, par de courtes prières et de rapides mouvements d'amour. La troisième concerne la constance à mettre dans nos oraisons et dans nos exercices, et à leur consacrer un temps déterminé, soit le matin, soit le soir, soit à midi, soit en ces trois moments de la journée. Gardons-nous bien de contrevenir à cette règle, à moins que l'obéissance ou tout autre devoir ne l'exige.

II.

Comment le serviteur de Dieu doit persévérer dans ses pieux exercices, encore qu'il n'y éprouve ni goût ni dévotion.

Encore que le serviteur de Dieu, au lieu de goût et de dévotion, n'éprouve que des attaques continuelles de la part de ses pensées, dans ses pieux exercices, il ne doit pas les laisser de côté. Qu'il fasse ce qui est en son pouvoir, qu'il combatte de son mieux les distractions, et qu'il invoque humblement le Seigneur. Ce combat lui-même lui méritera une riche couronne. Quoiqu'il ne voie pas ce qu'il y gagne, il y gagne cependant beaucoup en réalité; et ce profit est peut-être d'autant plus certain qu'il est plus caché. Souvenez-vous que la persévérance dans la prière, que cette ardeur avec laquelle il convient de solliciter les bienfaits divins, nous est représentée par la lutte du patriarche Jacob. C'est qu'il y a quelquefois dans la prière une lutte véritable à livrer : d'un côté, il faut insister auprès du Seigneur pour qu'il nous accorde l'objet de nos demandes; de l'autre, il faut combattre contre les distractions qui nous assaillent, afin de donner à nos prières une plus grande pureté.

Que si, en certains jours, les exigences impérieuses de la vie vous obligent à suspendre le cours de vos exercices : et cela n'est pas improbable; car, selon le mot de Sénèque, la vie est un servage continu, n'allez pas vous relâcher entièrement et renoncer à vos bons desseins; mais, dès que vos occupations vous le permettront, revenez à Dieu aussitôt. Le voyageur qui a hâte d'arriver au terme de sa route entre bien dans l'hôtellerie pour se

reposer et prendre de la nourriture : cependant, même quand il a le morceau à la bouche, son cœur est sur le chemin, il pense aux pas qu'il a faits et à ceux qui restent à faire ; et si son corps se repose, son esprit poursuit la route commencée. Qu'à son exemple le serviteur de Dieu ne se livre jamais tout entier aux choses qui l'occupent : qu'il se ménage une petite partie de son cœur pour le consacrer à celui qu'il aime. Il doit user de ce monde comme n'en usant pas, acheter comme s'il ne possédait pas, et ne penser jamais de telle manière aux affaires d'ici-bas qu'il vienne à oublier complètement la plus importante de toutes les affaires. I *Corinth.* vii, 29-30.

Il y a des personnes, et plaise à Dieu qu'elles ne soient pas nombreuses, il y a des personnes, dis-je, qui poursuivront leurs propos et leurs exercices pendant quelques jours ; mais elles y renoncent à la première occasion. Au sortir des affaires, elles en reviendront à leur point de départ : et une nouvelle halte sera pour elles le signal d'une nouvelle période de relâchement ; en sorte que leur vie tout entière se passe à recommencer toujours la même chose. Ces personnes me rappellent ces arbres qu'on transplante en plusieurs endroits. Comme ils ne poussent nulle part de profondes racines, ils ne se développent pas et restent partout chétifs et rabougris. Un homme qui roulerait une pierre au sommet d'une montagne, et qui après l'avoir roulée à une certaine hauteur, la laisserait retomber pour se reposer plus à l'aise, sauf à recommencer indéfiniment le même manège, cet homme-là, quelques efforts qu'il pût faire, n'arriverait jamais au bout. Tels sont les chrétiens qui passent trois jours dans la piété, et trois jours dans le relâchement, et dont la vie s'écoule invariablement de cette manière ; s'ils produisent quelques fruits, jamais ils ne les mènent à maturité. Pour vous, quand vous serez obligé de vous arrêter, si vous suspendez vos progrès, faites du moins en sorte de ne pas revenir en arrière, et de poursuivre votre chemin dès que vous en recouvrirez la faculté, au lieu de le recommencer entièrement. En agissant ainsi, vous finirez par arriver au but désiré.

Lorsque le moment de l'éclosion approche, la poule veille sur ses œufs avec tant d'assiduité que ni le besoin de manger, ni les

insectes qui la dévorent, ne l'en éloignent. On la trouvera quelquefois morte sur sa couvée, parce qu'elle a mieux aimé mourir que de lui refuser la chaleur nécessaire. Tel est l'amour persévérant qu'a inspiré à ce pauvre animal l'auteur de la nature. Mais s'il lui arrivait de se lever et de laisser sa couvée se refroidir, jamais elle ne les verrait paraître à la lumière. L'âme fidèle doit imiter cette persévérance dans les limites de son pouvoir, si elle désire être unie à Dieu et être transformée en lui. L'éclosion de quelques petits poussins requérant tant de persévérance; quelle persévérance faudra-t-il pour élever l'homme jusqu'à Dieu même? Demeurez donc continuellement sous les ailes de ce Seigneur, et ne vous dérobez jamais aux influences de son amour : lui-même opérera en vous cette transformation admirable. Pour rendre la cire blanche comme la neige, de jaune qu'elle est, il suffit de l'exposer au soleil. Un effet semblable est produit dans l'âme du juste, lorsqu'elle est exposée sans interruption aux rayons et à la splendeur du soleil de justice.

Il y aurait sans doute de nombreux avis à ajouter encore aux avis qui composent cette seconde partie : comme le sujet lui-même, les écrits auxquels il a donné lieu sont en quelque manière infinis. Mais nous laissons au lecteur le soin de demander les enseignements que nous omettons à l'Esprit-Saint lui-même, dont l'office ne consiste pas moins à éclairer l'entendement qu'à échauffer la volonté; et en même temps aussi à la prière, qui est un grand maître de la vie spirituelle. Il le comprendra aisément et il n'hésitera pas à ajouter foi à nos paroles celui qui se livrera à la pratique de cet exercice avec la pureté d'intention et la diligence convenables. Lorsque la vie est bien réglée, que les sens sont bien gardés, que le cœur est préservé des images, des affections et des sollicitudes du monde, que le corps observe dans le boire et le manger les lois de la tempérance et de la sobriété, l'expérience nous démontre que l'oraison est pour nous, à peu de frais, la source de grands trésors et de grands avantages. Mais que l'on soit en défaut sur l'un de ces points, on s'en aperçoit vite et on en subit les conséquences. Si vous désirez connaître la cause de ce dommage, remontez aux négligences dans lesquelles vous

êtes tombé. Vous découvrirez alors et ce qui vous est nuisible et ce qui vous est profitable ; et vous saurez ce que vous devez faire et ce que vous devez éviter. C'est ainsi que l'oraison nous instruit et nous guide dans les voies de la vie spirituelle.

TROISIÈME PARTIE.

CONSIDÉRATIONS PROPRES A FAIRE NAITRE EN NOS AMES L'AMOUR DIVIN.

Préambule de cette troisième partie.

Dans la seconde partie de cet ouvrage nous nous sommes occupés des vertus dont l'observation est nécessaire pour entretenir en nous la pensée continuelle du Seigneur, et pour unir notre âme à Dieu par les actes de la prière et de l'amour. Afin de faciliter encore davantage cette tâche, nous allons exposer quelques considérations propres à faire naître la charité en nos cœurs. En signalant plus haut les quatre degrés qui conduisent à la perfection de cette vertu, nous indiquions la lecture et la considération des choses capables d'allumer en nos âmes le feu du divin amour, comme formant le premier et le second de ces degrés. Or, c'est à ces deux premiers degrés que se rapportent les considérations suivantes. Dans les sept premières il est question des bienfaits de Dieu ; dans les sept suivantes, de ses perfections adorables. L'âme pieuse pourra répartir ces considérations entre les jours de la semaine : elle y trouvera ainsi tous les jours une nourriture nouvelle, et de nouveaux motifs d'aimer son créateur.

Mais il faut que la lecture de ces considérations se fasse avec calme, affection, piété, et qu'elle soit accompagnée de la méditation des choses qu'on y aura remarquées. Par cette méditation on enfonce plus avant dans son âme les motifs puissants qui nous obligent à l'amour du Seigneur, et qui embrasent nos cœurs des ardeurs de sa charité.

Le fruit de ces lectures et de ces considérations sera la connais-

sance parfaite des bienfaits et des attributs divins et des raisons qui nous font un devoir d'aimer Dieu. De la sorte, quand nous voudrions ranimer notre cœur et l'exciter à l'amour de son Créateur, nous y réussirons aisément en lui présentant le tableau des titres qui l'y obligent.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur les bienfaits divins.

Parmi les choses qui poussent le cœur à aimer, une des plus efficaces est la pensée des bienfaits reçus. La raison n'en est pas difficile à comprendre. Quoique, suivant le langage des philosophes, le bien soit aimable par lui-même, chacun se sent plus fortement incliné à aimer son propre bien.

En conséquence, le chrétien qui désire embraser son cœur des feux de l'amour divin, fera bien de s'exercer souvent à la considération des bienfaits qu'il en a reçus, et qui sont pour lui autant de biens. Malgré le nombre infini de ces bienfaits nous les ramènerons à certaines classes pour rendre, aux personnes désireuses de s'y livrer, cet exercice plus facile. Ce n'est pas, nous le savons, la première fois que nous abordons ce sujet ; car il se présente partout où l'on se propose l'édification des âmes : mais il est si riche et si fécond qu'il est toujours aisé de l'envisager sous de nouveaux points de vue. Et quelles paroles, quels écrits seraient capables d'épuiser l'océan des bienfaits et des miséricordes de Dieu ? Quel meilleur usage pourrions-nous faire de la vie que de l'employer tout entière à ces considérations ? Cherchons-y maintenant le moyen d'enflammer notre cœur d'amour envers notre Créateur.

Pour mieux apprécier la grandeur des bienfaits divins, il sera bon de nous rappeler d'abord l'élévation de celui de qui nous les avons obtenus, et notre propre bassesse. Un bienfait a d'autant plus de valeur que l'auteur en est plus grand, et le sujet plus petit. Ce principe est encore moins contestable quand il s'agit d'un bienfait octroyé par pure grâce.

Or, si vous voulez vous faire une idée de la grandeur de votre

bienfaiteur, vous n'avez qu'à lever les yeux au ciel et à considérer la grandeur et la beauté de cette œuvre de ses mains : elle vous dira, sans parole aucune, quelle est la grandeur et la puissance de son Auteur. Oui, elle est grande la puissance de ce Dieu à qui il a suffi d'un seul acte de sa volonté, d'un seul commandement pour faire jaillir de l'abîme de sa fécondité infinie, ce firmament splendide, et pour le faire naître à la lumière. Il aurait pu, s'il l'eût voulu, créer encore des millions de cieus plus grands et plus parfaits que ceux-ci ; et cela avec plus de facilité que vous n'en éprouvez à ouvrir les yeux et à les fermer.

Et la grandeur de sa sagesse n'éclate-t-elle pas dans l'ordre et le concert merveilleux de cet univers, comme en chacune des créatures dont il est peuplé, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite ? Examinez la constitution d'un insecte, d'une abeille, et de tout autre animalcule, si petit qu'il soit ; examinez les ressources dont chacun dispose pour fournir aux besoins de sa vie ; et vous y découvrirez des choses qui vous raviront d'admiration.

Quant à sa bonté, à sa majesté, à sa beauté, à sa miséricorde, à sa douceur, à sa bénignité, à sa clémence, elles sont au-dessus de toute expression, et de ce que les intelligences créées pourraient comprendre.

C'est pourtant ce Dieu si admirable qui, du haut de sa grandeur, a jeté ses yeux sur vous, méprisable vermisseau : c'est lui qui vous a comblé des plus étonnantes faveurs. Si vous pesiez bien qui vous êtes et qui il est, vous verriez que, non-seulement ces faveurs innombrables, mais un seul morceau de pain venu de sa main vous obligerait à une reconnaissance sans bornes : tant il y a de distance entre la dignité de celui qui donne et la misère de celui qui reçoit ! C'est dans ces dispositions et ces sentiments que Job considérait les bienfaits du Seigneur, et qu'il s'écriait : « Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous l'exaltiez à ce point ? pourquoi arrêter sur lui les affections de votre cœur ? » *Job*, vii, 17. Qui, le simple souvenir que Dieu accorde à l'homme, la place qu'il fait à cet être si vil dans son cœur sacré, est le sujet du plus grand étonnement pour quiconque conçoit quelque chose de la grandeur du Seigneur de l'univers. Que penser alors des bien-

faits ineffables dont il nous a gratifiés ? Si nous sommes comme épouvantés du souvenir dont nous sommes l'objet auprès de Dieu, qu'éprouverons-nous en voyant Dieu se faire homme et mourir pour nous sur une croix ?

Considérez ensuite en chacun des bienfaits du Seigneur ces trois circonstances : Quel en est l'auteur ? à qui est-il accordé ? pour quel motif est-il accordé ? L'auteur de ces bienfaits, c'est Dieu. Celui à qui ils sont accordés, c'est l'homme. Le motif pour lequel ils sont accordés est un motif de pure grâce et de pur amour. Ainsi, ce Dieu si grand, si digne d'admiration ; ce Dieu qui se suffit à lui-même et qui n'a besoin de personne ; sans prétendre à rien, sans rien espérer de votre part, cédant à sa seule bonté et à sa seule magnificence, vous a aimé de toute éternité et avant tous les siècles, supposé que vous soyez du nombre des élus ; et, pour votre bien, comme le dit saint Paul, I *Timoth.* 1, il a décrété de vous créer dans le temps fixé par sa sagesse, pour vous combler d'innombrables bienfaits, et vous faire participer à sa propre gloire. Voulez-vous savoir quels sont ces bienfaits, préparez les oreilles de votre âme, et écoutez ce qui suit.

I.

Première considération : sur le bienfait de la création.

Considérez d'abord de quelle manière ce grand Dieu, cédant aux inspirations de son amour, vous a fait passer du néant à l'être, et vous a créé à son image et à sa ressemblance. Efforcez-vous de bien comprendre cette dignité. Vous ne portez pas seulement comme les autres créatures la trace et les vestiges de sa puissance. Vous possédez son image et sa ressemblance. Comme lui vous êtes une substance intellectuelle, douée de connaissance et de libre arbitre. Outre que vous lui ressemblez par votre nature, vous êtes encore appelé à lui ressembler par votre vie et par vos œuvres, afin de reproduire aussi parfaitement que possible les traits de sa beauté infinie.

Cette gloire n'est pas une gloire passagère ; elle ne s'évanouira pas avec le temps, car vous avez encore reçu une existence immortelle : vous êtes appelé à un bonheur sans fin, et à vivre dans

une éternité sans limites. Tandis que les autres créatures, après avoir jeté un regard sur le monde, disparaissent peu après leur naissance, sans retour; vous êtes sorti du néant pour ne jamais y rentrer, et pour jouir d'une vie qui ne finira jamais.

Si vous voyez en cela peu de chose, comprenez par ce que je vais dire la grandeur de votre dignité. Telle est la noblesse et la profondeur de votre nature que nul être créé ne saurait satisfaire vos desirs : il vous faut la majesté adorable de Dieu lui-même. Que votre cœur est grand ! Quel abîme et quels espaces il renferme, puisque les cieux et la terre sont impuissants à le combler, et qu'il est besoin pour cela de l'immensité divine ! Cet aspect de votre dignité vous apprendra qui vous êtes, quel est l'objet de votre existence, ce que vous avez à chercher, et à quoi vous devez vous appliquer. Dieu seul étant capable de vous rassasier; les créatures ne pouvant être pour vous qu'une source d'embarras; ne cherchez donc que Dieu seul. Lui seul est l'époux de votre âme, le centre de vos affections, le suprême objet de vos desirs et votre dernière fin. Lui seul est fait pour vous comme vous êtes fait pour lui; et parce qu'il réclame votre amour, vous devez également de votre côté ne vouloir que lui.

O dignité merveilleuse de nos âmes ! Le roi dont la beauté ravit le soleil et la lune, dont les cieux et la terre révèrent la majesté, dont la sagesse illumine de ses splendeurs les chœurs des anges, dont la bonté sert d'aliment à l'assemblée entière des bienheureux; ce roi, ô mon âme, veut habiter avec toi, et se reposer dans ton palais. Prépare donc et embellis ta demeure, fille de Sion; et dispose-toi à y recevoir ton créateur et ton roi. Sa présence régnera et enrichira tous les tiens; car un tel hôte ne se retirera pas sans avoir comblé de ses dons l'âme en laquelle il a reçu l'hospitalité. « Bienheureux, s'écriait saint Bernard, celui qui purifie tous les jours son cœur pour y recevoir Dieu. Certainement, il ne manquera jamais de rien, possédant en lui l'auteur de toutes choses. » *Bernard. Meditat. de anim.* 1. Oui, bienheureuse l'âme en laquelle Dieu a établi sa demeure et son repos. Cette âme peut s'appliquer les paroles de l'Ecrivain inspiré : « Celui qui m'a créé s'est reposé dans mon tabernacle. » *Eccli.* xxiv, 12. Le repos du

ciel ne saurait non plus lui être refusé, puisqu'elle a été pour Dieu sur la terre un lieu de repos.

Portez aussi votre attention sur ce corps que le Seigneur vous a donné avec les organes et les sens si divers dont il a été pourvu. Si vous appréciez ce bienfait avec justice, vous reconnaîtrez avoir reçu autant de dons que vous avez de sens, de membres et d'organes. Au reste, pour juger de l'importance de chacun d'eux, songez à l'état dans lequel vous seriez si l'un d'entre eux venait à vous manquer : vous sentirez alors quel bonheur il y a pour vous à n'être privé d'aucun. Supposez que vous ayez perdu un œil ; quel amour vous porteriez à celui qui vous le rendrait ? Dans le cas où vous auriez mérité pour quelque crime de le perdre, combien vous témoigneriez d'affection à celui qui vous le conserverait ? Or, celui qui vous l'a donné dès le principe et qui vous le conserve, ne mérite pas une moindre affection. Bien des fois, d'ailleurs, vous avez mérité de le perdre à cause du mauvais usage auquel vous l'avez fait servir.

Ces bienfaits vous paraissent-ils de peu de valeur ; pensez alors à la grandeur de l'amour auquel vous en êtes redevable. C'est avec le même amour assurément que Dieu vous octroie les petites choses comme les grandes. Un père donne à son fils un vêtement avec tout autant de tendresse qu'un riche héritage : son affection est dans ces deux cas la même. Ainsi le Père céleste nous témoigne en tous ses bienfaits le même amour, et à cause de cela, tous ses dons, quelle qu'en soit l'importance, nous imposent également l'obligation de l'aimer.

Tu vois, ô mon âme, ce que tu dois au Seigneur, et l'amour extrême qui l'a déterminé à te donner l'existence. Il savait bien à quel point d'ingratitude tu te porterais, combien de fois tu t'opposerais à sa volonté sainte. Rends-lui donc mille actions de grâces en retour de ces bienfaits ; et confesse que ni au ciel, ni sur la terre tu ne trouveras un père aussi véritablement père que lui.

II.

Seconde considération : sur le bienfait de la conservation de la vie corporelle.

Le second bienfait qui se présente à vos réflexions est le bienfait de la conservation. Si c'est un bienfait de la part de Dieu que de vous avoir donné l'être, c'est encore un bienfait de sa part de vous l'avoir conservé. L'auteur du premier de ces bienfaits est encore l'auteur du second. Tout vous vient de la même main ; tout procède du même principe. Que le Seigneur cesse un seul instant son action conservatrice, et vous retombez aussitôt dans le néant d'où vous avez été tiré.

Parcourez toutes les circonstances de votre vie passée, et vous verrez combien de bienfaits sont compris dans cet unique bienfait. Lorsque vous étiez dans le sein de votre mère, qui a veillé sur vous dans cette étroite prison ; qui vous a préservé du sort de ces avortons qui meurent avant d'avoir connu la vie ? N'est-ce pas ce Dieu qui vous a conservé jusqu'au jour présent ? et s'il vous a traité avec tant de bonté, n'est-ce pas dans l'espérance que vous lui seriez reconnaissant plus tard de ce bienfait anticipé, et que vous lui diriez avec le Roi-Propète : « Depuis que j'ai été enfermé dans le ventre de ma mère, vous êtes mon Dieu. Seigneur, ne vous éloignez pas de moi. » *Psalm. xxi, 11-12.*

Le moment de votre enfantement et de votre naissance à la lumière arrivé ; en ce moment où tant de créatures périssent et où elles semblent venir au monde moins pour vivre que pour souffrir ; qui vous a soustrait de leur nombre ?

Et dans le cours de votre vie, combien de fois vous avez été délivré des dangers et des accidents qui atteignent chaque jour les hommes, sur terre aussi bien que sur mer ? Oh ! si vous connaissiez les occasions dans lesquelles la providence paternelle de votre Dieu a détourné les malheurs qui allaient fondre sur vous, et que vous ne sauriez soupçonner ? Considérez seulement les maladies et les infirmités qui affligent vos semblables et dont vous êtes encore exempt. Ah ! ne passez pas à la hâte sur ce bienfait : il mérite de votre part une particulière reconnaissance. Dites-moi quelle est la

maladie ou l'infirmité à laquelle nous ne pouvons pas être sujets comme le sont tels ou tels autres ? Attribuez-vous leurs maux à leur qualité d'enfants d'Adam ; nous descendons tous du même père. Les attribuez-vous au péché originel ; il a présidé à notre conception comme à celle de tous les hommes. Les attribuez-vous à leurs péchés actuels ; nous sommes tous pécheurs. Les attribuez-vous aux éléments opposés qui entrent dans la composition du corps, et qui nous font ressentir le contre-coup de leurs guerres intestines ; nous sommes tous formés de la même matière. Pourquoi donc celui-ci est-il boiteux, celui-là manchot, un autre aveugle, un autre perclus, un autre tourmenté par les douleurs de la goutte, un autre par des douleurs d'entrailles, d'autres par une infinité de maladies qui font de leurs jours et de leurs nuits une souffrance continuelle, sans un instant de relâche et de plaisir, sans être les maîtres de boire un verre d'eau ; tandis que, par un bienfait signalé, Dieu vous a mis à l'abri de tous ces maux, vous a laissé la libre disposition de vos membres, et vous a permis de passer la vie dans la joie ? Vous ne trouverez d'autre explication à ce fait que la grâce du Seigneur et sa miséricorde.

A ce titre, quelle doit être envers lui votre gratitude ? Si vous attendiez dans les horreurs d'un cachot avec neuf autres malfaiteurs le moment de votre supplice, et que le roi, abandonnant vos compagnons au glaive de la justice, fît à vous seul grâce de la vie, combien vous lui seriez attaché ! Eh bien ! ce n'est pas une moindre faveur que vous pécheur comme les autres hommes, digne comme eux des fouets de la justice divine, ayez été soustrait aux mains des bourreaux, pendant que vos semblables subissaient leur sentence. Un privilège si remarquable mérite une reconnaissance tout aussi remarquable. Si vous raisonnez avec droiture, toutes les misères, tous les maux que vous remarquerez sur la terre ; et ils sont plus nombreux que les grains de sable de la mer ; vous les regarderez comme autant de bienfaits : vous y verrez autant de motifs d'aimer un Dieu qui vous a mis à couvert d'un si grand nombre de dangers.

Il ne serait pas non plus raisonnable d'oublier la nourriture et les aliments que le Seigneur vous a dispensés tous les jours de

votre vie. Le patriarche Jacob le remerciait de cette grâce comme des grâces plus considérables qu'il en avait reçues. *Genes. xxviii.* Mais à quoi bon rappeler l'exemple de Jacob, quand Jésus-Christ, le Dieu des patriarches, nous offre le même exemple? Toutes les fois qu'il mangeait, le Sauveur rendait grâces à son Père, encore qu'il ne prît qu'un morceau de pain d'orge. Admirez cette reconnaissance au sujet d'une chose aussi commune dans le Sauveur qui avait reçu de son Père tant d'autres bienfaits infiniment plus considérables. Quelle sera donc, ô mon divin Maître, votre gratitude à l'endroit de ces bienfaits, quand vous prenez le soin de remercier ainsi votre Père céleste de la nourriture qu'il vous accorde?

Considérez maintenant ce que coûte à la plupart des hommes ce pain de chaque jour, et s'il ne vous coûte pas autant à vous-même, découvrez-y un nouveau témoignage de la bonté de votre créateur. Parmi les hommes, les uns gagnent leur pain à la sueur de leur visage, d'autres en exposant leur âme à de grands périls, d'autres au prix de sollicitudes et d'afflictions d'esprit continuelles, d'autres en bravant la mort; encore plusieurs n'arrivent-ils qu'à grand'peine à se pourvoir de ce qui est absolument nécessaire au soutien de leur vie. Et vous, peut-être, vous allez tous les jours vous asseoir à une table amplement pourvue du nécessaire, sans avoir eu votre part des soucis et de la peine qu'elle a coûtée. Jacob, pour cette unique faveur qu'il demandait au Seigneur, s'engageait à le servir toute sa vie. *Genes. xxviii.* Nous-mêmes voyons des hommes s'astreindre pour cela seul, à servir d'autres hommes comme des esclaves. Avec combien plus de raison devons-nous servir notre Dieu, qui accompagne ce bienfait de bienfaits encore plus admirables?

Portez aussi vos regards sur les créatures qui peuplent ce monde : un peu de réflexion vous convaincra que toutes ont été faites pour vous servir et que vous êtes leur fin. Elles forment une part de l'héritage que Dieu vous a donné : elles sont chargées de pourvoir à votre subsistance; elles constituent, pour ainsi parler, le trousseau et les ornements de la maison où Dieu vous a placé. Qu'elle est grande la bonté de ce Dieu qui a pourvu de la sorte à

tous vos besoins, sans que vous l'avez aucunement mérité ; et qui, après vos fautes et vos ingratitude si nombreuses, persévère dans sa libéralité, et n'a pas suspendu le bien qu'il vous fait. Combien de fois, au moment où vous vous livriez à des jeux défendus, à des blasphèmes, à des jurements, Dieu envoyait la pluie à vos champs, à vos vignes, à vos prairies, afin de fournir à vos nécessités ! Et vous, à peine aurez-vous recueilli ces bienfaits, que vous les tournerez contre votre bienfaiteur. Pendant que vous dormez, l'abeille, sur les ordres de Dieu, parcourt les fleurs avec empressement, visite les montagnes et les vallées, pour augmenter vos richesses, et vous préparer le miel qui fait vos délices. O bonté sans bornes, ô bonté immuable de notre Dieu ! vous ne vous laissez vaincre ni par nos crimes, ni par nos iniquités ; et, n'oubliant jamais ce que vous êtes, vous ne cessez pas un instant de nous accorder vos faveurs.

Mais il ne suffit pas, Seigneur, à votre tendresse de consacrer à notre service les créatures d'ici-bas. Ces anges qui habitent au-dessus des cieux, vous les avez chargés encore de veiller sur nous et de nous protéger. Certes, nous sommes bien honorés d'avoir de tels défenseurs, de tels protecteurs, de tels maîtres et de tels médiateurs. Oh ! s'il vous était donné de voir avec quel bonheur ces esprits célestes environnent de leur protection les âmes qui prient, avec quelle sollicitude ils veillent sur les âmes qui combattent, avec quelle ardeur ils présentent à Dieu nos prières ; quelle haute estime vous concevriez pour ce bienfait !

Ainsi, cet univers entier contribue à votre conservation ; et toutes les créatures dont il est rempli sont en quelque sorte pour vous les mamelles de la nourrice à laquelle Dieu a confié son enfant. Ne soyez pas cependant assez simple pour confondre la mère qui vous a donné le jour avec la nourrice à laquelle vous avez été remis : celle-ci ne s'occuperait pas de vos besoins, si elle n'en avait été chargée par celle-là. Les petits oiseaux reconnaissent à sa voix la femelle qui a pondu les œufs d'où ils sont sortis : dès qu'ils l'entendent, ils abandonnent la femelle qui avait couvé ces œufs et qui les nourrissait, pour aller retrouver leur véritable mère. Pourquoi donc ne quittez-vous pas ce monde, malgré les

soins et les caresses qu'il vous prodigue, pour suivre l'auteur de vos biens et votre Créateur véritable?

Des observations précédentes, il ressort clairement que nous devons considérer les créatures de l'univers comme autant de bienfaits de notre Dieu, puisqu'il les a toutes destinées à nous servir. Mais si vous examinez les choses encore de plus près, vous arriverez à ce résultat également avantageux et frappant, que les bienfaits accordés à l'homme seul égalent la somme des bienfaits accordés à toutes les créatures ensemble. En voici d'ailleurs dans deux mots la raison : c'est que les bienfaits accordés aux créatures les intéressent beaucoup moins qu'ils n'intéressent l'homme même. Nous trouverons dans ce sujet une source abondante des plus douces et des plus touchantes considérations. N'est-ce pas l'homme qui recueille le bénéfice de la beauté et de la vertu du soleil, qui jouit des charmes de la lune, des étoiles, des fleurs, des arbres, des pierres précieuses? Qui jouit le plus des couleurs de la rose et de son parfum ; est-ce l'homme ou la rose? A celle-ci la grâce a été donnée en partage ; mais à celui-là seulement il a été donné d'en jouir : le bienfait véritable en est ainsi accordé non à la rose, mais à l'homme. Lorsqu'un père ordonne de faire une robe des plus riches pour sa fille, c'est assurément à celle-ci que s'adresse cette attention et non à la robe. Autre donc est l'être qui reçoit la beauté, autre celui qui reçoit le bienfait. Dans ce dernier exemple, la beauté appartient au vêtement, le bienfait ne concerne que la jeune personne ; et celle-ci seule est tenue d'en témoigner sa reconnaissance à son père. Si vous approfondissez cet ordre de considérations, vous aussi, vous verrez dans les perfections et la beauté des êtres qui vous entourent autant de grâces personnelles. Pour vous principalement, et pour votre avantage, ces êtres ont été parés des dons qui les distinguent. Comprenant alors que ces divers bienfaits s'adressent plus à vous qu'aux autres créatures, vous vous tiendrez obligé à plus de reconnaissance.

Il ne faut pas envisager différemment les aptitudes dont le Seigneur a fourni tous les êtres de l'univers pour l'entretien et la défense de leur vie. Si ces êtres eux-mêmes sont subordonnés à votre utilité, vous profitez évidemment de toutes les qualités qui

leur sont accordées. Supposez un père qui se charge de l'entretien de son fils, ainsi que de celui de toute sa maison ; il est certain que cette faveur concerne son fils encore plus que sa maison , ou plutôt qu'elle s'adresse exclusivement à lui. Comme le dit saint Augustin, une chose qu'on aime, non pour elle-même, mais pour une autre, on ne l'aime pas du tout. *Soliloq.* xix.

Vous le voyez : vos obligations envers le Seigneur sont plus nombreuses que vous ne pensiez. Tous les bienfaits qu'il prodigue à ses créatures, il vous les prodigue à vous-même. C'est sa manière à lui d'entretenir votre maison, de nourrir le troupeau d'où vous tirez votre propre nourriture, de donner à vos serviteurs les vêtements, le chanvre, les armes et les remèdes dont ils ont besoin pour vous servir. Oui, tout cela est pour vous, toutes ces faveurs sont à vous, quoiqu'elles passent par d'autres mains que les vôtres. Voilà pourquoi le Psalmiste, en célébrant les bienfaits du Seigneur, le remercie de ce qu'il fait croître les pâturages sur les montagnes et l'herbe dont se nourrissent les animaux qui servent à l'homme. *Psalm.* cxlvi, 8. Ne l'oubliez donc pas, et voyez votre propre avantage dans les avantages faits aux poissons de l'océan , aux animaux de la terre et aux oiseaux du ciel.

De là naît cette conséquence si consolante, indiquée par l'Apôtre, que tout ce que les créatures produisent et opèrent, elles le produisent et l'opèrent pour vous. C'est pour vous que le vers à soie ourdit et file sa trame. C'est pour vous que les vergers, que la vigne, que l'olivier et une infinité d'autres arbres se couvrent de fruits. C'est pour vous que coule , sans jamais tarir, l'eau limpide des fontaines. C'est pour vous que la poule et la perdrix réchauffent leurs œufs. C'est pour vous divertir que le paon étale ou ramasse son brillant plumage. C'est pour vous que le poussin à peine né, à peine formé, a reçu le don de se soutenir par lui-même, et de prendre tout seul sa nourriture. En un mot, toutes les qualités et tous les actes des créatures de l'univers constituent pour vous autant de bienfaits. C'est à vous que profite la toison que produit la brebis. C'est à vous que profite le lait, la peau et la viande des animaux à cornes. C'est à vous que profitent les ongles et l'instinct dont les chiens ont été favorisés pour la chasse. C'est

vous qui jouissez du chant du rossignol et des autres oiseaux qui font retentir le printemps de leur gazouillement. Oh ! qu'il est large et spacieux l'horizon déroulé devant vous ! Tout ce qu'il y a dans l'univers vous tient ce langage : c'est à vous que Dieu s'adresse, c'est à vous qu'il parle, c'est avec vous qu'il s'entretient, c'est vous qu'il instruit, c'est vous qu'il veut réveiller, ranimer et attirer à lui par tous ces moyens.

Et parmi tant de témoignages resplendissants de sa bonté vous ne le connaissez pas ! Et malgré tant de bienfaits, vous ne l'aimez pas ! Et, ces voix nombreuses qui en son nom vous appellent, vous ne les entendez pas ! Et vous ne vous demandez jamais en votre cœur : Quel est donc celui qui m'entoure de tant de faveurs ! Quel est celui auquel tant de chemins me conduisent ! Quel est celui qui m'invite, par tant de manières, à son amour ! Quel est celui qui emploie des preuves si éclatantes pour se découvrir à moi ! Quel est celui qui m'a estimé au point de mettre un si grand nombre de créatures à mon service ! Quel est celui, qui, par sa seule bonté, sans avoir jamais rien reçu de moi, a daigné se constituer le pasteur de mon troupeau, l'intendant de mes biens, le protecteur de ma famille, le médecin de mes serviteurs, le défenseur de tous mes intérêts ! Comment, avec tous ces bienfaits, ne l'aimons-nous pas ! Comment, avec tant de manifestations de sa part ne saisissons-nous pas sa nature ! Comment ne le trouvons-nous pas, quoiqu'il s'offre à nous dans tous les êtres de l'univers ! Comment, avec tant de merveilles, ne le connaissons-nous pas ! C'est un prodige plus étonnant que tous les autres prodiges ; c'est un effet de la corruption du péché que nous soyons aveugles au point de ne rien voir au milieu de tant de splendeurs, et insensibles au point de n'être pas consumés d'amour par la flamme de tant de bienfaits. Ce fut un miracle de la bonté de Dieu, si les trois enfants d'Israël ne devinrent pas la proie des flammes de la fournaise de Babylone. *Dan. III.* C'est un miracle de la malice du démon, si, environnés des flammes d'autant de bienfaits qu'il y a de créatures dans le monde, nos cœurs ne sont pas embrasés d'amour envers l'auteur de tant de biens.

III.

Troisième considération : sur le bienfait inestimable de l'incarnation du Fils de Dieu ; sur la naissance de notre Sauveur, et sur quelques autres circonstances de sa très-sainte vie.

Je vous adore, mon Sauveur Jésus-Christ, roi des cieux, lumière du monde, Seigneur des seigneurs, prince de la paix, vertu de Dieu, sagesse du Père éternel. Je vous adore, rédempteur des hommes, avocat des pécheurs, récompense des justes, notre consolation dans nos peines, notre soutien dans nos épreuves et dans nos afflictions. Je vous adore, pain de vie, remède de l'âme, Sauveur du monde, joie du ciel, sacrifice agréable, pacifique victime, qui, par la suavité et le parfum de vos vertus, avez attiré les regards de votre Père céleste sur nos misères, avez ouvert ses oreilles à nos gémissements, et nous avez rétablis dans sa grâce. O très-doux Jésus ! je viens en ce moment reconnaître l'inestimable tendresse avec laquelle, sans aucun mérite de notre part, vous nous avez traités : je viens vous offrir un sacrifice de louanges en retour des bienfaits que vous avez daigné accorder à cette semence d'iniquité, à ces vases de colère, à ces fils réprouvés, à ces serviteurs infidèles et qui avaient mérité la mort. Tandis que nous étions plongés dans cet abîme de maux, vous avez abaissé du haut du ciel vos yeux sur nous ; vous avez vu l'affliction de votre peuple, et vous êtes descendu pour le délivrer. Vous, Fils véritable de Dieu, vous qui soutenez toutes choses par votre puissance, qui les dirigez par votre sagesse, au nom duquel toute créature fléchit le genou ; vous n'avez pas refusé d'emprisonner votre majesté dans le cachot ténébreux du siècle, de participer à nos misères, de revêtir le sac de notre mortalité, pour surmonter par votre force notre faiblesse, pour substituer à notre mortalité votre éternité, pour laver nos péchés dans votre sang, et rendre à notre nature l'innocence qu'elle avait perdue.

Au lieu d'envoyer, pour l'accomplissement de cette œuvre, un ange, un chérubin, ou un séraphin, vous avez voulu venir vous-même, obéissant ainsi au désir de votre Père dont vous êtes la parole vivante, et de la bonté duquel vous nous offrez une par-

faite image. Vous n'avez néanmoins, en cela, subi aucun changement, mais vous avez rendu votre présence sensible à nos yeux par l'intermédiaire de votre sainte humanité. C'est dans ce but que vous êtes descendu du sein de votre Père, dans les entrailles de Marie. Votre conception, due à l'opération du Saint-Esprit, a été si merveilleuse que l'humanité ne vous a rien ravi de votre éternelle gloire, et que vous n'avez, en naissant, porté aucune atteinte à la virginité de votre mère. O union admirable et incompréhensible ! Le roi de gloire unit la sublimité de sa divinité à la bassesse de notre humanité. L'auteur de toutes les créatures ne dédaigne pas de prendre la forme d'un esclave : que dis-je, d'un esclave ; c'est la forme même d'un pécheur qu'il revêt. O très-pieux Jésus ! quelle immense charité vous nous avez témoignée dans votre incarnation ! Peu satisfait d'être notre créateur, notre protecteur et notre maître, vous êtes devenu notre compagnon et notre frère, vous avez pris notre chair et notre sang.

C'est à ce degré d'abaissement qu'est descendu le Sauveur. Au bout des neuf mois qui suivirent sa conception il sortit du sein virginal de sa mère, et apparut au monde avec la multitude de ses miséricordes. Alors Dieu, pour tout berceau, eut une crèche ; il fut enveloppé de pauvres langes ; et, quand on relâchait les liens dont il était entouré, c'est sur cette étroite couche qu'il étendait ses bras et ses mains bénies ! O humilité ineffable ! ô inestimable pauvreté ! ô amour impénétrable ! Regardez dans cette misérable crèche, le Dieu qui remplit le ciel et la terre : cet enfant enveloppé de langes, c'est celui qui se trouve à l'étroit dans l'immensité des cieux : cet enfant suspendu à la mamelle de sa jeune mère, c'est celui qui gouverne la nature entière. Il se soutient avec quelques gouttes de lait, ce Dieu qui fournit aux besoins de toutes les créatures. Il pleure dans un berceau, ce Dieu qui fait retentir le ciel de son tonnerre et à la voix duquel les puissances célestes tremblent et se couvrent de leurs ailes. Pourquoi, ô mon Dieu, avez-vous voulu naître dans un tel excès d'abaissement et de pauvreté ? n'est-ce pas pour nous inculquer ce premier enseignement de votre doctrine ? l'humilité, principe et fondement de toutes les vertus ?

Et de votre pauvreté que dirai-je ? Elle a été si grande que , le moment de votre naissance venu, vous n'avez pas eu un seul réduit pour vous servir d'abri : il ne vous est resté qu'une étable ; et encore votre sainte mère a-t-elle dû prendre une place réservée aux animaux ! Y a-t-il jamais eu au monde une créature assez pauvre pour être obligée de déposer son enfant nouveau-né dans une crèche, sur un peu de paille et de foin, à côté de vils animaux, faute d'autre asile ? Telle est pourtant la condition dans laquelle a voulu naître le créateur de l'univers ; telles sont les circonstances qui ont présidé à ce divin enfantement. Le palais du nouveau roi est une étable, son berceau une crèche, sa couche un peu de foin, sa pourpre royale quelques misérables langes ; des serviteurs, j'ai beau les chercher ; il ne saurait y en avoir avec un si pauvre appareil. Marie remplit à la fois les fonctions de sage-femme, de maîtresse, de servante, dans cette maison. C'est elle qui soigne l'enfant, qui le nourrit, qui l'enveloppe, qui l'adore, qui l'embrasse, et le réchauffe sur son sein virginal.

Qui possédera, ô mon Dieu, un cœur assez dur pour n'être pas touché d'amour et de compassion, en considérant, non-seulement l'indigence extrême à laquelle vous vous êtes abaissé, mais surtout l'amour inestimable qui vous a porté à vous appauvrir pour nous enrichir nous-mêmes. Que les hommes, pour enrichir leurs semblables, s'appauvrissent, je le comprends ; il faut nécessairement qu'ils se dépouillent de ce qu'ils veulent donner à autrui. Mais vous, Seigneur, qu'est-ce qui vous obligeait à vous faire pauvre pour nous faire riches ? Vous avez pris mon humanité pour me communiquer votre divinité : vous avez pris la qualité de fils de l'homme, pour nous donner celle d'enfants de Dieu : vous avez voulu que nous fussions par grâce ce que vous êtes par nature : et vous êtes allé jusqu'à vous mettre dans une crèche pour vous transformer en quelque sorte en une nourriture animale, vous qui êtes le pain des anges. Car n'est-ce pas des hommes que le prophète disait ces paroles : « Les animaux ont été dévorés par leur propre corruption. » *Joel*, 1, 17. Or, c'est pour les hommes ainsi abrutis que vous êtes descendu jusqu'à la crèche, que vous avez pris la condition de l'herbe, puisque telle est la condition de

toute chair ; et cela , afin de partager avec nous le séjour qui nous convient. Vous avez vu que les hommes étaient devenus chair , que la chair était l'objet exclusif de leur amour : en conséquence vous vous êtes fait chair vous-même , et cette chair est devenue pour nous la source de tant de suavité , qu'il faudrait avoir un cœur de rocher pour ne pas vous aimer du plus profond de nos entrailles.

Mais comment exposer les travaux qu'a supportés votre chair très-sainte , les chemins qu'elle a parcourus , les exemples de vertu qu'elle n'a cessé de donner pendant tout le cours de votre vie ? Votre vie elle-même n'est-elle pas tout entière une lumière éclatante , un miroir très-pur où se réfléchissent toutes les vertus ? Aussi , quand je veux me connaître moi-même , je porte aussitôt mes regards sur votre vie admirable comme sur un miroir sans tache , et je vois de suite tout ce qui me manque. Là je découvre les traits de la véritable obéissance de la pauvreté volontaire , d'une humilité profonde , d'une pureté ineffable , d'une admirable patience , d'une persévérance inébranlable , d'une longanimité à toute épreuve , et par-dessus toute chose d'une incompréhensible charité , et de cette vertu dont notre triste état a tant besoin , à savoir , de la miséricorde. En un mot , toutes les vertus que je puis désirer , je les trouve en vous comme dans un tableau achevé. Vous êtes en vérité ce livre écrit à l'intérieur et à l'extérieur que vit le prophète. *Ezech. ii*. Dans les actes extérieurs de votre sainte vie , comme dans les sentiments qui vous ont constamment animé , je découvre des enseignements et des vertus sans nombre : et quiconque étudierait avec soin ce livre sacré et le dévorerait à l'exemple d'un prophète , en recueillerait des fruits délicieux *Ezech. iii*.

Que vous rendrai-je , ô très-doux et très-clément Seigneur , en retour de tant de bienfaits ? En vérité , eussé-je la libre disposition de la vie de tous les enfants d'Adam , des jours et des années dont se composent les siècles , des travaux réservés à tous les hommes du passé , du présent et de l'avenir ; ce ne serait rien encore pour reconnaître le dernier de ces bienfaits ? Puisque mon pouvoir ne s'étend pas jusque là ; puisque vous m'avez témoigné tant de

bonté, afin que j'en retire mon avantage, daignez, Seigneur, je vous supplie, ajouter une nouvelle grâce à toutes ces grâces. Faites que j'apprécie vos bienfaits à leur juste valeur, que je conçoive des sentiments de gratitude et du plus ardent amour envers un Dieu qui s'est montré si bon à mon égard, et que j'apporte à profiter de ces biens le plus grand soin et la plus grande sollicitude.

IV.

Quatrième considération : du bienfait inestimable de notre rédemption.

Au sentiment des saints docteurs, pour comprendre à quelque degré la grandeur du bienfait ineffable de la passion et de la mort de notre Rédempteur, il faut considérer les quatre circonstances suivantes : en premier lieu, qui a souffert ; en second lieu, qu'a-t-il souffert ; en troisième lieu, pour qui a-t-il souffert ; enfin, pour quel motif a-t-il souffert. Mieux nous connaissons chacune de ces circonstances, plus nos âmes éprouveront d'admiration pour cette œuvre divine, et de reconnaissance pour cet incomparable bienfait.

I.

De la dignité de celui qui a souffert.

Et d'abord, élevez vos regards, et considérez la dignité de celui qui a souffert. Que penserez-vous quand vous saurez que c'est Dieu même ? Savez-vous ce qu'est Dieu ? Lui seul le sait, et lui seul l'a dit dans une parole éternelle sortie de sa bouche, et qui est son propre Fils. Ainsi, la créature n'est pas plus éloignée de la dignité de Dieu, que de l'intelligence parfaite de sa nature. Comment donc, ô mon Seigneur, exprimerai-je qui vous êtes ? Je rappellerai ce que vous disiez vous-même à votre prophète : « Je suis celui qui suis. » *Exod. III, 14*. Vous êtes l'être infini ; vous ne connaissez d'autre cause que la raison nécessaire de votre existence. Hors de vous, il n'existe aucun être qui soit à lui-même le principe de son existence ; mais tous les êtres ont reçu de vous leur origine, car vous êtes le principe et la source universelle de l'être. Tout ce qui est dépend uniquement, en quelque sorte, du fil qui le rattache à votre volonté. C'est du néant

que vous avez tiré l'univers par un acte de votre toute-puissance : et il vous suffirait de votre bon plaisir et d'un seul acte de votre vouloir pour le replonger dans le néant. Vous seul êtes celui qui est. Le reste des créatures sont devant vous comme si elles n'étaient pas ; en votre présence les étoiles perdent leur éclat , les anges ne sont pas assez purs pour soutenir le feu de vos regards : toute beauté n'est devant vous que laideur , toute puissance que faiblesse , tout savoir qu'ignorance , toute qualité que défaut. Vous seul êtes véritablement bon ; vous seul êtes exempt de défaut ; vous seul êtes d'une science qui ne craint pas l'erreur , d'une puissance qui ne craint pas la contradiction , d'une libéralité qui ne fait pas acception de personnes , d'une justice à l'épreuve des influences des passions , d'une magnificence qui ne s'épuise jamais , d'une grandeur au-dessus de toute comparaison. Votre beauté est si parfaite qu'en essayant de la célébrer dignement on ne fait qu'en obscurcir l'éclat , et qu'en osant se comparer à vous on se couvre d'ignominie.

Que dire de votre toute-puissance ? Vous créez tout ce qui existe , et vous ne vous divisez jamais ; vous agissez sans relâche , et vous ne sortez pas un instant de votre repos : vous êtes où vous voulez être , et vous ne cessez pas néanmoins d'être présent en tous lieux. Cette puissance , vous la retraciez vous-même , ô mon Dieu , quand vous rappeliez au saint homme Job la grandeur de vos œuvres par les paroles suivantes : « Où étais-tu quand je posais les fondements de la terre ?... quand les astres du matin chantaient de concert mes louanges , et que tous les enfants de Dieu tressaillaient d'allégresse ? Qui a renfermé la mer dans des barrières , lorsqu'elle lançait avec impétuosité ses flots hors de son sein ? Quelles sont les voies que suit la lumière , et comment la chaleur se répand-elle sur la terre ? Qui a marqué aux cataractes mouvantes du ciel , les limites de leur source , et son chemin au tonnerre retentissant ? Quel est le père de la pluie ? Qui a donné naissance aux gouttes de rosée ? Quel est le sein d'où est sortie la glace , et qui a fait tomber la gelée du haut des cieux ? Qui a suspendu les eaux dans les nuages , et qui les empêche de tomber comme une masse sur la terre ? » *Job. xxxviii, 4 et seq.* C'est par

vosre vertu et vosre puissance, ô mon Dieu, que les mers ont été formées ; c'est par vosre prudence que l'orgueilleux a été confondu ; c'est vosre esprit qui a donné aux cieus leur beauté ; et c'est grâce à l'action irrésistible de vosre volonté qu'est venue à la lumière la flexible couleuvre.

Comment célébrer vosre majesté ! Vous regardez la terre, et vous la faites trembler : vous touchez les montagnes, et leurs sommets sont en flammes. Vous commandez à la mer, et elle soulève ses vagues : vous appelez les étoiles, et les étoiles obéissent à vosre voix. Les puissances et les principautés vous adorent : les séraphins les plus élevés replient leurs ailes en vosre présence, et se considèrent comme de misérables vermisseaux. Après cela qu'ajouterai-je, ô mon Dieu ? Comment exprimerai-je qui vous êtes ? Que vos œuvres proclament vosre grandeur, ô mon Seigneur, et que vos saints vous bénissent. Que les cieus publient vosre gloire, les astres vosre splendeur, les fleurs des champs vosre beauté, la terre vosre providence, la mer et ses flots vosre majesté. Car vous avez créé cet univers sans peine ; vous le gouvernez sans ennui ; vous le soutenez sans fatigue ; et, quoique vous en soyez le maître, il ne vous est en aucune façon nécessaire.

II.

De ce que Dieu a souffert pour les hommes.

Que vosre majesté, ô mon roi, me permette encore de vous adresser la parole : mais que je vous parle en des termes moins indignes de vous ; que je sente profondément combien, tout grand que vous êtes, vous avez voulu souffrir pour moi. Et pendant que je vous parlerai, Seigneur, que les chœurs des anges prosternés à vos pieds, vous remercient de tout ce que vous a inspiré notre amour.

Vous avez daigné, ô mon Dieu, vous si élevé et si admirable, descendre du faite suprême de vosre gloire jusqu'à cette vallée de misères, et y revêtir les apparences d'un pécheur. Là, vous avez supporté la faim, la soif, le froid, la fatigue, les persécutions, des douleurs de toute nature, et un tel excès de pauvreté que, tandis que les renards ont leur tanière, et les oiseaux du ciel leur nid,

vous, trésor du paradis, n'aviez même pas où reposer votre tête. Vous êtes né dans une étable, en la compagnie des animaux ; faute de berceau, on vous met dans une crèche. Le huitième jour après votre naissance, on vous marque du signe douloureux du péché. Bientôt s'élèvent contre vous les persécutions du monde : il vous faut fuir en terre étrangère, et choisir, pour accomplir votre fuite, le silence de la nuit elle-même. Ainsi, votre âge si tendre ne vous met pas à l'abri de la peine : le repos est refusé à votre corps si délicat ; et vous ne pouvez même goûter le calme dans les faibles années de votre enfance. Que votre corps grandisse, et en même temps grandiront les épreuves et les souffrances que vous aurez à supporter.

Qui pourrait, Seigneur, raconter vos courses si pénibles et si fatigantes, vos veilles, vos prières, vos pieuses larmes, vos jeûnes, la faim et le dénûment auxquels vous avez été en proie, les persécutions et les outrages dont vous ont accablé vos adversaires ? Ceux qui auraient dû exercer la justice à la porte des villes ourdissaient des complots et parlaient contre vous, et ceux qui vivaient dans les festins vous tournaient en dérision dans leurs chants. En résumé votre vie a été tellement agitée que vous pouviez, à bon droit, vous appliquer ces paroles du Psalmiste : « Je suis dans la pauvreté et dans les tribulations depuis mon enfance. » *Psalm. LXXXVII, 16.*

Que sera-ce, si nous ajoutons aux souffrances de votre vie celles de votre mort et de votre croix ? C'est alors que nous voyons la Liberté souveraine enchaînée, la vérité accusée, l'innocence flagellée, la beauté suprême couverte de crachats, la justice condamnée, la gloire tournée en dérision, la vie même livrée à la mort et clouée à un gibet. O spectacle effrayant ! quoi ! un Dieu meurt ! un Dieu est déchiré par les fouets ! sa puissance divine est attachée à une colonne ! l'image du Père est souillée par la bouche des méchants ! un Dieu, enfin, est nu sur une croix, entre deux voleurs, à la face du monde ! Quoi de plus propre à nous confondre d'étonnement ! ô charité admirable ! ô humilité profonde ! ô miséricorde infinie ! ô abîme incompréhensible de bonté ! O mon âme, arrête-toi ici : tu es incapable d'aller plus avant.

III.

De celui pour qui Dieu a souffert.

Si nous sommes en ce point convaincus d'impuissance, qu'advient-il quand nous considérerons pour qui Dieu a souffert toutes ces choses? Savez-vous pour qui il a tant souffert? ce n'est pas pour les anges, ni pour les archanges, c'est pour l'homme. Mais qu'est-ce donc que l'homme? L'homme est une créature plus faible et plus misérable du côté de son corps que tous les animaux. Du côté de ses inclinations il l'emporte sur eux en brutalité, en corruption, en ingratitude. Et c'est pour des créatures aussi viles qu'un Dieu est mort! pour cet amas de serpents et de vipères figurés par le linceul, rempli d'animaux impurs, que vit saint Pierre dans sa vision! *Act. x.* pour des êtres qui se montrent dignes fils de Satan par leurs œuvres, qui répandent le sang à flots, qui immolent leurs pères et leurs mères, qui corrompent toute honnêteté et toute justice, qui violent toutes les lois, qui inventent chaque jour de nouvelles iniquités! pour des ingrats qui méconnaissent les bienfaits de leur Dieu, qui lui refusent obéissance, qui violent sa majesté, qui blasphèment sa gloire! pour des hommes, voués vivants à l'enfer, dont le cœur ne peut être ni vaincu par les faveurs, ni touché par les menaces, ni attiré par des promesses, ni amenés à la crainte du Seigneur par les châtimens! pour des hommes qui, peu contents de leur propre malice, ont en quelque sorte parcouru la terre, et ont emprunté aux bêtes farouches leurs mauvais instincts pour les imiter et même pour les dépasser! pour des hommes plus cruels que les tigres, plus féroces que les lions, plus avides de carnage que les loups, plus venimeux que les vipères, plus fourbes que les serpents! pour des hommes à qui il n'a pas suffi des vices de la terre, et qui, descendant jusqu'aux enfers, ont pris aux démons eux-mêmes leur orgueil, leurs malédictions, leurs jalousies et leur obstination dans le mal! Que dis-je? ces iniquités de toute sorte, ces vices ramassés de toutes parts leur ont paru peu de chose; et ils n'ont pas craint d'inventer des raffinements de malice et de corruption que n'ont jamais connu les animaux et les démons, et

qu'ils ne connaîtront jamais. Parmi ces hommes, il y en a qui blasés sur tout ce qui flatte le goût, repus de luxure, cherchent le vice non à cause du plaisir qu'ils y trouvent, mais pour le vice lui-même et par un effet de leurs mauvaises habitudes, encore qu'elles leur soient à charge, selon ce mot de Jérémie : « Pour faire l'iniquité, ils n'ont pas reculé devant la peine. » *Jerem.* ix, 3.

O mon Sauveur, c'est pour sanctifier cet amas de scorpions et de serpents que vous êtes mort sur une croix ! c'est pour de semblables créatures que vous avez souffert tout ce que vous avez souffert ! Le sang devrait se glacer dans nos veines, nous devrions rester confus et immobiles d'étonnement en considérant une si grande bonté ! O mon âme, rappelle-toi ce que c'est que Dieu : rappelle-toi ensuite ce que c'est que l'homme ; et tu comprendras combien cette miséricorde surpasse toutes nos idées. La tête tourne, quand d'un lieu très-élevé l'on regarde un abîme qui se déroule à nos pieds. Mais quoi de plus élevé que Dieu ! quel abîme plus profond que le pécheur ! Le chrétien auquel la lumière divine découvre ces vérités, ne peut considérer le profond abaissement où le Seigneur est descendu pour un être si vil, sans perdre le sentiment, et sans s'écrier avec le Prophète : « Mon esprit est tombé en défaillance, à la pensée du moyen que vous avez employé pour nous sauver. » *Psalm.* cxviii, 82.

IV.

Du motif pour lequel Dieu a souffert.

Daignez encore, je vous en conjure, ô roi de miséricorde, daignez me découvrir le motif qui a déterminé votre cœur si tendre à tant souffrir pour de misérables créatures. Est-ce que, par hasard, vous aviez quelque intérêt à le faire ? est-ce que votre gloire ou votre félicité avaient quelque chose à y gagner ? Quel fruit pensiez-vous recueillir d'une semence si laborieuse ? O comble de grâce ! ô désintéressement de l'amour ! ô bonté pure et sincère ! quel besoin aviez-vous, ô mon Dieu, des services de misérables fournis telles que l'homme ? quel avantage vous devait procurer notre salut ? Vous ne seriez pas le Dieu véritable, si votre être

était susceptible d'un perfectionnement quelconque. « Qui lui a donné le premier quelque chose, disait de vous l'un de vos plus grands serviteurs : qui lui a donné le premier quelque chose, en sorte que Dieu soit devenu son débiteur ? » *Rom. xi, 35.* « Tous les êtres compris sous les cieux, c'est à moi qu'ils appartiennent, » disiez-vous vous-même par l'organe d'Isaïe. « Avant que les montagnes existassent, s'écriait le Psalmiste; avant que la terre et l'univers eussent reçu leurs formes, vous étiez Dieu. » *Psalm. LXXXIX.* Vous étiez l'être infini, la béatitude parfaite, un abîme de tous les biens, dont l'origine ne se trouvait ni dans la terre, ni dans les montagnes, ni dans rien de semblable, mais en vous seul. Comme vous vous êtes passé, durant une éternité, de la gloire que vous rend le monde, ainsi vous pouviez vous en passer éternellement, sans en souffrir. Si vous l'avez créé, ce n'est pas pour en recevoir quelque chose, mais pour vous communiquer vous-même à lui. L'océan de votre félicité est si vaste, et il pénètre si avant dans votre propre essence, que ni la création de cet univers, ni la création de mille univers semblables ne sauraient y rien ajouter. Les fleuves se jettent tous dans la mer, et la mer n'en est pas plus grande. Les cieux et les vertus des cieux célèbrent et chantent votre gloire, et votre gloire n'en est pas augmentée.

O abîme de gloire, océan infini de toutes les perfections ! Qu'y avait-il de commun entre vous et nos misères, entre vous et nos douleurs, entre vous et la colonne de la flagellation, entre vous et les outrages du prétoire, et la croix du Calvaire ? Pourquoi tant d'ignominies ? pourquoi tant de douleurs ? Nous le devons, suivant les paroles de Zacharie, « aux entrailles miséricordieuses de notre Dieu qui l'ont amené du haut des cieux pour nous visiter. » *Luc. i, 78.* O entrailles pleines de tendresse ! ô entrailles d'amour ! ô entrailles qui renfermez des trésors d'amour et de pitié ! Ce n'est, ô mon Dieu, ni par intérêt, ni par nécessité, que vous avez compati à nos égarements, que vous avez été touché par notre captivité, que vous avez vu l'affliction de votre peuple, et que vous êtes descendu au milieu des ronces et des épines pour le délivrer. Nous ne l'avions pas mérité, nous n'étions pas vos amis ; les entrailles de votre tendresse et de votre compassion vous y ont

résolu. Vous n'avez pas eu horreur de vous couvrir d'une chair descendue de la nôtre; vous n'avez eu horreur ni des limites étroites de notre petit corps, ni de la bassesse de notre nature, ni des misères de notre mortalité, ni du dénûment d'une étable, ni de la pauvreté de la crèche, ni des mauvais traitements du monde, ni de la mort de la croix. Vous êtes descendu des hauteurs des cieux, non tel qu'un aigle prêt à saisir de ses puissantes serres la proie qui lui servira de nourriture, mais pour nous donner à nous-mêmes votre chair en forme d'aliment.

O source incréée d'amour! si votre charité vous devait obliger de sortir de vous-même, et de converser parmi quelques-unes de vos créatures, à quoi bon venir sur cette terre de philistins? N'aviez-vous pas près de vous, dans votre propre royaume, des créatures plus nobles et plus rapprochées de vous, soit du côté de la nature, soit du côté de la grâce? Ne pouviez-vous pas faire votre séjour au milieu des esprits angéliques? Pourquoi leur avez-vous préféré les hommes pécheurs? pourquoi avez-vous choisi votre épouse dans une famille d'incirconcis, au risque d'être livrée par elle entre les mains de vos ennemis pour être mis à mort? Que répondez-vous, Seigneur, à ces diverses questions? sans doute ce que répondait Samson à ses parents : « Je le veux ainsi, parce que tel est mon bon plaisir. » *Judic.* xiv, 3. Le bon plaisir de votre grâce et de votre très-clémentine volonté, voilà donc la cause de ces étonnantes merveilles.

Et maintenant, ô mon Sauveur, quels remerciements vous offrirons-nous en retour de tant de bienfaits? Par quel amour reconnaitrons-nous la bonté incompréhensible dont vous nous avez donné un si éclatant témoignage? Pourrait-il y avoir au monde quelqu'un qui ne vous aimât pas? quelqu'un qui oubliât ce que vous avez souffert pour lui? Ah! que je m'oublie moi-même plutôt que de l'oublier! Que les clous dont vos innocentes mains ont été percées, percent pour jamais mon cœur. Que cet échange généreux de vos biens contre mes maux ne sorte pas un seul instant de ma mémoire. Et puisque, ô mon Dieu, durant votre vie mortelle vous n'avez pas cessé de soupirer après la croix sur laquelle vous deviez mourir pour moi; faites que, durant ma vie,

vosre croix soit sans cesse présente à ma pensée afin que je vous exprime sans cesse ma reconnaissance.

V.

Cinquième considération : sur les sacrements institués par Jésus-Christ.

I.

Du Baptême.

Je vous rends mille actions de grâces, ô très-doux Seigneur, père très-clément, de ce que vous avez bien voulu m'adopter pour votre enfant par le moyen du baptême. Que m'eût servi d'avoir été créé et engendré selon la nature, si ce sacrement ne m'avait régénéré selon la grâce ! A combien de créatures, que dis-je ? à combien de cités, de provinces, de régions, les jugements insondables de votre sagesse infinie n'ont pas permis que ce bienfait fût communiqué ! Nous pouvons bien dire que pour ces hommes il n'y a pas de rédemption ; car ils ne jouissent pas des sacrements par lesquels les mérites de votre sainte passion nous sont appliqués. Les causes générales, telles que les astres et les planètes, ont besoin de causes particulières pour produire des effets particuliers. C'est ainsi que, par un dessein de votre providence, votre sainte passion, cause générale de notre salut, nous est appliquée au moyen des sacrements, véritables causes particulières, agissant sur nous en vertu de la cause générale de laquelle découlent tous les biens.

Si je n'eusse été baptisé, ô mon Dieu, dans quel état me fussé-je trouvé, sinon dans un état exclusif de tout remède et de toute rédemption ? Tandis que le plus grand nombre des hommes est privé de ce bienfait, vous avez daigné me ranger parmi ceux à qui ce bonheur a été accordé, en sorte que je puis m'écrier avec le Roi-*Prophète* : « Le lot qui m'est échu en partage est bien beau, et la portion de mon héritage est bien remarquable. » *Psalm. xv, 6.*

Merci, encore une fois, ô mon Seigneur, de ce bienfait. Fier de mon titre de chrétien, heureux de n'être ni mahométan, ni juif, ni païen, je vous en exprime de tout mon cœur ma reconnais-

sance; car, si je suis chrétien, c'est à vous seul que j'en suis redevable. Un sage de la Grèce se félicitait d'être né grec et non barbare; et cependant la Grèce était livrée au culte des idoles. Avec combien plus de raison dois-je me féliciter et vous remercier d'être chrétien, et non païen, d'adorer le Dieu véritable, et non des pierres et des démons?

II.

Des autres sacrements, et en particulier du sacrement de Pénitence.

Mais votre bonté ne s'est pas contentée du bienfait de ce sacrement : vous en avez mis plusieurs autres à ma disposition, afin que je pusse recourir à autant de remèdes que j'ai de maux et de besoins principaux. A part le sacrement qui nous régénère, vous en avez institué un autre pour accroître notre vigueur après cette régénération, un autre pour me délivrer des maladies spirituelles auxquelles je suis sujet, un autre pour me soutenir après mon entière guérison, un autre pour mettre un frein à mes appétits sensuels, un autre pour donner une règle à ma vie, un autre pour me secourir à l'heure de la mort. Ainsi votre providence n'a rien négligé pour me faciliter l'œuvre du salut. Connaissant à merveille mes nécessités, elle a préparé à chacune d'elles le remède qui lui convenait. Vous n'avez pas reculé, ô mon Sauveur, devant le prix que vous ont coûté ces sacrements; et, quoique chacun vous coûtât la vie, vous n'avez pas hésité, vous, homme-Dieu, à sacrifier votre vie pour la rendre à l'homme déchu.

Sans parler des autres sacrements, qu'il est admirable celui auquel vous avez conféré la vertu de nous pardonner nos péchés! « Personne ne saurait pardonner les péchés, si ce n'est Dieu lui-même! » *Luc. v, 21*; c'est Dieu que le péché attaque : c'est à lui, en même temps juge et partie, qu'il appartient de le remettre. Et pourtant, ô mon Dieu, vous avez confié ce pouvoir aux mains d'un homme pécheur comme moi, d'un homme dont la demeure est à côté de la mienne. Quand j'ai péché contre vous; quand j'ai mérité d'être banni du ciel, et effacé du livre de vie; il me suffit d'aller trouver cet homme, de lui déclarer ma faute, de la déplorer, de former le propos de me corriger, et je rentre aussitôt en

grâce avec vous, et mon nom reparait de nouveau sur le livre de vie.

Que de démarches il faut faire, parmi les hommes; que de protections il faut mettre en avant, pour obtenir d'un de nos semblables le pardon d'une offense commise à son égard! Oh! qu'il est plus facile d'obtenir de Dieu notre pardon! Il faut, la plupart du temps, souffrir beaucoup de la main des médecins et des chirurgiens, avant d'être guéri d'une blessure. Pour guérir les blessures mortelles de notre âme, c'est assez de concevoir une douleur et un repentir véritable des fautes commises, de songer sérieusement à n'y pas retomber, d'aller trouver le prêtre et de lui tout découvrir. O clémence merveilleuse! ô libéralité incompréhensible! ô miséricorde sans limites! mais quel est le principe de ce merveilleux bienfait, sinon la pénitence et la satisfaction que vous avez offertes le premier pour nos péchés! C'est parce que vous aviez payé toutes mes dettes, Seigneur, que l'on me réclame si peu. Avant même que j'eusse commis la faute, elle était déjà expiée. Et telles sont néanmoins la dureté et l'ingratitude des enfans d'Adam, qu'ils ne veulent pas du pardon de leurs crimes, même à ce prix. Est-ce que la divine justice pouvait exiger moins, en expiation de nos offenses, que de les déclarer et d'en concevoir du repentir et de la douleur?

III.

Du sacrement admirable de nos autels.

Que dirons-nous du sacrement de l'autel, et de la bonté qui vous a porté à l'instituer! Il n'appartient ni aux hommes ni aux anges, de le louer dignement dans leur langage. Quoi de plus propre à nous confondre d'admiration que de voir ce Dieu de majesté dont le ciel est le trône, dont la terre est le marchepied, dont les Séraphins sont les serviteurs, dont les anges sont les messagers, dont l'univers entier est l'empire, habiter au milieu de nous dans cette vallée de larmes, nous tenir compagnie en cet exil, consentir à rester d'une manière permanente dans nos Eglises, pour ranimer notre dévotion par sa présence, pour essuyer nos larmes, et pour nous donner à comprendre qu'il lui est également facile d'en-

tendre nos prières, et du haut du ciel où il réside, et sur la terre où il a daigné établir près de nous sa demeure. Il réside dans ce sacrement afin que vous puissiez, dès que vous le voudrez, vous entretenir face à face avec lui, lui faire part de vos peines, répandre votre cœur à ses yeux, avoir en lui un témoin de vos prières, et contempler des yeux de la foi un Dieu qui n'a pas moins le désir que la puissance de vous délivrer de vos épreuves.

Le bienfait que le Seigneur fit aux Juifs en leur donnant l'arche d'alliance n'était qu'une ombre de celui qui nous occupe. Cependant l'excès de son admiration arrachait au plus sage des rois ces paroles : « Est-il bien vrai que Dieu consente à demeurer avec les hommes sur la terre ! Si les cieux des cieux ne sauraient contenir votre immensité, comment ce temple la contiendrait-il ! » II *Paral.* vi, 18. O mystère digne du plus profond respect ! ô bienfait digne d'une reconnaissance sans bornes ! Que les hommes, ô mon Seigneur, ne savent-ils apprécier ces bienfaits de votre magnificence, et pour vous en remercier comme il convient, et pour en retirer les avantages qu'ils sont en droit d'en attendre !

Je ne sais vraiment pas quel aveuglement est le nôtre. Vous êtes au milieu de nous, et nous ne vous connaissons pas. Si nous connaissions le don de Dieu ; si nous connaissions celui qui réside près de nous, avec quel respect nous nous tiendrions en sa présence ! avec quelle confiance nous lui présenterions nos prières ! quel empressement nous mettrions à venir dans le lieu saint ! avec quelle pureté d'âme nous nous disposerions à y entrer ! D'aussi loin que nous apercevrons une église, nous serions pénétrés de sentiments de révérence et d'humilité ; car elle ne le cède pas en dignité au ciel même, possédant le même hôte divin que lui. C'est pour cette raison qu'on a vu tant de saints et de saintes passer les jours et les nuits dans les temples, et s'unir à la cour céleste pour y adorer les mystères augustes dont ces édifices sont témoins. Leur respect était quelquefois si profond qu'ils n'osaient ni s'asseoir, ni s'appuyer contre les murs, encore qu'ils fussent malades. On en voit un exemple frappant dans la vie de saint François d'Assises.

Ah ! qu'il faudrait de larmes pour pleurer l'insensibilité de notre

siècle et le peu de respect avec lequel on se conduit dans le saint lieu ! Le sort du monde sera donc toujours, Seigneur, de ne pas vous connaître ! Vous êtes venu jadis dans le monde, et le monde ne vous a pas connu : vous êtes maintenant dans le monde, et c'est à peine si le monde vous connaît. Nous faisons un crime aux Juifs de vous avoir méconnu quand vous étiez au milieu d'eux sous la forme d'un homme : et nous ne nous reprochons pas à nous-mêmes de vous méconnaître, quand vous êtes au milieu de nous sous la forme du pain.

Ouvrez ici les yeux, lecteur chrétien, je vous en supplie, et ne vous confondez pas avec la foule qui se tient devant Dieu d'une manière si peu convenable. Que votre foi surmonte l'influence de la mauvaise habitude. Que la vérité l'emporte sur les suggestions des hommes : et que la crainte et le respect de Dieu viennent à bout de la conduite répréhensible et irrévérencieuse du monde. Regardez la contenance pleine de dignité que les hommes gardent en présence des princes de la terre ; et jugez par là de ce que nous devons à la majesté de ce roi dont un seul regard ébranle les colonnes du ciel.

On raconte d'un serviteur d'Alexandre le Grand qu'éclairant un jour son maître avec un flambeau, comme ce flambeau, sur le point d'être consumé, lui brûlait les doigts, il n'osa ni le lâcher, ni faire un seul mouvement, tant il craignait de manquer au respect dû à la présence de son roi. Que cette conduite d'un homme à l'égard d'un autre homme, c'est-à-dire, d'un vermisseau à l'égard d'un autre vermisseau, vous enseigne quelle doit être votre conduite à l'égard de la majesté de votre Dieu.

IV.

De la bonté que Dieu témoigne aux hommes en descendant tous les jours sur nos autels dans le saint sacrifice de la messe.

Considérez après cela que ce même Seigneur non content de résider sans cesse dans les temples et dans les sanctuaires, pour vivre près des hommes et porter remède à leurs maux, a poussé encore son ardente charité jusqu'à descendre chaque jour du ciel, dans le sacrifice de la messe, environné de milliers d'anges, pour

s'offrir en notre nom aux yeux de son Père, pour lui rappeler ses mérites passés, et lui demander à ce titre en notre faveur de nouveaux bienfaits. Ce qu'il se propose en même temps, c'est de ranimer par sa présence la piété et la joie de nos cœurs, et de nous faire part des trésors de sa passion et de sa grâce. Voyez-la, cette abeille céleste, chargée d'un miel abondant recueilli dans le calice de ses plaies pour former la ruche de l'Eglise, et y construisant des rayons d'une inestimable suavité. Il vient, ce Sauveur, avec ses vertus et ses grâces sans nombre, avec les mérites de sa passion sainte; et il se prépare à distribuer ces trésors à toutes les âmes pures qui assistent à son sacrifice, ou qui le célèbrent dans des dispositions convenables. Il vient, et sa douceur est si grande qu'il accueillera avec bonheur quiconque aura recours à lui, avec le propos sincère de se corriger, quelque loin qu'aient été sa malice et sa haine. Il vient, et sa libéralité, sa générosité sont telles qu'il ne dédaignera pas non-seulement de donner au plus pauvre, au plus misérable des hommes, ses richesses, mais encore de se donner lui-même. Ah! si les hommes concevaient de ce mystère de justes sentiments et une juste reconnaissance, ils ne balanceraient pas à franchir de grandes distances, uniquement pour assister à la sainte messe et participer aux biens qui y sont distribués. Pour voir le saint sépulcre, un endroit où a été renfermé quelques heures le corps du Seigneur, on ne craint pas d'entreprendre un long et périlleux voyage. Les Mages vinrent aussi du fond de l'Orient à Bethléhem pour adorer le divin enfant dans sa crèche. Est-ce que celui que renferme la sainte hostie est inférieur à celui que renfermait la crèche ou le sépulcre?

En venant près de vous de la sorte, le Seigneur vous témoigne sans doute une bien grande miséricorde; mais il vous en témoigne une beaucoup plus grande encore en vous invitant à le recevoir en vous-même. C'est combler la mesure de sa bonté et de ses communications ineffables. Le maître auquel obéissent les séraphins, le Dieu qui contient en lui-même, comme dans un abîme, toute grandeur et toute majesté, qui se trouve à l'étroit dans l'univers tout entier condescend, ô mon âme, non-seulement à te visiter chaque jour, mais à entrer dans ta pauvre demeure; à

prendre son repas avec toi , à t'associer à ses délices et à te faire part de ses trésors. Il n'est venu qu'une fois dans le monde ; et il consent à venir en toi plusieurs fois , pour y accomplir l'œuvre qui l'avait fait descendre des cieux. Quand il vint sur la terre , il vint y apporter la vie de la grâce : en venant dans nos âmes , il y apporte la même vie et la même grâce. Il dissipe nos ténèbres , il ranime notre faiblesse , il enflamme notre tiédeur , il efface nos fautes , il réforme nos mœurs , il enrichit notre pauvreté et nous comble d'honneur par sa divine présence.

Comment , ô mon Dieu , vous remercierons-nous dignement de ce bienfait ? Dans les autres manifestations de votre libéralité vous nous avez donné de vos biens. Mais ici vous nous donnez le bien suprême ; vous vous donnez vous-même. En sorte que mon âme peut se féliciter , avec l'épouse des Cantiques , d'avoir reçu à la fois le rayon de miel et tout le miel qui y était contenu ; c'est-à-dire , de posséder Dieu même en personne avec tous ses biens. *Cant.* v, 1. Il appartenait au plus généreux des maîtres de nous dispenser ses richesses ; mais il n'appartenait qu'au plus tendre époux de se donner en même temps lui-même. Et nos entrailles ne fondent pas de reconnaissance , à la pensée d'un semblable bienfait ! Et les hommes ne tombent pas en défaillance , comme il est arrivé à plusieurs saints , au souvenir d'un traitement qui respire tant de douceur ! O très-suave et très-affectueux Epoux de nos âmes ! ô Maître rempli de clémence ! ô tendre Père ! ô notre fidèle Pasteur ! ô frère et compagnon aimable de notre pèlerinage ! que les cieux publient ce bienfait de votre bonté ; et que toutes les créatures célèbrent à jamais vos louanges et vos merveilles !

Qu'ajouterai-je , ô mon Roi ? De quelles paroles me servirai-je pour exprimer les conditions humiliantes auxquelles vous vous soumettez afin de venir en nos âmes ? Je suis encore moins étonné de vous voir venir où vous venez , que de vous voir subir ces conditions. Ne renouvellent-elles pas , en effet , les ignominies de votre passion ? Si l'une des injures les plus outrageantes que vous eûtes à souffrir consiste , selon vos propres expressions , à être livré aux mains des pécheurs ; je ne puis me dissimuler que tous les jours vous passez par les indignes mains de plusieurs de vos

ministres : et c'est par cette voie souvent qu'il vous faut venir dans l'âme de vos fidèles serviteurs. Or, c'est là une épreuve qui se rapproche beaucoup de celle que vous traversâtes avant d'arriver au Calvaire.

Toujours, Seigneur, vous avez dû payer cher l'amour que vous nous avez manifesté. Et malgré cela, vous n'avez pas cessé un instant de nous aimer : et vous avez fait plus de cas des douceurs de cet amour que des peines amères auxquelles il vous exposait. Dès le principe de votre éternité, pour ainsi dire, vous avez chéri vos élus ; et quoique vous n'ignoriez pas qu'il vous en coûterait la vie, vous avez persisté dans cette affection. Aujourd'hui encore vous désirez entrer en nos âmes, pour y établir votre demeure ; et la perspective d'être livré de nouveau entre les mains des pécheurs ne vous arrête pas : et vous ne reculez pas devant l'indigne traitement qui vous est réservé pour arriver au terme de vos désirs. Vous vous proposez d'aller en Galilée ; mais il vous faut passer par Samarie : n'importe ! vous traverserez cette terre infidèle pourvu que vous arriviez dans votre Galilée bien-aimée.

O miroir de pureté dans lequel resplendit la beauté du Père ! O vous, dont les anges désirent contempler les traits, et dont la perfection est telle que les étoiles elles-mêmes ne sont pas sans tache à vos regards ; comment n'avez-vous pas horreur de vous trouver tous les jours entre les mains d'indignes ministres et de ressentir leur contact impur ? Mais l'immensité de votre bonté vous élève au-dessus de ces répugnances ; et, dans votre ardent amour, vous foulez aux pieds toutes les difficultés pour fixer votre demeure dans l'âme innocente.

Ouvre donc, ô mon cœur, avec empressement toutes tes portes. N'entends-tu pas frapper ; n'entends-tu pas l'appel de ton doux Sauveur qui demande à venir en toi et à s'asseoir à ta table ? *Cant. v, 2.* Allons, vite, lève-toi de cette couche oisive de la négligence, et hâte-toi de venir au-devant de ton Dieu, à qui il en a tant coûté pour t'octroyer cette faveur.

C'est bien mal à nous, Seigneur, de ne vouloir faire aucun effort et de ne pas nous arracher au repos trompeur des vices pour nous préparer à recevoir un trésor si précieux, un remède si sa-

lutaire et qui vous a coûté si cher. Si, de votre part, c'est nous témoigner la plus grande miséricorde que de nous accorder un tel bienfait; de notre part, c'est le signe d'une profonde misère que de renoncer à en profiter, quand cela nous serait si facile.

VI.

Sixième considération : du bienfait de la vocation à la grâce,
et de la justification.

Tous ces bienfaits, Seigneur, sont remarquables; mais de quoi m'auraient-ils servi, si vous ne m'eussiez réveillé de mon sommeil et appelé à la pénitence? J'avais bien mal gardé la grâce dont vous m'aviez orné au jour de mon baptême. A l'exemple du fils prodigue, j'avais dissipé les biens qui m'avaient été donnés. J'avais profané le sanctuaire que vous vous étiez choisi; et après y avoir placé les idoles de mes plaisirs, je l'avais souillé par mes iniquités. Il y a eu un temps, ô mon Dieu, où je marchais en aveugle et à l'aventure, comme s'il ne fallait respecter aucune loi, comme si je n'avais pas cru à votre existence. Alors je ne songeais ni à la mort, ni au jugement, ni à une autre vie. N'obéissant à d'autre règle qu'à mes appétits, je faisais tout ce qu'ils me demandaient, et je me portais par le désir vers les objets que je ne pouvais me procurer. Voilà comment j'ai passé de longues années de ma vie : c'est dans ces ténèbres, plus épaisses que les ténèbres palpables d'Egypte, que j'ai vécu si longtemps. O lumière éternelle, que j'ai tardé à vous connaître ! ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que j'ai tardé à fixer sur vous mes regards !

Pendant ces mêmes années vous n'avez cessé d'attendre, de me souffrir, de me supporter; et vous n'avez pas voulu que la mort me saisisse à l'improviste. Que vos miséricordes sont grandes, ô mon Dieu; et que vos jugements sont profonds ! Tandis que l'heure de la mort est sonnée pour plusieurs de mes semblables et qu'elle les a surpris dans l'ardeur du péché; tandis qu'ils expient maintenant leurs erreurs par une éternité de souffrance; votre bonté m'a épargné, et m'a conservé jusqu'à ce jour ! Que serais-je devenu si vous m'eussiez alors mandé à votre tribunal ? Quel redoutable compte il m'eût fallu vous rendre ! O miséricordieux

Sauveur ! je le comprends : en supportant mes débordements avec tant de patience, au lieu de me joindre à la foule des condamnés, vous m'avez imposé le tribut d'une reconnaissance aussi vive que si, après avoir prononcé sur moi la fatale sentence, vous m'eussiez ensuite pardonné. Bénie soit cette longanimité grâce à laquelle je vis ! bénie soit cette miséricorde qui a veillé sur moi durant tant d'années !

Outre la patience avec laquelle vous me supportiez au milieu de mes prévarications, vous m'avez encore souvent visité comme si j'eusse été votre ami ; vous m'avez rappelé à vous par de douces et secrètes inspirations, et en représentant à mon esprit la grandeur de mes fautes, la brièveté de cette vie, l'éternité de la vie future, la rigueur de votre justice, et les tendresses de votre miséricorde. Quand j'étais occupé à faire le mal, vous me surpreniez par votre présence : quand je courais à la recherche des voluptés mondaines, quand je soupirais après les oignons d'Égypte, vous m'offriez votre manne céleste et vous faisiez jaillir les larmes de mes yeux. Je n'étais occupé qu'à vous offenser : vous n'étiez occupé qu'à me réveiller de mon engourdissement. Je ne pensais qu'à m'éloigner de vous, comme si je n'eusse rien perdu en vous perdant : vous au contraire, vous me cherchiez, comme si vous eussiez gagné beaucoup en me trouvant. C'est ainsi que nous nous obstinions en quelque manière, vous à me faire du bien, moi à vous offenser ; vous à me prouver votre bonté infinie, moi à vous montrer ma profonde malice.

C'est par ces diverses voix que vous cherchiez à captiver doucement mes oreilles, et à m'attirer à vous. Mais quand elles parurent insuffisantes, vous ébranlâtes mon âme par un grand coup ; et vos accents, semblables aux rugissements de la lionne, me réveillèrent et me rappelèrent de la mort à la vie. Vous fîtes alors retentir cette voix pleine de force et de magnificence dont parle le Roi-*Prophète*, *Psalm. xxviii, 4*. Il fallut pour cela un grand acte de puissance en-même temps que de miséricorde : de miséricorde pour me pardonner mes péchés ; de puissance pour substituer en mon âme à l'état de péché l'état de grâce et de justice.

Oh ! que de bienfaits renferme cet unique bienfait ! C'est alors

que nos péchés nous sont pardonnés, que la grâce nous est rendue, que nous recevons la charité avec les autres vertus et les autres dons du Saint-Esprit. C'est alors que le pécheur est réconcilié avec Dieu, qu'il devient son ami, au lieu d'être son ennemi, son enfant et l'héritier de son royaume, au lieu d'être l'esclave du démon. C'est alors que l'enfant prodigue est accueilli dans la maison de son père, et qu'on lui rend sa première robe, son anneau, sa chaussure et tous les ornements qui conviennent à sa nouvelle condition.

En cette vie, Seigneur, personne ne peut savoir d'une certitude de foi, s'il est justifié ; personne ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine. Mais on peut en être certain d'une certitude morale plus ou moins forte selon les divers degrés des manifestations de votre grâce. Une des marques les plus dignes de confiance consiste assurément dans l'éloignement des fautes au milieu desquelles on avait vécu, et à rester un temps notable sans avoir aucun péché mortel, ni aucune affection au péché mortel à se reprocher. Le chrétien qui, par cette marque ou d'autres marques semblables, arrive à posséder la certitude morale de sa justification, est obligé à rendre au Seigneur des actions de grâces infinies en retour de ce bienfait, et à le remercier en ces termes :

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu, vous qui, après m'avoir fait part généreusement de vos biens, avez daigné encore vous donner vous-même. Lorsque vous m'avez accordé dans votre miséricorde, à moi tout misérable que je suis, à moi dont la vie a été si répréhensible, votre grâce et votre esprit ; vous vous êtes donné à moi en qualité de maître, de soutien, de protecteur, de guide, de défenseur, de consolateur ; et vous m'avez par cela même comblé de tous les biens. C'était, de votre part, une preuve d'adoption, un présent nuptial, un gage de la vie qui ne doit point finir. En choisissant, vous, l'auteur de la grâce, mon âme pour épouse, vous l'avez revêtue de beauté et de force : de beauté, pour qu'elle fût agréable à vos yeux ; de force, pour qu'elle fût terrible au démon. Béni soit le jour où un tel hôte est entré dans ma demeure, si toutefois il y est entré ! bénie soit l'heure où les barrières de ma volonté se sont abaissées pour le recevoir ! Ce fut pour moi le jour

d'une véritable naissance : ce fut le jour de ma sortie d'Égypte. Ce jour fut pour moi ma fête de la nativité ; car le Fils de Dieu voulut naître alors dans mon âme. Ce jour fut encore la fête de ma résurrection ; car je passai alors de la mort à la vie. Il fut aussi ma fête de Pentecôte ; car j'eus le bonheur de recevoir alors le Saint-Esprit. Que Job maudisse le jour de sa conception et de sa naissance, parce que ces jours l'avaient fait esclave du péché et enfant de colère. Pour moi, je ne cesserai de chanter et de célébrer ce jour de bénédiction, et de demander que son souvenir ne sorte jamais de ma mémoire, s'il est vrai que le Seigneur ait daigné m'affranchir du péché. C'est en ce jour que les anges se sont réjouis de la conversion du pécheur, que la femme de l'Evangile s'est félicitée d'avoir retrouvé la drachme qui était perdue, que le bon pasteur a fêté le retour de la brebis égarée au bercail, et que les démons ont pleuré sur la proie qui leur échappait. C'est en ce jour que Dieu le Père adopte l'homme pour fils, que Dieu le Fils le reçoit pour frère, le Saint-Esprit pour son temple, les anges pour ami, la cour céleste pour concitoyen. Mais si les anges chantent ce jour, comment ma bouche garderait-elle le silence, comment ma langue resterait-elle muette, comment mes lèvres ne s'empliraient-elles pas de louanges ? Tous ces chants de fêtes, tous ces cantiques d'actions de grâces et d'allégresse, tous ces psaumes dans lesquels les prophètes invitent les hommes à célébrer la venue du Fils de Dieu en ce monde ; le vrai pénitent doit vous les offrir pour vous remercier du bienfait de sa conversion. Est-ce que vous n'êtes pas venu au monde pour moi, quand par l'appel de votre voix vous m'avez associé aux grâces du mystère de votre rédemption ?

Auquel de vos bienfaits, Seigneur, comparerai-je ce bienfait ? Ce fut un grand bienfait que celui de la création, alors que vous me fites passer du néant à l'être. Mais le bienfait de la justification est plus grand encore, parce que vous m'avez fait passer de l'être de la faute à l'être de la grâce. Dans le premier vous me conférez une dignité humaine ; dans le second, une dignité divine. Par le premier, je deviens fils de l'homme ; par le second, je deviens fils de Dieu. Et non-seulement la justification de l'homme l'emporte sur sa création, elle l'emporte même sur la création d'une nou-

velle terre et de nouveaux cieux. Une terre nouvelle et de nouveaux cieux ne seraient après tout que des biens finis et limités. La grâce de la justification est infinie en quelque sorte, parce qu'elle se rapporte à un bien infini.

Le bienfait de la glorification et de la béatitude suprêmes après lequel nous soupignons est aussi un grand bienfait. Cependant le bienfait de la justification ne lui est pas inférieur d'une certaine manière. Il ne faut pas moins de puissance pour élever le pécheur à la justice que pour élever le juste à la gloire. Il y a même un intervalle moins considérable entre la grâce et la gloire qu'entre le péché et la grâce.

Il est bien grand encore le bienfait de notre rédemption. Mais de quoi servirait-il à l'homme d'avoir été racheté, s'il n'était pas justifié? Ce dernier bienfait est la clef de tous les autres; sans lui, non-seulement ces derniers deviennent inutiles, mais ils fournissent le sujet d'une plus redoutable condamnation.

Or, si tel est le prix de la vocation; si je puis espérer avoir été l'objet de cette faveur, en me voyant soustrait par votre miséricorde à mes égarements passés; découvrez-moi, je vous en supplie, Seigneur, le motif qui vous a porté à me faire tant de bien. Qu'y avait-il en moi qui pût vous plaire au point d'attirer sur moi de tels regards de bonté? Hélas! tout en moi n'était que péché. Je ne vous connaissais pas, je ne vous aimais pas, je ne vous servais pas; je ne songeais à vous en aucune façon! J'étais un véritable enfer de ténèbres et d'iniquités. Comment donc avez-vous arrêté sur moi vos yeux qui aiment tant la pureté? Comment vous êtes-vous résolu à me combler ainsi de vos grâces? Quand j'y pense, ô mon Dieu, je me sens saisi par un inexplicable étonnement; et je ne trouve d'autre raison à ce mystère que votre propre bonté.

Mais quand je me souviens des nombreux compagnons de mes égarements; quand je pense que, moi, le plus méchant d'entre eux, j'ai été l'objet de votre choix, tandis que vous les laissiez de côté; que j'ai été admis à votre table, que j'ai pu goûter cette manne cachée dont l'expérience seule nous découvre la suavité; *Apocal. II, 17*; que j'ai été délivré des fers de l'Egypte où nous étions tous plongés, pour vous servir à votre table royale et rece-

voir de votre main le calice de la componction, tandis que mes amis étaient condamnés à servir d'aliment aux flammes infernales; quand je pense à toutes ces choses, je suis tellement hors de moi que je ne sais par quelles louanges et par quelles actions de grâces vous remercier de ce bienfait. Je voudrais alors passer ma vie entière à vous répéter ces paroles :

Seigneur, qu'avez-vous donc aperçu en moi ? Qu'avais-je de plus que les autres, pour m'appeler, me délivrer, me recevoir, me protéger comme vous l'avez fait ? Et cependant vous laissiez dans leur péché des hommes moins mauvais que moi. Je ne sais que dire ; je ne sais que faire : il ne me reste qu'à vous remercier à jamais de ce bienfait, et à vous supplier de me permettre de chanter en toute vérité ce cantique du Roi-Prophète : « Vous avez rompu mes fers, ô mon Dieu ; je vous offrirai un sacrifice de louanges, et j'invoquerai le nom du Seigneur. » *Psalm. cxv, 16-17.*

VII.

Septième considération : sur le bienfait de la conservation de l'être spirituel de la grâce.

De même, Seigneur, qu'à vous seul je dois d'avoir été tiré du néant et de conserver l'être naturel que vous m'avez donné en me créant ; de même, c'est vous seul qui, par votre esprit, m'avez fait naître à la vie de la grâce, et m'avez conservé cette vie après me l'avoir une fois donnée. « Si le Seigneur ne bâtit la maison, disait votre Prophète, c'est en vain que l'on travaille à la bâtir. Si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que l'on veille à sa garde et à sa défense. » *Ps. cxxvi, 1.* Comme vous nous avez relevés de nos chutes, ainsi vous nous avez préservés de retomber. Quand je me suis levé, vous m'avez tendu la main ; si maintenant, je suis encore debout, c'est vous qui m'empêchez de faire une chute nouvelle.

Je découvre ici une foule de grâces dont m'a comblé votre bonté. Tous les bons desseins que j'ai formés, toutes les bonnes inspirations que j'ai reçues, sont autant de bienfaits de votre part. Je ne saurais l'ignorer : nul ne peut prononcer dignement le nom de Jésus sans une faveur spéciale de l'Esprit saint ; il nous est aussi difficile d'accomplir une œuvre méritoire sans votre

assistance, qu'à un sarment de porter du fruit, après avoir été retranché de la souche. Evidemment si ce misérable sarment spirituel a produit quelques bonnes œuvres, c'est grâce à la vigne à laquelle il est uni. Si j'ai quelquefois jeûné, c'est vous qui m'en avez donné la force ; si j'ai souffert quelque chose, c'est vous qui m'avez donné la patience ; si j'ai quelquefois abdiqué ma propre volonté, c'est vous qui m'avez rendu aisée cette abdication. Lorsque j'ai versé quelques larmes, ou récité quelques prières qui vous ont été agréables, je confesse, Seigneur, ne l'avoir fait que par vous. C'est vous qui avez opéré en moi toutes mes œuvres ; en sorte que je dois vous en offrir d'infinies actions de grâces, et que toutes les actions de piété dont ma vie peut offrir la trace sont autant de faveurs de votre miséricorde.

Et que dirai-je des facilités que vous m'avez procurées pour mener une vie régulière ? Que de prédicateurs vous avez chargés de m'instruire ? Que de sages confesseurs, que d'amis et de compagnons fervents, que de bons exemples, que de bons ouvrages vous m'avez envoyés pour me réveiller de ma torpeur et m'exciter à la vertu ? Telle est votre providence admirable que, dans ce monde corrompu comme il l'est, il n'est point de partie, si déserte qu'elle paraisse, où nous ne trouvions la plupart de ces secours quand nous voulons sincèrement vous servir. Sans doute, il vous doit beaucoup celui qui a eu tous ces secours à sa disposition, et qui en a usé avec avantage ; mais il vous doit encore plus celui qui a profité en dehors de ces secours, parce que, alors, vous en avez vous-même remplacé l'absence ; et, vous chargeant de produire directement les mêmes effets, vous les avez produits avec une perfection proportionnée à la perfection de votre nature.

Sur tout cela, comment énumérer les dangers et les maux dont vous m'avez préservé, et dont j'aurais pu être victime ? Un homme ne saurait commettre une faute qu'un de ses semblables ne puisse commettre également. A ce compte, il est exact de voir dans les péchés de mes semblables autant de bienfaits de votre part. Je les aurais commis moi-même, ô mon Dieu, si votre influie miséricorde ne m'avait retenu. Combien d'occasions de péché vous m'avez épargnées, lesquelles m'auraient infailliblement entraîné,

comme elles entraînèrent David, si, connaissant ma faiblesse, vous ne les aviez enchaînées? II *Reg.* xi. Quoique, ô mon Seigneur, il ne soit pas aisé d'apprécier à leur juste valeur cette sorte de bienfaits négatifs, ils ne m'astreignent pas à moins de reconnaissance que les autres. Préserver l'homme du mal n'est pas une moindre faveur que de lui faire du bien.

O bon Jésus, que de fois vous avez usé envers moi de cette miséricorde? Que de fois vous avez lié les mains à mon ennemi, afin qu'il ne me tentât pas autant qu'il l'eût pu, ou que, s'il me tentait, il ne remportât pas sur moi la victoire! Que de fois vous lui avez interdit toute suggestion mauvaise à mon égard! Que de fois vous avez charmé cet antique serpent, afin que je pusse marcher sans péril au milieu des vipères et des basilics! Que de fois vous m'avez accompagné à travers l'eau et le feu, afin que je ne fusse pas dévoré par les flammes ni englouti par les flots! Que de fois, au milieu des ardeurs du monde, dans la fournaise de Babylone, vous avez substitué à ces dévorantes ardeurs le souffle d'une fraîche brise! Oh! que de fois j'aurais le droit d'emprunter ces expressions du Psalmiste : « J'ai supporté bien des choses capables de me renverser; mais le Seigneur m'a soutenu. » *Psalm.* cxvii, 13. « Lorsque je disais : mes pieds sont ébranlés; votre miséricorde, Seigneur, venait à mon secours. Des douleurs sans nombre ont déchiré mon cœur; mais vos consolations non moins abondantes ont ramené la joie dans mon âme. » *Psalm.* xcii, 18-19.

Ce qui est encore pour moi, ô très-doux Seigneur, le sujet d'une véritable allégresse, et ce qui me remplit d'admiration pour votre bonté, c'est de voir qu'après avoir mérité à plusieurs reprises par mes fautes énormes que vous me refusiez l'appui de votre main, comme vous l'avez refusé à tant d'autres, vous n'en avez pourtant rien fait. Il y a beaucoup de raisons pour lesquelles les hommes méritent d'être abandonnés de vous. L'orgueilleux mérite de perdre votre grâce, parce qu'il en use pour l'orgueil et la vaine gloire. L'ingrat et l'oublieux le méritent également parce qu'ils manquent au plus sacré de tous les devoirs. La même peine conviendrait au paresseux, car il est juste d'enlever aux mains qui ne savent pas le faire valoir, le talent qui leur a été confié. Celui

qui ne s'éloigne pas avec précaution des dangers devrait y succomber, parce qu'il ne fait pas ce qui est en lui pour que le Seigneur l'en délivre. C'est pour l'une ou l'autre de ces raisons, ô mon Dieu, que vous abandonnez souvent une âme à elle-même : d'où il arrive qu'elle tombe en de graves erreurs et en de grands péchés, comme d'incessants exemples ne le montrent que trop tous les jours. Or, à quel titre m'estimerai-je exempt de quelque-une de ces fautes? Moi aussi je me suis vainement glorifié de vos dons, et je vous ai dérobé une gloire qui n'était due qu'à vous seul. Moi aussi je n'ai répondu à vos bienfaits que par l'ingratitude, par la négligence à en profiter, et par une audace pleine de témérité à m'exposer aux plus grands périls. Pour toutes ces causes, j'ai mérité plusieurs fois que vous m'abandonniez : une chute complète eût été le juste châtiment de ma folie. Mais vous m'avez traité avec une si admirable patience que vous avez détourné de mes négligences votre attention et que vous avez fermé les yeux sur ma faiblesse. C'est avec une pareille tendresse que vous m'avez supporté jusqu'à ce jour; et vous n'avez consenti à me priver d'aucun secours de votre côté, malgré les offenses dont je ne cessais de me rendre coupable. C'est pourquoi, au lieu des douleurs et des remords de conscience auxquels je serais livré, si vous m'eussiez abandonné, j'éclaterai maintenant en louanges et en actions de grâces, et je dirai avec le Roi pénitent : « O mon âme, retourne dans ton repos, car le Seigneur t'a marqué sa bienveillance. Oui, le Seigneur a délivré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, et mes pieds de toute chute. » *Psalm. cxiv, 8.*

CHAPITRE II.

Considérations sur les perfections divines, et sur plusieurs autres motifs propres à nous porter à l'amour de notre Créateur.

I.

Première considération : de la première raison qui nous oblige à aimer Dieu; à savoir, de la bonté divine, et de l'éclat avec lequel elle se manifeste dans les œuvres de la nature, de la grâce et de la gloire.

Quand votre infinie miséricorde, Seigneur, aura daigné nous introduire dans votre palais, et que nous y contemplerons à dé-

couvert et sans voile la splendeur de votre gloire, nous n'aurons pas besoin de chercher vos traits dans le miroir de la création : alors nous vous verrons en vous-même, et nous contemplerons votre bonté sans bornes dans votre propre essence. Mais, tant que nous cheminerons dans cette vallée de larmes, loin de votre présence et privés de votre douce compagnie, nous ne connaissons votre bonté que par ses effets; et ses œuvres seules nous rendront témoignage de la source inépuisable de laquelle elles découlent. Il nous importe beaucoup, ô mon Dieu, de connaître cette perfection de votre nature; car nous trouvons en elle le premier et le plus puissant motif de vous aimer. En créant toutes choses avec nombre, poids et mesure, en fixant à tous les êtres leurs lois et leurs conditions d'existence, vous avez donné à notre volonté une inclination vers le bien. De telle sorte que le bien est l'objet de cette faculté, comme la couleur est l'objet de la vue, et le son de l'ouïe. Entre la volonté et la bonté vous avez établi une si étroite union que cette puissance ne saurait tendre ses bras vers autre chose. Si elle le fait, si elle se livre au mal; si elle commet un adultère outrageant pour la bonté, c'est uniquement parce que le mal revêt à ses yeux l'apparence du bien. Un des effets de cette inclination consiste à nous faire aimer les personnes absentes et que nous ne connaissons pas, dès qu'on exalte devant nous leurs vertus. Si la bonté est l'objet de la volonté; si plus une chose a de bonté, plus elle a de droits à l'amour, comment nous faudra-t-il aimer Celui qui est infiniment bon et dont la bonté forme la nature? Oui, Seigneur, votre bonté est aussi grande que votre Etre; et de même que votre Etre ne connaît pas de limites, votre bonté n'en connaît pas davantage.

§ I.

De l'ordre de la nature en tant qu'il fait connaître à l'homme la bonté divine.

Quoique nous n'ayons pas contemplé en elle-même, ô mon Dieu, votre infinie bonté, néanmoins nous en retrouvons d'une certaine façon les caractères dans vos œuvres, soit qu'elles se rapportent à l'ordre de la nature, soit qu'elles se rapportent à l'ordre de la grâce et de la gloire. Et que sont, en effet, la création, la conservation, la rédemption, la justification, la glorification

des hommes, sinon autant de témoignages de votre bonté, autant d'étincelles qui ont jailli de ce divin foyer. Si vous avez donné l'existence à tant de créatures; si vous leur avez communiqué avec tant de libéralité vos perfections, n'est-ce pas encore pour manifester votre largesse et votre bonté? Le soin avec lequel vous veillez sur chacune d'elles, fournissant à toutes ce qui est nécessaire à leur nourriture, à leur défense, à leur santé, à tous leurs besoins, ne démontre-t-il pas aussi cette même bonté? Il y a beaucoup de poissons dans la mer, d'oiseaux dans les airs, d'animaux sur la terre, d'insectes sous nos pieds. Eh bien! le plus petit et le plus méprisable de ces êtres n'est jamais oublié de vous; et il reçoit de votre providence de quoi suffire à sa conservation; car le passereau même ne tombe pas dans les filets de l'oiseleur sans une permission de votre volonté.

C'est principalement dans le bonheur et la félicité que vous accordez aux créatures les moins nobles de ce monde, que je vois briller d'un doux éclat votre bonté. Dans nos campagnes, Seigneur, nous voyons les agneaux et les chevreaux se séparer de leurs compagnons plus âgés, et se livrant à une ardeur et à une fougue juvéniles, sauter et courir avec une légèreté et un plaisir merveilleux. On dirait que, dans les pâturages où on les conduit, ils s'appliquent à reproduire les divertissements et les jeux des créatures raisonnables. Nous voyons les petits chiens et les petits chats s'amuser, se taquiner entre eux de la manière la plus folâtre et avec un indicible plaisir. Le rossignol et mille autres oiseaux trouvent leur bonheur à faire retentir les airs de leurs chants, et manifestent ainsi le contentement qui les anime. Or, à tous ces spectacles, Seigneur, je comprends mieux la noblesse et la tendresse de votre cœur, puisque c'est vous qui êtes l'auteur de cette joie universelle. Le même sentiment pénètre les poissons dans les eaux, les dauphins quand ils se jouent dans la mer, et les oiseaux quand ils fendent de leur vol rapide l'azur des cieux. Oui, ô mon Dieu, lorsque je vois les hirondelles et les martinets prendre leurs ébats au-dessus du courant des fleuves, se poursuivre et se croiser en tous sens avec une légèreté admirable, je comprends la grandeur de votre bonté. Il ne vous a pas suffi de pourvoir aux né-

cessités de toutes vos créatures, mais vous avez encore voulu leur dispenser toute la somme de félicité et de bonheur dont leur nature les rendait susceptibles. Le Roi-Phète nous apprenait cette vérité par ces paroles : « Les yeux de tous les êtres espèrent en vous, ô mon Dieu. C'est vous qui leur donnez la nourriture en temps opportun. Vous ouvrez votre main, et vous remplissez tout animal de bénédiction. » *Psalm. CXLIV, 15, 16.*

O bonté surprenante de mon Seigneur! Quoi! vous, ô mon Dieu, dont la majesté est si haute, sans aucune vue d'intérêt personnel, par le seul effet de votre bonté et de votre royale munificence, vous daignez vous abaisser à prendre soin, à être en quelque sorte l'intendant et le fournisseur des petits oiseaux, des petits poissons et des insectes eux-mêmes! Que dis-je? vous allez même jusqu'à vous occuper de leurs passe-temps et de leurs récréations, et vous leur donnez des inclinations en conséquence! Ainsi, parce que vous possédez à la fois l'être et la félicité, vous avez voulu que vos œuvres, si basses qu'elles fussent, participassent à l'un et à l'autre, chacune à sa manière, et qu'elles jouissent de la félicité en même temps que de l'existence! Qui ne serait ravi à la pensée d'une telle conduite! Qui n'adorerait la douceur, la noblesse, la tendresse du cœur de ce Dieu qui traite avec tant de bonté des êtres que l'homme foule aux pieds et écrase même quand il les rencontre! Où est parmi nous celui qui s'intéresse le moins du monde au sort heureux ou malheureux, joyeux ou triste d'une fourmi, d'une mouche ou d'un moucheron? Et nous n'admirerions pas le soin particulier que le Dieu de majesté, en comparaison duquel le monde entier est moins qu'une fourmi, met à conserver la vie des plus petits animaux, et à pourvoir à leurs plaisirs, alors surtout qu'il n'attend de leur part ni louange ni reconnaissance! O bonté sublime! ô suavité inestimable! ô mon Dieu, que réservez-vous donc, dans le sein de votre gloire, à vos fidèles amis, quand vous prenez un tel souci du bonheur de pauvres vermineux! Pourrai-je craindre un seul instant que votre providence et votre miséricorde fassent défaut à des créatures rachetées par votre sang, puisqu'elles n'oublient jamais les bêtes des champs?

Si tant de bienfaits octroyés sans aucun espoir de reconnaissance font ressortir la grandeur de la bonté divine, que sera-ce des bienfaits octroyés avec persévérance à des êtres qui n'y répondaient que par des offenses incessantes ! Elles étaient connues de vous, Seigneur, les nations qui ne tenant aucun compte de la gloire et de l'obéissance qu'elles vous doivent, déshonorent et blasphèment votre saint nom, et, au lieu de vous adorer, vous, le Créateur de l'univers, adorent des dieux de pierre et de bois. Malgré cette prévision, vous avez pourvu abondamment les contrées qu'elles habitent de fruits, d'animaux, de poissons, de mines d'or et d'argent, de pierres précieuses et d'une infinité d'autres choses qui servent à l'entretien, au luxe, au faste de ces nations, dont les offenses envers vous sont continuelles. C'est de cette bonté, de cette magnificence que vous parliez lorsque, dans votre Evangile, vous disiez que le Père céleste répandait ses bienfaits et faisait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qu'il envoyait l'eau et la rosée du ciel aux pécheurs comme aux justes. *Matth.* v. A cette bienveillance envers les cœurs ingrats et dépravés, qui ne reconnaîtrait votre grand cœur et votre royale libéralité ? Comment ensuite, ô mon Dieu, ne pas vous aimer de toutes nos forces ? Comment ne pas mettre en vous toutes nos espérances ? Comment ne pas nous oublier nous-mêmes pour ne penser qu'à vous ? Comment ne pas courir après vous à l'odeur de vos parfums ? *Cantic.* I 3.

§ II.

De l'ordre de la grâce en tant qu'il fait connaître à l'homme la bonté divine.

Si l'ordre de la nature nous manifeste votre bonté avec tant d'éclat, ô mon Créateur, qu'en sera-t-il de l'ordre de la grâce ? Si le soin que vous prenez des créatures privées de raison est pour nous une prédication des plus persuasives, que sera-ce du soin avec lequel vous vous occupez de l'homme ? Nous sommes soumis sur la terre à des sorts et à des conditions diverses ; mais votre bonté se montre d'autant plus que nous sommes plus pauvres et plus misérables. La véritable grandeur consiste à être le soutien des petits ; la véritable puissance à être le protecteur des

êtres sans puissance; la véritable bonté à faire le bien par un pur désintéressement. Or, qui sera capable, ô mon Dieu, d'exposer la sollicitude que vous avez, et que vous nous ordonnez d'avoir pour les pauvres, les nécessiteux, les affligés, et toutes les créatures qui souffrent? Que de fois dans les prophètes, dans la loi mosaïque, dans l'Evangile, vous renouvelez cette recommandation, et vous en faites ressortir l'importance? Quelles magnifiques promesses pour celui qui y sera fidèle; quels châtimens redoutables, pour celui qui oublierait de l'observer!

Assurément, il est impossible de trouver un moyen plus efficace pour nous porter à assister les malheureux et les nécessiteux que de faire de cette assistance un motif pour accorder ou refuser, au jour du jugement, le royaume du ciel. Il était impossible de prononcer sur ce sujet des paroles plus touchantes que ces paroles; c'est de votre bouche, ô mon Seigneur, qu'elles sont sorties: «Ce que vous aurez fait à l'un de mes frères les plus petits, vous me l'aurez fait à moi-même.» *Matth.* xxv, 40. Un langage si rempli de miséricorde et de bonté ne pouvait sortir que de l'océan même de toute bonté et de toute miséricorde. Les œuvres et les paroles servant à juger le cœur qui en est le principe; quel sera donc le cœur d'où naissent de telles œuvres et de telles paroles?

Que dire encore de l'intérêt que vous témoignez aux orphelins, aux veuves, aux étrangers et à toutes les personnes délaissées? A combien de reprises vous les recommandez, en vos saintes Ecritures? Avec quelle rigueur vous défendez de leur faire de la peine? Dans un seul chapitre du Deutéronome, vous attirez jusqu'à sept fois l'attention sur l'assistance et le respect dus aux orphelins, aux étrangers et aux veuves. On ne doit pas, dites-vous, les frustrer du prix de leur travail, léser leurs droits par un arrêt injuste, ni emporter de leur maison un gage quelconque. Vous ordonnez aussi aux moissonneurs, quand ils couperont le blé, de laisser les épis qui tomberont à terre afin que la veuve, l'étranger et l'orphelin en profitent. La même recommandation est par vous appliquée à la récolte des olives et du raisin. *Deuter.* xxiv; *Levit.* xix.

Comme si une semblable sollicitude était peu de chose, aux

titres de Roi des rois, de Seigneur des seigneurs, vous avez ajouté deux autres titres, vous avez pris le nom de père des orphelins et de juge des veuves. *Psalm. LXVII, 6.* O bonté souveraine ! ô véritable grandeur ! ô tendresse infinie de mon Dieu ! combien ces derniers titres l'emportent sur les autres ! Combien ils sont plus aimables et plus admirables ! Les premiers déclarent la hauteur de votre majesté ; les derniers, l'immensité de votre bonté. Et vous avez raison de mettre ce titre-ci au-dessus des autres, quelque brillants qu'ils soient. C'est, en effet, à votre bonté qu'il appartient de protéger les petits, de soutenir les faibles, de prendre soin des orphelins, de défendre la cause des voyageurs et des étrangers et de leur faire rendre une exacte justice : et dans tout cela vous cherchez, non pas la satisfaction d'un intérêt quelconque, mais l'occasion d'exercer à un plus haut degré votre libéralité.

Comment d'ailleurs ne seriez-vous pas sensible aux afflictions humaines, quand vous avez compassion des animaux eux-mêmes ? Jonas se plaignant du miséricordieux pardon accordé par vous à ces Ninivites auxquels il avait annoncé leur sentence de mort, vous lui répondiez entre autres choses : « Quoi ! je ne pardonnerai pas à une ville qui renferme un si grand nombre d'habitants et d'animaux domestiques ! » *Jon. iv, 11.* O très-doux, très-clément, très-bienveillant Seigneur ! voilà encore un degré de pitié que nous ne vous connaissions pas : nous ne supposions pas que vous étiez sensible à la mort d'un simple animal, et que vous ne versiez pas son sang avec indifférence. Et c'est jusque-là qu'arrive votre miséricorde, que s'étendent les entrailles de votre pitié ! O miséricorde et tendresse de mon Dieu, que vous êtes admirables ! Oui, votre bonté est vraiment grande et vraiment merveilleuse, et je comprends le Roi-Propète quand il donne à vos miséricordes le pas sur toutes vos œuvres. *Psalm. CXLIV.*

I.

De la bonté de Dieu à l'égard des pécheurs.

Ce qui nous découvre encore mieux la grandeur de votre bonté, c'est la conduite que vous tenez à l'égard des pécheurs. Avec

quelle mansuétude vous les supportez ! avec quelle patience vous les attendez ! ils vous offensent, et vous leur présentez le pardon ; ils vous insultent, et vous les invitez à la paix, vous leur offrez la satisfaction, et une satisfaction dont vous faites tous les frais ? Quel empressement vous mettez à vous montrer à eux et à les écouter, avec quelle tendresse vous les accueillez, avec quelle générosité vous leur pardonnez ? Je suis saisi d'étonnement, Seigneur, à la vue de la miséricorde avec laquelle vous avez traité Manassé roi de Juda. Après son idolâtrie, après les flots de sang qu'il avait répandus, après des iniquités aussi nombreuses qu'horribles, il lui suffit d'implorer de vous son pardon pour que vous le lui accordiez, et de plus que vous le délivriez de sa captivité, vous le rétablissiez dans son royaume, ne refusant pas le salut à un malheureux dont la malice avait causé la perte de tant d'âmes, et dont les péchés avoient amené la prise et la destruction de Jérusalem et de votre saint temple. II *Paralip.* xxxiii.

Telle est votre bonté, Seigneur, telle est votre miséricorde, que, selon le langage d'un de vos saints, vous n'abandonnez personne, vous ne dédaignez personne, vous n'avez personne en horreur, excepté celui qui est assez insensé pour vous abhorrer vous-même. C'est pour cela que votre courroux n'est pas immédiatement suivi du châtiment. Vous patientez, vous continuez de faire du bien à ceux qui ont provoqué votre colère, pour qu'ils se tournent vers vous. O mon Dieu et mon Sauveur, moi aussi, misérable que je suis, je vous ai offensé, et j'ai fait le mal en votre présence ; moi aussi, j'ai attiré votre colère sur ma tête, et j'ai mérité vos vengeances. J'ai péché, et vous m'avez souffert avec longanimité ; je vous ai offensé, et vous m'avez supporté jusqu'à ce que je fisse pénitence. Si je me repens, daignez me pardonner ; si je reviens à vous, daignez me recevoir ; et si je diffère ma conversion, daignez attendre le moment où elle sera pleine et entière. Ramenez dans le droit chemin mes pas errants ; venez au devant du révolté ; que ma paresse ne fatigue pas votre attente, et entourez-moi de vos bras, dès que je me présenterai devant vous. Eclairez l'ignorant, consolez l'affligé, relevez-le de ses chutes, après l'avoir relevé soutenez-le, livrez-vous à celui qui soupire

après vous ; montrez-vous à celui qui vous cherche ; ouvrez la porte à celui qui vous appelle.

II.

De la bonté de Dieu à l'égard des justes.

Si votre conduite à l'égard des pécheurs, ô mon Dieu, fait ressortir d'une manière si éclatante votre bonté, qu'en sera-t-il de votre conduite à l'égard des justes qui sont vos enfans, vos amis et les héritiers de votre royaume ? C'est bien là, Seigneur, une des preuves qui établissent le plus clairement la grandeur de votre bonté. La bonté nous portant, en vertu de son propre caractère, à aimer les bons et à haïr les méchants en tant que méchants, il s'ensuit nécessairement, que plus on aura de bonté, plus on aura d'amour pour les bons et de haine pour les méchants. Mais vous, Seigneur, vous êtes bon, non pas accidentellement, comme nous le sommes, mais essentiellement et infiniment : qu'en conclure sinon que vous aimez les bons et leurs vertus d'un amour infini ; et que vous haïssez également d'une haine infinie les méchants et leur malice ? De plus, l'amour étant le premier et le plus grand de tous les bienfaits, dont il est en même temps la racine et le principe ; et vous-même, ô mon Dieu, aimant d'un tel amour les âmes des vrais justes, lesquelles forment votre demeure, et reproduisent par leurs actes l'image de votre sainteté et de votre perfection ; comment exposer en quelques paroles les faveurs et les bienfaits inestimables dont vous les comblez ? Sans doute un semblable sujet est au-dessus de toute expression et de toute créance. Celui qui aura fait l'expérience de votre bonté, en comprendra la grandeur ; mais l'exprimer par des paroles, ni lui ni aucun autre ne pourra y réussir.

Laissant à part les autres bienfaits, qui nous fera comprendre la providence et le soin paternels que vous prenez de vos amis ? Comme vous les écoutez dans leurs prières ! comme vous les consolez dans leurs tribulations ! comme vous rendez leur vie pure et sainte ! comme vous les visitez et les réjouissez dans la maison de votre prière ! de combien de manières, soit pendant leur vie, soit après la mort, vous les honorez ! Ces bienfaits de diverses

sortes montrent comment vous traitez les âmes des justes ; et ils fournissent à nos cœurs un des plus touchants motifs d'aimer et de servir un Maître si bon envers ses fidèles serviteurs. De même que l'on désire d'autant plus d'entrer au service d'un prince, qu'il a la réputation d'être plus humain , plus aimant et plus généreux ; de même, quand on parcourt la vie des saints , ou quand on s'occupe de la conscience des personnes pieuses , à la vue des consolations et des grâces que le Seigneur leur accorde, on est d'abord confus d'être si éloigné d'un pareil état : puis, on est fortement excité à se consacrer à l'amour d'un Dieu duquel on recevra les mêmes bienfaits, si l'on se donne à lui de tout cœur ; car il ne fait pas acception de personnes, et il ne saurait se refuser aux efforts de celui qui le cherche.

III.

De la providence paternelle de Dieu à l'égard des justes.

Si quelqu'un désire connaître la providence et le soin paternels de Dieu envers les siens, il n'a qu'à parcourir les livres historiques et prophétiques des saintes Ecritures : partout à peu près, il verra cette vérité mise en lumière. Ecoutez d'abord l'auteur de l'Ecclesiastique, ou plutôt l'Esprit-Saint dont il est l'organe : « Les yeux du Seigneur sont abaissés sur les âmes qui le craignent. Il est leur puissant protecteur, leur plus ferme appui ; c'est lui qui les défend contre les ardeurs de l'été, et qui les couvre de son ombre à l'heure de midi. Il les assiste dans leurs dangers, il les secourt dans leurs chutes ; il les élève, il les éclaire, il leur donne la santé, la vie et ses bénédictions. » *Eccli.* xxxiv, 19-20.

Que pourrait-on ajouter à ces expressions ? que pourrait espérer ou désirer de plus le cœur de l'homme ? Qui n'estimerait riches et bienheureux ceux qui sont compris dans cette bénédiction admirable ? qui ne souhaiterait d'être de leur nombre, afin de participer au même trésor ? Ecoutez encore cette assurance et cette promesse formelle que le Seigneur nous donnait par la bouche du prophète Zacharie, lorsqu'il disait en parlant de ses fidèles serviteurs : « Quiconque vous touchera, touchera à la prunelle de mes yeux. » *Zach.* ii, 8.

Pouvait-il nous promettre davantage. S'il nous eût dit : Celui qui vous touchera, me touchera moi-même, il eût, ce semble, rempli nos désirs. Mais il a trouvé le secret d'aller plus loin quand il a dit : « Celui qui vous touchera, touchera à la prune de mes yeux. » Ce passage des psaumes n'est pas moins consolant pour nous : « Dieu, disait le Roi-Prophète, a chargé ses anges de veiller sur vous ; ils vous porteront dans leurs mains, de crainte que vos pieds ne rencontrent quelques obstacles. » *Psalms*. xc, 12. « Le Seigneur, dit encore le même écrivain sacré, garde tous les ossements de ses serviteurs ; il ne souffrira pas qu'un seul soit brisé. » *Psalms*. xxxiii, 21. Et l'Evangile ajoute qu'il a compté tous les cheveux de notre tête, et qu'il n'en tombera pas un sans sa permission. *Matth.* x, 30. On ne saurait attendre de la divine Providence des soins plus minutieux et plus particuliers que ceux dont nous entretenons à chaque page la sainte Ecriture. Quel est celui qui ne serait pas prêt à donner sa vie pour un Dieu qui veille avec une telle sollicitude sur ses amis ? Qui ne s'efforcerait de se ranger parmi leur nombre ?

Quoique tous les livres saints nous offrent une foule d'exemples à l'appui de ces promesses, nous n'en trouverons pas, à mon avis, de plus frappant et de plus admirable que dans le livre de Tobie. Dieu eut tant à cœur de le consoler et de le soulager qu'il lui envoya du ciel un de ses principaux anges. Celui-ci se présente sous la figure d'un voyageur ; et, en cette qualité, accompagne le jeune Tobie dans son long voyage, le suit d'hôtellerie en hôtellerie, de ville en ville, s'arrêtant en même temps que lui, buvant et mangeant au moins extérieurement avec lui, conversant familièrement comme il convient à des compagnons de voyage. Dès qu'il lui eut procuré un mariage riche et honorable, il se chargea d'aller recouvrer lui-même, avec les chameaux de Raguel, comme un simple serviteur, l'argent que devait Gabélus. Ensuite, après avoir ramené le jeune Tobie enrichi par son mariage et plein de santé, il rendit la vue au saint aveugle, et répandit la joie et le bonheur sur ses vieux jours. C'est là une image fidèle du soin et de la Providence plus que paternelle avec laquelle le Seigneur veille sur les siens : c'est par des procédés semblables qu'il les

soulage et les console. Serions-nous maintenant assez aveugles et assez ennemis de nous-même pour ne pas nous efforcer, en aimant ce grand Dieu de tout notre cœur et par une vie sans reproches, de mériter la protection et l'appui de sa bonté ?

IV.

De la bonté avec laquelle Dieu écoute les prières des justes.

Que dirai-je encore, Seigneur, de l'empressement que vous mettez à écouter les prières des justes et à les exaucer ? Combien de fois vous nous en donnez l'assurance, dans vos saints livres, afin de vaincre notre incrédulité et notre défiance ! « Y a-t-il un père assez dur, dites-vous dans votre Evangile, pour donner à son fils une pierre, au lieu du pain qu'il lui demande, au lieu d'un œuf un scorpion ? Or, si vous autres, tout méchants que vous êtes, savez remplir les justes désirs de vos enfants ; avec combien plus de raison votre Père céleste donnera-t-il son esprit bon à celui qui le lui demandera ? » *Luc. xi, 11-12.* « Demandez et vous recevrez, disiez-vous précédemment ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit ; quiconque cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe. » *Ibid. 9-10.*

Mais le témoignage le plus frappant que vous nous en donnez, c'est dans ces divines paroles rapportées par saint Jean, et par lesquelles vous semblez avoir ouvert à vos amis toutes les portes de votre miséricorde. « Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous ; vous demanderez tout ce que vous voudrez et vous serez exaucés. » *Joan. xv, 7.* Laissez le champ libre au cœur de l'homme, et il lui sera impossible de désirer davantage ; car ici, on lui donne la faculté de demander tout ce qu'il voudra, et Dieu par sa parole en garantit l'accomplissement. A ces preuves tirées de l'Evangile, il est aisé d'en joindre d'aussi explicites empruntées aux prophètes. « Le Seigneur, écrivait David, fera la volonté de ceux qui le craignent, il accomplira leurs prières et les sauvera. » *Psalm. cxliv, 19.* « Les regards du Seigneur, dit-il ailleurs, sont arrêtés sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières. » *Psalm. xxxiii, 16.* « Le Seigneur,

dit-il encore, a considéré les prières des humbles, et il n'a pas méprisé leurs supplications. » *Psalm.* ci, 18. C'est dans le même sens que s'exprime Isaïe, lorsque, après avoir énuméré les vertus par lesquelles on plaît au Seigneur, il ajoute cette consolante promesse : « Alors vous invoquerez le nom de votre Dieu, et il vous écoutera ; vous l'appellerez, et il répondra : Me voici. » *Isai.* LVIII, 9. Comme si tout cela était peu de chose, vous nous donnez vous-même, ô mon Dieu, une idée plus haute de votre empressement à exaucer les désirs de vos serviteurs, et vous nous dites par l'organe du même prophète : « Avant même qu'ils élèvent la voix je les exaucerai ; au moment même où ils prendront la parole, je les aurai entendus. » *Isai.* LXV, 24. Il serait bien dur et bien aveugle, Seigneur, celui à qui de semblables paroles et de semblables promesses ne feraient pas comprendre la bonté et la miséricorde sans bornes dont vous usez envers vos serviteurs, et n'inspireraient pas la résolution de consacrer sa vie à mériter ce glorieux privilège.

Au reste l'histoire des saints nous offre une garantie de l'accomplissement de ces promesses. Parmi les nombreux exemples qu'on pourrait alléguer, je m'arrêterai à ceux qui se présentent maintenant à mon esprit. Un jour, comme notre bienheureux père saint Dominique disait à un de ses confidents qu'il n'avait jamais rien demandé au Seigneur qu'il ne l'eût obtenu, ce confident lui dit aussitôt : Demandez donc à Notre-Seigneur qu'il vous donne maître Conrad dont le savoir et la vie sont si remarquables : il vous sera d'une grande utilité pour l'établissement de votre ordre. Le saint y consentit, et exposa, la nuit suivante, sa demande à Notre-Seigneur. Le lendemain, au moment où l'on commençait l'hymne *Jam lucis orto sidere*, Conrad entra dans le chœur, et se jetant aux pieds de saint Dominique, lui demanda l'habit de son ordre. Il le reçut et le porta saintement toute sa vie. Qui ne verrait dans cet exemple une preuve de la bonté et de la tendresse du Seigneur envers les justes, et de son empressement à écouter leurs prières et à réaliser leurs pieux désirs.

Que dire encore de la complaisance avec laquelle il se prêta aux vœux de sainte Scholastique, sœur de saint Benoît ? Après s'être

entretenu suavement avec son frère des choses de Dieu, elle vit arriver la nuit, et en même temps l'heure à laquelle saint Benoît devait retourner dans son monastère. Néanmoins elle le pria de passer la nuit à continuer ensemble ce doux entretien. Ayant inutilement redoublé ses instances, elle ne fit que laisser tomber son visage entre ses mains et qu'adresser une prière au Seigneur. Aussitôt le ciel se chargea de nuages, et il se leva une si horrible tempête accompagnée de tourbillons et d'éclairs, que le saint fut obligé de rester avec sa sœur toute la nuit, et de lui accorder ce qu'elle demandait. Qu'admirerons-nous ici de préférence : l'infinie bonté de ce Dieu qui met tant de hâte à remplir la volonté de ses serviteurs, non-seulement dans les choses qui sont nécessaires, mais aussi dans celles qui servent à les réjouir et à les consoler ; ou bien la confiance de cette vierge qui ne douta pas que le Seigneur, après une si courte prière et dans un si court espace de temps, ne bouleversât les éléments pour donner satisfaction à son cœur ? Elle avait dû recevoir des preuves bien nombreuses de cette bonté souveraine, et des marques certaines de l'amour de son Créateur, pour compter ainsi sur l'accomplissement de sa prière. Une épouse aurait-elle espéré davantage de son époux ; un enfant du plus tendre des pères ?

Sainte Catherine de Sienne ne montre pas une moindre confiance. Son confesseur la priant de lui obtenir le pardon de ses péchés, elle le lui promit. Il alla plus loin, et lui demanda comme garantie de ce pardon une vive douleur de les avoir commis : la sainte le lui promit encore. En effet, le jour suivant, la contrition qu'il éprouva fut si ardente que son cœur était comme brisé de regret.

Un tyran donnait à choisir à sainte Dorothée entre sacrifier aux idoles et mourir au milieu des plus cruels tourments. La vierge lui répondit qu'elle aimait mieux mourir pour aller cueillir des fruits et des roses dans le jardin de son époux. La sentence de mort ayant été prononcée contre elle, un officier du tyran, nommé Théophile, lui dit en se raillant : « Dorothée, quand vous serez avec votre époux dans ce jardin, envoyez-moi quelques-uns de ces fruits et de ces fleurs dont vous parlez. — Je vous le pro-

mets, » répondit la courageuse martyre. On venait de lui trancher la tête lorsqu'un ange, sous la figure d'un bel enfant, présente à Théophile une petite corbeille remplie de fleurs et de fruits, en lui disant : « Ces fruits, Dorothee vous les envoie du jardin de son époux. » Or, on était alors au mois de fevrier. Frappé de ce prodige, Théophile se fit chrétien, et mourut bientôt après pour la foi.

Ces faits sont tous également merveilleux, et tous nous déclarent également combien le Seigneur, dans sa tendresse sans bornes, est disposé à exaucer promptement les prières des âmes justes. Et pourtant, les prodiges auxquels ils se rapportent nous éclairent moins sur ce point que la confiance avec laquelle les saints promettaient l'accomplissement des faveurs qui leur étaient demandées. Il fallait qu'ils eussent vu la bonté et l'amour de Dieu se manifester à leur égard de bien des manières, pour accorder avec tant de promptitude, de sécurité et d'assurance, des choses qui, après tout, dépendaient de Dieu seul. En dehors de ces conditions, il est impossible de comprendre leur conduite. Il nous serait aisé de multiplier les exemples de cette nature dont la vie des saints est remplie ; mais les bornes de cet ouvrage ne nous le permettent pas.

V.

De la bonté que Dieu témoigne aux justes dans leurs tribulations.

Si nous ne pouvons dignement exprimer votre tendresse et votre providence en ce qui concerne les prières de vos saints ; que dirons-nous, ô mon Dieu, de la bonté que vous leur témoignez, quand votre service les expose aux tribulations et aux mauvais traitements. Dans ces occasions, la fidélité qu'ils vous témoignent est plus grande, et ils se trouvent dans une plus grande nécessité. Et comme c'est le signe d'une amitié véritable et certaine de se déployer au temps de la nécessité la plus grande ; vous, Seigneur, le meilleur des amis, vous leur accordez des secours plus nombreux et de plus nombreuses faveurs. L'Apôtre nous enseigne clairement cette vérité, lorsque, au sortir des plus terribles épreuves, il écrivait : « Béni soit Dieu, le Père de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui nous console de telle sorte dans nos tribula-

tions, que nous puissions consoler ceux qui se trouvent aussi dans toute sorte d'épreuves, et leur faire part des consolations qu'il nous donne. De même que nous voyons augmenter nos souffrances pour le Christ; de même le Christ augmente nos consolations. » II *Corinth.* II, 3-5. Dans le même sens David disait que vous versiez dans son cœur des consolations proportionnées à la multitude de ses afflictions. *Psalm.* xciii, 19. « Le salut des justes vient du Seigneur, disait-il ailleurs; il est leur protecteur au temps de la tribulation. Le Seigneur viendra à leur secours et les délivrera : il les arrachera des mains des pécheurs, et les sauvera, parce qu'ils ont espéré en lui. » *Psalm.* xxxvi, 35-40.

Si l'on voulait connaître des exemples qui retracent comme des miroirs et des tableaux vivants, la bonté et la providence de Dieu, que l'on parcoure les Livres saints, qu'on lise les combats des martyrs, et l'on verra les merveilles et les prodiges que le Seigneur a opérés. Le miroir ne réfléchit pas si bien les traits de celui qui est devant lui, que ces exemples la bonté, la fidélité et la douceur de ce grand Dieu. Non content d'inspirer à ses serviteurs un courage et une constance invincible, il les secourait quelquefois par d'évidents et d'éclatants miracles. Tantôt il éteignait les flammes d'un bûcher; tantôt il enlevait aux lions et aux bêtes sauvages leur férocité; tantôt il remplissait les cachots des martyrs de lumière, guérissait leurs blessures, leur rétablissait les membres qu'on leur avait coupés et mis en lambeaux, couvrait leur nudité de vêtements, leur communiquait le pouvoir de faire des miracles, envoyait des anges pour purifier leurs plaies du sang qui en dé coulait, et, chose plus étonnante encore, convertissait par ces prodiges leurs propres bourreaux.

La tradition rapporte que Josias, après avoir accusé l'apôtre saint Jacques auprès d'Hérode, et l'avoir livré entre ses mains, comme il le conduisait lui-même au supplice, fut témoin d'un miracle que le saint opéra en chemin. Il se convertit aussitôt, et soutint sa foi si courageusement qu'il partagea avec saint Jacques les honneurs du martyre. Comme cette conversion fait ressortir avec éclat la bonté et la miséricorde de Notre-Seigneur, qui donne la foi et le martyre à un homme qui s'était rendu digne des tour-

ments de l'enfer ! Les actes du martyre que subit sainte Agnès à l'âge de treize ans, et surtout du martyre que subit sainte Catherine à l'âge de dix-huit, nous rempliront d'étonnement par les prodiges que le Seigneur accomplit en faveur de ses fidèles servantes. Pendant que sainte Catherine était dans la prison, Dieu chargea une colombe de lui porter de la nourriture. Lui-même, son Seigneur et son époux, il daigna la visiter, et l'encourager à souffrir pour son amour. Il mit en pièces les instruments destinés à son supplice, et promit, par une voix venue du ciel, une protection spéciale à ceux qui honoreront son martyre. Au moment où on la décapita, il changea son sang en ruisseau de lait, afin de signifier sa candeur et sa pureté virginale. Il ordonna aux anges de prendre son corps et de l'ensevelir sur cette montagne de Sinaï où il avait donné la loi à Moïse. Il voulut qu'à l'endroit de sa sépulture, on recueillit une huile d'une vertu souveraine. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il l'avait remplie de tant de sagesse et de tant d'éloquence, qu'elle convertit la propre épouse de ce même empereur qui la fit mettre à mort, Porphyre, qui commandait son armée, et douze cents soldats avec lui. Par ses paroles et sa doctrine elle persuada si bien cinquante philosophes appartenant à diverses sectes, qu'ils n'hésitèrent pas à condamner le paganisme, à confesser la foi du Christ notre Seigneur et à mourir pour la défendre. Il y eut même dans leur mort ceci de glorieux et de miraculeux que, condamnés à périr par le feu, leurs corps et leurs vêtements demeurèrent intacts sans que la plus légère partie en eût été brûlée. De semblables traits qui mettent si bien en relief la sollicitude et la providence du Seigneur envers les siens, nous en trouverons une infinité dans l'histoire des saints martyrs.

VI.

De la pureté de vie des saints en tant qu'elle fait connaître la bonté divine.

La pureté de vie des saints ne nous découvre pas moins cette souveraine bonté. Outre qu'elle est un don particulier de Dieu, elle fournit une preuve irrécusable de sa providence à leur égard. On a vu des saints vivre, avec une chair mortelle et portée au

mal, au milieu des pièges et des dangers du monde, des tentations du démon, sans commettre jamais un seul péché mortel. Job se rend à lui-même ce témoignage. On en peut dire autant de saint Dominique notre glorieux père, de saint Thomas d'Aquin, de sainte Catherine de Sienne, et de plusieurs autres personnages qui se sont consacrés au Seigneur dès leur enfance. Même dans ces temps corrompus où nous vivons, Dieu s'est réservé des serviteurs et des servantes dont la vie offre tant de pureté et d'innocence que la plus légère faute les fait trembler. La lumière et les ardeurs que leur communique le Saint-Esprit sont si vives, pour employer le langage de saint Bernard, que le plus mince défaut ne saurait passer inaperçu.

VII.

Des consolations que les saints reçoivent de la bonté de Dieu.

Mais à quoi bon insister sur un point qu'il est impossible d'exposer dans tout son jour? Encore moins pourrions-nous exprimer et faire comprendre la grandeur des joies et des consolations spirituelles que l'Esprit consolateur répand dans les cœurs de ses familiers amis quand il daigne les visiter, les éclairer, les réjouir et les consoler dans la maison de sa prière. Quelles paroles, Seigneur, seraient capables de représenter l'impétuosité de ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu, de ce torrent de délices où vous étanchez leur soif, de cette abondance de félicité et d'allégresse dont vous leur dispensez les trésors? Tous les jours vous ajoutez aux délices de nouvelles délices, aux joies de nouvelles joies, aux lumières de nouvelles lumières. Et d'ailleurs ne naissent-elles pas les unes des autres? c'est la promesse que vous faisiez vous-même par la bouche d'Isaïe, quand vous disiez que vous rempliriez nos âmes de splendeurs, et de ces consolations ineffables promises dans des termes où respire une si douce tendresse : « Vous serez portée sur mon sein, et je vous comblerai de caresses sur mes genoux. Telle on voit une mère caresser son enfant, ainsi je vous caresserai, et je vous consolerai dans Jérusalem. » *Isaï.* LVIII, 11; LXVI, 12-13.

O douce et suave promesse ! Vous ne ressemblez pas, Seigneur,

aux hommes qui sont toujours prodigues de paroles et avarés d'actions. Vos actions à vous s'étendent plus loin que vos paroles. Que sommes-nous alors en droit d'espérer après avoir entendu un pareil langage ?

C'est bien là, ô mon Dieu, une des choses les plus capables de nous faire saisir votre incommensurable tendresse, que la manière dont vous traitez dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes, vos serviteurs, quelque vils et méprisables qu'ils paraissent aux yeux du monde. En certains moments vous vous communiquez à eux avec tant de libéralité, vous les remplissez de si suaves consolations, que la faiblesse du corps les rend incapables de supporter le poids d'une telle félicité. Ils s'écrient alors, comme saint Ephrem dans l'abîme des joies divines où il était plongé : « Eloignez-vous de moi, ô mon Seigneur et mon Dieu, car je ne résisterais pas à la grandeur de vos délices. »

Voilà comment vous vous conduisez envers les pauvres et les humbles : voilà la bonté que vous témoignez à ceux que le monde dédaigne. Vous nous enseignez ainsi en même temps avec quelle largesse votre bonté se communique aux hommes. S'il y a des limites dans ces communications, elles viennent, non de votre côté, mais du côté des créatures. Vous nous donneriez bien davantage, si le vase qui est devant vous pouvait en contenir davantage, puisque vous le remplissez autant que le permet sa capacité. Il y a beaucoup de princes et de monarques sur la terre. Quoique le monde les adore, c'est un spectacle bien digne de considération, que de vous voir, ô mon Dieu, lorsque leur orgueil le mérite, passer auprès d'eux sans leur accorder la moindre attention, et aller trouver une pauvre créature, une âme pure et sainte pour mettre en elle vos délices. Si un grand roi, dans son palais, tandis que les seigneurs de sa cour se tiennent autour de lui, la tête découverte, dans l'attitude du plus profond respect, apercevant tout à coup, à l'extrémité de la salle, un pauvre laboureur qui vient implorer sa libéralité ou sa justice, laissait en ce même instant les grands de son royaume pour aller trouver ce villageois ; et le frappant sur l'épaule, le regardant d'un œil serein, lui accordait une longue audience, et ordonnait de prendre soin de

lui et de ne rien lui refuser de ce qu'il demanderait, que dirions-nous de la conduite de ce prince ? Sans doute nous dirions qu'il est le plus juste et le plus humain comme le plus redoutable des monarques, puisqu'il sait si bien se faire craindre des grands, et s'abaisser de la sorte avec les petits. Oh ! que la bonté du Seigneur est plus admirable encore, lorsque, laissant de côté les orgueilleux et les superbes, il vient se reposer dans la demeure du vieillard, du pauvre, de l'innocent, et de ceux que le monde foule aux pieds, lorsqu'il y établit son séjour, et qu'il partage avec eux ses biens et ses plaisirs ! O noblesse infinie de mon Dieu ! Que votre douceur est admirable, Seigneur ! Oui, vous êtes vraiment grand, votre bonté est vraiment ineffable ; et par les consolations que vous prodiguez aux justes, vous montrez bien l'affection que vous leur portez.

VIII.

Des honneurs que les justes reçoivent de la bonté de Dieu.

Comment parler, ô mon Dieu, de l'estime que vous faites de vos saints, et des honneurs que vous leur accordez, soit pendant leur vie, soit après leur mort ? « Je suis, dites-vous, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob : voilà mon nom pour l'éternité : voilà quel sera mon mémorial de génération en génération. » *Exod.* III, 15. Vous pouviez bien, Seigneur, vous appeler le Dieu du ciel, de la terre et des mers. Et néanmoins, vous avez préféré le nom de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Vous le jugez donc plus digne de vous. Et en effet, ce nom montre mieux l'immensité de votre bonté. Un juste d'ailleurs a plus de valeur à vos yeux que ce monde visible tout entier ; car, c'est pour les besoins et le service des justes que vous avez créé l'univers. Quand le prince du monde parut en votre présence après avoir parcouru toute la terre, vous ne lui demandâtes pas les spectacles magnifiques et merveilleux qu'il y avait remarqués, mais s'il y avait vu cet homme simple et droit qui s'appelait Job. *Job*, I. Ainsi, ô mon Dieu, aucune des grandeurs de ce monde n'attire votre attention comme une âme juste, tant est vive envers elle votre tendresse paternelle !

Même, en ce monde, vous comblez les saints de tant d'honneurs

que vous faites de leurs restes mortels et des pauvres vêtements dont ils se sont servi l'objet d'une profonde vénération. Saint Grégoire rapporte que l'impératrice de Constantinople, qui était alors, pour ainsi parler, la souveraine du monde, lui envoya demander instamment la tête de l'apôtre saint Paul, avec certes de tous autres sentiments qu'Hérodiade quand elle demanda la tête de saint Jean-Baptiste. *Constant. August. Epist. xxx.* Le saint pontife lui répondit qu'il ne pouvait en aucune manière dépouiller Rome d'un pareil trésor, mais qu'il lui enverrait en dédommagement un joyau des plus précieux, à savoir, un fragment de la chaîne qui avait entouré les membres du grand Apôtre lorsqu'il tomba au pouvoir de Néron. Ainsi cet homme qui vivait, comme un pauvre ouvrier, du travail de ses mains, Dieu l'a élevé à une si haute dignité que les souverains de la terre considèrent comme un trésor un peu de fer qui a touché ses membres ! D'après le récit de saint Luc, le suaire du même Apôtre, et les moindres lambeaux de ses vêtements guérissaient les malades par leur simple contact ; et Dieu suspendait les lois de la nature pour honorer un peu d'étoffe qui avait couvert le corps d'un de ses saints.

Ce n'est pas seulement la dépouille des apôtres qu'il a ainsi honorée : il accorde tous les jours les mêmes honneurs à la poussière et aux restes de ses serviteurs. Il n'est pas de livres où il ne soit question de quelques miracles de cette nature. Dans les cinq livres de la vie de saint Bernard composés par trois auteurs remarquables, lesquels avaient été les témoins oculaires de ses vertus, on compte plus de douze cents soixante faits miraculeux. L'évêque d'une ville d'Espagne manda à ce grand saint qu'il souffrait continuellement d'une violente douleur de tête. Saint Bernard lui envoya un de ses bonnets. L'évêque s'en étant servi, le Maître suprême des créatures, en considération de celui dont ce bonnet avait touché la tête, rendit à l'instant même au malade une parfaite santé.

Il se passa une chose plus extraordinaire encore. Le même saint ayant reçu l'hospitalité d'un autre évêque à qui sa sainteté était connue, celui-ci fit mettre de côté le plat dans lequel le serviteur

de Dieu avait pris son repas. Quelque temps après, il fut en proie à de vives souffrances : il ordonna qu'on lui donnât à manger dans ce même plat, et il se sentit soulagé aussitôt. Que cet exemple apprenne aux hommes l'estime que la bonté divine témoigne aux saints. Pour eux, elle arrête le cours des lois de la nature; elle attache une certaine vertu et une certaine vénération, non-seulement à leur personne, non-seulement aux vêtements dont ils ont usé, mais encore aux vases mêmes dans lesquels ils ont mangé. Nous trouverions encore des exemples sans nombre de ce genre dans l'histoire des serviteurs de Dieu : et tous nous retraceraient l'amour immense du Seigneur pour eux, et les honneurs par lesquels il les a distingués. C'est du reste le fruit principal que nous devons retirer de ces pieuses lectures; car, incontestablement, la bonté admirable de Dieu éclate d'une manière plus brillante dans la conduite qu'il tient à l'égard des justes, que dans la création du firmament et de l'univers tout entier.

A ces honneurs, comme si ce n'était pas encore assez, vous en avez ajouté d'autres, ô mon Dieu; et vous avez comblé vos saints jusque dans leurs descendants. « Je suis le Dieu jaloux, disiez-vous au peuple hébreu; je traite avec miséricorde jusqu'à la millième génération ceux qui me donnent leur amour. » *Exod.*, xx, 5-6. Cette parole vous l'avez accomplie à l'égard de David, d'Abraham, de Loth son parent, et de plusieurs autres de vos serviteurs, dont vous avez béni et favorisé les descendants, encore qu'ils fussent méchants et idolâtres, en considération de la vertu de leurs ancêtres. C'est la même vérité que l'auguste Mère du Sauveur déclarait dans ce passage de son céleste cantique : « La miséricorde du Seigneur s'étend, de génération en génération, sur ceux qui le craignent. » *Luc.* i, 50.

IX.

De plusieurs autres choses qui nous révèlent la bonté de Dieu.

Cette même bonté que les œuvres de la grâce précédemment énoncées nous découvrent si bien, nous la voyons resplendir encore dans la vie et l'histoire des saints personnages. Elles nous

offrent la vérification et la preuve de tout ce que nous avons dit sur la providence du Seigneur envers ses amis, et sur la bonté qu'il leur témoigne. Parmi la foule des traits que je pourrais citer, je me bornerai à deux, qui concernent le premier une femme pécheresse, le second une femme innocente, sainte Marie Madeleine et sainte Catherine de Sienne.

Et d'abord quoi de plus étonnant que les grâces accordées par le Sauveur à la pécheresse de l'Evangile après sa glorieuse résurrection? Quoi de plus merveilleux que ce séjour de trente ans sur une montagne, sans éprouver le besoin de boire et de manger? Ce qui surpasse encore ces prodiges, c'est l'assiduité avec laquelle les anges la soulevaient sept fois le jour dans les airs pour entendre leurs mélodies et leurs cantiques divins, et la ramenaient fidèlement au lieu qu'elle avait choisi. Qui ne serait dans la plus profonde surprise, à la vue de faveurs si extraordinaires?

Mais pour exposer les faveurs et les témoignages d'amour dont le Seigneur combla sainte Catherine de Sienne, il faudrait, non pas quelques paroles, mais parcourir l'histoire tout entière qu'en a écrite son confesseur, religieux d'une sainteté peu commune, qui fut depuis général de l'ordre de Saint-Dominique. Il avait appris une grande partie de ce qu'il raconte de la bouche même de la pieuse vierge : et dans tous les cas, il affirme avec serment la vérité de tout ce qu'il rapporte.

Les preuves qui établissent la bonté divine sont bien nombreuses. En mettant à part la plus forte de toutes, qui consiste dans l'incarnation du Fils de Dieu, et dans la mort qu'il a endurée pour les hommes; les autres preuves n'exercent pas toutes la même influence sur les cœurs : cette influence varie suivant nos dispositions et la nature de notre piété. Pour ce qui me regarde, je déclare que l'une des choses qui jusqu'ici m'ont le plus étonné, et qui m'ont donné la plus haute idée de la bonté de mon Dieu, de l'amour dont il environne les âmes pures et saintes, c'est le spectacle de sa conduite envers sainte Catherine de Sienne, et les consolations de toute sorte par lesquelles il se plaisait à la visiter. Une fois, il lui arracha le cœur de la poitrine, et ne l'y remplaça qu'après l'avoir gardé trois jours. Il la prit pour son épouse en

présence de sa divine Mère et d'un grand nombre d'autres saints. Un jour qu'elle avait bu, en servant une malade, d'un breuvage des plus amers, le Sauveur lui apparut, et lui donna à boire d'une suave liqueur qui coulait de la plaie de son divin côté. En une autre circonstance, parce qu'elle s'était dépouillée d'une tunique pour en couvrir un pauvre, Jésus lui en donna une qui la rendit insensible au froid de l'hiver et aux chaleurs de l'été. Il lui fit encore éprouver une partie des douleurs et des tourments qu'avait soufferts son corps sacré. Il récitait quelquefois l'office divin avec elle, comme un religieux avec un autre religieux : chose que l'on aurait peine à croire, tant elle est inouïe et surprenante, si la sainte elle-même n'avait découvert ce trait de la familiarité de son Dieu. Que dire ensuite de ses magnifiques révélations, de l'efficacité de ses prières, des pécheurs obstinés qu'elle convertit, du temps qu'elle passait, sans autre aliment pour soutien, que la divine Eucharistie, comme l'affirme le pape Pie II dans la bulle de sa canonisation ? Que dire des extases et des ravissements qu'elle éprouvait après chacune de ses communions ? Une personne malveillante alla même jusqu'à lui enfoncer une aiguille dans la plante du pied, sans qu'elle le sentît. On eût dit qu'elle était de marbre. Comment raconter tous les miracles qui furent opérés pendant les trois jours qui précédèrent sa sépulture ?

On lit dans la bulle précitée qu'une pauvre malade ne pouvant approcher de son corps, à cause de l'affluence extraordinaire qui se pressait autour, fut néanmoins guérie dès qu'on lui eût remis une coiffe qui avait touché le corps de la sainte.

Or, il suffit de jeter un regard sur toutes ces merveilles, pour comprendre aussitôt l'amour infini que le Seigneur porte aux âmes pures. En voyant comment il les honore, comment il se conduit avec elles, comment il les réjouit et les console, comment il les purifie et les sanctifie, comment il les élève au-dessus des cieux, comment il écoute leurs prières, avec quelle familiarité il s'entretient avec elles, il leur communique ses secrets, et avec quelle fidélité il exécute leur volonté, on est d'abord tenté de s'étonner de cet abaissement et de cette familiarité d'une Majesté si haute vis-à-vis d'un être si petit que l'homme ; mais bientôt tout

étonnement cesse, et l'on comprend qu'on ne devait pas s'attendre à moins de la part de son infinie, de son immense, de son ineffable bonté; on comprend que le Seigneur aime à ce point les justes, et qu'il les favorise de communications aussi précieuses.

Sans doute, cet ordre de considérations permet de se faire une idée de l'amour sans bornes du Seigneur pour les âmes pures; mais quant à exprimer le degré de cet amour, aucune parole n'y réussirait. Dans les affections humaines, quand nous voyons une personne se livrer pour une autre à toute espèce d'excès, on dit communément qu'elle ne se possède plus, qu'elle a perdu la tête, ou toute autre chose propre à déclarer la grandeur de sa passion. Aucune de ces expressions ne pouvant convenir à la bonté et à la pureté infinie de Dieu, nous sommes dans l'impuissance de rendre la grandeur de son amour, et des bienfaits et des faveurs dont il comble ses familiers amis. C'est pourquoi, il faut nous borner à dire que Dieu, dont la bonté est infinie, doit évidemment aimer les bons d'un amour infini et agir envers eux en conséquence.

§ III.

De l'ordre de la gloire en tant qu'il fait connaître à l'homme la bonté divine.

Les biens qui se rattachent à l'ordre de la grâce, ô mon Dieu, faisant ressortir à ce point la grandeur de votre bonté, qu'en sera-t-il des biens de la gloire? Si vous traitez de la sorte vos amis dans cette vallée de larmes, comment les traiterez-vous dans le paradis de vos délices? Si vous les comblez ainsi de joie durant le voyage, quelle joie leur réservez-vous dans la patrie? Si vous les consolez ainsi dans le lieu de leur captivité, comment les consolerez-vous quand ils seront rendus à la liberté? Si vous leur ménagez de telles faveurs au temps de la pénitence, quelles faveurs leur accorderez-vous quand ils en recueilleront les fruits? S'ils dorment et s'ils reposent sur votre sein, quoique armés pour la guerre, qu'arrivera-t-il quand ils auront quitté leurs armes et qu'ils savoureront le plaisir du triomphe et de la victoire? Oh! quelle bonté vous leur témoignerez, ô mon Dieu, lorsque vous ne craindrez plus qu'ils s'enorgueillissent et que vos bienfaits ravivent leur vanité. C'est alors que vous leur découvrirez votre divine

face, que vous les appellerez chacun par son nom, que vous les ferez asseoir à votre table, et manger dans le même plat avec vous, que vous deviendrez une même chose avec eux, que vous leur donnerez part à tous vos biens, à savoir, à votre beauté, à votre divinité, à votre éternité, à votre béatitude, et que vous serez en eux toutes choses. Ravis d'être établis et confirmés en grâce, ils consacreront leur langue à célébrer vos louanges, et ils chanteront avec le Prophète : « Loue ton Seigneur, Jérusalem ; Sion, chante les louanges de ton Dieu ; car il a fortifié les barrières de tes portes, » afin que tu jouisses d'une éternelle et d'une inébranlable sécurité. *Psalm. cxlvii, 1-2.* C'est là que l'on connaît clairement la grandeur de votre bonté, et que les chœurs célestes répètent sans interruption ce cantique : « Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées. »

Où, Seigneur, la gloire immense par laquelle vous récompensez les justes nous découvre bien votre bonté ; ce qui nous la découvre encore, c'est l'amour et les faveurs avec lesquels vous les traitez dès cette vie, ce sont l'horreur que vous concevez des pécheurs et les peines terribles que vous leur avez préparées dans la vie à venir. Du même principe naissent à la fois et votre inestimable amour pour les bons et la haine que vous portez aux méchants ; car il ne convient pas moins à votre bonté immense et infinie de combler la vertu de faveurs souveraines et de haïr et de châtier avec sévérité l'iniquité. Aussi les menaces et les châtiments épouvantables que les prophètes sont chargés d'annoncer aux impies, s'ils excitent nos cœurs à la crainte, les excitent également à l'amour : non-seulement ils sont pour nous un témoignage de votre justice, mais ils le sont encore de votre bonté, l'indignation et le courroux avec lesquels vous vous déchaînez contre le mal nous faisant comprendre clairement combien votre nature a d'excellence et combien elle mérite d'être aimée.

Dirai-je encore que les peines éternelles de l'enfer réservées aux méchants, nous enseignent la même vérité que votre haine contre le péché ? C'est, en effet, un sujet de confusion pour le jugement des hommes de penser que vous punissez une faute temporelle par un supplice éternel, et que néanmoins cette puni-

tion est au-dessous de ce que mérite la faute. Comme vous êtes, ô mon Dieu, un abîme de miséricorde, vous êtes à la fois libéral dans vos récompenses et plein de compassion dans vos châtimens. Toujours vos récompenses sont supérieures à nos mérites, et toujours vos châtimens sont inférieurs à nos péchés. Et d'où vient qu'une peine, d'un côté aussi terrible, de l'autre aussi longue que celle de l'enfer, soit justement infligée en expiation d'une faute temporelle, quoiqu'elle ne soit pas en proportion exacte avec la gravité de cette dernière, sinon parce que votre bonté est si admirable et si incompréhensible qu'une offense commise à son égard ne saurait être dignement châtiée que par d'éternels tourmens? Et quelle sera donc cette bonté qu'une peine infinie, quand on l'a offensée, ne saurait parfaitement satisfaire! O bonté souveraine, ô bonté ineffable, vous seule expliquez cette loi, et il faut votre grandeur pour rendre petits de tels supplices; et effectivement vous êtes si grande que nul châtiment n'est assez terrible pour punir celui qui vous a offensée.

Après tout ce qui précède, il semblerait impossible de fournir de nouvelles preuves et de nouveaux témoignages de la bonté de notre Dieu. Et pourtant il est hors de doute que cela est tout au plus un point en comparaison de la preuve que nous fournit le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu. Jusque là, Seigneur, vous vous étiez borné à nous communiquer les biens distincts de votre essence auxquels nous pouvions participer. Je le proclame volontiers, ô mon Seigneur: en nous donnant part à ces trois ordres de biens, aux biens de la nature, aux biens de la grâce et aux biens de la gloire, vous nous avez fait part de tous les biens qui existent hors de vous. Mais en vous il y a un être qui vous est propre, et que vous ne pouviez communiquer à une créature qu'à la condition de l'associer à votre divinité. De même que quiconque possède l'être de l'homme est homme; de même quiconque possédera l'être de Dieu sera Dieu.

Or, cette grâce ineffable, vous avez résolu de toute éternité de l'accorder à l'homme; et non-seulement à l'homme, mais encore au monde entier en sa personne, puisque l'homme est l'abrégé de l'univers. O mon Dieu, quel langage tiendrons-nous, à la pensée

de cette merveille? Comment ne pas rester muet et ne pas défaillir, en présence d'une marque si inattendue de bonté? Que pouviez-vous faire de plus, ô mon Dieu? Que vous reste-t-il encore à nous communiquer? Quoi de plus propre à nous montrer la nature de votre bonté souveraine, que cette souveraine communication? Oui, Seigneur, vous êtes souverainement bon, et vous méritez d'être aimé d'un amour infini. A une bonté sans limites, il faut un amour sans limites; et tout amour qui n'en arrivera pas à ce point, ne comblera pas la mesure. Eussé-je une infinité de cœurs, je devrais les consacrer tous à vous aimer. Eussé-je une infinité de langues, je devrais les consacrer toutes à chanter vos louanges. Eussé-je une infinité de vies, je devrais les consacrer toutes à votre service. Eussé-je à renoncer à une infinité de mondes, je devrais les mépriser tous pour votre amour. Puisque je ne saurais le faire, accordez-moi, Seigneur, la grâce de vous aimer de toutes mes forces; et que votre amour me mette en état de résister énergiquement à tout amour étranger.

Toutes ces choses, ô mon âme, sont autant d'œuvres de cette bonté souveraine, autant d'étincelles qui ont jailli de ce cœur divin. Juge, par l'éclat de ces étincelles, de ce que doit être le foyer dont elles sont sorties. Si les effets de cette cause suprême sont si admirables, que sera cette cause elle-même? C'est là le bien immuable, le bien par essence, le bien que l'espace ne limite pas, que la nouveauté ne change pas, que le temps n'emporte pas, et qui ne reconnaît aucune dépendance. C'est le bien qui par lui seul suffit, qui par lui seul a la puissance, qui par lui seul produit le bonheur. C'est ce bien que l'on n'atteint pas au moyen des sens, parce qu'il est spirituel et éternel; mais que l'on connaît par l'entendement, que l'on goûte par la volonté, dont le cœur découvre la présence, que l'on cherche par la dévotion, que l'on trouve par l'espérance, que l'on embrasse par la charité, et dont la gloire nous met en possession pour toujours.

II.

Seconde considération : du second motif qui doit nous porter à l'amour de Dieu, à savoir, de la grandeur de sa beauté.

I.

De la beauté divine.

Ce n'est pas seulement la bonté, mais encore la beauté véritable qui excite fortement les cœurs à l'amour. De là cette assertion de quelques sages, que la beauté est l'objet de notre volonté ; tant ils étaient frappés de l'influence attractive qu'elle exerce sur nous. Si la beauté est aimable à ce point, combien devrez-vous l'être, ô mon Seigneur, vous abîme infini de beauté, vous la source inépuisable d'où naît tout ce qui est beau ? La beauté des créatures, ô mon Dieu, est particulière et limitée : votre beauté est universelle et sans limites ; car vous renfermez en vous seul la beauté de toutes vos œuvres. Et de même que le soleil a plus de clarté, de splendeur et d'éclat que toutes les étoiles du firmament ensemble, et qu'il répand à lui seul une lumière plus abondante ; de même vous avez une beauté infiniment supérieure à celle de tous les êtres créés, et infiniment plus capable de ravir et de charmer nos cœurs. Le soleil et la lune sont émerveillés de votre beauté ; c'est en elle que toute autre beauté a son origine, et les anges ne se lassent jamais de la contempler, parce qu'ils voient en elle la beauté et les qualités des créatures, d'une manière beaucoup plus parfaite que dans les créatures elles-mêmes.

Mais la beauté de ce monde visible, qu'est-elle, comparée à la beauté du monde invisible ? La beauté des corps comparée à la beauté des esprits célestes qu'est-elle, sinon ce qu'est l'éclat d'une étoile comparé à l'éclat du soleil ? L'évangéliste saint Jean nous raconte qu'il vit dans sa célèbre révélation, un ange revêtu d'une telle beauté et d'une telle splendeur, que l'apôtre allait se prosterner devant lui, si l'ange lui-même ne l'en eût détourné. Si la beauté de ces esprits bienheureux l'emporte autant sur toutes les beautés visibles, que faudra-t-il penser de la beauté qui résume parfaitement toute beauté visible et invisible ? Nous pourrions le comprendre d'une certaine façon, en considérant la multitude des

anges, les degrés et la hiérarchie de leurs perfections. Ils sont d'abord si nombreux qu'ils surpassent la multitude de toutes les autres espèces de créatures. Ils ne sont pas infinis; mais ils sont innombrables; et celui-là seul peut les compter qui compte la foule des étoiles, et les appelle chacune par son nom. Malgré leur nombre, il règne entre eux cependant une hiérarchie si parfaite que l'ordre supérieur, outre les qualités de l'ordre immédiatement inférieur, en possède d'autres qui constituent en lui une différence caractéristique. Nous avons quelque chose de semblable dans les degrés et les dignités de l'Eglise, où la dignité supérieure confère, avec les droits de la dignité inférieure, d'autres droits plus étendus qui servent à distinguer ces dignités entre elles. C'est ainsi qu'est constituée la hiérarchie ecclésiastique, depuis les ordres mineurs jusqu'au degré le plus élevé, c'est-à-dire jusqu'à la dignité de souverain pontife. Or, la constitution hiérarchique dont l'Eglise militante nous offre le spectacle, nous la trouvons également dans l'Eglise triomphante. Le premier chœur des esprits célestes se compose de ceux que l'on appelle communément anges. Les archanges qui forment le second chœur sont en plus grand nombre que les anges; le nombre des esprits dont se compose chacun des chœurs, croissant en proportion de leur excellence. En suivant la même marche, nous parcourrons les neuf chœurs jusqu'au dernier, le chœur des séraphins. Celui-ci est le plus rapproché de Dieu, et le plus éloigné du chœur des anges proprement dits: il contient en lui-même les perfections des autres esprits bienheureux, comme l'homme contient en lui-même les qualités et les perfections essentielles des animaux placés au-dessous de lui.

Or, je veux, Seigneur, en m'aidant de ces considérations, gravir l'échelle des créatures pour découvrir, comme d'un lieu d'observation élevé, quelque chose de votre beauté inestimable. Il est évident que vous possédez la beauté de toutes les créatures visibles, aussi bien que la beauté des créatures invisibles, lesquelles surpassent incomparablement les autres en nombre et en excellence. De plus, vous avez en vous d'innombrables beautés qui n'ont jamais été communiquées à aucune créature. Si la mer est grande

ce n'est pas seulement à cause des eaux que les rivières y portent, mais aussi à cause des eaux qu'elle renferme par elle-même, et dont la quantité est de beaucoup plus abondante. De même, ô mon Dieu, vous êtes un océan d'infinie beauté, non-seulement parce que vous avez en vous les beautés et les perfections de toutes les créatures, mais encore parce que vous en possédez une infinité d'autres qui sont propres à votre grandeur et que vous n'avez jamais communiquées au dehors ; et toutes cependant, bien loin de former des perfections distinctes , se résument dans une beauté infinie et d'une absolue simplicité.

Cela étant, essayons de comprendre la nature de cette beauté divine, la perfection de ce miroir de toutes choses , de cet abîme de toutes les grâces, de ce Seigneur qui possède de plein droit la beauté de toutes les créatures, indépendamment de la beauté suprême qui lui est propre. On dit que le tableau dans lequel le fameux peintre Apelle avait représenté Hélène, était extrêmement remarquable : pour l'exécuter, l'artiste avait fait poser cinq jeunes filles d'une physionomie admirable, et il avait emprunté à chacune d'elles leurs traits les plus distingués. Ainsi, il suffit à ce tableau de réunir les traits les plus frappants de cinq jeunes filles, pour être un tableau achevé : quelle sera donc la perfection de cette image qui réunit à sa beauté particulière la beauté de tout ce qui existe ? C'est une merveille que n'expliqueront ni le langage des anges, ni le langage des hommes. O candeur de la lumière éternelle ! ô miroir sans tache de la majesté de Dieu ! ô paradis de toutes les délices ! ô mon Créateur, que sera-ce de vous voir face à face ? Que sera-ce de voir cette lumière à la clarté de votre lumière ! O bienheureux le jour où je vous contemplerai , où vous me découvrirez vos traits divins, et où vous me montrerez avec eux tous les biens ! Ah ! ce jour ne saurait être payé trop cher au prix de tous les tourments et de toutes les épreuves du monde.

Enfin, telle est la grandeur de votre beauté qu'il suffit aux esprits célestes de la contempler et d'en jouir, pour faire leur bonheur, et combler tous leurs désirs. Votre beauté infinie, ils l'aiment de l'amour le plus ardent, ils l'aiment d'un amour sans fin, de toutes leurs forces , et ils dépensent à l'aimer toute leur éner-

gie sans se lasser jamais. L'objet admirable qu'ils ont devant les yeux attire et sollicite si vivement toutes leurs puissances, qu'ils ne sauraient s'empêcher de vous aimer actuellement et toujours de la sorte. C'est là l'enseignement tacite que nous donne saint Jean dans son Apocalypse, lorsqu'il nous dépeint les quatre animaux debout devant le trône de Dieu, et ne cessant ni le jour ni la nuit, de répéter : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées : la terre est remplie de sa gloire. » *Apoc.* iv, 8. En nous disant qu'ils ne cessaient jamais leurs louanges, il nous fait entendre qu'ils employaient toutes leurs forces à aimer et à chanter sans relâche ce Dieu en qui se trouvait leur repos.

Mais est-il étonnant que les anges tiennent cette conduite dans le ciel, puisque les saints ont agi ainsi jusqu'à un certain point dans ce lieu d'exil ? Sainte Claire, à ce que rapporte sa vie, fut visitée, après la fête de l'Epiphanie, par des consolations si abondantes ; son âme demeura si profondément absorbée en Dieu et plongée dans la suavité de l'amour, que durant plusieurs jours il lui fut extrêmement difficile d'écouter avec attention ce qu'on lui disait, et qu'elle n'y parvint qu'au prix de violents efforts, tant la pensée de Dieu avait ravi tous ses sens !

Ne soyons pas non plus surpris que la vue de la divine beauté soit suffisante pour combler la félicité des chœurs angéliques : ne suffit-elle pas à faire le bonheur du Seigneur des anges lui-même ? En quoi consiste son bonheur, sinon à se contempler lui-même et à jouir de sa beauté ? C'est une vérité qu'Aristote, philosophe païen, ne méconnut pas et qu'il établit en ces termes : « Il est évident, dit-il, que le bien par essence, étant doué de vie, doit s'appliquer à quelque chose. Or, affranchi, comme il l'est, des nécessités humaines, du dormir, du boire, du manger et des choses de ce genre, il ne lui reste d'autre exercice à pratiquer que celui de la contemplation. Mais que contemplerait-il ? Contemplerait-il un objet hors de lui, et chercherait-il dans cette contemplation sa félicité ? Assurément non : si un tel objet existait, par cela seul qu'il suffirait à la félicité divine, il serait supérieur en dignité et en noblesse au Bien suprême ; en sorte que cet objet, et non le Bien dont nous parlons, serait Dieu. Il reste donc avéré

que, si la contemplation est l'acte propre de Dieu, si la contemplation fait sa félicité, s'il ne contemple aucun objet distinct de lui; il reste, dis-je, avéré qu'il se contemple sans cesse lui-même, et que cette contemplation lui procure un bonheur infini. »

Quelle est donc cette beauté dont la vue seule suffit au bonheur de Dieu et le comble d'une félicité parfaite? Quelle est cette beauté que le Seigneur contemple de toute éternité, et qu'il contempera toujours, sans éprouver le moindre dégoût, et en recevant au contraire de cette contemplation une joie ineffable, en comparaison de laquelle toutes les créatures existantes et possibles ne sont rien? Comment l'homme ne se perdrait-il pas dans cet abîme immense, puisqu'il suffit à contenir la grandeur même de Dieu?

Encore une considération : Indubitablement, la beauté que peuvent offrir le monde visible et le monde invisible n'est en comparaison de la beauté infinie qu'une goutte d'eau en comparaison de l'océan, qu'une imperceptible étoile en comparaison du soleil. Je vais même trop loin; car ces créatures étant les unes et les autres limitées et finies, admettent la possibilité d'une comparaison. Mais entre deux extrêmes, l'un fini, l'autre infini, quelle proportion peut-il y avoir? Prenons, dans cette goutte de beauté déjà si petite qu'offre le monde entier, prenons, dis-je, une petite partie : arrêtons-nous à la beauté d'une créature isolément considérée. On connaît les folies de toute nature auxquelles des hommes se sont livrés et se livrent chaque jour pour les personnes qu'ils aiment : ils ne peuvent plus ni boire, ni manger, ni dormir; ils sont absorbés par une seule pensée; et ils en viennent quelquefois à perdre par ce motif la santé, la raison et la vie elle-même. C'est presque à ce point qu'Amnon, fils de David, fut conduit par son amour envers Thamar. Voilà ce que ressentent les hommes dès qu'ils sont frappés par une légère étincelle et une ombre de beauté. Que ressentiraient-ils si on leur offrait la beauté qui réunit celle de l'univers et celle de ce monde invisible et suprême qui est Dieu? Y a-t-il un genre de calcul capable de le supputer? y a-t-il une intelligence capable de le comprendre? Comment porter la patience jusqu'à souffrir qu'on se livre à tant d'excès en l'honneur d'une ombre de beauté, tandis qu'on fait

si peu en l'honneur de la beauté infinie et véritable? On ne regrette rien quand il s'agit d'un peu de cendre et de poussière, d'une fleur qui brille aujourd'hui et qui demain sera flétrie; et nous ne nous précipitons pas, Seigneur, à votre recherche? et nous ne vous aimons pas de toutes nos forces? et nous ne languissons pas d'amour pour vous à l'exemple de l'épouse des Cantiques? *Cant.* II, 5. Et le souvenir de votre beauté ne nous enlève pas toute faim et tout sommeil?

Que je vous aime donc de toutes mes entrailles, ô mon Maître, ô beauté sans limites. Que je vous aime, vous, océan de toutes les grâces, ô jardin de toutes les fleurs, tableau de toutes les beautés, abîme de toutes les perfections. Que mes yeux s'ouvrent pour voir ce spectacle admirable, et qu'ils se ferment à tout le reste. Que toutes les créatures soient pour moi, Seigneur, un miroir où je contemple vos traits, une image où je vous voie, une échelle qui me conduise à vous, un livre où je lise vos grandeurs. Ouvrez mes yeux, ô mon Dieu; daignez les oindre du collyre de votre grâce, afin qu'il me soit permis de jouir d'une certaine manière d'un seul rayon de votre splendeur. Faites que mon cœur vivement altéré de vous, s'écrie avec le Roi-Propète : « De même que le cerf soupire après les sources d'eaux vives, de même mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. Mon âme a soif du Dieu vivant; quand donc irai-je et paraîtrai-je devant la face de mon Dieu? » *Psalm.* XLI, 1.

Venez, venez, vous tous qui aimez le Seigneur; accourez à cette source, buvez de cette divine liqueur; joignez-vous aux instances du Psalmiste, et adressez-lui ces paroles : « C'est à vous que mon cœur a dit : Seigneur, je ne cesserai de chercher votre face, ne détournez pas de moi votre visage, » ô vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. *Psalm.* XXVI, 8-9.

II.

Sentiment remarquable de Platon sur la beauté de Dieu.

Presque toutes les considérations précédentes se retrouvent dans le langage prêté à Socrate par Platon dans son Dialogue intitulé, *le Banquet*. La conclusion qu'en déduit le philosophe grec

est celle-ci, que la sagesse et la félicité véritables, celles pour lesquelles l'homme ne doit reculer devant aucun genre d'épreuves, consistent dans la contemplation et l'amour de la véritable et parfaite beauté. Or, cette beauté parfaite, qui attire à elle et ravit les cœurs de ceux qui la contemplent, n'appartient qu'à Dieu. Platon démontre ce point en déterminant les conditions de la beauté sans tache, et en montrant que, hors de la divinité, on ne saurait les trouver. Il faut, en premier lieu, d'après lui, que la beauté parfaite soit éternelle, qu'elle n'ait ni commencement ni fin, qu'elle ne puisse ni croître ni diminuer. En second lieu, elle doit être telle qu'elle soit de tout point parfaite, et qu'elle exclue le moindre défaut. En troisième lieu, elle doit être au-dessus de toute altération : elle ne doit pas se flétrir avec les années, de façon à paraître belle en un temps et à ne l'être plus en un autre, mais il faut qu'elle reste toujours belle et toujours aimable. A ces conditions le philosophe ajoute que cette beauté ne doit pas résulter d'une participation accidentelle, comme la beauté des créatures : il faut qu'elle soit belle par essence; de telle manière qu'elle communique la beauté à tous les êtres de l'univers, et qu'elle ne la reçoive de personne. De même, tandis que toutes les choses créées sont sujettes à perdre une partie de leur beauté, la beauté suprême ne doit rien craindre de semblable, parce que sa puissance ne rencontre pas de puissance qui lui soit supérieure.

Après avoir déterminé ces conditions, Platon conclut que la sagesse et la félicité souveraines de l'homme consistent dans la connaissance de cette simple, suprême et éternelle beauté. Celui qui la contempera, qui l'aimera, qui l'imitera; celui qui par amour pour elle méprisera tout ce qui en ce monde paraît beau et aimable; celui-là possédera toute la sagesse et toute la félicité dont cette vie soit susceptible.

Ce sentiment, Platon le met dans la bouche de Socrate. Chose encore plus merveilleuse, Socrate déclare avoir puisé cette doctrine qu'il appelle doctrine de l'amour, auprès d'une femme remarquable par sa sagesse, nommée Diotîme. Quel est maintenant le chrétien qui ne sera pas surpris de trouver, dans cet enseignement d'un philosophe païen, le résumé d'une des parties princi-

pales de la philosophie chrétienne? N'y voyons-nous pas indiquée la fin de notre existence, qui embrasse la contemplation et l'amour de la beauté divine, et les moyens d'y parvenir, à savoir, le mépris de ce que le monde peut offrir de beau et d'aimable? Comment ne pas rendre grâces à Dieu, en considérant, d'autre part, que cette sagesse si élevée, dont la connaissance a valu à Platon le surnom de divin, est aujourd'hui l'apanage d'un grand nombre de personnes religieuses, de beaucoup de pauvres femmes, qui repoussant loin d'elles et répudiant les vanités mondaines, les sollicitudes de la terre, s'appliquent continuellement à s'élever vers Dieu, et à tenir leur cœur sans cesse occupé de contempler et d'aimer cette beauté divine, ainsi que les œuvres et les merveilles dont elle est le principe?

Ces réflexions serviront à faire comprendre ce que nous avons dit, il n'y a qu'un instant, de la beauté du Créateur, de la force avec laquelle elle attire vers elle nos cœurs. En effet, elle remplit parfaitement les conditions signalées par le philosophe athénien comme nécessaires à la suprême beauté; et c'est vainement qu'on les chercherait ailleurs. La connaissance de cette beauté divine forme, d'après le même philosophe, le fondement de ce qu'il appelle la doctrine de l'amour, parce que la beauté exerce sur nos cœurs la plus vive influence.

III.

Troisième considération : d'un autre motif d'aimer Dieu, à savoir, de l'amour étonnant que lui-même nous porte.

De même, dit saint Thomas, qu'aucune chose n'est plus propre à augmenter l'ardeur du feu que le feu lui-même; ainsi rien n'est plus propre que l'amour à produire l'amour. *LXI Opusc. vii.* Les bienfaits que nous avons reçus étant un motif d'aimer nos bienfaiteurs, l'amour qui est le premier de tous les dons, et le principe des autres bienfaits nous y portera encore davantage. C'est pourquoi il ne sera pas hors de propos d'élever les yeux de notre âme à la considération de l'amour surprenant que Dieu a eu pour les hommes. Et comme les hommes se rangent en deux classes, celle des bons et celle des méchants, nous parlerons ici

des uns et des autres. Quant à l'amour particulier du Seigneur envers les justes, à la manière dont il les traite, aux consolations qu'il leur accorde, aux honneurs dont il les favorise, il en a été déjà question dans la première de ces considérations. Que Dieu n'aime pas les méchants en tant que méchants, l'Écriture nous l'enseigne formellement lorsqu'elle dit que le méchant aussi bien que sa malice sont en horreur devant Dieu. *Sap.* xiv, 9. Nous nous occuperons conséquemment de l'amour que Dieu porte aux hommes, considérés en général et comme ses créatures; sentiment auquel est étroitement lié le désir qu'il éprouve du salut et du bonheur du genre humain.

Ce qui montre d'abord la grandeur de l'amour de Dieu pour les hommes, ce sont les bienfaits que nous avons précédemment mentionnés. Le caractère de l'amour étant de vouloir et de faire du bien à l'objet aimé, la deuxième de ces choses étant l'effet naturel de la première; il s'ensuit que pour nous avoir comblés des biens signalés tout à l'heure, il faut que Dieu nous ait particulièrement aimés. Aussi tout ce qui concerne les bienfaits du Seigneur, nous conduit-il à l'aimer: il en est de même de ce que nous avons dit de la grandeur de la bonté divine. Comme elle est la source d'où s'écoule l'amour, connaître l'abondance de la source, c'est connaître la profondeur du fleuve auquel elle donne naissance. Dans ce même but nous nous occuperons en ce moment des trois œuvres et des trois indices principaux du divin amour, à savoir, de la création, de la glorification et de la rédemption.

La première de ces œuvres nous découvre de plusieurs manières l'amour que renferme le cœur de Dieu. D'abord, l'homme étant l'ouvrage des mains du Seigneur, et ayant été fait à son image et à sa ressemblance, et formant le chef-d'œuvre de ce monde visible; comment Dieu ne l'aimerait-il pas, après lui avoir conféré lui-même une telle prééminence et une telle dignité? Il est si naturel d'aimer les choses que l'on a faites soi-même, qu'un arbre planté ou cultivé de nos propres mains est de notre part l'objet d'une affection particulière. Lorsque, au bout de quelque temps, nous le voyons en fleurs ou couvert de fruits, parmi plusieurs autres arbres, nous éprouvons beaucoup plus de joie à le

voir qu'à voir les arbres qui l'avoisinent : ces derniers sont pour nous en quelque sorte des arbres étrangers ; celui-là au contraire nous appartient en propre. Cette inclination étant une condition de cette nature dont vous êtes l'auteur, ô mon Dieu, nous devons nécessairement supposer en vous une perfection correspondante. Il n'y a rien de bon dans la créature qui n'existe à un degré infiniment supérieur dans le créateur. Conséquemment, si vous aimez, Seigneur, tout ce que vous avez créé, parce que la création est sortie de vos mains ; à plus forte raison aimez-vous celui pour lequel vous avez créé tout ce qui existe. Si vous aimez toutes vos œuvres, quelque forme que vous leur ayez donnée, à plus forte raison devez-vous aimer celui que vous avez formé à votre ressemblance et à votre image.

Aussi, cette considération est-elle une des principales sur lesquelles se fondait le prophète Isaïe pour implorer la miséricorde divine. « Jetez sur nous, Seigneur, disait-il, des regards de compassion, puisque nous sommes l'œuvre de vos mains. » *Isaï.* LXIV, 8-9. Job y puisait le sujet de sa confiance quand il s'écriait : « Oui, mon Dieu, vous étendrez votre droite vers l'œuvre de vos mains. » *Job.* XIV, 15. Précédemment, étonné de voir le Seigneur permettre au démon de le tourmenter avec tant de cruauté, il développait ainsi la raison de son étonnement : « Ce sont vos mains qui m'ont formé, et qui ont façonné tout mon être ; et vous me précipitez tout à coup dans un abîme de douleur ! Souvenez-vous, je vous en supplie, que vous m'avez fait comme on fait un vase d'argile. N'avez-vous pas répandu ma substance comme du lait ? Vous m'avez revêtu de peau et de chair ; et vous m'avez donné les nerfs et les os pour me fortifier. Vous m'avez accordé vie et miséricorde ; » et, semble ajouter le saint patriarche, vous abandonnez de la sorte celui que vous avez pris tant de soin à former ! *Job.* x, 8-12. On le voit, dans ses paroles Job s'appuie sur l'amour que lui portait le Seigneur, en tant qu'il était l'œuvre de de ses mains.

Ici se présente une observation des plus douces et des plus consolantes. C'est que vous avez aimé les hommes, ô mon Dieu, à ce point de créer pour eux ce monde si vaste et si admirable que nous

avons sous les yeux. Que ce soit une vérité incontestable la raison suivante le montre de la manière la plus évidente. Il est clair que vous n'avez pas créé le monde visible pour les anges : comme ils sont de purs esprits, ils n'ont besoin ni d'espace pour subsister, ni de choses corporelles pour se soutenir. Encore moins l'avez-vous créé pour vous-même : il ne vous était en aucune façon nécessaire, puisque vous vous suffisez à vous-même, ayant existé de toute éternité sans monde, aussi glorieux et aussi heureux que vous l'êtes aujourd'hui. Dire que vous l'avez créé pour les animaux privés de raison serait une ineptie. Ne connaissant pas l'auteur de l'univers, ils sont dans l'impuissance de le remercier de ce bienfait ; et ils ne méritent pas davantage d'être la raison finale de l'œuvre de ce Dieu tout sage et tout puissant.

D'où il résulte que ce théâtre immense, occupé par tant de choses, éclairé de tant de flambeaux, embelli avec tant de richesse et de variété, environné de cieux immenses et étincelants, gouverné par des lois fixes et merveilleuses, a été créé pour le service, la conservation et l'usage de l'homme. C'est un miroir où se découvrent à nous les traits du Créateur, un livre qui nous entretient et qui nous instruit de sa sagesse, de sa puissance, de sa providence et de sa bonté. Or, n'est-ce pas une preuve éclatante de l'amour et de l'estime de Dieu envers l'homme que d'avoir créé pour lui seul une si vaste demeure, de si vastes cieux, une si vaste terre, une si vaste mer, et d'avoir produit une infinité de choses pour satisfaire aux besoins de notre corps, c'est-à-dire de la moins noble et de la plus petite partie de nous-même ? C'est un témoignage d'affection non équivoque de la part d'un père envers son fils, lorsque, en l'établissant, il lui accorde une maison et un domestique importants. Mais que penser de l'amour du Père éternel pour l'homme, quand il lui donne le monde pour palais, toutes les créatures pour le service de sa maison, la terre et la mer pour approvisionner sa table, les astres du ciel pour l'éclairer et le jour et la nuit ; c'est-à-dire des globes qui au rapport de quelques savants, sont cent fois plus grands que la terre. Et s'il en est ainsi, quelle sera la grandeur des cieux où les astres se trouvent en si grand nombre ? Quelle sera la gran-

deur du monde, s'il est environné par de si vastes cieux? Comment ne pas reconnaître ici la libéralité et l'affection du bienfaiteur? Comment contenir sa joie, en pensant à l'estime dont le Seigneur a dû nous honorer, lorsqu'il nous a préparé une telle demeure? Qui ne sera frappé de la dignité de la nature humaine, en nous voyant constitués par Dieu même rois et seigneurs de l'univers, et en appréciant à sa juste valeur l'amour que suppose le don d'une telle royauté?

Mais les témoignages de votre amour ne s'arrêtent pas là, ô mon Dieu : ils vont encore plus loin. Nous en avons de plus frappants dans la multitude des choses que vous avez créées pour charmer l'homme et le récréer. En créant celles dont il avait besoin pour se maintenir, et en pourvoyant abondamment à toutes les nécessités de sa vie, vous avez été bien libéral envers vos serviteurs ; mais en ceci, vous nous traitez comme un père traite ses enfans, et des enfans tout petits et tendrement aimés qu'il cherche à divertir par les objets les plus propres à leur faire plaisir. Comment faire comprendre les œuvres innombrables que vous avez produites dans ce but? Comment dénombrer les couleurs si belles par lesquelles vous charmez nos regards ; les sons harmonieux par lesquels les oiseaux et les hommes captivent nos oreilles, les roses et les fleurs dont le parfum flatte notre odorat, tous ces objets admirables qui frappent notre vue, et qui sont pour nous un sujet continuel de récréation, en même temps que de progrès dans la connaissance de notre Créateur? Pourrait-il y avoir un plus sublime tableau que le ciel étoilé, des tapisseries plus gracieuses que les prairies en fleurs et que les arbres qui parent et dessinent le cours des ruisseaux? Où trouver de plus parfaites nuances que celles des rubis et des émeraudes? Quelles étoffes disputeront de finesse soyeuse, quels brocards disputeront d'éclat avec certaines fleurs où s'étalent les couleurs les plus vives et les plus variées? S'il n'en était pas ainsi, le Sauveur n'aurait pas dit dans l'Evangile : « Considérez les lis de vos campagnes : en vérité, je vous assure que Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'entre eux. » *Matth. vi, 28-29.*

Si nous avançons dans le champ si spacieux de vos œuvres et

de vos prodiges, nous trouvons, ô mon Dieu, une preuve irréfutable de votre amour dans la création de ce monde si vaste, si beau, formé d'objets si variés. Mais que sera-ce donc de nous avoir créés pour vous? de nous avoir créés pour nous rendre participants de votre nature, de votre propre bonheur et de votre propre gloire? Ce privilège n'appartenant de droit naturel à aucune créature, et vous étant dans ce sens exclusivement réservé, il s'ensuit qu'en nous donnant part à votre gloire divine, vous nous avez élevés d'une certaine manière à la dignité divine. Or, abstraction faite de cette grâce souveraine de l'union de notre humanité avec le Verbe éternel, que pouviez-vous nous donner de plus? A quel autre degré d'honneur pouvions-nous être élevés?

Assurément, ô mon Dieu, de même qu'aucune gloire n'est supérieure à la vôtre, de même nous ne pouvions prétendre à aucune dignité supérieure à cette dignité. Les séraphins les plus parfaits, ceux qui jouissent du bonheur de contempler de plus près votre beauté n'ont pas une fin supérieure en dignité à notre propre fin. Quoiqu'ils soient élevés de beaucoup au-dessus de nous par la condition de leur nature, ils ne le sont pas de même dans l'ordre de la grâce; car c'est pour la même fin et la même gloire que nous avons été créés, eux dans le ciel, et nous sur la terre. En nous destinant à une fin si haute, à une gloire si éclatante, à une fin et à une gloire telles que nul entendement divin ou humain ne saurait en imaginer de plus nobles, vous nous avez, Seigneur, prodigué tous vos trésors. S'il faut juger le cœur et l'amour par les bienfaits qu'ils inspirent, quel amour suppose ce bienfait d'une excellence telle que la toute-puissance divine ne pourrait nous en accorder de plus remarquable? O mon Dieu, que votre générosité et que votre libéralité sont grandes! Combien vous aimez ces hommes que vous avez créés pour des destinées si magnifiques! Que les anges vous bénissent, Seigneur; que les cieux et la terre publient vos louanges; que les hommes surtout consacrent leur vie à servir et à aimer un Dieu, qui lui-même les a tant aimés!

On croirait qu'il est impossible d'ajouter quelque chose à ces dons : pourtant votre science infinie, votre infinie bonté et votre

infinie charité ont trouvé le secret de le faire. Vous avez encore voulu fournir de votre propre côté le prix qui nous permet de mériter et d'acheter ce bonheur : vous nous avez donné le sang de votre Fils unique. Présent d'une valeur telle que la gloire à laquelle il nous conduit, ne saurait être plus grande, consistant dans la possession de Dieu même ; et cela n'est pas moins vrai du prix au moyen duquel cette gloire se procure. Ce sont deux bienfaits également souverains : ajouter à l'un et à l'autre serait également impossible.

Puisque les bienfaits et les présents sont les signes et les témoignages indubitables de l'amour, pouviez-vous, ô mon Dieu, nous témoigner votre amour d'une manière plus frappante ? En nous donnant un Sauveur vous avez pourvu à tous nos besoins : vous nous avez donné en lui un père, une mère, un frère, un maître, un avocat, un roi, un prêtre, un sacrifice, un modèle, la doctrine, la justice, la sagesse, la sanctification, la rédemption, le pardon des péchés, la grâce, la gloire, le salut, la vie, en un mot toute sorte de biens. Encore une fois, était-il possible de nous donner une preuve plus forte de votre amour ? D'ailleurs, votre Fils lui-même, qui habite dans votre sein et qui connaît les secrets de votre cœur, nous l'a déclaré quand il nous a dit : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. » *Joan.* III, 16. Nous eussiez-vous seulement donné votre Fils pour le connaître, le servir, l'aimer, vous nous auriez montré en cela une miséricorde toute particulière ; mais ce qui dépasse toute expression, c'est que vous en ayez fait en quelque sorte notre bien, avec le droit de payer de son sang le prix de notre salut.

Qu'il y ait en cela un argument de la plus grande et de la plus sincère charité, le divin Maître nous l'enseigne formellement par ces paroles : « Le degré le plus élevé auquel l'amour puisse être porté consiste à donner sa propre vie pour celui que l'on aime. » *Joan.* XV, 13. Après cela, comment douter que vous nous vouliez du bien, quand vous nous avez comblés de tant de faveurs, quand vous nous avez destinés à tant de gloire, quand vous

avez répandu sur nous ce que vos trésors divins contenaient de plus précieux.

A toutes ses preuves de l'amour de notre Dieu s'en joint encore une autre si remarquable, si étonnante, que le langage humain est impuissant à l'expliquer. Je veux parler de l'institution du très-saint sacrement. C'est pour demeurer au milieu de nous, pour venir en nos âmes, pour nous unir à lui de la manière la plus intime, que le Sauveur l'a établi. L'amour consistant essentiellement dans l'union, et, pour ainsi parler, dans l'identification de deux âmes ou de deux cœurs, il est dans la nature de l'amour de désirer vivement cette union. A ce titre, quel témoignage d'amour plus fort que d'avoir institué un sacrement dont l'effet principal est d'unir notre âme à Dieu, et d'en faire une même chose avec lui? Quoi de plus conforme à l'esprit du parfait et du véritable amour? Nous ne nous étendrons pas sur ce sujet présentement, parce qu'il est suffisamment développé à l'article des bienfaits divins, de même que dans le traité suivant où il en est fait une mention spéciale. Si nous l'indiquons ici, c'est pour fournir aux personnes désireuses d'allumer en leur cœur le divin amour, par la considération de l'amour que Dieu lui-même nous a témoigné, l'occasion d'ajouter cette raison aux raisons précédemment indiquées. Or, la valeur de cette raison est proportionnée à la valeur du bienfait sur lequel elle est fondée. La valeur de ce bienfait étant inestimable puisque Dieu même se donne à nous, et ce bienfait étant hors de comparaison avec tout autre bienfait; il s'ensuit qu'il suppose un amour hors de comparaison avec tout autre amour.

Il est bien grand l'amour que les parents ont pour leurs enfants; et pourtant les entrailles d'un père ne le portent pas à souffrir la présence d'un de ses enfants qui aura contracté un mariage contre sa volonté, ou commis envers lui une offense d'une semblable gravité. Pour notre Père céleste, un homme l'aurait-il offensé de toutes les manières, dès qu'il reviendra à lui de tout cœur, il en recevra le même accueil et le même pardon que reçut l'enfant prodigue. Le Prophète le savait bien quand il s'écriait : « Vous êtes notre père, Seigneur; Abraham ne sait pas qui nous

sommes, et Israël ne fait pas cas de nous. Vous seul, ô mon Dieu, êtes notre père, et votre nom durera éternellement. » *Isai. LXIII, 16.*

Un pareil amour naît, ô mon Dieu, de votre bonté : elle est la source d'où jaillissent deux fleuves précieux, l'amour et la miséricorde, celle-ci pour guérir nos maux, celui-là pour nous faire part de vos biens. Mais si la source est infinie, quel sera le fleuve auquel elle donnera naissance ? Aussi, loin de moi toute pensée de défiance et de découragement. Quoique je sois mauvais, quoique je ne me dissimule pas combien je suis indigne d'être aimé ; vous êtes bon néanmoins, ô mon Seigneur, et si bon, que loin de repousser les pécheurs, vous les attirez à vous, vous les accueillez et vous mangez avec eux. *Matth. IX.*

Ce qui couronne toutes ces preuves et toutes ces œuvres de votre amour, c'est que vous êtes, ô mon Dieu, l'amour même. Nous en avons pour garantie cette parole de votre Evangéliste : « Dieu est charité : quiconque demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui. » I *Joan. IV, 16.* O parole d'une douceur merveilleuse ! Quoi ! nous avons un Dieu qui est tout amour et dont l'amour constitue la nature ! S'il est beau de voir le soleil dans toute sa splendeur, que sera-ce de voir un Dieu qui est un foyer infini d'amour ? Ce foyer, que fera-t-il, sinon embraser et consumer ? Je vous contemple donc, ô mon Seigneur, au milieu de votre cour souveraine, comme un foyer sans bornes, comme un soleil tout en feu dont les rayons brûlants se répandent dans la vaste étendue des cieux, embrasant de leurs ardeurs tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage ; car l'amour est le principe de la vie et du mouvement de tout ce qui existe. Plus on est rapproché de ce divin soleil, plus on est pénétré de sa chaleur : et c'est pour cela que les séraphins sont complètement embrasés d'amour ; le rang qu'ils occupent dans la céleste hiérarchie les rapprochant le plus près de la Divinité.

Puisque toutes ces choses nous découvrent clairement, ô mon Dieu, la grandeur de votre amour ; puisque d'un autre côté, l'amour a tant d'efficacité pour produire l'amour ; comment ne vous aimerai-je pas de tout mon cœur ? D'où vient ma résistance

à un attrait si puissant ? Pourquoi demeuré-je sourd et insensible à la voix de tant de créatures qui me pressent de vous aimer ? Le rocher, tout froid et tout dur qu'il est , donne du feu lorsqu'on le frappe à plusieurs reprises ; et mon cœur serait assez dur pour ne pas donner une étincelle d'amour, quand toutes les créatures de l'univers frappent sur lui à coups redoublés ? S'il n'y a aucune substance au monde plus propre à communiquer le feu que le feu lui-même, pourquoi le feu de votre amour adorable n'enflammerait pas mon cœur de ses ardeurs ? Les philosophes démontrent que l'élément du feu n'est pas un corps infini ; car s'il en était ainsi , il embraserait tous les autres éléments , et transformerait l'univers en un vaste incendie. Mais vous, ô mon Dieu, vous êtes une fournaise infinie d'amour ; comment donc mon cœur ne s'enflammerait-il pas au contact de votre présence ? Quel est donc ce froid qui résiste à un feu si ardent ? O Roi de gloire, ô mon Dieu, ne permettez pas que le monde soit témoin d'une monstruosité telle que l'état glacial d'une créature qui s'approche d'un si puissant foyer. Embrasez, Seigneur, ce cœur plus froid que la neige, plus glacial que la glace elle-même ; afin qu'il vous aime de toutes ses forces, et comme vous voulez être aimé, et comme vous méritez de l'être. Que cet amour ne s'affaiblisse jamais et qu'il se perpétue dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Les observations précédentes se rapportent à l'amour de Dieu envers les hommes considérés d'une manière générale. Quant à l'amour particulier du Seigneur pour les justes, qui retracent dans leur vie l'image de la sainteté et de la pureté divines, nous ne nous en occupons pas ici pour deux raisons : premièrement, parce qu'il faudrait plus d'un livre pour faire ressortir la grandeur de cet amour ; en second lieu, parce que nous en avons dit quelques mots dans la première des considérations sur la bonté du Seigneur. Nous y avons, en effet, mentionné le soin et la providence paternelle de Dieu envers les bons, la pureté de vie qu'il leur accorde, les consolations dont il les favorise, les honneurs qu'il leur réserve, l'empressement avec lequel il exauce leurs prières. Si toutes ces choses sont des preuves de la bonté divine ,

elles sont aussi des preuves de l'amour du Seigneur envers les bons.

IV.

Quatrième considération : D'un autre motif d'aimer Dieu, à savoir, de la parenté spirituelle qu'il a établie entre nos âmes et lui.

Les liens de la parenté sont encore un motif très-puissant d'amour. Par cela seul que l'homme s'aime naturellement lui-même, il aime tout ce qui lui appartient d'une certaine manière. Deux personnes unies par les liens d'une parenté véritable sont en quelque sorte deux parties détachées d'un même tout. La langue latine fait ressortir ce point de vue avec une clarté parfaite : le mot de *consanguinité* dont elle se sert à cet effet indique clairement la participation au même sang. Or, de même que toutes les affections saintes naissent d'une même affection, à savoir, de l'amour de Dieu, le juste aimant en Dieu tout ce qu'il aime ; ainsi toutes les affections naturelles naissent d'une même affection naturelle, de l'amour que l'homme se porte à lui-même, amour en vertu duquel il aime tous ceux qui lui appartiennent. Evidemment cet amour est plus ou moins fort selon la proximité plus ou moins grande des divers degrés de parenté. Ces degrés étant très-nombreux, nous signalerons les liens les plus étroits auxquels ils donnent naissance : ces liens existent entre les frères d'abord, puis entre les parents et les enfants, puis entre les personnes unies par un heureux mariage. La première de ces affections est très-vive ; la seconde l'est encore plus ; la troisième surpasse en vivacité toutes les autres, puisque selon le langage de la sainte Ecriture, elle nous fait abandonner notre père et notre mère. *Genes. II.*

Chacun de ces liens est un motif puissant d'amour ; quel amour méritera donc celui à qui les divers titres sur lesquels ces liens sont fondés appartiennent d'une manière infiniment parfaite ? Et d'abord comment devons-nous aimer ce Dieu qui, n'étant pas notre frère selon la nature, a voulu le devenir selon la grâce ; ce Dieu qui, après avoir été vendu, mis au rebut, banni, supplicié par ceux-là même qu'il avait choisis pour ses frères, au lieu de les mépriser, les a attirés à lui, quoiqu'il en eût été rebuté, les a

rachetés, quoiqu'ils l'eussent vendu, les a ressuscités, quoiqu'ils l'aient mis à mort, leur a ouvert le chemin et la porte de la patrie, quoiqu'ils l'aient banni lui-même.

L'histoire nous apprend que, des deux frères par qui Rome fut fondée, l'un tua l'autre afin de n'avoir pas en lui un compétiteur à l'empire. Notre frère céleste au contraire, quand il était seul Fils de Dieu par nature, a voulu que nous le devinssions tous par la grâce; et pour nous l'obtenir il a sacrifié sa propre vie. Ainsi, tandis que d'autres ont ravi le jour à leur frère pour être les seuls à jouir d'une dignité ou d'un héritage, celui-ci a livré sa vie pour nous procurer le droit de partager ses honneurs. O frère très-aimant, qu'il était doux votre cœur, qu'elles étaient douces vos paroles, lorsque vous chargiez les saintes femmes d'annoncer en ces termes votre résurrection bénie à vos disciples : « Allez et dites à mes frères : Voici que je monte vers mon Père et le vôtre, vers mon Dieu et votre Dieu. » *Joan. xx, 17*. Que d'honneur pour l'homme; que d'humilité du côté de Dieu ! D'une part, vous nous élevez jusqu'à nous rendre semblables à vous; puisque, par la grâce, votre Père devient le nôtre. D'autre part, vous vous abaissez vous-même jusqu'à devenir l'égal de ceux que vous surpassez infiniment par nature.

Un lien encore plus fort que celui-ci est le lien qui unit les pères et leurs enfants; et il en résulte naturellement un plus vif amour. Mais le nom de père, à qui conviendrait-il mieux qu'au Seigneur ? N'est-ce pas une vérité que nous enseignait le divin Sauveur, quand il disait : « Ne donnez à personne sur la terre le nom de père : vous n'avez qu'un seul père, et ce père est dans les cieux. » *Matth. xxiii, 9*. C'est pour cela que dans le cours de l'Evangile, Jésus-Christ emploie toujours ce nom de père. « Votre Père, disait-il un jour, connaît les choses dont vous avez besoin, et il y pourvoira. » *Matth. vi, 32*. — « Aimez vos ennemis, dit-il ailleurs, afin d'être les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait tomber la pluie sur le juste comme sur le pécheur. Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » *Matth. v, 44-48*. C'est encore sous ce titre que nous devons, d'après la recomman-

dation expresse du Sauveur invoquer le Seigneur dans nos prières : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié... » *Matth.* vi, 9.

« Je les ramènerai, dit encore le Seigneur par l'organe de Jérémie, à travers les torrents impétueux dans un chemin où ils ne rencontreront pas d'obstacles ; car je suis devenu un père pour Israël, et Ephraïm est mon premier-né. » *Jerem.* xxxi, 9. — « Ephraïm, poursuit-il plus bas, n'est-il pas pour moi un enfant précieux et un enfant de délices ? Mes entrailles sont pour lui émues de tendresse ; et je le comblerai de mes miséricordes. » *Ibid.* 20.

Notre Père céleste pouvait-il nous exprimer son amour en des termes plus affectueux ? Et de crainte que nous voyions en ce titre un titre purement nominal, l'Apôtre ajoute qu'il a répandu dans les âmes de ses enfants selon la grâce le même esprit qui habite l'âme de son Fils selon la nature ; que cet esprit nous donne les sentiments dont il convient que nous soyons animés envers un tel père, et qu'il nous porte à implorer son secours et sa protection en toute confiance, comme un fils doit l'implorer de son père. *Galat.* iv, 6. O gloire et dignité incomparables ! O notre Père, que ce nom et que ce titre ont de douceur ; quel témoignage merveilleux d'honneur vous nous avez accordé ! et combien, après cela, nous sommes obligés de vous aimer !

Au-dessus de ces liens se place encore le lien du mariage et l'affection dont il est la source. Les personnes que ce lien unit ne se regardent plus comme deux personnes, mais comme une seule et même chose : d'où il suit, en vertu de l'amour que chacun se porte naturellement à soi-même, qu'il leur est également naturel de s'aimer l'un et l'autre. Qui serait ici capable de montrer l'immense supériorité de l'union spirituelle que le Seigneur contracte avec nos âmes sur l'union corporelle du mariage ? La première a pour objet les âmes, la seconde les corps ; la première est l'apanage des anges, la seconde des hommes ; l'une est l'ombre, l'autre est la vérité ; puisque, selon l'Apôtre, celle-là est l'image de celle-ci. *Ephes.* v, 29.

Les avantages et les perfections du mariage se réduisent à trois,

et ont pour fondement le lien qui constitue le mariage lui-même. Ce sont la fidélité, la fécondité et la perpétuité. Dans le mariage, la fidélité est souvent violée par l'adultère de l'un ou de l'autre des époux ; mais dans l'union spirituelle, la fidélité n'est jamais violée du côté du Seigneur. Lorsque nous la violons nous-mêmes, celui que nous offensoas est si compatissant qu'il invite l'adultère à se réconcilier, par ces touchantes paroles : « Vous avez fait le mal avec de nombreux amants : revenez à moi et je vous recevrai. » *Jerem. III, 1*. Il n'est pas rare que les enfants fassent défaut aux mariages d'ici-bas ; et quand ils ne font pas défaut, ils sont plus d'une fois les bourreaux et le tourment des parents. L'union spirituelle, au contraire, quand elle s'opère comme il convient, donne toujours naissance à des fils de bénédiction qui nous conduisent à la vie éternelle. Ces enfants, qui sont les bonnes œuvres vivifiées par la charité, sont le fruit de l'union de Dieu et de l'âme. Celle-ci n'en est pas seule la cause : elle en est, pour ainsi parler, le principe matériel ; mais Dieu en est le père et le principe formel. Ce sont là ces enfants que déteste Pharaon, et qu'il cherche à exterminer de toutes les manières, afin qu'ils n'arrivent pas à posséder le royaume que lui a fait perdre son orgueil. *Exod. I*.

Le lien du mariage ne saurait durer à jamais : il se brise nécessairement à la mort de l'un des époux ; et, comme le dit l'Apôtre, « lorsque son mari est mort, la femme est délivrée de la chaîne qui l'unissait à lui. » *I Corinth. VII, 39*. L'union spirituelle n'exclut pas de la sorte la perpétuité. Elle commence, dit saint Thomas, avec le baptême ; elle se consolide par la bonne vie, et elle se consomme par la mort. *S. Thom. Opusc. xxxii*. Une fois transportée dans le ciel, tout divorce devient impossible.

Et l'amour, les douceurs, les consolations attachées à cette union spirituelle, qui nous les expliquera ? Si vous désirez en savoir quelque chose, ouvrez le livre des Cantiques : vous y découvrirez des preuves d'un amour si grand, vous y verrez tant de suavité dans les propos réciproques de l'Époux céleste et de l'âme son épouse, que vous serez frappé d'admiration en présence de la condescendance avec laquelle la Majesté suprême daigne traiter l'âme pure et chaste à laquelle elle s'est unie. D'autre part, qu'elle

est surprenante cette familiarité de l'épouse, cette ardeur et cet excès d'amour qui lui arrachent tout d'abord cette parole : *Osculetur me osculo oris sui*, Cantic. 1, 4 ; parole que saint Bernard commente en ces termes : « Je ne l'ignore pas : la dignité royale aime le jugement ; et c'est à elle qu'il appartient de distribuer la justice. Mais l'impétuosité de l'amour ne considère aucun jugement ; elle n'observe pas de conseil ; elle ne voit pas un frein dans la honte ; elle n'obéit pas à la raison. C'est pourquoi l'amour prie, demande, conjure, insiste jusqu'à l'importunité : *Osculetur me osculo oris sui*. » Ne vous apercevez-vous pas que l'âme ainsi éprise de Dieu, est hors d'elle-même et dans une sorte d'ivresse par l'ardeur même de son amour ? Oubliant la majesté de son époux, elle ne saurait faire dire à ses lèvres que ce dont son cœur est rempli.

Il y a beaucoup plus de douceur dans les paroles adressées par l'Époux céleste à l'âme pieuse qu'il appelle à lui. « Levez-vous, lui dit-il, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, et venez. L'hiver est passé ; les pluies ont disparu ; les fleurs se sont montrées dans nos campagnes. Levez-vous donc, ma bien-aimée, ma toute belle, ma colombe, vous qui habitez dans les creux des rochers, dans les fentes du mur en ruines. Montrez-moi votre visage : que votre voix retentisse à mon oreille ; car votre voix est douce et vos traits gracieux. » *Cantic. 11, 10-14*. Quelles délices éprouvera, ô mon Dieu, l'âme à laquelle vous ferez entendre secrètement un si suave langage ! Vous nous avez déclaré vous-même que vos délices sont d'habiter avec les enfants des hommes : quels plaisirs réservez-vous donc à l'âme à laquelle vous adressez une si douce invitation ?

Puisque vous réunissez à un tel degré tous ces titres qui donnent un droit à l'amour, comment, Seigneur, ne vous aimerais-je pas de toutes ces manières ? Puisque vous êtes le frère, le père et l'époux de nos âmes, comment se fait-il que je ne vous aime pas de toutes les forces de mon cœur ? La jeune fille aime bien vivement celui qu'on lui destine pour époux, parce qu'elle espère être environnée par lui de consolation, de joie, de soutien, d'honneur et de félicité. Mais n'est-ce pas de vous que mon âme attend tous

ces biens ? N'êtes-vous pas mon trésor, mon héritage, mon compagnon, mon appui ? Ne trouvé-je pas en vous la fortune, l'honneur, les conseils, le salut, l'espérance, en un mot tous les biens ? Ne serais-je pas cruel envers moi-même si je ne vous aime pas ? « Celui-là seul s'aime véritablement lui-même, selon le mot de saint Augustin, qui sait vous aimer, ô mon Dieu. » *De Civit. Dei*, x, 4.

« O mon âme, s'écrie le même saint, tu as un époux, et tu ne le connais pas. Il est plus beau que tout ce qui existe, et tu n'as pas vu sa beauté. Il a vu la tienne ; car s'il ne la voyait pas, il ne t'aimerait pas. Tu ne la verras pas encore de quelque temps, parce qu'il se dérobe à nos regards. C'est pourquoi tu ne crains pas de l'offenser et de lui faire injure en dédaignant son amour incomparable, et en te livrant honteusement à des amants étrangers. Ah ! ne va pas commettre un mal si affreux. Si tu ne peux encore savoir ce qu'est un tel époux, considère du moins les gages qu'il t'a donnés : tu comprendras alors un peu avec quelle affection tu dois l'aimer, et avec quel soin et quelle diligence tu dois lui garder ton cœur. Il t'a donné sans doute beaucoup ; mais ce qu'il aime en toi est encore plus précieux. Qu'est-ce donc, ô mon âme, que ton époux t'a donné ! Promène tes regards sur le monde entier, et vois s'il y a quelque chose qui ne soit pas destiné à ton service. C'est la fin qu'il a imposée à toute la création : c'est à pourvoir à tes besoins, à satisfaire tes désirs qu'il l'a destinée. Quel est, à ton avis, l'auteur de ce plan admirable ? Dieu, n'est-ce pas ? Comment alors acceptes-tu le bienfait et méconnaiss-tu celui qui te l'accorde ? O quelle folie de ne pas désirer l'amour d'un Dieu si puissant ! quelle ingratitude de ne pas aimer celui qui nous a tant aimés ! Aime-le donc pour ce qu'il est, et aime-toi ensuite toi-même pour lui ; tel est, en effet, le pur et chaste amour, qu'il ne connoît ni rien d'impur, ni rien de fastidieux, ni rien de passager. » *De diligend. Deo*, iv.

Que les autres, ô mon âme, consacrent à un autre objet leurs adorations et leur amour. Pour moi, je sais que Dieu seul est le père et l'époux véritable de nos âmes, et que ce serait peu de mourir pour obtenir le bonheur de l'aimer.

Vous me direz peut-être : Oui, Dieu est vraiment l'époux de nos âmes ; mais à cause même de ses nombreuses épouses , l'amour qu'il portera à chacune d'elles sera diminué de l'amour qu'il portera à toutes les autres. — Il pourrait en être ainsi chez les hommes ; ils ne sont pas moins imparfaits dans leurs amours que dans leur puissance. Chez vous au contraire, Seigneur, de même que votre puissance n'est mêlée d'aucune imperfection , l'amour que vous avez pour vos serviteurs n'en admet pas davantage. Si vous êtes infini d'une manière, vous l'êtes également de l'autre. Comment son amour serait-il affaibli pour embrasser plusieurs objets, attendu qu'il n'a ni terme ni limite ? Nous jouissons tous aussi bien de la lumière du soleil, encore qu'il éclaire tous les hommes, que s'il nous éclairait à l'exclusion des autres. C'est ainsi que l'Époux céleste n'aime pas moins chacune des âmes pieuses que s'il n'en aimait qu'une seule. Il n'en est pas de Dieu comme de Jacob, qui aimait beaucoup plus Rachel que Lia. *Genes. xxix.* Etant infiniment parfaite, sa vertu n'est pas amoindrie parce qu'elle s'exerce sur plusieurs points à la fois.

V.

Cinquième considération : d'un autre motif d'aimer Dieu, à savoir, de la dépendance des créatures vis-à-vis du Créateur ; et de Dieu, en tant qu'il est notre béatitude et notre dernière fin.

I.

De la dépendance des créatures vis-à-vis du Créateur.

L'ordre d'idées que nous venons de développer en nous fondant sur la parenté spirituelle qui existe entre l'âme et Dieu, emprunte une plus grande clarté à la dépendance de la créature raisonnable vis-à-vis de son Créateur ; dépendance qui forme en quelque sorte une nouvelle parenté spirituelle. Ces deux considérations s'appuient ainsi l'une l'autre, et chacune est très-propre à embraser dans ses limites particulières notre cœur des ardeurs de l'amour divin.

Observons d'abord qu'un être peut avoir besoin d'un autre être et en dépendre de trois manières. Il y a des êtres qui dépendent d'un autre quant au principe de leur existence, mais qui, l'ayant

une fois reçue, la conservent par eux-mêmes sans le secours de ceux qui la leur ont donnée : telle est la condition d'un tableau, d'une maison au sortir des mains de l'ouvrier. Il y a des êtres qui dépendent des autres, même pour conserver leur existence : ainsi la vie du corps ne se maintient que grâce à la présence de l'âme et à sa vertu vivificatrice. Il y a enfin des êtres qui dépendent d'autrui en ce qui concerne leur perfection : telle est la condition du disciple vis-à-vis du maître qui l'instruit, de la femme vis-à-vis de l'époux, de qui elle reçoit les choses nécessaires aux usages de la vie.

Ces trois sortes de dépendance, en même temps qu'elles établissent entre les êtres qui en sont le sujet l'union et le lien les plus étroits, deviennent aussi un puissant motif d'amour. De là il résulte que tous les effets éprouvent une espèce d'amour et de respect pour les causes dont ils procèdent et desquelles ils attendent leur perfection. Dans le premier ordre de dépendance, nous voyons une affection très-vive régner entre les parents et leurs enfants : les animaux eux-mêmes nous en fournissent une preuve ; plus d'une fois ils ôtent la nourriture de leur bouche pour la donner à leurs petits, et ils se précipitent sur les épines et les javelots pour les défendre. Dans le deuxième ordre de dépendance, on remarque l'amour instinctif des membres pour la tête : ils se porteront eux-mêmes au-devant du glaive, la conservant ainsi à leurs dépens ; ce que ne font ni les parents pour leurs enfants ni les enfants pour leurs parents. Dans le troisième ordre de dépendance, on peut citer l'amour ardent qu'une épouse porte à son époux, duquel elle attend en beaucoup de choses sa propre perfection.

Comme il est incontestable que ces trois sortes de causalités ne se trouvent réunies qu'en Dieu seul, et qu'elles se trouvent en lui à un degré infini de perfection, quel amour devons-nous avoir pour ce Seigneur auquel nous rattachent des liens si variés ? Si c'est lui qui nous a donné l'être, nous devons l'aimer comme des enfants doivent aimer un père ; si c'est lui qui nous conserve notre existence, nous devons l'aimer comme les membres aiment le tête ; si c'est lui qui nous conduira à notre perfection et qui

accomplira tous nos désirs, nous devons l'aimer comme une épouse fidèle aime son époux. Espérant de Dieu seul tous ces biens si divers, il s'ensuit que nous sommes obligés à l'aimer de toutes ces manières et encore plus, vu que son action est beaucoup plus parfaite que l'action de toutes les autres causes. Reconnais, ô mon âme, toutes ces obligations; tu ne peux pas douter què le Seigneur ne soit l'auteur de ce que tu es, de ce que tu as été, de ce que tu espères; ce sont autant de liens et de dettes qui t'imposent le devoir d'aimer celui qui t'a comblée, te comble et te comblera encore de tant de biens.

Que je vous aime donc, ô mon Dieu, puisque je suis votre ouvrage, puisque vous êtes l'auteur de tout l'être que je possède. Que les eaux retournent au lieu d'où elles sont sorties, que l'effet revienne à la cause de laquelle il procède, que la créature revienne à son Créateur. C'est une injustice criante que l'un bâtisse une maison et qu'un autre l'habite, que l'un sème et que l'autre recueille les fruits de ce qui a été semé. Ne permettez pas, Seigneur, que je me rende coupable de cette trahison envers vous, et que je livre à tout autre qu'à vous les clefs de votre propre bien. C'est à vous que j'appartiens, c'est à vous que j'appartiendrai, c'est à vous que je veux appartenir à jamais. Recevez-moi en cette qualité dans votre maison, et ne repoussez pas loin de vous celui que vous avez créé pour vous.

Que je vous aime encore, mon Seigneur et mon Dieu, parce que vous me conservez et que vous maintenez l'être que vous m'avez donné. En même temps qu'elle donne naissance aux branches, la racine leur conserve la vie qu'elles en ont reçue. C'est ainsi, ô mon Créateur, que vous êtes à la fois la racine et le principe de mon être, et l'auteur de ma conservation. A qui donc penserai-je sinon à vous? Les branches d'un arbre n'accordent à aucune chose créée un amour et un respect naturel plus grands qu'à la racine de laquelle elles sont sorties, et de laquelle elles recoivent leur vie et leur beauté. Peu leur importe que, dans l'univers, l'on vive ou l'on meure, pourvu que la racine, source de leur propre existence, subsiste fraîche et vigoureuse.

Et moi, Seigneur, sur qui porterai-je mes yeux sinon sur

vous ? Qui m'efforceraï-je d'aimer, si je ne m'efforce de vous aimer, vous dont les mains m'ont tiré du néant, vous dont la providence me soutient, vous qui avez mis vos créatures à mon service, vous qui me donnez l'être, la vie et tout ce que je possède ? En vous se trouve la cause et l'origine de tous mes biens : je suis l'un des innombrables rameaux à qui vous communiquez votre sève vivifiante ; je n'ai rien à voir ni avec le ciel ni avec la terre ; c'est à vous seul que je dois m'adresser, parce que vous êtes seul tout mon bien et tout mon trésor. La vigne fructifie non-seulement pour celui qui l'a plantée, mais encore pour celui qui la travaille, qui l'arrose et qui l'entretient. Or, après avoir planté cette vigne de vos propres mains par la création, vous l'avez arrosée, travaillée, entretenue par votre providence : à qui donc, sinon à vous, appartiendra-t-il d'en recueillir les fruits ? Je suis votre héritage, ô mon Dieu, et vous êtes mon Seigneur et mon Maître. A vous toutes les plantes de ce jardin, c'est-à-dire toutes les puissances de mon âme ; à vous toutes les fleurs, c'est-à-dire toutes mes bonnes pensées ; à vous tous les fruits, c'est-à-dire toutes mes paroles et toutes mes œuvres. Que mes yeux vous bénissent, que ma langue chante vos louanges, que mes mains s'occupent de vous servir, que mes pieds parcourent le chemin de vos commandements, que mes entrailles se pénètrent de votre amour, que ma mémoire ne vous oublie jamais, que mon entendement vous contemple sans cesse, que ma volonté cherche en vous seul ses délices et sa gloire. Voilà, ô mon Dieu, les fruits propres à cet héritage. Elevez tout autour une muraille enflammée ; fermez-en toutes les portes afin que personne n'y puisse entrer. Je vous le demande et je vous en conjure, vous toutes, créatures de l'univers, au nom de la puissance de notre commun Maître et de l'obéissance qui lui est due, respectez entièrement tout ce que renferme cet héritage. Que tout, Seigneur, vous y appartienne ; que tout y soit consacré à faire votre volonté. Que toutes les créatures renoncent à mon amour, et que je meure de mon côté à toutes les créatures.

Que je vous aime, Seigneur, vous qui seul achèverez cette œuvre que vous avez commencée, et qui donnerez à mon âme la

perfection dont elle est susceptible. Aux créatures inférieures à l'homme, vous avez donné en une fois tout ce qu'elles devaient recevoir. Mais pour l'homme, à cause de sa noblesse, quoique vous lui ayez donné beaucoup en le créant, vous lui réservez encore plus dans l'avenir. Vous désirez ainsi l'unir étroitement à vous, et l'obligez à vous aimer, moins pour ce qu'il a déjà reçu de vous, que pour ce qu'il espère en recevoir.

II.

De Dieu, en tant qu'il est notre béatitude et notre dernière fin.

Quelques puissantes que soient les considérations précédentes pour allumer en nous le divin amour, celle que nous abordons l'est bien davantage. Ici, ô mon Dieu, vous m'apparaissez comme ma félicité, ma béatitude et ma dernière fin. Or, d'après les philosophes, l'amour dû à notre dernière fin est sans mesure, en ce sens qu'étant désirée en elle-même, et non pour un autre motif, on ne saurait assigner aucune limite à l'amour dont elle est l'objet.

Mais quelle est ma béatitude, et ma dernière fin, sinon vous, Seigneur ? Vous êtes le but de ma course, le port vers lequel ma nef se dirige, le terme de tous mes desirs : pourquoi donc ne vous aimerai-je pas à ce point de vue, comme vous le méritez ? Le feu et l'air font éclater les montagnes, trembler la terre lorsqu'ils y sont emprisonnés et qu'ils veulent gagner le milieu qui leur convient : et j'hésiterais à m'arracher aux créatures ; et je n'affronterais pas le fer et la flamme pour m'élancer vers vous et chercher en vous mon repos ? Un objet que l'on a fait exprès pour un vase n'est à sa place que dans ce même vase auquel il est destiné. Or, mon âme a été créée pour vous : comment serait-elle bien avec une autre chose que vous ? Souvenez-vous, Seigneur, que si je suis fait pour vous, vous êtes aussi pour moi. Ne vous éloignez pas de moi, afin que je puisse arriver jusqu'à vous. Je ne m'avance qu'avec beaucoup de lenteur ; souvent même, après avoir fait quelques pas, je retourne en arrière. Daignez, ô mon Dieu, attendre avec condescendance une créature qui ne vous suit qu'à pas inégaux.

O mon Seigneur et mon salut, pourquoi tant d'hésitations !

pourquoi ne pas courir avec empressement après un bien dans lequel sont renfermés tous les autres biens ? Y a-t-il une seule chose désirable que nous ne trouvions pas plus facilement dans cet abîme de bonté que dans les marais fangeux des créatures ? Les hommes aiment les richesses ; ils aiment les honneurs , les commodités de la vie, la tranquillité, la science, la vertu, les plaisirs et autres choses semblables , et ils les aiment tant qu'ils se sacrifient quelquefois eux-mêmes pour les obtenir. Insensés et ignorants que vous êtes ! pourquoi aimer l'ombre et dédaigner la vérité ? pourquoi tendre vos filets dans des lagunes marécageuses, quand vous avez devant vous l'océan ? Si chacun de ces biens mérite votre amour ; que méritera donc celui qui est infiniment au-dessus de ces biens réunis ! Si le père du prophète Samuel a pu dire à sa femme pour la consoler de n'avoir pas d'enfants, qu'il était plus lui-même pour elle que dix enfants ; n'aurez-vous pas à plus juste titre, Seigneur, le droit de dire à l'âme du juste que vous êtes plus pour elle que toutes les créatures ? La paix, les richesses, les plaisirs que l'on trouve dans les créatures , ne les trouvera-t-on pas d'une manière infiniment plus élevée dans le Créateur ? Les plaisirs du monde sont des plaisirs charnels, impurs , trompeurs , courts et passagers. On ne les obtient qu'avec peine , on ne les possède qu'avec souci , on ne les perd qu'avec douleur. Ils durent peu, et ils nous causent beaucoup de mal : ils remplissent l'âme sans jamais la rassasier : ils la séduisent, mais sans la fortifier. Au lieu d'augmenter son bonheur , ils la rendent plus misérable, plus altérée de félicité, plus étrangère à Dieu et à elle-même, plus rapprochée de la condition de la brute.

« Malheureux, s'écriait saint Augustin , celui dont les biens périssables ont enlacé le cœur : aussi, quand il vient à les perdre , est-il cruellement déchiré. » *Manual*. L'expérience de la douleur dont cet amour désordonné est la cause, lui fait comprendre la misère de son état avant même qu'il la ressente. Mais vous, ô mon Dieu, nul ne vous perd, sinon celui qui vous abandonne volontairement. Celui qui vous aime entrera dans la joie de son Seigneur ; il n'aura rien à redouter, et ne trouvera que délices dans la possession du Bien qui n'a pas de limites.

Les plaisirs du monde sont encore bien restreints : ce sont des plaisirs particuliers et qui ne s'adressent qu'à un seul de nos sens. Vous au contraire, ô mon Dieu, vous êtes une source de plaisirs universels, et vous faites les délices spirituelles de toutes les âmes. « Qu'est-ce donc que j'aime, quand je vous aime, s'écriait l'un de vos plus affectueux serviteurs ? Ce n'est ni une beauté corporelle, ni la majesté du temps, ni l'éclat de la lumière, ni une harmonie douce et mélodieuse, ni les parfums des fleurs ou des baumes aromatiques, ni la saveur d'un miel ou d'une manne qui charme le goût, ni un objet que je puisse presser dans mes bras : non, ce n'est pas là ce que j'aime, quand j'aime mon Dieu. J'aime une lumière, une voix, un parfum, un aliment, un objet que saisit, non l'homme extérieur, mais l'homme intérieur ; une lumière qui éclaire mon âme de sa splendeur et qui ne connaît pas de lieu, un son que le vent n'emporte pas avec lui, un parfum que ne disperse pas le souffle des airs, un aliment dont on n'est jamais rassasié, un objet que l'on embrasse sans en être jamais séparé. Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu. » *August. Soliloq. xxxi ; Confess. x, 6.*

Ainsi, tous les plaisirs ensemble, et tout ce qui peut être aimé ne se trouvent qu'en Dieu, et s'y trouvent de telle sorte que le Sage a eu raison de dire : « Toutes les choses qui sont le but de nos désirs ne sauraient lui être comparées. » *Prov. iii, 15.* Mot plein de profondeur ; car, selon le philosophe, il ne saurait y avoir de comparaison possible entre deux êtres qui n'auraient aucun point commun de ressemblance. Comment comparer ce qui est et ce qui n'est pas ? On ne compare pas le centre et la circonférence l'un à l'autre, quoique ce soient des objets finis. Quelle comparaison établira-t-on alors entre la créature et le Créateur, entre le fini et l'Infini ? Et si toutes les choses réunies ne sauraient être comparées au Bien suprême, oserions-nous lui comparer ces choses prises isolément ?

Or, on aime chacune de ces choses pour ce qu'elle renferme de bon ; c'est ainsi qu'on aime les honneurs, les richesses, les plaisirs. Mais celui en qui l'on trouvera des honneurs, des richesses, des plaisirs sans mesure, ne méritera-t-il pas de notre part un amour sans mesure ?

Que je vous aime donc, ô mon Dieu, du plus étroit et du plus ardent amour. Que toutes mes affections, tous mes désirs tendent vers vous, que je m'attache inséparablement à vous, très-doux époux de mon âme, de qui j'attends toute sorte de biens. Le lierre s'attache aux arbres de tant de manières, qu'il paraît y être retenu par toutes ses fibres. Au moyen de cet appui il s'élève dans les airs, et atteint la fin pour laquelle il a été créé. Et moi, Seigneur, quel arbre, sinon vous, sera mon soutien et me permettra de grandir et d'obtenir ce qui me manque? Le lierre croît beaucoup; il offre un beau spectacle lorsqu'il entoure de ses feuilles innombrables l'arbre qui est son appui; mais l'âme qui s'appuie sur vous croît beaucoup plus en grâces et en vertus. Pourquoi donc ne m'efforcerai-je pas de m'unir à vous par toutes mes puissances, comme par autant de bras? pourquoi ne vous aimerai-je pas de toute mon âme, de toutes mes forces et de tous mes sens? Venez à mon aide, ô mon Dieu et mon Seigneur, et attirez-moi à vous, puisque le poids de ma nature mortelle m'entraîne en un sens opposé. O vous qui êtes monté sur l'arbre de la croix pour faire venir vers vous toutes choses; vous dont la charité immense a réuni deux natures distinctes dans l'unité de personne pour être une même chose avec nous, daignez fixer nos cœurs en vous par les liens d'un amour si fort, que nous aussi nous soyons une même chose avec vous, et que l'un de vos plus ardents désirs soit réalisé.

III.

De l'utilité de la considération précédente.

La considération précédente offre l'avantage de nous pénétrer de sentiments d'humilité et de soumission envers Dieu, à la vue de la dépendance étroite qui rend Dieu l'arbitre de notre bien et de notre être, dans le passé comme dans le présent et dans l'avenir. C'est dans ces dispositions que le saint roi David disait au Seigneur : « Mon sort se trouve, Seigneur, entre vos mains. » *Psalm. xxx, 16.* Passage qu'un interprète rend de la manière suivante : « Vos mains, Seigneur, déterminent les temps de mon existence, » le présent, le passé et l'avenir. Dans le passé, j'ai reçu de vous l'être que je possède; présentement vous me donnez cet être en me le

conservant, comme le soleil le fait à l'égard des rayons de lumière dont il est le foyer. Pour ce qui est de l'avenir, j'attends de vous seul la perfection de mon être : vous seul me mettez en possession de ma dernière fin ; et alors un repos, une paix sans mélange, la jouissance de tous les biens seront le partage de mon âme unie à vous, transformée en vous, et participant à cette béatitude pour laquelle vous l'avez créée.

De même, ô mon Dieu, qu'en fixant du haut du ciel sur moi les regards de votre tendresse paternelle, vous verrez en mon âme les rayons de votre miséricorde ; de même, quand mon âme élève vers vous ses yeux avec une humilité et un respect véritables, elle éprouve l'action de votre lumière. C'est ainsi que les astres reçoivent du soleil leur vertu et leur éclat. Puisque ces regards sont le canal par lequel votre grâce descend et se répand dans nos âmes, il ne me reste plus qu'à ne jamais perdre votre trône de vue et à m'écrier avec le Prophète : « Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur ; car il délivrera mes pieds de toute embûche. » — Si je le regarde moi-même, il daignera à la fin me regarder aussi de son côté. — « J'ai levé vers vous mes regards, disait encore le Psalmiste : j'ai levé vers vous mes regards, ô souverain habitant des cieux ; mes yeux sont comme les yeux des serviteurs qui ne se détachent pas de leur maître. » *Psalm. xxiv, 15 ; Psalm. cxxii, 1.*

VI.

Sixième considération : d'un autre motif d'aimer Dieu, à savoir, des rapports et de la ressemblance de notre âme avec son Créateur.

O miséricordieux Seigneur, toutes les raisons qui commandent l'amour me pressent de vous aimer ; et quoiqu'elles se présentent à moi avec un degré infini de perfection, je ne vous aime pas d'un parfait et souverain amour. Il nous suffit souvent d'un seul de ces motifs pour aimer jusqu'à la folie une créature, et jusqu'à lui sacrifier notre vie. Et quand tous ces motifs réunis nous sollicitent d'une voix si puissante de vous aimer, ô mon Dieu, on reste dans une indifférence glaciale, on ne brûle pas pour vous, et on n'est pas prêt à souffrir pour vous mille morts ! Si l'amour de-

mande des bienfaits, nous n'en avons jamais autant reçu que de vous. S'il demande l'amour, nul ne nous aime autant que vous. Si l'on veut les liens de parenté, il n'y a pas de lien plus fort que celui par lequel notre âme est unie à vous. S'il s'agit de perfections, qui l'emportera sur vous en perfection, en bonté, en beauté, en bienveillance, en noblesse, en sagesse, en puissance, en richesse? Quelle libéralité osera-t-on comparer à celle qui vous porte à nous communiquer vos trésors et à vous communiquer vous-même à vos créatures? Par quoi donc notre cœur est-il retenu? Comment ne vole-t-il pas vers vous? Quelle est cette chaîne si forte qui nous prive de la liberté d'accourir auprès de vous? Serait-ce l'amour des choses de ce monde? Mais le monde et tout ce qu'il renferme est semblable à la fleur des champs : comment un obstacle si fragile s'opposerait-il à l'impétuosité de notre élan vers vous? Est-ce que, par hasard, une paille légère serait capable d'arrêter dans les airs la chute d'une pierre, de neutraliser la force qui l'attire vers son centre? Non, vous ne permettez pas, ô mon Créateur, que les choses de ce monde, véritable brin de paille, nous empêchent de nous porter ardemment vers vous, la fin dernière et le centre de nos âmes.

Peut-être qu'ici un chrétien peu éclairé se récriera en ces termes : Sans doute, ces raisons et ces motifs divers s'appliquent à l'amour de Dieu ; mais quelle proportion, quels rapports de convenance pourrait-il y avoir entre un être si petit et un être si élevé? Dieu est au plus haut point de la grandeur : l'homme est dans la plus profonde bassesse. Dieu est un esprit pur, et, en cette qualité, inaccessible et incompréhensible : l'homme au contraire n'est que chair et qu'une chair misérable. Quels rapports entre la fange et l'or pur? Comment supposer qu'un lien d'amour unisse deux êtres si différents?

O Seigneur admirable, vous n'avez pas voulu qu'il en fût ainsi, parce que vous avez voulu que tous les motifs d'amour s'appliquassent à vous. Vous avez voulu qu'il y ait proportion et ressemblance entre l'homme et vous, entre celui qui aime et celui qui est aimé ; la ressemblance étant l'une des sources les plus abondantes de l'amour. A qui mon âme ressemblera-t-elle plus

qu'à vous, puisqu'elle a été créée à votre image et à votre ressemblance ? Avec qui mon cœur se trouvera-t-il mieux qu'avec vous, puisque vous l'avez créé pour vous ? Quels rapports plus étroits que les rapports du vase et de l'objet pour lequel il a été fait ? Eh bien ! mon âme a été destinée à devenir un vase d'élection où vous daigneriez vous-même habiter ; et c'est pour cela que nul objet créé ne saurait en combler la capacité. Encore une fois, avec qui aurai-je des rapports plus étroits de ressemblance qu'avec vous ?

En vérité, ô mon Dieu, elle est frappante la ressemblance que vous avez établie entre notre âme et vous, soit du côté de la substance, soit par la manière dont elle existe, pense et agit. Vous êtes esprit, et notre âme est esprit : vous êtes invisible, et notre âme est invisible : vous êtes immortel, et notre âme est immortelle : vous avez un entendement, une volonté et un libre arbitre, et notre âme possède ces mêmes facultés. Vous avez la bonté, la sainteté, la vertu dans toute leur perfection : notre âme aussi, avant que le démon eût altéré la ressemblance que vous y aviez imprimée, était ornée de vertu et de bonté. Et encore, malgré cette altération, il reste en nous des traces et des vestiges de notre première beauté. Tels sont, l'amour naturel du bien, l'horreur du mal, la reconnaissance, et les sentiments de ce genre.

Que dirai-je de votre mode d'existence et de votre mode d'action ? Tout en étant infiniment simple et indivisible, vous êtes tout entier présent dans le monde et tout entier présent à chacune de ses parties. De même, notre âme, jouissant d'une semblable condition, est tout entière dans le corps et tout entière dans chacune de ses parties. Vous, ô mon Dieu, esprit pur, vous êtes l'auteur de tout ce qui se fait en toutes les créatures : c'est vous qui donnez l'être aux éléments, la vie aux plantes, le sentiment aux animaux, et l'intelligence aux hommes ; et, à cause de votre parfaite unité, vous accomplissez toutes ces œuvres par une vertu d'une absolue simplicité. Substance spirituelle aussi, notre âme accomplit dans notre corps des opérations qu'on ne peut considérer sans être pénétré d'admiration. Elle lui donne sa forme, par laquelle il se rapproche de la condition des êtres inanimés ; elle lui

donne la vie par laquelle il se rapproche de la condition des plantes; elle lui donne le sentiment par lequel il se rapproche de la condition des animaux. C'est elle qui veille à ce que les organes, les sens, les membres du corps remplissent leurs diverses fonctions. Elle voit par les yeux; elle entend par les oreilles; elle perçoit les odeurs par l'odorat, elle perçoit le goût des aliments par le palais, elle touche par les mains, elle met tout le corps en mouvement par les membres. C'est l'âme encore qui sent dans le cerveau, qui entretient la vie par le moyen du foie, qui, du cœur, répand la chaleur dans le reste du corps. C'est elle en un mot qui par l'intermédiaire du corps transmet la vie animale, en même temps qu'elle se livre d'un autre côté, comme les anges, à la contemplation. Dans son unité, elle accomplit tous ces offices : dans son immatérialité, elle s'occupe des œuvres corporelles aussi bien que des œuvres spirituelles.

Il sera facile de juger, par ces faits, de la ressemblance qui unit notre âme à son Créateur, même en admettant que les anges se rapprochent plus de Dieu que l'âme humaine, étant, comme Dieu, des substances purement spirituelles : cependant, au sentiment de saint Jean Damascène, notre âme considérée sous le rapport des offices de toute sorte qu'elle exécute, reproduit l'image et les traits du Seigneur avec plus de fidélité que les anges, attendu qu'elle exerce sur le corps humain l'action que Dieu exerce sur le monde entier. C'est pour cette raison que les philosophes ont généralement appelé l'homme un petit monde. Les rois de la terre, quand ils ont fondé quelque cité, y font sculpter d'ordinaire leur image et graver leur nom, en souvenir de l'œuvre qu'ils ont accomplie. De même, le roi de l'univers, après avoir créé le monde, a voulu créer l'homme pour que son œuvre conservât son image et sa ressemblance divines. De là ces menaces terribles contre quiconque verserait le sang humain; car, dit-il, « l'homme a été créé à l'image de Dieu et à sa ressemblance. » *Genes.* ix, 6.

Enfin, Seigneur, vous êtes infini dans toutes vos perfections. L'âme humaine n'est pas, il est vrai, infinie de cette manière; mais elle l'est du moins en un certain sens, en capacité, en durée, en intelligence et en science. Elle est infinie en capacité; car

nul être, excepté Dieu, ne saurait combler ses désirs. Elle est infinie en durée ; car sa vie ne cessera jamais , et elle durera tant que Dieu sera Dieu. Elle est infinie en intelligence et en science ; car, quoi qu'elle apprenne et qu'elle saisisse, il lui restera toujours la faculté de connaître, de saisir davantage, et de découvrir de nouveaux horizons. L'esprit humain a inventé et découvert beaucoup d'arts et de sciences : et il n'est pas épuisé, et il ne s'épuisera jamais ; et il lui restera toujours assez de vertu pour découvrir encore quelque chose, et étendre ses découvertes. Les animaux privés de raison , se dirigeant au moyen de l'instinct que leur a donné l'auteur de la nature, n'en savent pas plus que n'en demande leur conservation. Mais le savoir de l'homme n'admet pas de limites précises et immuables : il n'ira jamais si loin qu'il ne puisse aller encore plus loin. C'est un fait bien capable de nous surprendre et bien propre à faire ressortir cette sorte d'infinité dont notre intelligence est douée, puisque la mort seule est assez forte pour en arrêter les progrès.

Si nous passons maintenant aux œuvres de l'art, nous trouverons qu'elles se rapprochent beaucoup des œuvres de la nature, c'est-à-dire, que les œuvres dont l'intelligence humaine est le principe ressemblent aux œuvres sorties de l'intelligence divine. Mais une ressemblance si frappante dans les œuvres indique une ressemblance non moins frappante dans le mode d'existence. Telle est une chose, telle est son œuvre : tel est son mode d'existence, tel est son mode d'action. Béni soit mille fois et à jamais votre saint nom, ô mon Seigneur, qui avez daigné nous créer à votre ressemblance et nous créer pour vous. Oui, nous n'avons pas d'autre fin que celle-là ; oui, il nous est permis de dire avec l'épouse des Cantiques : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. » *Cantic. II, 16.*

Encore que vous soyez bien élevé, et que nous soyons bien bas nous-mêmes, loin d'affaiblir les raisons qui nous obligent à vous aimer, cela ne fait qu'en augmenter la force. La ressemblance, quand elle est fondée sur une proportion d'inégalité, est un motif d'amour plus grand que la ressemblance fondée sur une égalité parfaite. Le père a pour son fils , l'épouse pour son époux, un

amour plus ardent que les frères pour leurs frères. Deux voix parfaitement d'accord et chantant des parties différentes, produisent une harmonie plus agréable que si elles chantaient à l'unisson la même partie. Ainsi, ô mon Dieu, l'inégalité qui existe entre nos âmes et vous, jointe à cette ressemblance harmonieuse, nous invite plus vivement à vous aimer. De deux êtres doués d'une perfection inégale, le moins parfait aime l'autre avec d'autant plus d'ardeur qu'il en attend sa propre perfection.

C'est pourquoi, malgré votre grandeur et votre gloire, nous ne laisserons pas, tout petits que nous sommes, de fixer sur vous nos regards. Grâce à votre lumière, nous vous verrons vous-même, lumière par essence, vous en qui la bonté ne le cède pas à la majesté; vous qui infiniment élevé au-dessus des hommes par votre majesté, descendez jusqu'à eux par votre bonté, au lieu de dédaigner la bassesse de leur condition.

Voilà donc, ô mon Dieu, que tous les motifs et toutes les raisons d'aimer dont la connaissance soit accessible à l'intelligence humaine, s'appliquent à votre être divin, et cela dans un souverain degré de perfection. Alors, comment se fait-il que notre volonté n'ait pas pour vous l'amour que lui commande la raison? Ah! le principe de cette indifférence ne se trouve, je le vois, que dans la faute de notre premier père. Depuis ce moment, la nature humaine est si fort repliée sur elle-même, qu'elle s'aime plus que toutes choses, et qu'elle se constitue la fin dernière de toutes ses affections. De là il résulte que nous avons un besoin absolu de votre grâce, Seigneur, pour guérir notre nature. Tant que vous ne répandez pas en nos âmes, par l'assistance du Saint-Esprit, qui en est la source, la vertu de la charité, nous ne vous aimerons pas de cet amour gratuit et surnaturel que vous méritez. Et comme vous m'ordonnez de vous aimer de la sorte, ce qui m'est impossible sans votre secours, donnez-moi la grâce qui me permettra de remplir cette obligation. Faites que je vous aime, sinon autant que vous le méritez, ce que vous seul êtes capable de faire, du moins autant qu'il me sera possible, c'est-à-dire, de tout mon cœur et de toutes mes forces; de telle manière que mon cœur et mes entrailles se fondent en amour pour vous.

Faites, ô mon Créateur, que je vous aime d'un amour sincère et désintéressé, d'un amour qui ne désire rien autre chose que vous ; d'un amour fort, qui ne refuse aucune peine pour vous ; d'un amour actif et diligent, qui soit continuellement occupé des choses de votre service ; d'un amour étroit, qui ne faillisse jamais et ne se sépare jamais de vous ; d'un amour incomparable et prêt à tout abandonner pour vous ; d'un amour discret, qui par excès de ferveur ne transgresse jamais vos lois ; d'un amour mesuré, qui aime toutes choses comme elles le méritent, et qui, par suite, vous aime vous-même au-dessus de toutes choses ; d'un amour pur et chaste, qui ne vous désire que par amour pour vous ; d'un amour plein de douceur et de suavité, qui ne trouve de délices qu'en vous ; d'un amour plein de zèle, qui recherche avant tout votre gloire, et qui soit extrêmement sensible aux injures faites à votre saint nom ; enfin d'un amour si ardent que, détachant mon cœur de tout ce qui est temporel et terrestre, il le tienne attaché à vous seul, afin que, au sortir de ce lieu d'exil, il me soit donné de contempler votre éblouissante beauté, et de vous aimer éternellement avec ces bienheureux qui vous aiment et chantent sans relâche vos louanges, ô vous le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Dieu des dieux, au sein de la véritable Sion. *Psalm. LXXXIII, 1.*

VII.

Septième considération : des divers titres en vertu desquels le Sauveur nous appartient entièrement, et comment cette vérité a été figurée de diverses manières dans l'ancien Testament.

I.

Des divers titres en vertu desquels le Sauveur nous appartient entièrement.

D'après l'enseignement des philosophes, le bien est par lui-même aimable ; mais chacun aime le bien qui lui est propre : par cela seul que l'homme se porte à lui-même une vive affection, il aime aussi tout ce qui lui appartient comme autant de biens qui lui sont propres. Pour ce motif, chacun de nous tient à sa maison, à ses propriétés, à son argent, à son patrimoine, à ses serviteurs mêmes, à ses chevaux, en un mot à tout ce dont il est le maître. Ces objets n'ayant d'ailleurs d'autre fin que son avantage, il en

résulte qu'il reporte sur eux une partie de l'affection naturelle qu'il se porte à lui-même. Maintenant, ô mon Seigneur et mon Dieu, je veux examiner jusqu'à quel point, vous le bien suprême, vous mon propre bien aussi, vous m'appartenez, et à combien de titres vous m'appartenez, afin que je comprenne encore mieux l'obligation stricte où je suis de vous aimer.

Je vois d'abord, ô mon Dieu, que vous m'avez créé, que vous m'avez sanctifié, et que vous voulez un jour me glorifier. C'est vous qui, après m'avoir donné l'être de la nature et l'être de la grâce, me préparez l'être de la gloire, le plus haut point auquel on puisse monter, et la fin pour laquelle votre bonté infinie a créé mon âme. Et parce que plusieurs autres secours étaient indispensables pour atteindre une fin si haute, vous ne me les avez pas refusés, et vous me les avez donnés de votre propre fonds. C'est vous qui me venez en aide, qui me gouvernez, qui me défendez, qui me protégez, qui me gardez, qui me supportez, qui me ranimez, qui me conservez et me prémunissez contre tout danger; c'est vous enfin qui êtes mon Dieu, mon maître, mon salut, mon espérance, ma gloire et mon tout.

Ces titres-là, Seigneur, vous les possédez en tant que Dieu; mais en tant qu'homme, vous en avez encore d'autres desquels résultent pour moi de nombreuses et de nouvelles obligations. Quelque considérables qu'aient été la chute du premier homme, les blessures dont cette chute couvrit la nature humaine, et les biens qu'elle nous ravit; comme vous avez, par un acte de votre miséricorde, réparé tous ces maux; il s'ensuit que vous méritez une foule de noms justifiés d'ailleurs par les bienfaits dont vous m'avez comblé dans cette œuvre admirable.

Et d'abord vous êtes mon réparateur, *Ezech.* xxxiv; car vous avez relevé la nature humaine de l'abîme où l'avait précipitée la chute originelle. Vous êtes mon libérateur; car votre propre captivité m'a affranchi de la tyrannie du péché, de la mort, de l'enfer et du démon, notre ennemi capital. *Psalm.* xvii. Vous êtes mon rédempteur; puisque, par le prix et la rançon que vous avez payés pour moi, vous m'avez arraché à l'esclavage auquel mes fautes m'avaient réduit. I *Timoth.* ii. Vous êtes mon Roi; me

gouvernant par votre esprit, ayant combattu en ma faveur, et m'ayant défendu contre mes ennemis. *Isa.* ix. Vous êtes mon pontife suprême ; car vous avez prié et vous priez sans cesse, dans l'exercice de votre éternel sacerdoce, pour moi devant la face de votre Père. *Hebr.* v et vii. Vous êtes mon sacrifice ; car vous vous êtes offert vous-même en expiation de mes crimes sur l'autel de la croix. *Hebr.* ix. Vous êtes mon avocat ; et lorsque le démon m'a accusé auprès de votre Père, en lui représentant le nombre et la qualité de mes fautes, vous m'avez soutenu, suppléant de votre côté à ce qui manquait à la justice de ma cause. I *Joan.* ii. Vous êtes mon médiateur, par cela même que vous réunissez la nature humaine et la nature divine : comme homme, vous vous intéressez aux hommes ; comme Fils de Dieu, vous jouissez auprès de Dieu d'un crédit et d'un pouvoir sans bornes ; de telle sorte que vous devenez un intermédiaire parfait et inattaquable entre le Seigneur et nous. I *Timoth.* ii. Vous êtes mon pasteur ; faisant paître et guidant mon âme, comme une brebis de votre troupeau. Vous êtes en même temps ma pâture ; car vous vous donnez vous-même à nous en nourriture dans le divin sacrement de l'autel. I *Joan.* x ; *Joan.* vi.

Vous êtes encore, ô mon Sauveur, le père du siècle à venir ; vous m'avez engendré de nouveau au milieu de cruelles souffrances, sur l'arbre de la croix, et vous m'avez communiqué par votre esprit un être nouveau. *Isai.* ix. Vous êtes notre chef et le chef de l'Eglise entière ; car vous communiquez à toutes ses parties, comme le chef aux membres, la force, le sentiment et la vie spirituelle. *Coloss.* i. Vous êtes mon véritable médecin ; car vous avez guéri les plaies de mon âme par le sang de vos plaies. *Luc.* v. Vous êtes mon Maître ; car vous m'avez montré le vrai chemin du ciel par la lumière de votre doctrine. *Matth.* xxiii ; *Joan.* xiii. Vous êtes notre modèle ; car vous nous avez montré ce chemin, non-seulement par vos paroles, mais surtout par les faits et les exemples de votre vie très-sainte. *Matth.* xxiii. Vous êtes ma force et ma joie ; et il n'est pas d'épreuves ni de douleurs si terribles que l'on n'affronte joyeusement en s'armant de la considération et du souvenir de vos douleurs et de vos épreuves.

Psalm. cxvii. Vous êtes mon honneur et ma gloire ; car, en vous faisant homme pour mon amour, vous avez fait de moi votre frère, votre parent, et vous m'avez fait part de votre nature. *Eccli.* xxiv ; *Psalm.* lxi. Enfin, vous êtes mon Sauveur, *Joan.* xx, et plus que mon Sauveur, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; car vous avez accompli au milieu de la terre, en toute perfection, ce qu'exigeait mon salut. *Psalm.* lxxiii. Vous avez dissipé mon ignorance par vos enseignements ; vous avez encouragé ma faiblesse par vos exemples ; vous avez enflammé ma tiédeur par vos bienfaits ; vous avez renouvelé mon âme par vos mystères, vous avez enrichi ma pauvreté par vos mérites ; vous avez guéri mes plaies par vos sacrements ; vous avez expié mes fautes par vos souffrances, et vous me prêtez du haut du ciel le secours de votre intercession. Pour tout résunier vous êtes, selon le langage de l'Apôtre, « ma sagesse, ma justice, ma sanctification, ma rédemption, » et tout mon trésor. I *Corinth.* 1, 30.

II.

Comment cette vérité a été figurée de diverses manières dans l'Ancien Testament.

Depuis le commencement du monde, cette vérité n'a pas cessé d'être figurée de diverses manières : elle l'a été par les patriarches comme par les prophètes, ainsi que par les sacrifices, les cérémonies et tous les mystères de l'Ancien Testament. Vous êtes donc l'arbre de vie planté par Dieu au milieu du paradis, *Genes.* ii ; car vous êtes, et vous l'assurez vous-même, le véritable pain de vie ; et quiconque mangera de ce pain vivra éternellement. *Joan.* vi. Vous êtes le second Adam, le second auteur du genre humain, le père des vivants : de votre côté sacré a été tirée l'Eglise votre épouse, et c'est de vous qu'elle reçoit la vie spirituelle dont elle jouit. *Genes.* ii. Vous êtes le véritable Abraham : vous aussi avez quitté votre patrie et la maison de votre père pour recevoir l'héritage du monde et l'empire sur toutes choses. *Genes.* xii ; *Psalm.* ii. Vous êtes le véritable Josué ; et par la vertu de votre bras vous avez introduit votre peuple dans la terre promise, c'est-à-dire dans la béatitude de la gloire. *Josue*, xviii, xix. Vous êtes le véritable Samson ; car en mourant

vous avez immolé vos ennemis , et vous avez détruit par votre mort celui qui tenait l'empire de la mort. *Judic.* xvi. Vous êtes le véritable Elie qui , étendu sur le cadavre de l'enfant , vous rapetissant à sa mesure , et vous faisant semblable à lui au moyen de votre incarnation , lui avez rendu la vie. *IV Reg.* vi. Vous êtes le véritable Elisée ; car après votre mort vous avez par votre simple contact arraché le monde à la mort où il était plongé. *IV Reg.* xiii. Vous êtes le véritable Salomon , époux de l'Eglise , roi de paix , qui par le sang de votre croix avez pacifié le ciel et la terre , brisé sur votre propre corps les traits de la colère divine , et effaçant nos péchés par votre sang , avez rétabli une paix générale entre le ciel et la terre , Dieu et les hommes. *Cant.* iv et viii ; *Paralip.* xxii ; *Isai.* ix. Vous êtes l'arche d'alliance , le propitiatoire d'or pur , le candélabre resplendissant du temple , l'autel du sacrifice ; car vous nous avez réconciliés avec notre Dieu , vous l'avez apaisé , vous nous éclairez de votre lumière , et c'est par vous que les sacrifices de nos prières et de nos bonnes œuvres deviennent agréables à votre Père éternel. *Exod.* xxv , xxvii , xxviii. Vous êtes enfin cet Agneau pascal , grâce auquel nous avons été délivrés de la servitude d'Egypte , et de la captivité du prince de ce monde. *Exod.* xii. Votre mort nous a préservés de la mort. *Joan.* xii. Votre sacrifice a satisfait pour nos crimes. *Ose.* xiii. Votre sang a éloigné de nous l'ange exterminateur. *Hebr.* ii. Votre mansuétude a calmé le courroux du Seigneur ; et votre innocence nous a mérité la véritable sainteté et la véritable justice. *Exod.* xii.

Tous ces titres , ô mon Dieu , et bien d'autres encore , vous les avez vis-à-vis de nous tous : en sorte que ce que vous êtes pour le reste des hommes , vous l'êtes aussi pour moi. Serait-il possible ensuite que je n'aimasse pas un Dieu que tant de titres et de bienfaits m'obligent à aimer ? Si l'amour que nous nous portons à nous-mêmes , nous l'étendons à ce qui nous appartient , comment ne vous aimerai-je pas , Seigneur , vous qui m'appartenez de tant de manières , et pour tant de motifs ? Je devrais , pour chacun de ces motifs pris isolément , vous consacrer mon cœur , et davantage même , si je le pouvais : à quoi donc m'obligeront tous ces motifs

réunis? Ne serait-il pas indigne de vous refuser un seul cœur, lorsqu'une infinité de cœurs devraient payer notre dette?

Des bienfaits dont vous m'avez comblé, ô mon Créateur, chacun est par lui-même un brandon et un aiguillon d'amour, une flèche qui transperce le cœur : et je resterais froid au milieu de ce brasier ; et malgré toutes ces flèches et tous ces aiguillons, je persisterais dans une glaciale insensibilité ! C'est à vous, Seigneur, que je me plaindrai de mon propre cœur ; c'est devant vous que je le traduirai en jugement, puisque accablé comme il l'est de toutes sortes de raisons et de titres qui lui imposent l'obligation de vous aimer, il est si peu soucieux de remplir son devoir. O mon cœur, si tant de coups ne vous amollissent pas, vous serez plus sauvage que les bêtes des forêts, plus insensible que les rochers, plus dur que le diamant.

Que je vous aime donc, ô mon Dieu, de toute mon âme, de tout mon cœur, de toutes mes forces, de tout mon esprit et de toutes mes puissances. Si tout ce qu'il y a en moi vous appartient, à quoi me faudra-t-il l'employer si non à vous aimer? Et puisque aimer c'est vouloir le bien de celui qu'on aime; puisque, d'autre part, la plénitude de biens dont vous jouissez ne me permet pas de vous en souhaiter davantage; je me réjouis de la richesse de vos trésors, et je vous rends grâces pour la grandeur de votre gloire. Je désire en même temps que toutes les créatures vous servent, vous louent, vous honorent, vous glorifient, et que le ciel et la terre soient occupés à chanter vos louanges. Que ce soient là mon désir, ma nourriture et mes délices : que je ne cesse jamais moi-même de vous bénir, que vos louanges soient toujours dans ma bouche. *Psal.* xxxiii. Mais la louange n'ayant aucun prix sur les lèvres d'un pécheur, *Eccli.* xv, je supplie tous les saints, toutes les saintes, tous les esprits de la cour céleste, de vous louer à jamais ; car c'est dans leur bouche que la louange est bien placée. *Psal.* lxiiv.

III.

Cantique en l'honneur de Dieu.

Œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

Anges et Archanges, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

Vertus et Dominations, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

Puissances et Principautés, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

Trônes bienheureux sur lesquels Dieu s'assied et exerce ses jugements, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

Chérubins et Séraphins qui brûlez des vives flammes de l'amour de votre Créateur, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

Apôtres, Évangélistes, fondateurs de l'Eglise chrétienne, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

Armée glorieuse des martyrs, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

Vierges chastes et pures, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

On pourra joindre à ce cantique celui des trois jeunes Hébreux, qui commence en ces termes : « Soyez béni, Seigneur, Dieu de nos pères : soyez loué et exalté dans les siècles des siècles.

» Béni soit votre nom saint et glorieux : qu'il soit loué et exalté dans les siècles des siècles.

» Soyez béni, Seigneur, dans le temple sacré de votre gloire : soyez loué et exalté dans les siècles des siècles.

» Soyez béni sur le trône d'où s'exerce votre royauté : soyez loué et exalté dans les siècles des siècles.

» Soyez béni, vous qui êtes assis au-dessus des Chérubins, et dont le regard pénètre la profondeur des abîmes : soyez loué et exalté dans les siècles des siècles.

» Œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles. » *Dan.* III.

Il sera facile de poursuivre ainsi ce cantique jusqu'à la fin.

CHAPITRE III.

Prières pour implorer l'amour du Seigneur.

I.

Première prière.

Prosterné à vos pieds du plus profond de mon cœur, perdu dans l'abîme de ma propre misère, pénétré du respect et de la confusion qui conviennent à un méprisable vermisseau comme moi, voici en votre présence, ô mon Dieu, l'une des plus pauvres et des plus viles créatures qui soient au monde. Me voici devant le torrent de vos miséricordes, sous l'action de votre grâce, devant ces splendeurs du vrai soleil de justice qui se répandent sur toute la terre, et qui sont libéralement communiquées à ceux dont les cœurs ne leur opposent pas une infranchissable barrière. O Maître infiniment sage, vous avez devant vous une masse d'argile, un tronc noueux, fraîchement coupé et encore revêtu de son écorce : daignez, ô Père élément, le façonner à l'usage auquel vous l'avez destiné. Vous m'avez créé pour vous aimer : faites que je vous aime.

C'est une grande témérité sans doute de la part d'une créature si basse de demander un amour si élevé; et je voudrais implorer en conséquence une faveur moins haute. Mais que ferai-je? Vous m'ordonnez de vous aimer; vous m'avez créé pour que je vous aime, vous me menacez de vos châtimens si je néglige de vous aimer; vous êtes mort pour m'y déterminer; vous m'enjoignez de ne rien vous demander avec plus d'instances que votre amour; vous désirez si fort que je vous aime, qu'à la vue de mon indifférence vous avez établi un sacrement dont la vertu principale consiste à transformer les cœurs et à les embraser d'un merveilleux amour. O mon Sauveur, que suis-je donc à vos yeux pour me commander de vous aimer de la sorte et pour avoir institué

de si admirables secours? Que suis-je pour vous, sinon un sujet de peines, de tourments et de croix? Et vous, qui êtes-vous pour moi, sinon mon salut, mon repos et mon tout? Mais si vous m'aimez tel que je suis pour vous, comment ne vous aimerai-je pas, quand vous m'avez traité avec tant de faveur? C'est en m'appuyant sur ces gages de votre amour, ô mon Seigneur, et sur ce commandement affectueux par lequel, à la fin de votre vie, vous m'avez enjoint expressément de vous aimer, que je vous prie d'ajouter à cette grâce une autre grâce; à savoir, de m'accorder ce que vous me demandez vous-même, puisque je ne saurais vous le donner, si vous ne commencez par me le donner. Je ne mérite pas de vous aimer; mais vous méritez d'être aimé. Aussi n'osé-je pas vous demander de m'aimer; permettez-moi seulement de vous consacrer mon amour. Ne vous dérobez pas à mon cœur, ô mon Dieu : ô amour infini, laissez-vous aimer de vos créatures.

O vous qui êtes essentiellement amour, et amour incréé, amour infini, amour sans mesure, qui non-seulement aimez vous-même, mais êtes encore la source d'où s'écoule l'amour des séraphins et de toutes les créatures, comme de la lumière du soleil procède la lumière des étoiles; pourquoi ne vous aimerais-je pas; pourquoi ne serais-je pas embrasé moi aussi de ce feu qui dévore tout l'univers?

O mon Dieu qui êtes la bonté par essence, vous qui seul rendez bon ce qui est bon; vous de qui naît la bonté de tous les autres êtres, comme les eaux naissent de la mer; vous dont la bonté souveraine ne supporterait pas de comparaison avec ce qu'il y a d'excellent au ciel et sur la terre; pourquoi ne vous aimerais-je pas, puisque la bonté est l'objet de l'amour?

O mon Dieu qui êtes la beauté par essence; vous de qui la nature reçoit sa beauté; vous dont la beauté comprend, et infiniment au-delà, ce qu'il y a de beau dans la création; pourquoi ne vous aimerais-je pas, puisque la beauté possède à un si haut degré le pouvoir de ravir les cœurs?

Si je ne vous aime pas à cause de votre propre excellence, que je vous aime, du moins, en considération des rapports qui vous unissent à moi. Un enfant aime son père, parce qu'il en a reçu la

vie. Les membres aiment la tête, et se sacrifient pour elle, parce qu'elle leur conserve l'existence. Tous les effets aiment leurs causes, parce qu'ils en ont reçu l'être et qu'ils en attendent ce qui leur manque encore. Mais parmi ces titres, ô mon Dieu, quel est celui qui ne vous conviendrait pas, et dont l'absence me dispenserait de vous payer ces tributs d'amour?

L'être que je possède, vous me l'avez donné d'une manière beaucoup plus parfaite que mes parents eux-mêmes. Après me l'avoir donné, vous me le conservez beaucoup mieux que la tête ne conserve les membres. C'est vous qui conduirez à sa fin cette œuvre commencée, et qui la porterez à son plus haut point de perfection. Vous êtes le père qui m'a fait naître à la vie, la tête qui me guide, l'époux qui remplit mon âme d'un contentement sans mélange. Vous êtes l'architecte de cette maison, le peintre de ce tableau où sont retracées votre image et votre ressemblance, et auquel vous avez encore à mettre la dernière main. Ce que je possède, je l'ai reçu de vous : ce qui me fait défaut, j'espère le recevoir aussi de votre libéralité. Car, de même que personne ne saurait me donner ce que je possède, hormis vous; de même personne, hormis vous, ne saurait me donner ce qui me manque. Ainsi tout ce que je suis, tout ce que je possède, tout ce que j'espère vient de vous. Où donc porterai-je mes regards, sinon vers vous? De qui me préoccuperai-je, sinon de vous? Quels yeux, sinon les vôtres, dirigeront mes mouvements? A qui accorderai-je tout mon amour, sinon à celui qui est tout mon trésor? « La jeune fille, disait Jérémie, oubliera-t-elle les ornements dont elle se pare; l'épouse, l'écharpe dont elle entoure son sein? » *Jerem.* II, 32. Or, vous êtes, Seigneur, l'ornement et la beauté de mon âme : me serait-il possible de vous oublier? « Qu'espérerai-je au ciel; et que désirerai-je sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu. Mon cœur et ma chair ont été pris de défaillance. Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon héritage pour l'éternité. » *Psaln.* LXXII, 25-26. Sortez de ma demeure, créatures qui voulez me ravir l'amour de mon Dieu, et m'entraîner dans l'infidélité. Arrière, loin d'ici : vous n'êtes pas plus faites pour moi que je ne suis fait pour vous.

O amour incréé qui brûlez toujours et ne mourez jamais ! O amour toujours vivant, toujours ardent dans le sein de Dieu ! O cœur du Père qui ne cessez de communiquer au Fils les battements d'un amour infini ! Que ces battements se fassent sentir à mon propre cœur ; que je sois brûlé de ces ardeurs. Que je vous suive, ô mon bien-aimé, sur ces hauteurs : que je chante en votre honneur mon chant d'amour ; que mon âme se perde, en chantant vos louanges, dans les sentiments d'une ineffable suavité.

O Père très-saint ! ô Fils très-clément ! ô Esprit tout amour ! Quand donc, ô Père adorable, pénétrerez-vous au plus intime, au plus profond de mon âme, et l'occuperez-vous tout entière ! Quand serai-je tout à vous, et quand serez-vous tout à moi ! Quand, ô mon roi, goûterai-je ce bonheur ! Quand se lèvera ce jour désiré ! Oh ! dites-moi quand il en sera ainsi ! Croyez-vous que ce jour luira à mes regards ? Oh ! que de retards, que de lenteurs ! Hâtez-vous, ô bon Jésus, hâtez-vous ; ne tardez pas. « Accourez, mon bien-aimé, avec la légèreté du chevreuil et d'un jeune faon, sur les monts de Béthel. » *Cantic.* II, 19.

O mon Dieu, charme de ma vie, lumière de mes yeux, consolation de mes épreuves, port où tendent mes désirs, paradis de mon cœur, centre de mon âme, gage de ma gloire, compagnon de mon pèlerinage, joie de mon exil, remède de mes blessures, vengeur compatissant de mes péchés, guide de mon ignorance, conducteur de mes pas, lieu où mon âme se repose, abri où elle se réfugie, miroir où elle se considère, bâton sur lequel elle s'appuie, rocher qui lui sert de fondement, trésor très-précieux qui fait sa gloire ; ô mon Seigneur, puisque vous êtes à mon égard toutes ces choses, comment serait-il possible que je vous oubliasse ! « Que ma main soit elle-même vouée à l'oubli, si je ne me souviens pas de vous : que ma langue s'attache à mon palais, si je vous oubliais. » *Psalm.* cxxxvi, 5-6.

« Non, ô bienheureuse Trinité, je n'accorderai pas de sommeil à mes yeux, ni de repos à mes jours, jusqu'à ce que j'aie trouvé en mon cœur une place pour le Seigneur, une demeure pour le Dieu de Jacob, » *Psalm.* cxxxi, 4 ; jusqu'à ce que j'aie trouvé

votre amour, ô vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

II.

Prière pour demander au Seigneur son amour, composée en partie de paroles de saint Augustin.

Que je vous aime, Seigneur, vous qui êtes ma force; que je vous aime, vertu de mon âme; que je vous aime à jamais, joie ineffable de mon cœur. Que je vive, durant toute ma vie, non pour moi, mais pour vous qui me l'avez rendue, cette vie, par un effet de votre infinie miséricorde, quand je l'avais perdue par ma misère. C'est bien tard que j'ai commencé à vous craindre, ô majesté sans bornes; c'est bien tard que j'ai commencé à vous connaître, ô beauté si ancienne; c'est bien tard que j'ai commencé à vous aimer, ô bonté éternelle! *August. Meditat. et Soliloq.* 1, xxxi, xxxiii; *Confess.* xxvii.

Je vous cherchais, ô vous, repos de mon âme; et je ne vous trouvais pas, parce que je ne savais pas vous chercher. Je vous cherchais parmi les choses extérieures, et vous demeurez au milieu des choses intérieures. *Ibid.* Je parcourais les rues et les places publiques, et nulle part je ne découvrais le repos après lequel je soupirais; car je cherchais hors de moi, ce qui était au-dedans de moi. Je demandais à la terre si elle était mon Dieu, et elle me répondait : « Cherche-le au-dessus de moi : je ne suis pas ton Dieu. » Je demandais à l'air, au feu : « Etes-vous mon Dieu ? » et ils me répondaient : « Monte encore plus haut : nous ne sommes pas ton Dieu. » Je disais au soleil, à la lune, aux étoiles : « Etes-vous mon Dieu ? » et ils me répondaient : « Monte plus haut : nous ne sommes pas ton Dieu. » J'interrogeai ensuite toutes les créatures; et elles me répondirent d'une voix éclatante : « Celui qui nous a faites, celui-là est véritablement ton Seigneur et ton Dieu. — Mais où est-il, mon Dieu; dites-le moi? — Où le trouverai-je, indiquez-le moi? — Dieu est en tous lieux : cherche-le en toi. De même qu'il remplit le ciel et la terre, il remplit ton cœur. » *Confess.* x, 6.

Je tournai donc vers mon cœur, et je me mis à parler en ces

termes à mon Dieu : « Comment êtes-vous entré ici, ô mon Seigneur et mon Dieu ? Par quelle issue vous y êtes-vous introduit, ô doux amour de mon âme ? » Je le demandai aux yeux, et ils me répondirent : « Il n'a pas de couleur : comment lui aurions-nous donné accès dans ton cœur ? » Je le demandai à l'ouïe ; et elle me répondit : « Comment l'aurais-je fait, puisqu'il ne produit pas de bruit ? » Je le demandai aux autres sens, et ils me répondirent : « Il n'y a rien en lui qui tombe sous les sens : comment serions-nous la porte dont il s'est servie pour pénétrer dans ton âme ? » Aussi, ô mon souverain Maître, vous étiez en moi, et les sens l'ignoraient. Si vous êtes entré dans mon âme, ce n'est pas par leur entremise. Votre lumière brille sans connaître de lieu ; votre voix se fait entendre sans que l'air l'emporte avec lui ; vous nous faites ressentir des délices où le palais n'a aucune part ; vos parfums nous enivrent sans être dissipés par les vents ; et vos embrassements sont tels que personne au monde ne saurait nous les ravir. *Soliloq.* xxxi.

Qui étiez-vous donc, ô mon Dieu ? Où étiez-vous, ô ma lumière ? Où étiez-vous, ô mon espérance ? Je le demandai, et il me fut répondu : Monte au degré le plus élevé de ton cœur, et là tu trouveras Dieu. En vérité vous êtes grand, ô mon Dieu ; et vous l'emportez de beaucoup sur notre sagesse. Vous seul êtes vraiment puissant et vraiment bienheureux. Vous seul êtes le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Vous seul êtes immortel ; vous seul habitez une lumière inaccessible, que nul homme n'a jamais vue et qu'il ne verra jamais. Nous parlons beaucoup de vous ; mais toujours les expressions nous font défaut ; car vos perfections dépassent tout ce que nous sommes capables de dire, aussi bien que de penser. Voilà quel est mon créateur et mon Dieu : c'est celui qui par un acte de bonté et de noblesse pures a créé tout ce qui existe, et qui le conserve, à lui seul, sans en avoir aucun besoin.

Vous m'avez aimé, ô mon Seigneur et mon unique amour ; vous m'avez aimé avant que je vous aimasse moi-même. *Soliloq.* xxvii. Vous m'avez créé à votre image et à votre ressemblance, et vous m'avez donné l'empire sur toutes les créatures. Vous avez chargé

les anges du soin de me garder ; et vous leur avez ordonné de me porter sur leurs mains. Vous n'avez pas voulu que je naquisse sur une terre infidèle, mais dans un pays chrétien, où j'ai été purifié et sanctifié par l'eau et par votre esprit. De crainte que je ne m'enorgueillisse et que je ne blasphème votre saint nom, vous ne m'avez placé ni dans la richesse ni dans la pauvreté. Vous m'avez donné intelligence et sagesse afin que je vous connusse et que je vous aimasse. Quand j'étais perdu, vous m'avez appelé ; et vous avez frappé à plusieurs reprises à ma porte, quoique je ne vous répondisse pas. J'allais, plein de confiance en moi-même et en mes propres forces ; tandis que ces prétendues forces n'étaient que faiblesse. Je voulais courir, et je tombais d'inanition ; en sorte que, au moment où je croyais être le plus sûr de moi-même, je faisais les chutes les plus déplorables. Nouveau prodigue , je me suis éloigné de vous, je suis allé dans une région lointaine : et là, je restai longtemps vain et attaché à la vanité ; aveugle, et satisfait de mon aveuglement ; esclave, et heureux de ma servitude ; captif, et indifférent à ma captivité : l'amertume, je la prenais pour la douceur ; et la douceur pour l'amertume : enfin j'étais plongé dans toute sorte de misères, sans comprendre ces misères elles-mêmes.

Pendant que je marchais dans ces voies de perdition, vous avez abaissé sur moi vos regards compatissants. Pendant que j'étais occupé à vous offenser, vous avez daigné me visiter. J'étais gisant à terre, et vous m'avez relevé. J'étais rempli d'ignorance, et vous m'avez éclairé. J'étais vendu et livré à mes ennemis, et vous êtes descendu des hauteurs des cieux pour me racheter ; et vous avez tant désiré mon salut que vous l'avez procuré au prix de votre propre sang. Vous m'avez aimé, Seigneur, plus que votre propre vie, car vous êtes mort pour sauver mon âme. C'est ainsi et par une rançon de cette valeur que vous m'avez délivré de l'exil, que vous m'avez arraché au supplice. Vous m'avez encore appelé par mon nom, et vous m'avez marqué du sceau de votre sang, afin que votre souvenir ne s'effaçât pas de ma mémoire, et que mon cœur ne fût jamais séparé de celui qui avait voulu, pour me sauver, ne pas se séparer de la croix.

Que je vous connaisse, ô mon Dieu, vous qui me connaissez si bien. Que je vous connaisse, vertu de mon âme. Que je marche sans cesse en votre présence, soleil de justice. Il m'est doux, aussi bien qu'au Prophète-Roi, de m'attacher au Seigneur et de placer en lui mon espérance. *Psalm. LXXII, 28.* Dès que je ne suis plus uni à vous, aussitôt je me répands sur le choses passagères et je me perds dans de vaines pensées et de vaines paroles. Pauvre et misérable comme je suis, quand m'attacherai-je si étroitement à vous que je ne m'en sépare jamais? Quand donc suivrai-je, au lieu de mes caprices et de mes fantaisies, la règle immuable de votre volonté? Vous aimez la solitude, et moi la société des hommes; vous aimez le silence, et moi les conversations; vous aimez la vérité, et moi la vanité; vous aimez la pureté, et moi les souillures.

Daignez, Seigneur, je vous le demande au nom de vos propres perfections, daignez éclairer mes yeux de votre lumière, blesser mon cœur de votre amour, et diriger mes pas dans vos voies de telle façon que je ne les quitte jamais. Délivrez, ô mon Sauveur, ce captif, recueillez dans vos plaies cet égaré, relevez du sol ce malheureux, et réparez votre œuvre brisée de tant de manières. Faites que mon cœur pense toujours à vous, que ma mémoire ne vous oublie plus, que mon entendement toujours vous contemple et que ma volonté vous aime toujours; ne vous éloignez ni de mon cœur, ni de ma bouche, ni de mes œuvres, afin de me secourir en tous mes besoins. Rapprochez-vous de moi, car sans vous je me meurs; rapprochez-vous de moi, afin que votre souvenir me ramène à la vie. Vos parfums si doux me charment, votre seule pensée me guérit, votre lumière me rend la vie, votre voix fait mes délices. Mais alors surtout mon âme sera rassasiée quand votre gloire lui aura été dévoilée. *Psalm. xvi, 15.* Ainsi soit-il.

III.

Plaintes du Sauveur envers les hommes, parce que, au lieu de l'aimer, comme les y portent tous les motifs et toutes les raisons possibles, ils accordent leur amour aux choses périssables.— Traduit du latin en langue vulgaire.

Dites-moi, enfants d'Adam, quelle est votre folie? En moi sont renfermés tous les biens du ciel et de la terre : et ces biens, vous

allez les chercher dans les marais fangeux du monde, au lieu de venir les puiser à la source limpide d'où ils découlent.

Pourquoi sont-ils en si grand nombre ceux qui poursuivent, au prix de tant de soucis et de peines, l'ombre trompeuse des faux biens de cette vie; et en nombre si restreint, ceux qui me cherchent moi-même, l'auteur et la source de la vraie félicité?

Bien des hommes courent avec égarement après la beauté des créatures. Mais, si aucune n'est aussi belle que moi, pourquoi ceux qui me cherchent sont-ils en si petit nombre?

Bien des hommes font grand cas du lignage et de la noblesse. Qui disputera de noblesse avec moi? n'ai-je pas le Dieu éternel pour père, et une vierge très-pure pour mère? Pourquoi donc sont-ils si rares ceux qui veulent entrer en relation avec moi, et jouir des privilèges de cette origine?

Je suis le roi, le monarque du ciel et de la terre : pourquoi les hommes s'affranchissent-ils de ma sujétion et se dispensent-ils de me servir?

Infiniment riche, j'accorde généreusement tout ce que l'on me demande : je désire même que l'on recoure à moi; et, nonobstant, très-peu de chrétiens m'implorent véritablement.

Je suis la sagesse parfaite du Père éternel; et néanmoins, à peine ose-t-on recourir à mes conseils?

Je suis la beauté même et la splendeur de la gloire divine; et personne n'en est ravi!

Je témoigne à mes amis une amitié et une fidélité inviolables : je me donne moi-même à eux de grand cœur, et je leur donne avec moi toutes choses; mais ils sont bien peu, ceux qui recherchent mon amitié.

Je suis la voie droite qui conduit à la vie; mais bien peu s'engagent dans cette voie.

Je suis l'éternelle et immuable vérité. Pourquoi donc ce peuple ignorant et grossier ne se confierait-il pas en mes paroles? pourquoi se défie-t-il de mes promesses, alors que je les accomplis avec tant d'exactitude?

Je suis la vie même, l'auteur de la vie : pourquoi les mortels ont-ils de moi si peu d'estime?

Je suis le modèle et la règle de toute vie vertueuse : pourquoi cherche-t-on d'autres modèles que moi ?

Je suis le salut véritable ; je suis la suavité qui n'est mélangée d'aucune amertume : pourquoi les hommes me prennent-ils en dégoût ?

Je suis la seule paix et le seul repos des âmes : pourquoi ne pas verser en moi tous les soucis qui déchirent vos cœurs ?

Les bêtes farouches, les lions cruels, les dragons eux-mêmes témoignent leur reconnaissance à leurs bienfaiteurs. Les aigles, les dauphins aiment ceux qui les aiment. Les petits oiseaux n'oublient pas celui qui leur donne la pâture : et vous, plus farouche que les bêtes farouches, vous n'aimez pas celui qui vous a tant aimé ! celui qui vous a fait tant de bien ! celui qui vous a créé ! celui qui, par son sang et sa mort, vous a délivré de la mort ; celui qui, en sacrifiant sa vie, a sauvé votre vie !

Si le bœuf connaît son maître, et l'âne stupide celui qui lui donne à manger ; pourquoi l'homme est-il le seul à me méconnaître, moi son créateur et son libérateur !

En moi se trouvent tous les biens : pourquoi les cherchez-vous hors de moi ?

Je suis facile à apaiser et incliné à la miséricorde : pourquoi, malheureux que vous êtes, ne pas vous réfugier dans ce port de salut ?

D'autre part, je punis avec justice et rigueur les méchants : pourquoi ne craignez-vous pas de m'offenser ?

Je puis précipiter le corps et l'âme tout ensemble dans l'enfer : pourquoi ne redoutez-vous pas ce châtiment ?

En conséquence, ô homme pervers, ô homme qui méprises ton Dieu, si tu es voué à la mort à cause de ta malice, c'est à toi et non à moi qu'il faudra t'en prendre. De mon côté, je n'ai rien négligé pour assurer ton salut. Si je t'ai montré une largesse et une charité assez grandes pour me donner moi-même à toi ; si l'espérance de si hautes récompenses ne t'a pas ému ; si la perspective des flammes épouvantables de l'enfer ne t'a pas pénétré d'horreur ; si la honte ne t'a pas contenu ; si ton cœur est plus dur que la pierre et le fer, que fera de plus pour toi la bonté

divine? Quel moyen nouveau emploiera-t-elle pour te fléchir et te toucher?

Sauver celui qui ne veut pas être sauvé est une chose que réprouve tout jugement sain, et à laquelle la bonté de mon Père ne saurait consentir.

CHAPITRE IV.

Résumé de tout ce que renferme ce traité de l'amour de Dieu.

Arrivés, comme nous le sommes, à la fin de cet ouvrage, il nous a semblé utile d'exposer ici l'abrégé de tout ce qu'il renferme; afin que les personnes qui soupirent après le divin amour, ayant ce tableau sans cesse devant les yeux, atteignent aisément le but de leur désir. Quelques mots suffiront pour expliquer parfaitement ma pensée.

Le chrétien qui désire l'amour de Dieu, doit prendre la ferme détermination de s'offrir tout entier au Seigneur, non-seulement comme un sacrifice vivant, mais encore comme un véritable holocauste. Dans les sacrifices ordinaires de l'ancienne loi, on n'offrait pas et on ne consumait pas l'animal tout entier; on se contentait d'offrir et de consumer certaines parties désignées. Dans l'holocauste, au contraire, l'animal était offert tout entier avec tous ses membres, et la peau elle-même; et il n'y avait aucune partie qui ne fût offerte à Dieu, et qui ne fût livrée aux flammes sur son autel. Vois ce que fait d'une manière spirituelle celui qui, renonçant aux choses de ce monde, consacre tous ses sens et toutes ses puissances à s'entretenir avec Dieu, et aux œuvres qui regardent son service. Dans ces dispositions, il s'impose la loi de ne faire ni un pas, ni un acte, de ne prononcer aucune parole, de n'avoir aucune pensée désavouée par les préceptes divins. Il a continuellement présent devant les yeux le Seigneur, en qui il voit le juge et le témoin de ses œuvres, et sa dernière fin. C'est vers cette fin qu'il cherche à diriger d'une manière actuelle les moments de toute sa vie, en disant avec le Prophète : « J'avais toujours le Seigneur présent à ma pensée. » *Psalm. xv, 8.*

Nous en arrivons à ce point lorsque, en tout temps et en toute

circonstance, nous avons soin d'accorder de telle sorte notre attention aux affaires présentes, qu'il nous reste toujours une petite partie de l'entendement assez libre pour considérer le Seigneur devant lequel nous sommes, avec le respect, l'humilité et l'amour convenables, c'est-à-dire dans les dispositions qu'expose la seconde partie de ce traité. Cette pratique est louée par un grand nombre de docteurs, et en particulier par saint Grégoire de Nazianze qui, se justifiant en présence de son peuple d'avoir eu recours à la fuite et à la retraite pour se dérober à l'épiscopat qu'on voulait lui imposer, s'exprimait en ces termes : « Si j'ai pris la fuite, mes Frères, c'est par amour pour la vie calme et isolée de toute communication avec les hommes ; genre de vie auquel j'ai été vivement attaché dès mes premiers ans : l'expérience que j'en ai faite depuis m'a confirmé dans ces sentiments. C'est pourquoi je ne pouvais me résoudre à quitter ce port sûr et tranquille pour m'exposer aux tempêtes et aux agitations qu'entraîne avec elle la charge pastorale. L'homme qui me semblait être le plus heureux et le plus fortuné en ce monde est celui qui, fermant ses sens aux choses extérieures, recueilli au dedans de lui-même, passe toute sa vie à s'occuper de son âme, de Dieu, et à s'entretenir avec lui : c'est celui qui, s'élevant au-dessus des choses visibles, reçoit en son cœur l'image resplendissante des choses divines, pures, sans tache et sans mélange aucun avec les images des choses de la terre ; celui qui, devenant ainsi un miroir dont la limpidité réfléchit parfaitement les biens du ciel, ajoute tous les jours des lumières plus claires à d'autres lumières, converse avec les anges, commence à goûter ici-bas les joies du siècle à venir, vit sur la terre comme n'étant pas de la terre, et est transporté par l'Esprit-Saint dans le ciel. Si quelqu'un d'entre vous a goûté de cette félicité, il comprendra ce que je dis, et il me pardonnera sans peine l'attachement que j'éprouvais pour ce genre de vie, et qui m'a porté à fuir la charge pastorale. J'insiste sur ce point parce qu'il y a des hommes qui n'ajouteront pas foi à mes paroles, et qui rient et se moquent volontiers de ces saints exercices. »

Gregor. Nazianz. Apolog.

Dans ces paroles du saint Docteur, nous voyons peints, sous les

couleurs les plus vraies les offices de la vie contemplative, aussi bien que la dignité et l'excellence qui en sont l'apanage. Dans ce genre de vie, en effet, l'homme s'élève jusqu'à la condition des esprits bienheureux, puisqu'il fait sur la terre ce qu'ils ne cessent de faire dans le ciel. Mais ce genre de vie ne convient pas à toute sorte de personnes : il est principalement le partage des personnes qui ont, par leur profession, brisé ouvertement avec les choses du monde, et pris l'engagement de consacrer à Dieu seul leur vie, leurs soins et leurs pensées. Il y a cependant, hors de la vie religieuse, des personnes qui n'ayant ni enfants, ni famille, ni commerce, ni charges temporelles, ni occupation capable de les tourmenter, pourraient, si elles le voulaient, employer toutes les heures de leur vie à l'amour et au service de leur Créateur, et jouir des fruits et des avantages de ce saint amour. On a vu des philosophes, sans être éclairés par les lumières de la foi, renoncer à tous les biens de ce monde, vivre sur la terre en étrangers et en voyageurs, afin de se livrer au goût qu'ils éprouvaient pour la contemplation des œuvres de la nature. Que devra donc faire le chrétien qu'assiste la lumière du divin Esprit, pour s'adonner à la contemplation des œuvres de la grâce dont la dignité l'emporte d'une manière si frappante sur la dignité des œuvres de la nature ! Pour que mes paroles ne soient pas taxées d'exagération, je citerai un passage du dialogue de Platon intitulé *Phéétète*, que citent avec éloge Eusèbe Pamphile et Théodoret. *Euseb. de præparat.; Theodor. de curation.*

« Ceux qui dès leur jeunesse se sont consacrés à l'étude de la sagesse, dit Platon, ne connaissent ni le chemin de la place publique, ni celui du conseil, ni celui des autres lieux où se réunissent les citoyens qui s'occupent des affaires de l'Etat. Ils ignorent également les lois et les usages qui le gouvernent. Etrangers à tous les partis et à toutes les factions pour lesquels le peuple se passionne, ils sont si éloignés de prendre part à l'élection des magistrats à nommer, d'assister aux réunions, aux banquets, aux festins où l'on admet les chants et la musique, qu'ils ne voudraient pas y penser, même en songe. Ils ne savent pas davantage qui dans la ville se conduit d'une manière criminelle, ni les crimes

que les hommes ou les femmes peuvent y avoir commis autrefois . à peine se rendent-ils compte à eux-mêmes de leur ignorance à cet endroit. En tout ceci, ils ne cherchent ni les louanges de leurs semblables , ni à gagner leurs bonnes grâces. C'est de corps seulement qu'ils sont au milieu de leurs concitoyens ; mais leur intelligence méprisant les choses qui les entourent comme si elles n'étaient rien , prend son vol dans tous les sens, suivant l'expression de Pindare : tour à tour elle pénètre par la réflexion jusqu'aux entrailles de la terre , et , s'élevant ensuite dans l'espace , elle s'élance jusqu'aux étoiles elles-mêmes, parcourant et scrutant de ses regards toutes les merveilles et toutes les œuvres de la nature. Pendant une nuit passée à contempler les astres, Thalès ne voyant pas où il posait ses pieds, tomba dans un puits ; à propos de quoi une femme de Thrace lui dit : Comment connaîtrez-vous les choses du ciel puisque vous n'apercevez pas celles qui sont devant vous ? On peut assurer la même chose du véritable philosophe : non-seulement il ignore qui il a pour voisin, mais il ne va même pas voir si c'est un homme ou une bête. Son unique souci est de connaître ce qu'est l'homme et les actions qui conviennent à sa nature. C'est pourquoi, quand il arrive à ce philosophe de paraître en justice, ou d'être appelé à parler en public, ou à s'entretenir avec ses semblables des choses de la vie , il prête sujet de rire à ceux qui l'environnent, et son inexpérience le fait, comme il advint à Thalès, tomber dans un puits, c'est-à-dire, errer en des matières où l'inexpérience est qualifiée par le commun des hommes de grossièreté et d'ignorance. »

Ce langage de Platon devrait nous jeter à la fois dans une vive admiration, et dans la confusion et la honte , puisque la grâce n'obtient pas de nous ce que la philosophie obtenait des sages de l'antiquité. Il est vrai que les saints Pères, éclairés par la lumière du divin Esprit et embrasés du feu de la charité sont allés beaucoup plus loin : ils étaient quelquefois si profondément absorbés dans la contemplation et l'amour des choses célestes qu'ils en perdaient complètement l'usage de leurs sens. Nous en trouvons la preuve dans l'histoire de plusieurs saints et, en particulier, dans celle de saint Thomas. Un jour ce grand docteur occupé à méditer

sur le mystère de la sainte Trinité, fut brûlé par un flambeau qu'il tenait entre ses mains, et qui en se consumant lui brûla les doigts, sans qu'il en éprouvât la moindre sensation.

En citant à la fin de ce traité l'exemple des philosophes de l'antiquité, je me suis proposé de fortifier, chez les personnes qui désirent l'amour de Dieu, l'espérance d'arriver au terme de leurs désirs, aidées qu'elles seront en cela par la grâce divine. Dans ce but, qu'elles ne perdent jamais de vue le conseil que nous leur donnions tout à l'heure d'être un holocauste vivant, et d'employer toute leur vie, tous leurs instants, toutes leurs actions au service du Créateur. S'il leur arrivait de s'écarter quelquefois de cette règle, qu'elles se considèrent comme coupables d'avoir dérobé une chose appartenant au Seigneur, et qu'elles reprennent aussitôt leur marche accoutumée. Dans la loi mosaïque, Dieu ordonnait aux Juifs de porter un certain signe sur leurs vêtements, afin que la vue de ce signe leur remît en mémoire la loi et les commandements divins, et que ce souvenir recueillît leur cœur, ainsi qu'il convenait à un peuple qui faisait profession de cette sainte loi, et qui s'était solennellement obligé à l'observer. *Deuter. vi.* C'était une mesure bien digne de ce grand Dieu et de l'intelligence parfaite qu'il avait de l'importance de ces dispositions.

A la place de ce signe, que le chrétien désireux de la perfection porte en son cœur ce mot d'holocauste que nous avons prononcé. Il lui rappellera qu'il s'est consacré et voué au Seigneur pour être devant lui un holocauste vivant et véritable, pour n'appartenir en rien ni à lui-même, ni à personne, mais à Dieu seul ; de telle façon que le moindre de ses pas, la moindre de ses pensées seront réglés par la loi et rapportés à la gloire divine. Qu'au souvenir de ce seul mot il recueille son cœur, ses membres, ses sens, comme il convient à un homme qui ne doit pas s'écarter un seul instant de la présence du Seigneur, ni se soustraire à sa volonté. Ainsi, de même que le Sauveur s'est transformé en holocauste vivant pour notre amour, n'ayant rien fait depuis le moment de sa conception jusqu'à celui où il expira sur la croix, sans se proposer notre salut ; de même le serviteur de Dieu s'efforcera de suivre fidèlement le conseil que nous lui avons donné, afin de

remplir autant qu'il est en lui les obligations attachées à ce titre d'holocauste vivant. Si cette tâche lui semble trop difficile, nous le prions de ne pas oublier qu'il s'agit dans cet ouvrage de la perfection de la vie chrétienne, laquelle consiste pour l'homme à devenir un holocauste vivant aux yeux du Seigneur, c'est-à-dire, à se consacrer en tout à son service.

Mais pour ne pas décourager les chrétiens dont la condition est telle qu'il leur devient impossible de consacrer tous les instants de leur vie au service du Seigneur; s'ils ne peuvent être un holocauste parfait, qu'ils s'efforcent au moins de s'offrir en sacrifice. Et comme, dans l'ancienne loi, les parties grasses de l'animal immolé étaient offertes à Dieu d'une manière particulière, qu'ils tâchent de lui offrir leur cœur et l'intérieur de leur âme, et qu'ils vaquent ensuite aux affaires indispensables de la vie extérieure. Néanmoins que le premier de ces actes occupe toujours le premier rang, et l'autre le second; celui-là est le principal, celui-ci n'est qu'accessoire: celui-là doit être l'objet direct de notre volonté; celui-ci doit être accepté parce qu'on ne saurait s'y soustraire. Semblable à l'huile qui surnage au milieu des autres liquides, l'amour du Seigneur, le désir ardent de le servir doivent dominer tous les autres sentiments et tous les autres désirs.

Et n'allez pas vous décourager ni vous abandonner à la tristesse parce que, malgré vos fréquentes élévations de cœur à Dieu, vous n'y trouvez ni saveur ni plaisir. Les malades trouvent tous les aliments insipides lorsqu'ils commencent à manger; et c'est peu à peu qu'ils réparent les défaillances de la nature et qu'ils en arrivent à manger avec goût. Ne vous effrayez pas non plus de la multitude des avis que nous vous avons donnés comme autant de degrés propres à nous conduire au faite de l'amour divin. Dès que l'homme se met à faire avec une intention pure et droite ce qu'il doit, l'éternelle bonté et l'éternelle sagesse ne tarde pas à agir de son côté. Un écrivain sacré nous le promet formellement dans les paroles suivantes: « La sagesse divine devance ceux qui la désirent. Celui qui veillera pour elle dès le matin n'éprouvera pas de lassitude, car il la trouvera assise à sa porte. Elle cherche avec sollicitude les âmes dignes d'elle, et elle se montre à leurs

regards avec un visage riant, sur leur chemin. » *Sap. vi, 14-17*. Par conséquent, le principe de cette divine sagesse est un désir brûlant de la posséder ; et quiconque a reçu du Seigneur ce désir a fait la plus grande partie de la route. Puissent tous les fidèles le recevoir de celui qui vit et règne avec son Père éternel et avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SECOND TRAITÉ.

DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST,

OU

MÉDITATIONS SUR QUELQUES-UNES DES CIRCONSTANCES ET SUR LES PRINCIPAUX MYSTÈRES DE LA VIE DU SAUVEUR, ET EN PARTICULIER SUR LES MYSTÈRES DE SON ENFANCE, DE SA PASSION, DE SA RÉURRECTION ET DE SON ASCENSION GLORIEUSE, AINSI QUE SUR LES AUTRES MYSTÈRES QUI SE RAPPORTENT AU ROSAIRE, ET DONT ON TROUVERA ICI UNE EXPOSITION NOUVELLE.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

Des avantages que procure la considération de la vie et de la mort de notre Rédempteur.

Parmi tous les exercices de la vie spirituelle, l'un des plus avantageux, au sentiment de saint Bonaventure, et des plus aptes à élever l'âme chrétienne à un degré remarquable de perfection, c'est la considération de la vie et de la mort de notre Sauveur. Nulle part l'homme ne trouvera des armes aussi puissantes contre les vanités et les séductions mensongères du siècle, et des consolations aussi solides dans les épreuves et l'adversité ; car les avantages de la méditation de la vie et de la mort de Jésus-Christ sont universels. Celui qui s'en occupe fréquemment ne tarde pas à contracter une sorte de familiarité confiante et affectueuse avec

le Seigneur ; ce qui le porte à mépriser sans difficulté tout ce qui lui est étranger.

Et d'ailleurs, où trouver de plus parfaits exemples de toutes les vertus, d'humilité profonde, d'entière pauvreté, de charité ardente, d'obéissance, de patience, de mansuétude, d'esprit de prière, que dans la vie du maître des vertus ? « C'est en vain, dit saint Bernard, que travaille à l'acquisition des vertus, celui qui se flatte de les recevoir d'une autre main que de la main du Seigneur des vertus. En effet, sa doctrine est une règle de sagesse ; sa miséricorde est une œuvre de justice ; sa vie est un modèle de tempérance ; sa mort un étendard de patience. » *Bernard. Sup. Cant. Serm. xxii.* « Comment l'homme acquiert-il la force d'endurer le martyre, ajoute en un autre endroit le même Père, sinon en se cachant par une méditation pieuse et continuelle dans les plaies du Christ ? C'est dans ses plaies sacrées qu'était le martyr, triomphant et joyeux, au moment même où des ongles de fer labouraient son corps et le mettaient en pièces. Et pendant ces tortures, où était son âme ? Sans doute aussi dans les plaies du Sauveur qui sont toujours ouvertes à quiconque désire s'y réfugier. Si elle eût été seulement dans son corps, le fer qui la cherchait l'y eût trouvée, et, l'y ayant trouvée, lui eût fait sentir ses cruelles atteintes. » *Sup. Cant. Serm. lxi.*

En conséquence, celui qui désirera, selon le langage d'un pieux docteur, acquérir la véritable connaissance de Dieu, celui qui soupirera après la véritable science des choses éternelles, celui qui voudrait posséder d'abondants trésors de mérites, celui qui serait heureux d'arriver au faite des vertus et des grâces, de suivre une voie sûre et droite à travers les adversités et les prospérités de cette vie ; celui-là, qu'il médite ces mystères adorables, et qu'il les porte sans cesse en son cœur. Devant la croix du Christ l'orgueil s'abaisse, la charité grandit, la persévérance devient plus durable, l'espérance s'élève, et nous rendons notre vie semblable à la vie de celui qui, par amour pour nous, s'est rendu semblable à nous.

Comme il est incontestable que l'un des obstacles les plus nuisibles aux exercices de la piété, résulte du dégoût attaché à la mé-

ditation continuelle du même sujet, on ne saurait trouver de moyen plus propre à l'écartier qu'en choisissant les circonstances diverses de la vie et de la mort du Sauveur. C'est là un champ vaste et spacieux, où les exemples, la doctrine, les mystères sont si variés qu'ils offriront toujours à l'homme de nouveaux aspects à considérer, et qu'en prévenant tout dégoût ils lui procureront l'avantage d'éclairer son intelligence et de ranimer sa dévotion. Et en effet, quoi de moins uniforme que la vie de Jésus-Christ depuis le premier instant de son incarnation, jusqu'à son ascension glorieuse. Que de circonstances, que de mystères, que d'exemples, que de miracles, que de conseils et d'enseignements on y rencontre? Le cœur fervent pourrait-il désirer une chose qui n'y soit pas renfermée? Est-il une seule des vertus auxquelles nous pouvons être inclinés, dont la vie du Fils de Dieu ne nous donne de merveilleux exemples.

Parmi les sentiments pieux qui règnent dans les cœurs, on voit la compassion l'emporter en celui-ci, l'amour en celui-là; c'est chez d'autres, tour à tour, la crainte, l'espérance, le repentir des péchés, l'admiration des œuvres divines, le mépris du monde, l'horreur du mal, et tels ou tels sentiments du même genre. Mais quel est celui de ces sentiments que n'excitera pas et ne ravivera pas en nous la considération de la vie et de la mort du divin Maître? Qui ne trouverait des larmes de piété en considérant les mystères de son enfance, des larmes de compassion en considérant les mystères de sa mort, des larmes d'amour en considérant les bienfaits de sa très-sainte vie? Comment ne pas être confondu en présence de l'abîme d'humilité et de charité que découvrent si clairement toutes ses actions? Comment ne pas redouter les châtimens de la justice divine, à la vue de la vengeance exercée sur une personne d'une si haute dignité! Mais, d'autre part, comment ne pas espérer en la miséricorde du Seigneur, à la pensée des mérites et de la valeur infinie de ce sang adorable? Ainsi, quiconque travaillera dans ce champ viendra facilement à bout de tous ses desseins : c'est une table royale où abondent les mets les plus délicieux, un paradis où l'on goûte toutes les voluptés, un jardin émaillé de toute sorte de fleurs, un lieu où l'on trouve toute

espèce de choses , une fête spirituelle , pour ainsi parler, où l'on jouit de tous les biens.

Personne donc ne saurait alléguer une excuse qui le dispense de ce genre d'exercices, puisque tous nous y trouverons ce qui nous est nécessaire. Au reste , de toutes les dévotions , c'est la plus douce , et la plus avantageuse ; aucune autre ne convient aussi bien et aux âmes les plus élevées en perfection et aux âmes les plus inexpérimentées : elle est à la fois pleine de profondeur pour les intelligences d'élite, et accessible aux simples et aux ignorants. Quoique la contemplation dont la divinité du Christ est l'objet soit plus élevée que la contemplation de son humanité sacrée , cependant celle-ci est en quelque façon le principe et la porte de celle-là. Et voilà pourquoi le Sauveur a voulu que son côté fût ouvert par le fer d'une lance : il nous enseignait par là que les ouvertures de ses plaies devaient nous introduire au plus intime de son cœur et dans le sanctuaire de sa divinité. Plus que toute autre chose créée , ces plaies sacrées font briller de la plus éclatante splendeur, la bonté , la miséricorde, la sagesse, la toute-puissance, la providence, la justice , la charité et toutes les autres perfections divines.

Les saints nous invitent à ce pieux exercice et par leurs paroles et par leurs exemples. C'est principalement, en suivant cette voie, qu'ils se sont élevés si haut. On dit de la bienheureuse vierge sainte Cécile qu'elle portait continuellement l'Evangile de Jésus-Christ sur sa poitrine. *Eccles. in ejus officio*. Ce qu'il ne faut pas entendre seulement au pied de la lettre ; mais , comme l'observe judicieusement saint Bonaventure, elle le portait surtout dans son cœur, méditant et savourant , dans la pureté de son âme , la doctrine et les mystères de la vie du Seigneur.

Un exemple qui se rapproche de celui-là est l'exemple de notre père saint Dominique. Il avait, dit-on , toujours avec lui l'Evangile selon saint Matthieu ; et c'est là que le saint homme allait prendre, comme à une table céleste , la nourriture dont il avait besoin et pour lui-même , et pour les enfants spirituels auxquels il donnait le jour. Un docteur des plus remarquables par sa sainteté et sa piété, saint Bernard passait sa vie dans cet exercice ; et

c'est ainsi qu'il atteignit une si haute perfection ; il le déclarait lui-même à ses religieux en ces termes :

« Pour moi, mes frères, leur disait-il, depuis le commencement de ma conversion, afin de suppléer au défaut de mérites dont je ne pouvais pas ne pas m'apercevoir, je fis un petit faisceau de myrrhe composé de tout ce que mon Seigneur a supporté de peines et d'amertumes, et je m'efforçai de le porter sans cesse en mon cœur. Voici comment je m'y prenais : ma première pensée était consacrée aux misères et aux souffrances que nous offrent les particularités et les mystères de l'enfance du Sauveur ; puis, je m'appliquais à considérer les travaux de sa prédication, les fatigues de ses voyages, les veilles de ses prières, l'austérité de ses jeûnes, ses larmes compatissantes, les embûches que lui dressaient ses ennemis, et, enfin, les dangers que lui suscitèrent ses faux frères, à savoir, les crimes dont il fut accusé, les persécutions, les insultes, les soufflets, les ignominies, les moqueries, les fouets, les épines, les clous, et tous les autres supplices qu'il eut à souffrir. Méditer sans relâche ces souvenirs a été pour moi la sagesse, et c'est là que j'ai trouvé la somme de tout ce qu'il me fallait savoir. Là, on me présentait à boire d'une précieuse liqueur qui me remplissait tantôt d'une salutaire amertume, tantôt d'une ineffable consolation. Voilà ce qui me relève dans l'adversité, ce qui me confond dans la prospérité, ce qui me fraye un chemin plein de sécurité à travers les tristesses et les joies de la vie présente, ce qui écarte les périls prêts à m'assaillir de tous côtés. Voilà ce qui me réconcilie et me fait rentrer en amitié avec le Juge du monde. C'est ainsi que je me présente à ses yeux pénétré de mansuétude et d'humilité, que je réussis non-seulement à fléchir son courroux, mais encore à plaire à ses regards, quoiqu'il soit inaccessible aux princes du ciel et terrible aux rois de la terre. Aussi, mes frères, ces mystères sont-ils toujours dans ma bouche ; car, et vous ne l'ignorez pas, je ne cesse de les publier : ils sont toujours dans mon cœur ; car, et Dieu le sait, je les médite sans cesse : ils sont toujours sous ma plume, qui ne traite pas d'autre sujet, comme tout le monde peut le voir. Oui, toujours ma philosophie la plus profonde et la plus chère sera de con-

naître Jésus, et Jésus crucifié. » *Bernard. sup. Cant. serm. XLII.*

« Quant à ce qui me fait défaut, mes frères, disait une autre fois ce même saint, je le prends en toute confiance dans les entrailles du Seigneur : elles surabondent de miséricorde, et de nombreuses ouvertures lui permettent de la répandre au dehors. Ses pieds ont été percés, de même que ses mains; son côté a été ouvert par une lance : et grâces à ces issues, mes lèvres peuvent recueillir le miel de la pierre et l'huile du rocher le plus dur. — Oui, du rocher le plus dur; car, s'il fallait une sorte de dureté pour supporter tant d'injures, s'il en fallait encore davantage pour souffrir tant de tortures, il fallait une dureté exceptionnelle pour souffrir une mort aussi cruelle. » *Serm. LXI in Cant. — In Pentecost. serm. II.*

Saint Bernard raconte quelque part que de son temps vivait une religieuse qui éprouvait une dévotion extrême pour la passion du Sauveur : elle avait l'habitude de faire très-souvent en son honneur le signe de la croix sur son cœur, afin que ce signe glorieux brillât et au dedans et au dehors d'elle-même, d'un éclat incessant. Le Seigneur voulut montrer combien cette dévotion lui était agréable. Il permit que le pouce dont elle s'était servie pour satisfaire son pieux désir demeurât intact après sa sépulture à côté des autres parties de son corps devenues entièrement la proie de la dissolution : c'est ce que l'on put constater en ouvrant quelques années plus tard le tombeau de cette religieuse; et ce qui indiqua clairement que Dieu avait voulu soustraire à l'action de la mort la chair qui avait servi à représenter et à rappeler le mystère de la vie.

Un autre écrivain raconte un fait du même genre, mais plus merveilleux encore, dont une ville d'Allemagne fut le théâtre. Dans cette ville se trouvait un monastère de religieux appartenant à l'ordre des frères prêcheurs. Or, le prieur de ce monastère portait aussi une dévotion particulière à la passion de Jésus-Christ, et il en faisait le sujet fréquent de ses pensées. Quand il fut mort, on dut ouvrir son cercueil pour transporter ses restes en un autre endroit; et l'on trouva parmi les côtes de la poitrine qui couvrent le cœur, une croix taillée dans ses propres os, et aussi bien tra-

vaillée que si elle eût été d'ivoire. Le bruit de ce miracle s'étant répandu en tous lieux, il parvint aux oreilles de l'auteur de ce récit, qui fit un voyage de quarante milles, pour s'en assurer de ses propres yeux. « Je vis moi-même, dit-il, le signe glorieux, et je le considérai longtemps dans ce que ses détails avaient de merveilleux. Le pied en était aminci, dans sa partie inférieure, comme si elle était destinée à être fixée quelque part ; les trois bras de la partie supérieure étaient terminés par trois fleurs de lis, pour faire entendre que la vertu du mystère de la passion avait conservé dans l'âme de ce saint personnage le lis d'une pureté et d'une chasteté virginale. »

Ces exemples déclarent combien le Seigneur est touché de cette dévotion ; car autrement il n'aurait pas honoré dans leur âme et dans leur corps les personnes qui honoraient avec un soin spécial ses ignominies, et qui se consacraient expressément à glorifier les mystères de sa passion. Et le privilège qu'il conféra au bienheureux saint François d'Assise, en imprimant sur sa chair les stigmates sacrées de ses souffrances, et en traduisant sensiblement les plaies que ce saint portait continuellement dans son cœur ; comment l'apprécier dignement à l'aide de la parole humaine ? On n'en saurait douter après cela : une méditation non interrompue de ces mystères peut élever une créature mortelle à un assez haut degré de perfection pour qu'elle devienne d'une certaine manière semblable au Fils de Dieu, non-seulement jusqu'à reproduire les vertus de son âme, mais encore, jusqu'à reproduire les cicatrices glorieuses de son corps adorable.

La considération de ces divins mystères nous est recommandée par une foule de Docteurs, et plus particulièrement par saint Bonaventure. Il en parle en plusieurs endroits de ses ouvrages ; et dans un écrit intitulé, *l'Aiguillon de l'amour*, il nous y invite en ces termes : « La croix de notre Sauveur, voilà, mes Frères, la seule gloire que je connaisse. Si la mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur, parce qu'ils lui ont sacrifié leur vie ; combien plus précieuse doit être à nos yeux la mort du Saint des saints, puisqu'il a sacrifié sa vie pour nous ? Oh ! qu'il avait raison de se plaindre par la bouche de son prophète, et qu'il a raison

encore aujourd'hui de s'écrier : « Vous avez, ô mon Dieu, éloigné de moi mes amis et mes proches ; et les personnes que je connaissais m'ont abandonné à ma misère. J'ai attendu quelqu'un qui s'associât à ma tristesse, et il ne s'est trouvé personne ; j'ai cherché quelqu'un qui me consolât, et je n'en ai pas trouvé. » *Psalm. LXXXVII*, 19 ; *Psalm. LXVIII*, 21. Pour vous, mes Frères, gardez-vous bien de fuir le Seigneur ; ne renoncez pas à la bienheureuse compagnie de la Vierge, du disciple et des autres saintes femmes. Montons avec eux jusqu'à la croix, et mangeons ensemble le fruit de cet arbre de vie ; car, à cet arbre sont suspendus la croix du Fils et le cœur de la Mère. Que personne ne s'en dispense, à quelque condition qu'il appartienne ; tous y trouveront leur remède. Etes-vous pécheur ? vous y apprendrez à haïr le péché, en voyant Dieu mourant pour l'expier. Etes-vous dans des sentiments de repentir ? vous y trouverez la force de faire pénitence, en considérant ce qu'a souffert cet agneau, quoiqu'il n'eût contracté aucune dette par lui-même. Désirez-vous pratiquer le bien ? vous y découvrirez un parfait modèle de toute sorte de bonnes œuvres et de toute sorte de vertus. Etes-vous arrivé déjà à une haute perfection ? vous y trouverez le sujet de vous unir, par une transformation spirituelle, au Fils et à la Mère, et de leur témoigner une compassion et un amour des plus tendres. Donc, mes Frères, que personne ne s'abstienne ; car, il n'y aura personne qui ne trouve dans la considération de la passion du Sauveur, une règle de vie, un port de salut, un secours dans les dangers, un asile pour l'âme, un chemin vers la félicité véritable. »

C'est la passion de Jésus qui nous ouvre les portes du paradis, qui guide les aveugles, soutient les paralytiques, ramène les égarés dans la voie droite, console les pauvres, réprime le faste des riches, humilie les superbes et confond les voluptueux. Comme le dit saint Jean Chrysostome, elle veille sur les petits, elle éclaire les ignorants, elle est la philosophie des simples, l'auxiliaire de la jeunesse, le lait de l'enfance, l'aliment des âmes imparfaites, l'oratoire des âmes pieuses, le modèle des âmes contemplatives, le livre des personnes sans instruction, la force des pénitents, le bouclier des faibles, le salut des malades, le remède des pécheurs, la

lumière des justes, le trésor des pauvres, le port des âmes errantes, le refuge des cœurs affligés.

Voulez-vous, ô mon Frère, posséder avec une seule chose toutes choses, attachez-vous étroitement à cette croix, entrez dans ce sanctuaire; colombe chaste, établissez votre nid dans les déchirures de ce rocher. Envolez-vous vers ces saintes mains, selon le conseil de saint Bernard; envolez-vous vers ces pieds sacrés; et enfermez-vous ensuite dans la plaie de ce précieux côté.

CHAPITRE II.

Comment les âmes pénitentes, après avoir pratiqué les exercices de la pénitence, doivent considérer les mystères de la vie de Jésus-Christ.

Et maintenant que nous reste-t-il à faire, sinon à prier les chrétiens qui désirent sérieusement progresser dans les voies de la vie spirituelle, de s'appliquer à la méditation de ces mystères. Que les personnes chargées aussi de diriger les autres et de leur enseigner ces voies, s'efforcent d'inculquer ces pratiques aux âmes dont elles viendraient à être chargées. Une fois sortis du péché, une fois les premiers exercices de la contrition et de la pénitence passés, abordons aussitôt les mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ, afin que nous goûtions combien le Seigneur est doux, et que la suavité des choses spirituelles nous inspire du mépris et du dégoût pour les plaisirs des sens.

Le présent traité s'adresse principalement aux âmes parfaites; mais il s'adresse aussi aux âmes qui commencent : elles y trouveront le lait dont elles ont besoin, comme les autres une nourriture plus substantielle. C'est ce torrent que vit le prophète Ezéchiel, et dont les eaux en un endroit ne dépassaient pas la cheville, tandis qu'en un autre endroit, on ne pouvait les passer à gué : également propres ainsi à recevoir des agneaux et des éléphants. C'est encore le livre du même prophète, lequel était couvert de caractères à l'extérieur et à l'intérieur : à l'extérieur pour les commençants; à l'intérieur pour les personnes capables, à cause de leur perfection, de pénétrer plus avant. *Ezech. XLVII; Ibid. II.* De même donc qu'entre les mains de quiconque se propose d'étudier la gram-

maire on remet un traité qui en contienne les règles; de même entre les mains de quiconque se propose de se livrer à l'étude de cette philosophie céleste, on doit remettre l'historique des mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ notre Sauveur. Loin de dénier ce secours aux personnes qui auraient vécu dans de grands péchés, il faut le leur accorder avec empressement; car elles en ont d'autant plus de besoin qu'elles ont contracté de plus mauvaises habitudes. Et que feront-elles, lorsqu'elles seront assaillies par leurs anciennes passions, dont la fureur s'accroît au souffle du démon, de la chair, du monde et des habitudes dépravées? Souvent ces personnes sont en proie, surtout dans la jeunesse, comme l'observe saint Jérôme, *Epist. ad Furiam*, 1, à des flammes de luxure plus dévorantes que celles de l'Etna: d'autres brûlent des ardeurs de la cupidité; d'autres, des plus opiniâtres et des plus furieux désirs de vengeance; d'autres sont poursuivies sans cesse par l'amour des privilèges, des honneurs et des dignités. Que deviendront ces malheureuses âmes si elles sont privées de ce soutien, de cet exemple, de ce puissant secours, de cet aliment céleste, de cette consolation, de cette lumière? Si le Sauveur disait à ses disciples, au commencement de sa passion: « Veillez et priez, afin de n'être pas vaincus par la tentation? » *Matth.* xxvi, 41, où trouverait-on un bouclier plus propre à nous couvrir en de semblables nécessités? Saint Augustin du moins assure qu'il n'a rien trouvé de plus efficace en cette conjoncture que le souvenir des plaies du Sauveur. *Manual.* xxii. « Les rochers, disait David, sont le refuge des hérissons. » *Psal.* ciii, 18. C'est ainsi que les âmes couvertes des épines du péché ne trouveront pas de meilleur asile que les fentes de ce rocher sacré frappé pour notre salut par la verge de la justice divine, et duquel a jailli une source d'eau vive où nous pouvons nous purifier de nos souillures, et étancher la soif de nos désirs.

Quant à l'ordre à suivre en cet exercice, il sera bon de s'en tenir à celui que recommande saint Bernard et qu'observent généralement les personnes adonnées à la vie spirituelle. Il consiste à répartir les principales circonstances de la vie du Fils de Dieu entre les jours de la semaine, de manière à désigner pour chacun de

ces jours deux ou trois mystères dont la considération soit capable de fortifier l'âme, d'éclairer son entendement, d'enflammer sa volonté, de ranimer sa dévotion, de l'exciter à l'imitation des vertus dont la vie du Seigneur lui offre le modèle, et de lui inspirer la pensée de le remercier de tout ce qu'il a fait en ce monde pour opérer notre salut. N'oublions pas non plus qu'une semblable considération doit être précédée d'une préparation pieuse, et suivie d'actions de grâces, en même temps que d'une prière ayant pour but de demander à Dieu toutes les choses utiles à notre salut, et celles en particulier dont nous ressentons un plus pressant besoin. Dans les commencements il serait à désirer qu'on fit précéder la méditation, de la lecture du trait que l'on veut considérer, afin de retenir les points les plus propres à fixer notre attention. Mais comme ce qui se rapporte à ces cinq parties est spécialement traité à la fin de la première partie du livre de l'*Oraison*, nous y renverrons en ce moment le lecteur.

Nous avons déjà, dans le *Mémorial de la vie chrétienne*, donné un aperçu rapide des principaux mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Dans le *Traité de l'Oraison* lui-même, nous avons médité longuement sur les circonstances de sa passion et de sa résurrection. Mais, comme parmi tous les mystères relatifs au Sauveur, les mystères de son enfance offrent une suavité et un charme particuliers aux âmes pieuses, nous avons cru devoir nous en occuper avec plus d'étendue dans ce traité, afin de suppléer à la brièveté que nous imposait l'objet même du *Mémorial*. Le premier des mystères que nous examinerons sera celui de l'Incarnation du Fils de Dieu, et la méditation de ce mystère nous servira de préambule à la méditation des autres mystères.

MÉDITATIONS

SUR LES PRINCIPAUX MYSTÈRES DE LA VIE DU SAUVEUR.

CHAPITRE PREMIER.

Du mystère de l'Incarnation.

I.

De la convenance du mystère ineffable de l'Incarnation de notre Sauveur.

Nous ne saurions commencer à parler des principaux mystères de la vie du Fils de Dieu, sans dire quelques mots de sa sainte incarnation, sauf à résumer ici en quelques paroles ce que nous avons développé ailleurs avec l'étendue convenable. Si nous remontons au premier principe de ce bienfait, nous trouverons qu'il a eu pour origine l'immense bonté de notre Dieu. En effet, tel est le principe universel de toutes ses œuvres, des œuvres de la nature, aussi bien que des œuvres de la grâce. C'est par bonté pure, et sans nécessité aucune que Dieu a créé ce vaste univers; c'est par bonté pure qu'il le conserve et qu'il le gouverne depuis tant d'années. C'est par bonté pure qu'il supporte l'ingratitude et les blasphèmes de ses créatures et qu'il ordonne au soleil de se lever sur les bons et sur les méchants, et à la pluie de tomber sur les pécheurs comme sur les justes. *Matth. v.* C'est par un acte de cette même bonté qu'il s'est résolu à créer l'homme et à le mettre en participation de sa propre gloire. De même qu'il est dans la nature du soleil d'éclairer et dans la nature du feu de brûler; de même il est dans la nature de la bonté de communiquer à autrui les biens qu'elle possède. D'où il résulte qu'il est dans la nature de la bonté souveraine de se communiquer souverainement à ses créatures, eu égard cependant, selon l'observation de saint Denys, à la capacité et à l'essence de chacune d'elles.

Pressé du désir de communiquer à autrui la gloire et la béatitude dont lui seul jouissait dès l'éternité, le Seigneur, dans sa bonté infinie, tira du néant à cet effet deux ordres de créatures capables

d'être élevées à un si grand honneur : les anges et les hommes ; les unes exclusivement spirituelles, les autres à la fois corporelles et spirituelles. Mais qu'il nous suffise en ce moment de nous occuper de celles-ci.

Un ordre parfait présidant à toutes les œuvres de Dieu, en même temps qu'il assignait à l'homme une fin aussi élevée, il l'ornait des vertus et des grâces propres à atteindre cette fin. Il y mit toutefois une condition : c'est que, si l'homme demeurerait obéissant et fidèle il transmettrait intégralement à sa postérité les privilèges de grâce et de justice dont il avait été favorisé ; s'il devenait déloyal et rebelle, il serait dépouillé de ces biens et il en dépouillerait ses descendants. Or, Adam ayant transgressé les commandements de ce Seigneur, qui l'avait destiné à une si noble fin et qui l'avait comblé de tant de grâces et de tant de bienfaits, il perdit conséquemment par sa révolte les privilèges qui lui avaient été octroyés, et ses enfants les perdirent avec lui. Le péché originel dans lequel nous avons été conçus, *Ephes. II*, nous atteste ouvertement cette perte. Comme il consiste dans la privation de la justice et de la grâce avec lesquelles nous aurions dû naître ; cette privation a pour résultat la corruption de nos appétits et nos mauvaises inclinations. Primitivement ces inclinations et ces appétits étaient réprimés par le frein de la grâce et de la justice originelle ; mais ce frein ayant disparu, ils commencèrent bientôt à fermenter et à se déchaîner contre l'esprit. C'est ainsi qu'à peine a-t-on écarté le sel ou la myrrhe qui préservait la chair morte de la corruption, elle devient aussitôt la proie des vers et de la pourriture. Quelque chose de semblable s'est produit après la faute de nos premiers parents. Avant de la commettre, ils marchaient nus, sans qu'ils fussent un embarras l'un pour l'autre. Dès qu'ils eurent désobéi, ils sentirent cet embarras réciproque. C'est que la faute avait réveillé la concupiscence avec son cortège de passions et d'inclinations mauvaises.

Cette corruption de la nature humaine est la source de tous les péchés du monde et la cause de l'esclavage spirituel où l'homme a été réduit. Le Sauveur lui-même l'a dit : « Quiconque commet le péché devient l'esclave du péché. » *Joan. VIII, 34*. C'est pour-

quoi l'homme est le misérable sujet, l'esclave malheureux du démon. Il est retenu sous le joug par les chaînes de ses mauvais sentiments et de ses mauvais désirs : comme il s'est donné au démon, et qu'il lui rend obéissance, il est son vassal et il reconnaît son empire; en sorte que s'il venait à mourir en cet état, le démon l'emporterait dans son royaume, c'est-à-dire dans l'enfer.

L'homme était donc condamné à cette condition affreuse, lorsqu'il plut aux entrailles de la divine miséricorde de le délivrer de la servitude du démon et du péché, et de le réintégrer dans ses droits à la possession de ce royaume céleste pour lequel il avait été créé. Parmi tous les moyens propres à atteindre ce but, le Seigneur choisit celui qui l'emportait en excellence sur les autres, et qui en était le plus extraordinaire : ce fut de se faire homme, lui qui était Dieu, mystère que les Juifs, au témoignage de l'Apôtre, traitaient de scandale, et les gentils de folie. *I Corinth.* 1, 23. D'un côté, il leur semblait au-dessous de la dignité de la substance divine, si haute et si pure, de s'unir à quelque chose d'aussi bas que la nature humaine. D'un autre côté, il leur semblait inconvenant qu'un Dieu se fit homme pour sanctifier l'homme, alors que bien des moyens différents de celui-là paraissaient plus aptes à conduire à cette fin.

L'incarnation du Fils de Dieu est une œuvre si admirable qu'il est besoin, pour en comprendre la dignité, d'une lumière spéciale et céleste. Nous avons sans doute assez de la lumière naturelle que le Seigneur nous a départie, pour comprendre les choses proportionnées à notre capacité; mais quand les choses dépassent la portée de notre intelligence, qu'elles appartiennent à une sphère élevée, et qu'elles en présupposent un grand nombre d'autres, on ne saurait les comprendre sans une assistance surnaturelle de Dieu. Or, telle est l'œuvre de l'incarnation : bien comprise, elle jetterait dans la stupeur les anges aussi bien que les hommes. Et qu'on ne voie pas ici une exagération; c'est la doctrine même de saint Paul. D'après cet apôtre, la révélation de la rédemption de l'humanité, la prédication qui en était faite dans l'Eglise, donnèrent aux principautés et aux puissances du ciel une connaissance nouvelle de la sagesse divine : les esprits bienheu-

reux furent pénétrés d'une admiration qu'ils n'avaient pas encore ressentie, à la vue de l'éclat dont les perfections divines brillent en ce mystère, des biens et des avantages sans bornes qu'il procurait au monde. *Ephes. iii.* Voilà pourquoi le même Apôtre applique à la sagesse divine cette qualification expressive, *multiformis sapientia Dei*; indiquant par là qu'elle a remédié parfaitement à tous nos maux et à tous nos besoins, et qu'elle a remédié à chacun d'eux en particulier, comme si elle s'en fût exclusivement occupée. Assurément il y a dans ce mystère le sujet d'une profonde admiration. Aussi, celui qui serait éclairé par la lumière céleste y découvrirait clairement les merveilles et les ressources infinies de la sagesse du Seigneur. Mais, comme nous ne jouissons pas tous de cette lumière, nous ne parvenons pas à connaître la raison et la nature intime de ce mystère.

Il y eut un temps où Augustin ne pouvait comprendre que le Verbe divin se fût uni à une chair mortelle. Dès qu'il eut reçu le baptême, et avec le baptême le secours de la lumière divine, il ne pouvait, nous dit-il, se lasser de penser avec une ineffable douceur à la sagesse étonnante qui resplendit dans le choix du moyen extraordinaire destiné à opérer le salut du genre humain. C'est qu'à la clarté de cette lumière il voyait toutes les misères et toutes les nécessités spirituelles auxquelles l'homme avait été soumis par le péché; car des pieds à la tête, pour ainsi dire, son âme ne formait qu'une plaie. Dans son entendement régnait l'obscurité, dans sa volonté la rébellion, dans son imagination la dissipation, dans ses appétits le désordre, dans sa chair la faiblesse et les mauvais penchants. Or, en même temps que la lumière céleste découvrait à saint Augustin toutes ces choses, elle lui découvrait aussi que l'incarnation d'un Dieu et sa mort sur la croix était le remède le plus propice et le plus efficace, tant pour guérir tous nos maux en général, que pour guérir chacun d'eux en particulier. On croirait, en effet, que la guérison de chacun d'entre eux a été le but spécial de ce grand mystère, comme l'expérience l'enseigne aux personnes qui s'adonnent à la pratique de la vertu. Telle est d'ailleurs l'excellence de ce remède que si le Seigneur notre Dieu eût cherché dans les trésors de cette sagesse et de cette

toute-puissance par l'opération desquelles il a créé ce monde et il aurait pu en créer mille autres; s'il eût cherché, dis-je, un moyen plus propre à assurer sa gloire et le salut de l'humanité, ce qui constitue les deux fins principales de cette œuvre, il ne l'aurait pas trouvé. Exposons cette vérité avec plus de détails.

I.

Que la gloire de Dieu et l'expiation du péché n'admettaient pas de moyen plus efficace que l'union de la nature divine à la nature humaine.

Et d'abord, en ce qui regarde la gloire de Dieu, il était avant tout nécessaire d'expiar les offenses et les injures commises envers cette Souveraine majesté. Or, chacune d'elles, s'attaquant à une Majesté infinie, est d'une gravité infinie. Que penser alors des péchés réunis des hommes qui existent actuellement, qui ont existé, ou qui existeront encore, et qui sont en quelque manière en nombre infini? Assurément une expiation aussi générale, une satisfaction aussi considérable exigeaient une vertu infinie. Mais, Dieu seul possédant une vertu infinie, et se trouvant de plus au-dessus de toute satisfaction et de tout mérite, lesquels sont l'œuvre des créatures et non du Créateur; il s'ensuit en toute rigueur que le meilleur moyen consistait à réunir la nature divine et la nature humaine dans une même personne: de la sorte, la nature humaine permettrait à l'homme Dieu de mériter et de satisfaire; et la nature divine communiquerait à sa satisfaction et à ses mérites une dignité infinie.

Aussi le sacrifice du Sauveur expia-t-il si complètement les offenses commises envers la divine Majesté qu'elle en fut beaucoup plus honorée qu'elle n'avait été offensée par tous les péchés des hommes. La parfaite obéissance du Fils fut infiniment plus agréable au Père que toutes les désobéissances du monde ne lui avaient été odieuses. *Rom. v; Ephes. i; Hebr. ix.* On ne saurait donc douter que l'incarnation ne contribue extrêmement à procurer la gloire de Dieu: elle lui a procuré, en effet, le plus haut degré de gloire possible, attendu que la personne de laquelle cette gloire émane, n'est pas une simple personne humaine, mais une personne divine unie à la nature humaine, le Fils propre de Dieu, celui que le Père aime d'un amour infini.

Mais nous devons ici observer que , le Seigneur venant en ce monde pour accomplir notre salut , ce n'était pas assez de nous obtenir le pardon de nos fautes passées , si nous restions sujets à la même faiblesse , exposés aux mêmes chutes. Indépendamment du pardon des fautes passées, il nous fallait donc recevoir la grâce nécessaire pour éviter les fautes à venir. Or, cette grâce, un Dieu fait homme pouvait seul nous la mériter. Mériter une grâce semblable pour le genre humain tout entier, c'est-à-dire , pour des hommes en nombre infini , puisque l'espèce humaine peut se multiplier à l'infini , suppose une vertu infinie , et conséquemment une vertu que possédera seul le Fils de Dieu fait homme. Celui-là seul qui a été assez grand pour expier tous nos péchés , pouvait seul nous mériter la grâce de n'en pas commettre d'autres : toutes choses qui profitent à la gloire de Dieu ; car la gloire de Dieu est la fin de notre innocence et de notre justice.

Outre cette gloire que l'incarnation procure au Seigneur, elle lui en procure encore, à un autre point de vue ; en ce que plus que toute autre œuvre elle nous découvre les principales perfections de notre Dieu , en particulier les perfections les plus propres à nous exciter à l'amour et à la crainte de son saint nom. Les philosophes qui ont puisé la connaissance de Dieu dans le grand livre de l'univers, n'y ont guère aperçu que sa sagesse et sa puissance sans bornes ; ces perfections brillant d'un éclat exceptionnel dans la création. Mais de sa bonté , de son amour , de sa miséricorde , de sa justice , ils n'en ont eu qu'une vague connaissance ; et plusieurs d'entre eux ont nié la réalité de la providence à laquelle ces perfections servent de principe et de fondement. Or, ces perfections inconnues à peu près des philosophes de l'antiquité resplendent si vivement dans le mystère de l'incarnation et de la passion du Rédempteur , que les simples et les ignorants aussi bien que les savants y contemplent à découvert la grandeur de la bonté , de la charité et de la miséricorde du Seigneur envers les hommes, en le voyant se faire homme lui-même pour eux et mourir sur une croix. La sollicitude et la providence avec lesquelles il veille sur nous s'y montrent au même degré , puisque Dieu y vient du ciel sur la terre pour accomplir notre salut.

Il en est ainsi de sa sagesse, que révèlent les moyens admirables et d'une convenance si frappante auxquels il a eu recours dans ce grand œuvre. Ajoutons à cela que l'on y apprend encore à connaître la rigueur de la justice divine, qui a exigé une expiation des péchés du monde telle que le sacrifice du sang du Fils de Dieu, et la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse.

Toutes ces perfections divines éclatent dans ce mystère. D'où il résulte évidemment que, tout en paraissant aux yeux charnels des gentils, indigne de la dignité et de la majesté de Dieu, l'incarnation du Verbe lui a procuré la plus haute gloire imaginable. Plus il s'est abaissé, plus il a voilé l'éclat de sa splendeur; plus il rehausse l'éclat de sa bonté aux yeux de quiconque comprend la véritable cause de cet abaissement; d'autant plus que la bonté est la perfection à laquelle il attache le plus de prix, et celle qu'il signale avec prédilection à notre admiration et à nos louanges.

II.

Des biens qu'a procurés à l'homme le mystère de l'incarnation.

Quant aux avantages dont ce mystère a été pour l'homme le principe, aucune parole, aucun langage ne pourrait les exposer. Les œuvres du Seigneur étant parfaites, et l'Homme-Dieu ayant voulu procurer aux hommes un salut, une rédemption qui ne laissât rien à désirer; il n'y a pas en nous de misère ni de maladie spirituelle qui ne trouve un secours et un remède suffisant dans ce mystère. Mais cette matière étant traitée dans un des chapitres suivants, celui qui concerne l'Annonciation, je n'irai pas plus loin en ce moment. Si quelqu'un souhaitait la voir exposée avec plus d'étendue, qu'il lise dans notre introduction au symbole la partie où il est question des fruits de l'arbre de la croix : il comprendra alors de combien d'avantages précieux ce mystère a été la source.

Pour conclure ce discours, je raisonne comme il suit : Parmi les œuvres du Seigneur, celle-là l'emporte en excellence sur toutes les autres, qui contribue le plus à la gloire divine et au bien de l'homme. Or, ces deux caractères s'offrent d'une manière plus frappante dans l'œuvre de l'incarnation que dans toutes les

autres. Donc, l'incarnation est la première des œuvres divines par son excellence.

Une autre raison nous conduit à cette même conséquence. Dieu, dont l'être et les opérations ont la perfection pour principal caractère, a voulu, comme nous l'enseignent à chaque instant les psaumes et les cantiques inspirés, que deux de ses attributs, la miséricorde et la justice, brillassent en toutes ses œuvres. *Psal. c.* Par suite, l'œuvre la plus parfaite sera celle où le sceau de ses deux attributs sera le plus profondément et le plus visiblement empreint. Mais où l'est-il plus profondément et plus visiblement que dans le mystère de notre rédemption? Qu'elle est terrible cette justice qui préside à la passion et à la mort du Fils de Dieu! Qu'elle est grande la miséricorde qui rejaillit de ce supplice sur l'humanité dans la servitude! Non, la miséricorde ne saurait être plus grande, ni la justice plus rigoureuse.

A cette considération j'en ajouterai une nouvelle qui répand la plus vive clarté sur la convenance de ce mystère, et sur les grâces et les faveurs que Dieu nous y a accordées. Observons d'abord que, Dieu étant l'auteur de l'ordre de la nature et de l'ordre de la grâce, les mêmes lois qui s'appliquent au premier de ces ordres s'appliquent également au second. Or, la loi suivie dans l'ordre de la nature consiste à mettre à la tête de chaque espèce de créatures, une créature douée d'une perfection particulière, et à l'établir cause de tout ce qui se produit dans les êtres de cette même espèce. En voici un exemple : Dans la classe des corps lumineux, qui sont les étoiles, le plus brillant de tous est le soleil. Eh bien, le soleil est le principe de la lumière des étoiles; et la lumière qu'elles en reçoivent forme toute leur lumière. Dans la classe des corps en mouvement, le plus parfait est le premier ciel; et, parce que son mouvement s'accomplit dans les conditions les plus parfaites, il est la cause des mouvements qui s'accomplissent dans le ciel et sur la terre : de telle sorte que s'il venait à s'arrêter, tous les autres mouvements, par suite de leur dépendance, seraient aussi arrêtés.

Cette loi que l'on remarque dans l'ordre de la nature se remarque encore dans l'ordre des choses humaines. Est-ce que dans

un royaume, le chef de l'Etat ne possède pas sur toutes choses une autorité et une juridiction souveraine? Est-ce qu'il n'est pas le principe duquel découle l'autorité de tous les officiers de son royaume? Conformément à cette loi, la sagesse infinie qui dispose toutes choses avec nombre, poids et mesure, *Sap. xi, 21*, a voulu que dans la classe des saints, il y eût un saint par excellence et dont la sainteté fût la source de la sainteté de tous les autres. Voilà pourquoi le Sauveur est appelé à juste titre le Saint des saints : ce n'est pas seulement parce que sa sainteté est supérieure à toute autre sainteté, mais parce qu'il en est le principe suprême, parce qu'il dispense aux saints les choses si nombreuses qu'elles soient, dont ils ont besoin pour leur parfaite sanctification.

L'intelligence de cette raison étant d'une haute importance, j'aurai recours à une comparaison tout à fait sensible. C'est que nous retrouvons l'application de la même loi dans les ordres religieux de l'Eglise chrétienne, dans l'ordre de saint Dominique, par exemple, comme en celui de saint François d'Assise ou de saint Benoît. Prenons, si vous voulez, l'ordre fondé par le glorieux saint François. Je dis que ce grand saint est d'une certaine façon la cause de la sainteté et de la perfection de son ordre, par la règle qu'il a établie, par l'exemple des vertus héroïques qu'il a pratiquées, par les exemples des bienheureux compagnons qu'il a nourris du lait de sa doctrine, qu'il a initiés à une vie admirable de pauvreté, de mortification et d'oraison continuelle, et par les prières incessantes qu'il adressait lui-même au Seigneur pour lui recommander cette création nouvelle, et par son genre de vie évangélique. A l'aide de cette comparaison si sensible, on saisira aisément ce que nous disons du Christ notre Sauveur. Ce que saint François d'Assise, ce que saint Dominique ont été pour leurs ordres, Jésus-Christ l'a été, non pour un ordre seul, mais pour le monde entier ; avec cette différence de plus, que les saints dont nous parlions n'ont eu d'influence sur la sainteté de leurs enfants que dans les limites déterminées tout à l'heure, tandis que le Fils de Dieu fait homme, indépendamment de cette influence, est la cause méritoire et efficiente de la sainteté, de la grâce, de la justice de tous les saints, et de tout ce qui est nécessaire à leur sanctification.

Expliquons ce dernier point avec plus de détails, et examinons comment ce sublime Réparateur a parfaitement remédié à toutes nos nécessités. La première condition que notre sanctification exigeait était notre réconciliation avec Dieu : le Seigneur étant justement irrité, à cause des péchés des hommes, il était tout d'abord indispensable de lui en offrir satisfaction et de nous en obtenir le pardon. Nous avons besoin, en outre, d'une nouvelle grâce pour ne pas faire les mêmes chutes. Ces deux conditions ont été remplies par ce Saint des saints, comme nous l'avons montré plus haut. De plus, à cause de notre aveuglement, il nous fallait une doctrine lumineuse qui nous enseignât le chemin du ciel ; à cause de notre faiblesse, nous avons besoin de recevoir la force nécessaire pour y marcher ; à cause de nos infirmités, il nous fallait des remèdes spirituels capables de nous guérir de nos maux, à cause de notre pauvreté, il nous fallait des mérites dont nous pussions nous autoriser dans nos demandes ; enfin, à cause des dangers de toute sorte auxquels nous étions exposés, il nous fallait un avocat et un médiateur infatigable auprès du Père éternel.

Tels étaient, entre beaucoup d'autres, les besoins de notre nature ; et c'est à tous ces besoins que notre Sauveur a pourvu de la manière la plus satisfaisante. Il a expié nos fautes par son sang ; par le sacrifice de sa passion, il nous a mérité la grâce ; il a fait briller à nos yeux aveuglés la lumière de sa doctrine ; il a substitué la force à notre faiblesse par les exemples de sa vie mortelle ; il a préparé dans les sacrements un remède à toutes nos infirmités ; il a enrichi notre pauvreté de ses mérites ; il plaide sans nous notre cause devant la face de son Père, et il intercède en faveur de nos nécessités : pour tout dire en un mot, il nous a laissé, dans les circonstances et les mystères de sa très-sainte vie, un sujet de méditation, un enseignement édifiant, un aiguillon puissant d'amour et de dévotion, des modèles d'humilité, d'obéissance, de patience, de mansuétude et de toutes les vertus. Par où l'on voit avec quelle sagesse féconde ce Sauveur très-clément a su porter remède à tous les maux et à tous les besoins de notre vie. Il n'a même pas hésité à sacrifier la sienne, tant il nous ai-

mait ; car, à voir le désir ardent qu'il éprouvait de notre salut, on serait tenté de croire, que de notre bonheur dépendait son bonheur.

Voilà quel est le moyen admirable que le Seigneur a choisi pour la sanctification du genre humain : telle est la justice qu'il a voulu faire connaître par la prédication au monde entier. *Marc. ix.* Cette justice n'est autre que son Fils unique, l'auteur de la justification et de la sanctification des hommes, celui qui par les moyens et les secours dont nous venons de parler nous facilite l'œuvre de notre salut. On comprendra maintenant qu'en toute rigueur de justice nous avons besoin d'un rédempteur dont la vertu fût infinie, sans quoi il eut été au-dessous de sa tâche ; et conséquemment que ce rédempteur devait être, non pas une créature, mais le Créateur et le Seigneur de toutes choses. Aussi devons-nous offrir de continuelles actions de grâces au Père des miséricordes. Quand il pouvait réparer autrement nos misères, quoique d'une manière disproportionnée avec les exigences de sa justice, par le ministère d'un ange ou d'un saint ; il a voulu néanmoins nous envoyer son Fils unique, revêtu d'une chair mortelle. Sans doute, en cela il procurait sa propre gloire, mais il procurait aussi la nôtre ; car si un homme a été la cause de notre ruine, un homme a été aussi la cause de notre rédemption.

II.

De la beauté et de l'excellence de l'humanité sacrée de notre Rédempteur.

Mais, comme les Gentils jugeaient indigne de cette souveraine Majesté qu'elle se revêtît d'une nature aussi vile que la nature humaine, il ne sera pas hors de propos de montrer à quel point l'humanité du Sauveur a été ennoblie et exaltée, et conséquemment que loin d'être indigne de la divinité, rien n'est plus glorieux que son union personnelle avec la nature humaine. Et en ceci resplendit particulièrement la sagesse de ce Dieu qui sait élever de la sorte ce qui est bas, grandir ce qui est petit, honorer ce qui est humble. Encore que, dans son immense bonté, il soit résolu à s'abaisser et à se faire homme, toutefois il a exécuté son dessein de telle façon que son honneur n'a rien eu à souffrir de

son incarnation et que sa gloire en a été rehaussée. Au reste, il dépendait absolument de lui de l'accomplir dans les conditions les plus glorieuses, sans qu'il lui en coûtât autre chose qu'un acte de sa volonté.

Et d'abord, souvenons-nous que la nature du commun des hommes se compose de deux éléments : d'un élément dont Dieu seul est l'auteur, à savoir, la nature proprement dite; et d'un élément que le démon y a importé, à savoir le péché. De ces deux éléments le Sauveur prit seulement celui dont Dieu est l'auteur, et il laissa celui qu'y avait ajouté le démon : de sorte qu'il s'unît à une nature exempte de péché. Mais quelle langue pourrait énumérer les richesses, les grâces et les dons innombrables dont l'Esprit-Saint combla cette humanité sacrée? La première et la plus précieuse de toutes fut son union avec le Verbe divin; faveur la plus élevée de toutes celles que pouvait accorder le Seigneur dans sa toute-puissance. Par cette union, l'humanité du Christ fut mise au-dessus de tout ce que Dieu a créé et de tout ce qu'il peut créer encore. Quant aux grâces dont elle fut ornée, elles étaient en rapport avec cette dignité suprême. Jésus fut établi le chef du genre humain, et chargé de distribuer la grâce à la postérité et aux descendants d'Adam. Avec cette grâce lui furent conférées les grâces appelées par les théologiens *gratis data*; le don de prophétie, de science, des miracles, de guérir les malades, de maîtriser les esprits infernaux, et tous les trésors du Saint-Esprit, qui vint fixer son séjour dans cette âme très-pure.

Ne croyez pas que les qualités glorieuses de l'humanité du Sauveur se bornent à celles que nous avons énumérées : tout, en elle, doit être en harmonie parfaite avec l'éminente dignité de son union au Verbe de Dieu. Tels sont l'ordre et la loi qui président aux œuvres conçues par la sagesse divine. Par conséquent, outre les grâces précédentes, afin qu'aucun genre de noblesse et de gloire ne manquât à ce mystère, longtemps avant sa naissance, dès l'origine du monde et dans les siècles qui s'écoulèrent depuis, le Sauveur des hommes fut promis aux patriarches, prédit par les prophètes, chanté par les sybilles, figuré dans toutes les cérémonies, dans tous les sacrifices et dans tous les mystères de la

loi. Et quand il dut venir dans le monde, comment y parut-il? comme il convenait à une aussi haute majesté. Il fut annoncé par un ange, conçu par l'opération du Saint-Esprit, enfanté par une mère-vierge, loué, célébré dès sa naissance par les esprits célestes, visité par les bergers, découvert par une étoile, adoré par des rois, reconnu par des justes, par Siméon, Anne, Zacharie, Elisabeth, et principalement par saint Jean-Baptiste qui l'adora dans les entrailles mêmes de sa Mère; genre d'adoration inouï jusque-là, et que réclamaient la gloire et l'honneur dus à ce grand Dieu descendu parmi les hommes. *Luc.* i, 14; *Matth.* ii.

A mesure qu'il grandit selon la nature, il vit sa gloire grandir avec lui. Au moment de son baptême, les cieux s'ouvrirent, l'Esprit divin descendit sur lui sous la forme visible d'une colombe, et la voix éclatante du Père fit entendre ces paroles : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. » *Luc.* iii, 22. Ensuite, tout en parcourant les campagnes et en conversant avec les hommes, il accomplissait des œuvres dignes de la grandeur de sa personne. D'ailleurs un Dieu descendu du ciel sur la terre, quelles œuvres pouvait-il accomplir sinon des œuvres divines? Et voilà celles qu'exécutait le Sauveur, guérissant les malades et les paralytiques, rendant la vue aux aveugles, la santé aux lépreux, chassant les démons, ressuscitant les morts, changeant la nature des choses, multipliant les pains, marchant sur les eaux, apaisant les vents, calmant les flots, pénétrant le secret des cœurs, prédisant les événements futurs, menant une vie très-sainte, prêchant une doctrine merveilleuse, remettant les péchés, éclairant et sanctifiant les hommes; et, ce qui est le plus surprenant, ne se contentant pas d'accomplir par lui-même ces prodiges, mais étendant ce pouvoir aux personnes qui croyaient en lui. *Joan.* xiv. Il ne recourait pas toujours à la vertu de sa parole pour opérer ces merveilles : il suffisait quelquefois du simple contact de ses vêtements pour rendre la santé à ceux qui s'en approchaient. *Marc.* v. Quoi de plus digne de Dieu qu'une vie semblable! Comment Dieu devait-il marquer sa présence au milieu des hommes, sinon par l'accomplissement de pareils prodiges?

Vient ensuite sa mort : malgré son apparente ignominie, elle

n'est pas moins glorieuse que la vie de notre Dieu. Toutes les créatures s'émeuvent au moment qu'il expire : le ciel s'obscurcit, la terre tremble, les rochers se fendent, les sépulcrs s'ouvrent, le voile du temple se déchire. D'un autre côté, s'il est mort, il est ressuscité aussi le troisième jour ; il a dompté et maîtrisé la mort ; il a ressuscité avec lui plusieurs de ses serviteurs, il a porté le trouble dans l'enfer, il a enchaîné le prince du monde , et après cette noble victoire, il s'élève par sa propre puissance dans les airs, et pénètre en corps et en âme dans les cieux. De là, il envoie son Saint-Esprit, par la vertu duquel, avec quelques pauvres pêcheurs pour instruments, il réforme le monde, il renverse les autels des idoles, subjugue les empereurs, arme les martyrs de constance, peuple les solitudes de moines, les villes de vierges, répand dans le monde la sagesse, la religion, la connaissance du vrai Dieu , triomphe de tous ses ennemis, de la puissance du monde, et, ce qui est plus frappant encore, de la puissance du péché. Les malheureux qui le livrèrent à la mort eurent le sort qu'ils méritaient. Celui qui le trahit se pendit ; celui qui le condamna se suicida ; les Juifs qui réclamèrent son supplice virent leur patrie détruite de fond en comble, et leur nation livrée aux traitements et à l'esclavage les plus durs qu'on eût vus depuis le déluge ; châtement bien digne d'un semblable forfait.

Je reviens maintenant à la difficulté dont il s'agit : qui estimera l'incarnation indigne de la majesté de Dieu, quand sa mort et sa vie ont été signalées et accompagnées par tant de prodiges , et par un enchaînement de choses si merveilleuses ? C'en est assez pour établir clairement qu'il n'était pas indigne de la majesté souveraine de Dieu de se faire homme dans les conditions parcourues tout à l'heure, et de souffrir la mort de la croix. La dignité ou l'indignité de la mort, disions-nous ailleurs, se juge, non par le supplice lui-même, mais par la cause de ce supplice. Si nous mourrions pour la foi, pour la chasteté, pour la vertu, pour la défense de la patrie et le salut public ; plus y aurait de cruauté et d'ignominie dans notre trépas, plus il serait glorieux : ce qu'il y a même de plus glorieux au monde est de mourir pour l'un ou l'autre de ces motifs. Il en est ainsi de la mort de notre Rédempteur : il a

voulu mourir sur la croix ; mais pour racheter l'humanité , pour bannir l'idolâtrie , pour donner aux hommes la connaissance de leur Dieu et de leur Seigneur véritable, et pour leur procurer une infinité d'autres biens qui en ont été la conséquence. Il n'y a pas plus de raison d'être blessé de l'humilité , de la pauvreté et de la dureté de vie de Jésus-Christ. Venant parmi les hommes pour les instruire, pour leur montrer et par ses paroles et par ses œuvres la voie de l'humilité , du mépris des vanités , des plaisirs et des convoitises du monde , pour leur faire embrasser la voie de la pénitence et les porter à mortifier les inclinations et les appétits de la chair ; quelle vie devait être la sienne , sinon une vie d'humilité qui contrastât avec notre orgueil , une vie de pauvreté qui contrastât avec notre convoitise , une vie de mortification et de pauvreté qui contrastât avec notre mollesse et notre sensualité ?

Cet aperçu préalable sur le mystère de l'incarnation terminé , nous allons examiner en particulier les circonstances et les mystères principaux de la vie de notre Sauveur.

· CHAPITRE II.

Du mystère de l'annonciation.

I.

Portez d'abord vos regards sur ce profond mystère de l'incarnation du Verbe , et considérez en premier lieu la charité sans bornes que Dieu a témoignée aux hommes. Quoiqu'il n'en eût aucun besoin, quoiqu'il n'y eût du côté des hommes aucun mérite, par les seules entrailles de son amour infini , il a envoyé son Fils unique pour remédier à leurs maux , c'est-à-dire pour les ennoblir par sa naissance , pour les sanctifier par sa justice, pour les enrichir par sa grâce, pour les instruire par sa doctrine , pour les encourager par son exemple , pour les rendre à la vie par sa mort, et pour les délivrer de leur captivité par son sang précieux. Tel est le grand bienfait qui arrachait au Sauveur lui-même ces étonnantes paroles : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ; afin que tout homme qui croira en lui ne péricule »

pas, et obtienne la vie éternelle. » *Joan.* III, 16. Entre les divers moyens de nous sauver il a choisi celui-ci, malgré ce qu'il lui devait coûter, parce qu'il nous offrait des avantages inappréciables; tenant ainsi compte, non de son repos, mais de l'honneur et de l'utilité d'une créature ennemie.

Considérez en second lieu la convenance de ce mystère, et combien le moyen choisi par la divine sagesse est propre à l'œuvre de notre salut. De même qu'un homme avait introduit la ruine dans le monde, elle a voulu qu'un homme y introduisît aussi le salut. De même que l'orgueil d'un homme qui, dans sa condition de créature, osa désirer de monter jusqu'à Dieu, attira sur notre tête la sentence fatale, de même l'humilité d'un homme, vrai Dieu fait homme, l'en a détournée.

Et nos dettes, comment les acquitter plus complètement qu'avec le prix du sang du Fils de Dieu? Notre nature, comment mieux l'ennobler que par son humanité? Qui pouvait mieux se charger de nos affaires; n'avait-il pas tout pouvoir? Qui pouvait plaider plus efficacement notre cause; n'était-il pas le pontife suprême aux yeux du Père éternel? Qui se serait interposé à plus juste titre entre Dieu et les hommes; n'était-il pas à la fois véritablement homme et véritablement Dieu? Comme juge, il respectait scrupuleusement les droits de la justice; comme partie, il attirait sur nous la miséricorde. Comme homme, il se chargeait de nos crimes; comme Dieu, il donnait à son humanité la vertu de les expier. Sa qualité d'homme l'autorisait à se qualifier débiteur: sa qualité de Dieu lui permettait de se libérer complètement. Assurément, il serait impossible de trouver un moyen de salut plus convenable que celui-ci, et qui réunit au même degré les conditions requises. « Si le Sauveur, disait le pape saint Léon, n'eût été véritablement Dieu, il n'aurait pu remédier à nos maux: s'il n'eût été véritablement homme, il n'aurait pu nous instruire par son exemple. » *De Nativit. Domini, serm.* 1.

Pouvait-on encore trouver un remède plus efficace pour guérir les plaies si nombreuses et si graves de notre âme? Quels exemples seront plus capables de nous encourager à la fois et de nous confondre, que les exemples de ce Sauveur en

qui l'humanité était unie à la divinité? Comment guérir plus sûrement notre orgueil que par son humilité; notre avarice que par sa pauvreté; notre irascibilité que par sa patience; notre esprit de révolte que par son obéissance; notre sensualité et notre mollesse que par ses souffrances et ses austérités; notre indifférence que par son amour; notre ingratitude que par de semblables bienfaits; notre oubli que par une telle providence; notre défiance et notre découragement que par de pareils mérites et de pareils gages de charité?

Il faut considérer de plus en ce mystère le plan suivi par la sagesse divine pour nous tirer de notre misère. « En supposant que le Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde infinies, ait pu, dit saint Bernard, l'écho, en ceci, de tous les Pères, nous secourir de plusieurs autres manières; néanmoins il a voulu nous relever de notre chute, en adoptant la même marche qui nous y avait conduits. Le principe de notre chute avait été une femme : il voulut que le principe de notre réparation fût une femme. Après son péché, Adam avait tenu à Dieu ce langage : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'a présenté de ce fruit, et j'en ai mangé. » *Genes. III, 12.* — Paroles inspirées par la malice et qui, destinées à atténuer la faute, ne font que l'aggraver. Mais quand il s'agit de réparer ce péché, la sagesse l'emporte sur la malice : une femme fut choisie pour relever ce que la première femme avait détruit; la femme humble fut substituée à la femme orgueilleuse; et au lieu d'un fruit de mort elle nous a présenté un fruit de vie. Laisse donc de côté, ô homme, cette excuse intempestive, et adresse au Seigneur ces paroles de louange et d'actions de grâces : Seigneur, la femme pleine de grâce que vous m'avez donnée, m'a présenté un fruit béni de vie, et j'en ai mangé : et je l'ai trouvé plus doux que le miel; et avec lui la vie m'a été rendue. Le fruit du premier arbre nous avait trompés : le fruit de Marie nous a rachetés; de sorte que la malédiction qu'Eve nous avait attirés, s'est changée, grâce à Marie, en bénédiction. » *Bernard. Sup. Missus est, homil. II. Cf. D. Th. III. P. I, II.*

Ainsi s'exprime saint Bernard. Il était d'ailleurs très-convenable, ajoute saint Anselme, que la femme, ayant donné nais-

sance au péché et à la mort, donnât naissance à la justice et à la vie, et que le démon glorieux et triomphant d'avoir perdu le monde par l'entremise d'une femme, fût confondu en voyant le monde sauvé par l'entremise d'une femme. Par là encore, était rendue aux filles d'Eve l'espoir d'être admises parmi les chœurs des anges et des saints, puisque l'une d'entre elles avait été l'instrument d'un bien si considérable pour les hommes.

Or, cette femme nouvelle, Dieu la choisit de toute éternité, et l'orna de toutes les vertus et de toutes les grâces qu'exigeait sa dignité de mère du Fils unique du Père. Mais expliquer la grandeur de ces grâces et de ces vertus est une tâche au-dessus de tout langage humain. La raison en est que Dieu proportionne ses œuvres à la fin qu'il leur assigne, et qu'il les fournit abondamment de tout ce qui leur est nécessaire. Il avait choisi saint Jean pour être le témoin de son avènement : il avait choisi saint Paul et les autres apôtres pour instruire l'Eglise naissante, et, en conséquence, il les orna des grâces et des vertus nécessaires pour l'accomplissement de ces diverses missions. Ayant donc choisi la très-sainte Vierge pour occuper la dignité la plus haute à laquelle puisse être élevée une simple créature, il remplit son cœur des grâces, des vertus et des dons les plus précieux qu'il ait jamais accordés. Aussi, une des choses dans lesquelles le Seigneur a le mieux déployé sa bonté, sa sagesse et sa puissance sans bornes, est la sainteté de la vierge Marie. Si nos faibles yeux nous permettaient de voir et de pénétrer la profondeur de ses vertus, ce spectacle nous découvrirait beaucoup mieux que le spectacle du reste de la création, la sagesse et la puissance divines. Ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, ni le ciel avec tous ses ornements, ne montrent aussi bien la beauté et la perfection du Créateur, que la perfection de cette Vierge bénie.

« Dieu, disait le Prophète, est admirable dans ses saints, » *Psalm.* LXVII, 36 : avec combien plus de raison sera-t-il admirable dans celle qui est la Mère du Saint des saints, et qui réunit en elle seule les privilèges et les prérogatives de tous les autres saints ? Et ceci est d'autant plus surprenant que la nature humaine est d'une condition inférieure à la nature angélique. Il

n'est pas étonnant de voir un habile ouvrier produire de plus belles choses avec des matières d'or et d'argent qu'avec une masse d'argile; l'or et l'argent comportant une perfection de travail que ne comporte pas toute autre matière. Mais exécuter le même chef-d'œuvre avec un peu d'argile serait porter l'admiration à son comble. C'est pourquoi la pureté de l'ange qui n'est uni à aucun corps ne nous frapperait pas autant que la pureté d'une âme qui y serait unie.

Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est de voir le petit nombre d'exercices au moyen desquels cette vierge est arrivée à une si haute perfection. Le grand apôtre saint Paul parcourait le monde; il prêchait aux gentils, il disputait avec les Juifs, il confondait les hérésies naissantes, il écrivait des Epîtres de la plus sublime doctrine et il accomplissait une infinité de miracles. Mais telles n'étaient pas les œuvres de la sainte Vierge, sa condition et son sexe ne le lui permettaient pas. Après les soins qu'elle donnait à son divin Fils, ses principales occupations étaient toutes spirituelles et se rapportaient à la vie contemplative; quoiqu'elle ne se refusât pas, quand il le fallait, à remplir celles de la vie active. Or, n'est-il pas admirable, qu'avec les sentiments dont son cœur sacré, son sein virginal étaient les témoins silencieux, elle ait acquis autant de mérite, elle se soit rendue si agréable à Dieu, elle se soit rendue digne de la royauté de la terre, ou, pour mieux dire, de la royauté du ciel, elle se soit élevée au-dessus des chœurs mêmes des anges? Quels devaient être ces sentiments? Que devait-il se passer dans ce virginal sanctuaire et la nuit et le jour? De quelles prières, de quels sacrés cantiques devait-il retentir? Quels regards seraient assez perçants pour découvrir les mouvements, les ardeurs, les lumières resplendissantes qui se produisaient dans ce saint temple? L'époux des Cantiques les connaissait, lorsque ravi de tant de vertus, de tant de beauté et de perfection, il s'écriait : « Que vous êtes belle, ma bien-aimée, que vous êtes belle ! vos yeux sont les yeux de la colombe, sans parler de vos qualités intérieures et cachées. » *Cantic.* iv, 1. C'est que les regards du Seigneur, et non ceux de l'homme, pouvaient seuls apercevoir ces qualités.

L'exemple de Marie prouve à beaucoup de chrétiens qu'ils n'ont pas sujet de se plaindre, et d'alléguer leur pauvreté et leur faiblesse, en disant qu'ils n'ont pas les moyens de faire du bien, et qu'ils ne peuvent pas souffrir pour l'amour de leur Dieu. Il leur suffit d'avoir un cœur capable d'aimer Dieu et de s'occuper de lui : s'ils en usent convenablement, ils s'enrichiront de précieuses vertus, et ils se rendront extrêmement agréables au Seigneur. A quoi s'occupaient ces anciens Pères du désert, ces habitants des solitudes, sinon à contempler nuit et jour les choses célestes ? Une oisiveté de ce genre est préférable à la plus sérieuse occupation : ne rien faire dans ces conditions, c'est faire la chose la plus précieuse. C'est que, alors, l'âme retirée en elle-même loue son Dieu ; c'est qu'elle le prie, qu'elle l'adore, qu'elle l'aime, qu'elle le craint, qu'elle lui donne sa foi et son espérance, qu'elle lui témoigne son respect, qu'elle pleure, qu'elle s'humilie en présence de sa majesté, qu'elle chante et publie ses louanges, et qu'elle fait toutes ces choses avec d'autant plus de pureté, qu'elle les fait d'une manière plus secrète et en l'absence de tout témoin.

Tel était donc, pour reprendre la suite des idées, le paradis que Dieu préparait au second Adam. Mais comme le Seigneur dispose toutes choses suavement, et qu'il les conduit à leur fin par des moyens admirablement proportionnés ; une bonne éducation étant l'un des meilleurs auxiliaires de la grâce, indépendamment de la grâce dont il avait comblé cette vierge sainte, Dieu voulut qu'elle fût élevée dans le lieu saint et dans une compagnie où tout respirât la sainteté. En conséquence, pour obéir à ces vues, Marie fut présentée dans le temple, où elle ne tarda pas à déployer les plus brillantes vertus. Voici en quels termes s'exprime, à ce propos, saint Jérôme : « C'était à être la première debout durant les veilles de la nuit que s'appliquait cette pieuse vierge ; à se pénétrer le plus profondément de la loi de Dieu, à être la plus humble en humilité, la plus zélée à chanter les cantiques de David, la plus fervente en charité, la plus pure en pureté, en toute sorte de vertus la plus parfaite. Toutes ses paroles étaient pleines de grâce, parce que Dieu était continuellement sur ses lèvres. Sa prière était continue, et selon l'expression du Prophète, elle méditait, nuit et

jour, la loi du Seigneur. *Psalm.* 1, 2. Elle veillait aussi à ce que, parmi ses compagnes, aucune ne prononçât une parole déplacée, ne se laissât gagner par une folle gaieté, et ne tint à l'égard de ses sœurs des propos injurieux ou superbes. Sans cesse elle bénissait le Seigneur; et afin de n'être pas détournée de cette pratique par les personnes qui la saluaient, elle répondait à leur salut : Grâces à Dieu. »

II.

Des vertus qui brillèrent dans la sainte Vierge lorsque l'ange la salua.

Mais, pour bien comprendre ce mystère de l'annonciation, il nous faut contempler cette vierge bénie dans le secret de son oratoire. Quoique la maison fût pauvre, il y avait cependant un lieu spécialement consacré à la prière, et où, selon toute vraisemblance, elle tenait ses livres de piété, les psaumes, les prophètes, et peut-être aussi, à l'exemple de Judith, un cilice et des disciplines pour châtier son corps sacré, encore qu'il ne le méritât pas. Il est à croire qu'elle était en ce lieu, l'esprit absorbé, nous disent les saints, dans quelque sublime extase, lorsque l'ange vint la visiter.

Après la salutation si douce et si gracieuse de l'ange, considérez les vertus sublimes que Marie fit éclater si merveilleusement dans cet entretien, et en particulier son silence, son humilité, sa virginité et sa foi.

La première de ces vertus éclata en ce que, aux grands mystères que l'ange lui annonce en prenant à plusieurs reprises la parole, Marie oppose des réponses beaucoup plus courtes et moins réitérées. Elle enseignait aux vierges que le premier ornement et la première parure de la virginité, c'est la modestie et le silence.

L'humilité se trahit à son tour dans le trouble et la crainte qu'inspirèrent à la jeune vierge les paroles si flatteuses du messager céleste. Rien ne paraît plus étrange et plus singulier aux personnes vraiment humbles que d'entendre leurs propres louanges : aussi, rien ne leur inspire plus de frayeur. De même que l'avare craint que les voleurs ne viennent lui dérober ses trésors; l'âme vraiment humble craint que les hommes, par

leurs louanges, ne viennent lui dérober le trésor de l'humilité.

L'amour inappréciable qu'elle avait pour la virginité se montre à nous dans les paroles qu'elle prononça : « Comment cela se fera-t-il ; car je ne connais point d'homme. » Paroles qui font manifestement allusion à la résolution et au vœu qu'elle avait formés de garder sa pureté virginale. Ce vœu semble être le premier qui ait été fait avant le Sauveur : et c'est pour cela que l'Eglise, dans ses litanies, donne à Marie le titre de Vierge des vierges, voyant ainsi en elle la reine, la protectrice et le secours assuré de toutes les personnes qui embrassent la même détermination et imitent la sainteté de son exemple.

Il ne sera pas sans utilité pour l'éloge de cette vertu et pour servir de leçon aux personnes qui cherchent indûment à lui susciter des obstacles, de rapporter le passage suivant d'une lettre de saint Jérôme : « Une noble dame nommée Prétexta, écrivait ce saint docteur, par l'ordre de son époux, oncle de la vierge Eustochia, s'appliquait à donner aux vêtements de cette jeune fille, à ses ornements, à la disposition de sa chevelure la tournure la plus profane, afin de changer le dessein qu'elle avait embrassé et qui était d'ailleurs conforme au désir de Paule, sa mère. Je rapporterai ici un trait incontestable et bien propre à pénétrer de crainte et d'épouvante. Une nuit Prétexta aperçut, dans une vision, une personne à l'aspect effrayant qui, le visage sévère et courroucé, lui parla en ces termes : Comment avez-vous été assez insensée pour toucher de vos mains sacrilèges les cheveux de la vierge ? En punition de votre péché, vous verrez ces mains bientôt se dessécher. Et si vous persévérez dans votre iniquité, d'ici à cinq mois, vous serez précipitée dans l'enfer, et vous perdrez votre mari avec vos enfants. Ces menaces s'accomplirent de tout point ; la mort de cette dame, qui fut enlevée bientôt après, fit voir qu'elle n'avait pas songé à la pénitence. C'est ainsi que le Christ tire vengeance des profanateurs de son temple et qu'il conserve ses pierres précieuses. Si je m'exprime de la sorte ce n'est pas pour tourner en dérision les malheurs du prochain, mais pour montrer avec quel soin il faut tenir à l'égard de Dieu les choses qu'on lui a promises. »

Hieron. ad Lætam.

Comme il serait à désirer que ces deux vertus, la virginité et l'humilité qui brillaient dans la très-sainte Vierge d'un si vif éclat, ornassent aussi à quelque degré notre âme, écoutez de quelle manière le pieux saint Bernard nous les recommande dans les paroles suivantes : « C'est une réunion bien belle que celle de la virginité et de l'humilité; et elle ne plaît pas médiocrement au Seigneur, l'âme dans laquelle l'humilité rehausse la virginité, et dans laquelle la virginité sert de parure à l'humilité. Mais de quelle vénération vous semblera digne celle en qui l'humilité rehausse la fécondité, et la maternité consacre la virginité. Ecoutez cette vierge, écoutez son humilité : si vous ne pouvez imiter la virginité qui se joint en elle à l'humilité, imitez l'humilité qui se joint en elle à la virginité. Cette dernière vertu est bien noble; mais la première est beaucoup plus nécessaire. L'une nous est conseillée; l'autre nous est imposée. On nous invite à pratiquer l'une; on nous oblige à pratiquer l'autre. De la virginité il est écrit : « Que celui qui peut la conserver la conserve. » Il est écrit de l'humilité : « Si vous ne devenez semblables à ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matt. XVIII, 3*. Ainsi la première sera récompensée comme sacrifice volontaire; la seconde est exigée comme service obligatoire. En un mot, vous pouvez vous sauver sans la virginité; mais vous ne vous sauverez pas sans l'humilité. Il ne sera pas difficile à l'humilité qui déplore la perte de la virginité, d'être agréable au Seigneur; mais je ne crains pas d'avancer que sans l'humilité la virginité de Marie elle-même ne lui aurait pas été agréable. « Sur qui mon esprit se reposera-t-il, dit le Seigneur, sinon sur l'âme humble et douce ? » *Isa. LXVI, 2*. Si Marie n'était pas humble, l'Esprit saint ne viendrait pas se reposer sur elle : si l'Esprit saint ne venait pas se reposer sur elle, elle ne concevrait pas en vertu de son opération divine; comment en effet concevoir par l'opération du Saint-Esprit, sans l'assistance du Saint-Esprit? Il reste donc manifeste que pour la rendre mère de la manière que Marie elle-même indiquait, le Seigneur eut beaucoup plus égard à l'humilité de sa servante qu'à sa virginité. D'où il suit que sa virginité fut rendue agréable à Dieu à cause de son humilité.

« Que dites-vous donc, vierge orgueilleuse? Marie, oubliant sa virginité, se glorifie de son humilité; et vous, méprisant l'humilité, vous vous glorifiez de votre virginité! Elle dit: « Le Seigneur a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante. » Qui tient ce langage d'une vierge sainte, une vierge pure, une vierge pieuse. Lui seriez-vous par hasard supérieure en chasteté, en piété? Est-ce que votre chasteté serait plus parfaite que celle de Marie; en sorte qu'il vous suffirait de votre chasteté sans humilité pour plaire à Dieu, tandis que Marie n'a su plaire à Dieu par sa chasteté qu'avec l'appui de son humilité? Enfin, plus vous êtes fière de ce don si rare de la chasteté, plus vous vous faites du mal à vous-même; car vous imprimez sur la pureté de votre vie la souillure de l'orgueil. » *Bernard. Epist. XLII.*

Outre ces deux vertus, le saint docteur fait encore mention d'une troisième, à savoir, de la charité. Il les examine toutes les trois dans une lettre où est contenue la plus saine et la plus salutaire doctrine. Je joindrai cette citation à la citation précédente pour la plus grande édification des lecteurs.

« La chasteté, l'humilité et la charité n'ont pas de couleur qui séduise les regards. Néanmoins elles ne laissent pas que d'être très-belles; car elles font les délices des regards de Dieu. Quoi de plus beau que la chasteté? Elle purifie la créature conçue dans l'impureté, elle change la haine en amitié, l'homme en ange. Il existe, à la vérité, une différence entre l'ange et l'homme chaste; mais c'est une différence qui résulte de leur félicité, non de leur vertu. Si la chasteté de l'un est accompagnée d'un bonheur plus grand, la chasteté de l'autre est le prix de plus énergiques efforts. La chasteté est la seule chose qui en ce lieu seul et en cette vie mortelle nous représente la condition bienheureuse de l'immortalité. Seule elle donne, sur cette terre où l'on célèbre si fréquemment des fêtes nuptiales, une idée des fêtes de cette région bénie où l'on ne connaît ni fiancés ni fiançailles; et elle nous fait goûter par avance les douceurs de cette vie toute céleste. Ajoutez à cela que la chasteté conserve le vase fragile de notre corps dans la sainteté et l'honneur; semblable aux baumes précieux qui préservent les cadavres de la corruption. Elle empêche

de cette manière nos membres et nos sens d'être livrés à l'influence énervante de l'oisiveté, à l'influence corruptrice de l'ap-pétit, à l'action dissolvante des plaisirs de la chair.

» Et cependant malgré la splendeur admirable de cette vertu au milieu de toutes les autres, si la charité lui fait défaut, elle perd tout son prix et tout son mérite. Rien en cela de surprenant. Sans la charité, la foi elle-même, transportât-elle des montagnes, n'aurait aucune valeur : inutiles seraient et la science, parlât-on le langage des anges et des hommes, et le martyre, l'homme abandonnât-il son corps à des flammes dévorantes. Par contre, avec la charité, il n'y a pas de chose si petite qui n'acquière une très-haute valeur. La chasteté sans la charité est une lampe dé-pourvue d'huile. Laissez une lampe sans huile, elle ne donnera pas de lumière : laissez la chasteté sans la charité, elle ne saurait plaire au Seigneur.

» Des trois vertus que nous avons nommées, il en reste encore une à examiner. Cette vertu, qui est l'humilité, est si nécessaire aux vertus dont nous venons de parler, que sans l'humilité celles-ci ne mériteraient pas le nom de vertus chrétiennes. L'humilité est le moyen par lequel nous obtenons la charité et la chasteté : il est en effet certain que Dieu accorde sa grâce aux humbles. Le propre de l'humilité est donc de conserver les vertus acquises, le Saint-Esprit se reposant seulement dans les cœurs où règne l'humilité ; de les rendre plus parfaites en les conservant, car la vertu se fortifie dans les épreuves, c'est-à-dire dans les humiliations ; et principalement de bannir de l'âme l'ennemi de toute grâce, la source de tout mal, l'orgueil, de la tyrannie duquel elle affranchit toutes les vertus. Quoique l'orgueil trouve souvent dans les bonnes œuvres d'une autre nature l'occasion d'accroître ses forces ; il rencontre néanmoins dans l'humilité un boulevard et une tour inexpugnable qui défend toutes les autres vertus contre sa malice et qui arrête sa marche présomptueuse. »

Si nous ne pouvons trop admirer ces trois vertus qui resplendissent en Marie, nous ne devons pas méconnaître l'ardente foi dont cette vierge sainte nous a donné l'exemple. Les grands mystères que l'ange lui annonçait n'excitèrent pas en elle le plus

léger doute. Elle ne demande pas de garantie comme fit Zacharie, quoique la virginité unie à la maternité fût un prodige plus surprenant que la stérilité rendue féconde, et qu'il y eût une grande différence entre devenir la mère d'un homme et devenir la mère d'un Dieu. Digne fille d'Abraham, de même que ce patriarche n'hésita pas à croire que le Seigneur ressusciterait son fils Isaac, et après l'avoir rendu à la vie, lui donnerait la postérité promise; de même assurée d'une foi non moins remarquable, Marie n'hésita pas à croire qu'elle pourrait devenir mère, sans cesser d'être vierge, par la toute-puissance de Dieu. C'est pourquoi les saints observent qu'en prononçant ces paroles : « Comment cela se fera-t-il ? » Elle ne donnait pas un témoignage d'incrédulité, mais qu'elle demandait à connaître le moyen choisi par le Seigneur. Sans douter aucunement que la promesse divine pût s'accomplir, elle désirait savoir de quelle manière elle s'accomplirait, à cause du vœu de virginité qu'elle avait prononcé. C'est à ces légitimes désirs que répondit le messager céleste en lui assurant qu'elle enfanterait un fils et qu'elle ne cesserait pas d'être vierge; en sorte qu'elle goûterait les joies de la maternité, sans perdre la couronne de la virginité. Voici comment le pieux saint Bernard s'exprime au sujet de ces paroles sacrées.

III.

Considérations de saint Bernard sur les paroles de l'ange dans le mystère de l'annonciation.

« Vous avez entendu, ô Vierge, cette réponse : vous avez appris comment ce mystère devait s'accomplir; et ces deux choses vous ont pénétré d'une admiration profonde et d'une vive allégresse. Réjouissez-vous donc, fille de Sion; tressaillez, fille de Jérusalem. Et puisque le Seigneur a fait retentir à vos oreilles des paroles d'allégresse et de joie, écoutons, nous aussi, la réponse consolante que nous attendons; et les cœurs contrits et humiliés seront émus de bonheur. Vous l'avez entendu : vous concevrez et vous enfanterez; et ce ne sera pas l'œuvre de l'homme, mais du Saint-Esprit. Maintenant l'ange attend votre réponse; car il est temps qu'il revienne vers celui qui l'a envoyé. Nous attendons, nous

aussi, ô notre Souveraine, cette parole de miséricorde ; parce que cette parole nous délivrera de la mort à laquelle la divine sentence nous a condamnés. Quoique créés par la parole éternelle de Dieu, nous sommes néanmoins voués à la mort. Grâce à votre parole, nous serons guéris de nos maux, et nous serons préservés de la mort éternelle. C'est ce qu'implore de vous, ô Vierge compatissante, le malheureux Adam banni du paradis avec toute sa postérité ; c'est ce qu'implorent Abraham, David et tous vos pieux ancêtres qui sont plongés dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ; c'est ce qu'implore, prosterné à vos genoux, le monde tout entier. Et certes ce n'est pas sans raison. De votre parole, en effet, dépend la consolation de nos misères, la rédemption de notre captivité, la grâce de notre condamnation et le salut de tous les enfants d'Adam. Hâtez-vous, ô Vierge, de répondre : prononcez cette parole qu'attendent les cieux, la terre et les enfers. Le roi et le Seigneur de l'univers désire d'autant plus votre réponse qu'il est vivement épris de votre beauté, et qu'il compte sur votre concours pour relever l'humanité de sa chute. Si vous lui avez plu jusqu'ici par votre silence, vous lui plairez maintenant par vos paroles. Il vous dit lui-même du haut du ciel : « O vous, si belle entre les femmes, que votre voix frappe mon oreille. » *Cantic.* VIII, 13. Si vous lui faites entendre votre voix, il vous fera voir le mystère de notre salut. Et n'est-ce pas précisément ce mystère que vous désiriez, et après lequel vous soupiriez en gémissant et le jour et la nuit ! Etes-vous celle que concernent ces divines promesses, ou devons-nous en attendre une autre ? Oui, vous l'êtes, certainement, et nous ne devons pas en attendre d'autre. Vous êtes celle qui nous a été promise, celle que nous attendons, celle que nous désirons. Vous êtes celle de laquelle le saint patriarche Jacob, sur son lit de mort, attendait le salut dont il parlait en ces termes : « J'attendrai votre salut, ô mon Dieu. » *Genes.* XLIX, 18.

» Or, pourquoi attendriez-vous d'une autre ce qui vous est offert à vous-même, ce dont vous garantirez l'accomplissement par votre consentement, par une seule de vos paroles ? Hâtez-vous, ô notre Reine, de donner à l'ange, ou plutôt au Seigneur dont

l'ange est le représentant, votre réponse. Dites une parole et vous en recevrez une autre : donnez celle qui dépend de vous, et recevez la parole divine elle-même : donnez une parole transitoire, et recevez la parole éternelle. Pourquoi ce retard ? pourquoi cette crainte ? Croyez, parlez et recevez, que votre humilité profonde fasse maintenant place à une sainte hardiesse : que votre modestie fasse place à la confiance. Il ne convient pas que la simplicité virginale usurpe ici les droits de la prudence. La prudence de la Vierge n'a pas à craindre en cette affaire l'écueil de la présomption. Quoique une modestie silencieuse soit très-estimable ; cependant, en cette conjoncture, la piété qui se traduit en paroles est beaucoup plus nécessaire. Ouvrez, ô bienheureuse Vierge, votre cœur à la foi, votre bouche à l'expression de votre foi, et vos entrailles à votre Créateur. Pensez-y bien : c'est le Désiré des nations qui frappe à votre porte. Levez-vous, courez et ouvrez. Levez-vous par la foi, courez par la piété, ouvrez en exprimant l'une et l'autre.

« Voici la servante du Seigneur, répond Marie : qu'il me soit fait selon votre parole. » Il a toujours régné une sainte familiarité entre la divine grâce et la vertu d'humilité, « Dieu résistant aux superbes et donnant sa grâce aux humbles. » *Jacob. iv, 6.* C'est donc pour préparer les voies à la grâce divine que la sainte Vierge fait cette humble réponse : « Voici la servante du Seigneur, » dit-elle. Qu'elle est profonde cette humilité qui ne cède pas à l'attrait des honneurs et aux séductions de la gloire ? Dieu choisit Marie pour mère, et elle se qualifie de servante. Ce n'est pas assurément un faible témoignage d'humilité que de ne pas oublier cette vertu au milieu de si glorieux privilèges. Etre humble dans la bassesse n'est pas chose qui réclame une vive admiration ; mais c'est un mérite aussi rare qu'admirable d'être humble dans les grandeurs elles-mêmes. La glorieuse Vierge ajoute ensuite : « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Ces mots, « qu'il me soit fait, » expriment et le désir que Marie éprouvait du salut du genre humain, et une prière ayant pour objet de réclamer ce qui lui avait été promis ; car Dieu veut qu'on lui demande jusqu'à l'accomplissement de ses propres promesses. Aussi, à cause de cela,

promet-il beaucoup de choses qu'il aurait d'ailleurs l'intention de donner : c'est afin que sa promesse réveille la dévotion, et que nous méritions par une prière fervente ce qu'il serait disposé à nous donner par pure grâce. » *Bernard. sup. Missus est, homil. iv.*

Considérez, après cela, qu'au moment même où la bienheureuse Vierge prononça ces paroles, « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole, » Dieu s'incarna dans son sein par l'opération du Saint-Esprit. On attribue cette œuvre à la troisième personne divine, parce que c'est une œuvre inspirée par un amour et une bonté ineffable, et que ces deux attributs caractérisent spécialement le Saint-Esprit. Mais qui sera capable d'exposer les merveilles et les prodiges dont furent témoins ces virginales entrailles ? Comment expliquer les sentiments, les affections, les ardeurs que ressentit ce cœur très-pur à ce contact nouveau du Fils de Dieu et de l'Esprit de sainteté ; du Fils de Dieu, qui venait prendre en elle une chair ; de l'Esprit de sainteté, qui venait accomplir en elle ce grand mystère ? C'est à l'âme pieuse de considérer et d'approfondir ce sujet dans le plus respectueux silence.

Mais ce qui ne mérite pas moins d'être admiré, c'est l'ineffable humilité de ce grand Dieu pour qui la terre et les cieux sont beaucoup trop petits, et qui néanmoins daigne s'emprisonner dans le sein d'une jeune fille, et dans ce petit amas de matière qui composait son petit corps, au moment où il fut formé. Cette humilité surprenante inspirait à un pieux docteur ces paroles : « La divine majesté s'est assujettie, à cause de nous, à beaucoup de faiblesses et à beaucoup d'abaissements. Mais, parmi les témoignages d'humilité qu'elle nous a donnés, celui qui fut le premier dans l'ordre des temps et que je considère comme l'un des plus frappants, fut de s'être déterminée à se renfermer dans le sein d'une jeune fille et à souffrir pour ainsi parler cette clôture et cette captivité durant neuf mois. Pendant ces neuf mois, cette divine sagesse ne prononça pas un seul mot : pendant ces neuf mois, aucun signe extérieur ne découvrit cette grandeur souveraine. Il semble même que Dieu ne se soit pas autant humilié sur la croix. La faiblesse qu'il trahit alors fut plus puissante que toutes choses. Il meurt,

et en mourant il donne la gloire au larron : il expire, et en expirant il communique la vie au centurion. En retour des quelques heures de souffrances qu'il eut à supporter dans sa passion, non-seulement il obtint que toutes les créatures compatissent à son sort ; mais de plus il condamna les princes des ténèbres à souffrir d'éternels tourments. Dans le sein de sa mère, au contraire, il est comme s'il n'était pas. La puissance sans limites reste oisive comme si sa vertu était nulle. Cependant, mes Frères, le silence de cette parole parle à vos cœurs : c'est à vous qu'il s'adresse, c'est à vous qu'il recommande la discipline et la règle du silence. « Dans le silence et dans l'espérance, comme le dit Isaïe, sera notre force : » *Isa. xxx, 15.* — « Le silence, dit ailleurs le même prophète, sert à pratiquer la justice. » *Id. xxxii, 17.* En effet, de même que le divin enfant se développa dans le sein de sa mère jusqu'au jour de l'enfantement, à la faveur d'un profond silence ; de même, l'esprit de l'homme se forme, se développe, se fortifie par la discipline du silence ; et il grandit tous les jours de vertu en vertu avec d'autant plus de sécurité que ses progrès s'accomplissent dans un plus grand secret. » *Guerric. Abb.*

IV.

Comment l'âme pieuse conçoit spirituellement le Fils de Dieu.

Maintenant que nous avons exposé l'histoire de la conception du Fils de Dieu, il ne sera pas hors de propos, de montrer comment l'âme conçoit spirituellement ce même Seigneur. Nous dirons plus tard, en son temps, comment elle l'enfante avec Marie, comment elle l'adore avec les mages, elle l'offre dans le temple avec sa mère, le perd ensuite et le retrouve enfin dans ce même lieu. Ces divers sujets sont traités avec onction par le très-pieux saint Bonaventure en un traité particulier ; et c'est à lui que j'emprunterai ce que j'aurai à dire sur chacun de ces points. *D. Bonav. de quinque festivit. puer. Jesu.* Et pour que ce langage ne paraisse étrange à personne, j'observerai que le Sauveur le premier l'a tenu dans son Evangile. Quelqu'un lui disant : « Voilà votre mère et vos frères qui désirent vous parler, » il répondit : « Quelle est ma mère et qui sont mes frères ? » Et, désignant du geste ses disci-

ples, il ajouta : « Voilà ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère. » *Matt. xii, 47-50*. Paroles bien dignes de nos adorations, d'être gravées au fond de nos cœurs et d'être continuellement présentes à notre pensée ; car, elles montrent à l'âme soucieuse d'accomplir la volonté de Dieu pour obtenir les titres et les richesses qui lui sont préparés. Nous savons du reste que Dieu ne donne jamais de titres sans donner en même temps les trésors et les grâces que ces titres supposent. Saint Ambroise observe sur ces paroles du Sauveur que s'il n'y a selon la chair qu'une mère de Jésus-Christ, selon l'esprit il est le fruit béni de toutes les âmes religieuses.

Examinons donc de quelle manière l'âme pieuse conçoit en elle ce fruit divin. Saint Bonaventure l'explique dans ces paroles : « Quand l'âme fidèle, touchée par l'espérance de la récompense céleste, ou par la crainte des peines de l'enfer, ou par le dégoût et l'ennui de vivre dans cette vallée de larmes, commence à être visitée par les inspirations divines, à être embrasée par de saintes affections, et à être travaillée de telle sorte par des considérations et des pensées diverses, qu'elle en vient à renoncer à tous les péchés et à tous les désirs de la vie passée et qu'elle se détermine à commencer désormais un livre nouveau et une vie nouvelle ; alors cette détermination et ce saint propos sont une conception et un fils spirituel pour ainsi dire formé par l'opération du Saint-Esprit. En ce moment le divin Esprit est présent en cette âme, et la vertu du Très-Haut la couvre de son ombre ; et, grâce à cette protection, les convoitises ardentes de la chair s'apaisent, les yeux intérieurs de l'âme sont éclairés d'une lumière nouvelle qui leur découvre ce qu'ils n'apercevaient pas auparavant.

» Alors se manifestent dans l'ordre spirituel les mêmes symptômes qui accompagnent la grossesse selon la nature, tels que la pâleur du visage, le dégoût de toute nourriture, des désirs multipliés et les incommodités corporelles. A la pâleur correspond l'humilité que l'on observe dans sa conduite ; au dégoût de toute nourriture, le mépris du monde ; aux désirs et aux fantaisies de divers genres, la foule des bons desseins ; aux incommodités corporelles, la mor-

tification et l'affaiblissement de la propre volonté. D'où il arrive que cette âme ne tarde pas à ressentir de la tristesse et de l'angoisse à cause des péchés qu'elle a commis, du temps qu'elle a perdu, et du nombre si considérable de méchants en la compagnie desquels elle se voit obligée de vivre. Bientôt tout ce qui se présente à ses sens extérieurs lui est à charge, eu égard aux jouissances intérieures qu'elle éprouve. O bienheureuse conception, qui a pour résultat le mépris du monde et le désir des choses du ciel ! Car, pour celui qui a goûté des suavités spirituelles, toute chair perd sur-le-champ sa saveur. On s'efforce ensuite de s'élever avec Marie sur les montagnes par l'amour des biens de l'éternité et le dégoût des biens de la terre. On se sépare de la société des personnes qui cherchent tous leurs plaisirs dans les choses de cette vie, et on recherche la société de celles qui cherchent les choses du ciel. Comme Marie, on désire aller offrir ses services à Elisabeth, à savoir, aux âmes qui portent Jean dans leur sein, c'est-à-dire la grâce : services qui leur sont, dans ces conditions, bien utiles et même nécessaires. Plus ouvertement on rompt avec le monde, plus on se rapproche de l'amitié et de la familiarité des bons ; et moins on trouve de satisfaction dans la compagnie des méchants, plus on est épris et plus on tire de profit de la conversation des hommes vertueux. Il arrive ordinairement, dit saint Grégoire, aux gens qui sont en rapport avec les saints, à force de les voir, d'entendre leurs paroles, de considérer leurs actions, d'être enflammés eux-mêmes de l'amour de la vérité, d'éviter les ténèbres du péché, et de désirer plus ardemment la lumière divine. « Recherchez la compagnie des bons, ajoute saint Isidore. En jouissant fréquemment de leur commerce, vous parviendrez à imiter aussi leurs vertus. »

Dans ce but considérez quels devaient être les entretiens de la Vierge, notre souveraine, avec sainte Elisabeth, et les exemples de vertu qu'elles se donnaient l'une à l'autre. C'est la même chose qu'il vous faut faire, âme pieuse, si vous croyez avoir conçu de nouveaux désirs par l'action du Saint-Esprit. Recherchez les conseils des bons ; marchez sur les traces des parfaits ; fuyez les conseils empoisonnés des méchants qui s'efforcent de paralyser

tous les bons desseins et toutes les bonnes résolutions; et qui sous les apparences de la piété et de la discrétion tachent d'inoculer dans les âmes le venin de la tiédeur et de la négligence. « C'est, leur disent-ils, une œuvre bien étrange et bien difficile que vous avez entreprise. Vous ne saurez supporter le fardeau dont vous voulez vous charger; vous n'avez pas assez de forces pour cela. Vous fatiguerez votre tête, vos yeux, votre estomac; et vous n'aboutirez qu'à tomber malade et à ruiner votre santé. Toutes ces choses ne sont pas de votre condition. Vous compromettrez de la sorte votre autorité et votre réputation. » Voilà comment ils prétendent enseigner à bien vivre et défendre les droits du corps, ces hommes qui n'ont jamais su régler leur propre vie et amender leurs mœurs. Oh! combien d'âmes ces maudits conseils ont découragées! Combien de fois ils ont obscurci en elles la lumière du Saint-Esprit, et immolé le Fils de Dieu qu'elles avaient conçu! Il y a encore des chrétiens, d'un autre genre qui, touchés d'une compassion humaine, éloignent leurs frères des exercices de la perfection et de tout ce qui est au-dessus de la condition commune: ils ne considèrent pas que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, que le Très-Haut n'a rien perdu de sa puissance et de sa bonté, et qu'il est disposé à tendre sa main à tous ceux qui veulent se consacrer entièrement à lui.

D'autres poussés par l'esprit du mal disent que de semblables exercices sont le privilège exclusif des personnes spirituelles, d'une piété consommée et qui se sont données à Dieu sans partage; que ces pratiques ne conviennent pas à celles qui ont passé toute leur vie au service du monde; et ils ne voient pas que Dieu a transformé bien souvent, dans son Eglise, de grands pécheurs en de grands saints.

Pour vous, ô mon âme, qui avez reçu en vous la semence du ciel, fuyez ces funestes conseils. Si vous ne pouvez en arriver à avoir des yeux de lynx, tâchez du moins d'avoir les yeux d'une créature raisonnable. Mieux vaut faire quelques progrès que n'en pas faire du tout. C'est une résolution pernicieuse de vouloir perdre de nouveau parce que l'on a déjà perdu; c'est une résolution insensée, de ne vouloir pas s'adonner à la vertu parce que

l'on a vécu dans le vice. Vous ne sauriez attendre de l'innocence votre salut; efforcez-vous de l'obtenir par la pénitence. Vous ne sauriez imiter les Catherine et les Cécile; imitez alors les Madeleine et les Marie égyptienne. Parce que vous avez perdu votre jeunesse, n'allez pas perdre votre vieillesse : après avoir été toute votre vie le jouet des orages, faites en sorte de mourir au port. Si donc vous avez conçu le Fils très-aimable de Dieu dans votre âme par la pénitence et par le propos d'une vie nouvelle, évitez ces conseils empoisonnés, et hâtez-vous d'en arriver au bienheureux enfantement d'une bonne vie.

Il n'y a pas jusqu'à la durée de la grossesse de la sainte Vierge qui n'ait sa signification mystérieuse. Nous apprenons par là que, si le passage d'une mauvaise vie à une vie vertueuse doit se faire sans retard, ce qui nous est figuré par l'empressement avec lequel les enfants d'Israël sortirent de l'Egypte, empressement tel que la farine préparée par eux n'eut pas le temps de lever; nous ne devons cependant changer de condition ou exécuter toute autre résolution extraordinaire qu'après un prudent délai, qu'après avoir examiné avec les conseils des sages et des saints, les inspirations et les desseins qui viennent de Dieu, et avoir imploré la lumière divine par d'incessantes prières.

V.

De la révélation de la virginité et de la maternité de Marie à saint Joseph.

Le Fils de Dieu ayant été conçu dans les entrailles virginales de Marie, saint Matthieu l'Évangéliste raconte que Joseph s'étant aperçu de la grossesse de la bienheureuse Vierge, et en ignorant le mystère, comme c'était un homme juste et qu'il ne voulait pas l'exposer à l'ignominie, résolut de s'en aller secrètement et de la quitter. *Matth. 1.* Ici d'abord nous est offerte l'occasion de considérer la sainteté de ce glorieux patriarche. Il nous sera aisé de la mesurer et de l'apprécier par l'office même que Dieu lui avait destiné. Il le choisit, en effet, pour être l'époux de Marie, le père nourricier et putatif de son Fils; dignités très-hautes l'une et l'autre, et en conséquence desquelles il fut orné d'une grâce et d'une sainteté exceptionnelles. Il est à croire qu'en vue de la pre-

mière il fut gratifié d'une pureté et d'une chasteté angéliques , afin de traiter avec le respect et la pureté convenables cette Vierge, en comparaison de laquelle les étoiles du ciel elles-mêmes n'étaient pas exemptes de souillure.

L'Evangéliste ajoute que, parce qu'il était juste, Joseph ne voulut pas exposer la Vierge à l'ignominie, qu'il préféra assumer toute la responsabilité, s'en aller et quitter sa compagne. C'est là une des garanties et un des caractères de la véritable justice d'être unie à la miséricorde, comme l'est la justice de Dieu. La loi divine mettait le glaive dans les mains du saint patriarche. Mais tous les avantages étant en faveur de l'offensé, il renonça pour Dieu aux droits qui lui étaient accordés; et de même qu'il souhaitait que Dieu usât de miséricorde envers lui plutôt que de justice, il en usa de même envers le prochain.

Considérez et apprenez à cette occasion jusqu'où l'on doit aller avant de compromettre par ses paroles la réputation d'autrui. Tandis que ce saint homme pouvait user d'un droit qui semblait intéresser sa propre cause, il aima mieux abandonner sa patrie, sa maison, que de compromettre la réputation d'une personne qu'il regardait comme coupable. Que penseront de cette conduite les calomniateurs et les médisans qui, sans y avoir aucun intérêt, sans même connoître la vérité des choses, déchirent la renommée du prochain, et les dépouillent de ce bien que quelques-uns mettent au-dessus de leur vie. O langues de scorpions et de basilics ! Ces monstres empoisonnent l'air de leur présence et tuent de leurs regards ; mais vous, vous empoisonnez les oreilles de ceux qui vous écoutent et vous donnez la mort aux absents en même temps qu'aux présents ; car dès que ces derniers apprennent l'infamie dont on les couvre, ils perdent souvent, avec la patience, la vie de leurs âmes.

Mais comment exprimer ce que ressentait en ce même moment le cœur de la très-sainte Vierge ? Elle n'ignorait pas, cette Vierge très-sage, ce qui se passait dans le cœur de son époux : elle n'ignorait pas le sujet d'angoisse qui lui était donné ; et elle le considérait avec l'amour et le respect dus à un époux d'une si haute sainteté et reçu de la main même de Dieu. Quels devaient être les

sentiments de peine, de compassion, de tristesse éprouvés par cette Vierge toute pure en découvrant, d'après le regard et les traits de son époux, le fer enfoncé dans son âme? Les vertus de compassion et de miséricorde étant communes à tous les bons, et brillant particulièrement dans cette reine de miséricorde; comme elle devait compatir à l'affliction de celui qu'elle aimait tant et qu'elle voyait pénétré à bon droit d'une si grande douleur?

Ce qui ne mérite pas moins notre admiration, c'est la patience, la discrétion, l'obéissance de Marie et la conformité de sa volonté à la volonté divine en cette peine comme en toutes celles que lui réservait l'avenir. C'était avec l'humilité et la résignation la plus parfaite qu'elle offrait à Dieu, et la croix qui tourmentait son cœur, et sa propre innocence, et les tortures de son époux, et qu'elle en implorait le terme. En même temps, elle se remettait entre ses mains, se présentait à lui comme esclave et comme heureuse, non-seulement de l'avoir reçu dans ses entrailles, mais encore de souffrir avec la même soumission tout ce qu'ordonnerait sa volonté.

Considérons encore la confiance dont elle était animée dans cette épreuve rigoureuse. Elle comptait sur l'infinie bonté du Seigneur; elle espérait qu'il jetterait ses regards sur son innocence et sur celle de son époux, et qu'il apporterait en temps opportun un soulagement à leurs maux. Si sainte Suzanne condamnée à être lapidée pour un crime qu'elle n'avait pas commis, était néanmoins au moment du supplice remplie de confiance et d'espoir dans le protecteur de l'innocence; quelle ne devait pas être la confiance de cette Vierge qui avait reçu des témoignages si nombreux de la divine miséricorde?

De cette confiance naissait en son âme une paix si profonde, un tel calme et une telle sérénité de conscience que la mer est moins paisible lorsque les vents se taisent, que le ciel est moins serein lorsque l'aquilon a chassé toutes les nuées, que ne l'était cette âme bénie au milieu d'une si horrible tempête. La paix étant le fruit de la justice et la fille de la confiance, *Isa. xxxii*; une paix profonde devait être la conséquence d'une justice sans tache et d'une confiance illimitée.

Mais laissons la sainte Vierge pour retourner à saint Joseph. Un ange de Dieu apparut à ce saint homme durant son sommeil et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie ton épouse pour compagne ; car le fruit de ses entrailles est le fruit de l'opération du Saint-Esprit. Et elle enfantera un Fils, et il sera nommé Jésus, c'est-à-dire Sauveur ; parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés. » Que de mystères renferment ces courtes paroles de l'ange ! Considérons successivement ce que durent éprouver le cœur de saint Joseph, et le cœur de la Vierge à la suite de cette révélation. D'ordinaire les Evangélistes se contentent de raconter en quelques mots les faits de l'histoire sacrée, et ils gardent le silence sur les sentiments des personnages dont ils écrivent la vie ; soit que ces sentiments défient toute expression, soit qu'ils aient voulu livrer cette matière aux considérations des personnes pieuses qui, par l'intelligence de la narration, et à l'aide des faits, des causes et des circonstances, peuvent parvenir à comprendre ce qui se passait au fond des cœurs. Travaillons en ce moment à comprendre, en suivant cette voie, dans quel état se trouve le cœur du saint patriarche, lorsque la révélation de l'ange eut changé si complètement la direction de ses pensées, et lui eut inspiré sur la sainte Vierge et le fruit de ses entrailles une opinion si différente de celle qu'il avait auparavant : la première de ses opinions ne pouvant pas être plus défavorable, ni la seconde plus honorable et plus élevée.

Il nous faut, pour cela, examiner tour à tour les divers mystères indiqués par les paroles de l'ange. Elles révélaient d'abord que le Messie était déjà dans le monde ; en sorte que l'on voyait accomplis et les promesses de Dieu, et les espérances des saints, et les oracles de l'Ecriture, et les prédictions des prophètes, et les désirs des siècles, et le salut du genre humain. Elles révélaient ensuite le genre de salut que le Sauveur venait opérer ; ce n'était pas une œuvre charnelle, mais spirituelle ; ce n'était pas une œuvre bornée au temps, mais qui s'étendait à l'éternité ; elle ne concernait pas seulement les corps des hommes, mais leur corps et leur âme tout ensemble. En effet, en disant que le Fils de Dieu devait sauver son peuple de ses péchés, lesquels sont la cause de

tous les maux, des maux du corps aussi bien que des maux de l'âme, et qu'il devait l'en affranchir, l'ange déclarait ces vérités. Il révélait encore la dignité et l'excellence du Sauveur. Ce qu'il découvrit de sa conception admirable qui était l'œuvre du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, et qui constituait une dignité inconcuse jusque-là, donnait une assez haute idée de la noblesse de la personne qui s'annonçait de la sorte. Le pieux époux de Marie comprenait sans peine qu'une telle origine ne convenait pas à une pure créature. Il comprenait en même temps la faveur signalée dont le Seigneur l'honorait, en permettant que de sa famille et de sa compagne à lui, pauvre charpentier, sortiraient la lumière, l'espérance et le salut de tous les siècles, et qu'il eût lui-même part à ce grand œuvre en qualité de père nourricier et putatif de cet adorable Sauveur, et d'époux de sa très-sainte Mère. Mais ce qui lui fut spécialement révélé, ce fut la sainteté et l'excellence incomparable de Marie; son cœur fut dès ce moment complètement transformé, et il n'éprouva que de la vénération et du respect pour son auguste épouse, au lieu des sentiments pénibles qu'il avait naguères éprouvés. Enfin, ce n'était pas non plus une circonstance indifférente que Dieu lui fit connaître ces prodiges et ces mystères par le ministère d'un ange et non pas le ministère d'un homme.

Or, quand ce cœur si pur et si saint se vit environné, ou pour mieux dire, enveloppé de tant de merveilles, que dut-il ressentir, que dut-il faire, dans quel état se trouva-t-il? Sans doute il fut comme abîmé, et comme renversé de surprise en présence de si grandes choses! d'autant plus que le Saint-Esprit a coutume d'inspirer aux justes des sentiments en rapport avec la connaissance qu'il leur donne de ses mystères. Comme, en sa qualité d'amour par essence, il procède du Père et du Fils; il n'agit pas moins sur la volonté que sur l'intelligence; et il communique à la première des mouvements et des ardeurs conformes à la clarté dont il illumine la seconde. Ainsi, de même que la nature ne forme pas nos membres au hasard, mais dans une juste proportion les uns avec les autres; de même l'Esprit divin, généralement parlant, met les ardeurs et les mouvements de la volonté

en proportion avec les lumières de l'entendement. Ce principe établi, représentons-nous ce que devait être la volonté du saint patriarche, pour être en harmonie avec l'état dans lequel se trouvait son intelligence.

Mais voici un nouveau sujet de considération : c'est le repentir et la douleur immense dont son cœur fut rempli, en songeant à l'idée qu'il s'était faite de la sainte Vierge, et qu'elle était si loin de mériter ; car sa vie était telle que ni la circonstance de sa grossesse, ni toute autre circonstance n'autorisait à la supposer souillée de quelque tache. En même temps, considérons l'ardeur et la tristesse mêlée de joie avec lesquelles il courut se jeter aux pieds de la pieuse Vierge et lui demander mille pardons pour son erreur passée, tout en lui racontant comment l'ange l'avait tiré de son illusion et lui avait donné la connaissance de ce mystère.

Lorsque cette vierge sacrée vit le secours que lui envoyait la divine providence ; lorsqu'elle vit cet époux qu'elle aimait tant, et dont le chagrin lui était si sensible, délivré de toute peine, consolé et plein d'allégresse ; lorsqu'elle vit en outre comment le Seigneur avait daigné protéger son innocence, exaucer sa prière, rétablir la paix dans son intérieur de famille, calmer les soucis de son époux par un moyen si élevé, quelle fut à elle aussis conduite, quels furent ses sentiments, quelles furent ses paroles ! Quelles louanges, quelles actions de grâces elle offrit à Dieu, à l'aspect de ce témoignage de la fidélité et de la sollicitude paternelle dont il entoure ceux qui le servent, témoignage qui confirmait admirablement ces paroles de son Cantique : « Et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. » Oh ! que la joie, que les larmes, que la dévotion de Marie furent douces, quand elle se vit assistée et secourue de la sorte dans une tribulation de cette nature ! Sans doute qu'après avoir exprimé sa reconnaissance au Seigneur, elle raconta de tout point à saint Joseph la suite de ce mystère, son entretien avec l'ange, sa visite à sainte Elisabeth, et comment Jean-Baptiste tressaillit à son aspect dans les entrailles de sa mère. En entendant raconter ces prodiges la joie du saint patriarche redoublait : ainsi, la joie s'ajoutait à la joie, l'admiration à l'admiration. Joseph interrogeait, et Marie, en sa

qualité de confidente des mystères et des opérations de l'Esprit-Saint, répondait. Tous les deux ensuite louaient et glorifiaient le Seigneur avec larmes, et passaient de longues heures à continuer ce dialogue si suave, ou pour mieux dire, à célébrer ces saints offices avec la piété la plus émue et la plus élevée.

Entre toutes ces merveilles, il ne faudrait pas indiquer le dernier rang à celle qu'expriment ces paroles de l'ange : « Vous lui donnerez pour nom Jésus ; car il sauvera son peuple de ses péchés. » Voici un Sauveur inconnu ; voici un genre de salut nouveau dans le monde. Quels vifs rayons de lumière percent à travers ces paroles ! Ici se termine la nuit, ici commence le jour ; ici l'Ancien Testament s'efface ; ici resplendit le Nouveau ; ici expire le triomphe de la chair, ici se manifeste la gloire de l'esprit ; ici l'on commence à pressentir la beauté et la pureté de l'Evangile. « Vous lui donnerez pour nom Jésus, dit l'ange ; car il sauvera son peuple de ses péchés. » Quels sons retentissent à mes oreilles ? Quel est ce langage nouveau ! Quelle est cette nouvelle lumière ! Croyez-vous que la vérité renfermée dans ces paroles soit sans importance ? Nous devrions tous nous prosterner contre terre, la baiser mille fois, pour remercier le Seigneur du bienfait et du mystère que ces paroles nous découvrent. Par ces paroles, comme par une foible ouverture, le Seigneur montre aux hommes les richesses de sa gloire et de sa miséricorde, et il explique le sens des ombres et des figures qui avaient existé depuis le commencement du monde. En tout temps il avait promis ce salut et le Sauveur, quoiqu'il l'eût représenté de diverses manières. Il lui donne tantôt le titre de roi, tantôt celui de capitaine, tantôt celui de rédempteur, tantôt celui de vainqueur, tantôt celui de pasteur, tantôt celui de libérateur, tantôt celui de pacificateur, et une foule d'autres qui semblent désigner une gloire et une prospérité temporelle ; et c'est pour cela que les Juifs n'admettent pas encore aujourd'hui que le salut promis soit le salut spirituel.

Cette même parole de l'ange, semblable à un rayon de lumière, dissipe les ombres et explique toutes figures de l'Ancien Testament, en faisant comprendre qu'il s'agissait moins du salut des corps que du salut des âmes. Supposez un magnifique tableau

placé dans un lieu assez obscur pour que l'on n'en aperçoive pas tous les personnages. Si, tandis que vous le considérez, une fenêtre vient tout à coup à s'ouvrir et à livrer passage à un rayon de soleil, vous verrez mille nuances et mille figures tout à l'heure ensevelies dans les ténèbres. C'est l'image de ce que fit l'ange par cette seule parole : il jeta la lumière sur le fond obscur de l'Ancien Testament, et il permit d'entendre que toutes ses parties concouraient à annoncer ce genre de salut.

Mais qui sera capable de sentir en toute vérité la suavité et la consolation dont est imprégnée cette parole ? Sans doute ce sera le vrai serviteur de Dieu qui venant à être vaincu par quelque passion, et s'étant oublié jusqu'à murmurer contre son prochain, à lui parler avec colère, ou jusqu'à commettre quelque autre faute grave, encore qu'elle ne soit pas mortelle, conçoit ensuite une si vive douleur d'avoir été vaincu de la sorte, après avoir demandé si souvent et avec tant de larmes au Seigneur le contraire, que le remords, pareil à une épine fixée au cœur, ne lui laisse de repos ni le jour ni la nuit, et qu'il voudrait avoir tranché sa langue plutôt que de lui avoir permis cette parole : il ira même, s'il faut, à se mordre la langue ce même soir, et je connais des personnes à qui cette mortification n'était pas étrangère ; ou bien il se déchirera les épaules à coups de discipline pour tirer vengeance de lui-même. Pendant ce temps-là, ni ses repas, ni aucune nourriture ne sauraient lui être profitables. A plusieurs reprises il s'éveillera durant son sommeil, le cœur agité et resserré par le souvenir de sa faute. Eh bien ! le chrétien qui en est arrivé à ce point comprendra le prix de ces paroles, il acceptera avec la joie et la reconnaissance convenables les nouvelles qui lui sont apportées, à savoir, qu'il est né un Sauveur dans le monde, lequel vient délivrer les hommes, aussi bien des péchés commis, en leur en obtenant le pardon, que des péchés à venir, en leur accordant un nouvel esprit, de nouvelles forces, de nouvelles grâces pour les éviter.

S'il est venu en ce monde un médecin et un sauveur de cette condition, je dirai : Bénie soit l'heure où il a paru ; bénie soit l'heure où il naîtra ; qu'il soit le bienvenu sur cette terre ! Qu'ils

soient benis mille fois et celui qui vient et celui qui l'envoie ! Ce Sauveur vient et est envoyé pour un si grand bien ! C'était le secours dont les hommes avaient un plus pressant besoin ; et on ne pouvait pas leur en envoyer de plus propice. Que d'autres ressuscitent les morts, qu'ils chassent les démons, calment la fureur de la mer : pour moi, je me contenterai de la gloire de calmer mes passions, de dompter mes appétits pour n'être pas vaincu par le péché. Que ce trésor me soit accordé, et je n'envierai à personne les autres trésors. Cette œuvre est si grande que Dieu, pour l'accomplir, n'a pas jugé indigne de sa majesté de descendre du ciel sur la terre, et d'accepter les conditions les plus humiliantes. Il devrait suffire aux hommes de voir leur Créateur recourant à ces moyens, pour comprendre l'importance et la grandeur de la victoire remportée sur le péché.

CHAPITRE III.

De la naissance glorieuse de notre Sauveur.

L'évangéliste saint Luc raconte l'histoire de la naissance de notre Sauveur comme il suit :

« En ces jours là, il parut un édit de César Auguste pour le dénombrement des habitants de la terre.

» Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie.

» Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville, et faire acte de soumission à l'empire romain.

» Or, Joseph aussi monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, en la cité de David qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David,

» Pour être inscrit avec Marie son épouse, laquelle était enceinte.

» Et comme ils étaient là, il arriva que les jours de l'enfantement furent accomplis.

» Et elle enfanta son fils premier-né ; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de logement pour eux dans l'hôtellerie.

» Or, en la même contrée il y avait des bergers qui gardaient tour à tour leurs troupeaux durant les veilles de la nuit.

» Et voilà que l'ange du Seigneur vient auprès d'eux ; et la clarté de Dieu les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte.

» Et l'ange leur dit : Ne craignez rien ; car je vous annonce une chose qui vous causera beaucoup de joie, ainsi qu'à tout le peuple.

» Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, le Christ Notre-Seigneur, dans la cité de David.

» Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

» Et soudain avec l'ange parut la multitude de l'armée céleste qui louait Dieu et qui disait :

» Gloire à Dieu au plus haut des cieux ; et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

» Et quand les anges eurent disparu dans les cieux, les bergers dirent entre eux : Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a révélé.

» Et ils vinrent en toute hâte ; et ils trouvèrent Marie, Joseph et l'enfant couché dans la crèche.

» Et l'ayant vu, ils connurent la vérité de ce qui leur avait été dit sur cet enfant.

» Et tous ceux qui les entendirent admirèrent ce que racontaient ces bergers. » *Luc. II, 1-18.*

I.

De la crèche dans laquelle la sainte Vierge coucha son enfant.

Venons maintenant au mystère de la naissance du Sauveur. Assurément parmi tous les mystères de sa très-sainte vie, celui-ci est l'un des plus doux, des plus touchants, des plus remplis d'enseignements et de merveilles. En ce mystère, suivant le langage de l'Eglise, le ciel distille le miel sur le monde entier : en ce mystère on voit se lever le jour de la rédemption nouvelle, de l'antique réparation et de l'éternelle félicité. Quoi de plus brillant et de plus splendide que cette fête, dit saint Grégoire de Nysse ? Le

soleil de justice dissipant les ténèbres de la nuit obscure du démon, illumine la nature humaine, en se revêtant de cette nature elle-même. Et ce jour, celui qui était tombé est relevé de sa chute; celui qui était ennemi de Dieu est réconcilié avec Dieu; celui qui était sans vie est rendu à la vie; celui qui vivait dans la servitude et la captivité est élevé à une dignité royale; celui qui était entouré des liens de la mort est délivré et ramené dans la région des vivants. *Isa.* ix, 1 et seqq. C'est en ce jour, suivant l'expression d'un prophète, que les portes d'airain, que les verroux de fer qui retenaient le genre humain en captivité ont été brisés, et que les portes de la justice ont été ouvertes. *Isa.* xlv, 2. C'est en ce jour que la terre tout entière est en fête et que l'on entend ces paroles de toutes parts : « Un homme nous avait donné la mort : un homme nous a rendus à la vie. » *Rom.* v, 18. Le premier par son péché avait causé notre chute; le second nous en a relevés. En ce jour, la femme est purifiée et défendue par une autre femme : l'une avait ouvert la porte au péché; l'autre introduit la justice en ce monde. L'une suivit le conseil du serpent; l'autre enfanta l'auteur de la lumière et le vainqueur du serpent. Si un arbre donna à la première l'occasion de nous précipiter dans le péché; c'est encore au moyen d'un arbre que la seconde nous a rendus à la justice. Il n'est pas nécessaire en effet d'attribuer uniquement ce bienfait au mystère de la passion. Quoique la passion ait couronné l'œuvre de notre salut; cependant elle ne l'a pas commencée. Et comme le principe d'une œuvre n'est pas moins indispensable que la fin, si nous sommes redevables envers le Seigneur de louanges et d'actions de grâces à cause du mystère de la Pâque, nous ne lui en devons pas moins au sujet du jour et du bienfait de sa naissance.

Or, en ce jour de gloire et de puissance, fut accompli, au rapport de l'Évangéliste, le temps de l'enfantement de la Vierge, et arriva l'heure désirée par toutes les nations, attendue par tous les siècles, promise dans tous les temps, chantée et célébrée dans les saintes Ecritures. Alors sonna l'heure qui apportait le salut au monde, la joie au ciel, et qui marquait pour le démon le moment de sa défaite, et le moment de notre triomphe sur la mort et sur

le péché; l'heure qu'appelaient par leurs soupirs, leurs gémissements et leurs larmes, tous les saints sur cette terre d'exil. Au milieu d'une nuit plus brillante que le jour à l'heure de midi, quand toutes les créatures jouissaient dans un parfait silence du calme et de la paix; en cet instant fortuné, dis-je, le Fils unique de Dieu sortit des entrailles virginales de Marie, comme un époux sort de la chambre nuptiale, et fit son entrée dans le monde qu'il venait nouvellement habiter. En cette heure bienheureuse, la parole toute puissante de Dieu, descendue sur cette terre de misères, des royales demeures du ciel, apparut revêtue de notre chair, et avec le cortège de faiblesses et d'infirmités, à l'exception du mal et de l'ignorance, qui suit le reste des hommes. De telle sorte que le Sauveur pouvait s'appliquer ces paroles du Sage :

« Je suis, moi aussi, un homme mortel, semblable aux autres, issu de la race de celui qui le premier fut formé d'un peu de terre, et j'ai pris dans le sein de ma mère la chair que je possède. Et une fois né, j'ai respiré l'air commun à tous les hommes, et je suis tombé sur la même terre qu'ils habitent; et le premier cri que j'ai fait entendre a été, comme celui de tous les autres, un cri de douleur. Parmi les rois, nul d'entre eux n'a eu un commencement d'existence différent. C'est de la même manière que tous les hommes entrent dans la vie, et c'est de la même manière qu'ils en sortent. » *Sap.* VII, 1-6. Si un tel langage par lequel un puissant monarque confessait les infirmités qui lui étaient communes avec le reste des hommes, respire une étonnante et profonde humilité; ne sera-t-il pas encore plus étonnant que le Maître même de l'univers se déclare sujet aux mêmes infirmités? Ne sera-t-il pas plus prodigieux de pouvoir dire en toute vérité du second Adam, ce qui a été dit sous forme de raillerie dédaigneuse du premier : « Voilà Adam devenu comme l'un de nous et connaissant le bien et le mal. » *Gen.* III, 22. Oui, oui, c'est bien là le Sauveur du monde, l'ornement du ciel, le Seigneur des anges, la félicité des hommes, la sagesse éternelle engendrée bien avant l'origine de la lumière, cette sagesse qui, par la bouche de Salomon, célèbre avec tant de magnificence ses propres grandeurs : « Les abîmes n'existaient pas, et j'étais déjà conçue; les sources

des eaux n'avaient pas encore jailli, les montagnes n'étaient pas encore assises sur leurs fondements, les collines n'étaient pas encore formées, que j'étais engendrée depuis longtemps. » *Prov. viii, 24 et seq.*

Voilà donc le commencement de celui qui n'avait pas de commencement; voilà donc l'origine de celui qui est l'auteur de toutes choses. Il connaît déjà le bien et le mal; déjà il a fait l'expérience des pleurs, l'expérience des peines, l'expérience des larmes, l'expérience des épreuves, des douleurs et des gémissements. Toutes ces choses, il les connaît, non d'une façon superficielle, mais d'une façon intime; car, selon le mot d'Isaïe, « il est l'homme des douleurs, et il est savant en infirmités. » *Isa. liii, 3.*

Une circonstance non moins admirable que les précédentes est celle qu'indique aussitôt après l'écrivain sacré. A peine le divin enfant eut-il paru à la lumière que la Vierge le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. Qui n'éprouverait une sorte de stupeur en voyant le Maître de l'univers étendu sur une crèche destinée aux animaux? « Le Seigneur, dit le Roi-Propète, habite dans son temple saint; le Seigneur a son trône dans le ciel. » *Psal. x, 5 et cii, 19.* Comment change-t-il son temple contre une étable? Comment au ciel voyons-nous substituée une pauvre crèche? Je croirais volontiers que lorsqu'il arrivait aux saints, dans leurs contemplations, d'être arrachés à eux-mêmes, d'être ravis et transportés en Dieu, c'était le plus souvent lorsqu'ils méditaient sur ce prodige, sur ce témoignage éclatant de la bonté et de la charité divines.

Je dirais même que s'il était possible à Dieu de sortir de lui-même, il l'aurait fait quand il descendit à ce point extrême d'humilité. C'était du moins le sentiment des sages de ce monde qui qualifiaient de folie la prédication de l'Evangile. *I Cor. i.* Ils ne se résignaient pas à croire que cette substance infiniment simple et infiniment élevée se déshonorât de la sorte, selon leur propre expression, et s'assujettît à de telles ignominies. Ainsi la bonté, la miséricorde, l'amour du Seigneur envers les hommes en est arrivé à ce point, et l'a porté à des choses si étonnantes qu'elles ont été taxées de folie par ceux-là mêmes qui en recueillaient les

avantages. Un philosophe a dit avec beaucoup de sens qu'aimer et être sage est un privilège qui n'appartient qu'à Dieu. Or, nous voyons ici le Seigneur que sa dignité affranchit d'une imperfection semblable, sortir en quelque manière de son être, et se transformer en homme; prendre une nature qui ne lui appartenait pas, sans perdre pourtant sa propre nature; et tout cela, par un effet de l'immensité de son amour. Après le déluge, Noé planta une vigne, et en ayant bu le vin, il en fut enivré au point d'exciter par son état de nudité les railleries de son propre fils. Vous aussi, ô mon Dieu, après avoir établi les hommes sur cette terre comme les sarments d'une vigne, vous les avez aimés jusqu'à être en quelque façon enivré de cet amour et jusqu'à vous revêtir d'une nature étrangère.

Mais poursuivez vos méditations sur cette crèche sacrée et vous y découvrirez, avec la bonté souveraine et l'amour incompréhensible de notre Dieu, des motifs propres à vous porter à la pratique de toute espèce de vertu. C'est là que vous apprendrez l'humilité de cœur, le mépris du monde, la mortification corporelle, le renoncement et la pauvreté spirituelle tant recommandée dans le saint Evangile. Ce divin Maître, ce céleste médecin savait parfaitement quelle paix, quelle innocence habitent sous le toit du pauvre d'esprit; combien de luttas, de sollicitudes, de préoccupations entraîne après soi l'amour des richesses : et c'est pour cela que du haut de la crèche qui lui sert de berceau, comme du haut d'une chaire céleste, la première leçon qu'il nous donne, la première parole qu'il fait entendre sont une parole et une leçon qui condamnent la cupidité, racine de tous les maux, et qui exaltent la pauvreté d'esprit et l'humilité, source de tous les biens. « Voilà, dit un docteur, ce que nous prêchent cette crèche, ces langes, la pauvreté de cette demeure et cette étable. » O demeure bienheureuse ! ô étable plus glorieuse que tous les palais des rois ! c'est là que Dieu a établi la chaire d'où il nous enseigne la philosophie du ciel, et d'où sa parole silencieuse nous tient un langage d'autant plus intelligible qu'il n'emploie aucune expression.

Si donc, ô mon frère, vous désirez devenir vraiment sage, ne vous éloignez pas de cette étable où le Verbe de Dieu verse des

larmes silencieuses, mais des larmes qui ont plus de charmes que l'éloquence de Cicéron, que les chants harmonieux des anges. Dans les langes est enveloppée la splendeur de la gloire du Père; mais ces langes doivent purifier les souillures de nos péchés. Là, le pain des anges cherche son soutien dans une goutte de lait; mais ce lait produit la simplicité des humbles et les conduit à leur entière perfection. Là, ce même pain des anges se change en une nourriture animale; mais cette nourriture fortifie les pauvres pécheurs et les rend capables de porter le fardeau des divins commandements. Tous ces biens, et d'autres encore plus nombreux nous sont représentés et communiqués par cet adorable mystère. Aussi un pieux docteur s'abandonne-t-il à ces touchantes effusions :

« Qu'elle est glorieuse, dit-il, qu'elle est aimable votre naissance, ô enfant Jésus ! Elle sanctifie la naissance de tous les hommes; elle répare la nature dégénérée; elle oppose une barrière aux insultes de l'ennemi; elle déchire l'acte de notre condamnation; et désormais quiconque regrettera d'être né sous le coup de cette sentence pourra naître, s'il le veut, avec l'espérance du salut. Vous êtes vraiment un enfant de miséricorde; c'est la miséricorde qui vous a fait enfant; en vous la miséricorde et la vérité se sont rencontrées. O miséricordieux enfant, vous êtes né certainement, non pour vous, mais pour nous; car en naissant vous avez cherché notre salut et non votre propre grandeur. Et c'est pourquoi il est assurément bien doux de contempler un Dieu enfant; c'est même un moyen puissant et efficace de porter remède à nos maux. Néanmoins, je reviens toujours à ce qui m'offre le plus de suavité : à savoir que si Dieu a voulu devenir semblable aux hommes, ç'a été pour paraître plus aimable aux hommes, la ressemblance étant un motif d'amour. Je ne saurais non plus me contenir de joie en voyant cette majesté suprême revêtue de ma propre nature, de ma propre chair, et m'admettant, non pour une heure, mais pour l'éternité, à jouir de ses trésors. Mon Seigneur est devenu mon frère; et voilà que la crainte dont le premier de ces titres me pénétrait fait place à une amitié fraternelle. O mon Seigneur, je suis heureux d'entendre dire que vous réglez

dans le ciel ; mais je suis bien plus heureux d'entendre dire que vous naissez sur la terre. Cette dernière considération ravit tous mes sentiments, et le souvenir de ce bienfait embrase mon cœur et le remplit d'amour.

« Mon Seigneur était environné des chœurs des anges. Il les écoutait chanter avec une ineffable harmonie, ses louanges et sa gloire ; il remplissait de ses merveilles le ciel, la terre et les plus profonds abîmes. *Psalm. cxxxiv.* Pour moi j'étais plongé dans la fange, environné de peines et de misères et sans espoir d'en sortir jamais. Il était dans la gloire, et moi dans la misère ; il était admirable, et moi misérable. Eh bien ! celui qu'admiraient les anges a incliné les cieux, il est descendu et il est devenu le conseiller des hommes. *Isaï. ix.* Aux titres par lesquels il désignait sa majesté, il a substitué d'autres titres des plus touchants ; et lui que les cieux contemplaient avec admiration, s'est fait conseiller sur la terre. Couvrant sa pourpre royale du sac de ma misère, il s'est abaissé vers la boue dont j'étais environné, et il n'en a pas été souillé. Tandis que je m'agitais au fond de ce borbier infect, il a tendu sa droite vers l'œuvre de ses mains et m'a retiré des abîmes des eaux ; après m'en avoir retiré, il m'a purifié ; après m'avoir purifié, il a vêtu ma nudité ; après m'avoir vêtu, il a réparé mes misères ; après avoir réparé mes misères, il m'a rempli de force et il a ainsi porté remède à tous mes maux. C'est par sa naissance qu'il a étendu sa main vers moi ; par sa prédication qu'il m'a retiré des abîmes ; par sa résurrection qu'il a vêtu ma nudité ; par son ascension qu'il a réparé mes misères ; en m'envoyant le Saint-Esprit qu'il m'a rempli de force, et qu'il a mis la dernière main à l'œuvre de mon salut. » *Guerric. abb.*

II.

Du cantique des anges à la naissance de Jésus-Christ.

Après avoir contemplé pieusement la crèche du Sauveur, ouvrons les oreilles pour écouter le cantique des anges. L'Evangéliste raconte qu'à peine l'un d'entre eux finissait-il d'annoncer aux bergers l'heureuse nouvelle de la naissance du Messie, que l'on entendit la multitude de l'armée céleste, et que tous les esprits

bienheureux firent retentir les airs de cantiques de louanges. « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, disaient-ils, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Qui jamais a vu tant de gloire réunie à tant de bonté ! Comment expliquer ces deux choses : se trouver au milieu des animaux et être glorifié par les anges ; avoir pour demeure une étable et être environné de splendeurs dans les cieux ? Qui peut être à la fois et si haut et si bas, et si grand et si petit ? Cet enfant nouveau-né est petit dans la chair, petit dans la crèche, petit dans l'étable ; mais il est grand dans le ciel, car les étoiles lui obéissent ; grand dans les airs, car les anges les remplissent de leurs chants d'allégresse ; grand sur la terre, car Hérode et Jérusalem tremblent de frayeur. Que signifient donc en ce mystère, d'un côté une telle humilité, de l'autre une telle gloire ? Que signifie cette union de choses si opposées qu'a opérée la sagesse divine ?

Voici, mon frère, la raison de ce mystère : En la personne du Christ il faut toujours considérer deux choses, qui il était, et ce pourquoi il venait. Si vous considérez qui il était, comme il était le Fils de Dieu il avait droit à toute sorte de gloire et d'honneur. Si vous considérez le motif de sa venue, comme il venait guérir notre orgueil, l'humilité et la pauvreté ne lui convenaient pas moins. Regardez-y avec attention, et vous trouverez que toutes les circonstances de la vie très-sainte du Sauveur offrent toujours ces deux caractères réunis : d'une part, une profonde humilité, de l'autre, une gloire éclatante. C'était une chose bien humble pour ce Dieu d'être conçu ; mais c'était une chose bien glorieuse d'être conçu par l'opération du Saint-Esprit. Dieu se montrait bien humble encore en naissant d'une femme ; mais il était bien glorieux pour lui de naître d'une Vierge. Naître dans une étable, voilà l'humilité ; briller au plus haut des cieux, voilà la gloire. Être au milieu des animaux, voilà l'humilité ; être célébré et chanté par les anges, voilà la gloire. Être soumis à la circoncision, voilà l'humilité ; y recevoir le nom de Sauveur, voilà la gloire. Aller se faire baptiser avec les publicains et les pécheurs, voilà l'humilité ; mais les cieux ouverts, la voix du Père qui se fait entendre, l'Esprit saint qui descend visiblement sur Jésus,

voilà la gloire. Enfin, souffrir et mourir sur une croix, voilà l'humilité; la terre qui tremble, le ciel qui se voile, les rochers qui se fendent, les éléments qui semblent pleurer la mort du crucifié, voilà encore une fois la gloire.

Il était d'ailleurs convenable que les choses fussent de la sorte. Il fallait la première de ces conditions pour guérir notre insupportable orgueil; il fallait la seconde pour la dignité de la personne chargée de le guérir. L'une s'explique par ce qu'était le Sauveur; l'autre par ce qu'il était venu faire. L'une inspire à saint Jean ces paroles: « Nous avons vu sa gloire, gloire digne du Fils unique du Père, » *Joan.* 1, 14; l'autre inspirait à Isaïe ce passage: « Nous l'avons vu, et il était méconnaissable; nous l'avons désiré, et il était le dernier des hommes, homme de douleurs lui-même et familiarisé avec la souffrance. » *Isaï.* LIII, 2-3.

Quoiqu'il soit, hors de doute que l'une de ces deux conditions regarde sa gloire, et l'autre notre avantage; pourtant, à les bien considérer, on verra que toutes les deux concourent à notre salut. L'une sert à la réforme de nos mœurs; l'autre à confirmer notre foi. Par conséquent, si l'humilité du Christ vous scandalise; si vous éprouvez de la répugnance à croire en la divinité de celui qui subit tant d'humiliations, jetez les yeux sur la gloire qui rehausse cette humilité; et vous comprendrez qu'il n'est pas au dessous de la Majesté divine de s'abaisser d'une manière si glorieuse. Il vous paraît indigne de Dieu qu'il naisse d'une femme; vous ne penserez plus de même dès que vous ferez attention aux circonstances glorieuses de sa naissance. Il vous paraît indigne de Dieu qu'il souffre la mort; mais il n'est pas indigne de Dieu de mourir avec les circonstances dont sa mort a été accompagnée. En mourant, il nous montre son infinie bonté; en mourant comme il est mort, il nous montre l'éclat de son pouvoir. D'un côté, pour réitérer l'observation que nous faisons tout à l'heure, il réforme nos mœurs et nous embrase d'amour; de l'autre, il éclaire notre intelligence et consolide notre foi. A cause de cela cet adorable Seigneur paraît toujours d'une égale bonté dans ses abaissements comme dans sa gloire, aux yeux de quiconque en comprend la raison. Il est beau dans le ciel, et il est beau dans l'é-

table : il est beau sur le trône de sa gloire , et il est beau dans la crèche de Bethléem : il est beau environné des chœurs des anges, et il est beau parmi les animaux.

III.

Des pensées et des réflexions de la sainte Vierge.

L'Evangéliste termine l'histoire de la naissance du Sauveur : par un trait d'une douceur particulière il attire nos regards sur les sentiments de la très-sainte Vierge en disant : « Or, Marie conservait toutes ces choses et les méditait dans son cœur. » *Luc. II, 19.* Tout ce chapitre du saint Evangile est un festin royal, une table somptueuse et chargée de toute sorte de mets que Dieu présente à ses élus. L'enfant, la mère, la délivrance de celle-ci, la naissance de celui-là, les anges, la crèche, les bergers, tout y est miracle, tout y distille le miel. A chacun de prendre la part qu'il voudra et de manger des mets qu'il préfère. Pour moi, j'avoue que le fruit offert en dernier lieu, je veux dire, cette dernière observation par laquelle l'historien sacré met sous nos yeux le cœur de la Vierge et ce qui s'est passé dans son âme céleste, me paraît une chose d'une inestimable suavité. Oh ! qui serait assez heureux pour expliquer ce mystère à l'aide de ses propres sentiments et de sa propre expérience, et pour faire comprendre à l'aide de ce qu'il a éprouvé lui-même, ce que dut éprouver la mère du Sauveur.

Un grand personnage demandant un jour à un philosophe quels avantages son fils retirerait de l'étude de la philosophie, ce philosophe lui répondit : « Au moins en retirera-t-il cet avantage-ci, de savoir, quand il assisterait à une représentation théâtrale, qu'il n'est pas une pierre placée sur une autre pierre. » Il voulait lui montrer par cette boutade que la philosophie ouvrirait les yeux à son fils, le rendrait prudent, avisé, et capable lorsqu'il serait mêlé aux affaires du monde, de comprendre et d'examiner les choses et d'en retirer son profit personnel. Si la philosophie ouvre de la sorte les yeux à ses adeptes, quelles lumières l'Esprit divin dut-il donner à la mère du fils de Dieu ? Ne l'avait-il pas comblée de ses grâces et de ses dons ; et parmi ces dons n'y avait-

il pas celui d'intelligence qui sert à pénétrer les secrets et les merveilles des œuvres de Dieu ? Mais puisque la sainte Vierge était favorisée de tant de lumières ; puisqu'elle était placée en présence d'un théâtre si admirable et si fécond en grandeurs et en prodiges , et qu'elle possédait le secret de pénétrer et de comprendre chacune de ces choses ; quels durent être les pensées et les sentiments de son cœur sacré ? Que les hommes soient témoins d'un seul miracle, et les voilà dans la surprise et dans la stupeur. C'est, en effet, parce qu'ils frappent tout particulièrement et qu'ils tiennent comme suspendus dans un sentiment de vive admiration qu'on a donné à certains faits prodigieux le nom de *miracle*. Lorsque saint Pierre guérit miraculeusement ce paralytique de naissance qui se trouvait à la porte du temple, les gens qui en furent témoins éprouvèrent un étonnement et une stupeur véritable , au rapport des Actes des Apôtres. *Act. m, 1-10*. Ils avaient été mis comme hors d'eux-mêmes à la vue de cette guérison extraordinaire.

Tel fut l'effet produit sur la foule par ce seul miracle et par un miracle aussi peu remarquable que la guérison d'un paralytique. Jugeons par là de ce qui dut se passer dans l'âme de la très-sainte Vierge, lorsqu'elle vit s'accomplir des miracles si frappants et si nombreux ; lorsqu'elle y reportait sa pensée et qu'elle les rapprochait les uns des autres. C'était un miracle que l'annonciation de l'ange ; c'était un miracle que la visitation à sainte Elizabeth : le tressaillement de Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, la prophétie de son père Zacharie, le mutisme de celui-ci, son retour à la parole, la révélation faite à saint Joseph, la conception du Fils de Dieu par l'opération du Saint-Esprit, l'enfantement sans douleur et sans tache, les chants des anges, l'empressement des bergers étaient encore tout autant de miracles, et de très-grands miracles, que la Vierge comparait entre eux, et dont elle saisissait parfaitement les merveilleux rapports et la divine harmonie. Que dut-elle ressentir en son âme bénie, lorsqu'elle entendit les chants de ces voix célestes ? Que se passait-il en elle lorsqu'elle nageait dans un tel océan de merveilles, sortant de l'une pour en aborder une autre, sans jamais en

trouver le terme ? Quels étaient ses sentiments au milieu des feux et des splendeurs dont le Saint-Esprit illuminait et éclairait ce temple virginal ? Nous avons eu déjà occasion de faire ailleurs une remarque semblable : telles étaient les splendeurs de son entendement, telles étaient les ardeurs de sa volonté. Supposer le contraire serait supposer une imperfection dans cette âme bienheureuse : il faut une correspondance parfaite entre ces deux puissances, et la volonté de Marie devait aller aussi loin par ses ardeurs que l'entendement par ses lumières.

Cela étant ainsi, quelle langue sera capable de raconter la joie, l'allégresse, les transports de cette Vierge sacrée en se voyant entourée de toutes parts de tant de merveilles, plongée dans l'abîme des mystères les plus profonds, submergée pour ainsi dire dans les flots des sentiments les plus impétueux et les plus suaves. De quelque côté qu'elle portât les yeux, ce n'était que splendeur et bienfaits ; elle n'apercevait que les mystères s'ajoutant aux mystères, les merveilles aux merveilles. Le passé, comme le présent, comme l'avenir, réjouissaient également son cœur ; mais ce qui le remplissait de la joie la plus douce c'était la présence du divin enfant, et l'assistance par laquelle le Saint-Esprit représentait toutes ces choses à sa mémoire, les lui expliquant, les rehaussant à ses yeux et lui inspirant les sentiments que ces prodiges méritaient : de telle façon qu'en donnant son lait à l'enfant, elle savoura la douceur de ces mystères du ciel. La douceur qu'elle y trouvait était si grande que son cœur se serait brisé dans sa poitrine, et qu'elle n'eût pu en supporter le poids, si celui qui la lui donnait ne lui eût donné en même temps la force nécessaire. Il est arrivé quelquefois à des mères de mourir de joie après un enfantement heureux et selon leur gré : est-ce que cette Vierge sainte eût pu vivre davantage après un enfantement d'autant plus heureux qu'elle l'avait rendue mère d'un Dieu et non d'une simple créature.

O Reine du ciel, porte du paradis, souveraine du monde, sanctuaire du Saint-Esprit, trône de la sagesse, temple du Dieu vivant, confidente du Sauveur, témoin de ses œuvres, dites-nous ce qu'éprouvait votre tendre cœur en présence de ces mystères

augustes ! Que pensiez-vous en voyant suspendu à vos bras celui qui soutient les cieux, allaité de votre sein celui qui est la nourriture des anges, pleurer et trembler de froid celui qui remplit les airs des éclairs et du bruit de son tonnerre ? Que pensiez-vous en considérant cette grâce singulière que vous aviez trouvée aux yeux de Dieu, d'avoir été choisie parmi toutes les femmes du présent et de l'avenir pour être sa mère et la Reine de l'univers ? Avec quelle humilité vous considériez cette grandeur ? Quels regards vous dirigiez vers celui qui vous avait regardée de la sorte ? Quelles actions de grâces vous lui offriez ? Quels cantiques vous chantiez en son honneur ? Avec quel amour vous lui répondiez ! avec quel langage vous vous exprimiez ! avec quelle dévotion vous vous remettiez entre ses mains et vous lui faisiez le sacrifice de vous-même ! On dit, et avec raison, que l'humilité est essentiellement reconnaissante. Par un effet de l'idée qu'elle conçoit sur son propre compte, elle a toujours en grande estime le bien qui lui est fait, quel qu'il soit. Et maintenant, je le demande à toutes les créatures, si cette Vierge les surpasse toutes en humilité ; si, d'autre part, le bienfait qu'elle a reçu surpasse tous les autres bienfaits ; à quel point jugerons-nous que son cœur si humble ait porté la reconnaissance ? C'est une tâche au-dessus de toute intelligence humaine. Avec quelle admiration profonde elle regardait la parole divine dans l'incapacité de parler, le Tout-Puissant enveloppé de langes, et celui que le monde ne saurait contenir couché dans une étroite crèche ! Elle était confondue de voir en Dieu tant de bonté, de miséricorde, de libéralité, d'humilité et d'ineffable tendresse. Elle était confondue de le voir aimer, estimer, honorer les hommes à ce point, désirer si vivement leur salut, et les combler de tant de dignités et de gloire par le mystère de sa sainte communion.

Reconnais donc ta dignité, ô chrétien, s'écrie le pape saint Léon ; et puisque tu es devenu participant de la nature divine, ne va pas retomber, par une conduite déshonorante dans ton ancienne bassesse. Considère de quel chef et de quel corps tu es le membre : considère que ton rachat a été payé du sang même du Christ, et que ce Sauveur te jugera en toute vérité, comme il t'a racheté en

toute miséricorde. Quel serait, à votre avis, le genre de vie et la conduite d'une femme de condition commune qu'un roi aurait choisie pour épouse et qu'il aurait établie reine de l'univers? Est-ce qu'elle ne se tiendrait pas éloignée de ses premières habitudes, de ses manières d'autrefois, pour si peu qu'elle eût de sens et qu'elle comprît les devoirs de sa nouvelle fortune? Eh bien ! le Roi du ciel, par le mystère sacré de son incarnation, a pris votre âme pour épouse, il s'est fait participant de votre propre nature : laissez donc de côté ce que vos errements passés avaient de vil et de vulgaire, et vivez comme il convient à l'épouse d'un si grand roi, à la fille d'un si noble père. Oubliez les mœurs du vieil Adam, et imitez celles du nouveau. Si le Fils de Dieu a pris notre chair et s'il nous a donné son esprit, c'est afin qu'une fois animés de l'Esprit de Dieu, nous vécussions, non en hommes charnels, mais en enfants de Dieu.

IV.

Comment le Christ Jésus naît spirituellement dans l'âme pieuse.

L'histoire de la naissance du Sauveur que nous venons de méditer nous conduit à examiner, conformément à la doctrine de saint Bonaventure que nous invoquons dans le courant de l'article précédent, de quelle manière le Fils de Dieu naît dans l'âme qui l'a conçu spirituellement. Or, il naît spirituellement lorsque l'âme, après avoir accepté les bons conseils qui lui sont donnés, après avoir mûrement réfléchi sur cette entreprise, et imploré la faveur et le secours de l'Esprit-Saint, traduit en acte le dessein qu'elle a formé; lorsqu'elle se met à exécuter résolument ce qu'elle s'était proposé peu auparavant, et qu'elle n'osait commencer d'exécuter parce qu'elle craignait de n'avoir pas les forces suffisantes. Au moment de cette bienheureuse naissance, les anges chantent, ils glorifient Dieu, ils annoncent la paix; et, en effet, dès que les bons desirs qui étaient éclos en nos cœurs viennent à se réaliser, la paix s'établit en notre intérieur et s'y consolide. Il ne saurait y avoir de place pour la paix quand la chair est en opposition avec l'esprit, et l'esprit en opposition avec la chair; quand l'esprit veut la solitude et la chair la société; quand l'esprit veut

Jésus-Christ, et la chair le monde; quand l'un recherche le calme propice à la contemplation du Créateur, et l'autre les charges et les honneurs de la terre. Mais par contre, aussitôt que la chair s'est soumise à l'esprit, que les bons desseins auxquels elle faisait obstacle reçoivent un commencement d'exécution, la paix et l'allégresse spirituelles ne tardent pas à régner dans nos ames.

La naissance du Fils de Dieu en nos cœurs n'est pas accompagnée de cris; elle n'entraîne ni les douleurs ni les souffrances de l'enfantement: c'est un changement qui n'excite que de l'admiration, une vie nouvelle qui ne donne que de la joie, un appel d'en haut qui n'invite qu'à des actions de grâces. O naissance bienheureuse, source de tant de joie pour les anges et pour les hommes! Oh! qu'une vie vertueuse aurait de douceurs et de délices pour la nature, si les ravages du péché d'origine n'y avait jeté le désordre! Cependant une fois guérie, elle est redressée par la grâce, et elle permet bientôt d'expérimenter la vérité de ce mot du divin Maître: « Prenez mon joug sur vous, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau léger. » *Matth. xi, 30.*

Mais, remarquez-le bien, âme pieuse, si vous désirez cette naissance spirituelle du Sauveur, il vous faut être une Marie spirituelle. Or, le nom de Marie signifie océan plein d'amertume, étoile brillante et souveraine. Vous devez donc être un océan plein d'amertume; vous le serez au moyen de la contrition, en pleurant amèrement les péchés que vous avez commis, le temps que vous avez perdu, et le bien dont vous avez négligé l'accomplissement. Vous devez être encore une étoile brillante, et vous le serez par les exemples d'une bonne vie, par des œuvres de vertu et par des paroles qui respireront la sainteté. Vous devez être aussi la souveraine de vos sens, de vos appétits, de vos actions; vous devez les soumettre à l'autorité de la raison, et rechercher en toutes choses la gloire de Dieu, le salut de votre âme et l'édification du prochain. C'est dans cette Marie spirituelle qui pleure ses péchés, qui est brillante de vertus, qui impose le joug de la raison à tous ses appétits, que le Christ Jésus naît spirituellement, sans peines, sans douleurs, au milieu d'une joie profonde; c'est à elle qu'il

fait goûter ensuite combien le Seigneur est suave. Et véritablement il est suave quand nous lui offrons comme soutien et nourriture de saintes méditations, quand nous le baignons dans la fontaine de nos larmes, quand nous l'enveloppons des langes de purs et chastes désirs, quand nous le portons dans les bras amoureux de la charité, quand nous le baisons par les sentiments d'une dévotion affectueuse, quand nous le pressons contre notre propre cœur. Il ne naît pas en nos âmes pour que nous l'abandonnions; mais pour que nous nous appliquions à le servir et à lui plaire, comme on doit le faire à l'égard des fils de roi.

Et voyez ici, âme religieuse, si les signes et les merveilles qui marquèrent la nativité du Sauveur, se vérifient et s'accomplissent en vous d'une manière spirituelle. Ces signes et ces merveilles sont l'apparition de l'étoile, les adorations que lui offrent de simples animaux, le voyage des mages, les cantiques des anges et la visite des bergers. Examinez donc si une étoile d'un éclat inconnu, à savoir une connaissance nouvelle des choses de Dieu, s'est levée sur votre âme; si les animaux y adorent le Fils de Dieu, c'est-à-dire, si la partie sensible et animale de votre nature obéit avec soumission à la raison. Les rois sont-ils à sa recherche? Les puissances intellectuelles qui occupent le premier rang dans notre âme, sont-elles occupées à chercher le Seigneur par de saintes affections et de saints désirs? Les anges, c'est-à-dire les vertus, font-ils entendre des cantiques de louanges et d'allégresse; annoncent-ils la paix; et la sérénité et le calme règnent-ils dans votre cœur? Enfin, examinez si les bergers, à savoir les méditations et les pensées pieuses auxquelles s'occupe l'âme fidèle, ont trouvé l'enfant Jésus dans la crèche. Cette crèche est la bonne conscience, ouverte par en haut, fermée par en bas; ouverte du côté des choses du ciel, fermée du côté des choses de la terre. C'est là le lieu de prédilection où repose ce pauvre Roi; c'est là sa que Mère l'a mis après sa naissance; c'est là que le trouvent les bergers. O crèche bénie qui contient le Roi de gloire, c'est en toi que, tout grossiers, nous allons chercher le pain des anges, c'est en toi que nous allons prendre cette nourriture et que l'âme dévote puise son soutien. Tu es bienheureuse sans doute, ô crèche

de Bethléem ; mais plus heureuse est encore la bonne conscience, parce qu'elle contient spirituellement celui que tu contenais d'une façon corporelle.

CHAPITRE IV.

Du mystère de la circoncision, et du nom glorieux qui fut donné au Sauveur.

I.

Du mystère de la circoncision.

« Quand les huit jours furent accomplis pour circoncire l'enfant, on lui donna le nom de Jésus, nom que l'ange lui avait donné avant même qu'il eût été conçu dans le sein de sa Mère. »
Luc. II, 21.

Ce qui s'offre d'abord à nous dans ce mystère adorable, c'est le Fils de Dieu commençant le huitième jour après sa naissance à remplir sa mission de Rédempteur, c'est-à-dire à souffrir et à verser son sang pour notre salut. Portons ici notre première pensée sur la douleur qui déchira les entrailles de la très-sainte Vierge, lorsqu'elle vit ce divin enfant à un âge si tendre sacrifier déjà de sa chair et de son sang. Considérez aussi l'enfant Jésus, ou pour mieux dire, la sagesse éternelle de Dieu cachée sous ces traits enfantins, gémissant et versant des larmes de douleur. L'opération de la circoncision était si cruelle que plus d'une fois elle causait la mort. Vraisemblablement elle fut encore plus cruelle pour l'enfant Jésus, puisqu'il était le plus délicat des enfants. Quels furent alors les tourments de sa Mère lorsqu'elle vit le couteau s'enfoncer dans la chair d'un enfant si délicat et si chéri ! Au milieu de quelle douleur, au milieu de quelles larmes s'efforça-t-elle de consoler et de calmer son cher enfant, soit en le prenant dans ses bras, soit en le serrant contre son sein virginal, soit en lui donnant de son lait !

Et quels durent être aussi les sentiments de saint Joseph qui fut peut-être le ministre de cette circoncision ! Avec quelle compassion il s'acquitta de ce devoir ! Comme il devait être ému, en voyant

couler, d'un côté le sang de l'enfant, de l'autre les larmes de la Mère, c'est-à-dire de deux êtres qu'il aimait du plus ardent amour ! O époux consacré par le sang, ô Roi de gloire qui avez daigné unir à vous la nature humaine, pourquoi tant de tendresse pour les hommes et tant de rigueur pour vous ? Vous avez voulu de bonne heure ensanglanter votre chair, et éprouver le fil du glaive qui devait plus tard trancher votre vie. O soleil de justice, à votre lever et à votre coucher, à votre naissance et à votre mort, vous vous montrez la face rougie et teinte de sang. On dit que la pourpre du matin présage la pluie pour le soir. Alors que signifie cette pourpre matinale, c'est-à-dire, ce sang de la circoncision, sinon la pluie de sang qui devait couronner le soir de votre vie, quand des veines et des vaisseaux ouverts de votre corps, et de tous vos membres il ne sortait que du sang ? Mais la pourpre du soleil à son coucher n'annonce pas la pluie comme celle du soleil à son lever ; elle annonce au contraire la sérénité : cette prédiction s'est également vérifiée ; car, le martyr de votre passion consommé, vous avez par votre mort détruit notre mort, et par les nuages empourprés de votre sang vous avez dissipé les nuages de nos péchés.

Considérons en second lieu l'exemple inestimable de charité et d'humilité que nous offre le Fils de Dieu en daignant sitôt souffrir pour nous, et nous guérir au prix de son propre sang de nos infirmités. Dans la circoncision du Seigneur, disait saint Bernard, nous trouvons un triple sujet d'admiration, d'imitation et d'amour. Le Sauveur n'est pas venu au monde uniquement pour nous racheter avec son sang ; il s'est encore proposé de nous éclairer par sa doctrine, de nous instruire par son exemple. De même qu'il ne nous servirait de rien de connaître le chemin, si nous étions enfermés dans une prison ; de même il ne nous servirait de rien d'être délivrés de la captivité, si prenant, par ignorance du bon chemin, le premier qui se présenterait, nous n'aboutissions de nouveau qu'à la prison. Voilà pourquoi si dans un âge plus avancé le divin Maître nous a offert d'éclatants exemples de patience, d'humilité, de charité et de toutes les vertus ; dans son enfance il nous a offert les mêmes exemples quoique cachés

sous le voile de certaines figures. En prenant, par son incarnation, la forme d'un homme, il s'abaisse au-dessous des anges ; mais en subissant la circoncision le huitième jour après sa naissance, il s'abaisse au-dessous de l'homme lui-même ; car il y paraît, non-seulement sous l'apparence d'un homme, mais sous l'apparence d'un pécheur. Que signifie, en effet, la circoncision sinon un état de superfluité et de péché ? Pourquoi donc circoncire cet enfant ? Croyez-vous qu'il puisse tomber sous le coup de cet anathème : « L'homme qui n'aura pas été circoncis sera exterminé du milieu de mon peuple. » *Genes. xvii, 14*. Est-ce que le père oublierait le fruit de ses entrailles ? ou bien ne le reconnaîtrait-il pas s'il ne le voyait marqué de ce caractère ? Mais serait-il étonnant que la tête, saine d'ailleurs, reçoive les remèdes destinés à guérir ses membres souffrants ? Combien de fois un membre fait les frais de la guérison d'un autre ! Pour soulager le foie, on saignera le malade à la main : pour redresser les nerfs du pied on appliquera un appareil sur le cerveau. C'est ainsi que la tête du genre humain a été cautérisée pour affranchir de la corruption le reste du corps. D'ailleurs, quoi d'étonnant à ce qu'il veuille être circoncis pour nous celui qui a voulu mourir pour nous : s'étant donné entièrement à nous, il s'est consacré tout entier à procurer notre bien.

Aussi bien que la charité, l'humilité du Fils de Dieu est offerte à notre considération dans ce mystère. C'est par une vue particulière que cette vertu éclate au commencement de sa vie, afin de servir de racine et de fondement à toutes les autres. Qu'elle est grande cette humilité qui fait prendre l'apparence d'un pécheur à celui qui venait sauver les pécheurs ; l'apparence d'un coupable à celui qui était le miroir de l'innocence et qui ne connaissait pas la plus légère souillure ! « L'Agneau sans tache, dit saint Bernard, a voulu être circoncis, quoiqu'il n'en eût aucun besoin ; et lui qui ne portait même pas la trace d'une blessure quelconque a voulu subir l'appareil et le traitement réservés aux blessés. » *Bernard. Sermon. 1, in Circumcis. Domini*. Ce n'est pas ainsi qu'agit l'orgueil humain ; il se glorifie de ses prévarications, et il a honte d'en supporter le remède. D'un front d'airain devant la tur-

pitude de la faute, nous rougissons quand il faut prendre le breuvage salutaire de la pénitence ; mauvais dans un cas, pires dans l'autre ; mauvais par notre facilité à multiplier nos blessures ; pires par la fausse honte qui nous éloigne de la guérison. Le Christ qui ignorait ce que c'était de se souiller d'un péché, n'a pas dédaigné de passer pour pécheur ; quant à nous, nous voulons être pécheurs, mais nous ne voudrions pas le paraître.

II.

Du nom de Jésus.

L'enfant ayant été circoncis, poursuit l'Évangéliste, on lui donna le nom de Jésus, qui signifie, Sauveur. Ce nom glorieux avait été d'abord prononcé par la bouche des anges. Celui qui fut envoyé vers Marie lui dit que son enfant serait appelé Jésus : et celui qui apparut à Joseph pendant son sommeil, après lui avoir répété la même chose, en ajouta la raison en ces termes ; « car il sauvera son peuple de ses péchés. » *Luc. ubi supr.* Béni soit ce saint nom, béni soit ce salut, béni soit le jour où de telles nouvelles furent apportées au monde ! Jusqu'ici, ô mon Dieu, les sauveurs que vous aviez envoyés au monde étaient des sauveurs selon le corps, selon la chair, des sauveurs qui préservaient de la ruine les édifices, les biens et les moissons ; mais qui laissaient périr les âmes devenues tributaires du péché, et par cela même esclaves de l'ennemi. Or, que sert à l'homme de conquérir et de dominer l'univers s'il demeure dans les fers du péché et s'il en vient par là à tout perdre ? C'est pour remédier à ce mal que nous est envoyé ce nouveau Sauveur. Grâce à lui, le salut de tout homme sera accompli : en sauvant les âmes il pourvoira aussi bien au salut des corps ; en nous délivrant du mal de la faute, il nous délivrera également du mal du supplice ; en sorte que l'homme tout entier sera sauvé.

Voilà le salut après lequel ont soupiré les patriarches ; le salut que les prophètes ont appelé par tant de cris et de désirs ; celui que les psaumes chantent et promettent à tant de reprises ; celui enfin qui s'offrit à la pensée de Jacob à son dernier soupir et qui lui adoucit les horreurs de la mort. « J'attendrai votre salut, Seigneur, » s'écrie ce saint patriarche. *Genes. XLIX, 18.* Paroles que

l'interprète chaldéen expose de la manière suivante : « J'attendrai votre salut , Seigneur ; » comme s'il eût dit : Je ne compte pas sur le salut qu'apportera Gédéon fils de Joas , parce que c'est un salut temporel ; ni sur celui dont Samson fils de Manué sera l'instrument , parce que c'est un salut transitoire ; mais la rédemption qu'accomplira l'oïnt du Seigneur , le fils de David , voilà le salut qu'attend mon âme.

Tel est le sens que donne aux paroles de Jacob l'interprète chaldéen , juif de nation , qui jouissait d'une grande autorité parmi les Hébreux , et qui écrivait avant la venue du Sauveur du monde. Son commentaire devrait suffire pour établir clairement que le salut du monde tel que l'opérerait le Messie , n'était pas un salut corporel et temporel , comme le pensaient les Juifs , mais un salut spirituel et éternel. C'est là une vérité qui n'échappa pas à l'auteur de la version chaldaïque. En voyant le saint patriarche à sa dernière agonie , et au moment de franchir le pas de la mort et de se séparer de ses enfants , se consoler par cette parole : « J'attendrai votre salut , ô mon Dieu , » il comprit clairement que le salut attendu était un salut qui se rapportait , non au temps , mais à l'éternité ; car il n'avait rien à espérer d'un salut temporel en ce moment où sa vie allait finir. Puisqu'il espérait un salut , puisque ce salut ne pouvait être un salut corporel ou temporel , il faut que ce soit le salut éternel ; salut qui n'avait pas encore été donné , mais dont l'accomplissement était réservé au Sauveur du monde , dans lequel , selon une promesse divine , toutes les nations devaient être bénies , c'est-à-dire , rachetées et sauvées. *Genes. xxii, 18.* O salut béni , digne d'un tel Sauveur et d'un tel Seigneur ! Libre à chacun de désirer le salut et les biens qu'il voudra , de préférer aux choses du ciel les choses de la terre , de craindre plus la mort du corps que la mort de l'âme. Pour moi je soupirerai après le salut qu'attendait le saint patriarche : je l'espérerai comme l'espérait le saint roi David. Oui , Seigneur , sauvez-moi de mes péchés , délivrez-moi de mes mauvaises inclinations , affranchissez-moi du joug de leur tyrannie. Ne permettez pas que je suive les élans irréfléchis de mes passions. Défendez la dignité et l'honneur de mon âme. Que je ne sois plus esclave du monde , et que je ne

me fasse pas une loi de l'opinion d'une foule insensée. Délivrez-moi des appétits de ma propre chair, le plus cruel et le plus impur de tous les tyrans; délivrez-moi des vains désirs, des vaines craintes, des vaines espérances du monde. Mais avant tout, délivrez-moi de votre inimitié, de votre courroux, et de la mort sans fin qui en est la suite. Quand vous m'aurez octroyé cette liberté et ce salut, règne qui voudra en ce monde, se glorifie qui voudra de l'empire de la terre et de la mer; car, à l'exemple du Prophète, « je me glorifierai uniquement dans le Seigneur, et je tressaillerai de joie à la pensée de mon Dieu et de mon Sauveur. » *Habac.*, III, 18.

Tel est donc le salut que le Fils de Dieu est venu donner au monde; tel est celui que nous annonce le nom de Jésus qui lui a été donné. Quand donc le chrétien entend prononcer ce nom, il doit se représenter en son cœur un Dieu tout miséricordieux, tout beau, tout-puissant, qui met en fuite l'armée des démons, qui dépouille la mort de ses forces, qui impose silence au péché, qui enlève tout pouvoir à l'enfer, qui rend la liberté à ceux qui étaient captifs entre les mains de ces tyrans, qui les purifie des souillures qu'ils ont contractées durant cette captivité, qui leur rend une beauté si remarquable qu'elle attire sur eux les regards affectueux du Seigneur, et qu'elle leur obtient de sa bonté de régner éternellement avec lui. Entre autres maux engendrés par le péché, trois en ont été principalement la conséquence : ce sont la mort, l'enfer, l'esclavage du démon. Par suite, celui qui nous délivre du péché, nous délivre tout ensemble de tous ces ennemis, et en même temps il nous donne un gage certain du bonheur à venir, de la participation à la vie de Dieu, de sa grâce et de son amitié, des faveurs de son pouvoir, des dons de sa libéralité, de la possession assurée de tous les biens. De même que nous avons tout perdu par le péché, nous gagnons tout par Jésus-Christ; et voilà pourquoi ce divin nom lui a été donné à juste titre. O nom glorieux, nom suave et doux, nom d'une vertu inestimable et digne du plus profond respect, nom choisi par Dieu, descendu du ciel, prononcé par les anges, désiré par tous les siècles, c'est vous qui mettez en fuite les démons, qui frappez

d'épouvante les puissances infernales, qui remportez les batailles, qui calmez les tentations, qui êtes notre consolation dans nos tristesses, notre refuge dans les tribulations, et l'espérance de tous les pécheurs.

C'est de ce nom que l'Épouse des Cantiques s'entretenait avec l'Époux, et disait : « Votre nom est comme une huile répandue. » *Cantic.* 1, 3. « O nom béni ! s'écrie à ce propos saint Bernard ; ô nom répandu en tous lieux ! vous êtes venu du ciel en Judée ; et de la Judée vous avez rempli la terre entière. C'est la terre aussi qui tient ce langage : Votre nom est une huile répandue. Oui, répandue, car non-seulement il réjouit la terre et les cieux, mais il a pénétré jusque dans les enfers. Aussi, au nom de Jésus, dans le ciel, sur la terre, dans l'enfer, tous les genoux fléchissent-ils. Que toute langue s'écrie et dise : Votre nom est une huile répandue. Qu'il est précieux, et comme il paraît à la fois vil et salutaire : vil, à cause de sa diffusion ; salutaire, à cause du salut qu'il nous apporte. Mais est-il étonnant que le nom de l'Époux soit un nom répandu, puisque lui-même, en s'abaissant à prendre la forme d'un esclave, a pu dire : « Je me suis répandu comme l'eau. » *Psalm.* XXI, 13. La plénitude de la vie s'est répandue, afin que nous en recevions tous quelque parcelle.

« Qu'on prêche ce nom glorieux, et il éclaire les âmes ; qu'on le médite, et il nourrit les cœurs ; qu'on l'invoque, et il guérit aussitôt. Est-ce que vous n'êtes pas animé d'un courage nouveau au seul souvenir de ce nom ? Quoi de plus propre que ce nom si doux, à fortifier les sens, à accroître les vertus, à consolider les bonnes habitudes, à soutenir les saints désirs et les saintes affections ? Tout autre aliment est aride à mon âme, lorsqu'il n'est pas arrosé de cette huile ; il ne me présente aucune saveur, s'il n'est assaisonné de ce sel. Si vous m'écrivez quelque chose, je n'éprouve pas de plaisir à le lire, à moins que je n'y voie le nom de Jésus. Le nom de Jésus, c'est du miel pour mon palais, une harmonie délicieuse pour mes oreilles, un chant d'allégresse pour mon cœur. C'est encore le remède souverain de l'âme. Quelqu'un est-il dans la tristesse ? qu'il introduise Jésus dans son cœur, que ce nom divin paraisse sur ses lèvres, et il en jaillira une lumière qui dis-

sipera les nuages et ramènera la sérénité. Il nous le conseille lui-même par cette invitation pressante : « Invoquez-moi au jour de la tribulation ; je vous exaucerai, et vous m'en glorifierez. » *Psalm.* XLIX, 45. Rien n'est propre à réprimer l'impétuosité de la colère, à rabaisser l'enflure de l'orgueil, à guérir la plaie de l'envie, à éteindre les flammes de la luxure, à apaiser la soif de l'avarice, comme l'invocation et la pensée de ce saint nom. Quand je nomme Jésus, aussitôt m'apparaît un homme doux et humble de cœur, respirant la bonté, la modération, la chasteté, la miséricorde, l'honnêteté et la sainteté la plus parfaite. S'il m'apparaît comme homme, il m'apparaît aussi comme Dieu tout-puissant ; en sorte que d'un côté il me soutient par son exemple, et que de l'autre il me fortifie par sa vertu. Empruntant à l'homme l'exemple, au Dieu sa vertu, je fais de l'un et de l'autre un salutaire mélange propre à guérir mes blessures, et tel que nul médecin de ce monde n'en pourrait composer de semblable. Or, ce précieux spécifique, tu le trouveras, ô mon âme, contenu dans le nom de Jésus, comme dans un vase admirable. Avec son secours s'évanouissent toutes les infirmités humaines. Porte-le donc sans cesse dans ton cœur et dans tes mains, et qu'il dirige toutes tes pensées et tes actions. C'est ce que le Seigneur te demande lui-même dans son Cantique, par ces paroles : « Placez-moi, en guise de sceau, sur votre cœur et sur votre bras. » *Cantic.* viii, 6. Ainsi s'exprimait saint Bernard. *D. Bernard. sup. Cantic. serm.* xv.

De son côté, le pieux docteur saint Bonaventure nous convie à une dévotion semblable envers ce saint nom. Supposant d'abord que tous les noms de l'Homme-Dieu se ramènent à deux classes, dont l'une a pour explication sa gloire, et l'autre notre salut, c'est dans la seconde qu'il range le principal nom du Fils de Dieu fait homme, le nom de Jésus, qui signifie Sauveur. Or, c'est à ce dernier nom que nous devons nous attacher, suivant ce grand docteur, pour notre propre avantage, tout en laissant aux autres noms le soin de publier sa gloire.

« Que le Seigneur, dit-il, prenne pour lui ces noms de Fils de Dieu, de splendeur de sa gloire, d'image de sa substance, de pa-

role du Père, de Verbe tout-puissant, d'héritier de toutes choses, de Roi des rois, de Seigneur des seigneurs : j'y consens volontiers. Qu'il prenne le nom de Christ, qui signifie oint, puisqu'il a reçu la triple onction du prophète, du roi et du pontife, et qu'en qualité de prophète il nous a enseigné sa doctrine, en qualité de pontife, il nous a réconciliés avec son Père, en qualité de roi, il nous réserve une récompense éternelle. Qu'il prenne pour lui tous ces titres honorifiques ; mais, pour vous, qu'il soit uniquement Jésus, c'est-à-dire, Sauveur ; et qu'il vous sauve, qu'il vous délivre de la vanité du monde, des pièges du démon, des mauvaises inclinations de la chair. Environnés de misères comme vous l'êtes, invoquez ce grand Dieu, et dites-lui : Sauvez-nous, Seigneur et Sauveur du monde ; car vous nous avez rachetés par votre croix et par votre sang. Assistez notre faiblesse, consolez notre affliction, soutenez nos pas chancelants et relevez-nous de nos chutes. C'est ce nom de Jésus qui triomphe des démons, qui rend la lumière aux aveugles, la vie aux morts, et qui guérit toute sorte d'infirmités. Oh ! quelle joie ressentait la Mère du Sauveur, selon la nature, en considérant la vertu de ce saint nom ! La Mère spirituelle du Sauveur se réjouit aussi en pensant que ces mêmes merveilles s'accomplissent spirituellement dans les âmes. Ce nom divin en chasse les démons, quand nous recevons le pardon de nos péchés. Il éclaire notre aveuglement, quand nous possédons la véritable connaissance des choses du ciel : il nous ramène à la vie, quand nous possédons le Saint-Esprit avec sa grâce : il guérit nos faiblesses et nos infirmités quand nous sommes armés de la force d'en haut, et que la grâce nous rend courageux et puissants, de faibles et de lâches que nous étions à cause du péché. O nom béni ! que votre vertu et votre efficacité sont admirables ! Vous remplissez de joie les âmes, et quelquefois vous en arrivez jusqu'à les enivrer et à les ravir à elles-mêmes par votre incomparable suavité.

CHAPITRE V.

De l'adoration des Mages, et des mystères qui s'y rattachent.

I.

De l'adoration des Mages.

Relativement à l'adoration et aux présents des Mages, considérez d'abord l'ardeur de leur dévotion. Elle fut si grande qu'ils n'hésitèrent pas à quitter leur patrie, et à entreprendre un long et périlleux voyage, à endurer mille souffrances; et cela, pour considérer des yeux du corps Celui qu'ils avaient déjà considéré par les yeux de la foi; parce qu'ils comprenaient combien seraient heureux les regards qui auraient contemplé ce Sauveur.

En second lieu, considérons la foi de ces saints personnages. Elle s'était emparée d'une manière si absolue de leur entendement, qu'ils adorèrent comme le Dieu véritable et le Maître du monde, Celui qui se présentait extérieurement comme la plus pauvre et la plus misérable des créatures. Ni les ignominies de l'étable, ni la vileté de la crèche, ni la pauvreté des langes, ni les larmes et la faiblesse de l'enfant ne les détournèrent de cette persuasion que ce même enfant en pleurs dans son berceau, était assis sur un trône au plus haut des cieux. « O sages, s'écrie saint Bernard, que faites-vous? Quoi! vous adorez un enfant, et un enfant qui a pour tout abri une cabane, pour tout vêtement de vils haillons! Est-ce que cet enfant serait Dieu? Dieu habite dans son saint temple, et vous allez le chercher dans une étable, et vous lui offrez des trésors! S'il est roi, où est le palais, où est le trône de sa royauté? Où est la foule de ses courtisans? Son palais serait-il par hasard une étable; son trône une crèche; ses courtisans, Joseph et Marie? Comment des hommes si sages sont-ils tombés dans une telle ignorance que de rendre les honneurs divins à un enfant qui imposait si peu et par son âge et par sa pauvreté et par la pauvreté de ses parents? Toutes ces difficultés soulevées par une prudence mondaine ont disparu devant la lu-

mière du ciel, la raison s'est inclinée devant la foi, et le sens humain s'est soumis respectueusement à la sagesse divine. Ces rois avaient plus de motifs de s'en rapporter au témoignage de leur guide céleste qu'aux vues de la raison humaine, parce que celle-ci courait grandement risque de se tromper, tandis qu'il n'y avait rien à craindre pour celui-là. C'est une vérité que les philosophes païens eux-mêmes ont comprise, et l'un d'entre eux a dit que les personnes dont la conduite était réglée par les inspirations et la lumière divines, n'avaient nul besoin de délibérer ni de prendre conseil de la prudence humaine : il suffisait qu'elles obéissent aux lumières du ciel. *Aristot. in ejus oper.* Voilà une doctrine bien propre à nous confirmer dans la résolution de ne faire aucun cas des raisons et des obstacles que le monde nous opposera, lorsqu'ils contrediront la parole de Dieu et les clartés de son Evangile. Par conséquent, si l'Evangile déclare bienheureux les pauvres, les cœurs humbles et doux, ceux qui pleurent, ceux qui sont persécutés pour la justice, ceux qui prennent la nature en horreur et la crucifient pour plaire à Dieu, nous ne devons pas douter un instant que ce ne soit là un bonheur véritable, encore que la prudence humaine soutienne obstinément le contraire. Ne vous arrêtez pas à raisonner et à dire : Comment peut-il se faire que l'on trouve dans la pauvreté d'esprit le calme, dans les larmes la joie, dans l'obéissance la liberté, dans l'humilité la gloire, dans la croix la royauté, dans la mortification la paix, dans le renoncement à tous les biens la pleine possession de tous les biens? Ne vous mettez pas à examiner ces vérités au point de vue de la raison : Qu'il vous suffise d'opposer à toutes ces difficultés la lumière du ciel. Et de même que ces saints personnages ne tinrent aucun compte des représentations et des arguments de la chair, par cela seul qu'ils voyaient le ciel attester le contraire; de même, ne tenez aucun compte des opinions et des jugements du monde, quand vous les verrez contredits par la parole de Dieu et par la lumière de l'Evangile. Que le monde élève ses cris; qu'il réclame tant qu'il voudra contre la parole divine; que tous les sages du siècle aboient; qu'ils allèguent l'antiquité des usages; qu'ils cherchent à s'autoriser de l'exemple des princes et des monarques;

tout cela n'est que de la fumée devant la parole divine et la céleste sagesse.

En troisième lieu, considérez la joie inestimable dont ces saints rois furent pénétrés lorsque, arrivés heureusement au terme de leur pèlerinage, conduits par le guide que le ciel leur avait donné, ils parvinrent au lieu tant désiré, et trouvèrent ces deux astres du monde, le fils et la mère, l'enfant et la vierge après lesquels ils avaient tant soupiré. O mon Dieu, si ce fut un moment bienheureux pour les Mages, que celui où ils achevèrent leur voyage et où ils vous découvrirent, pauvre et solitaire, dans une étable; quel sera le bonheur du juste lorsque, après avoir achevé le cours du long et laborieux pèlerinage de cette vie mortelle, il vous contempera, non plus en ce monde, mais dans votre royaume; non plus dans une vile étable, mais dans votre sacré palais; non plus sur une crèche garnie de paille, mais sur le trône de votre gloire; non plus dans les bras de votre mère, mais dans le sein de votre Père; non plus dans cet appareil d'humilité et de bassesse que vous avez pris pour sauver les hommes, mais dans la gloire de cette majesté, dont la contemplation fait la béatitude des anges.

La joie des Mages fut bien grande; mais celle qu'éprouva la Vierge sainte à la vue de leur piété, de leurs larmes, de leurs présents et de leur foi, le fut bien davantage. Elle voyait déjà s'étendre ce royaume de Dieu que l'ange lui avait annoncé, et se répandre sous les plus favorables auspices la gloire divine et le salut de l'humanité qu'elle désirait avec tant de vivacité. Oh! que de larmes coulèrent de ses yeux? Que de nuances vinrent colorer son céleste visage! Quelle ardeur de sentiments elle éprouvait en sa poitrine, quand elle parcourait ces diverses considérations. Trois choses s'offrirent alors à son esprit, et toutes les trois de nature à redoubler sa joie et son amour: c'étaient la gloire de son fils, sa dignité de mère et la conversion du monde. Comment ne se serait-elle pas réjouie de la gloire nouvelle d'un fils qu'elle aimait avec tant de tendresse? Comment ne se serait-elle pas réjouie d'avoir été choisie pour la mère d'un tel fils? Comment ne se serait-elle pas réjouie, de la conversion du monde qu'elle entrevoyait dans l'avenir, elle qui était animée d'une si ardente cha-

rité? Si la conversion des Corinthiens causa tant de joie au grand Apôtre qu'il se soit écrié au milieu de mille épreuves qui le tourmentaient : « Je suis rempli de consolation ; je surabonde de joie au milieu de mes tribulations ; » II *Corinth.* VII, 4 ; quels devaient être les transports de cette souveraine dont la charité s'élevait si fort au-dessus de la charité de saint Paul ?

Mais que dire du bonheur de ce suprême ami des hommes après ce que nous avons dit du bonheur de la mère ? Que dire du bonheur de celui qui était venu sur la terre pour les sauver , et qui devait dire plus tard : « Ma nourriture est d'accomplir la volonté de mon Père, » à savoir de convertir les pécheurs ? *Joan.* IV, 34. La foi de ces saints rois était à ses yeux les prémices et le gage de la conversion du monde, du salut des hommes, de la diffusion de la gloire de Dieu, de la confusion du démon, d'un triomphe complet sur le péché, du triomphe de tant de martyrs, de confesseurs, de vierges, de religieux qui devaient remporter en son nom de si glorieuses victoires ? Réjouissez-vous donc, divin enfant ; réjouissez-vous de ces commencements si rassurants et si prospères ; et recevez les dons que vous offrent déjà ceux que vous venez racheter. Et vous, très-sainte Vierge, ranimez votre courage et votre confiance. Les nations et les princes du monde viennent des extrémités de la terre pour vous honorer ; désormais toutes les générations vous proclameront bienheureuse ; et de même que vous avez été la plus humble des créatures, vous en serez la plus glorieuse et la plus vénérée.

II.

Des présents que nous devons offrir à notre Sauveur.

Pour vous, ô mon âme, allez vous joindre à ces saints rois ; et prosternée humblement aux pieds de cette crèche sacrée, offrez avec eux vos présents au Sauveur. Ils lui offrent de l'or, lequel est le plus précieux des métaux : vous, offrez-lui la charité, qui est la plus belle des vertus. Ils lui offrent de l'encens qui dissipe toutes les odeurs désagréables : vous, offrez-lui vos prières et votre dévotion, excellents moyens pour dompter les appétits désordonnés et les désirs impurs de notre chair. Ce n'est pas sans des vues

profondes que les saints docteurs considèrent l'encens et les parfums comme l'image de la prière et de la dévotion : ils veulent nous enseigner la propriété particulière que ces deux vertus ont de dissiper les émanations infectes qui s'exhalent de la source souillée de notre cœur. De même donc que l'on a coutume de brûler de l'encens ou d'autres parfums dans l'appartement des malades et des infirmes afin d'en bannir toute mauvaise odeur : de même le chrétien qui voudra éloigner de lui la mauvaise odeur que répandent les passions et les appétits charnels, devra s'efforcer d'entretenir dans son esprit le parfum suave de la dévotion et de la prière, et d'opposer aux mauvais désirs de son cœur les bons désirs dont ces deux vertus sont le principe. Mais pour bien comprendre cette vérité, il faut à la fois avoir goûté les charmes de la dévotion et en avoir été privé à certains intervalles.

En dernier lieu, les mages offrirent au Sauveur de la myrrhe ; substance amère au goût, mais très-salutaire au corps et d'un parfum agréable. Vous, ô mon âme, offrez-lui les larmes de la pénitence : quoique amères à la nature, elles sont très-salutaires à l'esprit et d'un parfum très-agréable à Dieu. Quoi de plus salutaire à l'esprit qu'une chose propre à le défendre contre la corruption des plaisirs et contre le ver rongeur du vice ? Telle est la vertu et la propriété de cette myrrhe céleste. L'estomac qu'a fatigué l'usage déréglé des douceurs ne se guérit jamais mieux qu'à l'aide de purgatifs amers. C'est ainsi que la conscience des personnes qui ont vécu au milieu des plaisirs ne se guérit jamais mieux que par les larmes de la pénitence et par les épreuves d'une vie condamnée aux austérités. Avec tout autre traitement, si l'on négligeait de répandre de ses propres mains cette myrrhe spirituelle sur son corps, on le verrait bientôt couvert de la pourriture des vices. Dites-moi, s'il vous plaît, est-ce que ce n'est pas un ver redoutable que la luxure ? Je ne sais vraiment pas s'il en existe de plus redoutable. Il pénètre chez vous en caressant ; il vous mord en riant ; il vous inocule son venin sous le voile du plaisir ; il vous tue de votre propre consentement. Bienheureux celui dont les mains distillent cette précieuse myrrhe, et qui la répand sur sa chair afin de la préserver de toute corruption !

Tels sont les présents que nous devons offrir au Seigneur avec ces pieux personnages. Comme l'observe un docteur, la myrrhe convient à ceux qui commencent, l'encens à ceux qui ont déjà accompli quelques progrès, l'or aux parfaits. Par conséquent, si vos mains ne peuvent offrir à Dieu l'or d'une pure charité ou l'encens de la dévotion, offrez-lui du moins la myrrhe d'un cœur contrit et d'un corps châtié : ce premier degré vous permettra de gravir le second ; et vous chanterez alors ces paroles du Prophète : « Vous avez changé en joie ma tristesse, ô mon Dieu ; vous avez déchiré le sac qui me couvrait et vous m'avez environné de bonheur, » *Psalm. xxix, 12*, à savoir, de dévotion et d'amour.

Après avoir terminé cette offrande de concert avec les mages, il convient que nous les imitions dans leur retour, et qu'à leur exemple nous regagnions notre pays en suivant un autre chemin. Voici le langage d'un pieux docteur sur ce sujet, *Euseb. Emes.* : Ce changement de route signifie pour nous un changement de vie. D'où il résulte que nous changeons de route, quand nous renions le vieil homme ; quand nous renonçons à l'orgueil pour embrasser l'humilité ; quand, au lieu de livrer notre cœur à la colère, nous le formons à la patience ; quand nous brisons avec les plaisirs et les anciennes habitudes de notre vie passée. Et vraiment, je ne m'explique pas bien pourquoi les sentiers abruptes et difficiles de l'orgueil et des vices nous plaisent tant, lorsque les sentiers de l'humilité sont si doux, si faciles et si droits. Là où règne l'humilité, là règnent le calme, la tranquillité et la paix.

L'humilité étant de sa nature dépourvue d'aspérité et de tout fracas, le monde a beau diriger contre elle la furie de ses vents et de ses tempêtes, il ne trouvera pas en elle de point qu'il puisse battre de ses flots impétueux. Quelque obstacle qu'elle rencontre, il lui suffit de courber la tête pour l'écarter et le vaincre. Ainsi, les tribulations quelles qu'elles soient, viennent se perdre dans l'humilité, comme les vagues de la mer dans le sein des fleuves aux rives régulières et sablonneuses. Les rochers et les montagnes élevées ont à subir la rage des vents déchaînés ; mais les humbles vallées en sont préservées. Dans le chemin de l'orgueil vous ne trouvez que fondrières, rochers et précipices. Où est l'orgueil, sont

en même temps l'indignation, l'animosité, le chagrin, la tribulation. C'est le juste supplice que les orgueilleux ont à subir, même avant le jour du jugement. Les âmes des méchants portent leur tourment avec elles; comme les âmes des bons portent avec elles leur consolation et leur bonheur.

III.

Comment l'âme pieuse, à l'exemple des Mages, marche spirituellement à la recherche de l'enfant Jésus.

Maintenant, examinons en détail comment, à l'exemple de ces saints rois, nous devons chercher l'enfant Jésus. Pour cela il faut d'abord savoir qu'après avoir conçu spirituellement, au moyen de la divine grâce, enfanté et nommé cet aimable enfant, les trois principales facultés de l'âme religieuse, véritables reines qui exercent l'empire sur la chair et sur les sens, et qui s'occupent noblement en des exercices dont les choses divines sont l'objet, se mettent aussitôt à chercher l'enfant qui leur a été révélé : elles le cherchent dans une cité royale, c'est-à-dire dans l'universalité des créatures, où il se montre avec un éclat magnifique et où il se fait connaître par les merveilles de ses œuvres. C'est par de saintes méditations, par des sentiments remplis de pureté, par de pieuses pensées qu'elles effectuent cette recherche; de temps en temps elles s'informent à son sujet, et demandent : « Où est donc celui qui vient de naître, car nous avons vu son étoile en Orient? Nous avons vu les rayons de sa lumière et de sa splendeur briller sur nos âmes. Nous avons entendu les accents si doux de sa voix; nous avons goûté son ineffable douceur; nous avons senti ses délicieux parfums; nous avons fait l'expérience de ses embrassements qui comblent de bonheur. Donnez-nous donc une réponse, ô Hérode; indiquez-nous notre bien-aimé; dites-nous où se trouve celui que nous désirons. Nous ne sommes venus, ni pour contempler votre gloire, ni pour gagner vos faveurs, ni pour adorer votre majesté. Après tout, votre gloire est son œuvre, il est l'auteur de la majesté qui vous environne, vos richesses sont une ombre à côté de ses richesses; votre noblesse et votre magnificence sont à peine une étincelle de son infinie

grandeur. Déclarez-nous encore un coup où est celui qui vient de naître, n'attendez pas. Dites-nous où est ce Sauveur qui n'a pas dédaigné de rappetisser sa grandeur, d'abaisser sa hauteur, de mettre des bornes à sa puissance et à son immensité : où est ce soleil voilé, cette eau de la vie éternelle qui sent elle-même les tourments de la soif, ce pain céleste qui n'ignore pas les souffrances de la faim ? Dites-nous où est ce Dieu d'une vertu infinie qui se laisse conduire, ce Dieu d'une sagesse inépuisable qui se laisse instruire, ce Dieu d'une puissance sans limites qui a besoin d'un soutien ? Dites-nous où est l'Eternel fait enfant, la splendeur de la gloire du Père enveloppée de langes ? Où nous sera-t-il donné d'entendre pleurer dans son berceau celui qui est la consolation des affligés ; de voir porté dans les bras d'une jeune fille celui qui soutient les anges et les hommes ? Voilà celui que nous désirons ; voilà celui que nous cherchons. O très-doux et très-aimable enfant, éternel malgré votre jeune âge, quand vous verrons-nous, quand vous trouverons-nous, quand paraîtrons-nous en votre présence ? Les joies auxquelles vous n'êtes point mêlé me sont à charge : me réjouir avec vous ou pleurer avec vous, c'est toujours pour moi le bonheur. Tout ce qui vous est opposé me cause de la peine ; votre sainte volonté, tel est l'objet unique de ma satisfaction et de mes désirs. Ah ! s'il est doux de pleurer à cause de vous, qu'il sera doux de se réjouir avec vous ! Où êtes-vous, Seigneur, vous que nous cherchons, que nous désirons en toutes choses et par-dessus toutes choses ? Où êtes-vous, enfant nouveau-né, roi des Juifs, loi des âmes pieuses, guide des malheureux, flambeau des aveugles, vie de ceux qui sont morts, salut éternel de ceux qui vivent à jamais ?

A cette demande l'Evangéliste répond que c'est à Bethléem, dans la tribu de Juda que se trouve le Sauveur. Bethléem signifiant *maison de pain*, et Juda *confession* ; nous apprenons par là que nous trouverons la pain des anges, après avoir confessé nos fautes. Voilà le lieu où réside l'enfant Jésus avec sa très-sainte mère. C'est là que souvent, après un vif repentir et une confession salutaire, on savoure au milieu d'abondantes larmes, la suavité du pain des anges ; que la prière, chassant de nos cœurs l'abatte-

ment où les avaient jetés nos péchés, y fait éclore la joie et la confiance d'en avoir obtenu le pardon. O bienheureuse cette Marie spirituelle qui conçoit Jésus, qui lui donne naissance, et auprès de laquelle on trouve avec tant de douceur et de félicité ce divin enfant!

Il est à propos d'observer en ce moment que si les rois cherchaient Jésus, c'était pour lui offrir leurs respectueuses adorations. Vous aussi, puissances de l'âme religieuse, reines spirituelles, cherchez ce Seigneur pour lui offrir vos adorations et vos présents. Adorez-le avec tremblement; car c'est lui qui vous a créées, qui vous a rachetées, et qui vous comblera de gloire. Il vous a créées, en vous donnant la vie selon la nature; il vous a rachetées, en vous donnant la vie selon la grâce; il vous glorifiera en vous donnant pour récompense la vie éternelle. En conséquence, adorez le Seigneur avec un respect profond, car il est le plus puissant des monarques; adorez-le avec la discrétion convenable, car il est le plus sage des maîtres; adorez-le avec des transports d'allégresse, car il est le plus généreux des princes. Ne vous contentez pas de lui offrir vos adorations, offrez-lui aussi vos présents. Offrez-lui l'or d'une ardente charité, l'encens d'une piété affectueuse, la myrrhe d'une contrition pleine d'amertume. Vous lui offrirez l'or de la charité pour les biens que vous en avez reçus, l'encens de la dévotion pour les biens qu'il vous tient préparés, la myrrhe de la contrition pour les péchés que vous avez commis. En outre, par l'or vous honorerez sa divinité éternelle; par l'encens, la sainteté de son âme; par la myrrhe, la passibilité de son corps.

CHAPITRE VI.

De la purification de la sainte Vierge et de la présentation de l'enfant Jésus au temple.

La purification de la très-sainte Vierge notre souveraine est racontée par saint Luc en ces termes.

« Lorsque les jours de la purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur,

» Comme il est écrit dans la loi du Seigneur : Que tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur ;

» Et pour offrir en sacrifice , selon la prescription de la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits pigeons.

» Or, il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon , et cet homme était juste et craignait Dieu ; et il attendait la consolation d'Israël , et le Saint-Esprit était en lui.

» Et il avait reçu du Saint-Esprit cette réponse, qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur.

» Conduit par l'Esprit, il vint dans le temple; et comme les parents de Jésus l'apportaient pour obéir à la coutume de la loi,

» Il le prit entre ses bras, et il loua Dieu , et il dit : « Laissez maintenant, Seigneur, aller en paix votre serviteur, selon votre parole.

» Car mes yeux ont vu votre salut :

» Ce salut que vous avez préparé à la face de tous les peuples ,

» La lumière qui dissipera le voile des nations, et la gloire de notre peuple Israël. »

» Et le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qui étaient dites de lui.

» Et Siméon les bénit, et il dit à Marie sa mère : Voilà que cet enfant est établi par la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël , et comme un signe de contradiction.

» Et un glaive percera votre âme, afin que les pensées secrètes d'un grand nombre de cœurs paraissent au grand jour.

» Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel , de la tribu d'Aser. Et elle était déjà fort âgée, et elle avait vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité.

» Et elle était restée veuve jusqu'à l'âge de quatre-vingt quatre ans. Elle ne s'éloignait pas du temple, servant Dieu le jour et la nuit, par ses jeûnes et par ses prières.

» Elle survint au même instant, et elle louait le Seigneur, et elle parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance d'Israël.

» Et quand ils eurent accompli tout ce qui est prescrit par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée , à Nazareth , la ville qu'ils habitaient.

» Et l'enfant grandissait et se fortifiait; et il était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » *Luc.* II, 22-40. Tel est le récit évangélique.

I.

Considérations sur ce mystère.

En cet adorable mystère, considérez d'abord comment, après les quarante jours fixés par la loi, la sainte Vierge, se séparant de cette crèche vénérable, et la laissant pleine de larmes et de grâces, propres à édifier la piété des fidèles, se met en route vers Jérusalem, pour y accomplir le commandement de la loi. L'Enfant sur ses bras, elle franchit les portes de la cité. O divin enfant, voici donc cette cité, où selon les oracles qui vous concernent, vous devez opérer de si éclatants prodiges; *Psal.* xcviII, xliII, xix; *Isai.* xli, xxxvii, xliVI; *Jerem.* iii; *Joel.* ii; *Dan.* ix; cette cité où vous allez faire une œuvre supérieure à la création du monde lui-même; car la création du monde est une merveille moins admirable que la rédemption du monde. Voici le champ clos où avec les cinq plaies mortelles imprimées sur votre chair sacrée et avec le bâton de la croix pour toutes armes, vous devez combattre le redoutable géant Goliath, le vaincre et lui trancher la tête avec sa propre épée; vous servant de la mort pour détruire la mort elle-même, et de la peine du péché pour détruire le péché. I *Reg.* xvii. Voici la carrière où vous devez jouter : étudiez-la maintenant, Seigneur, dans tous les sens, afin d'en reconnaître plus tard toutes les dispositions. Aujourd'hui vous la traverserez à cheval; un jour, vous la traverserez à pied : aujourd'hui vous êtes porté sur les bras de la Vierge; un jour, vous y aurez à porter la croix sur vos propres épaules. Quel coup terrible vous recevrez et vous donnerez en même temps sur cette colline que vous apercevez au-dessus de la ville! Vous y perdrez la vie; mais vous y détruirez le règne du péché, et vous y terrasserez le prince de ce monde. Oh! que le sacrifice d'alors sera différent du sacrifice d'aujourd'hui! Aujourd'hui, vous serez à la fois et offert en sacrifice et racheté; alors vous serez à la fois sacrifice et rédemption. Aujourd'hui cinq sicles d'argent seront le prix de votre

rachat ; alors , les cinq plaies dont vous serez frappé paieront le prix du rachat des hommes. Aujourd'hui Siméon vous offrira entre ses bras ; alors vous n'aurez d'autre soutien que les bras de la croix. Aujourd'hui c'est le sacrifice du matin ; alors , ce sera le sacrifice du soir.

L'Evangile ajoute qu'il y avait à cette époque à Jérusalem un saint vieillard nommé Siméon , lequel avait reçu cette réponse du Saint-Esprit , qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir contemplé le Sauveur du monde. Ce qui semble justifier cette observation de saint Ambroise , que « non-seulement les anges , les prophètes , les bergers , les parents de Jésus , mais encore les justes de l'Ancien Testament rendent témoignage de la naissance du Sauveur. Des personnes de tout âge et de toute classe viennent attester la vérité des mystères qui se préparent et des prodiges accomplis. Une vierge devient mère , une femme stérile devient féconde , un muet parle , Elisabeth prophétise , les Mages adorent , Jean renfermé dans les entrailles de sa mère est rempli d'allégresse , la pieuse veuve Anne loue le Seigneur et Siméon le juste espère en ses promesses. Et c'est avec raison que l'Ecriture lui donne le nom de juste : il attendait moins son salut que le salut de tous les hommes. D'un côté , il désirait sortir de la prison de son corps ; de l'autre , il souhaitait ardemment de voir le Sauveur promis , parce qu'il savait combien seraient heureux les yeux qui se fixeraient sur lui. » *D. Ambr. Serm. ix de Temp. III, vèl Serm. XIII.* Il nous sera donc permis de nous écrier avec saint Augustin : « Telles sont , ô Seigneur Jésus , les merveilles qui déposent en faveur de votre grandeur , avant même que les flots de la mer aient obéi à votre commandement , avant que la furie des vents se soit calmée sur votre ordre , avant que les morts aient ressuscité à votre voix , que le soleil , à votre dernier soupir , se soit obscurci , que la terre , à votre résurrection , ait tremblé , que les cieux , à votre ascension , se soient ouverts. Ainsi , en ce même temps où vous étiez porté comme un enfant dans les bras de votre mère , vous étiez reconnu pour Seigneur de l'univers. »

De son côté , la Vierge sainte venait en ce jour offrir son premier et son unique enfant dans le temple , avec l'offrande que la

loi prescrivait aux pauvres, à savoir, une paire de tourterelles ou de jeunes pigeons. Ce qui mérite ici notre attention, c'est la pauvreté de Marie qui ne peut offrir un agneau comme le faisaient les riches, et qui est réduite à donner l'offrande des pauvres. Les présents et les trésors magnifiques qu'elle avait reçus peu de jours auparavant des rois Mages, elle les avait distribués aux pauvres. Il lui suffisait de rester dans son premier état, parce que, remplie comme elle était du Saint-Esprit, elle comprenait que la volonté de son Fils était de devenir pauvre de riche qu'il était, pour nous enrichir aux dépens de sa pauvreté.

Marie entre donc dans le temple matériel pour y offrir le temple spirituel qu'elle avait dans ses bras. O nouveauté merveilleuse ! Un temple offert dans un autre temple ! Un Dieu offert à un Dieu ! Celui qui ne s'était jamais éloigné de Dieu se présentant à Dieu ! Celui qui est la rédemption de l'humanité racheté lui-même pour une légère somme d'argent ! Celui qui est offert pour le monde entier, offert par les mains d'une Vierge ! la Vierge présentant au Seigneur le dépôt qui lui avait été confié ! les fleuves remontant vers leur source pour reprendre leur premier cours ! *Eccl. 1.*

Observons ici que ce n'est pas seulement au Père éternel que le Sauveur est offert : il est encore remis par Marie dans les mains de l'Eglise et de toutes les âmes fidèles, dont le saint vieillard Siméon était la figure, comme il l'était de l'Eglise elle-même. De telle sorte que ce rédempteur, l'objet des soupirs du monde et des élus ; ce rédempteur dont l'espérance et la douloureuse attente tenait en suspens la nature humaine, la très-sainte Vierge le donne aujourd'hui à tous les fidèles, et les fidèles le reçoivent entre leurs bras en la personne de Siméon. Et que pouvait-elle faire, sinon donner ce qu'elle possédait, cette mère à laquelle son fils offrait de si admirables exemples de libéralité et de miséricorde ? Elle voyait qu'il s'était donné lui-même aux hommes comme le prix de leur rachat, le modèle de leur vie, le compagnon de leur exil, le gage de leur félicité. Après de semblables exemples de largesse, encore un coup, qu'avait-elle à faire, sinon de nous donner le bien qu'elle possédait, de nous donner ce céleste trésor ?

Du reste, ce don fut ratifié par la sainte Trinité. C'est par l'autorité du Père, qui manifeste la loi ; c'est par la volonté du Fils, lequel s'offre pour notre salut ; c'est avec l'approbation du Saint-Esprit, dont l'inspiration conduisit le vieillard Siméon au temple ; c'est enfin par l'intermédiaire de la Vierge, que sa maternité rendait maîtresse de ce trésor, qu'il nous en est fait aujourd'hui une véritable et incontestable donation. Dans les mystères précédents, nous n'avons pas vu que l'Eglise ait reçu ce don précieux avec autant de solennité. Aujourd'hui c'est par le ministère de la Vierge, dans le temple de Dieu, en la personne de Siméon, trois circonstances où reluit un caractère spécial de solennité, que l'Eglise reçoit ce don entre ses bras, et qu'elle est mise en possession de ce trésor. Aussi se glorifie-t-elle de cet honneur par ces chants de réjouissances : « Nous avons reçu, Seigneur, votre miséricorde au milieu de votre temple. Si votre nom est grand, votre gloire est grande aussi sur la terre entière. » *Psalm. XLVII, 11.*

Accourez donc, fidèles, vers ce temple afin de recevoir une part de ce don précieux. « Vous tous qui avez soif, venez à la source des eaux. Vous qui n'avez ni or, ni argent, venez, hâtez-vous et prenez ce présent du ciel. » *Isai. LV, 1.* Accourez, vieillards, et unissez-vous au cantique de Siméon. Accourez, veuves, et avec Anne louez le Seigneur. Accourez, vierges, et prenez part à la joie de Marie. Accourez, hommes, et ceignez vos reins de courage comme Joseph. Accourez, enfants, et servez de cortège à l'enfant Jésus. Accourez, justes, et enrichissez-vous de grâces. Accourez, pécheurs, et venez obtenir votre pardon. Accourez, anges, et soyez dans l'étonnement à la vue d'un Dieu racheté, d'une vierge purifiée, du Seigneur de toutes choses humilié et soumis à la loi. Apprenez tous à l'école de ce divin enfant, qu'aux yeux de ce Dieu si grand les cœurs humbles sont les cœurs qui lui sont le plus agréables au ciel et sur la terre.

II.

Nouvelles considérations sur ce mystère.

Après cela, considérez avec plus d'attention la consolation et la joie dont le saint vieillard Siméon fut enivré en ce jour. Les

Evangelistes se contentant d'ordinaire d'écrire l'histoire des mystères de la vie du Sauveur; ils abandonnent ce qui regarde les sentiments et les pensées intimes des divers personnages aux pieuses recherches du lecteur. Mais les sentiments et la joie dont fut rempli Siméon, lorsqu'il eut vu de ses propres yeux et reçu dans ses bras le Sauveur du monde, qui pourrait les expliquer? Ce saint homme ne s'abusait pas sur ce monde dévoré par l'iniquité et la malice : il n'ignorait pas que des milliers d'âmes tombent tous les jours dans l'enfer. Son cœur, comme le cœur d'un véritable serviteur de Dieu, était vivement touché des offenses faites au Seigneur et de la perte d'un si grand nombre d'âmes : et il désirait un remède à ces maux avec une ardeur proportionnée à la vivacité de la douleur que lui faisait éprouver ce spectacle. Sachant d'ailleurs que ce remède était attaché à la venue du Sauveur, il ne cessait de l'implorer jour et nuit, de soupirer après ce moment béni, en souvenir de ces paroles d'Isaïe : « Vous qui pensez au Seigneur, ne vous condamnez pas au silence et ne cessez pas de l'invoquer avant qu'il ait environné Jérusalem de gloire à la face de toute la terre. » *Isai. LXII, 6, 7.*

Or, quand le saint vieillard vit accomplir ses désirs les plus chers et les plus pressés; quand il vit ses prières exaucées, ses larmes agréées; quand il contempla devant lui sous les traits d'un nouveau-né le Sauveur du monde; quand il vit l'enfant dans les bras de la mère, pareil à un diamant enchâssé dans l'or le plus pur; quand il lui fut permis non-seulement de le voir de ses yeux, mais aussi de le prendre dans ses bras, et là, de lui offrir ses adorations et ses hommages; car la lumière divine lui découvrait clairement la vraie dignité de cet enfant; en ce moment que dut-il se passer en lui? Quelles furent ses paroles, quels furent ses sentiments? Que de pleurs il dut répandre! que d'actions de grâces, que de louanges il dut offrir à ce Dieu qui lui avait réservé une telle faveur! Avec quelle dévotion, avec quel amour, avec quelle crainte il étendit ses bras pour y recevoir ce trésor! Que de ruisseaux de larmes coulèrent le long de son visage vénérable et de sa barbe blanche! Comme il en arrosa la face du divin enfant, tout en le pressant contre sa poitrine! Que de

caresses il lui prodigua ! Comme il devait le serrer entre ses bras, en répétant ce passage des cantiques : « J'ai trouvé celui qu'aime mon âme ; je l'ai trouvé et je ne m'en séparerai pas. » *Cantic. iii, 4.*

Que de joie éprouvait en même temps Marie , à la vue des larmes pieuses de ce saint vieillard , de la splendeur de plus en plus brillante de la gloire de son fils , et des témoignages nouveaux qui venaient déclarer chaque jour sa dignité ! Cependant cette joie ne fut pas sans mélange, comme l'avaient été les joies précédentes. Il lui fut présenté un calice de la douleur la plus amère ; et ce calice dont elle goûta en ce jour, ne fut épuisé qu'avec sa vie. Lorsque Siméon , animé par l'esprit de Dieu , après avoir proclamé et célébré la grandeur de Jésus , se fût mis à prédire les épreuves et les contradictions qu'il aurait à souffrir, le glaive de douleur qui transpercerait le cœur de son innocente Mère , Marie sentit qu'on empoisonnait toutes les joies de sa vie , et que désormais il n'y aurait pas de plaisir si pur qui ne fût troublé par la perspective effrayante de ses malheurs. Moins distincte était la connaissance de ces malheurs, plus l'amour les rendait terribles à ses yeux. Que faites-vous, saint vieillard ? pourquoi donner ainsi à cette tendre Vierge un sujet incessant d'affliction ? Laissez-la dans sa simplicité, et ne lui révélez pas un secret dont la connaissance changerait sa vie en un continuel martyre. Oh ! si vous saviez quelle veine de douleurs cette seule parole a ouverte, et quel tissu de souffrances vous lui avez préparé par cette désolante prophétie ! Si aucune de ces vérités ne lui eût été révélée, elle aurait passé sa vie dans la joie et l'allégresse ; la présence de son Fils aurait été pour elle une source des plus pures délices ; tandis que son existence va devenir une croix et une mort prolongées ! Que de larmes, que de gémissements vous pouviez lui épargner par votre silence ! Quel a donc été votre dessein en tenant un langage si propre à la jeter dans une anxiété cruelle !

Mais non ; si vous avez agi de la sorte , vous ne l'avez pas fait de votre propre mouvement : le Saint-Esprit qui vous avait découvert l'avenir vous a lui-même ordonné de le proclamer. Il n'est pas dans les voies de Dieu de nous enseigner ce qu'il faut dire, et de garder le silence sur le temps où il convient de le dire :

celui qui nous instruit de l'un de ces points peut bien nous instruire de l'autre. Pourquoi, Seigneur, avez-vous résolu de déchirer ainsi le cœur de cette Vierge ? Pourquoi l'avez-vous condamnée à vivre au milieu de tourments continuels, elle qui n'avait jamais commis de péché ? Sans doute vous avez voulu que la Mère ressemblât au Fils de tout point : vous avez voulu qu'étant la plus parfaite des créatures, elle participât à la plus grande gloire du Saint des Saints. Et parce que la plus grande gloire du Sauveur a consisté dans les souffrances qu'il a endurées pour obéir à son Père céleste, il convenait que cette gloire ne fût pas défaut à sa très-sainte Mère. De même que le Fils eut sans cesse la croix devant les yeux, et que cette pensée le tourmentait sans cesse ; de même Marie eut aussi devant les yeux cette même croix durant toute sa vie, et elle trouva dans cette même pensée un continuel tourment. Où sont maintenant les personnes qui regardent les épreuves comme déshonorantes ? les personnes qui fuient tout ce que la vie présente a d'âpreté ; celles qui cherchent de toutes leurs forces les plaisirs et la tranquillité, et qui ne placent pas ailleurs leur félicité ? Si tels étaient les véritables biens, ils n'auraient pas manqué aux deux êtres les plus augustes qu'il y ait eu au monde. Si les souffrances constituaient les maux véritables, ils n'en auraient pas été accablés comme ils l'ont été. Pourquoi donc vous plaindre de la maladie, de la pauvreté, de la tribulation ? En vous traitant ainsi, Dieu vous traite comme il a traité Jésus et sa Mère. Un esclave ne se plaindrait pas du remède que le maître aurait donné à son fils le plus cher : pourquoi donc nous affligerions-nous de ce remède des tribulations dont le Père éternel a fait une si large part aux deux êtres du monde qu'il chérissait le plus. Si cette raison ne suffit pas à nous persuader que les tribulations sont autant de faveurs et de bienfaits du côté de Dieu, je ne sais quelle preuve pourra nous convaincre.

D'un autre côté, considérez le genre de vie de cette bienheureuse veuve, le modèle des veuves, aussi bien que des vierges et des femmes mariées. Au rapport de l'Évangéliste, elle ne sortait jamais du temple, et elle y servait le Seigneur le jour et la nuit par ses jeûnes et par ses prières. Que ces exercices, le jeûne

et la prière, conviennent bien à une veuve ! Le jeûne mortifie la chair, la prière élève l'esprit. Le jeûne sanctifie le corps ; la prière purifie les âmes. Le jeûne mortifie les passions ; la prière fait germer les bons désirs dans notre cœur. Le jeûne accorde l'instrument ; la prière en tire l'harmonie. Le jeûne mérite les consolations ; la prière les goûte. Le jeûne débarrasse l'âme de ses vices ; la prière l'embellit de vertus. Avec le jeûne, l'homme triomphe du démon ; avec la prière, il triomphe même de Dieu. Au reste, ces deux vertus sont unies si étroitement l'une à l'autre que difficilement on trouvera l'une sans l'autre. On ne pourrait pas plus persévérer dans les jeûnes et dans les austérités sans le secours de la prière, que l'on ne pourrait prier comme il convient sans l'influence bienfaisante du jeûne.

C'est dans ces pieux exercices que cette sainte femme persévéra jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Et quoiqu'elle n'eût pas besoin d'y recourir pour dompter sa chair, tant à cause de sa vieillesse avancée, qu'à cause de sa longue habitude de la chasteté, toutefois elle ne laissait pas de jeûner, comme le faisaient plus tard les Pères du désert, moins pour réprimer les inclinations de la nature, que pour fortifier l'esprit, pour faire une guerre impitoyable à l'amour-propre, et pour se débarrasser de tout souci relatif aux choses de la terre, et pour pouvoir se livrer tout entière à la contemplation des choses du ciel. Telles sont aussi les âmes auxquelles Dieu révèle ses mystères ; les âmes qu'il initie à ses secrets, et qu'il favorise de la bonne nouvelle de son Evangile. Il le déclare formellement par la bouche de son prophète. « A qui le Seigneur enseignera-t-il sa loi ? s'écriait Isaïe ; à qui donnera-t-il l'intelligence de sa parole ? A ceux dont le lait ne forme plus la nourriture ; à ceux qui sont éloignés du sein de leurs mères. » *Isai.* xxviii, 9 ; c'est-à-dire, à ceux qui pour l'amour du Seigneur se sont séparés et sevrés des plaisirs et des jouissances du monde : ceux-là, il les dédommage de la privation de tous les biens sensibles, en les enivrant des consolations de l'Esprit-Saint.

III.

Comment l'âme pieuse présente avec la Vierge l'enfant Jésus dans le temple.

Lorsque l'âme religieuse a conçu en elle-même spirituellement l'enfant Jésus, qu'elle lui a donné naissance en mettant en œuvre le propos qu'elle a formé, qu'elle a goûté la douceur et la suavité du nom de Jésus, qu'elle a trouvé le Sauveur, et qu'elle l'a adoré avec les Mages, que lui reste-t-il à faire, sinon à se diriger vers la céleste Jérusalem, et à y présenter dans le temple au Père éternel le Fils de la Vierge. Elevez-vous donc, Marie spirituelle, non plus sur les montagnes, mais vers les demeures de la Jérusalem céleste, et, humblement agenouillée dans le palais sacré de cette cité souveraine, devant le trône de la bienheureuse Trinité, offrez-y au Père éternel son Fils unique. Et d'abord louez Dieu le Père à l'inspiration duquel vous êtes redevable de votre sainte résolution. Glorifiez aussi Dieu le Fils qui vous a donné la grâce de mettre votre bon dessein en pratique. Bénissez encore le Saint-Esprit dont les consolations vous ont permis de persévérer dans ces saints exercices.

O âme pieuse, rendez gloire à Dieu le Père, en retour des dons et des biens que vous en avez reçus. C'est lui dont les secrètes inspirations vous ont retirée du monde. « Revenez, revenez, Sulamite, vous disait-il, revenez à moi. » *Cantic.* vi, 12. Rendez gloire en toutes ses œuvres à Dieu le Fils. C'est lui dont les secrets conseils vous ont arrachée au pouvoir du démon. Il vous a longtemps pressée de jeter le joug de l'enfer à bas de vos épaules, et de prendre son propre joug : il vous a montré que le joug du démon est tout amertume, tandis que son joug est tout suavité ; que le premier conduisait à d'éternels tourments, et que le second menait au port du salut et de la félicité. Si le joug du démon est de quelque douceur, c'est une douceur trompeuse et instantanée ; mais la douceur attachée au joug du Seigneur, procure une gloire véritable et sans fin. Le premier élève d'une certaine manière ceux qui le traînent, sauf à les couvrir d'une éternelle confusion ; le second, après nous avoir soumis à une humiliation de quelques instants nous fait ensuite régner à jamais. Telle est la doctrine au

moyen de laquelle le Fils de Dieu, soit par lui-même, soit par ses ministres vous a affranchie des séductions du démon, et délivrée des pièges de la chair et du sang. Rendez gloire enfin au Saint-Esprit ; car il vous a confirmée dans le bien par la douceur de ses consolations. « Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui êtes dans la peine et l'accablement, et je vous soulagerai. » *Matth. XI, 28.* Comment vous, âme délicate, impuissante et faible, accoutumée aux délices du monde, aux joies du siècle, enivrée par le vin du calice de Babylone, persévéreriez-vous et avanceriez-vous dans votre généreuse résolution, avec les péchés qui semblables à autant de filets vous environnent de toutes parts, avec les embûches que vous tend l'ennemi antique, avec les mauvais conseils, les obstacles de tout genre, les persécutions de vos parents, de vos amis, de vos connoissances qui tendent à vous détourner de la voie du ciel ; comment persévéreriez-vous, si vous n'étiez miséricordieusement secourue et doucement charmée par la grâce et la consolation de l'Esprit de sainteté ? Au lieu donc de vous considérer vous-même comme le principe de ces biens, tenez à Dieu ce langage avec une intention pleine de pureté et d'amour.

C'est vous, Seigneur, qui avez fait en moi toutes mes œuvres. A vos yeux, je ne suis rien et je ne puis rien. Je tiens de votre miséricorde tout ce que je suis : sans elle, je ne saurais faire quoi que ce soit qui vous fût agréable. Je vous offre, ô Père d'une clémence infinie, ce qui vous appartient, je vous le consacre sans réserve, et je vous reconnais humblement pour l'auteur de tous les biens. A vous, ô Père généreux, la louange, à vous la gloire, à vous les actions de grâces ; car vous m'avez tirée du néant par un acte de votre pouvoir sans limites. A vous aussi la louange et la gloire, ô Fils bienheureux ; car votre éternelle sagesse m'a délivrée de la mort éternelle. A vous bénédiction, adorations et sainteté, bienheureux Esprit ; car ce sont votre compassion et votre clémence qui m'ont appelée du péché à la grâce, de la terre d'exil dans la terre de la patrie, de l'épreuve au repos, des tristesses du monde aux délices, aux joies et aux consolations divines.

CHAPITRE VII.

De la fuite en Egypte.

Les Mages étant repartis pour leur pays, « Un ange du Seigneur, raconte saint Matthieu, apparut à Joseph durant le sommeil et lui dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte, et demeure là jusqu'à ce que t'avertisse; car Hérode doit chercher l'enfant pour le mettre à mort.

» Joseph se levant prit l'enfant et sa mère durant la nuit, et se retira en Egypte.

» Et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que cette parole que le Seigneur avait dite par son prophète, fût accomplie : J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte.

» Alors Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les Mages, entra dans une grande colère; et il fit tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et dans le pays d'alentour; tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, selon l'âge indiqué par les mages.

» En ce moment s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : Une voix a été entendue dans Rama; des pleurs et de profonds gémissements; Rachel pleurant ses enfants; et elle n'a pas voulu être consolée parce qu'ils ne sont plus. *Jerem. xxxi.*

» Hérode étant mort, l'ange du Seigneur apparut durant le sommeil à Joseph en Egypte,

» Disant : Lève-toi, prends l'enfant et la mère, et retourne dans la terre d'Israël; car ceux qui recherchaient la vie de l'enfant sont morts.

» Joseph, se levant, prit l'enfant et sa mère et vint dans la terre d'Israël.

» Et apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il redouta d'y aller; et averti dans son sommeil il se retira en Galilée,

» Et il vint habiter une ville nommé Nazareth, afin que cette parole des prophètes fût accomplie : Il sera appelé nazaréen. » *Matth. II, 13-23.* »

I.

Considérations sur ce mystère.

Jusqu'ici, ô très-sainte Vierge, il n'y a eu pour vous que des joies, que des faveurs célestes; ce ne sont que merveilles sur merveilles. Le temps est venu maintenant où il vous faut commencer à boire du calice de votre Fils, et à connaître ce que sont les misères de ce monde. « Il y a, dit le Sage, un temps propre aux embrassements, et un temps où il faut s'en tenir éloigné. » *Eccli.* III, 5. Jusqu'au moment présent vous avez pu jouir des embrassements de votre Fils; mais voici le temps de goûter du breuvage amer qui lui est réservé. N'espérez pas, ô notre Souveraine, d'autre condition en ce monde. Nous sommes dans une vallée de larmes, dans un lieu d'exil; nous sommes sur la terre de la captivité, près des fleuves de Babylone : les instruments de Sion sont muets, et on n'y entend que rarement les cantiques de l'allégresse. Préparez-vous donc aux larmes, ô Vierge sainte; le temps et le lieu où vous vivez ne vous promettent pas autre chose. *Psalm.* cxxxvi. Aujourd'hui va cesser votre alleluia; aujourd'hui vont cesser vos plaisirs; aujourd'hui vous allez commencer à faire l'expérience de l'amertume des fruits de ce siècle.

En conséquence, considérons avec quelle hâte Marie se lève au milieu de la nuit, prend son enfant entre ses bras, abandonne sa pauvre demeure, et, sans prendre congé de personne, ce que ne permettait pas d'ailleurs la précipitation de son départ, s'empresse de commencer son voyage. Elle connaissait trop bien le trésor qu'elle possédait pour ne pas sacrifier sans regret toutes choses à sa conservation. O nuit obscure ! ô nuit de ténèbres ! ô nuit de larmes et de douleurs ! Oh ! si les hommes appréciaient ainsi le bonheur de posséder Jésus-Christ ! s'ils savaient garder ce trésor avec les précautions qu'il mérite ! Si, lorsqu'ils sont dans l'alternative de perdre ce trésor ou de perdre tous les autres biens, ils savaient perdre à propos pour gagner, et si, à l'exemple de l'Apôtre, ils estimaient leurs pertes autant de profits, quand ils auraient conservé leur bien à ce prix ! Le serpent n'hésite pas à exposer le reste du corps pour sauver sa tête, à laquelle est atta-

ché son salut : ne devrions-nous pas , nous aussi , exposer tout le reste sans hésitation pour conserver avec sécurité le Christ qui est notre tête et notre vie ?

O Vierge sainte, qu'elles furent grandes vos épreuves, lorsqu'il vous fallut quitter votre patrie , votre maison , vos parents , les plus chers de vos amis, et cheminer vers une terre étrangère, vers une terre d'idolâtres et d'infidèles , avec ce délicat enfant sur vos bras ? Là, vous ne pouviez espérer de trouver ni abri, ni maison, ni ressources pour le servir. Si, chez les vôtres, vous avez à grand peine rencontré une étable et une crèche pour mettre au monde ce Jésus, qu'espérez-vous d'hommes infidèles, barbares et étrangers ? Où descendrez-vous ? Qui vous accueillera ? Qui, dans ce royaume de l'infidélité, usera de charité à votre égard ? Mais que va surtout éprouver votre cœur lorsque , durant votre séjour en ce pays d'ignorance , vous y verrez la connaissance du vrai Dieu obscurcie et éteinte, et le culte des démons plein d'honneur et de vie ? Il est écrit de Loth que les mauvaises œuvres des gens au milieu desquels il habitait , mettaient à la torture l'âme de ce juste. II *Petr.* II, 7. Nous lisons dans les Actes des apôtres que l'esprit de saint Paul était cruellement tourmenté, à la vue de l'idolâtrie qui régnait à Athènes. *Act.* XVII. Quelles étaient donc vos pensées à vous qui , par la vertu de la grâce extraordinaire dont vous étiez favorisée , sentiez beaucoup plus vivement l'injure faite à Dieu , et le malheur de la perte de tant d'âmes ? Et vous, ô divin enfant, pourquoi commencer si tôt à souffrir ? pourquoi ne pas épargner les tendres années de votre enfance ?

II.

Suite des considérations sur ce mystère.

Mais ce qui fait encore mieux ressortir la perversité et la malice du monde, c'est la cruauté d'Hérode. Saint Grégoire de Nysse frère de saint Basile traite ce point comme il le mérite : « La sentence prononcée par Hérode , dit-il , nous découvre , avec la cruauté inouïe autant qu'affreuse de ce tyran, son extrême aveuglement et son extrême folie. Qu'est-ce donc qui le poussait à égorger un si grand nombre d'enfants ? Il répondra sans doute

que, au rapport des mages, l'étoile qui avait paru dans le ciel annonçait la naissance d'un nouveau Roi. Mais, ô insensé, si ce nouveau Roi est assez puissant pour bouleverser les cieux, il est évidemment au-dessus de tes atteintes. Alors pourquoi ce cruel édit contre ces nouveaux-nés ? Quel mal ont-ils commis ? Quel motif t'ont-ils fourni pour les condamner à une mort si horrible ? Hélas ! tout leur crime c'est d'être venus à la lumière. Et pour cette seule raison tu remplis la ville de bourreaux ; et tu ordonnes de réunir les mères et leurs enfants ; car il est vraisemblable que les parents et les proches de ces derniers assistaient à ce douloureux spectacle. Comment décrire par des paroles et placer sous les yeux cette scène horrible, ce concert lamentable et confus des cris et des larmes des enfants qu'on égorgeait, des parents qui élevaient leurs voix pour maudire la brutalité des égorgeurs ? Comment se représenter ces bourreaux, le glaive à la main, avec des yeux roulant le feu et le sang et des accents pleins de fureur, attirant violemment d'un bras l'enfant vers eux et levant de l'autre l'épée sur sa tête ; tandis que la pauvre mère s'efforçait de le retenir et offrait sa tête au coup de l'assassin pour n'être pas témoin du massacre qui eût déchiré ses entrailles ? Qui nous fera comprendre quels étaient en ce moment les sentiments des parents, quelles étaient leurs supplications, leurs cris, leurs gémissements, lorsqu'ils serraient entre leurs bras leurs enfants pour la dernière fois ; car toutes ces choses se passaient au même instant. Qui aurait assez de larmes pour pleurer tant de malheurs réunis ? Figurez-vous un jeune enfant percé d'outre en outre par le fer du bourreau, au moment où il prend le sein de sa mère ; et sa mère qui voit le sang de son enfant couler sur le sein qui devait l'allaiter. Il arriva apparemment plus d'une fois que le bourreau, mesurant mal son coup, transperçait et le fils et la mère, et mêlait ainsi leur sang.

« La sentence du tyran ayant voué à la mort tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, il pouvait se faire qu'une mère ayant deux enfants se vît entourée de deux bourreaux, dont l'un s'emparait du plus fort de ses petits, tandis que l'autre se chargeait de celui qui était à la mamelle. A ce spectacle, encore

plus lamentable que le précédent , quels devaient être les sentiments de cette malheureuse mère ? son cœur était déchiré en deux parts ; et tirée par ses deux enfants d'un côté et de l'autre , entendant les paroles et les pleurs de celui-ci , les cris inarticulés et les larmes de celui-là , elle se demandait dans l'incertitude la plus affreuse, auquel des deux elle viendrait en aide. Dans cette situation que pouvait-elle faire ? où aller ? auquel de ces cris répondre ? auquel de ces deux trépas accorder ses premières larmes , quand elle était également pressée de part et d'autre par l'aiguillon de l'amour maternel et de la nature ? » *Gregor. Nyss. serm. de Nativit. Domini.*

J'ai cru devoir reproduire tout au long ce passage de saint Grégoire de Nysse pour montrer jusqu'où va la malice du cœur humain, et plus particulièrement la soif déréglée des honneurs et des dignités personnelles. A cet effet , portez vos regards sur le récit évangélique et considérez les moyens horribles auxquels ce roi maudit a eu recours pour maintenir ses honneurs et sa puissance. Pouvait-on pousser plus loin la cruauté , la barbarie , que de répandre le sang à flots , de massacrer tant d'enfants , de jeter dans le deuil tant de mères , de ravir à tant de pères leurs enfants , à tant de maisons leurs héritiers ; et cela pour s'assurer un règne de sept ans. « O méchanceté aveugle , ô jalousie insensée , (s'écrie le pape saint Léon,) quoi ! vous pensez empêcher , par votre fureur , le cours des conseils divins ? Sachez que le Sauveur du monde ne vient pas chercher un royaume temporel , lui qui vient en donner un éternel. Pourquoi donc vous efforcer de renverser l'ordre immuable que Dieu a établi ? Pourquoi vouloir , par votre intervention , anticiper sur la perversité d'un autre ? Le temps de la mort du Christ n'est pas encore arrivé. Il faut auparavant préparer sa place à l'Evangile ; il faut auparavant prêcher le royaume de Dieu ; il faut auparavant guérir les malades ; il faut auparavant opérer d'innombrables prodiges. »

Voyez-vous dans quel abîme de maux l'orgueil et l'amour du commandement a précipité cet infortuné ? Il devient à la fois et plus cruel que les bêtes féroces et le plus insensé des insensés. Voilà , mon Frère , ce qu'est la misère du cœur humain : voilà

où mène l'amour désordonné de soi-même : voilà où aboutit l'amour de sa propre excellence : voilà où vous aboutiriez vous-même, croyez-le, si vous vous trouviez dans les mêmes occasions, ou si vous n'en étiez pas préservé par la grâce divine.

Cependant arrêtez-vous de préférence à considérer l'éclat avec lequel la bonté divine brille dans la gloire accordée à ces enfants. Quelle bonté et quelle libéralité de la part du Seigneur d'accepter pour sacrifice, que dis-je, pour martyre, une mort endurée par nécessité et non volontairement; une mort où la force et non le vouloir a tout conduit; une mort où il n'y a eu aucun mérite, mais un simple accident; une mort qui n'a pas été rehaussée par le cœur d'un martyr, quoique le corps n'ait pas fait défaut au martyr; une mort où la victime était incapable de sentiments pieux, et dont la cruauté du bourreau faisait tous les frais; enfin une mort où l'on voit bien le glaive du tyran, mais où l'on ne voit pas l'esprit d'un martyr. Mais la divine grâce supplée à l'absence de ces conditions : elle a transformé les désastres en couronnes, et les accidents en mérites. La malice d'Hérode n'est pas plus grande que la bonté de Dieu. Si Hérode a poussé la méchanceté jusqu'à immoler des enfants exempts de tout crime, il n'est pas étonnant que la bonté de Dieu aille jusqu'à donner des couronnes qui n'ont pas été absolument méritées. Regarde donc, âme sans confiance, âme pusillanime et scrupuleuse, qui estimes être condamnée par le Seigneur à la moindre bagatelle; regarde, dis-je, combien sa bonté est au-dessus de ton attente; regarde comme il aime les hommes, comme il désire leur salut, comme il est heureux de leur communiquer sa gloire; regarde les occasions dans lesquelles il la distribue, et de quels légers services il se contente.

D'après un philosophe, l'homme généreux est en quête de prétextes pour faire du bien. Quelle sera donc la conduite de celui qui, entre tous ses attributs, attache un prix particulier à la miséricorde et la libéralité? Ce qui est agréable à ce grand Dieu, c'est moins le corps de nos œuvres, que l'esprit, à savoir, la bonne volonté avec laquelle nous les accomplissons. D'ailleurs il désire si ardemment notre bien, qu'il est satisfait de ce qu'il trouve en ces

petits enfants, qu'il supplée par sa grâce à ce qui leur manque, et qu'il leur donne par bonté ce que leur refusait leur âge. O bénis enfants, heureuse a été votre naissance; plus heureuse encore à été votre mort. Des enfants meurent pour le Christ, disait un pieux docteur, c'est l'innocence qui meurt pour la justice. Heureux âge que celui où, sans pouvoir trouver le Christ, on peut néanmoins mourir pour lui; où le corps ne présente pas assez de place aux blessures, et où il y en a assez pour la mort. Oui, heureuse est leur naissance; car à peine sont-ils entrés dans la vie qu'ils reçoivent le bienfait de la vie éternelle. Dès le commencement de leur vie ils en ont trouvé la fin; mais la fin de la vie leur a valu le commencement de l'éternité. Ils ne sont pas encore mûrs pour mourir; et ils ont le bonheur de mourir pour vivre. À peine ont-ils goûté de la vie présente qu'ils reçoivent la vie à venir; à peine sont-ils au berceau qu'une couronne est posée sur leur tête. Ils sont arrachés aux bras de leurs mères; mais ils sont transportés au milieu des chœurs des anges.

CHAPITRE VIII.

De la disparition de l'enfant Jésus à l'âge de douze ans.

I.

Considérations sur ce mystère.

De tous les mystères de l'enfance et de l'adolescence du Sauveur, l'un de ceux dont la contemplation offre le plus de douceur est le mystère de la disparition de l'enfant Jésus. À nous aussi il nous arrivera, si nous l'avons perdu et si nous le cherchons avec sa Mère, de le retrouver dans le temple. Dans la loi mosaïque, le Seigneur ordonnait à tous les enfants mâles de se présenter devant lui trois fois par an. C'est à cause de cela, que la très-sainte Vierge, dont l'obéissance était si parfaite, portait son enfant à Jérusalem, et le présentait à Dieu dans le temple pour accomplir les prescriptions de la loi. *Deuter. vi.* Jésus ayant atteint sa douzième année, c'est-à-dire l'âge le plus gracieux, le plus florissant de la vie, Marie monta avec lui à Jérusalem. L'enfant ayant dis-

paru, et ses parents l'ayant vainement cherché parmi leurs connaissances et leurs proches, ils retournèrent à Jérusalem, parcoururent la ville et demandèrent à tous ceux qu'ils rencontraient dans les rues et dans les places où ils passaient s'ils n'avaient pas vu l'enfant ; mais personne ne pouvait satisfaire à leur demande. Trois jours et trois nuits se passèrent, pendant lesquels la Vierge ne goûtait ni sommeil, ni repos, à la pensée du trésor qui lui avait été enlevé, et des dangers encore plus grands qu'elle redoutait. Déjà une partie de sa vie avait été marquée par la fuite et par les épreuves : se voyant abandonnée par un enfant aussi soumis et aussi obéissant, elle était en proie à des douleurs et à des angoisses que nulle langue ne saurait traduire. La raison, du reste, en est simple. La douleur et tous les autres sentiments ont pour fondement l'amour : plus l'amour est grand, plus sont grands de leur côté le chagrin, la crainte et les autres sentiments dont l'amour est le principe. Mais, l'amour que cette Vierge sacrée portait à son divin Fils, qui en expliquera la grandeur ? Jamais créature au monde n'a ressenti un tel amour et ne le ressentira jamais. Chaque jour cet amour puisait un nouvel accroissement dans la pratique continuelle des vertus, laquelle lui obtenait encore plus de grâce et d'amour. Or, si les fleuves qui se jettent dans la mer, quoique faibles au commencement de leur cours, s'y précipitent d'un cours majestueux, à cause des rivières dont ils ont reçu les eaux sur leur passage ; quel devait être cet amour, si grand d'ailleurs à son début, après avoir été accru durant plusieurs années par de tels affluents d'amour. La douleur basée sur l'amour étant proportionnée à l'amour lui-même, et l'amour de Marie pour ce trésor étant d'une telle vivacité, que penser de sa douleur ? Nous n'essaierons pas de la décrire : nous nous bornerons même aux considérations précédentes, parce que nous avons développé suffisamment ce sujet, dans la partie de notre Mémoire où il est question de la vie du Christ.

Voulant mettre un terme à ce martyre de la Vierge, le Saint-Esprit lui inspira d'aller chercher son enfant dans le lieu qui lui convenait le mieux, à savoir dans la maison et dans le temple de Dieu. Il est assez ordinaire de trouver une chose à la place qu'elle

occupe habituellement. Le temple étant la maison de Dieu, c'est là qu'il faut le chercher et c'est là qu'on le trouvera. Le temple est la maison de la prière : or, il est certain que l'on y trouve Dieu. Par conséquent, mon frère, lorsque vous serez triste, abattu, distrait, tiède, plein de sécheresse, et sans une étincelle de dévotion, entrez dans ce temple, persévérez dans la prière. Que si vous y persévérez fidèlement et humblement, vous y trouverez infailliblement celui que vous cherchez ; et ce qui vous prouvera que vous l'aurez trouvé, ce seront le dévotion, la suavité, la force, la joie dont vous y serez pénétré.

Essayons maintenant de nous faire une idée du bonheur de cette Vierge sainte, lorsque, en levant les yeux, elle vit cette lumière qu'elle désirait tant ; lorsque, après avoir parcouru la cité tout entière, elle trouva la pièce d'or qu'elle avait perdue. Si elle fut si triste de l'avoir perdue, combien elle dut être heureuse de l'avoir retrouvée ? Ses yeux versèrent également des larmes, mais le motif en était différent. Alors c'étaient des larmes de tristesse, c'étaient maintenant des larmes de joie. « La miséricorde divine, dit le Sage, est admirable au temps de la tribulation ; » *Eccli.* xxxv, 26 ; elle est comme l'ombre pendant les ardeurs de l'été, comme une eau fraîche pendant les ardeurs de la soif, comme un ciel serein après les nuages d'une noire tempête. Combien, alors, furent douces pour Marie, cette miséricorde et cette lumière qui frappaient ses regards, après les ténèbres d'une si profonde tristesse !

La Mère s'approche aussitôt de son enfant ; elle n'attend pas que la discussion soit terminée, elle ne s'embarrasse pas de la foule qui remplissait le temple ; elle traverse l'assemblée, et ne s'arrête pas qu'elle ne soit auprès de son enfant chéri. Et dans quel état le vit-elle ? Assis au milieu des docteurs, les écoutant tour à tour et les interrogeant. Il n'était exclusivement occupé ni à parler, ni à écouter : tantôt il écoutait patiemment, tantôt il interrogeait avec discrétion ; et la merveilleuse sagesse qu'il y déployait, surtout dans ses réponses, tenait tous les assistants en suspens et dans l'admiration de contempler unis à un âge si tendre, tant de sens, de savoir, d'éloquence, de calme, de gravité, de pru-

dence, et de voir les plus étonnantes qualités briller sur son visage divin, dans ses yeux et dans ses paroles. Quoique extérieurement ils n'aperçussent que les traits d'un homme, néanmoins on entrevoyait sous cet extérieur quelque chose qui n'était pas humain. Et de même qu'il arrive fréquemment de discerner sur la physionomie et dans le regard, lesquels sont en quelque façon les interprètes et les miroirs de l'âme, la haute intelligence et l'amabilité de caractère de ceux qui nous parlent; de même la divinité dont était pénétré ce petit corps laissait poindre au dehors quelques-uns de ses rayons et montrait quelque chose de sa splendeur voilée : tel le soleil caché par les nuages, laisse cependant apercevoir une partie de son éclat. De là l'étonnement des auditeurs qui se demandaient les uns aux autres : « Qu'est-ce donc que ceci ? Quel peut être cet enfant ? Quoi ! tant de sagesse dans un âge si tendre ! Que signifie ce spectacle extraordinaire ? Quels sont ses parents ? où a-t-il appris tant de choses en si peu de temps ? de quel pays est-il ? où ce trésor a-t-il été jusqu'ici renfermé ? Voilà les propos qui étaient échangés dans le temple.

Marie apercevant Jésus dans cette situation, s'approcha de lui et lui dit, au témoignage de l'Évangéliste : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte envers nous ? Votre père et moi, vous cherchions, accablés de douleurs. Et Jésus leur répondit : Pourquoi donc me cherchiez-vous ? Ignoriez-vous qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? » *Luc. II.* Parole en apparence bien dure dans la bouche d'un fils à l'égard d'une mère. Pourtant elle nous offre un modèle de la résolution et de la gravité que nous devons opposer à nos parents, lorsqu'ils nous suscitent des obstacles pour les choses de Dieu, quoique, en tout le reste, nous soyons obligés à les respecter et à leur obéir. Ce même Sauveur qui nous apprend la première de ces choses nous apprend aussi la seconde. En effet, saint Luc ajoute qu'il s'en retourna avec ses parents et qu'il leur était soumis. O parole admirable ! « Il leur était soumis ? » « De quoi est-il ici question, s'écrie saint Bernard : de la soumission de Dieu à des hommes. Ce Dieu dont les anges sont les sujets, à qui obéissent les principau-

tés et les puissances, obéit lui-même à Marie. Que dis-je ? à Marie ? il obéit encore à Joseph par amour pour Marie. Soyez en admiration devant ces deux choses, et déterminez si vous le pouvez laquelle des deux le mérite au plus haut degré, de l'humilité incomparable du Fils ou de l'auguste dignité de la Mère. Que Dieu se soumette à une femme, c'est un abaissement sans exemple ; qu'une femme commande à Dieu, c'est une dignité sans précédent. Parmi les chants de louanges en l'honneur des vierges se trouve celui-ci, qu'elles suivent l'Agneau partout où il va. Mais s'il est glorieux de suivre l'Agneau, quelle gloire sera-ce d'exercer sur lui une autorité véritable ? Apprends donc, ô homme, à te soumettre ; terre, apprend à obéir ; apprend, poussière que tu es, à faire ce que l'on te commande. Dieu s'abaisse, et tu t'élèves ! Dieu se soumet à des hommes ; et toi, dans ton désir insensé de dominer, tu te préfères à ton Créateur ! Certainement, toutes les fois que nous désirons gouverner les autres, nous nous préférons à Dieu. En tant qu'homme, vous ne daigneriez pas imiter l'exemple d'un autre homme ; mais ne trouvez pas indigne de vous d'imiter celui qui vous a donné l'existence. S'il ne vous est pas possible de le suivre partout où il va, suivez-le, du moins, là où il est descendu pour vous sauver. Si vous ne pouvez gravir le sentier escarpé de la virginité, marchez sur les pas de votre Dieu, par le sentier de l'humilité : il vous offrira une parfaite sécurité ; et si les vierges elles-mêmes s'en écartaient, assurément elles ne suivraient pas l'Agneau partout où il va. » *Bernard. Sup. Missus est : homil. 1.*

A l'exemple d'humilité que nous donne ici le divin enfant, se joint un merveilleux exemple d'obéissance. Refuserions-nous d'obéir à qui que ce soit, quand le Maître des anges n'a pas refusé d'obéir à des hommes ? Dieu avec sa science infinie, son pouvoir infini, sa majesté souveraine obéit humblement et va où l'appellent les ordres d'une simple femme et d'un pauvre artisan : et la confusion ne couvrira pas, à cette vue, ces gens présomptueux et pointilleux qui mesurent en quelque sorte avec un compas les témoignages de respect et d'obéissance auxquels ils sont obligés ! Voilà le ciel qui s'abaisse au-dessous de la terre : pourquoi la

terre voudrait-elle monter au-dessus des cieux, et refuser d'imiter en ce point le Seigneur?

II.

Du motif pour lequel le divin enfant se sépara de sa mère.

Cette circonstance de la vie de Jésus-Christ donne lieu à diverses observations : une des plus intéressantes regarde la raison qui détermine le Seigneur à permettre que cette Vierge innocente fût livrée à des tourments si affreux durant trois jours et trois nuits. Pourquoi, ô mon Dieu, avez-vous souffert qu'une créature si pure, si étrangère au péché, éprouvât tant de peines ? Est-ce que la peine n'est pas le châtiment de la faute ? Ah ! c'est bien assez, Seigneur, du glaive dont les paroles de Siméon ont transpercé son âme. Elles ont frappé assez tôt son oreille pour que sa vie tout entière soit, selon votre volonté, un martyre de douleurs et de crainte, et qu'elle ne goûte jamais de joie exempte de tout mélange d'amertume, à cause du souvenir et de l'impression de ces terribles paroles. C'était bien assez des angoisses de cette nuit où elle dût partir pour l'Égypte, et des sept années passées sur cette terre de l'infidélité et de l'idolâtrie. Pourquoi aller renouveler toutes ces douleurs passées ; pourquoi priver la mère de la présence de son fils, en un temps où régnait Archélaüs, fils d'Hérode et en même temps héritier de son ambition et de sa tyrannie ; Archélaüs qui avait encore réduit Joseph et sa famille à fuir de Judée en Galilée, sur l'avis d'un ange ? Que signifie cette conduite, Seigneur ? La vie de cette Vierge innocente se passera donc tout entière dans les larmes et les gémissements. Pourquoi traiter avec tant de sévérité une personne que vous aimez tant ?

Bien des raisons assurément dictaient au Seigneur cette conduite. Dieu dont la Providence veille sur les cheveux de ses serviteurs, ne pouvait pas ne pas veiller avec encore plus de soin sur les épreuves de Marie, qui lui était unie par des rapports plus étroits que toute autre créature ; attendu qu'au titre de servante du Seigneur, titre commun à plusieurs autres, elle joignait celui de mère du Seigneur, titre qui n'a été communiqué à personne.

Cependant, ces raisons se ramènent à deux principales qui sont, la gloire de Marie et l'utilité de l'homme.

Et d'abord, souvenons-nous que la plus riche source de gloire et de mérites en ce monde, c'est d'endurer des peines et des tourments pour l'amour de notre Dieu. Aucune vertu n'étant aussi agréable à Dieu que l'amour; et l'amour se manifestant par des preuves et des témoignages de divers genre, la preuve qui l'emporte sur les autres en solidité, en excellence et en délicatesse, consiste à souffrir volontairement pour celui que l'on aime. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul se glorifiait tant de ses tribulations; II *Corinth.* XII; voilà pourquoi l'apôtre saint Jacques veut que nous y trouvions un sujet de satisfaction et de joie, parce que, dit-il, elles nous forment à la patience, et que la patience, en vertu de la perfection qui lui est propre, purifie de toutes scories l'amour de Dieu en nos cœurs. *Jacob.* I. Aussi saint Paul, pour convaincre les Corinthiens de la mission apostolique qu'il a reçue de Jésus-Christ, allègue deux raisons, les miracles qu'il opérait en son nom et la patience avec laquelle il supportait toute sorte d'épreuves pour son amour. II *Corinth.* XII. Puisqu'il est si glorieux de souffrir pour le Seigneur, il devenait indispensable que Marie, sainte entre les âmes les plus saintes, parfaite entre les âmes les plus parfaites, ne fût pas privée de cette gloire: il fallait même qu'elle s'élevât au-dessus du reste des créatures par la mesure de ses souffrances et par sa patience à les endurer, comme elle était élevée au-dessus d'elles par sa perfection. La gloire et l'honneur de cette Vierge bénie, telle est donc la première raison de l'épreuve que nous considérons.

Outre cette raison, il en est une autre qui peut servir à notre consolation et à notre avantage. Le Père éternel a voulu que Marie fût d'une certaine manière, à l'exemple de son Fils, la médiatrice et l'avocate des hommes. De même donc qu'il fallait, suivant la doctrine de l'Apôtre, que le Fils de Dieu participât à nos fatigues et à nos douleurs, afin d'être notre avocat fidèle et notre miséricordieux pontife; qu'il connût non-seulement spéculativement en tant que Dieu, mais par expérience, en tant qu'homme passible, ce qu'étaient les épreuves et les souffrances, afin de

nous donner, dans cette participation à nos misères, un gage plus assuré de sa compassion et de sa miséricorde; ainsi, il convenait que Marie, prédestinée à une dignité semblable, fit l'expérience de nos malheurs et de nos tristesses, afin que nous comptions, quoiqu'il arrive, sur la compassion qu'elle nous doit et qu'elle nous réserve en sa qualité de femme de douleurs, de mère de miséricorde, de fidèle avocate et de médiatrice des misérables. La tendresse et la bonté de Dieu envers les hommes se montre donc en ce qu'il a permis, pour nous assurer une consolatrice, qu'un glaive de douleur déchirât le cœur de son épouse bien-aimée.

Cette réflexion servira de consolation aux âmes auxquelles le Seigneur se cache quelquefois, qu'il prive des joies spirituelles, de la douceur de sa présence et qu'il sèvre à certains moments du lait délicieux qu'elles puisent sur son sein. Il en est qui, dans ce cas, s'imaginent que tout est perdu et que Dieu leur a retiré son amitié et sa grâce : les voilà qui sont aussitôt assaillies de tentations de pusillanimité, de tristesse, de découragement, et qui perdent cette force et cette vigueur d'âme nécessaire pour marcher dans les voies du Seigneur. Or, pour ces âmes il n'y a pas de meilleur sujet de consolation que de considérer l'innocence de Marie et l'absence de Jésus. Si la parfaite innocence de Marie n'a point été incompatible avec la disparition si douloureuse de son enfant, il n'est pas étonnant que Dieu traite les serviteurs comme il a traité leur souveraine. Et encore que ces épreuves soient plus d'une fois l'objet de notre négligence, et du peu de soin que nous prenons de conserver la grâce de la dévotion par le souvenir continuél de notre Sauveur; toutefois, elles se produisent aussi sans faute de notre part, par la seule volonté et la seule disposition de la Providence divine.

Mais si elles se produisent sans faute de notre part, elles ne se produisent jamais sans cause. Cette cause est toujours la gloire de Dieu et l'avantage de l'homme. On comprendra maintenant sans peine que, cette joie spirituelle n'étant pas entre les mains de l'homme ni à sa disposition toutes les fois qu'il la désire, loin d'être son œuvre, elle est un pur effet de la divine miséricorde. En conséquence, quelques consolations, quelques faveurs que

Dieu nous accorde, serions-nous transportés au-dessus des nuages, restons aussi bas, aussi vils dans notre propre estime, aussi éloignés de la présomption que si nous n'avions éprouvé rien de semblable. D'ailleurs ces biens ne sont pas à nous, ils appartiennent à Dieu ; ils forment comme un vêtement prêté pour un temps, et dont on jouit jusqu'à ce que le maître le réclame.

Ces épreuves servent encore, selon la remarque de saint Bonaventure, à purifier de plus en plus l'âme des justes. A mesure qu'ils savourent et qu'ils connaissent mieux par expérience la dignité et les délices des visites célestes, ils en sentent beaucoup plus vivement la privation. Cette privation supportée avec humilité, patience, actions de grâces, constitue l'un des sacrifices les plus agréables qui puissent être offerts au Seigneur. Quand l'homme consent, par amour et déférence envers Dieu, à se passer du fruit de l'Esprit saint, il offre d'une manière spirituelle Isaac en sacrifice ; car Isaac signifie joie. La lime rend le fer plus brillant en le dépouillant de la rouille et des défauts qui le déparent extérieurement. La tribulation, véritable lime spirituelle, dépouille aussi nos âmes de la rouille de leurs péchés, et les laisse pures et exemptes de toute souillure.

C'est pour procurer à ses élus tous ces avantages que le Seigneur les prive de temps en temps de sa présence ; s'il en a privé aussi son innocente Mère, c'est de plus pour que son exemple servît à nous consoler, et que nous vissions en elle la compagne de nos douleurs. Quant aux autres raisons qu'on pourrait donner de ce délaissement de la part du Seigneur, on les trouvera exposées dans le traité de l'oraison.

III.

De quelle manière l'âme pieuse doit-elle chercher l'enfant Jésus après l'avoir perdu.

Comme il convient, après avoir perdu l'enfant Jésus, de le chercher avec la sainte Vierge et de ne pas vouloir de repos avant de l'avoir trouvé ; nous apprendrons de l'épouse des *Cantiques* la ferveur et la diligence que nous devons mettre à cette recherche.

Voyant son époux absent, elle élève la voix et le conjure de revenir en toute hâte : « Revenez, lui dit-elle, mon bien-aimé, revenez, avec la légèreté du chevreuil et du faon de la biche, sur les monts de Béther. » *Cantic. II, 17*. Cette voix représente, au sentiment de saint Bernard, le désir continuel qu'éprouve l'âme religieuse du retour de son époux. *Bernard. sup. Cantic. serm. LXXIV*. Quelle sera l'âme digne de ce nom d'épouse ? le même Père l'indique comme il suit : « Donnez-moi une âme qui ait été à plusieurs reprises visitée spirituellement par l'Époux céleste, une âme qui se soit enhardie en conversant familièrement avec lui, une âme qui soit affamée de ses délices dès qu'elle les a eu goûtées, et qui puise dans le mépris de toutes choses repos et quiétude pour s'occuper uniquement de Dieu ; donnez-moi une âme telle que celle-là, et je lui appliquerai aussitôt ce titre et cette qualité d'épouse ; c'est elle qui appelle l'époux et qui le supplie de rentrer au plus vite. »

L'époux n'ayant pas répondu à cet appel, et la prolongation de son absence augmentant le désir de son épouse, celle-ci se prépare à le chercher en toute hâte. Elle le cherche d'abord dans le lieu de son repos, c'est-à-dire dans le lieu où elle a accoutumé de se recueillir ; et ne l'ayant pas trouvé, elle se lève, parcourt la cité, toutes les places, toutes les rues, et toujours inutilement. Elle demande de ses nouvelles à toutes les personnes qu'elle rencontre sur son chemin, et aucune ne peut lui en donner. *Cantic. III, 1 et seq.* Il doit être bien ardent ce désir qui l'arrache à sa couche et l'entraîne à parcourir la ville entière, à s'informer publiquement de son bien-aimé, et à ne renoncer à cette recherche pour aucune raison, ni à cause des difficultés de l'entreprise, ni pour épargner son sommeil, ni pour ménager sa qualité d'épouse, ni à cause des frayeurs de la nuit. Cette ardeur et cet empressement que nous représentent-ils, sinon la ferveur et la sollicitude avec lesquelles l'âme digne du nom d'épouse du Christ le cherche quand elle est privée de sa présence. Elle s'aperçoit, selon le mot de saint Bernard, que son absence est une source de tristesse et de dégoût spirituels, une cause de soupçons, une occasion d'impatience, une marâtre pour la charité et un principe de défiance.

Aussi l'épouse a-t-elle raison de travailler avec zèle, efforts, soupirs, persévérance, jusqu'à ce qu'elle ait recouvré la présence de son bien-aimé.

Mais où devra-t-elle le chercher pour le trouver? Saint Bonaventure signale trois endroits où l'âme pieuse et fidèle trouve son Seigneur; et c'est là que nous le chercherons, si nous suivons son avis. « A l'exemple de l'Épouse, cherchez, nous dit-il, le Seigneur dans le jardin de ses délices, là où il se promène avec de jeunes filles, à savoir, avec les âmes dévotes, où il cueille des lis avec les vierges, et où il mange les fruits de son verger, à savoir, les bonnes œuvres, avec les âmes avancées en perfection. Cherchez-le encore dans le cellier de ses vins précieux. C'est avec ces vins qu'il enivre les âmes : c'est dans cette salle qu'il a préparé un festin auquel il invite seulement les âmes chastes et pures qui suivent l'Agneau partout où il va. C'est pendant ce festin qu'il les fait asseoir à sa table, tandis que lui-même, les reins ceints, leur présente de sa propre main divers mets où se trouvent renfermées sa très-haute et très-auguste divinité, sa très-sainte et sa très-douce humanité. C'est dans ce festin que ses convives ont du vin à satiété et que ses amis les plus intimes goûtent une délicieuse ivresse. Cherchez-le encore dans l'appartement de son palais où il repose avec l'épouse céleste, où il dort au milieu du jour, quand la lumière éternelle éclaire les âmes de ses splendeurs, et que l'ardeur de la charité les enflamme d'amour. C'est dans ce lieu qu'il confie aux oreilles de son épouse les secrets de sa profonde sagesse, qu'il la comble de faveurs en rapport avec son incomparable magnificence. C'est là qu'il lui fait goûter les plaisirs et les consolations les plus suaves et qu'il lui dit : Demande-moi ce que tu voudras, et je te le donnerai. C'est là qu'il est question de ces admirables merveilles que l'intelligence saisit, mais qui défient toute expression, soit qu'elles dépassent toute explication, soit qu'elles ne puissent pas être comprises par les personnes qui mènent un genre de vie trop humain.

» Bienheureux ceux qui trouvent Jésus dans cet appartement secret, et à qui il est permis de pénétrer dans cette retraite! Ils sont en bien petit nombre ceux qui le trouvent dans le jardin de

ses délices; ils sont en plus petit nombre ceux qui le trouvent dans le cellier de ses vins précieux; mais ils sont encore plus rares ceux qui sont introduits dans cette chambre secrète. Une fois que l'âme y est entrée, l'époux lui-même veille sur le sommeil et sur le repos spirituel qu'elle y goûte. « Je vous en conjure, filles de Jérusalem, leur dit-il, n'inquiétez pas, ne troublez pas le sommeil de ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même. » *Cantic.* III, 5. Vous donc qui prenez encore plaisir aux choses de la terre et à vous occuper d'affaires temporelles, contentez-vous, après avoir cherché sérieusement Jésus, de le trouver avec les Mages dans la crèche. Votre conscience n'est pas encore un jardin de délices où fleurissent les méditations pieuses, où les bonnes œuvres répandent leurs parfums, où l'on goûte les charmes des saintes affections.

» Que si, par un acte de la miséricorde et de la tendresse du Seigneur, après beaucoup de gémissements et de larmes répandues, après avoir mis de côté les affaires et les occupations du siècle, il vous est donné de voir quelques instants l'époux céleste dans le jardin de ses délices; ou encore mieux si, arrivé à la porte de son cellier, vous l'apercevez à travers les fentes, paré et occupé de tous côtés à servir ses amis et à leur offrir des vins et des mets de diverses sortes, et qu'alors vous veniez cependant à être écarté par les gardes chargés de veiller en ce lieu; si, malgré cela, touché ensuite de componction et pensant à la joie spirituelle dont vous avez fait l'expérience dans le jardin de délices, à ce banquet divin et à cette glorieuse fête que vous avez entrevus comme de loin dans la salle des vins, au plaisir que ce seul instant vous a valu, en comparaison duquel tous les plaisirs du monde ne sont rien; dans ce cas, cherchez l'enfant que vous avez perdu, comme la très-sainte Vierge dans le temple; cherchez-le comme elle l'a cherché, avec douleur, avec tristesse, avec gémissements et avec larmes. Tout en le cherchant, dites-vous à vous-même : Oh ! quand vous trouverons-nous, consolateur que nous attendons ! Quand vous trouverons-nous, bonheur après lequel nous soupirons ! Oh ! que n'est-il accordé à notre âme de revenir encore une fois, sinon entre les bras et au sein des consolations

de l'époux, du moins à la porte du jardin de délices et du cellier dont les vins répandent une odeur si suave ! Malheureux que je suis, j'ai laissé dans le temple mon divin Jésus, lorsque, sortant de moi-même, je me suis livré de nouveau aux affaires et aux soucis du monde. Me voilà maintenant plein de misères et de confusion : me voilà sans appui et sans espérance. Pourquoi n'ai-je pas suivi ses conseils ? pourquoi n'ai-je pas continué à obéir à sa parole ? Au temps où je jouissais du bonheur attaché à sa présence, tout allait à merveille, et quand je le possédais, je regardais tout le reste comme superflu. Hélas ! j'ai sacrifié à la pauvreté des choses de ce monde les véritables richesses, j'ai préféré les épreuves dont il abonde aux délices du ciel : en échange des soucis et des angoisses de cette vie, j'ai perdu le repos de mon âme et les jouissances spirituelles ; je me suis oublié moi-même pour me consacrer à des soins qui m'étaient étrangers ; pour contenter les hommes j'ai oublié mon Dieu, mon consolateur, mon très-doux et bien-aimé Jésus. Que faire désormais ? où aller ? où le chercher ? où le trouver, encore une fois ?

» Il m'est arrivé à certaines époques de perdre mon Seigneur, à cause de toutes ces préoccupations. Mais bientôt, avec le secours de ce Père clément et miséricordieux à la vigne duquel je travaille, dont j'exécute la volonté en exécutant celle de mes supérieurs, pour la gloire duquel je me suis privé souvent de ses consolations, occupant mon cœur aux choses de son service ; pour l'honneur duquel aussi je me soumetts à diverses épreuves ; avec le secours, dis-je, de sa tendresse accoutumée, comme je le cherchais dans les gémissements et dans les larmes, je le retrouvais tout à coup, à la grande joie de mon cœur. Oh ! si je le trouvais encore de cette manière ! il me semble que je ne m'en séparerais jamais et que je m'attacherais à lui de toutes mes forces. A quoi me résoudrai-je donc ? Je me lèverai, je chercherai celui que mon cœur aime ; et dès que je me serai débarrassé des soins et des affaires du monde, je me transporterai au lieu de la prière. Si cela ne suffit pas, je le chercherai comme le chercha Marie, au milieu de ses amis et de ses parents, c'est-à-dire parmi les personnes spirituelles et pieuses ; car il habite en elles, et il établit en

elles son séjour, lorsque les autres le perdent. C'est avec elles qu'il demeure dans la solitude, lorsque le fracas de mes préoccupations et le tumulte de mes pensées l'obligent à s'éloigner de moi. Misérable que je suis ! Moi aussi, dans la solitude, je le tenais, je le possédais, je le serrais dans mes bras ; et maintenant, en me laissant aller aux distractions et aux soins les plus futiles et les plus mondains, j'ai perdu ce trésor.

» Dites - moi donc , âmes religieuses , vous qui, séparées du monde, vous occupez exclusivement de la considération des choses divines, avez-vous vu celui qu'aime mon âme ? Je sais, à n'en pouvoir douter, que vous le tenez, que vous le possédez, que vous sentez en vous sa présence, et que vous en jouissez. Faites-moi part de ce bien que vous pouvez donner sans le perdre, et communiquer sans en être privées. Quoique les distractions où m'ont jeté les sollicitudes de la vie aient refroidi en moi l'ardeur de la charité, néanmoins, appuyé sur la bonté du Seigneur, j'espère n'avoir pas perdu cette vertu. Si, à cause de mes occupations, j'ai interrompu mes conversations familières avec mon bien-aimé ; appuyé sur sa bonté, j'ai pourtant la confiance de ne m'être pas écarté de son amour. Si pour contribuer en quelque manière à l'édification du prochain je ne me suis pas porté vers lui de toutes les forces de mon âme, j'éprouvais cependant le désir de revenir à lui. J'avouerai même humblement, non pour me glorifier, mais pour proclamer la vérité, et émouvoir la pitié du Seigneur, qu'en me livrant aux soins et aux affaires extérieures, j'ai obéi non à mon intérêt, mais à ses conseils ; j'ai eu en vue non mon ambition, mais sa gloire ; non les louanges et les honneurs, mais le salut du prochain. Alors pourquoi serais-je privé de la présence de mon bien-aimé ? Si j'ai agi de la sorte, n'est-ce pas en gémissant et avec une intention pieuse. Souvent, pour être utile à son ami, un homme renonce au plaisir de sa présence ; mais il n'en goûte ensuite qu'un plus vif plaisir. C'est ainsi quelquefois qu'en laissant mon Sauveur j'obéissais à mon amour pour lui. Or, si pour étendre sa gloire je me suis exposé à une foule d'épreuves, de persécutions et de contradictions, aux murmures des méchants ; si en ce moment je reviens à lui avec gémissements

et avec larmes, chercherai-je en vain par hasard cette consolation, et me sera-t-il même interdit de respirer au milieu de mes souffrances ? Le Sauveur lui-même ne nous appelle-t-il pas à lui dans son Evangile en ces termes : « Venez à moi vous tous qui êtes dans la peine et dans l'accablement , et je vous soulagerai ? » Et moi, après avoir porté pour son honneur le poids de la chaleur et du jour, je ne pourrais au sortir du travail, manger les miettes qui tombent de la table de mes maîtres ? Non, Dieu n'a jamais voulu que le bien-aimé demeurât la possession exclusive des âmes contemplatives, tandis que l'ouvrier et l'artisan seraient dans l'abandon et le mépris. Il convient, dit l'Ecriture elle-même, que le travailleur goûte le fruit de la céleste patrie, de crainte qu'il ne succombe à la peine. Aussi la très-sainte Vierge ne fut-elle pas la seule à jouir de Jésus : la laborieuse Marthe eut le bonheur de lui donner plusieurs fois l'hospitalité dans sa maison. *Luc. x.* C'est pourquoi, rempli de confiance envers ce Dieu qui nous découvre par tant d'exemples sa clémence et sa miséricorde, je chercherai Jésus tantôt avec sa sainte Mère dans le temple, tantôt avec l'épouse dans son palais, tantôt avec les disciples dans le cénacle, tantôt avec les rois à l'hôtellerie. » *D. Bonav. opp.*

La plupart de ces observations serviront à consoler et à instruire les personnes spirituelles qui, soit pour satisfaire aux exigences de la charité, soit pour obéir aux supérieurs légitimes, laissent un instant de côté les exercices de la piété, et s'occupent de soulager les nécessités du prochain, ou d'accomplir les ordres de leurs supérieurs. Dès qu'elles se seront acquittées de cette tâche elles feront bien de revenir, avec la promptitude dont les mystérieux animaux d'Ezéchiel nous présentent une image, à leurs exercices intérieurs ; représentant en toute humilité au Seigneur les causes de leur diversion momentanée, pour en obtenir le bienfait de ses consolations. A la vérité, jamais le serviteur de Dieu ne doit s'abandonner de telle sorte aux affaires extérieures qu'il perde complètement de vue son divin guide ; quelque saintes que soient ces affaires, sa principale préoccupation sera d'entretenir la chaleur de son cœur : de cette manière il lui sera facile ensuite de préparer à son âme sa nourriture.

CHAPITRE IX.

Du saint baptême, de la vie, des exemples, des travaux et de la doctrine du Sauveur.

I.

Du baptême du Sauveur et de l'ensemble de sa vie.

Jusqu'à présent, ô Rédempteur et maître du monde, nous nous sommes occupés des commencements de votre vie et des douze premières années de votre jeunesse. Maintenant que nous avons contemplé les actions et les épreuves de l'enfant, il est juste que nous contemptions aussi les actions et les épreuves de l'homme fait ; d'autant plus que nous trouverons ici une plus ample matière de considération.

Dès que le temps de mettre la main aux grandes choses fut arrivé, vous vous êtes levé pour accomplir le salut de votre peuple ; vous vous êtes élancé comme un géant dans la carrière de notre mortalité et de notre misère. *Psalm. xviii.* Et afin de nous enseigner en premier lieu l'humilité, vertu dont vous nous aviez donné l'exemple avant de répandre votre doctrine, vous avez voulu que la première action éclatante de votre vie fût une action de profonde humilité. Vous, agneau d'innocence, vous êtes allé trouver votre serviteur saint Jean qui alors baptisait les publicains et les pécheurs, et vous mêlant à la foule, vous avez demandé humblement le baptême. *Matth. iii.*

Pendant votre baptême, on entendit la voix éclatante de votre Père qui disait : « Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Vous fûtes, bientôt après, conduit au désert par le Saint-Esprit pour y soutenir les assauts de l'ennemi. *Matth. iv.* Là, vous avez passé quarante jours dans le jeûne et dans la prière, avant de vous mettre à prêcher votre Evangile : vous nous enseigniez ainsi à quel genre de préparation il nous faudrait avoir recours, quand nous serions sur le point de mettre la main à quelque entreprise importante. C'est alors que vous

avez combattu contre notre adversaire, que vous avez vaincu notre vainqueur, que vous l'avez dépouillé de ses forces, et que vous avez réparé les nôtres pour que nous puissions à notre tour vaincre et triompher. Toutes ces difficultés vous les avez affrontées pour notre amour ; et aucun obstacle ne vous a paru rebutant , lorsqu'il en résultait pour nous quelque avantage. Aussi n'avez-vous été détourné de subir cette épreuve, ni par la solitude affreuse qui vous environnait, ni par la fatigue du jeûne, ni par les attaques du démon, ni par les austérités de la pénitence, ni par ce qu'avaient de pénible les veilles et la prière. Vous aviez sans cesse devant les yeux les faiblesses et les besoins de vos membres ; et à cause de cela, comme notre chef très-fidèle, vous vous efforciez de nous guérir et de nous pourvoir de tous les biens à l'aide du trésor de vos mérites, nous offrant en vous-même ce que nous n'avions pas de notre propre fonds. N'avez-vous pas dit de votre bouche sacrée : « Mon Père, je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés en vérité. » *Joan.* xvii, 49. De sorte que si nous sommes redevables de notre perte commune à la faute d'un homme, nous sommes sanctifiés et rachetés par la sainteté et par les mérites d'un autre.

Ensuite, comme il convenait que la lumière divine cachée sous le voile de votre humilité, se découvrit et éclairât les hommes assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, vous ne tardâtes pas à converser avec les hommes et à leur annoncer votre Évangile. Mais qui nous expliquera la merveilleuse conduite que vous observâtes, dans l'accomplissement de cette œuvre ? Avec quelle bonté vous invitiez les pécheurs à faire pénitence ? Avec quelle libéralité vous leur faisiez part de vos grâces ? *Matth.* ix ; *ibid.* xxv. Par quelles promesses et par quelles menaces vous cherchiez à fléchir leur dureté ! *Joan.* iv. Que de voyages vous avez entrepris dans la terre d'Israël pour chercher des âmes ! *Luc.* xv. Avec quelle affabilité vous accueilliez ceux qui venaient à vous ! *Marc.* ii. Avec quelle miséricorde vous leur pardonniez leurs fautes, et vous guérissiez leurs maux ! *Matth.* ix. Avec quelle douceur vous répondiez à quiconque vous invoquait ! *Joan.* viii. Avec quelle mansuétude vous vous opposiez à vos contradicteurs ! *Luc.* xxii. Avec

quelle tendresse vous traitiez vos disciples ! *Matth.* xv. Avec quels ménagements vous releviez leur grossièreté et leur ignorance ! *Luc.* xii. Avec quelle patience vous leur prodiguez vos avis, et les formiez et le jour et la nuit à la pratique de tout bien ! *Matth.* viii. Vous ne repoussiez pas les pécheurs, vous ne preniez pas les lépreux en dégoût, vous n'abandonniez pas les publicains. *Luc.* xvii. Vous étiez à eux tout entier ; car vous étiez venu pour tous, et vous saviez trop bien que les malades, et non les gens bien portants, ont besoin du médecin. *Matth.* ix. Vous n'étiez jamais las, ni de cheminer, ni de prêcher, ni d'endurer une infinité de contradictions. Après avoir consacré le jour au prochain, vous vous retiriez la nuit sur quelque montagne et vous l'y passiez à prier pour nous. *Luc.* vi. Chercher en toutes choses le salut des hommes et la gloire de Dieu, voilà quel était votre bonheur : exécuter la volonté de votre Père, mener à une bonne fin l'œuvre de notre rédemption qu'il vous avait confiée, voilà, selon vos propres paroles, quels étaient votre breuvage et votre nourriture. *Joan.* iv. Vous n'avez été découragé, ni par la difficulté de l'entreprise, ni par la grandeur de la dette, ni par l'opposition des hommes, ni par l'ingratitude des méchants, ni par la fatigue des voyages, ni par les souffrances que vous faisaient éprouver la faim, la soif, le froid, le chaud et mille autres désagréments : divin Jacob, tout cela vous semblait au contraire peu de chose, tant était grand l'amour dont vous étiez pénétré envers l'Eglise votre épouse. *Genes.* xxix. O très-fidèle berger, avec quel soin vous avez veillé sur les biens de votre Père, et combien vous avez souffert pour les conserver. *Joan.* x, xvii. Jour et nuit vous étiez occupé de cette surveillance, et le sommeil fuyait loin de vos yeux, *Luc.* vi ; enfin, si le loup a ravi quelques brebis, vous en avez rendu sept fois la valeur.

II.

De la doctrine et de la prédication du Sauveur.

Ce qui vient d'être dit s'applique à la vie du Sauveur prise en général. On la connaîtra et on l'appréciera mieux lorsqu'on aura considéré plus en détail l'excellence de la doctrine du Christ, les

exemples admirables de vertu qu'il nous a donnés, et les travaux qui ont rempli sa carrière publique.

Quant au premier de ces points, observons que l'une des considérations quotidiennes du véritable chrétien, devrait avoir pour objet la loi de Dieu et l'intelligence de ses sacrés commandements. C'est pourquoi, entre autres éloges que l'Ecriture fait du juste, se trouve celui-ci, qu'il s'occupe le jour et la nuit à méditer la loi du Seigneur. *Psalm.* 1, 2. A chaque instant, dans ses psaumes, le Roi-Prophète se glorifie de l'amour qu'il ressent pour cette loi sainte ; il avoue qu'elle était pendant la journée entière l'objet de sa pensée, et que la considération lui en paraissait plus douce que le miel. *Psalm.* cxviii, et xviii. Or, si la méditation des paroles et des préceptes de l'ancienne loi offrait tant de douceur à David, quelle douceur offriront les paroles et les préceptes de l'Evangile ? Les préceptes de l'ancienne loi étaient pour la plupart corporels ; les préceptes de la loi nouvelle sont spirituels : les premiers étaient temporels ; les seconds sont éternels : la loi de Moïse s'adressait à des esclaves ; celle du Christ s'adresse à des enfants : l'une avait été donnée par la main des hommes, saints à la vérité, mais hommes comme les autres ; l'autre nous a été donnée par le Verbe éternel, par la sagesse même de Dieu. De la dignité incomparable du législateur, on peut conclure la dignité incomparable de la loi. C'est pour Jésus qu'était réservé le meilleur vin du festin ; et c'est lui qui devait changer l'eau froide de la loi masaique en ce vin si doux et si précieux de l'Evangile.

Dieu étant à la fois l'auteur de la grâce et de la nature, suit ordinairement dans les œuvres de la grâce l'ordre qu'il suit dans les œuvres de la nature. Cet ordre est un ordre progressif qui va du moins parfait au plus parfait. Le peintre trace à l'aide de charbon une grossière image avant de faire usage de la magie de ses couleurs et de ses pinceaux. Le corps de l'enfant est formé d'abord dans le sein de sa mère à la façon des plantes, avant de recevoir de la nature la forme de l'homme. Or, telle est à peu près la marche suivie par l'auteur de la grâce. Quand le monde était rude et grossier, il lui imposa une loi dont les prescriptions pour la plupart se rapportaient à des choses corporelles ; ce n'est qu'a-

près l'avoir préparé de la sorte qu'il lui dicta une loi spirituelle. Il commença donc par esquisser à grands traits, dans la loi, une imparfaite image de la justice ; puis, dans l'Evangile, il prodigua tous les traits et toutes les couleurs propres à rendre cette image parfaite. L'homme dont les cheveux n'ont pas vu le peigne depuis longtemps, ne va pas se servir d'abord, pour les débrouiller, des dents les plus minces du peigne : il commencera par user des dents les plus grosses, sauf à passer ensuite aux dents les plus minces pour mener à bon terme son opération. C'est ainsi que le monde étant livré à une étrange confusion par suite de l'ignorance où il avait longtemps vécu de toute loi, il ne convenait pas que Dieu jetât au milieu d'une semblable confusion les prescriptions si délicates de son Evangile, avant d'avoir aplani les voies par les perscriptions de la loi mosaïque.

En conséquence, quiconque est passé du joug de la loi à celui de l'Evangile ; quiconque aspire à la perfection de la vie chrétienne ; quiconque désire être grand dans le royaume des cieux, être parfait comme notre Père céleste est parfait, qu'il porte ses regards sur ce miroir de l'Evangile, sur les conseils et les paroles du Sauveur ; et il y trouvera la perfection après laquelle il soupire. Et pour cela il n'est pas besoin de beaucoup de temps, ni de parcourir beaucoup de livres : huit paroles qu'on trouve en saint Matthieu renferment l'abrégé de cette perfection. En doutez-vous ? Mettez-vous alors à considérer attentivement ces huit béatitudes proclamées par le Christ, *Matth.* v, 3, 11 ; cette pauvreté volontaire qui, d'un seul coup, tranche par la racine les péchés, les soucis, les peines et les préoccupations du monde, en frappant à mort la cupidité ; cette douceur qui nous rend semblables à des agneaux, et qui nous porte à pardonner aux hommes leur haine, leur ressentiment et leurs querelles ; ces pieuses larmes qui sont pour l'âme une sorte de baptême nouveau, qui l'arrosent et la rafraîchissent et qui lui communiquent la force de porter le fruit de la vie éternelle ; cette faim et cette soif de la justice ; prémices de la grâce, fleurs qui précèdent le fruit des vertus ; cette miséricorde, qui en secourant le prochain dans ses besoins, remédie à nos besoins propres, et nous assure

en temps utile les faveurs de la miséricorde divine ; cette pureté de cœur, miroir limpide qui réfléchit les brillants rayons de la divine lumière ; cette paix et cette concorde avec tous nos semblables, qui fait de l'homme l'enfant de Dieu, et le digne imitateur de sa charité et de sa bonté infinie ; enfin, cette patience et cette joie dans les tribulations et dans les persécutions qui nous élève jusques aux cieux et nous établit dans une région calme et sereine, où ne se font pas sentir les bouleversements et où ne montent pas les nuages de ce siècle de tempêtes, d'où nous contemplons, comme sous nos pieds, les orages et le ciel voilé du monde. Considérez avec attention ces huit béatitudes, et vous y verrez résumée la perfection évangélique. Parmi ces huit béatitudes la première et la dernière sont unies par des liens si étroits qu'à toutes les deux est promise la même récompense, et qu'elle leur est promise pour le temps présent, tandis que les autres récompenses se rapportent au temps à venir. Ce qui faisait dire à saint Bernard que les ailes de la pauvreté sont bien puissantes, puisque elles élèvent si promptement l'homme de la terre aux cieux, et qu'elles le rendent maître et seigneur de cet illustre héritage. *D. Bernard. Serm. iv, de adv. Domini.* Toutefois le saint Docteur n'appelle pas pauvreté, celle que l'on désigne communément de la sorte ; mais celle qui nous porte à embrasser volontairement les privations pour Dieu, et qui, en même temps, donne accès à tous les maux qui accompagnent d'ordinaire la pauvreté, à la faim, à la soif, à la chaleur, au froid, au dénûment, et à tout le reste. *In Fest. omn. Sanct. serm. 1.*

Après cela admirez l'élévation des conseils répartis dans le corps de l'Evangile : elle vous prouvera avec combien de raison le prophète Isaïe assignait au Sauveur le titre de conseiller par excellence. *Isai. ix, 6.* Tels sont le conseil de vendre toutes choses, et de les distribuer par amour pour Dieu, afin de posséder un trésor sûr dans le ciel ; *Matth. xiii et xix* ; le conseil de garder la chasteté, cette vertu qui nous fait imiter la pureté des anges et des bienheureux habitants des cieux ; *ibid.* ; le conseil d'éviter les procès et d'abandonner son manteau plutôt que d'aller en justice, conservant ainsi la charité du prochain et la paix de la conscience ;

Matth. v ; le conseil de ne pas offrir de résistance aux méchants et aux persécuteurs, et à celui qui vous aura frappé sur une joue, de lui présenter l'autre ; *ibid.* ; le conseil de faire du bien à ceux qui nous font du mal, de parler favorablement de ceux qui nous outragent par leurs propos, et de prier pour eux, à l'imitation de la bonté et de la générosité sans bornes du Seigneur qui ordonne au soleil de se lever sur les bons et sur les méchants, et à la pluie de tomber sur les pécheurs et sur les justes ; *Luc.* vi, *Matth.* v ; le conseil de prier sans relâche ; *Matth.* v ; celui de ne jamais jurer, pas même par un des cheveux de notre tête ; celui de se renoncer soi-même et de renoncer à sa propre volonté, de prendre sa croix tous les jours, de marcher à la suite du Christ, d'abandonner son père, sa mère, toutes choses et soi-même pour son amour. *Luc.* ix, xiv.

Quoi de plus noble, de plus parfait, de plus divin que ces conseils ! D'où, sinon du ciel, pouvait venir cette doctrine ? Qui aurait osé donner de tels conseils aux hommes, sinon celui qui avait le pouvoir de donner le Saint-Esprit et de changer les hommes en anges ! « Est-ce que, par hasard, tu connaîtrais aussi bien que moi, disait le Seigneur à Job, l'ordre des cieux, et leur influence sur la terre ? » *Job*, xxxviii, 33. Seul, le Maître des cieux connaît ces choses : seul il a pu abaisser les cieux jusqu'à la terre, et élever la terre jusqu'aux cieux, et rendre les hommes capables de reproduire la pureté et la perfection des anges. Telle est le genre de vie que le Fils de Dieu, en descendant du ciel, a montré par son Evangile à la terre.

III.

Des vertus et des exemples du Sauveur.

Et afin de ne pas croire que le Sauveur se soit borné à prêcher cette doctrine, sans la mettre en pratique, considérez combien plus ces mêmes vertus éclatent dans les exemples que dans la doctrine de Jésus-Christ. Dites-moi, ne fut-il pas réellement pauvre celui qui naquit dans une étable, qui eut pour berceau une crèche, et qui put prononcer en toute vérité ces paroles : « Les renards ont leur tanière et les oiseaux du ciel leur nid,

mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » *Matth.* VIII, 20. Quelle pauvreté que celle qui met au-dessous de la condition des passereaux et des animaux des champs !

Si par pauvreté d'esprit, vous entendez avec quelques docteurs l'humilité, qui a été plus humble que Jésus ? Tout Dieu et Maître des anges qu'il est, il parle ainsi de lui-même : « Je suis un ver et non un homme ; je suis l'opprobre du monde et le rebut du peuple. » *Psal.* XXI, 7. Et n'a-t-il pas, à cause de sa douceur et de la mansuétude incompréhensible de sa vie, reçu de l'Écriture le nom d'agneau ; et n'y a-t-il pas été représenté sous la figure d'une colombe ? *Isaï.* VI ; *Joan.* I. Que de larmes n'a-t-il pas répandues, lui qui s'était engagé à pleurer et expier par la douleur tous les péchés du monde ? *Matth.* XXVI ; *Luc.* XIX. A quel degré ne porta-t-il pas la faim et la soif de la justice, lui qui pour établir la justice sur la terre, entreprit tant de voyages, souffrit tant de fatigues, endura tant de contradictions, et répandit tout son sang sur une croix ? Quelle soif et quelle faim de la justice, encore un coup, ne montra-t-il pas, lui qui ne put les satisfaire avec les grandes eaux de sa passion ; lui dont les entrailles étaient dévorées par le zèle de l'honneur de Dieu et par le désir de la beauté de sa maison ? *Joan.* XIX ; *Psal.* LXVIII ; *Joan.* II.

Comme il a été miséricordieux, lui qui, par miséricorde, a pris sur lui toutes les misères de l'humanité, afin que nous en soyons entièrement affranchis ! Il parcourait en tous sens la Judée, délivrant les personnes tourmentées par le démon, rendant la lumière aux aveugles, guérissant les boiteux, les lépreux et les paralytiques, ressuscitant les morts, pratiquant toutes les œuvres de miséricorde au prix de beaucoup de fatigues, et ne recueillant de la part des hommes qu'ingratitude. Comme il était pur, lui qui, après avoir été chargé de toutes les fautes et de tous les péchés, n'en conserva pas moins la même beauté, la même pureté qu'auparavant. C'est lui encore qui poussa l'amour de la paix jusqu'à réconcilier le ciel et la terre, Dieu et les hommes, les Juifs et les Gentils, et jusqu'à donner satisfaction aux exigences de tous ces ressentiments et de toutes ces inimitiés en sacrifiant sa propre chair. Que n'a-t-il pas souffert aussi pour la justice,

lui qui, de sa mort et de sa vie ne fit qu'une croix pour obéir à son Père, procurer sa gloire, et répandre sa doctrine. *Coloss. I.*

Si nous entrons dans la voie des conseils, nous verrons le Fils de Dieu si éloigné de tout esprit de procès que, poursuivi en présence de son juge par de nombreux faux témoignages, il ne daigna pas ouvrir la bouche, ni répondre une seule parole; si bien que le juge était lui-même étonné du silence avec lequel il écoutait ces redoutables accusations. Il songea si peu à résister aux méchants que, selon l'expression du prophète, il fut conduit à la mort comme une brebis, et qu'il, pareil à l'agneau sous le fer du tondeur, il garda le silence et ne prononça pas une seule plainte. *Matth. xxvi, xxvii; Isai. liii.* Et le conseil d'aimer ses ennemis, ne l'observa-t-il pas fidèlement, lui dont la première parole sur la croix fut une prière en leur faveur auprès de son Père, lui qui répandit pour leur propre salut le sang qu'il versa sur le Calvaire? Son amour pour l'oraison était tel qu'après avoir passé le jour à s'occuper des besoins du prochain, il passait la nuit sur une montagne solitaire à veiller et à prier. *Luc. vi.* Que dire ensuite de son ardente charité, de son obéissance admirable jusqu'à la mort, de sa fidélité à l'égard de son Père, de sa patience infatigable dans les épreuves, de la soif ardente et du désir incompréhensible qu'il éprouvait de la gloire de Dieu et du salut des hommes? *Luc. xii.*

IV.

Des épreuves du Sauveur.

Mais le monde, Seigneur, comme il a méconnu la beauté de vos exemples et de votre admirable doctrine! Quoi de plus réjouissant, et de plus visible que la lumière! Pourtant, si la lumière était trop éclatante, des yeux malades seraient dans l'incapacité de la supporter, et ils l'auraient en horreur. C'est ce qui arriva à ces malheureux Juifs: de même que le remède ne servit qu'à les rendre plus malades, la lumière ne servit qu'à les aveugler. Vous opérez des prodiges, et ils vous prenaient pour un enchanteur; *Luc. xi*; vous chassiez les démons, et ils prétendaient que vous en étiez possédé vous-même; *Joan. vii*; vous flagelliez les

vices, et on vous déclarait corrupteur des peuples; *Luc.* xxiii; vous receviez les pécheurs, et l'on vous rangeait parmi leur nombre; *Matth.* xi; vous mangiez avec les publicains dans le but de les convertir, et l'on vous qualifiait d'intempérant et de parasite; *ibid.*; vous prêchiez avec une ardeur et un zèle merveilleux, et on vous représentait comme atteint de folie. *Joan.* x. Vous agissiez selon votre nature, et eux selon leur perversité. Néanmoins, vous n'en étiez pas indigné, Seigneur, au contraire vous étiez plein de compassion pour eux, car vous n'ignoriez pas quel est l'aveuglement du monde, et quel dommage le péché a causé à la nature humaine.

Malgré ces titres ignominieux, malgré ces outrages, que de fatigues ce divin Sauveur n'a-t-il pas endurées, cherchant en bon pasteur la brebis perdue, dans les montagnes et dans les vallées, et la ramenant sur ses épaules du bercail! Que de démarches il a faites dans ce but; que de jeûnes il a supportés; que de voyages il a entrepris; allant de bourgade en bourgade, de cité en cité, de province en province! Il n'y avait pas de hameau si misérable qui ne fût honoré et ennobli par sa présence, qui ne contemplât l'aurore de ce soleil de justice, et qui ne conservât quelque vestige et quelque souvenir de ses vertus. Et dans ces pérégrinations, que de nécessités n'eut-il pas à endurer! La pauvreté, les contradictions, les injures, la faim, la soif, le froid, la chaleur, et tout ce que les pauvres ont à souffrir en voyage, tel fut son partage. Un jour la faim de ses disciples les contraignit à broyer des épis le jour du sabbat pour avoir un peu de nourriture. *Luc.* xv; *Matth.* xii. Les habitants de Nazareth, une autre fois, voulaient précipiter le Sauveur, *Luc.* iv; et en Judée, on chercha mille fois à mettre la main sur lui et à le lapider. Les habitants du pays de Génésareth et de Samarie refusèrent de le recevoir et de lui donner l'hospitalité. *Luc.* viii-ix. Et comme ses disciples, emportés à ce sujet par un zèle indiscret, lui demandaient: « Seigneur, voulez-vous que nous ordonnions au feu du ciel de descendre sur eux et de les dévorer; » ce roi des anges leur répondit avec une douceur et une mansuétude ineffable: « Vous ne savez pas quel esprit habite en vos âmes, puisque vous tenez ce langage.

Le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les âmes, mais pour les sauver. » C'est de la sorte que le Sauveur s'est conduit en ce monde tandis qu'il parcourait son propre royaume ; ce qui inspirait à un prophète ravi d'étonnement les paroles suivantes : « Pourquoi, Seigneur, êtes-vous comme un étranger sur la terre, et comme un voyageur qui cherche un lieu où il puisse goûter le repos ? » *Jerem. xiv.*

Quelque nombreuses qu'aient été les courses du Fils de Dieu, nous ne voyons pas qu'il se soit jamais servi d'une monture, excepté, lors de son entrée à Jérusalem. *Matth. xxi.* Il cheminait toujours à pied, et s'il faut s'en rapporter à quelques pieux auteurs, souvent sans chaussure. Puisqu'il ordonnait à ses disciples de ne pas prendre de chaussure, quand ils allaient prêcher l'Evangile, il est à croire qu'il leur en donnait le premier l'exemple. Que ceci doive être pris à la lettre, on le conclut de cette question que Jésus adressait à ses apôtres, au moment de la passion : « Quand je vous ai envoyés sans bourse et sans chaussure, est-ce qu'il vous a manqué quelque chose ? Et ils dirent : non. » *Luc. xxii, 35-36.* Par où il semble que ce texte doive être pris en son sens propre et non en un sens spirituel. De même, si Madeleine put arroser ses pieds de ses larmes, les essuyer de ses cheveux, les oindre de parfums, il est vraisemblable qu'elle le fit sans en avoir préalablement ôté la chaussure. Or, que ne devait pas souffrir le Sauveur dont le corps était si délicat dans les chemins raboteux qu'il avait à parcourir, avec un si pauvre appareil et si peu de précautions ? L'Apôtre insiste dans une de ses épîtres sur les peines que lui ont coûtés ses voyages. II *Corinth. xi.* Sans doute que le divin Maître en endura autant qu'en endurèrent plus tard ses disciples ; et que, résolu à souffrir une mort plus cruelle que leur mort, il ne voulut pas mener une vie moins éprouvée.

Et des outrages et des persécutions auxquels il fut en butte, qu'en dirons-nous ? Comme nous le rappellions tout à l'heure, ici on voulait le garrotter, ici le lapider, là le précipiter, ailleurs l'enchaîner comme un furieux ; en un autre endroit on le chassait de la synagogue et de l'assemblée publique. *Marc. iii, Luc. iv.* Pourquoi vous plaindre, mon frère, si le monde suit à

vosre égard sa marche accoutumée , et s'il vous poursuit de ses mauvais traitements ? N'en a-t-il pas fait autant à l'égard du Fils de Dieu ? Voudriez-vous qu'il observât quelque mesure envers les serviteurs , quand il n'en a gardé aucune envers leur Maître ? Si l'on a donné le nom de Bézélzébub au chef de la famille , à plus forte raison , nous dit le Sauveur lui-même , donnera-t-on ce nom aux gens qui en font partie ? *Matth. x.* Comme s'il nous tenait ce langage : L'on n'a pas ménagé l'injure à votre Maître qui disposait toutes choses avec tant de sagesse et de prévoyance , qui pesait dans la balance de la prudence la plus parfaite ses paroles et ses œuvres ; à quoi donc faudra-t-il vous attendre , vous qui êtes si loin de posséder autant de grâce et autant de sagesse ? — Le parfait chrétien ne devrait-il pas être couvert de confusion , s'il était lui-même traité favorablement par le monde quand le monde a traité si mal son Seigneur ? Les chiens aboient contre les étrangers , et non contre les habitants de la maison ; et celui-là se regarderait comme étranger au monde , que le monde laisserait en paix ! Comment nous estimer les disciples du Christ , les enfants d'un tel père , les membres d'une telle tête , si nous ne reproduisons pas ce caractère frappant et continuel de sa vie ?

Voilà donc , ô mon âme , le miroir où tu peux te considérer , le remède souverain à l'aide duquel tu guériras toutes tes plaies : ce sont la vie et les exemples de ton Sauveur. O remède qui venez à bout de tous les maux , s'écrie saint Augustin , qui abaissez les choses élevées , qui substituez la force à la faiblesse , qui retranchez les superfluités , qui redressez tout ce qui est contourné et sans rectitude ! N'est-il pas incurable l'orgueil qui résiste à l'exemple de l'humilité du Fils de Dieu ? N'est-elle pas incurable l'avarice qui résiste à l'exemple de la pauvreté du Fils de Dieu ? Comment calmer l'irascibilité que ne calmera pas la mansuétude du Fils de Dieu ! Mais , sur toutes choses quel sera le cœur assez insensible pour n'être pas embrasé par de tels bienfaits de charité et d'amour ? Tous ces avantages , nous les trouverons dans ce parfait et sublime modèle. Nous y trouverons des sujets de considération et d'imitation ; nous y trouverons de quoi pleurer , de quoi nous réjouir , de quoi nous émerveiller , de quoi nous

consoler, de quoi guérir nos blessures , de quoi nous encourager mutuellement à aimer celui qui nous a tant aimés lui-même, et qui a souffert pour nous tant d'épreuves.

CHAPITRE X.

De la conduite du Sauveur envers quatre pécheresses ; envers la Samaritaine, la femme adultère, la Chananéenne et Marie-Madeleine.

I.

De la conduite du Sauveur envers la Samaritaine.

La miséricorde étant , parmi les vertus du Sauveur, celle qui éclate le plus, et celle que sa première venue en ce monde a mise principalement en évidence , nous mentionnerons ici la conduite miséricordieuse dont il a usé envers quatre pécheresses. La première qui se présente est la Samaritaine.

Considérez d'abord la familiarité avec laquelle le Maître de l'univers, la parole et la sagesse éternelle du Père , se met à parler à une femme qui venait puiser de l'eau , et à une femme samaritaine , à une femme de cinq maris , à une femme d'une telle grossièreté d'esprit et d'une telle ignorance qu'elle ne comprenait presque rien aux choses spirituelles. Voyez nonobstant avec quelle douceur il lui adresse la parole , avec quelle discrétion il l'instruit , avec quelle compassion il dissipe ses illusions , avec quel art merveilleux et quelle clarté il lui découvre qui il est. A peine trouverez-vous dans l'Evangile un autre passage où Jésus déclare qu'il est le Christ aussi ouvertement qu'il le fait dans celui-ci , en disant : « C'est moi , celui-là même qui te parle. » *Joan.* iv, 26. Ainsi, l'adorable mystère qui est resté si longtemps caché à la plus grande partie du monde, est annoncé sans figure et sans voiles à une femme qui réunissait tant de bassesses. Qu'elle est grande la libéralité, la miséricorde de ce Dieu qui favorise de tant de grâces une personne qui le demandait et qui le méritait si peu ! O tendresse et clémence de notre Sauveur ; comme vous vous communiquez aux hommes, et comme vous appelez et attirez à vous les pécheurs ! Oh ! non, Seigneur, vous ne vous déro-

berez pas à ceux qui vous cherchent de tout leur cœur, après vous être montré et offert si libéralement à qui ne vous cherchait pas. Quels mérites pouvait alléguer une femme qui avait eu cinq maris et qui de plus était Samaritaine ? Quel droit avait-elle à votre grâce, elle qui était sortie de sa maison, pour venir puiser de l'eau et non pour chercher votre grâce ? Et voilà qu'en venant uniquement remplir sa cruche à un puits, elle rencontre la source même de la vie, et elle en boit avec tant d'abondance qu'elle est transformée de Samaritaine en évangéliste.

Ce qui ne mérite pas moins notre attention dans ce trait de l'Evangile, c'est le repos de Jésus-Christ. Fatigué du chemin, raconte l'Ecrivain sacré, il s'était arrêté près de la fontaine ; car c'était environ l'heure de midi : « Et il était assis de la sorte. » *Joan.* iv, 6. Qu'est-ce à dire *de la sorte* ? Comme s'il eût été un des habitants d'alentour ; comme s'il eût été un voyageur et un passant ordinaire ; comme s'il n'eût pas été le repos des anges, la nourriture du monde, la gloire des bienheureux. Il était là seul, accablé de tant de lassitude, brûlé par le soleil, les pieds gonflés par la marche, tourmenté par la fatigue de la course, par la faim et la soif comme le plus pauvre et le plus faible des hommes. Bienheureux celui qui venant en cette circonstance à passer en ce lieu, à la vue de la lassitude et des courses de ce grand Dieu, se fût approché humblement de lui, et lui eût parlé en ces termes : Seigneur, quelle est cette vie que vous menez ? où allez-vous ? que cherchez-vous, au prix de tant de fatigues et de voyages ? pourquoi une semblable existence ? pourquoi aller de ville en ville, de province en province, de Judée en Galilée, et de Galilée en Judée, sans que les difficultés de la route et les contradictions du monde vous détournent de votre dessein ? Jamais vous ne vous arrêtez ; jamais vous ne goûtez seulement une heure de repos : le jour vous marchez, et la nuit vous la passez en prières. Quel trésor cherchez-vous donc au prix de tant de peine ?

Ce qu'il aurait répondu à ces instances, c'est que, en sa qualité de bon pasteur, il était à la recherche de la brebis égarée. Désolé par la disparition et la perte de sa brebis, aucune peine, aucune fatigue ne lui coûtait, pourvu qu'il la ramenât au bercail. Re-

garde, ô mon âme, les pas, les fatigues que tu as coûtés à ce compatissant Seigneur, et ce qu'il a dû faire pour te reconduire à son Père. Avec quel zèle, avec quel empressement il te cherchait, lui qui s'exprimait de la sorte par la bouche du Roi-Prophète : « Je n'accorderai pas de sommeil à mes yeux, ni de repos à mes paupières, avant que j'aie trouvé une place au Seigneur, un tabernacle au Dieu de Jacob. » *Psalm. cxxxi, 4-5*. Il disait aussi en la personne d'Isaïe : « Vous m'avez rendu esclave par vos péchés; vous m'avez assujetti à la peine, à cause de vos iniquités. » *Isai. xlii, 24*.

Procurer de toutes les manières le salut de nos âmes et la gloire de son Père, telle était donc la vie du Sauveur, son bonheur, son repos et son trésor. Aussi quand ses disciples furent de retour et qu'ils lui offrirent de la nourriture, ce très-doux maître leur répondit : « J'ai à prendre une autre nourriture que vous ne connaissez pas. » Ses disciples ne comprenant pas ce langage, animés qu'ils étaient d'un autre esprit, le Seigneur ajouta : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé, d'accomplir l'œuvre qu'il m'a confiée. » Comme s'il eût dit : Ma nourriture, ma félicité à moi, sont d'exécuter ce que veut mon père, et de répandre en tous lieux sa gloire.

Heureux celui qui peut prononcer ces paroles de tout son cœur; celui qui est affamé et altéré de la justice, qui désire l'honneur de Dieu et le bien du prochain à tel point qu'il ne tient plus compte de ses propres avantages; celui qui, dans la nécessité et la pauvreté la plus profonde, s'estime content pourvu que ses humiliations et ses misères contribuent à la gloire de Dieu et au bien de ses frères.

II.

De la femme prise en adultère.

Si le Fils de Dieu usa d'une grande miséricorde envers la Samaritaine, il usa d'une miséricorde non moins admirable envers la femme prise en adultère. Les pharisiens l'ayant mise en sa présence et lui ayant rappelé la loi qui condamnait la femme coupable à être lapidée, Jésus se baissa et se mit à écrire sur le sol

une telle sentence que chacun des assistants prit le parti de disparaître et de se désister de son accusation. La femme étant restée seule, le Sauveur lui demanda : « Femme, où sont les gens qui t'accusaient? Personne ne t'a condamnée? — Personne, Seigneur, répondit-elle. — Je ne te condamnerai pas non plus, repartit Jésus-Christ, va-t'en en paix et ne pêche plus. » *Joan. viii.*

O douces paroles! ô bouche adorable! ô entrailles miséricordieuses! En vérité, Seigneur, vos lèvres sont un rayon de miel, et votre langue distille le miel et le lait. O véritable Agneau, vous n'avez ni fiel ni armes pour faire à qui que ce soit le moindre mal! Saint Jean-Baptiste a bien raison de vous donner ce nom d'agneau; saint Jean l'évangéliste a bien raison de vous donner le même nom dans toute son *Apocalypse*. De même qu'ils portent tous deux le même nom, ils vous désignent tous deux par le même nom; car le Saint-Esprit leur avait fait entendre votre incomparable mansuétude. Et la condition du Père céleste n'est pas différente de la vôtre; en ceci comme en tout le reste vous êtes son fils et son image, et quiconque vous voit, voit votre Père. Le Prophète avait expérimenté sa mansuétude et sa miséricorde quand il disait : « Le Seigneur est plein de douceur et de droiture; c'est pourquoi il donnera sa loi à ceux qui heurtent contre les obstacles du chemin. Il dirigera les justes dans la justice, il enseignera ses voies aux âmes remplies de douceur. » *Psal. xxiv. 8-9.* Une autre fois, ravi de la bonté et de la suavité souveraine de son Dieu, David s'écrie tout à coup au début d'un psaume : « Que le Dieu d'Israël est bon envers ceux qui ont le cœur droit! » *Psal. lxxii, 1.*

A l'appui de la présente doctrine, nous rappellerons une observation judicieuse de saint Augustin sur le passage où l'Évangéliste rapporte que les pharisiens traduisirent la femme adultère devant le Sauveur, pour le mettre lui-même en accusation. Quel était leur dessein? Quelle raison avaient-ils? En quoi le divin Maître était-il responsable des péchés d'autrui? Voici la réponse de saint Augustin : La douceur et la miséricorde qui brillaient dans toute la personne du Sauveur, dans ses paroles, dans ses œuvres, dans son genre de vie étaient tels; et telle était d'autre

part la réputation que lui avaient acquise en toute la contrée ses nombreux bienfaits, qu'il semblait impossible à ces cœurs tout pleins de venin et de noirceur qu'il laissât tomber de sa bouche, doux et bon comme il était, des paroles de sang et une sentence de mort, alors même que la loi l'exigerait : ce qui, à leur avis, les autoriserait à l'accuser d'avoir transgressé les préceptes divins. C'était donc la bonté du Seigneur qui fournissait à ces scélérats l'occasion de ce nouveau piège. Mais la sagesse de Dieu l'emporta sur leur malice, et le serpent de Moïse dévora les serpents des magiciens. *Exod. vii.* Le divin Maître conduisit si bien cette affaire que la femme s'en alla pardonnée, et ses accusateurs condamnés et confus. *S. Aug. in Joan. tract. xxxiii.*

Les âmes scrupuleuses et sujettes au découragement trouveront ici un puissant motif de confiance. Elles apprendront, non certes à se négliger au service du Seigneur, qui mérite d'être aimé et servi avec d'autant plus de zèle qu'il est meilleur, mais à compter sur lui, mais à lui présenter sans crainte leurs prières et leurs gémissements, au lieu de s'abandonner à la tiédeur, à l'angoisse, à l'esprit de tristesse lorsqu'elles commettront quelques-unes de ces fautes légères qu'il est impossible d'éviter en cette vie. Le remède à tous leurs maux, qu'elles le sachent bien, c'est du plus miséricordieux des maîtres qu'elles le doivent attendre. Il est incontestable, en effet, qu'il ne s'est pas dépouillé dans le ciel de la tendresse et de la miséricorde qu'il manifestait sur la terre; et puisque la femme adultère sortit libre de ses mains, il en sera ainsi des fidèles qui auront recours à lui avec un vif repentir de leurs fautes passées et le bon propos de se corriger à l'avenir.

Ici encore les personnes désireuses de marcher sur les traces de Jésus-Christ rencontreront une occasion excellente de l'imiter. Le Sauveur ayant poussé si loin ces vertus, il doit en être de la sorte de celui qui se propose de lui ressembler. Ce n'est pas un mince honneur pour le serviteur de se rapprocher de son maître dans une des choses qui lui sont le plus à cœur et qui brillent en lui d'une splendeur particulière. Remarquez d'ailleurs que la mansuétude est la vertu privilégiée des justes, comme le vice opposé est le vice privilégié des méchants. La figure de cette vé-

rité nous est offerte par la différence qui existait entre Jacob et Esaü, quoique issus du même enfantement. Jacob est la figure des justes; Esaü, celle des méchants. Il est écrit de celui-ci qu'il était couvert de poils et velu; de celui-là, qu'il avait la peau extrêmement douce au toucher; ce qui représente, d'un côté, la rudesse et la dureté des méchants; de l'autre, la douceur des bons et leur mansuétude. *Genes. xxv, xxvii.*

III.

De la Chananéenne.

L'histoire de la Chananéenne est racontée par l'évangéliste saint Matthieu en ces termes :

« Jésus, étant sorti de la terre de Judée, se retira dans le pays de Tyr et de Sidon.

» Et voilà qu'une femme Chananéenne, venant de ce pays, s'écria et lui dit : Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David; ma fille est horriblement tourmentée par le démon.

» Jésus ne lui répondit pas un seul mot. Et ses disciples s'étant approchés le suppliaient, disant : Renvoyez-la, car elle crie derrière nous.

» Et Jésus répondant leur dit : Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël.

» Mais la femme vint et l'adora, disant : Seigneur, venez à mon aide.

» Et Jésus répondant dit : Ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.

» Mais elle repartit : Oui, Seigneur; mais les chiens aussi mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître.

» Alors Jésus répondant, dit : O femme, votre foi est bien grande ! qu'il vous soit fait selon votre désir : et sa fille fut guérie à l'heure même. » *Matth. xv, 21-28.*

Ce récit de l'écrivain sacré nous découvre un nouvel aspect de la miséricorde du Sauveur tout aussi remarquable que le précédent, quoiqu'il ne semble pas en être ainsi en apparence. Une réflexion soutenue nous y montrera quatre grâces signalées accordées par le Seigneur à la Chananéenne, et à nous tous en sa

personne. La première fut d'écouter sa prière, et d'accomplir ce qu'elle demandait, à savoir, la guérison de sa fille. La seconde fut de louer et d'exalter sa foi par cette exclamation : O femme, votre foi est bien grande ! Qu'il vous soit fait selon votre désir. La troisième fut que le Seigneur, tout en la repoussant extérieurement, l'attirait intérieurement, et inspirait à son âme cette foi et cette persévérance qui l'entraînaient jusqu'à l'importunité. La foi est le premier des dons de Dieu ; à plus forte raison faudrait-il voir un don de Dieu dans la foi remarquable de cette femme. La quatrième grâce fut que la miséricorde dont il usa envers elle s'adressait à nous également. C'est un exemple par lequel le Seigneur nous invite à persévérer dans la prière, nous enseignant qu'il ne faut pas perdre confiance si nous ne sommes pas exaucés promptement, et que si nous persistons avec la Chananéenne dans notre demande, nous serons infailliblement écoutés comme elle l'a été. Par où l'on voit combien ce trait de miséricorde l'emporte sur le précédent ; ce dernier ne concernait qu'une femme adultère, l'autre concerne l'Eglise entière, à laquelle il apprend l'esprit et la manière d'agir du Seigneur, et qu'il encourage à persévérer dans la prière, encore qu'au commencement elle ne reçoive aucune faveur.

Mais puisque la Chananéenne nous est présentée comme un modèle que nous devons imiter dans nos prières, il sera bon d'examiner en quoi consistera cette imitation. Il n'y a du reste presque aucun des avis relatifs à cette matière qui ne se tourne en leçon dans le présent exemple.

I.

Des principales qualités à remarquer dans la prière de la Chananéenne.

La première leçon que nous donne l'exemple de cette femme, c'est de recourir à Dieu en toutes nos tribulations et en tous nos besoins. Quoique infidèle et esclave des démons, ce n'est pas, observe Origène, aux démons qu'elle eut recours, ni aux hommes en rapport avec eux ; c'est au véritable Sauveur, au véritable réparateur du monde. Le caractère de la prière est d'être un remède souverain à tous les maux. C'est l'éloge qu'en faisait un des Pères

de l'antiquité chrétienne, au témoignage de Théodoret. Les médecins, disait-il, employaient des remèdes aussi différents que les maladies elles-mêmes; ces remèdes-ci pour ces maladies-ci, ces remèdes-là pour telles autres. Mais le chrétien possède un remède universel et souverain pour tous ses maux, la prière fervente et persévérante, qui ne revient jamais sans avoir produit quelque fruit.

Bien que nous ayons déjà parlé en plusieurs endroits des conditions requises pour rendre nos prières efficaces, nous ne pouvons nous empêcher de dire quelques mots des trois qualités principales d'une parfaite prière, signalées par saint Bonaventure dans la prière de la Chananéenne. *D. Bonav. Medit. de vita Christ.* La première, laquelle valut à cette femme un éloge particulier, est la foi. On attribue communément à la foi la vertu d'obtenir du Seigneur les faveurs qu'on lui demande : « Quoi que vous demandiez dans vos prières, disait le divin Maître, croyez qu'on vous l'accordera, et vous serez exaucés. » *Marc. xi, 24.* Entre autres raisons, on peut donner celle-ci, que la foi dont il est question supposant une ferme confiance en la bonté et en la miséricorde de Dieu, elle est une des choses qui procurent à Dieu le plus d'honneur et de gloire. Or, Dieu tient à honorer quiconque l'honore, et à glorifier quiconque le glorifie.

Pour plus de clarté, souvenons-nous qu'il y a deux manières d'honorer; l'une consiste dans les paroles, l'autre dans les œuvres. Un médecin peut faire en paroles l'éloge du spécifique qu'il a composé, lequel, à son jugement, doit neutraliser tout poison. Il en fera l'éloge en action, s'il se laisse piquer par une vipère, et si, après avoir appliqué sa recette, il est complètement guéri. On comprend aisément la supériorité de cette seconde espèce d'éloge sur la première : elle est beaucoup plus sûre et certaine; tandis qu'elle fournit des garanties, l'autre n'en fournit pas du tout : celle-ci est toute en paroles; celle-là se traduit par des faits; en sorte qu'elles sont séparées par toute la distance qui sépare la parole de l'action.

Or, c'est par ses actes que la foi glorifie la bonté et la miséricorde de Dieu, lorsqu'elle nous communique au milieu des dan-

gers et des combats une assurance et une sécurité inébranlables, lorsqu'il lui suffit de cette garantie pour entreprendre des œuvres difficiles, et qu'elle distribue ce qu'elle possède aux pauvres, dans la certitude et dans la confiance que la bonté du Seigneur ne fera jamais défaut à quiconque espère en lui et s'expose pour son amour aux épreuves et aux besoins. Mais ils sont en petit nombre ceux qui atteignent ce degré de confiance. Aussi bienheureux celui qui y est arrivé ! Ce fut la condition de la Chananéenne qui, quoique repoussée et rebutée par le Seigneur, ne laissa pas de compter sur sa bonté et sa miséricorde. Et voilà pourquoi le Seigneur la félicita de sa foi par ces paroles : « O femme, votre foi est bien grande : qu'il vous soit fait selon votre désir. » Chose remarquable, nous ne trouvons dans l'Évangile tout entier que deux exclamations de ce genre, et toutes deux concernant à peu près le même sujet. Indépendamment de celle que lui inspira la Chananéenne, le Seigneur dit un jour, à propos d'un homme qui paraissait n'avoir aucune foi : « O génération incrédule et perverse, combien de temps encore serai-je avec vous ! » *Matth. xvii, 16.* Ces deux exclamations montrent suffisamment combien d'un côté la foi appuyée sur la confiance lui est agréable, et de l'autre combien il aime peu la défiance et l'incrédulité.

La seconde qualité qui doit accompagner la prière est l'humilité. Cette qualité dont nous avons parlé à plusieurs reprises, ne fit pas défaut à la prière de la Chananéenne. Le Sauveur eut beau l'abreuver d'amertumes, donner le nom de chiens à ses compatriotes, ajoutant qu'il ne fallait pas enlever le pain aux enfants pour le donner aux chiens ; cette femme, s'emparant de cette qualification, demande à ce titre qu'on ne lui refuse pas ce qu'on ne refuse pas à ces animaux, c'est-à-dire les miettes qui tombent de la table du maître : humilité qui plut tant au Sauveur, que, d'après le récit de saint Marc, il lui répondit aussitôt : « A cause de ce langage, retirez-vous, car le démon vient d'abandonner votre fille. » *Marc. vii, 29.*

La troisième qualité qui nous permet d'obtenir aisément ce que nous demandons, est la persévérance. La Chananéenne nous en donne encore un exemple touchant. Quelque décourageantes que

fussent les paroles du divin Maître, elle n'en persista pas moins à prier et à importuner jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'objet de ses désirs. Cette qualité est indispensable pour rendre nos prières fructueuses. Souvent Dieu diffère de nous accorder ses grâces, afin d'augmenter la vivacité de nos désirs, et de nous donner de ses faveurs une haute estime. On les conserve alors avec plus de soin, et on en témoigne à son bienfaiteur plus de reconnaissance. En même temps l'occasion nous est fournie d'exercer notre foi, notre humilité, notre patience et notre espérance, comme nous le voyons clairement dans l'histoire de la Chananéenne. S'il n'y avait pas pour nous en cette conduite de véritables avantages, pourquoi cette bonté infinie, que ses libéralités n'appauvrissent jamais, ne nous accorderait-elle pas sur le champ ce que nous en implorons ? S'il diffère, c'est évidemment dans notre intérêt ; et s'il veut que nous ne soyons jamais affranchis du besoin, c'est afin de nous tenir dans l'humilité et que nous trouvions un motif et un aiguillon incessant de converser avec lui par la prière et de lui soumettre nos nécessités, dans l'utilité incomparable que nous retirons de ce genre de communication. « Celui qui s'attache à Dieu, disait l'Apôtre, devient un même esprit avec lui. » 1 *Corinth.* vi, 17. Que l'âme pieuse ne se décourage donc pas lorsqu'elle ne sera pas aussitôt exaucée ou consolée ; qu'elle attende patiemment la visite du Seigneur ; car il viendra certainement, et il ne différera pas. Plaise à sa miséricorde que l'homme réponde aussi promptement à son appel, qu'il répond lui-même au nôtre ! nous tardons beaucoup plus à venir à lui que lui à venir à nous. Quand l'époux des Cantiques appelle l'épouse, il le fait à quatre reprises : « Revenez, revenez, Sunamite ; revenez, revenez, afin que nous jouissions de votre vue. » *Cantic.* vi, 12. Mais quand l'épouse appelle l'époux, il lui suffit d'un seul mot : « Revenez, mon bien-aimé, avec la légèreté du chevreuil et du jeune faon sur les monts de Béthel. » *Cantic.* ii, 17. Figures par lesquelles le Saint-Esprit nous enseigne son empressement à nous exaucer et notre paresse à l'écouter.

II.

De ce que nous devons, à l'exemple de la Chananéenne, demander dans la prière.

Après nous avoir enseigné la manière dont il nous faut prier, et les qualités qui doivent orner notre prière, la Chananéenne nous enseigne encore ce que nous devons demander. Elle demanda que sa fille fût délivrée de l'obsession et de la cruauté du démon : nous devons, nous, demander principalement la victoire sur nos appétits, la mortification de nos passions, à l'aide desquelles Satan tourmente et obsède cruellement nos âmes. Nos bourreaux les plus cruels sont, ne nous y trompons pas, nos passions et nos appétits : ils nous font désirer mille choses impossibles à obtenir ; et parce que nous ne les obtenons pas, ils nous laissent en proie au chagrin et à la tristesse.

De là, pour le serviteur de Dieu, l'obligation de joindre à la prière l'exercice de la mortification, de s'efforcer constamment de dompter ses appétits, et à cet effet d'implorer grâce et faveur en s'écriant avec la Chananéenne : « Ayez pitié de moi, Seigneur. Mon âme est horriblement tourmentée par le démon ; il ne cesse de me faire la guerre, de me troubler, de me torturer en soufflant le désordre parmi mes passions et mes appétits. » L'homme unira de cette manière l'encens et la myrrhe, la mortification et la prière ; et il sera à l'abri de l'illusion où tombent de nos jours un grand nombre de personnes. Beaucoup de chrétiens aujourd'hui, tout en se consacrant avec un soin particulier à l'exercice de l'oraison, négligent la mortification de leurs appétits et de leurs volontés propres. Or, l'oraison ne sera jamais bien fructueuse, séparée de ce dernier exercice ; et nul ne parviendra à faire la volonté divine avant d'avoir renoncé premièrement à sa volonté.

Qu'elle est digne d'envie l'âme qui, aux trois conditions de la prière indiquées dans l'article précédent, à la foi, à l'humilité, à la persévérance, joindra la mortification de ses penchants : elle obtiendra du Seigneur tout ce qu'elle désirera, et elle le trouvera chaque fois qu'elle le cherchera. De même que les apôtres intercédèrent en faveur de la Chananéenne, son bon ange intercédera en sa faveur et décidera le divin Maître à exaucer ses demandes.

Voici comment saint Bernard développe ce premier effet et ce premier fruit que nous retirons de l'oraison. *D. Bernard. Serm. v. Quadrages.*

« Je ne puis jamais parler de l'oraison, sans que de semblables pensées retentissent en mon âme : que signifie ceci, que plusieurs, malgré leur persévérance dans l'oraison, n'en retirent cependant aucun fruit ? Tels que nous arrivons à l'oraison, tels, après, nous nous retirons. Rien ne répond à nos demandes ; aucune faveur ne vient récompenser notre attente. — Tenez-vous-en, mon frère, au jugement de la foi, et non à celui de l'expérience, la foi est infaillible ; l'expérience nous induit en erreur. Or, que vous assure la foi, sinon ce que vous assurait le Fils de Dieu, par les paroles suivantes : « Quoi que vous demandiez dans vos prières, croyez que vous le recevrez, et on vous l'accordera. » *Marc. xi, 24.* Conséquemment, que nul d'entre vous ne fasse peu de cas de l'oraison : je l'affirme hautement, celui à qui nous nous adressons n'y attache pas une légère importance ; avant même qu'elle sorte de notre cœur, il l'a déjà écrite sur son livre. Nous pouvons espérer à coup sûr l'une de ces deux choses, ou qu'il nous octroiera ce que nous implorons, ou qu'il nous octroiera un bienfait encore plus salutaire. Comment saurions-nous ce qui nous est le plus utile ? Plein de compassion pour notre ignorance, le Seigneur nous donne ce qui nous convient le mieux. Est-ce à dire, lorsque nous lui demandons tout le contraire, qu'il ne nous écoute pas ? Non ; mais il nous répond par une faveur supérieure : semblable à un père qui, son enfant réclamant un couteau et du pain, lui donnera le pain rompu, et lui refusera le couteau. »

Le premier effet de la prière est donc d'être efficace ; effet qu'elle produit de concert avec l'intercession de notre ange gardien. Elle possède encore pour effet de réjouir notre cœur, de le fortifier, en le comblant de dévotion, de ferveur, et des consolations de l'Esprit-Saint. Écoutons saint Bernard sur ce sujet : « Les personnes, dit-il, qui s'adonnent spécialement à l'oraison, expérimentent ce que j'avais il n'y a qu'un instant. Il nous arrive plus d'une fois de nous approcher de l'autel et de nous mettre en prière avec tiédeur et sécheresse : et à mesure que nous

persévérons en ce saint exercice, la grâce de la dévotion nous pénètre toût à coup, le cœur s'embrase, et les entrailles sont inondées des flots croissants de la piété. Et sans les limites étroites du vase qui reçoit le lait délicieux de cette suavité spirituelle, la source divine ne cesserait pas de s'y répandre. » *D. Bernard. Serm. ix. Sup. Cantic.*

Le secours de notre bon ange ne sert pas moins à assurer ce second et très-important effet de la prière qu'à assurer le précédent. Quoiqu'il me fût aisé de citer à l'appui de cette doctrine de nombreux exemples, je me bornerai à rapporter ce que le pieux saint Bernard disait de lui-même, *Serm. xxxi, Sup. Cantic.* : « Souvent, mon âme après avoir longtemps soupiré; après avoir prié sans relâche, après avoir été tourmentée des plus vifs désirs, a vu venir au-devant d'elle le bien-aimé, objet de ses soupirs; et la consolation que cette visite lui faisait goûter, la portait à s'écrier avec le Prophète : « Vous êtes bon, Seigneur, pour ceux qui espèrent en vous, pour l'âme qui vous recherche. » *Thren. III, 25.* Mais l'ange, qui fait partie du cortège de l'Epoux, et qui a pour mission spéciale de ménager cette visite et cette entrevue secrète, et d'en être le témoin, comme il est heureux de cela, comme il s'associe à la joie de cette âme ! Il se tourne vers le Seigneur et lui dit : « Merci, Dieu de majesté, parce que vous avez accompli le désir de son cœur. » Puis s'adressant à l'âme il ne cesse de l'aiguillonner par de secrètes inspirations et de dire : « Cherche tes délices dans le Seigneur, et il t'accordera tes plus chers désirs. » *Psalm. xxxvi, 4.* « Espère en Dieu, et observe ses voies. » *Ibid. 5.* « S'il tarde un peu, compte néanmoins sur lui; car il viendra certainement, et il ne différera pas. » *Habac. II, 3.* Se tournant de nouveau vers Dieu, il le prie au nom de l'âme fidèle de la manière suivante : « Comme le cerf soupire après la source des eaux, ainsi cette âme soupire après vous, Seigneur. » *Psalm. xli, 4.* « Elle n'a cessé de penser à vous durant la nuit; et dès l'aurore elle a soupiré après vous du plus profond de ses entrailles. » *Isaï. xxvi, 9.* « Voyez, ô mon Dieu, durant le jour entier elle tient ses mains étendues vers vous. — Ecoutez-la, Seigneur, avec miséricorde, car ses cris vous implorent. » *Psalm. lxxxvii, 10.* D'une

fidélité éprouvée, et connaissant les sentiments des deux parties, l'ange cherche uniquement la gloire de son Maître et non sa propre gloire : il s'interpose officieusement entre l'âme aimante et celui qu'elle aime, offrant à ce dernier les désirs de celle-là, à celle-là les dons de celui-ci ; ranimant l'une et fléchissant l'autre. Comme il est membre de la maison du Roi des rois, et l'un des habitués de son palais, il ne craint pas qu'on lui ferme la porte ; et chaque jour il contemple la face du Père. »

IV.

De la conversion de Marie-Madeleine.

Encore que des chemins nombreux et divers conduisent au ciel, tous en définitive se ramènent à deux, le chemin de l'innocence et celui de la pénitence, l'un propre à ceux qui n'ont jamais péché, l'autre propre à ceux qui, ayant commis le péché, l'ont cependant expié par le repentir. De ces deux chemins, le premier fut celui de la très-sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste, et de quelques autres justes à qui le péché mortel n'a point été connu ; le second est le chemin qui convient au reste des hommes. En dehors de ces deux voies, il n'y en a pas d'autres : l'innocence ou la pénitence, tel doit être le partage de ceux qui veulent opérer leur salut.

Un guide étant indispensable pour tout chemin, la sagesse divine a chargé deux excellents guides de nous conduire dans ces deux chemins-ci. Ces deux guides, au témoignage de l'Eglise, sont deux Marie ; *in offic. beat. Mar. Magdal.* Marie, mère du Sauveur, est notre miroir d'innocence ; Marie-Madeleine est notre miroir de pénitence. D'après cela, tous ceux qui cheminent dans la voie de l'innocence, supposé que cette voie ne soit pas déserte, doivent porter les yeux sur la première de ces Marie, afin de voir s'ils sont dans la bonne route. Tous ceux au contraire qui cheminent dans la voie de la pénitence doivent porter les yeux sur la seconde Marie, et voir s'ils possèdent un peu de son esprit si ardent, de sa douleur si grande, de sa foi si vive, de son amour et de son mépris du monde : de la sorte ils jugeront de la valeur de leur pénitence ; car s'ils ne trouvent en eux aucune de ces condi-

tions, c'est qu'il n'y a pas en eux de pénitence véritable. Telle paraît être la pénitence de ces chrétiens qui, à peine se sont-ils confessés, se hâtent de retourner à leurs prévarications d'autrefois. Voulez-vous donc savoir ce qu'est en réalité votre pénitence, faites-en la comparaison avec la pénitence de Madeleine, et ne vous en rapportez pas à votre vaine appréciation. Pour mieux nous rendre compte de cette importante question, il est nécessaire d'examiner comment Notre-Seigneur répand dans les âmes l'esprit d'une véritable pénitence, et comment il accomplit ce merveilleux changement d'une vie mauvaise en une bonne vie : nous aurons ainsi l'explication satisfaisante du prodige qu'il a accompli en Marie-Madeleine.

I.

Comment le Seigneur répand dans les âmes l'esprit d'une véritable pénitence.

C'est une sentence commune chez les philosophes, que les merveilles dont ils étaient les témoins ont conduit les hommes à la philosophie, c'est-à-dire qu'à force de contempler les choses merveilleuses de la création, et d'en être ravis, ils en sont venus à rechercher les causes de ces merveilles; et, ces causes une fois trouvées, à trouver et à constituer la science elle-même : la science n'étant autre chose que la connaissance des faits et de leurs causes. Voilà comment le spectacle des éclipses solaires, des phases de la lune, et l'étonnement que produisait ce spectacle, ont donné naissance à la philosophie. Or, la conversion de la bienheureuse Madeleine nous fournit l'occasion d'une recherche non moins intéressante. Il s'agit, en effet, d'un fait des plus surprenants, d'une des conversions les plus rares qui aient jamais été, de la transition d'un état de malice extrême à l'état d'une parfaite vertu.

Le vice de la chair dans lequel cette femme était plongée, entraîne trois déplorables conséquences. La première, selon saint Thomas, est l'aveuglement intellectuel; la véhémence de la passion enlevant au jugement toute vigueur et couvrant de ténèbres la raison. II II, xxxv, 6, *in corp.*; ciii, 5. La seconde conséquence est la dureté de cœur qui rend l'homme insensible pour les choses spirituelles. La sensibilité du cœur naissant des lumières

et des considérations de l'intelligence, l'obscurcissement de celle-ci a pour contre-coup l'endurcissement de celui-là. En outre, ce vice consume tout ce qu'il pourrait y avoir de bon dans l'âme : non-seulement, il dépouille de tous les biens de la grâce ; il dépouille même des biens de la nature, comme le prouve l'exemple de ces malheureuses qui ont perdu, avec la grâce divine, toute pudeur, toute honte, toute retenue et tout honneur.

Les conséquences du vice de la chair, étant telles, n'est-ce pas vraiment surprenant qu'une pénitence aussi parfaite dans une femme tombée si bas ! D'où sont venues cette lumière et cette connaissance de Dieu en son entendement couvert naguère de ténèbres épaisses ! Comment une telle abondance de larmes s'est-elle produite, là où le cœur était si endurci ! Et cette foi, cette charité, cette humilité, cette confiance, cette piété, ce mépris du monde, cette foule de vertus poussées si loin, comment ont-elles germé dans un cœur livré tout à l'heure aux ardeurs dévastatrices du vice ? Que saint Pierre nous eût donné l'exemple de larmes et d'une pénitence semblables après son reniement, nous n'en serions pas beaucoup étonnés. La connaissance qu'il avait du Seigneur, les nombreux et éclatants prodiges dont il avait été témoin lui faisaient d'autant plus sentir la gravité de sa faute qu'il appréciait mieux le bien qu'il avait perdu. Mais de voir une femme dans l'ignorance complète de ces vérités, aussi peu sensible qu'une pierre aux choses de Dieu, répandre sur ses fautes les larmes les plus abondantes, n'est-ce pas une des plus étonnantes merveilles ? Que les hommes se récrient d'admiration de ce que Dieu fait jaillir d'un rocher une source d'eaux vives, *Psalm. LXXVII* ; je suis pour moi bien plus étonné que de ce cœur plus dur que le rocher ait jailli une source assez considérable pour laver les pieds du Sauveur.

Cette conversion étant une œuvre aussi admirable, il est de toute raison que nous en recherchions la cause et le principe ; à savoir, de quelle manière, par quels moyens, à l'aide de quels instruments le Seigneur a accompli un changement de cette nature, et dans cette âme, et dans un grand nombre d'autres âmes que son bras puissant a converties et convertit chaque jour.

Que ne donneraient pas les hommes pour connaître le secret de changer le cuivre en or ; pour posséder les ressources de cette fameuse alchimie , si toutefois elle existe ? Mais n'est-il pas plus digne de nos désirs d'apprendre comment Dieu change la terre en ciel, la chair en esprit, l'homme en ange ?

Partons d'abord de ce principe que s'il y a eu des conversions miraculeuses en vertu desquelles un saint Paul , un saint Matthieu passèrent en un instant du mal au bien et revinrent à Dieu, cependant , en règle générale , certains mouvements , certaines émotions du cœur préparent ordinairement l'homme à sa conversion parfaite. La nature , aussi bien que l'art , ne fait pas ses œuvres en un moment ; c'est peu à peu qu'elle en élabore la matière. De même Dieu dispose d'abord et amollit le cœur de l'homme par de secrètes inspirations , et c'est par des considérations de ce genre qu'il réveille au plus profond de l'âme : Vois donc combien il y a de temps que tu vis mal ; quelle innombrable quantité de péchés tu as commis contre Dieu ! comme il t'a supporté et attendu ! en même temps , que de bienfaits il t'a accordés , et de combien de maux il t'a délivré ! songe à un tel qui est mort subitement , à un tel qui est mort sans confession , à tel autre qui n'avait pas fait testament , à tel autre qui vivait au milieu des ardeurs du monde ; tu pourrais bien , toi aussi , avoir subi le même sort. Prends garde que Dieu ne se lasse de t'attendre , comme il s'est lassé d'attendre les autres ; tu n'a pas plus le droit qu'eux de vivre en sécurité ! Prends bien garde que si Dieu est prêt à pardonner miséricordieusement au repentir , il est prêt aussi à châtier avec justice le rebelle ; et que l'enfer est plein de ses victimes. En outre , considère que les supplices de l'enfer ne sont pas des supplices quelconques : ce sont des supplices éternels qui nous privent éternellement de la vue de Dieu , et nous rendent l'éternelle proie de flammes vivantes et vengeresses. Or , si tu regardes comme un tourment intolérable de tenir la main une heure seulement sur un ardent brasier ; comprends-tu ce que seront les souffrances des malheureux plongés en corps et en âme au milieu de cette fournaise , non pour une heure , mais pour une éternité tout entière , pour une durée sans terme ? Tu regarderais comme intolé-

nable de rester couché sur un même lit pendant vingt ou trente années, fût-ce sur un lit de roses et de fleurs ; comprends-tu alors ce que tu éprouveras étendu sur une couche de feu, dans cette fournaise de Babylone dont les flammes s'élèvent à une hauteur de quarante-neuf coudées, non pendant vingt ou trente ans, mais pendant des millions et des millions d'années ?

Tels sont les premiers coups, telles les premières suggestions par lesquelles le Seigneur commence à travailler une âme, et à la retirer de l'abîme et des ténèbres où elle est plongée. D'un côté, l'homme agité par ces mouvements comprend l'importance de l'affaire ; mais voilà d'autre part que la malice de la chair arrive avec toutes ses armes, lui représentant les difficultés d'un pareil changement de vie, le divorce complet auquel il faudrait se résoudre avec les plaisirs et les satisfactions du monde ; chose assurément fort pénible. Tels sont les combats qui se livrent dans l'âme pécheresse, tels sont les flots divers dont elle est ballottée : les uns l'entraînent d'un côté, les autres de l'autre, jusqu'à ce que Dieu intervienne au fort de la bataille d'une manière spéciale, c'est-à-dire par une action si puissante, que l'homme éclairé dans son intelligence d'une lumière extraordinaire, et remué énergiquement dans sa volonté, prononce un *je veux* des plus expressifs et des plus déterminés. Je veux retourner à Dieu, je veux réformer ma vie, je veux briser avec le monde, je veux renoncer non-seulement au péché, mais aux occasions du péché. Je veux en un mot travailler à mon salut, la plus importante de toutes nos affaires, et auprès de laquelle tout le reste est vanité ; voilà ce que renferme le mot, *je veux*.

En ce moment, l'action divine étant accompagnée de la coopération de l'homme, celui-ci est justifié, honoré de la qualité de fils de Dieu et oint de sa grâce. Ce qui démontre notre première proposition, que le Seigneur ne procède dans cette œuvre que par degrés, jusqu'à ce qu'il l'ait menée à sa fin. Celui qui veut allumer du feu avec du bois vert souffle d'abord à une ou deux reprises ; puis il se repose : puis la fumée le fait pleurer ; enfin il réunit en un seul souffle tous ses efforts, et la flamme jaillissant embrase tout le bûcher. Telle est, en règle générale, la marche que Dieu

suit à l'égard du pécheur qu'il veut convertir. Il commence par lui envoyer une inspiration, puis une seconde, puis une troisième. Ces inspirations ne suffisant pas, il en envoie une autre beaucoup plus puissante qui fait jaillir dans l'entendement une flamme très-vive : c'est le commencement de cette œuvre admirable ; et de cette lumière, comme d'un foyer, naissent toutes les autres conditions requises pour la justification.

Si l'on me demandait quelle est cette lumière, je répondrais que c'est une connaissance surnaturelle octroyée par Dieu à l'intelligence de l'homme, connaissance qui lui montre sous un jour nouveau la bonté de Dieu, la beauté de la vertu, la laideur du péché, la vanité du monde, les illusions et les dangers au milieu desquels il avait vécu. Entraînée par l'influence de cette lumière, la volonté dit adieu aux plaisirs et aux séductions du monde, et elle se sent remplie d'une haine mortelle pour le péché, et d'amour pour son Créateur.

Cette lumière est donc le principe et en quelque sorte la racine de toute la justification : aussi est-ce la première chose que le Seigneur opère en notre âme. De même que, lors de la création du monde, la première créature corporelle qu'il forma fut la lumière et que sa première parole fut celle-ci : « Que la lumière soit : et la lumière fut ; » de même lorsqu'il s'agit de régénérer l'homme et de le justifier, la première chose qu'il fait c'est la lumière, la première parole qu'il prononce est celle-ci : « Que la lumière soit. » Comme s'il disait : « Voilà une âme environnée des ténèbres épaisses de l'Égypte : elle ne saurait voir le précipice et le péril qui la menace. Qu'un rayon de pure lumière se lève donc sur elle ; et qu'elle voie clairement sa position. »

II.

Comment ces conditions se trouvent réunies parfaitement dans la conversion de Marie-Madeleine.

Toutes ces conditions ont été littéralement réunies dans la conversion de la sainte pénitente qui nous occupe. Saint Luc nous en raconte l'histoire dans les termes suivants : *Luc.* vii, 36-50.

« L'un des pharisiens pria le Sauveur de venir manger avec

lui. Et Jésus, étant entré dans la maison du pharisien, s'assit à sa table. » Or, il y avait alors dans la ville une pécheresse, la bienheureuse pénitente dont nous parlons, la sœur de Marthe et de Lazare. L'Évangéliste l'appelle pécheresse parce qu'elle menait une mauvaise vie et qu'elle était connue pour telle dans toute la contrée. O sagesse de notre Dieu ! Une des choses les plus viles et les plus méprisables que nous ayons sur la terre, c'est une femme de mauvaise vie : on la foule aux pieds, suivant le langage de l'Écclesiastique, et on la désigne comme la boue du chemin, *Eccli.* ix, 10 ; et malgré cela, quoiqu'il n'y eût rien en elle qui méritât de fixer ses regards, c'est sur une femme de cette espèce que Dieu jette les yeux pour en faire un modèle de pénitence, et un des astres les plus brillants de l'Eglise. Quelle en est la raison ? Je n'en connais qu'une ; celle qu'indiquait le Prophète en ces termes : « Il m'a sauvé parce qu'il a voulu me sauver. » *Psal.* xvii, 20. Ce qu'il s'est proposé, en agissant de la sorte, c'est de glorifier sa grâce, de donner un témoignage de sa bonté et un exemple de sa miséricorde. C'est encore de nous enseigner que sa volonté sainte est le principe originel de tout notre bien ; et puisque nous recevons de ses mains tout ce que nous possédons, de nous déterminer à lui en attribuer l'honneur, à recourir à lui et à mettre en lui notre confiance ; de telle façon que nous soyons plus humbles, plus vigilants, plus défiants de nous-mêmes, et plus reconnaissants : plus humbles à cause de notre pauvreté, plus vigilants à cause des dangers auxquels nous sommes exposés, plus défiants de nous-mêmes à cause de notre faiblesse, plus reconnaissants à cause de ses bienfaits.

Attirée donc par la réputation et la prédication du Christ, éclairée par sa grâce, conduite par un grand esprit de pénitence, cette bienheureuse femme dès qu'elle apprit la présence du Sauveur dans la maison du pharisien, sans avoir égard ni au temps ni au lieu, ce que ne lui permettait pas d'ailleurs la violence de son amour et de son repentir, se couvre d'un manteau, et saisit entre ses mains un vase de parfums précieux, qu'elle s'était procuré naguère, moins pour expier ses péchés que pour les multiplier, moins pour le répandre sur le Christ que pour l'offrir au démon.

Munie de ces armes et de ces instruments du péché, elle se prépare à livrer bataille au péché. Elle entre dans la maison où était invité le Sauveur. N'osant se présenter à ses yeux, tant elle était honteuse et confuse de ses fautes, elle passe derrière lui, vient se jeter à ses pieds, et se met à les arroser et à les laver des ruisseaux de ses larmes. Si l'eau qui baigne les pieds de Jésus semble étrange et nouvelle, il en est de même de ce qui servit à les essuyer; car Madeleine les essuya avec ses cheveux. Non contente de cela, elle couvre ses pieds sacrés de baisers, et répand sur eux un précieux parfum. De sorte que tout ce qu'elle avait employé au service du monde, elle le consacre au service du Christ, et qu'elle tourne contre le mal toutes les armes et tous les instruments dont elle avait usé pour le commettre. De ses yeux elle en fait une fontaine pour laver les souillures de son âme, de ses cheveux elle en fait un linge pour les effacer; de sa bouche elle donne à Jésus le baiser de paix pour l'en recevoir à son tour; et ses parfums, elle les transforme en baume afin de guérir ses plaies, et de détruire l'odeur qu'exalait sa mauvaise vie. Une chose digne d'attention c'est que ces mêmes actions extérieures, le Seigneur les accomplissait dans l'intérieur de cette âme d'une manière beaucoup plus parfaite. Tandis qu'elle venait à lui, le Seigneur l'attirait; quand elle répandait sur ses pieds un parfum précieux, il répandait en son âme le parfum de sa grâce; quand elle arrosait ses pieds de ses larmes, il lavait son âme dans son sang; quand elle essuyait ses pieds avec ses cheveux, il ornait son âme de vertus; quand elle le couvrait de ses plus ardents baisers, il lui donnait le même baiser de paix que le père donna après son retour à l'enfant prodigue.

Pendant que tout ceci s'accomplissait, aucune parole n'était prononcée. C'est qu'au lieu de paroles il suffisait des larmes, il suffisait des gémissements, il suffisait des désirs. « Seigneur, s'écriait le Prophète, mon désir est connu à vos yeux, et mes gémissements ne vous sont pas cachés. » *Psalm. xxxvii*, 10. Oh! que ce langage a d'efficacité! O larmes de l'humilité, disait saint Jérôme, à vous appartient la puissance, à vous la royauté. Vous abordez sans crainte le tribunal du souverain juge; vous imposez silence à la voix des accusateurs; et sûres de trouver tou-

jours un facile accès auprès de lui, vous triomphez de l'Invincible, vous enchaînez les mains du Tout-Puissant.

Ces larmes, saint Bernard les appelle le vin des anges, *D. Bernard. sup. Cantic. serm. xxx*; parce qu'elles offrent une triple saveur, une saveur de vie, une saveur de grâce et une saveur d'indulgence. Le pieux docteur a sans doute d'excellentes raisons pour les appeler le vin des anges; cependant je leur donnerais de préférence le nom d'eau des anges. Il existe une eau de senteur que l'on compose en distillant le suc non simplement d'une seule, mais de plusieurs plantes aromatiques, et on appelle cette eau, eau des anges, à cause des diverses sortes de parfums que lui communiquent les plantes qui servent à la composer. Or, telles étaient les larmes de Madeleine; elles procédaient, non d'une cause ou d'un sentiment unique, mais de causes et de sentiments multiples et divers: c'étaient en même temps des larmes de foi, des larmes d'espérance, des larmes de douleur, des larmes d'amour et des larmes de dévotion. Ces émotions et ces sentiments animaient tous ce cœur sensible: réduits par le feu de la charité en larmes auxquelles les yeux donnaient un libre cours, c'est ainsi qu'ils donnaient naissance à cette eau des anges plus odorante que l'eau de senteur distillée par la main des hommes.

Or, le premier principe et la première origine de cette conversion et de cette pénitence si admirable, fut la lumière nouvelle que le Seigneur fit luire au milieu des ténèbres dont était environnée cette sainte pécheresse: c'est la lumière céleste qui produisit les saintes affections et les saints mouvements que nous avons remarqués. Ses yeux ayant été ouverts par les rayons de cette lumière, elle découvrit les traits horribles des monstres d'enfer qui l'entouraient de toutes parts: effrayée à la vue d'un si grand danger, elle s'empressa de chercher le moyen de s'y soustraire. Voilà comment elle part tout à coup à l'heure de midi, sans se mettre en peine de prendre conseil, ni du temps ni du lieu; et comment elle vient chercher le Christ au milieu du festin et des convives. O femme, que faites-vous? Ne comprenez-vous pas que ce n'est ni le lieu ni le moment propre à l'exécution de votre dessein? Pour un dessein semblable, il ne faut ni té-

moins, ni publicité; il faut au contraire des ténèbres et de la solitude. C'est ainsi qu'agit Nicodème, prince des Pharisiens; c'est de nuit qu'il vint trouver le Sauveur. *Joan. iii.* Vous ne perdrez rien à attendre une heure de plus pour conclure cette affaire.

Madeleine ferme l'oreille à toutes ces raisons : elle est trop absorbée et trop pressée par la véhémence de sa douleur, par la crainte où elle est, par l'effroi qu'elle s'inspire à elle-même, pour songer à autre chose qu'à la grandeur du danger auquel elle est exposée. C'était l'œuvre du flambeau céleste que Dieu avait allumé en son âme. L'apparition d'une si vive lumière avait eu pour résultat cette commotion et cette crainte profondes, et de plus cet amour dont l'ardeur arracha au divin Maître ces paroles : « Il lui a été beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé ! » Un autre effet de la divine lumière avait été la douleur qui fit répandre à cette pécheresse de si abondantes larmes ; la honte et la confusion dont elle se sentit saisie en présence de Jésus-Christ, le mépris du monde qu'elle manifesta clairement en n'attachant aucune importance aux dires des hommes et aux jugements des Pharisiens, quand il s'agissait de pourvoir aux conditions essentielles de son salut. En outre, elle fut pénétrée d'un tel désir de satisfaire à la justice divine pour les offenses dont elle s'était rendue coupable, qu'après l'ascension du Sauveur dans les cieux, quoiqu'elle en eût reçu de vive voix un pardon plein et entier de ses péchés, elle passa trente ans sur un rocher dans les exercices de la pénitence. Chaque jour, elle était ravie dans les airs parmi les chœurs des anges ; prodige par lequel Dieu déclarait la vertu de la vraie pénitence laquelle rend les pécheurs repentants semblables aux anges.

A l'appui de cette doctrine, nous trouvons dans l'Evangile Marie-Madeleine à côté de la Mère glorieuse du Sauveur, Marie la pécheresse à côté de Marie l'innocente. Ce qui nous apprend que la bonne pénitence s'élève quelquefois à la hauteur de l'innocence, et qu'elle peut même s'élever plus haut, comme l'indiquent ces paroles d'un saint pénitent : « Vous m'arroserez, Seigneur, avec l'hysope, et je serai purifié; vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la neige. » *Psalm. l., 8.* Cette expres-

sion, devenir plus blanc que la neige, signifie que le pécheur repentant en arrivera à une pureté plus grande que l'âme innocente. C'est pourquoi il n'est pas invraisemblable que cette sainte pécheresse possède dans le ciel, une couronne plus brillante que des âmes auxquelles le péché mortel n'a jamais été connu. Imitons-la donc dans sa pénitence, afin de mériter un jour sa gloire.

CHAPITRE XI.

De l'entrée du Sauveur à Jérusalem et de la solennité des rameaux.

I.

De l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem.

De même que l'entrée du Sauveur en ce monde fut signalée par les faits les plus glorieux, par les cantiques des anges, l'apparition de nouveaux astres, l'adoration des Mages et des bergers ; de même la sortie du Sauveur de ce monde, ou plutôt son entrée à Jérusalem pour y opérer par son sacrifice le salut des hommes, fut accompagnée d'une gloire particulière. La ville tout entière en émoi accourut au devant de lui ; on le reçut avec des rameaux d'oliviers et des palmes dans les mains ; on étendait des vêtements sur sa route ; et le peuple tout entier se mit à chanter le cantique même des anges : « Paix dans le ciel et gloire dans les hauteurs des cieux. » *Matth.* xxi ; *Marc.* xi ; *Luc.* xix. Une des choses les plus surprenantes c'est l'humble appareil avec lequel le Seigneur voulut recevoir un semblable témoignage d'honneur : il n'avait avec lui qu'une ânesse et son ânon sur lesquels ses disciples avaient étendu leurs pauvres vêtements. Voilà comment l'Agneau pascal vint s'offrir pour nous dans la cité de Jérusalem. Tout ce qui se rapporte à cette entrée étant plein de mystère, nous nous efforcerons d'y rechercher humblement, autant que nos lumières nous le permettront, les desseins de la divine sagesse.

Parmi les causes que les saints Docteurs assignent à la solennité de cette entrée et de cette réception, une des principales est celle-ci : Dieu le Père aurait voulu représenter ainsi, comme

dans un tableau, les fruits qu'apportait au monde la venue de son Fils, fruits qu'il allait réaliser par le sacrifice de sa passion. Dans une conjoncture et dans une épreuve semblable, rien ne convenait mieux à celui qui devait la subir que d'avoir devant ses yeux le fruit dont cette épreuve allait être le prix. Aussi l'Apôtre, parlant de la passion du Sauveur, enseigne-t-il formellement que Jésus, après avoir contemplé les fruits glorieux de l'œuvre de notre rédemption, n'hésita pas à souffrir le supplice de la croix, et ne fit aucun cas des mépris et de la confusion que lui réservait le monde. *Hebr. xii.*

Considérez ensuite dans cette entrée, d'une part l'humilité du Seigneur, de l'autre la solennité avec laquelle il est accueilli par le peuple. Pour lui, accomplissant l'oracle de Zacharie, *Zach. ix, 9*, il entre environné de pauvreté, de douceur et de mansuétude, assis sur une ânesse, comme un pauvre voyageur, et suivi de douze pêcheurs tout aussi pauvres que lui. Et cependant, malgré un si humble cortège et si peu d'appareil, la ville de Jérusalem lui fait l'accueil splendide dont nous avons parlé. Qu'est cela sinon un tableau parfait du changement opéré dans le monde par la foi que le Sauveur lui apporta à sa venue, et sans autres moyens que l'humilité de son incarnation, les ignominies de sa passion, et la prédication de pêcheurs pauvres et grossiers.

Le monde était alors un temple d'idoles, une caverne de brigands, un repaire de serpents et de basilics, un royaume de mensonges, une demeure de confusion, un abîme de ténèbres, et, peu s'en faut, un séjour de démons incarnés. Depuis les contrées où le soleil se lève, jusqu'à celles où il se couche, sur la terre et sur la mer, dans les îles et sur le continent on rendait aux démons le culte divin. En l'honneur de ces monstres s'élevaient de magnifiques temples, des parfums odoriférants chargeaient les autels, on brûlait de l'encens et l'on immolait des victimes. Et comme l'idolâtrie est la mère de tous les vices, avec elle régnaient toutes sortes de turpitudes, d'abominations, de vices et de forfaits. Ainsi, le fort armé, dont parle l'Evangile, le démon possédait en paix la principauté de la terre, après l'avoir soustraite au service et à l'obéissance de son véritable et légitime maître. *Luc. xi.*

Telle était la condition de l'univers quand survint un rival encore plus fort : le Sauveur dépouille l'usurpateur de ses armes et lui ravit ses victimes, à savoir les âmes et les créatures auxquelles il imposait sa tyrannie ; il renverse, de plus, ses autels et le trône d'idolâtrie d'où il régnait sur l'univers. Mais quelles armes employa-t-il pour exécuter ses prodiges ? Il n'employa pas les armes dorées de Saül : il lui suffit d'une fronde et d'un petit caillou pour briser la puissance de ce redoutable géant. Il ne combattit ni avec la gloire de sa majesté, ni avec la puissance de sa divinité, mais avec la faiblesse de son humanité ; et, comme nous le disions tout à l'heure, c'est par l'humilité de son incarnation, par l'ignominie de sa passion, par la prédication de quelques pauvres pêcheurs qu'il a renversé le pouvoir de ce tyran. Armé d'une mâchoire d'âne Samson mit en pièces l'armée des Philistins : ce fut assez de la faiblesse des disciples du Christ pour venir à bout des forces et de la puissance du monde, *Judic. xv.* Plus les instruments d'une victoire ont de faiblesse, plus la victoire est glorieuse ; et c'est ce genre de victoire qu'il convenait à Dieu de remporter dans son combat avec le démon.

Le prophète Isaïe exprime parfaitement en un seul mot le caractère de cette victoire. Le Sauveur, dit-il, a brisé le joug du démon, il nous a délivrés de sa captivité, comme il délivra les enfants d'Israël de leur asservissement aux Madianites. *Isaï. ix, 4.* Gédéon n'avait que trois cents hommes lorsqu'il vainquit ce peuple : chacun de ses soldats tenait d'une main une trompette, de l'autre un vase qui contenait un flambeau allumé. Les vases ayant été brisés, la lueur des flambeaux apparut tout à coup au milieu d'une nuit obscure ; et ce fut assez de ces flambeaux et du son des trompettes pour mettre en déroute la nombreuse armée de Madian. Quel besoin avait de cette ruse de guerre pour vaincre ses ennemis, ce Dieu dont la puissance n'a pas de bornes, s'il n'avait pas voulu nous représenter par là quelque mystère ? Et quel mystère nous est ici représenté, sinon le triomphe qui a été remporté sur le monde, et la délivrance de la captivité dans laquelle le prince du monde nous retenait ? Gédéon vainquit avec trois cents soldats : Jésus-Christ a vaincu avec un petit nombre de disciples. Gédéon

vainquit par le son des trompettes ; Jésus-Christ par la prédication de l'Évangile. Gédéon, pour vaincre, brise les vases où étaient renfermés les flambeaux, afin que la lumière se répande au dehors. Jésus-Christ remporte la victoire par la mort de ses disciples et de ses apôtres, par l'éclat et la splendeur de leurs vertus, que font principalement ressortir les combats du martyre. La parole de la doctrine, la beauté d'une vie vertueuse, la patience dans les souffrances et dans le martyre, tels sont les instruments à l'aide desquels notre Gédéon a triomphé de la puissance des rois et des grands de ce monde, de toutes les forces de l'enfer et de l'esclavage du péché. Grâces vous soient donc rendues, Seigneur, puisque vous nous avez délivrés d'une manière si merveilleuse et à un si haut prix. Outre votre sang et les humiliations de votre passion sainte, vous vous êtes encore servi du sang et de la mort de tant de martyrs pour fonder votre Eglise et briser les barrières élevées sur nous par le dragon infernal.

Isaïe n'est pas le seul prophète qui décrive le caractère de la victoire remportée par le Rédempteur. Zacharie, cité à cette occasion par les évangélistes, s'exprime en ces termes : « Tressaille d'allégresse, fille de Sion ; réjouis-toi, fille de Jérusalem : voilà que ton roi vient vers toi, pauvre, doux, et monté sur une ânesse, et sur le petit de l'ânesse ; » *Zach. ix, 9-10* ; et indiquant aussitôt la victoire qu'il remportera, nonobstant cet humble appareil, il ajoute : « Il détruira les chars d'Ephraïm et les coursiers de Jérusalem ; il brisera l'arc des batailles, il annoncera la paix aux nations ; son pouvoir s'étendra d'une mer à l'autre, depuis l'Euphrate jusqu'aux extrémités de la terre. » *Ibid.* Paroles qui prophétisent la victoire complète du Fils de Dieu sur les princes du monde et sur les idoles dont ils propageaient et défendaient le culte. En effet, l'Empire romain qui embrassait tout l'univers, et les puissants de la terre reconnurent et adorèrent le Sauveur comme leur véritable Dieu, et ils eurent part à cette paix qui surpasse tout sentiment, bienfait que Jésus-Christ est venu porter aux hommes en les réconciliant avec leur Créateur et leur Maître. Voilà ce que nous représente la réception solennelle faite par la ville de Jérusalem en ce jour où elle le proclama roi et Sauveur véritable

de l'univers, et où elle l'éleva jusqu'au plus haut des cieux comme véritablement Dieu, et véritablement maître de ce royaume.

Au bienfait de la foi dont le monde fut redevable à la venue du Sauveur, ajoutons que le monde fut encore renouvelé par la justice et les vertus qui fleurirent dans toute leur beauté après son glorieux avènement. Alors s'accomplit cet oracle du prophète Isaïe : « Là où habitaient les serpents s'élèvera la verdure des joncs et des roseaux. » *Isai.* xxxv, 7. Là où les hommes vivaient auparavant, semblables à des dragons venimeux et féroces, et comme les membres du dragon infernal qui, leur inspirant son propre venin, les faisait tels qu'il était lui-même ; la vertu et la grâce se sont montrées avec tant d'abondance que les cavernes de ces dragons ont été changées en jardins émaillés de fleurs éternelles ; et les hommes, parvenus au faîte de la vertu, ont méprisé les choses du monde et leur propre chair pour s'occuper exclusivement des choses du ciel. Nous en trouvons la figure dans ces habitants de Jérusalem qui étendaient leurs vêtements sur le chemin, afin que tout le monde les foulât aux pieds. C'est ce qu'ont fait réellement les martyrs : heureux d'être mis en pièces et traînés avec ignominie, ils ont souffert tous les tourments que la cruauté ingénieuse des démons et des tyrans ont inventés, plutôt que de trahir leur foi et l'amour qu'ils avaient pour leur divin Maître. Ecoutez l'Apôtre dire en leur personne : « Jusqu'à ce moment nous endurons la faim et la soif, le dénûment, les soufflets, les outrages ; sans demeure stable, nous travaillons pour gagner notre vie de nos mains. On nous maudit, et nous bénissons ; on nous persécute, et nous le souffrons ; on blasphème à notre sujet, et nous prions Dieu pour les blasphémateurs ; nous sommes devenus en quelque sorte les ordures du monde, les balayures que tous jettent bien loin ; » en un mot, des hommes réputés abominables et sacrilèges, au point que l'on croirait être agréable à Dieu en nous mettant à mort. I *Corinth.* iv, 11-13. Je le répète, c'est la conduite de ces martyrs que figurait la conduite des gens qui mettaient leurs habits sur le sol, pour qu'ils fussent méprisés, foulés aux pieds, et qu'ils servissent ainsi à la gloire du Sauveur : sentiments que saint Paul exprimait en ces termes : « Maintenant et

toujours , le Christ sera glorifié dans mon corps , soit par la vie , soit par la mort ; car le Christ est ma vie , et la mort serait pour moi un bienfait. » *Philipp.* 1, 20-21.

D'autres chrétiens , quoiqu'ils n'aient pas sacrifié leur vie , parce que les circonstances ne le leur ont pas permis , ont abandonné pour le Christ leurs biens , ont renoncé à tout ce qu'ils possédaient et l'ont distribué aux pauvres. Les premiers fidèles , par exemple , vendaient leur patrimoine et venaient en déposer le prix aux pieds des apôtres. Ces chrétiens sont figurés par ceux qui reçurent le Sauveur avec des rameaux d'olivier. En effet , l'olivier est le symbole de la miséricorde , l'une des vertus principales de la vie chrétienne. Comme la perfection de la vie chrétienne consiste dans la perfection de la charité , et que les œuvres de miséricorde sont les fruits de cette vertu , c'est à les pratiquer que la charité s'applique avec un soin particulier. De là ce mot de saint Ambroise , que l'abrégé de la morale chrétienne consiste dans les œuvres de piété et de miséricorde. *D. Ambros. Comment. in l' Epist. ad Tit.* iv.

Plusieurs ne possédant aucun bien qu'ils pussent offrir au Seigneur se sont alors offerts eux-mêmes en sacrifice , s'enfermant dans les cloîtres et les monastères , châtiant leurs corps et clouant leurs appétits à la croix de l'obéissance pour l'amour de leur Dieu. Il y en a qui sont même allés plus loin , et qui , non contents de la croix de la vie monastique , ont embrassé les épreuves de la solitude , ont fixé leur séjour dans les déserts , se privant ainsi de la compagnie des hommes , aussi bien que des plaisirs et des jouissances de la vie humaine , menant sur la terre une vie angélique , conversant avec le ciel , et s'occupant sans relâche aux louanges du Seigneur et à la contemplation des choses divines.

Telle a été la vie des Paul , des Antoine , des Paphnuce , des Macaire , des Arsène , des Hilarion et de ces nombreux solitaires qui habitaient les déserts de l'Égypte , du Sinaï , et d'une foule d'autres contrées. Ces bienheureux habitants de la solitude étaient figurés par les gens qui recevaient le Sauveur avec des cantiques de louange , qui proclamaient sa royauté et qui l'exaltaient jusqu'au plus haut des cieux.

II.

De l'exemple qui nous est offert dans cette entrée triomphale.

Indépendamment de ces avantages, l'Evangile qui nous occupe nous offre un exemple et nous indique un remède bien propre à nous guérir d'un des maux les plus enracinés dans la nature humaine. Je veux parler du désir de la gloire du monde. C'est un sentiment que notre ennemi cherche toujours à raviver et à réveiller en nous, parce qu'il sait fort bien qu'une fois aveuglés par cet amour, nous ne lui laissons plus grand chose à faire et que, cette porte ouverte, il fera ce qu'il voudra. C'est un spectacle merveilleux que celui des artifices employés à cet endroit par l'esprit de mensonge. Ce qu'il y a de plus fragile, de moins durable, de plus trompeur, de moins consistant, il le farde de telles couleurs qu'il entraîne les hommes à toutes sortes d'extrémités pour l'obtenir. Il agit en ceci comme agissent en un autre ordre de choses d'habiles mathématiciens. Se fondant sur leur connaissance des lois de la perspective, ces derniers traceront sur un tableau des lignes disposées avec tant d'art et de proportion que, si vous les regardez à travers une ouverture placée par eux en de certaines conditions, vous verrez dans ces simples lignes les plus belles figures du monde. Tel me paraît être l'artifice de ce grand séducteur : quoique les honneurs d'ici-bas ne soient en réalité qu'une ombre, il nous les représente sous de si belles couleurs que, pour arriver à les posséder, nous ne faisons aucun cas de notre vie, de notre âme et des biens que Dieu nous a promis.

Voulez-vous juger de la grandeur de cette illusion ? Nous n'avons pas à aller bien loin : considérez les témoignages d'honneur prodigués en ce jour au Sauveur, et vous verrez ce qu'il faut penser de la gloire du monde. Saint Bernard le montre par ces paroles : « Dans le même lieu, en ce même temps où il reçut le divin Maître en triomphe, ce même peuple, quelques jours après, demande sa mort et le cloue sur une croix. Oh ! que ses cris sont différents ! D'un côté : « Crucifiez-le, crucifiez-le ; » de l'autre : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Quelle diversité de conduite ! aujourd'hui on l'appelle roi d'Israël ; et dans quel-

ques jours on dira : « Nous n'avons qu'un roi, et ce roi est César. » Quelle différence entre les rameaux fleuris et verdoyants de ce jour, et les épines, les outrages de la croix ! Ce même homme sous les pas duquel ils étendent leurs vêtements, les juifs le dépouilleront de ses vêtements propres et les tireront au sort. Enfin, celui qu'ils proclament aujourd'hui fils de David, c'est-à-dire, saint entre les saints, demain ils le jugeront le dernier des hommes, et moins digne de la vie que Barabbas. » *D. Bernard. serm. 1. de Dominic. in ram.* Quel exemple plus capable de faire voir ce qu'est le monde avec sa gloire, et quelle estime méritent ses flatteries et ses caresses ?

Après cela, comment les hommes n'ont-ils pas honte de faire tant de cas de ce monstre, d'estimer si haut la gloire qu'il dispense, d'attacher tant d'importance à ses jugements, et de mettre tant d'empressement à le servir ? Comment ne rougissent-ils pas de faire tant de sacrifices pour se rendre agréables à ses yeux, pour obtenir de sa part un souvenir ? Est-ce que ce souvenir n'est pas semblable à l'hôte d'un jour qui poursuit incontinent sa route ? *Sapient. v.* C'est assurément une chose déplorable de voir les hommes, après le bienfait de la rédemption du Christ, esclaves et captifs à ce point du monde, et si désireux de gagner ses bonnes grâces. Beaucoup de gens ne possèdent ni l'énergie, ni la liberté suffisante, pour accomplir des actes indispensables cependant au salut de leur âme et de leur corps, dès qu'ils craignent la désapprobation du monde, encore que Dieu ordonne ces actes et les approuve : ils font plus de cas de ce que diront les hommes que du langage que Dieu leur tiendra à la fin de leur vie. Il y en a d'autres qui, pour être plus honorés dans le monde, pour avoir de quoi éblouir les regards, pour laisser ici-bas un nom recommandé par des titres, de grandes propriétés, de superbes édifices, s'imposent des privations toute leur vie, en imposent à leur famille, dépouillent le prochain, pressurent leurs subordonnés, afin que la gloire à laquelle ils aspirent grandisse aux dépens d'autrui. Et les malheureux ne parviennent pas à comprendre, par l'exemple qui nous occupe, à quel haut prix ils achètent la mémoire d'un monde si ingrat et si oublieux.

Aveugles , mendiants et infortunés que vous êtes , où allez-vous , que cherchez-vous , qu'attendez-vous de cette bête à plusieurs têtes ? Pourquoi , maintenant que le Christ vous a délivrés et rachetés , vouloir revenir esclaves du même tyran ? S'il est trompeur et mensonger , il en est de même de tout ce qu'il vous présente. Les biens qui viennent de lui promettent toujours ce qu'ils ne sauraient tenir , et ils semblent posséder ce qu'ils ne donnent pas. Ce ne sont , selon l'expression de Platon , que des ombres et des images contrefaites des biens véritables. Et stupides que nous sommes , nous ne savons pas distinguer l'apparence de la réalité ! Il nous arrive ce qui arrive aux petits chiens et aux petits chevreaux : quand on met un doigt dans leur bouche ils le prennent comme si c'était la mamelle de la mère , à cause de la ressemblance qu'ils y remarquent. Or , quoi de plus misérable pour un homme que de ne pas surpasser les animaux en discernement , d'ignorer la différence qui existe entre ce qui paraît et ce qui est , et de chercher le bonheur dans la figure des biens , comme si l'on y devait trouver les biens véritables. Dis-moi donc , malheureux qui cours après toutes les créatures pour te rassasier de plaisir , quel lait as-tu pris dans leur sein ? as-tu été vraiment satisfait ? as-tu trouvé la véritable paix ? Que de fois , là où tu espérais trouver du lait , tu n'as trouvé que du fiel ; là où tu espérais trouver du miel , tu n'as trouvé qu'amertume ! Que de fois , la fortune , l'état , l'établissement où tu rêvais le repos ont été pour toi une source de tourments , d'épreuves et de soucis ! Voilà le lait que le monde exprime de son sein. Aussi le Seigneur le maudit-il par la bouche de son prophète : « Seigneur , que donnerez-vous aux méchants ? demandait Osée. Donnez-leur , répondait-il , des entrailles stériles et des mamelles arides ; » afin que , faute de bonnes œuvres , ils ne donnent naissance à aucun fruit de bénédiction , et qu'ils ne savourent pas le lait de vos consolations , à cause de la multitude de leurs misères. *Ose. ix, 14.*

Mais encore qu'aucune de ces observations ne fût fondée et que le monde se montrât fidèle en toutes ses promesses , de quoi nous serviraient tous ses biens au temps de l'épreuve suprême ? A l'heure du jugement , de quoi nous serviront toutes ces idoles

que nous adorons, toutes ces choses sur lesquelles nous avons placé notre félicité et nos espérances ? C'est alors que l'on en reconnaît clairement la vanité et le peu de fond. C'est alors que les méchants s'aperçoivent de leurs erreurs, et qu'ils tiennent ce langage du livre de la Sagesse : « De quoi nous a servi l'orgueil ? Quel fruit avons-nous retiré de l'ostentation des richesses ? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre, comme le courrier qui se hâte. » *Sap. v, 8-9*. Il faut que notre aveuglement et notre folie soient bien grands pour que les choses du monde et celles de Dieu étant ce qu'elles sont, les premières se dérobaient sans cesse à nos efforts, et les secondes nous étant offertes de si bonne grâce, nous courions avec passion après les unes et ne fassions aucun cas des autres. Profitons, mes frères, de la leçon de sagesse que nous donne Jésus-Christ par son entrée à Jérusalem, et alors méprisant, parce que nous les connaissons, les appâts de ce monde léger et menteur, nous estimerons et nous rechercherons les véritables biens, qui nous donneront d'abord en cette vie les véritables richesses, et plus tard le bonheur véritable dans le séjour de la gloire.

CHAPITRE XII.

Prière de saint Bonaventure pour demander au Seigneur le sentiment du mystère de sa passion sainte.

I.

Préambule qui explique le but et l'esprit de cette prière.

C'est une vérité connue de tout le monde, que le but des œuvres du Seigneur, soit des œuvres de la nature, soit des œuvres de la grâce, est la manifestation de sa gloire. Quoique toutes ces œuvres portent l'empreinte d'un cachet de sublimité et de divinité bien capable de rendre témoignage de la perfection infinie de leur auteur ; cependant le mystère de la passion du Sauveur fait ressortir cette gloire avec tant d'éclat que toutes les autres œuvres divines sont en quelque façon obscurcies par la splendeur et la beauté qui en rejaillissent. C'est là que nous sont montrées d'une

manière admirable et dans toute leur grandeur , la bonté , la charité , la miséricorde , la justice , la sainteté et la providence de notre Dieu. Aussi la considération de ce mystère est-elle extrêmement puissante pour porter nos cœurs à l'amour et à la crainte du Seigneur , à l'imitation de ses vertus , à la reconnaissance que mérite cet incomparable bienfait. Mais pour comprendre à quelque degré l'excellence de ce mystère , une lumière spéciale du Saint-Esprit est indispensable. Cette lumière ne faisait pas défaut à saint Bonaventure ; et c'est conformément au sentiment et aux fruits qu'il retirait de la considération de la passion du Sauveur , qu'il a composé la prière suivante. Elle est extraite d'un de ses ouvrages intitulé , *l'Aiguillon de l'amour divin* : elle confirmera ce que nous venons de dire , de même que ce que nous venons de dire servira à en expliquer le dessein.

II.

Prière de saint Bonaventure sur la passion du Sauveur.

O mon Maître et Sauveur Jésus-Christ, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, daignez guérir, en les touchant de votre salive, les yeux de cet aveugle de naissance, afin qu'il puisse voir la beauté de vos plaies sacrées. Introduisez-moi dans l'arche mystique et dans le temple véritable, c'est-à-dire en vous-même, afin que je découvre ce que vous avez souffert pour moi dans votre corps et dans votre âme, aussi bien que la générosité et l'amour avec lesquels vous l'avez souffert. Admettez, Seigneur, ce nouveau prodigue à manger avec vous le veau gras présenté au feu de l'amour que vous avez montré sur la croix. O Maître digne de ce nom, enseignez-moi les trésors de sagesse divine que renferme votre douloureuse mort. Encore une fois, ô mon Dieu, encore une fois, daignez ouvrir votre côté à ce méchant serviteur, afin que les mêmes yeux qui m'ont ravi mon âme en trouvent dans votre côté les dépouilles.

O bon Jésus, voyez, mon cœur restera dur comme la pierre s'il n'est amolli par votre sang béni. Il restera loin et bien loin de vous, si vous ne le recueillez dans l'ouverture de votre sein adorable.

O bon Pasteur, souvenez-vous que je suis cette brebis égarée et perdue pour laquelle vous êtes mort sur une croix. *Luc. xv.* Vous l'avez ici, Seigneur, c'est moi-même ; recevez-la, ô mon Dieu, abritez-la dans vos propres entrailles et dans les pâturages de vos plaies sacrées. Gardez-moi, renfermez-moi dans ces plaies, ô mon Maître : sans vos plaies, je serais moi-même couvert de plaies ; sans votre mort, je serais mort ; sans vos ignominies, je serais condamné à l'ignominie ; sans votre flagellation, je serais voué aux verges ; non aux verges dont vous avez été frappé, mais aux verges de l'iniquité. Parce que je n'ai pas su persévérer dans votre passion bénie, je suis comme anéanti ; parce que je ne me suis pas souvenu des faiblesses de votre passion, j'ai ressenti une extrême faiblesse ; parce que je me suis éloigné de vos blessures et de vos épines douloureuses, mon âme a été la triste victime de ses mauvais penchants et de ses convoitises. Que dirai-je encore ? que si mon cœur n'est occupé par le sentiment de vos souffrances, il est bientôt ouvert à toutes les vanités ; que s'il ne se cache pas dans vos plaies adorées, il tombe bientôt entre les mains des brigands.

Et puis, votre passion est un remède souverain contre tous les vices. Elle guérit l'orgueil par l'humilité, la vaine gloire par les abaissements, l'avarice par la libéralité, l'envie par la charité, et ainsi de tous les autres penchants désordonnés. C'est elle qui ferme nos oreilles et les empêche d'entendre les vaines paroles, qui voile nos yeux pour qu'ils ne voient pas d'objets dangereux, qui veille sur notre bouche pour qu'elle ne se répande pas en propos déréglés, qui lie nos mains et les attache à l'arbre sacré de la croix pour qu'elles ne se portent pas vers les choses défendues, qui cloue nos pieds à cette même croix, pour qu'ils ne s'engagent pas dans les chemins de la vanité. C'est elle qui enflamme l'amour, qui accroît la dévotion, qui élève l'esprit à la contemplation des choses divines.

Eh bien, Seigneur, cette passion si cruelle, si ignominieuse, je vous la demande pour épouse. Unissez-moi à elle par des liens impossibles à briser ; que je l'aime par dessus toute beauté, par dessus tous les biens et tous les plaisirs de ce monde. *Sap. vii.* Ce

qui remplit mon cœur d'affliction, c'est que bien souvent je l'ai malicieusement repoussée loin de moi pour me porter vers d'autres objets. Mais, en ce moment, je la recherche, je la désire de toute mon âme. Agissez envers moi, ô mon Dieu, non selon la rigueur de votre justice, mais selon la multitude de vos miséricordes. Daignez donc m'octroyer cette faveur; je l'implore du plus profond de mes entrailles. Cette faveur seule me suffira; seule elle fera ma joie la plus douce et mon bonheur sur cette terre. Là sera ma vie, là ma consolation, là mes délices, là ma loi, là ma sagesse. C'est là ce qui attire suavement mon cœur, ce qui le soulève, ce qui l'entraîne; hors de là il est perdu et dévoyé. O bon Jésus, je ne désire d'autre chose ici-bas que d'être crucifié avec vous. Infligez-moi la mort corporelle, ou faites pénétrer votre mort dans mon cœur. Pourquoi, infortuné que je suis, existé-je sinon pour embrasser votre croix, pour goûter dans vos plaies les charmes du repos? J'aime mieux, en cette vie, gravir avec vous la montagne du Calvaire, que de vous accompagner avec les apôtres sur la montagne de la transfiguration. Il m'est plus doux de voir avec les yeux de mon âme mon Sauveur couvert de crachats que mon Sauveur transfiguré. Votre bienheureuse passion, Seigneur, voilà ce que je veux, ce que je demande, ce après quoi je soupire de toute l'ardeur de mon âme. Pour l'obtenir, je renonce volontiers à toutes les choses de la terre, et je renonce en même temps à moi-même. Que ce soit mon unique refuge, mon unique séjour, mon unique consolation; que je sois enivré de votre sang précieux, et que mon cœur soit déchiré par vos propres douleurs.

Seigneur, vous avez créé pour moi le ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, le feu, l'air, l'eau et tout ce que ces éléments contiennent. Vous a-t-on cependant jamais demandé l'une de ces choses? Sans que nous vous les demandions, sans que nous les méritions, vous nous les avez accordées par l'effet de votre seule grâce. Maintenant que j'insiste et que je vous demande avec persévérance les ignominies de votre passion, je ne puis en obtenir une petite partie. Considérez, ô mon Dieu, que je renonce pour cette faveur à tous les biens visibles; je vous remettrai humble-

ment tout ce que vous avez créé pour moi, si vous me donnez seulement vos plaies sacrées. Elles élèvent mon cœur au-dessus des cieux ; elles illuminent mon intelligence de clartés plus brillantes que le soleil et la lune ; elles embrasent ma volonté avec plus de rapidité que le feu ; elles enflamment mes paroles avec plus d'ardeur que l'air ; elles amollissent mon âme plus efficacement que l'eau ; elles la soutiennent et la couvrent de fruits plus abondants que la terre. Oui, votre passion m'offre plus de délices que les arbres et les fleurs, plus de suavité que les aliments les plus rares, plus d'attrait que l'or et les pierres précieuses. Et encore tout cela n'est-il en comparaison que vanité. Je vous en supplie, Seigneur, donnez-moi l'épouse que j'attends de vous. Je vous demande, non la beauté du ciel, mais le déshonneur de la croix ; non les plaisirs du monde, mais les angoisses de votre mort. Hâtez-vous, ô mon Seigneur, hâtez-vous d'exaucer ma demande, car autrement la vie me serait insupportable. Ce ne sont pas de simples fiançailles auxquelles j'aspire, c'est à une union sainte et indissoluble.

Mais qui suis-je, ô mon Dieu, pour oser implorer une faveur que vous accordez à vos plus grands amis en témoignage de votre amitié ? Pourtant, bien que je sois pétri de corruption et de vanité, j'ai confiance et j'espère en la grandeur de votre miséricorde. Si je ne possède pas la pureté et la sainteté de votre Mère pour avoir le droit de rester debout au pied de votre croix et vous manifester mes sentiments de compassion, j'ai néanmoins la malice du larron, laquelle me donne le droit d'être supplicié et crucifié avec vous. Si je ne ressemble en rien au voile sacré du temple qui, à votre mort, se déchira dans toute sa longueur, du moins suis-je un sépulcre hideux que doit ouvrir la plaie de votre précieux côté. Qu'y a-t-il donc en mon cœur, ô très-doux Sauveur, qui l'empêche d'être sensible à vos douleurs ? Si les rochers éclatent pendant que vous souffrez, je suis moi-même aussi dur que le rocher ; si la terre est émue à ce spectacle, moi aussi je suis fait d'un peu de terre. En quoi donc n'aurais-je pas assez de méchanceté, de bassesse, de dureté pour n'avoir aucun sentiment de votre mort sacrée ? Je n'ai rien de céleste, il est vrai, que la

pitié dont vous êtes l'objet puisse obscurcir ; mais il y a dans ma vie assez de points de ressemblance avec l'enfer, pour que vous daigniez me visiter durant les trois jours de votre sépulture.

Que ma malice, ô mon Dieu, ne soit pas un obstacle à l'union de mon âme avec cette épouse si noble. Je le sais, elle est d'une beauté au-dessus de toute beauté, et elle brille de l'éclat de toutes les grâces. Elle a procuré à Dieu un incomparable honneur, et elle a fait resplendir la grandeur de sa bonté, de sa miséricorde et de sa justice. Sa sagesse a frappé à mort l'orgueil, sa puissance a transporté dans le paradis les âmes qui habitaient les enfers, et ses mérites ont opéré la réconciliation et la rédemption du monde. Humble comme la violette, elle produit l'humilité ; blanche et pure comme un lis, elle produit l'innocence ; et la pourpre de son sang précieux figure la ferveur de la charité. En elle éclatent une humilité parfaite, une virginité sans tache, une charité accomplie, une patience consommée. C'est elle qui ressuscite les morts, qui justifie les pécheurs, qui fait la gloire des justes, et qui nous donne la victoire sur nos ennemis. Son doux attouchement guérit les malades ; les délices qu'elle procure enivrent et fortifient les parfaits. O filles de Jérusalem, telle est mon épouse, telle est ma bien-aimée, tel est l'unique désir de mon âme. Par elle mon ennemi mortel est vaincu, ma chair est châtiée, mes passions sont mortifiées, mes convoitises enchaînées, et mon cœur éloigné de l'amour du monde.

Loin de moi donc la pensée de me glorifier en autre chose qu'en la croix de mon Seigneur Jésus-Christ par lequel je suis crucifié au monde, et par lequel le monde m'est crucifié. Il est assurément bien glorieux pour moi, ô mon Dieu, que vous ayez créé en ma faveur les siècles et tout ce qui existe ; mais il est encore plus glorieux que vous, Dieu éternel, ayez daigné vous assujettir au temps et naître en ce monde pour me sauver. Je vous dois beaucoup pour avoir été créé à votre image et à votre ressemblance, mais je vous dois bien plus parce que vous avez pris la forme d'un esclave et que vous êtes devenu semblable à moi.

C'est un grand honneur pour l'homme d'avoir été formé à l'i-

mage de Dieu ; mais Dieu lui a fait un honneur incomparablement plus grand en prenant lui-même l'image de l'homme. Je vous dois beaucoup parce que vous m'accordez, pour me soutenir et me conduire, autant de bienfaits qu'il y a de créatures ; mais je vous dois encore plus parce que vous, la source de tous les biens, vous avez voulu souffrir pour moi la faim, la soif, le froid et la fatigue. Il est très-glorieux pour moi d'avoir reçu l'empire sur tous les animaux que vous avez créés ; mais il est bien plus glorieux que vous ayez obéi à une femme et à un simple artisan. Il est très-glorieux pour moi de penser que, si j'étais votre ami, les anges m'honoreraient dans le ciel ; mais il est plus glorieux que vous ayez consenti à être abreuvé pour moi, votre ennemi, d'ignominies et d'outrages sur la terre. Il est très-glorieux pour moi de penser que, si j'étais juste, je partagerais votre bonheur et vos trésors ; mais il est plus glorieux que, malgré ma qualité de pécheur et de méchant, vous vous soyez réduit pour moi à une pauvreté et à un dénûment extrême, jusqu'à n'avoir au temps de votre nativité d'autre habitation qu'une étable, au temps de votre mort d'autre couche que la croix, d'autre oreiller qu'une couronne d'épines, d'autre breuvage que du fiel et du vinaigre, affligé de la plus complète nudité.

Je suis obligé à beaucoup de reconnaissance pour les délices que vous me réservez dans le séjour de votre gloire si j'observe votre loi ; mais je suis encore obligé à une plus grande reconnaissance parce que vous, fleuve de délices, pour un vase de corruption tel que moi, avez été comblé d'amertume. Vous usez envers moi d'une grande miséricorde en m'assurant que, si je vis en ange sur la terre, je prendrai place parmi les anges dans les cieux ; mais vous avez usé d'une plus grande miséricorde lorsque, pour moi qui ai vécu en démon, vous le Seigneur des anges, vous avez été attaché à la croix entre deux larrons. Oh ! oui, loin de moi la pensée de me glorifier en autre chose qu'en la croix de mon Sauveur Jésus-Christ. Elle est pour moi le principe et la cause de trop de bien et de trop de gloire. En quoi dois-je donc me glorifier, sinon en ce qui concourt à l'honneur de Dieu et au salut des hommes ? Or, où trouverai-je ces deux choses d'une manière plus

parfaite que dans la croix? Là Dieu a été honoré par un sacrifice et une obéissance dignes de lui : là l'homme a été l'objet d'un amour qu'il ne méritait pas, en recueillant le bénéfice admirable de la rédemption.

CHAPITRE XIII.

Du lavement des pieds.

I.

Des circonstances dans lesquelles eut lieu le lavement des pieds.

On a vu des saints, au moment de mourir, au terme en quelque sorte de leur carrière, quand ils avaient un pied en cette vie et un pied dans l'autre, prononcer quelque sentence remarquable propre à édifier leurs disciples et à les instruire, dans la persuasion que leurs paroles, outre le poids qu'elles empruntaient aux circonstances au milieu desquelles elles étaient proférées, se graveraient plus profondément dans la mémoire des assistants. Les uns proposaient à leurs efforts la charité, d'autres, l'humilité, d'autres, la pauvreté d'esprit, d'autres, la mortification de la volonté propre ou toute autre vertu, selon leur dévotion et leur préférence particulière. Or, le jour étant arrivé où le Saint des saints, le Maître des maîtres se prépare à quitter cette vie, il sera convenable que toutes les personnes auxquelles le nom de chrétiens et de disciples de Jésus-Christ est cher accordent une plus grande attention à tout ce qui s'accomplira en cette circonstance; car il n'y aura rien qui ne soit une excellente matière d'avancement et d'édification. Le Seigneur a réservé son meilleur vin pour la fin du repas. *Joan. n.* On dit que le cygne prêt à rendre le dernier soupir, exhale ses chants les plus mélodieux. La lampe prête à s'éteindre répand de plus vives clartés. C'est ainsi que le divin Maître, que la lumière du monde, au moment d'expirer, va faire briller avec plus d'éclat ses exemples et sa doctrine.

Donc, aujourd'hui plus que jamais, nous devons être particulièrement attentifs à la scène qui va se dérouler à nos regards.

Ajoutez à cette raison que le Sauveur va commencer mainte-

nant son testament, qu'il terminera demain, en rendant sur la croix son dernier soupir, lorsqu'il recommandera son âme à son Père, sa mère à son disciple, lorsqu'il abandonnera son corps à la sépulture, qu'il donnera le paradis au bon larron, sa propre vie au monde, et qu'il laissera les bourreaux qui le dépouillent et le clouent à la croix se partager jusqu'à ses vêtements. *Luc. xxiii; Joan. xix.* Aujourd'hui les legs qu'il nous fait par son testament sont les plus précieuses choses qu'il pouvait laisser en ce monde, à savoir son corps et son sang adorables. Il nous les a légués pour servir de soutien à notre vie, de provision durant le voyage, de remède à nos plaies, de secours dans nos épreuves, de mémorial de sa charité et de gage assuré de la vie éternelle; gage tout aussi précieux que les biens dont il nous garantit la possession. De plus, ce testament a reçu force de loi par la volonté du testateur. Si l'ancien testament a été susceptible de révocation, c'est parce que le testateur était encore vivant. Mais ici, à peine le testateur a-t-il dicté ses dernières volontés, qu'il meurt et qu'il confère à cet acte une autorité fixe et irrévocable. Cette raison, aussi bien que la précédente, nous prescrit l'attention la plus soutenue afin de nous rendre bien compte de la part qui nous concerne dans cet acte suprême de notre Sauveur.

L'Évangéliste, en nous racontant ces mystères, commence par préciser le temps dans lequel ils furent accomplis; lequel temps était le temps pascal. La fête de Pâques était une fête très-solennelle que les Juifs célébraient en souvenir du grand bienfait que Dieu leur avait octroyé lorsqu'il les délivra de la captivité d'Égypte, qu'il les dirigea dans leur voyage vers la terre promise, qu'il engloutit leurs ennemis dans les flots de la mer Rouge, et qu'il opéra toutes ces merveilles après leur avoir ordonné d'offrir un agneau en sacrifice. Comme toutes ces choses étaient une figure de l'œuvre de notre rédemption, la Sagesse divine voulut que, dans le même temps où se célébrait le sacrifice figuratif, se célébrât le sacrifice véritable. De sorte que le même jour où les enfants d'Israël ont été arrachés au joug des Égyptiens, ce même jour nous avons été soustraits à la servitude et à la captivité du démon. Les premiers en ce jour commencèrent leur voyage

vers la terre promise : à nous en ce jour furent ouvertes les portes du ciel , de la véritable terre de promission. En ce jour les chars de Pharaon et les ennemis du peuple d'Israël devinrent la proie des flots de la mer Rouge : en ce même jour nos péchés ont été engloutis dans la mer formée par le sang du Christ. Dans le premier cas le sacrifice d'un agneau opère toutes ces merveilles ; dans le dernier cas , le Fils de Dieu opère notre rédemption par son propre sacrifice , c'est-à-dire , par le sacrifice du véritable Agneau destiné à effacer les péchés du monde. Puisque ces sacrifices étaient la figure l'un de l'autre , il convenait parfaitement qu'ils fussent accomplis le même jour et que l'harmonie de ces mystères résultât non-seulement de la ressemblance historique , mais encore de la similitude du jour où ils étaient célébrés. De cette manière la figure et la réalité , le corps et l'ombre , l'ancien testament et le nouveau , les promesses divines et la réalisation de ces promesses , l'agneau figuratif et le véritable Agneau se rencontrèrent et se trouvèrent réunis les uns aux autres. C'est assurément le sujet de la plus douce et de la plus admirable considération que de voir en ce même jour des pains azymes , où l'on immolait l'agneau en souvenir du temps où les enfants d'Israël avaient été délivrés de la captivité d'Égypte , immoler l'Agneau véritable par les mérites duquel le monde allait être racheté et délivré de la captivité du démon. Je dis en ce même jour , parce que les Juifs au lieu de compter les jours du matin au soir , les comptent d'un soir à l'autre.

On découvre par ce rapprochement quelle proportion parfaite existait entre ces deux sacrifices , et avec quelle perfection a été exécuté par le Christ le tableau ébauché par le Saint-Esprit. Ce sont les deux Chérubins qui se regardent l'un l'autre , avec l'arche d'alliance au milieu : ce sont les deux testaments , le nouveau et l'ancien qui regardent Jésus-Christ ; l'un réalisant ce que l'autre promettait , dans le même temps et de la même manière. Le Sauveur ayant voulu avec raison célébrer la nouvelle Pâque à l'époque où se célébrait la Pâque ancienne , les sacrements antiques se sont rencontrés avec les nouveaux et ils sont alors arrivés à leur fin. C'est ainsi que se vérifie cette parole de la loi : « Vous

mangerez les aliments les plus anciens, et les nouveaux étant arrivés, vous rejetterez les autres. » *Levit. xxvi, 10*. De même, en effet, que la présence du soleil fait disparaître les étoiles ; de même, à l'apparition de ce divin, de cet incomparable sacrifice, tous les autres sacrifices ont cessé.

Le temps où ces mystères et ces bienfaits ont été accomplis, ayant été marqué par l'Évangéliste, il en indique ensuite la cause, à savoir la charité sans bornes du Christ. « Après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, dit-il, il les aima jusqu'à la fin. » *Joan. xiii, 1*. Il s'exprime ainsi, non certes que la charité du Sauveur ait grandi avec les années, la grâce dont il était orné n'ayant jamais subi le plus léger accroissement, mais parce qu'il se réservait de nous donner en cette circonstance les plus grands témoignages de son amour. Des philosophes prétendent que le mouvement naturel a plus de célérité à la fin qu'au commencement. On peut dire quelque chose de ce genre de l'amour du Christ considéré dans les signes et les preuves extérieures qu'il nous en a donnés. L'amour, même chez les personnes établies selon leurs plus chers désirs, n'offre pas ce caractère. Voyez une femme à son lit de mort : elle ne s'occupe pas beaucoup de son mari et de ses enfants ; les douleurs de la maladie, la présence de la mort, la crainte du jugement, l'horreur de la sépulture absorbent son attention de telle sorte qu'il ne lui est pas possible de songer à autre chose. On ne dira pas dans ce cas-ci que l'amour est plus fort que la douleur ; on dira plutôt que la douleur est plus forte que l'amour, car elle en éteint et en paralyse les ardeurs. On ne dira pas non plus que cet amour est plus fort que la mort, puisque le souvenir de la mort suffit pour l'affaiblir.

Tel n'a pas été l'amour du Christ : la présence et le souvenir de la mort n'ont pas été assez puissants pour attiédir ou étouffer à quelque degré les flammes de sa charité. C'est de cet amour qu'il est écrit : « Les grandes eaux n'ont pu l'éteindre ; et les fleuves ne l'engloutiront pas. » *Cantic. viii, 7*. En ce moment suprême le Sauveur eut pour ses disciples les plus douces paroles, il leur octroya ses plus précieux bienfaits, il institua ses plus adorables sacrements, il nous laissa les plus admirables exemples. L'un des

plus frappants fut celui de l'humilité profonde et de l'incompréhensible charité qui le porta à se prosterner devant ses apôtres et à laver leurs pieds de ses divines mains.

II.

Des mystères renfermés dans cette action du Sauveur.

Au moment de nous raconter ce trait touchant de l'humilité de Jésus-Christ, l'Évangéliste nous rappelle l'éclat de sa majesté. Les nuances sombres en peinture ressortent mieux à côté des nuances brillantes. De même la grandeur de l'humilité du Sauveur ressort mieux, rapprochée de l'éclat de sa majesté. En conséquence, le Seigneur « entre les mains duquel le Père avait remis toutes choses, » *Joan.* XIII, 3, les cieux, la terre, l'enfer, les anges, les hommes et tout ce qui existe, résolut de mettre ces mêmes mains par lesquelles l'univers entier était conservé, sous les pieds de pauvres pécheurs. « Il se lève de la table, quitte ses vêtements, verse de l'eau dans un bassin, et se met ensuite à laver les pieds de ses disciples. »

Si le Sauveur quitta ses vêtements, ce n'est pas seulement pour exécuter son dessein, mais encore pour nous donner une figure de l'œuvre de notre rédemption. Pour la seconde de ces choses comme pour la première le Seigneur s'est dépouillé de ses vêtements. Quels sont les vêtements du Seigneur? « Il est couvert de la lumière, dit David, comme d'un manteau; » *Ps.* CIII, 2; et saint Jean ajoute que ses vêtements portent écrits les mots suivants : « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs. » *Apoc.* XIX, 16. Les vêtements dont le Seigneur s'entourne sont donc sa splendeur, sa beauté, sa gloire, sa sagesse, sa toute-puissance, son immortalité et sa béatitude. Or il s'est dépouillé de tous ces vêtements quand il a paru à nos regards pour expier les péchés du monde. Ces péchés, il les a principalement expiés quand il a répandu sur la croix tout son sang. Mais le Fils de Dieu ne se montre-t-il pas à nous sur la croix dans le plus complet dénûment? Où est en ce moment, Seigneur, votre force? Où est votre sagesse, votre toute-puissance, votre beauté, votre gloire? Le prophète va même jusqu'à dire que vous avez perdu les traits qui vous distinguent, au

point que vous êtes méconnaissable. *Isa.* LIII, 3. Outre ces attributs de votre divinité, qu'avez-vous fait de votre réputation? Que sont devenus votre honneur, vos disciples, les gens qui vous accompagnaient en tous lieux? Que sont devenues enfin vos brebis, ce troupeau magnifique dont vous vous occupiez avec tant de soin? De ces vêtements si riches qu'en a-t-il été fait? Hélas! je n'en aperçois même pas vestige. Votre puissance passe pour de la faiblesse, votre sagesse pour de la folie, votre bonté pour de la malice, votre beauté pour de la laideur. O véritable Samson, qui a coupé la chevelure de votre force, et qui vous a remis, pieds et mains liées, au pouvoir des Philistins? Assurément, Seigneur, c'est l'amour que vous portiez à votre Eglise, c'est le désir que vous éprouviez de la sanctifier et de la purifier dans votre sang qui explique tout cela. C'est pour la purifier ainsi que vous vous êtes levé de la table à laquelle vous étiez assis dans les cieux et que vous êtes venu en ce monde, où, couvrant d'un voile la splendeur de votre gloire, vous avez effacé les souillures de nos âmes.

Le Sauveur s'étant dépouillé de ses vêtements et s'étant ceint d'un linge, mit de l'eau dans un bassin, selon le récit de l'Evangéliste, et commença à laver les pieds de ses disciples. Comme parmi eux se trouvait Judas, il est vraisemblable qu'il ne lui refusa pas cette faveur, et qu'il lui lava les pieds comme à tous les autres. O spectacle bien capable de nous ravir d'admiration. On est confondu à la vue d'un Dieu entre deux brigands : on est confondu de voir ce même Dieu prosterné aux pieds de Judas. « Seigneur, j'ai entendu votre voix et j'ai été saisi de crainte; j'ai considéré vos œuvres, et j'ai été frappé d'épouvante. » *Habac.* III, 2. Ce ne fut pas assez pour le divin Maître, observe saint Jean Chrysostome, d'avoir lavé les pieds de son perfide disciple; il le fit encore participer au sacrement de son corps et de son sang : de telle sorte que ce même sang qu'il avait vendu aurait servi, s'il l'eût voulu, à effacer son crime. Mais tout cela ne suffit pas à fléchir un cœur où Satan régnait en maître. Tant ce fort armé oppose de résistance quand il s'agit de défendre ce qu'il possède.

Comme ce spectacle convient bien aux personnes qui ne veulent

pas s'abaisser à demander le pardon des injures, ni à pardonner celles qui leur ont été faites ! Comme il convient aux personnes qui prétendent ne pouvoir se résoudre à adresser la parole à ceux qui les ont offensées, ni les regarder d'un œil favorable, elles voient ici un Dieu vendu à prix d'argent, et agenouillé aux pieds du traître qui l'a vendu. Combien encore les chrétiens qui n'accordent les témoignages de leur estime et de leur politesse qu'avec mesure et parcimonie, gratifiant l'un de telle attention, un autre de telle autre, profiteront à la vue du Seigneur des anges aux pieds de Judas !

Mais laissons Judas de côté, pour arriver à Pierre. Dès que cet apôtre vit son Maître à genoux devant lui, « Quoi, lui dit-il, Seigneur, vous me laveriez les pieds ! » Vous dont la nature entière exécute les ordres, vous dont les anges chantent les louanges, vous que les dominations adorent, que les puissances considèrent avec tremblement ; vous à l'aspect duquel les colonnes des cieux sont ébranlées, vous que célèbrent les astres du matin, vous voulez me laver les pieds ! vous à moi ! Qui êtes-vous donc, et qui suis-je ? Vous êtes celui qui est, et je suis celui qui n'est pas. Votre majesté et votre gloire sont si grandes, Seigneur, que l'univers et toutes les créatures qu'il renferme, que le ciel, la terre, la mer, les anges, les hommes, en un mot, cette machine du monde, quelque vaste et quelque admirable qu'elle soit avec toutes ses parties, est en votre présence ce qu'est la plus petite étoile en présence du soleil. Tout n'est qu'obscurité en comparaison de votre gloire, que laideur en comparaison de votre beauté, que poussière en comparaison de votre grandeur. Toutes les nations sont devant vous comme si elles n'étaient pas ; et elles n'ont pas plus de valeur que le néant en votre présence. Tel est votre être, telle est votre immensité, que toutes ces choses, si on les rapproche de vous, sont moins que les plus petits poids dont on charge une balance, qu'une goutte de rosée tombant le matin sur la terre. Mais si l'univers entier, tout vaste qu'il est, s'efface devant vous, ô mon Dieu et ma gloire ; moi qui forme une si petite partie de l'univers, que serai-je en votre présence ? Comment me qualifierai-je, quel nom me donnerai-je ? Prendrai-je

celui du ver, du moucheron, de la fourmi? En vérité, je ne sais lequel choisir, parce que tous me semblent encore dire plus que je ne mérite. Comment, vous étant ce que vous êtes, et moi étant ce que je suis, voulez-vous me laver les pieds? Ces sentiments et beaucoup d'autres encore se disputaient le cœur de cet apôtre auquel Dieu le Père avait révélé la gloire et la dignité du Fils. Mais le Sauveur, tout en acceptant ce témoignage de respect et d'humilité, ne laissa pas de poursuivre son dessein : il imposa silence à saint Pierre, et il lui enjoignit, sous peine de perdre sa grâce et son amitié, de se soumettre à sa volonté.

Le lavement des pieds terminé, Jésus-Christ reprit ses vêtements, et s'étant assis il leur découvrit les enseignements de sa philosophie toute céleste, et il leur expliqua la signification de cet acte. « Savez-vous, leur dit-il, ce que je vous ai fait? Vous m'appellez Maître et Seigneur; et vous le faites avec raison, car je le suis. Si donc, moi votre Maître et votre Seigneur, je vous ai lavé les pieds, vous devez à votre tour vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, afin que ce j'ai fait vous le fassiez vous-même. » *Joan. xiii, 12-15*. Ainsi, le but principal du Sauveur était de nous laisser un exemple frappant et manifeste d'humilité; et de nous le donner à la fin de sa vie au nombre de ses derniers avis et de ses dernières recommandations, afin qu'il s'imprimât plus avant dans notre mémoire. Si tel était votre dessein dans cet acte-ci, ô mon Dieu, est-ce qu'il ne suffisait pas des exemples de votre vie passée, laquelle a été un modèle accompli d'humilité! Et que nous avez-vous appris jusqu'à ce jour sinon l'humilité? N'est-ce pas là ce que vous avez voulu nous inculquer en venant du ciel sur la terre, en naissant dans une étable, en acceptant une crèche pour berceau, en vous soumettant à la circoncision comme un pécheur, en vous présentant dans le temple et en payant le prix de votre rachat comme un esclave, en fuyant en Egypte comme réduit à l'impuissance, en recevant le baptême comme un publicain, en vous exposant aux persécutions et aux injures comme un malfaiteur? Que nous rappellent toutes ces choses, sinon l'humilité? Et n'est-ce pas pour nous former à cette même vertu que vous en avez fait le caractère de votre mère, de

votre patrie, de votre société, de votre façon d'agir, de la manière dont vous avez traité votre personne et votre vie tout entière ?

Si ces exemples ne vous paraissent pas assez éclatants, vous aviez les exemples de votre passion dont l'heure allait sonner. Alors vous deviez paraître, selon l'expression d'Isaïe, le dernier des hommes, et, selon l'expression de David, l'opprobre des humains et le rebut du peuple. *Isa. LIII, 3; Psalm. XXI, 7*. On allait vous saisir comme un voleur, vous enchaîner comme un esclave, vous cracher au visage comme à un blasphémateur, vous tourner en dérision comme un fou, vous déchirer de verges comme un malfaiteur, vous crucifier entre deux larrons comme un de leurs pareils, et enfin vous mettre au-dessous de Barabbas. Puis donc que vous nous aviez offert de si nombreux exemples d'humilité, et que vous étiez sur le point de nous en offrir tant d'autres, quel besoin aviez-vous d'y ajouter encore celui-ci ?

Nul ne comprendra ce mystère sinon le chrétien qui, éclairé par la lumière céleste, appréciera d'un côté l'excellence de cette vertu, et de l'autre la grande difficulté qu'il y a pour l'acquérir. C'est pour cela que le Sauveur qui connaissait parfaitement la faiblesse du cœur humain, et l'importance de l'humilité à notre égard, insiste tant sur ce sujet. Du reste, cette vertu est si propre à nous montrer le chemin de la vérité, lequel est le chemin du ciel, que saint Augustin en parle en ces termes : « Si vous me demandez quel est le chemin qui conduit à la connaissance de la vérité, je vous dirai que c'est l'humilité. Si vous me demandez une seconde fois quel est le chemin qui conduit à la connaissance de la vérité, je vous répondrai encore que c'est l'humilité. Me répéteriez-vous trois fois, mille fois la même demande, que je vous ferais toujours la même réponse. » *August. Epist. xxxvi, ad Dioscor.* Cette forme de langage montre la haute estime que le saint Docteur avait à bon droit conçu de cette vertu.

Si nous recherchons l'utilité et les avantages que procure l'humilité, où en trouver de plus grands et de plus précieux ? Voulez-vous obtenir miséricorde devant Dieu, appelez à votre aide l'humilité. C'est par l'humilité qu'obtint miséricorde, non-seulement le publicain de l'Evangile, mais encore l'impie et per-

vers Achab. III *Reg.* xxi. Voulez-vous participer aux bienfaits et à la grâce évangéliques, recourez à l'humilité : le Sauveur lui-même nous dit qu'il a été chargé d'annoncer l'Evangile aux pauvres, à savoir, aux humbles ; et c'est à eux qu'il offre et qu'il prêche la bonne nouvelle. Voulez-vous recevoir l'esprit de sagesse, connaître votre Dieu ; apprenez du Sauveur que Dieu se dérobe aux sages et aux habiles du monde et qu'il se révèle aux humbles et aux petits. *Luc.* iv ; *Matth.* xi. Voulez-vous que vos prières soient exaucées, demandez-le à l'humilité : Il est écrit que la prière de celui qui s'humilie pénètre les cieux et qu'elle n'en descend pas avant d'avoir été exaucée. *Eccli.* xxxv. Voulez-vous vivre à l'ombre protectrice du Seigneur, vous y arriverez au moyen de l'humilité : le psalmiste disait : « Le Seigneur veille sur les petits ; je suis devenu semblable à l'un d'entre eux, et j'ai joui du bienfait de sa protection. » *Psalm.* cxiv, 6. Voulez-vous préparer et disposer votre âme à recevoir la grâce divine, ayez recours à l'humilité, dont c'est principalement l'office : de même que l'eau abandonnée à elle-même se porte vers les lieux les plus bas ; de même les grâces se portent d'elles-mêmes vers le cœur où règne l'humilité. Voilà pourquoi il a été dit qu'à la venue du Christ les montagnes ont été abaissées et les collines élevées. *Luc.* iii, 5. Voilà ce que prédisait la très sainte-Vierge dans son admirable cantique par ces paroles : « Il a renversé les puissants de leurs sièges, et il a exalté les humbles. Il a comblé de biens ceux qui étaient dans la détresse, et il a réduit les riches à l'indigence. » *Luc.* i, 52-53. Ces riches sont les personnes qui se regardent comme telles ; c'est-à-dire, les personnes orgueilleuses qui ont une haute idée de leurs vertus et de leurs mérites, ainsi que l'avait le Pharisien de l'Evangile. Désirez-vous encore vous maintenir dans la grâce qui vous a été donnée et vous défendre des pièges de l'ennemi ; l'humilité vous en fournira la facilité, puisque certainement les moyens propres à obtenir la grâce servent également à la conserver. C'est l'opinion que saint Bernard exprime en ces termes : « J'ai reconnu en vérité que le moyen le plus propre à conserver et à obtenir la grâce, consiste à n'avoir pas de sentiments d'orgueil et d'estime de soi-même,

mais à vivre dans une crainte continuelle. » *D. Bernard. serm. LIV, sup. Cantic.*

Si vous tenez en particulier à conserver en votre âme la vertu de charité, laquelle constitue l'abrégé de la vie chrétienne, soyez assuré que le meilleur moyen d'y réussir est toujours l'humilité. Comme le feu se conserve mieux sous la cendre, ainsi le feu de la charité se conserve mieux sous la cendre de l'humilité. Si vous désirez en outre honorer Dieu et le glorifier, plus vous vous humiliez devant lui, plus vous contribuerez à l'honneur de son nom. « Dieu, dit l'auteur de l'Écclésiastique, est le seul dont la puissance soit grande ; et ce sont les humbles qui l'honorent. » *Eccli. III, 21.* De son côté, le prophète Baruch s'écriait : « Ce ne sont pas les morts qui habitent dans les enfers, dont l'esprit est descendu dans les entrailles de la terre ; mais c'est l'âme qu'attriste la grandeur du mal, c'est celui qui marche avec peine et courbé vers la terre, dont les yeux sont obscurcis par les larmes, qui vous glorifie, Seigneur, en vérité. » *Baruch. II, 17-18.* Enfin, désirez-vous faire de votre âme le temple vivant du Christ, le lieu où il prendra son repos et son sommeil, où il établira son séjour, dont il fera ses délices, attachez-vous étroitement à l'humilité ; car c'est elle qui transforme les hommes en temples vivants du Seigneur. Ecoutez saint Augustin vous l'assurer par ces paroles : « Que vous êtes élevé, Seigneur ; et cependant les humbles de cœur sont le séjour où vous habitez. » *D. Aug. Homil. 1, de pœnitentia.* Pour cette raison le Sauveur prend dans le Cantique des Cantiques le nom de lis des vallées : il nous donne à comprendre par là que l'humilité est cette fleur admirable sur laquelle se repose le Saint-Esprit ; fleur qui naît et se développe non sur les hauteurs des montagnes, mais dans la profondeur des vallées.

Le langage suivant d'un pieux docteur fera ressortir en quelques mots, sous forme de conclusion, l'importance de cette vertu pour arriver à la perfection de la sainteté et de la justice. « Qui sera saint, se demande-t-il ? le chrétien humble. Qui sera plus saint encore ? le chrétien plus humble ? Qui sera tout à fait saint ? le chrétien tout à fait humble. » S'il parle de la sorte, ce n'est pas que la mesure de l'humilité donne, en toute rigueur de terme, la

mesure de la sainteté, cette mesure étant déterminée par celle de la charité; mais parce que l'humilité prépare si bien à la charité que, là où règne une grande humilité, règne une charité non moins grande.

III.

De la leçon d'humilité que le Sauveur nous donne par cet exemple.

Les prérogatives et les qualités de l'humilité étant si remarquables, il n'est pas étonnant qu'un maître si sage que le Seigneur des vertus, l'honore et la recommande avec tant de soin. De même que l'amour de l'argent entraîne les hommes à descendre dans les entrailles de la terre, de même il faudrait qu'ils éprouvassent, après les enseignements du Sauveur, un tel amour de l'humilité qu'ils fussent résolus à la mettre en pratique et à descendre aux lieux les plus bas de ce monde, afin d'y trouver non de l'or et de l'argent, mais cette précieuse vertu.

Indépendamment de son utilité, la difficulté que présente cette vertu exigeait qu'elle nous fût recommandée d'une manière aussi pressante. La grandeur de la difficulté qu'elle offre est proportionnée à la vivacité du désir que les hommes ressentent pour les honneurs, et à l'ardeur de leur ambition. Or, faire comprendre la vivacité et l'ardeur de ces sentiments est au-dessus de la parole humaine. L'humilité n'a pas de plus redoutable ennemi que ce penchant, d'autant plus qu'il a les forces du démon, père de l'orgueil, à son service, lequel attise ce feu et en fait jaillir des flammes qui atteignent une incroyable hauteur.

Mais si l'humilité est d'une part si avantageuse, et de l'autre si difficile à obtenir, il n'est pas étonnant que notre sage médecin se soit occupé avec un soin spécial de cette vertu. Comme il connaissait la gravité du mal qui travaillait l'humaine nature, il savait aussi qu'un peu d'amertume était nécessaire pour le guérir; et plutôt à Dieu qu'on réussît à cette condition! Les médecins guérissent plusieurs maladies par les contraires; de même le médecin descendu des cieux a voulu guérir notre insupportable vanité par les exemples de l'humilité la plus profonde.

Dans le cas où ces considérations inclineraient votre cœur à

l'amour de cette vertu, je vous recommanderais de ne pas vous contenter de l'image et de l'apparence : ce que font plusieurs personnes qui professent extérieurement l'humilité, tandis qu'elles sont pleines d'orgueil au dedans. C'est à elles que conviennent ces paroles de saint Jérôme : « Fuyez la fausse humilité ; embrassez l'humilité que le Christ nous a enseignée : celle-là est la véritable, et elle n'est pas un orgueil dissimulé. Beaucoup de gens poursuivent l'ombre de cette vertu ; peu en poursuivent la réalité. Il n'est pas difficile à certains individus de porter des vêtements grossiers, de saluer avec déférence, d'embrasser les mains et les genoux d'autrui, d'incliner la tête, de tenir les yeux baissés, de parler d'un ton humble, de soupirer à plusieurs reprises, et de ne pas dire un mot sans se traiter de misérable et de pécheur. Mais si vous blessez ces mêmes individus par une parole légère, vous les verrez aussitôt froncer les sourcils, hausser le ton, et changer en clameurs leur voix tout à l'heure si douce. » « Il n'y a rien, disait dans une autre épître le même docteur, qui nous rende plus agréables à Dieu et aux hommes que d'être à la fois grands en mérites et petits par la réputation. » *Ad Celant. Hier. opp.* En conséquence, efforcez-vous d'acquérir la véritable humilité, non celle qui se réduit à une simple contenance corporelle et à la douceur de la voix, mais celle qui jaillit du cœur. Autre chose est posséder réellement la vertu, autre chose est en posséder seulement l'apparence. L'orgueil est beaucoup plus hideux quand il se masque sous les dehors de l'humilité ; car je ne sais quoi de repoussant s'attache aux vices qui se couvrent du manteau du bien.

Il sera opportun d'avertir ici le lecteur que, parmi les divers genres de tentation, il n'en trouvera peut-être pas de plus subtil, de plus périlleux, de plus malaisé à reconnaître que la tentation de l'orgueil. Lorsque les autres vices, lorsque la chair, la haine, la vengeance, la colère, la jalousie cherchent à nous entraîner, nous voyons clairement qu'il s'agit de fautes évidentes et connues. Mais pour l'orgueil, il vient à pas furtifs, il gagne l'homme par la flatterie, il lui persuade qu'il est plein de sagesse, qu'il est digne de toute sorte de considération, qu'il mérite les offices et les

charges honorables, qu'il est supérieur à ses semblables, qu'il est appelé à de plus hautes destinées, qu'il a aux honneurs un droit imprescriptible, et mille choses de cette nature, auxquelles nous ajoutons foi, à cause de l'amour excessif que nous nous portons à nous-mêmes, et par lequel nous sommes précipités dans l'aveuglement et dans l'illusion. C'est là un des dangers les plus grands que nous ayons à courir en cette vie, et les plus féconds en conséquences désastreuses.

L'âme éprise de l'humilité veillera donc sans cesse sur la garde d'elle-même. Lorsqu'une pensée de vanité frappera à sa porte, elle se hâtera d'accourir et de la repousser, dans la conviction que cette pensée est un émissaire de Lucifer, roi de tous les enfants de l'orgueil ; et qu'à l'aide de cette flatterie grossière l'esprit du mal cherche à lui inoculer le venin qui le transforma lui-même d'ange en démon. Il faut nous regarder nous-mêmes comme un cadavre hideux, rempli de pourriture, et dont l'odeur ne saurait être supportée. Pour cela, remettons-nous en mémoire ces paroles de l'Apôtre : « Celui qui croit être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, se séduit lui-même. *Galat. vi, 3.* — Qu'avez-vous donc, demande-t-il ailleurs, que vous n'ayez pas reçu ? et si vous avez tout reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous n'aviez rien reçu ? I *Corinth. iv, 7.* — Nous ne sommes même pas capables, dit-il en un autre endroit, d'avoir de notre fonds une sainte pensée ; tout notre pouvoir en ce genre vient de Dieu. II *Corinth. iii, 5.* — Travaillez, mes Frères, écrivait-il aux Philippiens, avec crainte et tremblement à votre salut ; car le Seigneur qui vous inspire vos saintes résolutions vous donnera le courage de les mettre en pratique. » *Philipp. ii, 12.* Si donc tout ce qu'il y a de bien en nous vient de Dieu, s'en attribuer une partie à soi-même, ou s'en glorifier présomptueusement, sera dérober à Dieu la gloire qui lui appartient.

CHAPITRE XIV.

De l'institution du très-saint Sacrement.

Au lavement des pieds succéda un bienfait ineffable, l'institution du très-saint Sacrement, laquelle respire une charité et une providence des plus touchantes. Voyant, au moment de quitter cette vie, qu'il allait nous laisser seuls et livrés à nous-mêmes au milieu de tant d'ennemis, le Seigneur a institué cet adorable Sacrement pour nous servir de remède en tous nos maux. C'est lui-même qui se charge d'être le compagnon de notre solitude, la nourriture de nos âmes, le baume de nos plaies, le soutien de notre faiblesse, notre bouclier contre nos ennemis, l'avant-goût des délices éternelles. O merveilleux festin ! ô aliment céleste, ô pain de vie, ô royal banquet, ô sacrement dont la vertu admirable peuple les cieux, triomphe des démons et répare les misères de l'humanité. C'est vous qui avez donné la victoire aux martyrs, qui avez fait la force des confesseurs ; c'est à vous que les vierges doivent leur pureté, par vous que les justes sont venus à bout du monde, et que les vrais pénitents sont transportés dans le ciel.

Dien est magnifique en toutes ses œuvres ; mais il l'est particulièrement en celle-ci. C'est pourquoi parmi les noms que le prophète Isaïe donne au Sauveur, remarquons-nous celui d'admirable. *Isai.* ix, 6. En effet, toutes les circonstances et tous les mystères de sa sainte vie méritent une admiration profonde. Le sacrement de l'Eucharistie, qui est en toute vérité l'une des œuvres les plus étonnantes du Sauveur, a été figuré par la manne, et non sans cause ; car, outre les propriétés de cette substance, le simple nom qui la désigne nous représente la grandeur de ce mystère. Le mot *manne* est un mot propre à exprimer l'admiration. En hébreu il correspond à cette exclamation : Qu'est-ce ceci ? *Exod.* xvi. Or, cette exclamation convient à merveille au mystère de l'Eucharistie. Telle est sa nature que quiconque le considérera attentivement, ne pourra se défendre d'une sorte de ravissement, et de se demander à plusieurs reprises en son cœur : Qu'est donc ceci ? Quoi ! La majesté infinie que les cieux et la terre ne peuvent

contenir se rattachise à la mesure d'une hostie consacrée? Et qu'est ceci! Celui qui habité dans le ciel parmi les chœurs des anges veut habiter sur la terre parmi les enfants des hommes! Qu'est donc encore ceci! Le Seigneur de l'univers veut de nouveau venir en ce monde et être livré aux mains des pécheurs? Encore un coup, que signifie ceci! Celui qui possède la même substance avec le Père et le Saint-Esprit veut devenir avec l'homme une seule et même chose! Quelle est donc cette nourriture qui communique au cœur tant de force, à l'intelligence tant de lumières, à la volonté tant d'ardeurs, à l'âme tant de pureté! Quel est donc ce festin, quelle est cette tendresse, quel est cet amour, quelles sont ces entrailles de miséricorde? Certes, c'est là un bienfait digne du bienfaiteur, un acte digne de sa bonté, un digne témoignage de sa libéralité, une digne preuve de sa charité. O pain des anges, pain de vie, force de notre faiblesse, compagnon de notre pèlerinage, joie de notre exil, tu nous rends participants des mérites du Christ et tu opères l'union la plus suave entre notre esprit et Dieu.

Comme il s'offre ici bien des sujets capables de te ravir d'admiration, applique-toi de préférence, ô mon âme, à juger de la grandeur de ce bienfait du Seigneur par les effets que cet auguste sacrement est appelé à produire. De ces effets qui sont innombrables, le premier qui frappera tes regards consiste en ce qu'il fait l'homme divin; je veux dire, semblable à Dieu par la sainteté et la pureté de la vie d'abord, et puis par la béatitude de la gloire. Et de crainte que cette dignité incomparable ne rencontre de ta part qu'incrédulité, écoute ces paroles formelles de ton Sauveur : « Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. » *Joan.* vi, 55. D'où il résulte que Dieu étant réellement uni à l'homme, et l'homme étant réellement uni à Dieu, l'homme, selon l'expression de l'Apôtre, en arrive à faire avec Dieu une seule et même chose; le plus haut degré de dignité et de gloire auquel nous puissions parvenir en cette vie. I *Corinth.* vi.

Fléchissons donc le genou, et invitons toutes les créatures à

remercier ensemble le Seigneur d'un si grand bienfait. Vous avez, ô mon Dieu, jeté des yeux pleins de tendresse sur notre misère ; et dans les entrailles de votre miséricorde, vous vous êtes résolu à nous en relever en devenant vous-même une seule chose avec nous. O dispensation merveilleuse de votre grâce ! Quoi de plus surprenant que de voir une créature si vile par nature, plus vile encore par son péché, transportée au plus haut du ciel, et ne s'arrêter dans son essor qu'arrivée jusqu'à Dieu lui-même ? Mais quel sort attendra-t-il, Seigneur, celui qui s'unit à vous, sinon de devenir semblable à vous ? Le coton uni au musc qu'en retirera-t-il sinon sa suavité et son parfum ? Si l'on plonge le fer dans une fournaise, ne deviendra-t-il pas feu à son tour ? Encore une fois, que deviendra l'homme uni à Dieu, sinon tout divin ?

O Dieu de clémence, pouviez-vous donc faire pour notre salut plus que vous n'avez fait ? O générosité sublime ! O échange touchant de la divine bonté ! Vous avez pris, Seigneur, notre faible et mortelle humanité, et vous nous avez donné votre ineffable divinité. En vérité, vous avez répandu sur nous les trésors de votre grâce ; vous avez brisé votre cœur paternel, vous avez rompu les veines de votre charité inépuisable, et vous en avez laissé les flots inonder vos enfants. Ici vous nous montrez sensiblement combien votre cœur était embrasé d'amour pour nous. Comme il ne vous était plus possible d'en contenir les ardeurs et de les dissimuler, vous avez laissé les flammes de ce foyer jaillir éclatantes à nos yeux, et vous nous avez octroyé une faveur dont nous jouissons, non pas une seule fois ni un seul jour, mais durant toute notre vie. O bonté merveilleuse ! ô ineffable charité ! ô libéralité inouïe ! c'est l'auteur du don qui se donne ici lui-même ; l'esclave reçoit son maître ; l'homme mange le pain des anges ; le ministre est servi par son souverain, lequel se donne à lui en aliment pour la vie éternelle.

Oh ! comme elles brillent en ce mystère, ô mon Sauveur, votre bonté, votre puissance et votre sagesse ! Quelle bonté plus grande pour un Dieu que de s'unir si étroitement à de si viles créatures ! Quel plus grand témoignage de puissance que de renfermer sous

les apparences du pain , un Dieu et un homme tout ensemble , et de multiplier ce prodige à l'infini sans rien perdre de ses propriétés ! Quelle plus grande sagesse que de trouver un remède si efficace et si propre à guérir nos infirmités ! Sans doute il convenait qu'après avoir dû à un fruit la perte de la vie , nous la recouvrions au moyen d'un autre fruit ; et que le fruit de l'arbre de la science ayant causé notre ruine , le fruit d'un autre arbre nous en relevât. Du fruit de ce premier arbre il est écrit : « Le jour où vous en mangerez , vous mourrez. » *Genes.* II, 17. Il est dit au contraire du fruit de ce dernier : « Celui qui mangera ce pain vivra éternellement. » *Joan.* VI, 59. Si donc l'homme reçoit et conserve en lui-même la vertu et la grâce que communique le pain du ciel , il vivra sur la terre d'une vie céleste et divine , et cette vie sera sa vie dans l'éternité ; car la vie dont vivent les justes est cette même vie spirituelle et divine. C'est en quoi cet aliment diffère de tous les autres aliments , même de la manne qui fut donnée aux Hébreux. Tandis que les autres aliments ne donnent que la vie temporelle , celui-ci donne la vie éternelle , laquelle après avoir commencé dès cette vie , au lieu d'être détruite par la mort , n'en devient que plus stable et sans limites.

D'ailleurs tous les hommes ayant été atteints par la morsure empoisonnée du serpent , il était convenable qu'il y eût quelque remède capable de les guérir de cette blessure cruelle. Or , c'est dans l'Eucharistie que le céleste Médecin a placé ce remède , car ce sacrement divin n'est après tout qu'un antidote souverain contre le venin de l'antique serpent.

Il convenait aussi que , à côté de la chair viciée qui étendait sa corruption aux âmes auxquelles elle était unie , il y eût une chair très-pure propre à purifier les âmes avec lesquelles elle serait en contact. Il n'y a au monde que deux sortes de chair : l'une , celle d'Adam , qui est souillée par le péché ; l'autre , celle de Jésus-Christ , qui a été formée par l'opération du Saint-Esprit. Or , de même que notre âme , par son union avec la chair d'Adam , dès le sein de notre mère contracte la souillure du péché originel et devient passible de toutes les conséquences que ce péché traîne à sa suite , de même , en s'unissant à la chair très-pure du Christ au moyen

de ce sacrement, elle devient pleine de grâce et elle participe aux biens dont la chair du Sauveur est le principe. Dans le premier cas, l'homme est en union étroite avec Adam, et à ce titre il participe à toutes ses misères; dans le second cas, il est en union étroite avec Jésus-Christ, et à ce titre il bénéficie de tous les biens du Sauveur lui-même.

Venez donc toutes, âmes qui aimez le Christ, asseyez-vous à cette table, prenez cette nourriture et devenez une seule et même chose avec votre Créateur. Ne vous contentez pas de l'embrasser spirituellement au fond de vos cœurs, embrassez-le corporellement par l'intermédiaire de cet auguste sacrement. Ce Dieu d'amour ne s'est pas contenté d'aimer de toute éternité spirituellement la nature humaine, il s'est uni corporellement à elle par le mystère de l'incarnation. A nous aussi il ne doit pas suffire de l'aimer d'une manière spirituelle, et il faut nous unir réellement à lui à l'aide de cette sainte communion.

Souvenons-nous, à ce propos, que nous n'avons pas de secours plus propre à nous faciliter l'accomplissement de nos obligations ni à pourvoir à tous nos besoins. Il y a trois choses, parmi bien d'autres, qui environnent l'homme de toutes parts : D'abord, la multitude des bienfaits divins qui l'obligent à une reconnaissance sans bornes; en second lieu, la multitude de ses péchés, qui l'obligent à en implorer le pardon; en troisième lieu, la multitude de ses besoins et de ses misères, dont il doit solliciter le remède. Dans l'ancienne loi, à ces trois choses en correspondaient trois autres : Il y avait des dons que les hommes offraient au Seigneur en reconnaissance des bienfaits qu'ils en avaient reçus; il y avait des sacrifices offerts par eux en expiation des péchés qu'ils avaient commis; il y avait une autre espèce de sacrifices qu'ils offraient pour obtenir de Dieu un remède à leurs maux. Le Sauveur a suppléé divinement à ces trois choses, et il leur a substitué un secours beaucoup plus puissant et beaucoup plus efficace en instituant le très-saint sacrement. Ce sacrement est la plus précieuse offrande qu'il nous soit possible de faire au Père en remerciement de ses bienfaits; il est le sacrifice le plus capable de nous obtenir le pardon de nos péchés; il renferme la

glorieuse victime au nom de laquelle nous trouverons un remède à tous nos besoins. Approchez-vous donc de ce divin sacrement, ô homme, vous auquel tant de bienfaits imposent la dette de la reconnaissance, que tant de péchés accablent de leur fardeau, que pressent tant de nécessités : vous y trouverez de quoi payer votre dette, de quoi racheter vos péchés, de quoi subvenir à tous vos besoins. Que si une crainte exagérée vous montrait dans cet acte une audace coupable, répondez que ces trois sortes d'obligations vous y forcent, et que vous ne connaissez pas de meilleur moyen de les accomplir.

Et puisque cette institution a été l'œuvre de la miséricorde et de la providence infinie de notre Dieu, souvenez-vous de lui en offrir d'incessantes actions de grâces, car ce sacrement renfermant celui dont l'être embrasse toutes choses, contient aussi en soi toutes les vertus et toutes les grâces. Si le saint roi David exhortait Jérusalem à louer son Seigneur parce qu'il lui accordait en abondance le pain et le froment matériel qui apaise seulement la faim du corps, que de louanges, que de remerciements devons-nous au Seigneur pour ce pain qui apaise la faim de nos âmes, pour le pain de vie, formé de ce grain de froment qui, tombé sur notre terre, a porté le fruit de la vie éternelle ?

CHAPITRE XV.

Récit de la passion du Sauveur, tiré en partie d'un sermon attribué par les uns au bienheureux saint Bernard, et par d'autres à saint Anselme.
Ad calcem operum, JESUM NAZARENUM.

I.

De l'agonie et de la prière du Sauveur au jardin des Oliviers.

Vous aviez terminé, Seigneur, le lavement des pieds, vous aviez institué le sacrement adorable de l'Eucharistie, vous veniez de prononcer ce divin discours dans lequel vous vous étiez appliqué à recommander à vos disciples, de la manière la plus pressante, le précepte de la charité et la pratique de la patience, leur assurant en récompense le royaume des cieux, lorsque vous

allâtes avec eux dans le jardin où devait vous trahir le malheureux Judas. Là vous leur découvrites la tristesse immense qui remplissait votre âme, en leur disant : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » *Matt.* xxvi, 38. Vous éloignant un peu à l'écart, vous vous agenouillâtes, et, prosterné la face contre terre, vous adressâtes à votre Père cette prière : « Mon Père, si cela est possible, que ce calice passe loin de moi. » Cependant les angoisses auxquelles vous étiez en proie se trahissaient par cette sueur de sang dont les gouttes ruisselaient jusqu'à terre.

O mon Sauveur Jésus, pourquoi cette prière accompagnée de tant de tristesse et d'angoisses ! Est-ce que par hasard vous n'accepteriez pas volontairement le sacrifice de la passion ? Evidemment, telle n'en est pas la véritable raison. Si vous avez voulu souffrir cette agonie, c'est pour consoler la faiblesse des membres de votre corps mystique ; c'est pour que nul d'entre eux ne se décourage quand la faiblesse de la chair reculera devant les épreuves, parce que l'esprit sera prompt à les embrasser. Vous avez encore voulu nous donner en ceci une preuve manifeste de la faiblesse de la chair que vous avez prise pour notre amour ; voyant de la sorte à n'en pouvoir douter que vous vous êtes chargé en vérité de nos douleurs, de plus puissants motifs nous engagent à vous aimer. Il est, en effet, aisé de se convaincre que cette prière est échappée à la faiblesse de votre chair, car vous avez ajouté peu après : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » *Matt.* xxvi, 41.

Ce passage arrachait à un pieux docteur les paroles suivantes : Je ne crois pas, ô mon Sauveur, que jamais homme ait éprouvé au dedans de lui-même, une agonie aussi affreuse, une secousse aussi profonde. J'en ai pour garant cette sueur de sang que la vivacité de vos souffrances a fait couler de vos veines. A-t-on jamais écrit de quelqu'un que ses angoisses extrêmes l'aient couvert d'une sueur pareille ? Non, cela n'est arrivé qu'à vous, très-aimable époux par le sang ; *Exod.* iv. La vive image des tourments qui vous étaient réservés impressionnait si fort la partie sensible de votre âme, car il est dans notre nature de repousser tout ce qui afflige le corps, qu'elle vous plongeait dans l'angoisse,

dans le chagrin et dans la tristesse. O bon Jésus, que le fardeau de nos péchés a été accablant pour vous ! Votre Père avait dit autrefois par la bouche d'un de ses prophètes : « J'ai été las de souffrir. » *Isaï.* 1, 14. Il faisait allusion dans ces paroles aux iniquités des hommes ; mais à vous, il vous est à bon droit permis de vous les appliquer en ce moment à vous-même au pied de la lettre. En vérité vous vous êtes lassé à souffrir, lorsque nos crimes vous accablaient de leur poids. De même que la grappe du raisin exprime tout son jus sous l'action écrasante du pressoir ; de même votre chair bénie, meurtrie par le poids immense de la douleur, s'est couverte d'une sueur de sang. Tandis que vous n'avez chargé les hommes que d'un joug suave et d'un fardeau léger ; nous avons mis sur vos épaules une charge si lourde qu'il était impossible à tout autre qu'à vous de la soulever. C'est de ce premier pressoir que vous avez tiré le vin que vous destiniez à la vierge fille de Sion, à l'Eglise votre épouse. C'est alors que vous avez commencé à vous couvrir d'un vêtement de sang, et que vous avez pris le titre d'époux par le sang, comme vous l'avez déjà fait dans la circoncision. Toutefois la circoncision était une loi commune à tous les enfants ; mais ici, chose étrange et inouïe, la sueur que vous répandez est une sueur de sang.

O bon Jésus, que se passa-t-il dans votre tendre cœur quand il était dévoré par de telles angoisses ! O Père céleste, que faisiez-vous, lorsque votre Fils unique était prosterné la face contre terre en votre présence sous le poids d'une si grande fatigue ! Ne considériez-vous donc pas que vous aviez engendré de votre propre substance ce Sauveur inondé en ce moment d'une sueur de sang ! En vous ont espéré nos aïeux, les patriarches, les prophètes, et vous les avez délivrés : c'est vers vous qu'ils ont élevé leurs cris, et ils n'ont pas été confondus. *Psal.* xxi. Comment donc votre Fils unique, à qui nul péché ne peut être reproché, dans la bouche duquel la fourberie n'a jamais trouvé place, a-t-il été abandonné de vous ? Peut-il se faire qu'un Père si bon traite avec sévérité un Fils, et un Fils si bon, un Fils innocent, un Fils bien-aimé ! O Père saint, est-ce que, pour apaiser votre colère, il n'y a pas assez de ce douloureux spectacle ! Voyez : il a déjà souffert ce

qu'il ne méritait pas, il a satisfait pour nos péchés; il a payé, pour notre rançon, un prix surabondant; une seule goutte de son sang possède une valeur inestimable. Et néanmoins, ô justice étonnante! vous ne vous tenez pas pour content; et vous ne regardez cette épreuve que comme le prélude de la passion qui l'attend. Vous avez jeté vos yeux sur l'arbre de la croix : tant que vous n'y verrez pas votre Fils attaché, vous demanderez encore quelque chose. Un arbre ayant été l'instrument de la faute originelle, vous avez ordonné qu'un arbre servît à l'expiation; et de même que le démon a vaincu l'homme au moyen d'un arbre, il fallait qu'il fût vaincu à son tour au moyen d'un autre.

En conséquence, pour donner à son Fils unique la force de supporter un plus rude combat, le Père céleste lui envoya un ange avec mission de le ranimer. Comme le firent Moïse et Elie au jour de la Transfiguration, l'ange s'entretint avec le Sauveur du fruit incomparable qui devait résulter de sa passion pour la gloire du Père et le salut du monde. O mystère surprenant! Qu'est ceci, Seigneur! Quoi! vous, la force et la gloire des anges, vous consentez à être ranimé et consolé par un ange! Il est bien vrai, ô Père céleste, que vous avez abaissé votre Fils au-dessous des anges, puisque vous chargez un ange de le ranimer et de le consoler. O Jésus mon maître, à quel point vous vous humiliez, et à quel degré d'abaissement vous descendez! Certainement on concevrait mieux, si la volonté de votre Père et la vôtre ne l'ordonnaient autrement, que tous les hommes périssent que de vous voir, ô Fils unique de Dieu, réduit à cette extrême affliction. Mais puisque tels sont votre dessein et votre vouloir, puisque vous vous êtes proposé de nous montrer en cette circonstance l'amour dont vous nous aimiez avant même que le monde existât, c'est à nous maintenant d'accepter ce bienfait avec reconnaissance, avec crainte et avec tremblement, de vous en remercier de tout notre cœur, et de répondre à l'amour que vous nous avez témoigné le premier, en vous aimant de toutes nos forces.

II.

Du modèle qui nous est offert dans cette prière du Sauveur.

Par cette prière, non-seulement le Sauveur nous apprend qu'il nous faut prier en toutes nos épreuves et en toutes nos tribulations ; mais encore il nous y donne un modèle achevé des conditions et des qualités que doit réunir une prière parfaite. Six choses contribuent à la perfection de la prière : ce sont la solitude, l'humilité, l'attention, la persévérance, la résignation et les bonnes œuvres. Or ces six choses se trouvent à un degré remarquable dans la prière de Jésus-Christ.

En premier lieu, il choisit un lieu très-convenable par sa solitude à la prière, le mont des Oliviers, et de plus, il se sépare pour prier de ses disciples. Il n'avait, certes, pas besoin de cette précaution ; mais il voulait nous montrer en exemple l'application du conseil qu'il nous donnait précédemment en ces termes : « Pour vous, quand vous prierez, entrez dans votre petite chambre ; et après en avoir fermé la porte, priez votre Père dans le secret de la solitude. » *Matt.* vi, 6. L'isolement que nous recommande le Sauveur ne doit pas s'entendre seulement de l'esprit : il doit s'entendre du corps, lorsque la chose sera possible. Débarrassé de tout obstacle, il sera plus facile à l'homme de prier Dieu de tout son cœur. C'est dans la solitude que se réfugie la femme mystérieuse de l'Apocalypse quand le dragon furieux ouvrait déjà sa gueule pour la dévorer. *Apocal.* xii. Nous apprenons par là que l'un des meilleurs moyens de sortir vainqueurs des tentations de l'ennemi, consiste à nous réfugier dans la solitude et le silence de la prière. C'est d'ailleurs l'enseignement que le divin Maître inculquait à ses apôtres, quand après leur avoir dit que Satan brûlait du désir de les broyer comme du froment, il leur indiquait le moyen d'échapper à ses atteintes, en leur disant : « Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation. » *Luc.* xxi, 40.

La seconde condition d'une parfaite prière est l'humilité. « La prière de celui qui s'humilie, lisons-nous dans l'Ecclesiastique, pénètre les cieux ; et elle n'aura pas de repos qu'elle n'ait obtenu de Dieu tout ce qu'elle désire. » *Eccli.* xxxv, 20. Or le Sauveur

nous a donné un exemple de cette humilité, en se prosternant la face contre terre pour prier. Cette attitude extérieure était l'image de la profonde humilité avec laquelle son âme très-sainte se tenait devant la majesté du Dieu auquel elle s'adressait. Tel est le sentiment avec lequel il convient de parler à ce Dieu dont la gloire est infinie, quand on n'est de son propre fonds que cendre et que poussière.

La troisième condition d'une parfaite prière est une attention soutenue. Comme, en priant, l'homme s'entretient avec Dieu, ce serait une grave inconvenance de sa part de ne faire aucune attention à ce qu'il lui dit, et, tout en laissant la bouche parler, de se répandre à dessein par la pensée sur toute espèce de choses. Voulez-vous apprécier l'attention avec laquelle le Sauveur priait au jardin des Oliviers; regardez la mortelle agonie de son cœur, et la sueur de sang à laquelle elle donna naissance, vous verrez avec quelle vérité a été accomplie cette parole du psalmiste : « J'ai crié vers vous de tout cœur; ô mon Dieu, exaucez-moi. » *Psalm.* cxviii, 143. Ce sont les prières de ce genre que le Seigneur écoute toujours favorablement.

La quatrième condition d'une parfaite prière est la persévérance. Le Seigneur ne nous accorde pas incontinent ce que nous lui demandons. Il veut plutôt que nous employions plusieurs jours, que nous mettions beaucoup d'instances à lui demander ce que nous désirons. Cette sorte d'importunité qu'il exige de nous a pour but de nous faire mieux apprécier, connaître, conserver, les dons qu'il nous octroie, et de nous rendre plus reconnaissants à son égard. C'est pourquoi nous ne devons pas nous désister de nos demandes parce que nous ne sommes pas exaucés à notre fantaisie : ne cessons de crier, de persévérer, d'importuner le Seigneur, à l'exemple de la Chananéenne, jusqu'à ce que ce même Dieu à qui nous devons cette persévérance, se prête favorablement à nos vœux. S'il ne nous refuse pas l'une de ces choses, assurément il ne nous refusera pas l'autre. C'est la pensée du prophète dans ces paroles : « Béni soit le Seigneur qui ne m'a pas dissuadé de prier, et qui n'a pas écarté de moi sa miséricorde. » *Psalm.* lxxv, 20. « Soyez certains, disait à ce propos saint Augustin, que si Dieu

ne vous dissuade pas de prier, il n'écartera pas de vous sa miséricorde. Jamais il ne donne la grâce de persévérer dans la prière, sans donner ce que l'on demande par la prière. » *D. Aug. Expos. Psalm. lxxv.* Mais où trouver un plus parfait modèle de cette persévérance que dans la prière du Sauveur ? Quoique Fils de Dieu, quoique infiniment aimé de son Père, il ne lui suffit pas d'une première prière ; il en ajoute une seconde, une troisième ; il répète les mêmes paroles, et il prolonge, au rapport de l'Évangéliste, de plus en plus son oraison. Si le Fils de Dieu ne renonce pas à sa demande après l'avoir exposée une fois ; s'il y revient une seconde et une troisième fois ; comment un misérable vermisseau chargé de péchés oserait-il cesser sa prière, parce qu'il n'aurait pas été exaucé à son gré ! Si le Fils de Dieu prie avec persévérance, pourquoi l'homme ne ferait-il pas de même ? Si le médecin prie, pourquoi le malade ne prierait-il pas ? Si celui qui est la source même de tous les biens ne cesse de faire entendre ses cris ; pourquoi cesser, nous qui sommes un abîme de tous les maux ?

La cinquième condition d'une parfaite prière est la résignation ; je veux dire cette abdication en vertu de laquelle l'homme remet entre les mains de Dieu tous ses désirs et toutes ses demandes, et s'abandonne entièrement au bon plaisir de son adorable volonté. C'est la conduite du Sauveur demandant que la volonté de son Père et non sa volonté propre s'accomplît. Avec combien plus de raison doit agir de la sorte celui qui ne connaît pas ce qu'il sollicite et ne comprend pas ses intérêts véritables ? Bienheureuses les âmes qui marchent généreusement dans cette voie ; bienheureuses les âmes qui sont si bien entre les mains de Dieu qu'elles ont pour volonté sa volonté. L'unité parfaite dans le vouloir et dans le non-vouloir est le signe de la parfaite amitié.

La dernière condition requise dans celui qui se livre à la prière consiste à ne pas faire de la prière un motif pour ne pas assister le prochain dans ses nécessités. Cette condition est de rigueur lorsque les bonnes œuvres sont obligatoires. Si Moïse reste trop longtemps sur-la montagne à s'entretenir avec Dieu, le peuple profite de ce temps pour fondre un veau d'or et lui rendre les honneurs divins. C'est pour cela que le Seigneur, dans sa mer-

veilleuse providence, ménageait sa prière de façon à ne pas abandonner ses disciples à eux-mêmes, à venir les réveiller et les exhorter à prier, exerçant en même temps les œuvres de la vie active et les œuvres de la vie contemplative, sans que les premières fussent un obstacle aux secondes. Cet exemple devrait être un sujet spécial d'attention pour tous ceux qui s'adonnent à l'oraison et aux exercices de piété. Il ne faudrait pas qu'ils s'occupassent de ces exercices au point de négliger complètement les âmes pour lesquelles Dieu a versé son sang. Le Seigneur avait ordonné que les courtines du tabernacle fussent de couleur écarlate teintes à deux reprises. *Exod. xxvi*. Cette circonstance est une figure des deux espèces d'amour auxquelles sont obligés les fidèles, à savoir, de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. Puisqu'il est convenable que l'homme soit animé de ces deux sentiments, il est convenable également qu'à ces deux ordres de sentiments correspondent deux ordres d'exercices, qui seront, d'un côté, les exercices de l'oraison et de la contemplation, dont l'effet est d'accroître l'amour de Dieu; de l'autre, les œuvres de miséricorde, grâce auxquelles se développe en nous l'amour du prochain. En conséquence, selon le conseil de saint Grégoire, *Pastor. vii*, livrons-nous de telle sorte à la prière que nous n'oublions pas nos frères, et assistons nos frères de telle sorte que nous ne renoncions pas à la pratique de l'oraison; nous nous exposerions autrement à retomber dans la faiblesse, dans la froideur, et à devenir également incapables de ces deux ordres d'exercices.

III.

Prière à Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers, pour obtenir la grâce d'une bonne mort.

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, au nom de cette amère tristesse qui, sur le mont des Oliviers, vous réduisit à une telle extrémité; au nom de cette frayeur et de cette crainte qui éprouvèrent si vivement votre chair sacrée et qui vous arrachèrent cet aveu, « Mon âme est triste jusqu'à la mort, » nous vous supplions, l'humilité au fond du cœur et prosternés la face contre terre, de vouloir bien nous assister lorsque la suprême

heure de notre départ sera sonnée, lorsque notre âme sera elle aussi en proie à la frayeur et à l'épouvante : en cette agonie pleine d'angoisses, daignez nous affermir et nous inspirer une confiance entière en votre miséricorde.

O très-doux Maître, ne nous abandonnez pas en ce terrible moment. De même que votre Père vous a envoyé du ciel un ange pour vous consoler, ordonnez à votre saint ange de venir à nous en cette heure, de nous assister, de nous fortifier contre les assauts de l'ennemi, de nous secourir en toute occurrence, et de ne pas permettre que l'armée des esprits mauvais l'emporte sur nous par les tentations ou nous séduise par ses raisonnements trompeurs. Armez encore et prémunissez notre cœur de la vertu que vous avez déployée dans votre passion. Qu'aucune douleur et qu'aucune adversité, si longues ou si violentes qu'elles soient, ne nous entraînent à un sentiment d'impatience, de dégoût et de murmure ; mais qu'en tout et pour tout notre âme soit soumise et résignée à votre volonté sainte, dans la maladie comme dans la santé, dans le malheur comme dans la prospérité, dans la mort comme dans la vie ; en sorte que nous imitions l'abandon avec lequel vous subordonniez votre volonté créée à celle de votre Père, par ces paroles : « Que votre volonté se fasse et non pas la mienne. »

Nous ne vous demandons pas, Seigneur, de nous accorder une mort douce, des douleurs légères, des maladies peu graves ; nous laissons à votre tendresse le soin d'ordonner ces choses selon la nature de nos besoins ou de nos véritables intérêts, et non selon nos préférences personnelles. La faveur que nous implorons est que, quoi qu'il arrive, vous daigniez nous fortifier assez pour résister à toute sorte de fardeau. Rendez-nous, au contraire, fermes et immuables jusqu'au dernier moment de notre vie ; et ainsi, après avoir joui de votre union ici-bas par la grâce, nous mériterons, en quittant cette terre, d'être admis à l'union dont jouissent les saints dans votre gloire.

IV.

Suite du récit de la passion, d'après les paroles mêmes de saint Bernard.

Nous avons vu, ô notre Sauveur et notre Maître, s'accomplir en vérité les paroles que vous aviez prononcées : « L'Esprit est prompt, mais la chair est faible. » Dès que votre prière fut achevée, vous vous offrîtes avec courage et décision à ces cruels bourreaux qui, conduits par le traître disciple, vinrent s'emparer de vous munis de lanternes, d'armes et de bâtons. Et quand ce monstre vient vous baiser au visage, au lieu de vous retirer vous offrez à sa bouche pleine de malice votre bouche très-sainte, sur laquelle n'a jamais été trouvé le mensonge. O innocent Agneau de Dieu, qu'y avait-il de commun entre ce loup et vous ! Quel rapport existait-il entre vous et ce Fils de Satan ! Mais c'était un dessein de votre bonté incomparable de vouloir faire de votre côté tout ce qui était capable de fléchir l'opiniâtreté de ce cœur dénaturé. Aussi, vous souvenant encore de votre amitié passée, vous lui dîtes : « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ? » Et en même temps, pour l'émouvoir et lui représenter l'horreur de son crime, vous ajoutâtes : « Quoi ? Judas, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme ! »

Aussitôt les Philistins s'approchent pour s'emparer de notre redoutable Samson. Ils n'en sont pas détournés pour avoir été renversés contre terre par la force de votre bras au moment où ils allaient mettre la main sur vous ; car vous ne vouliez pas en cela vous défendre, mais prouver que nulle puissance humaine ne pouvait rien contre vous, à moins que vous ne vous soumissiez à ses atteintes. Comment apprendre ensuite sans gémir de quelle manière ces barbares soldats vous firent prisonnier, avec quelle cruauté ils enchaînèrent vos mains et ils s'emparèrent de vous, Agneau si doux, qui ne proférâtes contre eux aucune parole ? Ils vous entraînent ignominieusement garrotté comme un larron ; et cependant vous n'aviez pas laissé d'user envers vos cruels ennemis de votre mansuétude et de votre miséricorde accoutumée, puisque vous aviez guéri l'un d'entre eux de sa blessure, et que vous aviez réprimé l'emportement et le zèle indiscret de

vosre apôtre qui voulait vous défendre les armes à la main. Maudite soit la fureur et l'obstination de ces impies, que la grandeur de ce miracle ne put convaincre, et que la bonté dont ce bienfait était un éclatant témoignage ne put adoucir.

Après cela, vous comparûtes au tribunal de ces pontifes pervers, où, pour avoir confessé la vérité comme il convenait, vous fûtes qualifié de blasphémateur et jugé digne de mort. O très-doux Sauveur, que d'outrages vous eûtes à souffrir de la part de gens de votre propre nation ! Ils crachèrent de leurs bouches impures sur votre visage, et couvrirent d'un voile cette face divine après laquelle les anges soupirent et qui remplit les cieux d'allégresse ; de leurs mains sacrilèges ils vous souffletèrent et vous frappèrent comme un vil esclave, vous, le Maître de tout l'univers. Ce ne fut pas encore assez. Ils vous conduisirent chargé de liens à Pilate, le conjurant de condamner au dernier supplice celui qui n'avait commis aucun péché, et de mettre en liberté un homicide, accordant plus d'estime à une bête féroce qu'à un innocent Agneau. O machinations infâmes ! Ce juge inique n'ignorait pas que cette tourmente avait été soulevée contre vous par la haine de vos adversaires, et malgré cela il ne détourna pas de vous ses mains sacrilèges. Au contraire, il soumit votre âme très-sainte à une épreuve des plus amères et des plus injustifiables. Sur ses ordres, votre chair pure et virginale fut déchirée par les fouets ; les coups succédèrent aux coups, les blessures aux blessures. O Fils de Dieu, quels crimes vous avaient attiré tant d'amertume et de confusion ! Ce ne sont pas les vôtres, certainement. C'est moi, moi, le dernier des hommes, qui suis l'auteur de votre perte. C'est moi qui ai mangé le fruit empoisonné, et c'est vous qui en avez ressenti l'amertume. C'est moi qui ai contracté la dette, et c'est vous qui l'avez payée.

Avec tout cela, la cruauté de vos ennemis ne s'est pas tenue pour satisfaite. Ils vous livrèrent ensuite aux mains de la soldatesque. Non contents de vous voir condamné au dernier supplice, ils voulaient vous exposer à la torture des plus sanglantes moqueries. Aussi lisons-nous qu'une compagnie de soldats se tourna contre vous ; on vous dépouilla de vos vêtements, on vous couvrit

d'un manteau de pourpre, on vous tressa une couronne d'épines, on la posa sur votre tête, on vous mit à la main un roseau en guise de sceptre, et, fléchissant le genou contre terre, on vous accablait de railleries en disant : « Salut, roi des Juifs. » En même temps on vous donnait des soufflets, on vous crachait au visage, et avec le roseau que vous teniez en votre main, on vous frappait à la tête.

Considère maintenant, ô mon âme, dans quel état se trouve ton Seigneur. Il a toutes les apparences d'un roi, et il est traité comme un esclave méprisé et il est plein de confusion. On a orné son chef d'une couronne, mais cette couronne y enfonce la pointe de ses épines. On l'a revêtu d'une pourpre royale, mais cette pourpre, au lieu de servir à l'honorer, n'a servi qu'à son tourment. Il a pour sceptre un roseau en ses mains, et avec ce roseau on lui frappe la tête. On fléchit le genou devant lui, on l'adore, on lui donne le nom de roi, mais on le soufflette, mais on lui crache à la face.

V.

Comment le Sauveur porta sa croix sur ses épaules, et de la proclamation de la sentence qui le condamnait.

Quand on l'eut ainsi bafoué, on mit une croix sur ses épaules brisées et rompues par la flagellation et les autres tourments. Dans cet appareil, ce très-doux Agneau fut conduit au lieu de son supplice. Là on le dépouilla de ses habits, on l'attacha avec de gros clous au bois de la croix, on dressa le gibet entre les gibets de deux larrons ; on perça le côté du Sauveur d'une lance, et de ses cinq plaies coulèrent les ruisseaux de sang qui devaient purifier et racheter le monde. Il est à croire qu'à cette exécution ne fit pas défaut la voix du héraut qui proclamait hautement que cet acte de justice s'accomplissait en vertu de la sentence portée par le président Pilate contre cet homme, à cause de ses forfaits et des révoltes, qu'il avait cherché à exciter parmi le peuple ; qu'on ne pouvait raisonnablement laisser la vie à un tel criminel. O héraut d'iniquité ! ô sentence fausse et menteuse ! Ne parlez pas de la justice du président Pilate, parlez plutôt d'une grande injustice, car

il a condamné à mort celui dont il avait, à trois reprises, reconnu l'innocence. S'il y a justice, elle vient de la part du Juge céleste, dont les yeux voient tous les péchés qui se commettent dans le monde. Telle est sa justice qu'un seul de ces péchés ne doit pas rester sans châtiment. Et comme le monde entier n'a pas assez de valeur pour expier un seul péché, Dieu a levé sa redoutable épée et il en a frappé cet innocent Agneau, parce que seul parmi les hommes il était capable d'expier nos crimes. Cette justice qui s'accomplit en son supplice n'est pas celle que proclame le héraut de Pilate; elle a été proclamée par bon nombre de prophètes qui, longtemps à l'avance, ont élevé la voix et ont annoncé que le Sauveur devait être frappé à cause de la malice de son peuple, et qu'il devait souffrir d'affreuses tortures pour effacer nos péchés.

Isa. LIII.

Mais, ô Père très-juste, dont les yeux considèrent le péché avec tant de rigueur, ne voyez-vous pas qu'il est également contre la justice et de châtier l'innocent, et de laisser le coupable impuni? Comment appeler un acte de justice en l'attribuant à un acte qui accable le plus innocent, le plus pur des hommes, de peines et de tourments qui n'ont jamais été infligés aux plus grands criminels? Est-il bien possible qu'il y ait de la justice à faire éclater un châtiment si épouvantable là où règne tant d'innocence? O lumière infinie qui l'avez ainsi ordonné dans la profondeur de vos conseils, éclairez les yeux de notre cœur afin que, considérant les merveilles de cette œuvre remplie à la fois de tant de justice et de tant d'amour, nous en concevions les sentiments qu'elle mérite, et nous chantions la justice et l'amour que vous y avez déployée plus qu'en toute autre de vos œuvres.

On ne fait pas de tort ni d'injustice à celui qui par lui-même ne doit rien, dès lors qu'il s'est chargé volontairement d'une dette. Le juge a tout autant de droit de poursuivre de ses arrêts la personne qui s'est portée caution pour une autre que le débiteur principal, qui est le premier responsable de cette obligation. Si l'innocence du Sauveur lui assure la liberté, l'amour qui l'a décidé à se porter notre caution l'enchaîne. De cette manière, l'acte qui le frappe et qui serait un acte de grande injustice si l'on con-

sidérait seulement la personne du Fils de Dieu, devient un acte de grande justice si l'on considère qu'il représente les coupables, et qu'à ce titre il est passible des mêmes peines qu'eux et des mêmes châtimens. Voilà, ô mon Seigneur, ce qui explique votre supplice. Autant vous étiez libre par votre innocence, autant vous êtes devenu esclave par votre charité. Vous êtes par vous-même séparé des pécheurs, plus pur et plus élevé que les cieux, pour employer le langage de l'Apôtre, *Hebr.* vii; mais en ce moment-ci je vous aperçois bien abaissé, perdu au milieu des pécheurs et substitué en leur place jusqu'à endurer les tourmens qui leur étaient réservés. C'est pour cela, ô mon Rédempteur, que vous êtes descendu au plus profond des abîmes sans trouver un seul point d'appui; c'est pour cela que vous avez voulu être abandonné de votre Père et traité avec une rigueur extrême. A vous les tourmens avec toute leur amertume, sans aucune consolation; à vous d'être traité comme un esclave: à nous qui avons mérité l'enfer, la faveur d'être transportés dans le ciel.

Si donc vous avez subi la mort, il faut en rechercher la cause dans votre amour et non dans vos péchés. Que Pilate, ne voyant que votre innocence, déclare ne pas trouver de raison pour vous faire mourir; nous, en jetant les yeux sur votre cœur, nous découvrons autant d'explications à vos souffrances que nous avons nous-mêmes commis de prévarications. Malheureux que nous sommes, nous avons souillé de nos propres souillures la beauté et l'innocence même; nous avons exposé à la flamme et au glaive celui à qui était dû un bonheur parfait. Que l'on publie ensuite, Seigneur, pour honorer votre charité et pour fléchir notre malice, la justice de la sentence que vous subissez; c'est en nos fautes qu'il faut chercher la cause de vos souffrances. Aussi quiconque désirera connaître en un seul mot la teneur véritable de votre sentence, qu'il écoute; la voici: « Il est juste que ces tourmens soient le partage de celui qui a tant aimé des créatures telles que nous. »

O mon âme, quel motif puissant tu trouveras ici, non-seulement pour aimer ce Seigneur, mais encore pour mettre en lui tes espérances. Serait-il vraiment possible de ne pas aimer un Dieu

qui t'a tant aimé ; un Dieu qui, uniquement par amour pour toi, a consenti à subir les supplices et la sentence capitale que tu avais mérités ? Quel est le frère qui en ait jamais fait autant pour son frère ; quel père en a fait autant pour son fils ; quelle épouse pour son mari ? Supposons un homme condamné à mort , et prêt à sortir de son cachot pour marcher à l'échafaud , revêtu du triste costume usité en pareil cas : si un ami se présentait tout à coup dans sa prison, le dépouillait de ses vêtements de condamné , lui rendait la liberté, demeurait à sa place et subissait la mort qui lui était réservée ; est-ce que nous ne dirions pas qu'une étonnante amitié a inspiré à ce dernier une telle conduite ? Quel amour comparerait-on à cet amour ? Eh bien ! ô Roi de gloire , j'étais sur le point d'être précipité dans les flammes éternelles, quand, les entrailles émues de compassion pour mon malheureux sort, vous êtes descendu des cieux dans la prison de ce siècle, vous avez pris l'image d'un pécheur comme moi, vous vous êtes mis à ma place, et vous avez été condamné à la mort que j'avais méritée. Combien il était grand l'amour qui vous a porté à une telle extrémité pour me sauver ! Comme elle était ardente la charité dont les flammes se sont élevées si haut et se seraient élevées plus haut encore, si la chose eût été nécessaire. O Jésus, notre rédemption, notre amour, unique objet de nos desirs, quelle tendresse vous a déterminé à vous charger d'un si accablant fardeau ? Et je n'aimerais pas celui qui m'a donné de si frappants témoignages de l'immensité de son amour ! Je serais plus insensible que la brute, plus cruel que les tigres, plus dur que les pierres et que le fer, si je ne me laissais toucher par un semblable amour.

Ce n'est pas seulement à l'amour, mais encore à la confiance qu'invite ce bienfait. Comment n'espérerai-je pas la grâce, la gloire, et le pardon de mes péchés, ayant un tel prix à ma disposition, et une caution qui se charge de le présenter à Dieu pour me purifier ? S'il a été juste que l'innocent fût châtié, que le plus auguste des hommes fût abreuvé d'outrage, parce qu'il avait répondu pour les pécheurs ; ne sera-t-il pas juste également que les coupables dont il a assumé la culpabilité soient délivrés de

leurs péchés et justifiés devant Dieu ? La justice a trouvé une raison pour pénétrer dans la demeure du saint à qui elle n'avait rien à réclamer, et pour y exécuter la plus effrayante et la plus rigoureuse des sentences, et la miséricorde n'en trouverait pas pour pénétrer dans la maison du coupable, pour effacer ses fautes et l'affranchir de toutes peines ! Il est plus difficile de concevoir qu'un Dieu soit jugé, condamné, cloué publiquement sur une croix, que de concevoir l'ennemi du Seigneur admis à son amitié, celui qui s'était conduit en traître traité en fils, dès qu'il se repent et qu'il revient à Dieu. Or, si la première de ces choses a été réalisée, il n'est pas douteux qu'il n'en soit ainsi de la seconde.

Que votre miséricorde se lève donc, ô mon Créateur, et qu'elle comble les coupables de caresses et de bontés. Déjà s'est levée votre justice ; déjà elle a exercé sur l'innocent sa rigueur. Quoique vous ne nous deviez pas, à cause de nous, un pareil traitement ; vous nous le devez à cause de votre Fils bien-aimé, qui nous en a obtenu le droit à ses dépens. C'est une miséricorde de nous sauver, à ne regarder que nous : c'est plutôt justice, à regarder Jésus-Christ. Or, par notre union avec Jésus-Christ nous acquérons un titre de justice.

Telle a d'ailleurs été la charité avec laquelle il s'est exposé à ces ignominies, pour satisfaire à l'honneur de son Père et sauver les âmes des hommes, qu'une œuvre si agréable aux yeux du Père ne saurait, selon la raison et la justice, rester sans récompense, et sans être publiée dans l'univers, et sans exciter une reconnaissance universelle. Il est ordonné de proclamer la justice de la sentence exécutée contre lui, et on nous dit que vous l'avez frappé à cause de nos péchés : ordonnez, Seigneur, de publier combien vous ont été agréables son obéissance, sa patience, son humilité, sa charité, et quel prix ses vertus possèdent à vos yeux. Que vos prophètes publient, que vos évangélistes et que vos apôtres publient, que le ciel et la terre répètent hautement que, si vous condamnez avec justice, vous pardonnez avec magnanimité, que vous donnez la mort et la vie tour à tour, que vous abaissez jusqu'aux abîmes, et que vous en retirez. Celui qui s'ap-

prête à gravir la montagne du Calvaire a expié tous les péchés du monde : à cause de la mort et des outrages que votre Fils a endurés, nous tous qui étions des enfants de mort nous avons été rappelés à la vie et rendus agréables à vos yeux. Bénie soit donc l'innocence qui, par les peines auxquelles elle a été condamnée, a obtenu le pardon de tant de coupables ! Bénie soit la justice qui, par les blasphèmes auxquels elle a été exposée, a justifié tant de pécheurs !

Les mérites du Sauveur n'ayant pas de mesure et le salut des âmes étant le but qu'il leur a donné, sans doute que ses désirs à cet endroit seront exaucés. Il ne peut se faire qu'après avoir été rassasié d'opprobres, ses plus ardents désirs ne soient pas satisfaits ; ni que le Père éternel afflige de nouveau en lui refusant les âmes ce Fils qu'il a déjà affligé par tant de tourments. Son corps a été couvert de blessures, elles opéreront en nos âmes le salut qu'elles ont mérité. Le juste par excellence a été traité comme un pécheur ; nous qui étions pécheurs nous serons désormais traités devant Dieu comme des justes. Il a souffert la mort et les peines qui nous étaient dues ; il est descendu par les douleurs qu'il a souffertes au plus profond des abîmes : Dieu ne châtiara pas deux fois le même crime, et puisque notre fidèle caution a payé si chèrement notre dette, liberté sera accordée au débiteur, à la condition qu'il soit animé d'une véritable pénitence.

Le fils d'un prophète laissa tomber dans le Jourdain le fer d'une hache avec laquelle il coupait du bois. Aussitôt Elisée lui ordonne de jeter le manche de bois dans le même fleuve ; et à peine son ordre eut-il été exécuté que le fer remonta à la surface et se joignit au manche comme auparavant. *IV Reg. vi.* O bois précieux ! ô arbre de vie qui, pour les péchés du monde, avez voulu aller au fond de l'océan des misères de cette vie ! Néanmoins vous avez surnagé parmi les flots des épreuves ; car ils n'ont jamais pu surmonter et engloutir votre patience et votre amour. Si vous avez été précipité dans les amertumes dues à nos péchés, il est juste que nous, les coupables, nous qui étions descendus au fond de l'abîme sous le poids de nos iniquités, nous remontions maintenant à la surface, nous surnagions afin de nous

unir à vous comme les membres à leur chef, et afin que votre sort devienne ainsi le nôtre.

Mais alors qui osera traduire en accusation celui qui fera une même chose avec vous ? Qui condamnerait celui qui est intimement uni à un tel condamné. Quand David se réfugia dans les montagnes pour échapper aux poursuites de Saül, il devint, selon le langage de l'Écriture, le chef des personnes accablées de dettes et de tribulations. I *Reg.* xxii. Cela ne convient pas moins à notre véritable David, depuis qu'il est venu du sein de son Père dans le désert de ce monde. C'est pourquoi le Père éternel ordonne d'annoncer en son nom que la mort rigoureuse de son Fils assure aux coupables un généreux pardon ; et non-seulement un pardon généreux, mais encore le titre d'enfants adoptifs du Seigneur et un droit à l'héritage du ciel. Tel est le pacte arrêté entre Dieu et celui dont Noé était la figure : le déluge des grandes eaux qui sont tombées sur lui étant passé, le Seigneur accorde à la paix une large place et de nouvelles garanties ; et il proteste que les montagnes se transporteront en un autre endroit, que les collines seront ébranlées, avant qu'il refuse d'accorder miséricorde à quiconque l'implorera comme il convient, au nom de son Fils.

VI.

Considérations de saint Bernard sur la gloire de la passion du Christ Notre-Seigneur, et sur l'imitation de sa croix.

Tu as vu jusqu'ici, ô mon âme, les faiblesses de ton Seigneur ; tu lui as accordé les témoignages de ta compassion. Porte les yeux maintenant sur la grandeur de sa majesté, et sois ravie d'étonnement. Le saint Évangile raconte que depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième d'épaisses ténèbres couvrirent le monde ; le soleil s'obscurcit ; le voile du temple se déchira du haut en bas, la terre trembla, les rochers se brisèrent, les tombeaux s'ouvrirent, et les corps de plusieurs saints qui dormaient dans la poussière furent rappelés à la vie. *Matth.* xxvii. Quel est donc celui que semblent pleurer le ciel et la terre ? Quel est donc celui dont la mort rappelle les cadavres à la vie ?

Sache-le bien, ô mon âme : c'est le Seigneur ton Dieu, ton Sau-

veur, ton Rédempteur, vrai Dieu et vrai homme; le seul qui entre tous les hommes n'ait été souillé d'aucun péché, qui néanmoins a été traité comme un méchant, comme un lépreux, comme le plus vil de ses semblables, et qui a été repoussé comme un avorton loin du sein de la synagogue sa mère dénaturée. Oh ! que de souillures déparent ici le plus beau des enfants des hommes, ce Dieu qui a été frappé à cause de nos péchés, et maltraité à cause de nos crimes ! C'est ainsi qu'il est devenu un sacrifice parfait, un holocauste d'une suave odeur en présence du Père éternel, dont il a apaisé l'indignation à notre endroit, tout en nous méritant par ses abaissements une place dans les cieux. Abaissez vos regards du haut de votre sanctuaire, du haut de votre céleste palais, ô Père très-clément, et contemplez la victime sainte que vous offre le pontife suprême, votre propre Fils, pour les péchés de ses pères; contemplez-la, et que le courroux mérité par notre malice soit calmé. Seigneur, le sang d'Abel notre frère élève, de cette terre, sa voix vers vous. *Genes. iv.* Reconnaissez, ô tendre Père, le vêtement ensanglanté de votre fils Joseph que la synagogue a immolé, après avoir teint sa robe de sang et l'avoir déchirée en cinq endroits. C'est encore, Seigneur, le manteau que ce chaste Joseph laissa entre les mains de l'impudique Egyptienne, aimant mieux être dépouillé de son manteau que de manquer à l'obéissance due à vos commandements. *Genes. xxx.* Mais nous savons, ô Père éternel, qu'en ce moment votre fils Joseph est vivant, qu'il occupe le premier rang dans votre royaume, et qu'il exerce une autorité suprême sur la terre entière d'Égypte et sur tous les lieux soumis à votre domination. Il est sorti, par votre volonté, de la prison de la mort et du tombeau; il a dépouillé sa chevelure de faiblesse et de mortalité; il a reçu l'immortalité pour vêtement; vous lui avez fait le plus glorieux accueil; vous l'avez élevé au plus haut des cieux; vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, et vous l'avez fait asseoir à votre droite où il ne cesse de plaider la cause de ceux dont il est le frère et dont il possède la véritable chair et le véritable sang.

Jetez donc vos regards, ô Père de clémence, sur la face de votre Christ, qui vous a obéi jusqu'à la mort; que jamais ces précieuses

plâies ne cessent de frapper vos yeux, afin que vous vous souveniez toujours de la satisfaction et du prix que vous avez déjà reçus pour nos méfaits. Oh ! si vous mettiez dans cette balance de la croix, les péchés par lesquels nous nous sommes attirés votre colère, certainement que la passion de votre Fils l'emporterait de beaucoup ; certainement elle nous donnerait plus de droits à obtenir de votre part miséricorde, que le poids de nos péchés ne nous exposerait aux châtimens de votre vengeance. Que toutes les créatures vous remercient, Seigneur, de cette grâce admirable par laquelle vous avez donné aux hommes votre Fils unique et l'avez livré à la mort, pour qu'il devienne auprès de vous notre fidèle avocat et notre puissant intercesseur.

Et quels remerciemens vous offrirai-je à vous-même, ô bon Jésus, moi le dernier des hommes, moi cendre et poussière, en retour du grand bienfait dont nous sommes redevables à votre amour et à votre zèle pour notre salut ? Que pouviez-vous faire de plus que ce que vous avez fait ? Vous vous êtes plongé des pieds à la tête dans les eaux de la douleur, pour m'en retirer moi-même ; votre âme en a été inondée, pour en préserver mon âme ; vous avez perdu votre vie pour me conserver ma vie. C'est pour-quoi je me vois chargé de deux fortes dettes. M'ayant donné votre vie, après m'avoir d'ailleurs donné la mienne, vous m'avez imposé une double obligation : l'une, parce que vous m'avez, en me créant, donné la vie ; l'autre, parce que après l'avoir perdue, je l'ai recouvrée au prix de votre mort. Pour m'acquitter envers vous de la première de ces dettes, je ne puis rien vous offrir à plus juste titre que cette même vie dont vous êtes l'auteur et le rédempteur. Mais que vous offrirai-je en retour de cette vie divine que vous avez sacrifiée pour me sauver ? en vérité je l'ignore, et je ne vois rien qui me permette de m'acquitter de cette dette. Eussé-je à vous offrir le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment ; ce ne serait pas encore assez. Encore faut-il, pour vous offrir le peu que je possède et que je puis posséder ; faut-il, dis-je, que je sois aidé et prévenu par votre grâce ; en sorte que ceci constitue un nouveau bienfait de votre part, et de la mienne une dette nouvelle. Si je dois vous aimer et vous imiter de toutes mes forces, de

tout mon cœur, de toute mon âme, comment le ferai-je sans vous ? Que mon âme s'approche donc de vous, puisque en vous seul elle trouvera la force dont elle a besoin.

O mon Rédempteur et mon Sauveur, je vous adore, je mets en vous ma confiance, mon espérance, et je soupire après vous de toute la vivacité de mes désirs. Je m'incline devant ces instruments précieux de la passion avec lesquels vous avez opéré notre salut ; je m'incline devant le royal étendard de votre croix ; j'adore cette bannière que votre nom a rendue victorieuse. J'adore en même temps votre couronne d'épines, les clous qui ont été rougis de votre sang, la lance qui a été enfoncée dans votre côté ; j'adore humblement et je glorifie aussi vos plaies, votre sang, votre mort, votre sépulture, votre résurrection triomphante. Ces mystères répandent tout autour un parfum de vie, parfum dont la suavité arrache, ô mon Sauveur, mon âme à la mort.

VII.

Comment nous devons imiter spirituellement le mystère de la croix.

Accordez-moi, Seigneur, la grâce de reproduire de quelque manière en ma vie le mystère de votre sainte passion. Et d'abord, daignez charger les épaules de votre serviteur de cette suave croix qui devient pour tous ceux qui la portent un arbre de vie ; donnez-moi cette croix qui a pour largeur la charité, pour hauteur la toute-puissance, pour profondeur l'abîme de la sagesse ; faites que j'é coure avec légèreté à votre suite, et que je ne rejette pas le fardeau que mes ennemis ont mis sur moi. A cette croix qui est vous-même, clouez vous-même, Seigneur, mes pieds et mes mains, et réalisez de tout point en moi le mystère de votre passion. Que je renonce à tous les désirs de la chair, que vous avez en horreur ; que j'embrasse toutes les vertus que vous aimez, et qu'en l'une comme en l'autre de ces choses je cherche uniquement votre gloire et non la mienne. Fixez, ô mon Dieu, à cette croix adorable, ma main gauche avec le clou de la tempérance, et ma main droite avec celui de la justice. Puissé-je toujours penser à vos commandements et mettre en vous toutes mes sollicitudes. Fixez à cette même croix mon pied droit avec le clou de

la prudence ; et mon pied gauche, à savoir ma sensualité, avec le clou de la force, et que la félicité misérable de cette vie fugitive n'enlève pas à mon âme sa résolution et son courage.

Pour mettre aussi en moi quelque chose de nature à représenter votre couronne d'épines, faites que je sois déchiré par la compunction et par le souvenir de mes péchés, que je sois pénétré d'une vive compassion pour les épreuves de mes frères, et rempli de zèle pour la gloire et l'honneur de votre saint nom. Je désirerais encore goûter le vinaigre dont était imbibée l'éponge qu'on vous présenta : que mon intelligence soit éclairée d'une assez vive lumière pour reconnaître que toute la gloire du monde est plus vaine qu'une éponge, et que ses délices et ses plaisirs sont plus acides que le vinaigre. Montrez-moi de la sorte, Seigneur, cette coupe de Babylone qui empoisonna la terre entière. Que je ne m'enivre pas de sa fausse et trompeuse douceur, comme il arrive à ceux qui appellent la lumière ténèbres et les ténèbres lumière, qui estiment la douceur amertume et l'amertume douceur. Le vin mêlé de fiel doit me paraître toujours suspect ; car vous n'avez pas voulu en boire. C'était la figure de la jalousie et de la malice des bourreaux qui vous crucifièrent. Plaise à Dieu que ces sentiments demeurent éloignés de moi. Accordez-moi de plus, Seigneur, que j'imité votre mort, qui est devenue une source de vie, en mourant aux appétits de ma chair et en vivant selon la loi de l'esprit.

Et afin de pouvoir me glorifier jusqu'à un certain point d'avoir toujours et pleinement présent à mon âme le tableau de votre passion ; de même que la haine insatiable de vos ennemis les porte à traverser votre cadavre d'une lance ; de même frappez et percez mon cœur par la vertu de votre parole plus pénétrante que le fer le mieux aiguisé ; et au lieu de sang et d'eau, il jaillira de mon cœur une source d'amour qui se portera vers vous et vers le prochain. Après cela, ô mon Dieu, enveloppez mon âme d'un linceul pur et cachez-moi dans votre sépulcre jusqu'à ce que votre courroux soit passé ; enfin ressuscitez-la, le troisième jour. Dès que le premier et le second jour, c'est-à-dire, le jour de l'épreuve et le jour du châtiment seront écoulés, et que le jour du

sabbat, à savoir, le jour du repos sera arrivé, daignez me rappeler à la vie en compagnie de tous vos enfants, afin de contempler votre face, et de jouir éternellement de la gloire de votre visage.

O bon Jésus, vous qui nous avez arrachés à notre perte, qui après nous avoir rachetés assurez notre salut, vous l'espoir des exilés, notre soutien dans nos épreuves, notre consolateur dans nos angoisses, vous le secours et le charme de l'âme attristée qui marche à votre suite, la joie et la récompense des heureux citoyens du ciel, source intarissable de grâce : ô Fils généreux du Dieu de majesté, soyez béni de toutes les créatures qui habitent les hauteurs des cieux comme cette misérable terre. Vous êtes bien grand, et grand est aussi votre nom. O beauté éclatante qui jamais ne se flétrit ! ô splendeur de la lumière éternelle, lumière qui communiquez la lumière à tout ce qui jouit de la lumière ; vie qui donnez la vie à tout ce qui jouit de la vie ; vous dont le trône fait jaillir des millions d'éclairs éblouissants ! O Dieu éternel, substantiel, inaccessible, fleuve doux et limpide qui coule d'une source dérobée aux yeux des mortels, dont la naissance ne connaît pas de commencement, dont la profondeur ne connaît pas de fonds, dont la hauteur n'a pas de terme, dont la largeur est incommensurable, dont la pureté ne saurait être troublée ! Vous êtes sorti du plus intime du cœur de Dieu, de l'abîme impénétrable de son éternité ; vie de vie, lumière de lumière, éternel d'éternel, immense d'immense, en toutes choses égal à votre Père ; c'est de votre plénitude que nous tenons tout ce que nous avons. O vous, source abondante de grâce, daignez adoucir par la douceur de votre grâce les eaux amères de cet océan du monde. N'êtes-vous pas un fleuve où coule l'huile la plus suave, la plus pure, la plus ardente charité ? De vous et de votre Père procède l'Esprit consolateur, possédant la même nature, et établissant entre vous deux le lien d'une union indivisible : vous l'avez envoyé sur la terre, et il la remplit, il la conserve et la soutient tout entière. Tel est, Seigneur, le torrent de délices où viennent se désaltérer les habitants de la glorieuse et divine Jérusalem. Enivrés ensuite de joie et de suavité ils chantent des hymnes et des cantiques de louanges sans fin, en même temps qu'ils vous sup-

plient de rafraîchir de quelques gouttes de cette liqueur précieuse votre peuple dévoré par les ardeurs de l'exil. Permettez, ô tendre Père, que les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Cieux, envoyez votre rosée; nuées, faites tomber au milieu de nous le Juste de qui nous attendons le salut. Purifiez, Seigneur, ces prémines de votre peuple; daignez les renouveler, les éclairer, les fortifier, les réjouir, les embraser de vos célestes flammes; unissez à vous les cœurs de vos fidèles, afin qu'ils forment une parfaite unité, qu'ils goûtent tous, qu'ils recherchent, qu'ils obtiennent le même bonheur, et qu'ainsi ils vous bénissent dans Sion, ô Divinité des divinités, qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVI.

Méditation sur les sept paroles de Jésus-Christ mourant.

I.

De la première parole de Jésus-Christ mourant.

Prépare maintenant tes oreilles, ô mon âme, pour écouter la douce harmonie des sept paroles de ton roi mourant. La croix a remplacé la harpe de David; mais cette harmonie nouvelle est bien celle qui chasse du cœur l'esprit du mal. Regarde donc avec quelle tendresse et quelle mansuétude ton Sauveur prononce la première de ces paroles. « Mon Père, dit-il, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc. xxiii, 34.* Avant de consoler sa mère, avant de s'occuper de ses amis, avant de recommander son âme à son Père, il songe au salut de ses persécuteurs: et lorsque ses paroles devaient pourvoir à tant de choses, ils en deviennent le premier objet. O bonté sans mesure! ô insatiable charité! Au moment même où les princes des prêtres, les anciens du peuple, qui étaient les auteurs de la mort de Jésus cherchaient à redoubler ses douleurs par les sanglants propos qu'ils décochaient comme autant de flèches contre son cœur si bon; en ce même moment le Fils de Dieu s'adresse à son Père et lui dit: « Mon Père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. »

Il n'était plus possible d'infliger de nouvelles souffrances à son corps déchiré par les fouets, brisé et crucifié ; et la rage de ses ennemis non assouvie encore par tant de tourments y ajoute la dérision et la moquerie. Les uns branlaient la tête et s'écriaient : « Eh bien ! toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâties en trois jours, sauve-toi maintenant toi-même. » — Il en sauve d'autres, criaient-ils encore, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est roi d'Israël qu'il descende de la croix et nous croirons en lui. Il a mis sa confiance en Dieu, que Dieu le délivre s'il veut, puisqu'il prétend en être le fils. »

Or, c'était au moment où ces membres de Satan après avoir percé de clous le corps du Sauveur, crucifiaient avec leurs langues son cœur très-doux, que ce tendre Agneau sentant plus vivement la perte de leurs âmes que ses propres douleurs prie son Père en leur faveur. Pour nous, quand nous avons reçu quelque outrage, nous attendons que le temps guérisse nos blessures, et nous imposons silence en attendant à la raison et à la vertu. Nous attendons encore que les auteurs de ces injures viennent nous offrir humblement leurs caresses ; de sorte que le pardon est plutôt le fruit de la vertu d'autrui que de notre propre vertu. Mais le Sauveur n'a égard à rien de semblable : il n'attend pas que les plaies soient fermées ; il n'attend pas que le temps ait guéri les blessures que lui ont faites les outrages de ses ennemis ; quoique son corps soit en lambeaux, quoiqu'en butte à une foule d'insultes, il tire cette prière de son cœur qui est encore plus profondément blessé par l'amour et la pitié. Tous ses membres et tous ses sens étaient enchaînés et tourmentés chacun par une torture particulière : ses pieds et ses mains étaient percés de clous, et le reste du corps était fixé violemment à la croix. Sa langue qui seule était libre, quoique brûlée par l'amertume du fiel qu'on lui avait présenté, est consacrée à prier pour les hommes qui lui avaient fait tant de mal.

Divin Agneau, dont la mansuétude et la bonté n'ont pas de bornes, après avoir été si indulgent envers vos ennemis, ne soyez pas sévère envers vos serviteurs. Que la dureté et la cruauté à votre égard ne soient pas un titre à votre amour. Me voici, Seigneur,

prosterné à vos pieds. Loin d'être scandalisé par votre mort, je proclamerai votre gloire ; loin de tourner votre passion en dérision, je compatirai à vos douleurs. Elevez donc votre voix, ô mon Sauveur, recommandez-moi à votre Père, et dites-lui : « Mon Père, pardonnez à ce pécheur, car il ne savait pas ce qu'il faisait. » Telle a été la première parole toute charité et miséricorde que prononça sur la croix le divin Rédempteur.

II.

De la seconde parole de Jésus-Christ mourant.

La seconde parole du Sauveur mourant fut adressée au larron qui confessa sa royauté et qui lui disait : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » *Luc. xxiii, 42-43.* Ce qui inspirait à un pieux docteur les réflexions que voici : « L'apôtre saint Pierre interpellé par la servante du grand prêtre répond qu'il ne connaît pas cet homme ; et ce larron qui ne l'avait jamais vu auparavant le reconnaît pour roi. Quel dévouement singulier et merveilleux. Un larron confesse Jésus-Christ ; et le disciple choisi le renie. Il fut bien plus glorieux pour le larron de confesser la royauté du Sauveur au milieu de sa passion que s'il avait été témoin de ses nombreux miracles. Aussi son mérite ne fut-il pas un mérite ordinaire. Écoutons le langage qu'il tient au Fils de Dieu : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Il ne lui dit pas : « Si vous êtes Dieu, délivrez-moi du tourment que j'endure ; » mais, « Si vous êtes Dieu, délivrez-moi du jugement à venir. » Comme il a été promptement éclairé par le ministère du Saint-Esprit ! Il comprend la rigueur de ce jugement, et son âme est pénétrée de crainte. Il reconnaît dans le Sauveur le juge du monde et le roi des siècles : sans avoir jamais été disciple le voilà déjà maître ; il était brigand, et le voilà confesseur. « Souvenez-vous de moi, Seigneur, » s'écrie-il. Il lui suffit de cette seule parole pour alléger le poids de ses tourments ; je dis pour alléger, car s'il a commencé à souffrir en larron, il a fini ensuite en martyr. » *Euseb. Emiss.*

Saint Ambroise ne ressent pas une moindre admiration devant

la prière de ce larron, et devant le courage avec lequel il donne au Christ le titre de roi, quoiqu'il le voie subir le châtiment réservé aux scélérats. *D. Ambros. Fer. iv, Hebdom. major. Serm. XLIX.* Quelles insignes royales découvrait-il en lui ? Quelle raison le poussait à l'appeler de ce nom ? c'est qu'il comprenait que les tortures auxquelles le Seigneur avait été soumis étaient les tortures qu'il avait lui-même méritées par ses crimes ; en conséquence , reconnaissant dans le divin Maître les plaies dont il était la cause, il se mit à l'aimer ardemment. Jamais , s'il eût cru que ces blessures fussent propres au Christ, il ne lui eût donné le titre de roi. Mais comme il comprit qu'elles lui étaient venues d'ailleurs , il le proclama roi véritable. Rien n'est plus propre , en effet , à distinguer un roi que de souffrir pour le bien de ses sujets.

Qui, parmi nous, en entendant cette confession, ne considérera pas avec une sorte d'effroi l'abîme des œuvres de Dieu ? Le Sauveur était alors le plus affligé et le plus méprisé des mortels. Il venait d'être abandonné par ses disciples, renié par Pierre, vendu par Judas, blasphémé par les Juifs, bafoué par les gentils, et voué en quelque façon à une réprobation universelle. Or, c'est quand le reste des hommes le méconnaît et le renie que le larron l'adore, qu'il proclame et qu'il publie sa royauté par ces paroles : « Souvenez-vous de moi , Seigneur, quand vous serez dans votre royaume. » Il le voit condamné à mort, et il croit à sa divinité ; il le voit partager ses tourments, et il lui demande le royaume des cieux. Les disciples qui avaient conversé longtemps avec le Christ, qui avaient entendu sa merveilleuse doctrine , qui avaient eu sous leurs yeux l'innocence de sa vie , ses admirables vertus, ses étonnants prodiges, n'en perdirent pas moins la foi en cette occurrence ; et ce larron ignorant qui n'avait rien vu ni entendu de toutes ces choses, dont le crime était l'unique science, surpasse maintenant les apôtres par sa constance, par son courage et par sa foi. Oh ! que le dernier des hommes est puissant avec le secours de la grâce divine ! Que le plus grand des hommes est faible, sans l'appui de cette grâce !

Les élus apprendront ici , par l'exemple du bon larron en qui ils ont leur figure, ce qu'ils doivent à Dieu. S'ils sont sauvés ,

c'est par la miséricorde et la bonté divine, comme le fut ce larron. Qui ne voit que la foi et les lumières de ce malheureux furent un effet spécial de la grâce et de la miséricorde de Dieu ? Regardez ce qu'il demande, et vous comprendrez quelle fut sa foi. Il ne demande rien pour le siècle présent dont il était presque sorti ; il ne demande de faveur que pour le siècle à venir. Il reconnut que ce crucifié était assez puissant pour lui octroyer sa demande ; et cela, non par son crédit, non par son intercession, mais en sa qualité de roi et de maître du ciel ; qualité qu'il lui attribuait dans sa confession de foi. Or, est-il possible qu'il ait acquis en si peu de temps de si vives lumières, qu'il ait ajouté foi à des choses en apparence incroyables, sans un privilège spécial de Dieu ?

A côté de la foi qui brille dans cette prière du larron, nous verrons resplendir l'humilité qui en est la compagne ordinaire. « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre royaume. » Je ne vous demande pas, semble-t-il lui dire, d'être assis à votre droite ou à votre gauche ; je ne vous demande rien non plus pour ce monde-ci, car votre règne n'est pas de ce monde : je vous demande seulement de vouloir bien, quand vous serez dans le royaume des cieux, m'accorder un souvenir. Ne vous souvenez pas cependant de mes péchés, de mes égarements, de mes larcins ; souvenez-vous que je suis un homme rempli d'infirmités et de faiblesses, une créature faite à votre image et à votre ressemblance. C'est pour moi, souvenez-vous-en, que vous avez créé tout ce qui existe, pour moi que vous avez pris la forme humaine, pour moi que vous avez multiplié vos prédications, vos jeûnes, vos prières, vos voyages et vos sueurs ; pour moi que vous avez passé votre vie dans les tribulations et que vous mourez aujourd'hui sur une croix. Quoique je sois un pécheur souvenez-vous que par ma qualité d'homme je suis votre frère et j'ai part à la rédemption opérée par votre sang. Je ne vous demande pas des choses précieuses ; je n'ignore pas que j'en suis indigne. Je n'ose pas même vous demander le royaume des cieux : il n'est pas convenable qu'un mécréant tel que moi soit reçu en ce lieu. Je ne vous demande même pas que vous m'y transportiez pour

en servir les célestes habitants; je ne le mérite pas davantage. Ce que je vous demande seulement, c'est que vous conserviez de moi un souvenir, et que vous daigniez ne pas oublier celui que vous avez accepté pour compagnon de supplices. N'ayez pas égard à ma malice, mais à votre bonté qui vous a fait ouvrir sur votre corps sacré toutes ces portes miséricordieuses près desquelles je vous supplie en qualité de mendiant et d'indigent. Je désirerais franchir ces portes; je voudrais, si c'était possible, dérober les trésors de la grâce, et pratiquer ce larcin au moment de la mort, comme j'en ai pratiqué tant d'autres durant ma vie. J'ai entendu avec quelle clémence vous priez pour vos bourreaux; j'ai entendu comment vous cherchiez à les excuser, disant qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Or, cette prière m'inspire l'audace de me recommander à vous, tout larron que je suis. Puisque vous connaissez la douleur, puisque vous savez ce que c'est d'être cloué à une croix, ayez pitié du malheureux que vous voyez livré à ces tortures. D'ailleurs, outre cette croix, trois autres m'affligent et me tourmentent. La première est la douleur que j'éprouve en voyant mon compagnon mourir dans son péché et en blasphémant contre vous. Sa seconde est la crainte que j'éprouve à la pensée des peines de l'enfer dues à mes péchés. La troisième est la douleur de vous voir vous-même ainsi que votre innocente mère en proie à tant d'afflictions. Et malgré tout cela, si je savais que vous dussiez vous souvenir de moi, ces croix seraient pour moi pleines de douceur; et au milieu de mes souffrances je ressentirais d'ineffables consolations.

Jésus-Christ lui répondit : « En vérité, je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi en paradis. » O magnificence et largesse merveilleuse de notre Dieu ! Combien ce qui est accordé au bon larron est au-dessus de ce qu'il demandait ! Il demandait au Christ un simple souvenir ; et le Christ lui promet le royaume du ciel. Mais quand, demanderez-vous ? Aujourd'hui même , répond le Sauveur. Et en compagnie de qui ? De Jésus-Christ lui-même : « Aujourd'hui, vous serez, dit-il, avec moi. » A qui est faite cette promesse ? A un misérable larron qui expiait ses forfaits sur la croix, et qui peu auparavant unissait ses blasphèmes aux blas-

phèmes de son compagnon. Pour quelle raison lui promet-on une telle faveur ? parce qu'il l'a implorée avec humilité. O vertu inestimable du sang du Christ, vous êtes l'auteur de toutes ces merveilles, et c'est vous qui rendez nos prières efficaces devant Dieu. Mais est-il étonnant qu'en ce jour du vendredi saint, quand les portes des divins trésors furent ouvertes, quand le Christ répandait son sang en si grande abondance, quand de ses pieds et de ses mains percés décollait des flots de miséricorde, est-il étonnant, dis-je, qu'une seule goutte en ait été accordée à ce larron ? Dieu dit au premier larron qu'il y ait eu au monde : « Vous êtes poussière, et vous retournerez dans la poussière. » *Genes.* III, 19. Le Christ dit au dernier larron de l'Ancien Testament : « Aujourd'hui vous serez avec moi en paradis. » Qu'elle est grande la vertu de la passion adorable du Sauveur, et qu'il y a d'avantages à s'entretenir avec le Christ crucifié !

Pourtant, que personne ne s'autorise de cet exemple pour différer sa conversion jusqu'à l'heure de sa mort. La conversion du bon larron a été un miracle de Jésus, et de même qu'il a été le dernier de ceux qu'il a opérés, il a été en ce genre le plus grand. Un semblable prodige convenait à la gloire de ce jour, et il était bien propre à mettre en évidence la vertu et l'efficacité du céleste remède que Dieu avait préparé à nos péchés. S'il constitue un privilège particulier, et non une loi universelle, personne n'a le droit de prétendre à une faveur dont un homme a exceptionnellement joui.

III.

De la troisième parole du Sauveur mourant, et de la douleur que la sainte Vierge éprouva au pied de la croix.

A ce spectacle douloureux assistait la très-sainte Vierge. Elle ne se tenait pas loin, comme le faisaient les autres amis et les autres disciples du divin Maître. « La mère de Jésus, dit l'Évangéliste, était debout près de la croix. » *Joan.* XIX. Non-seulement elle était à côté de la croix, contemplant de ses yeux pleins d'amour les souffrances de son Fils ; mais c'est au pied même de l'instrument de supplice qu'elle se tenait. Quelle force d'âme ! quelle merveilleuse constance ! Le monde était bouleversé, la terre

tremblait, les colonnes du ciel étaient ébranlées; et une Vierge demeurait debout et immobile. Les pierres se fendaient, et le cœur de la Mère demeurait intact. Ce cœur était devenu un océan d'amertume dont les vagues s'élevaient jusques aux cieux; mais le nautonnier était si habile, il manœuvrait le gouvernail avec tant de prudence que cette horrible tempête ne put le déconter, ni le séparer un moment de la volonté de Dieu.

Mais cette conformité à la volonté divine n'empêchait pas Marie de ressentir une épouvantable douleur en voyant de ses propres yeux son Fils bien-aimé en proie à tant de souffrances. « Quel est le cœur de fer, s'écriait à ce sujet saint Bernard, quelles sont les entrailles assez dures pour n'être pas touchées de compassion, ô très-douce Mère, en considérant les larmes que vous avez versées, les tourments que vous avez endurés au pied de la croix, lorsque vous vîtes votre Fils chéri déchiré par de si grandes, de si longues, de si ignominieuses tortures! Quel cœur comprendra, quelle langue exprimera votre douleur, vos lamentations, vos soupirs, vos déchirements lorsque, sur le Calvaire, vous vîtes votre Fils bien-aimé en butte à tant de brutalités, sans pouvoir le secourir; quand vous le vîtes dépouillé sans pouvoir le vêtir; brûlé par la soif sans pouvoir le désaltérer; outragé sans pouvoir le défendre; qualifié de malfaiteur sans pouvoir le justifier; quand vous vîtes son visage couvert de crachats sans pouvoir l'essuyer; ses yeux baignés de larmes sans pouvoir les sécher, ni recueillir le dernier soupir qui s'exhala de sa poitrine sacrée, ni rapprocher sa face adorée de la vôtre, et mourir dans un suprême embrassement! Ah! vous avez bien éprouvé en ce moment l'accomplissement de la prophétie du saint vieillard; car, un glaive de douleur a véritablement transpercé votre âme. »
D. Bern.serm. de planctu Virginis Mariæ.

Pourquoi donc, ô très-pieuse Vierge, avez-vous cherché à augmenter votre douleur en considérant ce spectacle de vos propres yeux? Pourquoi votre présence volontaire en ces lieux? Il n'est pas dans vos habitudes de recueillement de paraître en public. Le cœur d'une mère ne peut se résigner à voir mourir son fils, mourût-il sur sa couche et d'une mort honorable; et vous venez

voir votre fils mourir sous le glaive de la justice, exposé sur une croix entre deux brigands ! En supposant que vous soyez résolue à surmonter votre cœur maternel et à rendre hommage au mystère de la croix ; pourquoi vous tenir si près de votre Fils, et vous mettre dans la nécessité d'emporter avec vous un souvenir ineffaçable de ces douleurs ? Vous ne pouvez apporter de remède aux maux de Jésus ; au contraire, votre présence augmentera son tourment. Cela seul manquait à ses douleurs, qu'au moment de son agonie, au moment de ressentir les dernières angoisses et les derniers coups de la mort, quand de sa poitrine oppressée s'échappaient les derniers gémissements, il abaissât les yeux, et vous aperçût au pied de la croix. Comme, touchant au terme de la vie, la faiblesse de ses sens, l'ombre que la mort répandait sur ses yeux obscurcis ne lui permettaient pas de voir à distance, vous vous approchâtes autant que possible afin qu'il vous reconnût clairement et distinctement, qu'il vît sans force les bras qui l'avaient recueilli et porté en Egypte, et le sein virginal qui l'avait nourri changé en un abîme de douleur.

Regardez, esprit bienheureux, ces deux visages ; et dites-nous si vous les reconnaissez. Cieux, voyez cette cruauté, et éclatez en témoignages de douleur. Couvrez-vous de fange, car votre maître va mourir ; jetez un voile sombre sur la sérénité de l'air, afin que le monde ne voie pas le corps décharné de votre Créateur. Couvrez son corps d'un linceul de ténèbres, afin que les yeux profanes n'aperçoivent pas l'arche d'alliance dépouillée. O cieux qui avez été créés si brillants ; ô terre qui avez été revêtue d'ornements si variés et si magnifiques, votre beauté, à ce spectacle, à été obscurcie ; et, malgré votre insensibilité, vous avez manifesté votre peine en quelque manière. Mais alors, que devait-il se passer dans les entrailles et dans le sein virginal de la Mère ? « O vous tous qui traversez ce chemin, disait-elle ; voyez, et dites si vous connaissez une douleur semblable à la mienne. *Thren.* 1, 12. Non, ô Marie, il n'y a pas de douleur comparable à votre douleur, parce qu'il n'y a pas d'amour comparable à votre amour.

O Rédempteur et Sauveur du monde, si les larrons désirent de

votre part un souvenir, ne sera-t-il pas plus vivement désiré par votre tendre Mère ? Si vous conservez la mémoire des malfaiteurs, ne conserverez-vous pas aussi la mémoire de leurs victimes ? Mais non, ô mon Rédempteur, vous n'avez pas oublié Marie : la douleur dont sa présence remplit votre cœur ne vous le permet pas. Je crois plutôt qu'au fond de votre âme vous lui parliez à plusieurs reprises en ces termes : « O Vierge innocente, comment vous consolerais-je dans votre affliction ? Votre consolation sera la mienne ; et comme il n'y en a pas aujourd'hui pour moi, il n'y en aura pas non plus pour vous. Si c'est un adoucissement à vos douleurs que d'y prendre part, je ressens plus vivement les souffrances de votre âme que celles de mon corps ; je sens plus vivement les larmes qui coulent de vos yeux que le sang dont ruissellent mes blessures. O ma douce Mère, que sont devenues les joies que nous avons goûtées ensemble ! L'heure est arrivée où il faut que je vous quitte corporellement, et où je dois renoncer à cette compagnie si ancienne et si aimée. Quelles paroles vous adresserai-je au moment de me séparer de vous ? Si je vous donne le nom de Mère quand vous allez perdre votre fils, ce nom déchirera votre cœur. Si je garde complètement le silence, si je ne vous adresse aucun adieu après un si long voyage, une nouvelle douleur s'ajoutera à votre douleur. Je ne vous donnerai donc pas le nom de Mère : je vous donnerai celui de femme, et je vous dirai : « Femme, voilà votre Fils. » *Joan.* XIX, 26.

O Vierge très-sainte, si vous désiriez entendre une parole de la bouche de notre Sauveur, vous venez d'entendre celle qui convient le mieux à votre situation. Elle vous donne à la fois un compagnon de solitude, et un fils à la place du Fils que vous perdez. Acceptez donc cette consolation. Hélas ! cela ne fait, dites-vous, que renouveler ma douleur ; ce que je reçois me fait mieux comprendre ce que je perds, ma douleur est si profonde et si étrange qu'elle grandit avec les soulagements qu'on veut y apporter. « O mère bénie, s'écrie saint Augustin, ô fille et nourrice de ce Seigneur, permettez-moi de contempler quelle a été votre douleur. Vous voyez votre Fils unique attaché à une croix : vous échangez le Maître contre le disciple, le Seigneur contre le servi-

teur, celui qui peut tout contre celui qui ne peut rien. En vérité, un glaive de douleur perce votre âme, la lance s'enfonce dans votre cœur, les clous déchirent vos entrailles, le spectacle de votre enfant crucifié brise votre âme attristée. Vos forces se sont évanouies, votre langue est devenue muette; la source de vos yeux a tari, la fleur de votre beauté s'est flétrie. Les blessures de votre Fils sont vos blessures; sa croix est votre croix, sa mort est votre mort. Mère, où laissez-vous votre Fils? fille, où laissez-vous votre Père? nourrice, pourquoi abandonner celui que vous avez allaité? Vous eussiez été bien plus heureuse de perdre la vie que de perdre cette douce présence! Oui, vous êtes martyre et plus que martyre, parce que vous sacrifiez plus que la vie. O mon âme, tu trouveras aujourd'hui deux martyres et deux autels; l'un dans le corps du Christ, l'autre dans le cœur de la Vierge; l'un où est immolée la chair du Fils, l'autre où est sacrifiée l'âme de la Mère. » *D. Augustin. Méditat. XLIX.*

IV.

De la quatrième parole du Sauveur mourant.

Après cette troisième parole adressée à sa Mère, le Sauveur se tourne vers son Père et lui dit d'une voix plaintive : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné! » *Matt. xxvii, 46.* Parole qui nous découvre l'une des principales circonstances de la passion du divin Maître, et qui nous donne la mesure des souffrances dont il y fut abreuvé. Il est vrai que, parmi les saints martyrs, plusieurs ont été soumis à des tourments horribles et innouïs; mais il est vrai aussi que la bonté et la miséricorde divine leur ont prodigué les secours et même les miracles, au plus fort de l'épreuve. Tantôt, le feu qui les environnait perdait sa vertu; tantôt les bêtes auxquelles ils étaient exposés perdaient leur féroce; tantôt la nuit guérissait les blessures qu'ils avaient reçues le jour. En outre, l'ardeur de leur charité et de leur amour envers ce Dieu pour la gloire duquel ils souffraient; l'espoir certain et assuré de s'envoler dans la gloire, au moment même où le tranchant du glaive tomberait sur leur gorge, et d'y contempler éternellement la beauté du Seigneur et d'y savourer un par-

fait bonheur, les remplissaient d'une telle joie que le poids de leurs douleurs en était singulièrement allégé. C'est ainsi que la femme au moment de l'enfantement n'en ressent pas les douleurs à cause du désir qu'elle éprouve de voir le fruit de ses entrailles et de la nécessité où elle est pour pour cela de souffrir.

La passion du Christ n'offrit rien de semblable. Quoique la plus légère de ses épreuves suffît pour racheter mille mondes, la personne qui souffrait possédant une dignité infinie ; cependant le Sauveur, dans sa bonté immense, a voulu souffrir les tourments les plus affreux que l'on ait jamais soufferts, afin de rendre notre rédemption plus copieuse et plus abondante, de donner aux martyrs qui devaient livrer leur vie pour lui un sujet de courage et de consolation, et de nous fournir à nous-mêmes de plus puissants motifs d'amour et d'espérance, de plus illustres exemples de charité et de patience, et des témoignages plus éclatants de sa bonté et de son amour. C'est pour cela qu'il a lui-même fermé tout accès aux consolations qui pouvaient lui venir du ciel et de la terre, de son Père céleste et de lui-même. Il l'annonçait formellement d'ailleurs, dans le psaume où il disait qu'il était descendu au plus profond de l'abîme, sans trouver de quoi reposer son pied. *Psal.* LXVIII. Il n'y avait, en effet, ni dans le ciel, ni sur la terre, de soulagement capable de mitiger la violence de ses douleurs. L'abandon où les hommes le laissaient était encore prédit dans ces paroles du même psaume : « Je suis devenu un étranger pour mes frères, un voyageur pour les enfants de ma Mère. J'ai attendu quelqu'un qui daignât prendre part à ma tristesse, et il n'y a eu personne ; j'ai cherché quelqu'un pour me consoler, et je n'en ai pas trouvé. » Prophétie par laquelle le Seigneur désigne l'éloignement de ses apôtres et de tous ses autres disciples et amis. Quant à la présence de sa Mère, au lieu de diminuer sa douleur elle l'augmentait. De même donc qu'il exprimait en ce psaume l'abandon où les hommes l'avaient laissé ; de même il exprime celui de son Père dans cette parole plaintive : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Jamais chant si triste, jamais accents plus déchirants ne furent entendus dans le cours des générations. Que les prophètes célèbrent la

peine qu'ils ont éprouvée à la vue des misères de ce monde ; que Jérémie élève sa voix pleine de lamentations ; que des chants de douleur se fassent entendre de toutes parts ; la voix du Sauveur est celle qui doit émouvoir nos âmes le plus profondément.

Comme dans cette exclamation : « Mon Dieu, mon Dieu, pour-quoi m'avez-vous abandonné ? » le Fils demande au Père la cause de ce délaissement, nous pouvons tous répondre qu'il a été délaissé afin que nous ne le fussions pas nous-mêmes. C'est pour sauver le monde que Dieu le Père a délaissé son Fils bien-aimé ; pour sauver le serviteur que le maître a été privé de tout appui. Aussi l'Eglise s'écrie-t-elle avec raison : « O amour et charité ineffables de notre Dieu, qui pour racheter le serviteur avez livré le Fils à la mort ! » *Offic. Sabbat. sanct.* Combien un tel amour nous oblige à aimer celui qui nous l'a témoigné ! Combien cette voix douloureuse et lamentable doit avoir d'action sur le cœur de l'homme ! Salomon dit que celui qui ferme ses oreilles au cri du pauvre, criera plus tard lui-même et ne sera pas entendu. *Proverb. xxi.* Si l'on est si coupable de fermer son oreille au cri d'un pauvre mendiant, que sera-ce de la fermer à celui qui, du haut de la croix, nous rappelle, par ses cris, nos obligations à son égard ?

V.

De la cinquième parole du Sauveur mourant.

La cinquième parole du Sauveur mourant fut celle-ci : « J'ai soif. » *Joan. xix, 28.* Qu'est-ce à dire, ô mon Sauveur ? demande saint Bernard, *'Sup. illud Joan., Ego sum vitis vera.* Vous êtes donc plus tourmenté par la soif que par la croix, puisque, ne disant rien de la croix, vous vous plaignez de la soif. Quelle est cette soif qui vous tourmente à ce point ? Certainement elle n'est autre que le désir de notre salut, de notre naissance à la foi, et de notre guérison. Comme s'il eût dit : Vos maux me causent plus de douleur que mes propres maux : je sens plus vivement vos fautes que les tourments de mon supplice. Si telle est votre soif, ô mon Seigneur, les larmes de ma conversion et de ma pé-

nitence pourraient l'étancher, et plus dur que vos ennemis eux-mêmes je vous refuse ce soulagement !

O Vierge très-sainte, que ressentit votre tendre cœur lorsque vous entendîtes cette parole, lorsque vous vîtes le rafraîchissement que lui offrirent ses bourreaux, lorsqu'il vous fut même interdit de donner un verre d'eau froide à votre Fils expirant qui le demandait ! Où sont maintenant, ô Madeleine, les larmes que vous répandiez sur les pieds de votre Sauveur ? Où sont vos larmes, ô très-douce Vierge ? Pourquoi ne montez-vous pas sur cette croix, et n'allez-vous pas des larmes de vos yeux rafraîchir ces lèvres blêmes et desséchées, et tempérer les ardeurs de la soif qui le dévore ?

VI.

De la sixième parole du Sauveur mourant.

Le Sauveur était au moment de rendre le dernier soupir quand il s'écria : « Tout est consommé. » *Joan.* xix, 30. Sans doute qu'à ce cri la Vierge leva ses yeux si purs, afin de voir si la vie de son enfant était terminée. Quel était alors votre désir, ô tendre Mère ? Désiriez-vous par hasard la fin de ses souffrances ? Mais la fin de ses souffrances sera la fin de sa vie. Désirez-vous donc la fin de sa vie ? Mais une Mère ne saurait former un semblable désir. Que désirez-vous alors ? Hélas ! cet embarras de former un désir quelconque était pour vous un nouveau tourment.

Mais que se passa-t-il dans le cœur de Marie lorsque, levant les yeux vers le visage de son enfant, la pâleur et les altérations qu'elle y remarque, ne lui permirent pas de douter de la présence de la mort ? Que se passa-t-il en elle quand elle vit ses traits changer de couleur, ses lèvres teintes d'une pâleur mortelle, ses narines se resserrer, l'éclat de ses yeux s'obscurcir, sa tête s'incliner, sa poitrine sacrée se soulever ? O ma Souveraine, connaissez-vous bien cette face ? Savez-vous bien à qui appartient cette voix cadavéreuse ? Comment a-t-il perdu son éclat ce rubis où se miraient vos yeux ? Comment s'est-elle flétrie cette fleur du matin ? Comment s'est-il éclipsé ce soleil du midi ? O très-chastes yeux, à qui il était réservé de voir les bourreaux de ce jour, de quel côté

vous dirigerez-vous où vous n'aperceviez pas un sujet d'intolérable douleur ? Si vous regardez en haut, vous découvrez sur la face de votre Enfant les signes et les symptômes de la mort. Si vous regardez en bas, vous voyez la terre arrosée et détrempée par son sang. De quel côté donc, ô Vierge, dirigerez-vous vos regards, puisque le ciel et la terre semblent conjurés contre vous ? Comment pouvez-vous voir les ruisseaux de ce sang encore chaud baigner même vos pieds, et ne pas mourir ?

VII.

De la septième parole du Sauveur mourant.

Mais l'heure du repos est sonnée pour l'âme très-sainte de votre Jésus. Ecoutez sa dernière parole : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » *Luc. xxiii, 46.* Et en prononçant ces mots, il inclina la tête et rendit l'esprit. O douce fin ! ô douce mort ! que ce sang, que ces plaies, que cette croix, que ce fardeau ont de douceur ! ô charité inestimable qui pour ouvrir le ciel à de misérables bannis, réduisez le Seigneur du ciel à expirer sur un gibet !

Seigneur, au nom de votre trépas, je vous supplie, quand viendra pour ma pauvre âme le temps auquel personne ne saurait échapper de se séparer du corps, de me favoriser de la vertu de ce mystère, d'avoir à la bouche en expirant les mêmes paroles que vous y avez eues vous-même, en sorte que je remette mon âme entre vos mains et que vous daigniez l'y recevoir. Que le dernier instant de ma vie s'écoule au milieu de vos précieuses plaies, et que le dernier de mes gémissements s'exhale au milieu de votre sang précieux. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVII.

*De la grandeur des souffrances que supporta le Sauveur dans sa passion ;
exposé sommaire des circonstances qui en augmentèrent la gravité.*

I:

De la grandeur des souffrances que supporta le Sauveur dans sa passion.

Encore que nous devions beaucoup à notre Sauveur pour tous les biens que nous a mérités sa passion, nous lui devons sans

comparaison encore plus pour le moyen par lequel il nous les a mérités, je veux dire pour les souffrances auxquelles il s'est soumis. Ce n'est pas une chose nouvelle, mais une chose naturelle et habituelle de la part de Dieu que de nous communiquer ses biens; ce qui est étrange et nouveau de sa part, c'est de s'assujettir à nos misères et à nos douleurs. Par conséquent, plus les douleurs auxquelles il s'est assujéti ont été grandes, plus il nous a témoigné d'amour et plus nous lui devons de reconnaissance.

Observons encore que si les douleurs de sa passion ont été considérables, les injures et les outrages qu'il y eut à subir ne l'ont pas été moins. On s'en convaincra aisément en parcourant tous les détails du récit évangélique; on y remarquera partout l'excès de l'ignominie joint à l'excès de la douleur. Il ne sera pas inutile d'en signaler la raison.

Pour cela, souvenons-nous que tout péché mortel renferme un double caractère de difformité. Le premier consiste dans l'amour désordonné de la créature, qui nous pousse au péché; le second consiste dans le mépris de la majesté de Dieu et de ses commandements, que nous dédaignons lorsque nous commettons quelque prévarication. Cette seconde difformité est plus grave que la précédente, et le saint roi David nous le fait comprendre lorsque, pleurant dans un psaume l'outrage qu'il avait commis envers son sujet et l'épouse de celui-ci, il dit néanmoins au Seigneur : « C'est contre vous seul que j'ai péché, » *Psalm.* L, 6; comme s'il attachait moins d'importance au mal commis envers le prochain qu'à l'offense commise envers Dieu, et au mépris du commandement qui lui interdisait cette action.

Le Sauveur se proposant de satisfaire parfaitement par sa passion à la justice divine pour nos péchés, il a voulu effacer cette double difformité; c'est pourquoi il s'est soumis à toute sorte de souffrances pour expier nos plaisirs criminels, et à toute sorte d'outrages pour expier les outrages commis contre la majesté divine. Aussi, lorsqu'en considérant l'histoire de notre rédemption nous serons frappés de stupeur en voyant le Dieu de toute majesté couvert de crachats, frappé au visage, bafoué, vêtu tantôt de haillons blancs, tantôt de haillons de pourpre, mis au-dessous de

Barabbas, crucifié entre deux brigands ; considérons d'autre part que tous ces mépris, il les subit pour expier ceux dont nous nous sommes rendus coupables nous-mêmes envers notre Créateur, et notre étonnement cessera ; car, à de semblables injures il fallait une semblable satisfaction.

Puisque nous nous occupons de la gravité des souffrances du Sauveur, rapportons une observation d'un grand poids que font les saints docteurs à ce sujet. Ce que le Sauveur a souffert, disent-ils, surpasse tout ce qu'il est possible de souffrir en cette vie. Ils ne parlent pas des souffrances de la vie future, parce qu'elles sont d'un ordre différent. Le fait principal sur lequel ils appuient leur assertion est l'agonie et la sueur de sang que le divin Maître éprouva dans le jardin des Oliviers. Ce fait inouï et sans précédents était l'indice certain de la plus terrible des douleurs. Ils s'appuient encore sur le genre de mort qu'il a souffert, comme sur toutes les circonstances dont elle fut accompagnée. Nous en donnerons un exposé sommaire, laissant à la piété du lecteur le soin de s'appliquer à les sentir et à les développer.

II.

Exposé sommaire des circonstances qui augmentèrent la gravité des souffrances du Sauveur.

I.

Entre ces circonstances, la première consiste en ce que le Fils de Dieu renonça à toutes les consolations qui pouvaient lui arriver, soit du côté du ciel, soit du côté de la terre, soit du côté de son Père, soit de lui-même, soit de tout autre côté. Cette conséquence découle du désir extrême qu'il éprouvait de souffrir pour expier nos fautes. En vertu de la vivacité de ce désir, il ne pouvait rien accepter qui pût atténuer la grandeur des souffrances auxquelles il aspirait. Ce renoncement complet, il l'exprima lui-même lorsqu'il s'écria sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » *Ubi supr.* C'est une consolation dont les martyrs ne furent pas privés. Et l'Apôtre disait à ce propos qu'il surabondait de joie au milieu de ses tribulations, et il invitait ses disciples à se réjouir avec lui.

II.

Une autre circonstance qui aggrave ses douleurs fut la délicatesse de sa complexion corporelle : son corps était doué d'une perfection achevée et d'une sensibilité extrême, en tant que formé par l'opération du Saint-Esprit. Sa chair était tendre et virginale, en tant que sortie des entrailles virginales de notre Souveraine ; ce qui ne contribuait pas peu à augmenter sa délicatesse à l'endroit de la souffrance.

III.

Si nous prenons l'histoire de la passion et que nous en parcourions les principaux traits et les principales circonstances, nous rencontrerons d'abord la prière du jardin, l'agonie et la sueur de sang dont nous parlions tout à l'heure, et ces paroles douloureuses que le Sauveur adressait à ses disciples : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » *Matt.* xxvi, 38. Telle est la tristesse dont je suis pénétré qu'elle suffirait pour me causer la mort si ma volonté ne s'y opposait. C'est aux âmes qui aiment le Seigneur de juger des sentiments que méritent ces paroles.

IV.

Jésus souffrit encore beaucoup de la vile trahison de Judas et de la perte éternelle de ce disciple qu'il avait choisi lui-même, qu'il avait mis au nombre de ses apôtres en lui accordant comme aux autres le pouvoir des miracles, et dont il venait de laver de ses mains sacrées les pieds maudits. Cette pensée causa tant de peine au Sauveur qu'il ressentit un grand trouble pendant qu'il mangeait avec ses apôtres et qu'il s'écria : « Je vous le dis en vérité, un d'entre vous me trahira. » *Matt.* xxvi, 21. Il entendait déjà cette infâme proposition que le traître faisait aux princes des prêtres : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? » Il n'était pas moins impressionné par le mot d'ordre que Judas donna aux satellites qui l'accompagnaient : « Celui que je baiserais, est celui que vous cherchez ; emparez-vous aussitôt de sa personne. » *Marc.* xiv, 44. Quoi de plus affreux que de voir le

disciple vendre à si bas prix le Maître duquel il avait reçu tant de bienfaits, et le vendre à ses ennemis les plus cruels, qui avaient soif de son sang ! O jugements incompréhensibles du Seigneur ! C'est au moment où la pécheresse sort de l'abîme du péché, que le perfide disciple se précipite dans l'enfer.

V.

L'appareil avec lequel on vint s'emparer du Sauveur fut loin de lui être indifférent, et il le montra par ces paroles : « Vous êtes venu vers moi avec des lances et des épées, comme vers un brigand ; cependant j'ai parlé bien souvent dans le temple et vous ne m'avez jamais pris. Mais cette heure-ci est la vôtre et celle des puissances de ténèbres. » *Marc. xiv, 48-49.*

VI.

Ensuite on lui lia les mains et les bras avec tant de brutalité qu'on lui déchirait la chair. Non content de cela, pour plus de sûreté, on lui mit une corde au cou. Ce que représentent l'étole que le prêtre porte au cou et le manipule attaché à son bras.

VII.

Une nouvelle douleur pour le divin Maître, ce fut l'abandon de ses disciples, qu'il avait instruits, et dont il avait consolidé la foi par tant de miracles. Malgré cela, tous le quittèrent et s'enfuirent, laissant ce très-doux Agneau en la puissance de loups furieux. C'est la réalisation de cette parole des Psaumes : « J'ai cherché quelqu'un qui me consolât, et je n'ai trouvé personne. » *Psal. lxxviii, 21.* Cet oracle n'indique pas que le Sauveur désirât quelque consolation, nous avons vu il n'y a qu'un instant le contraire, il annonce seulement la défection et la fuite de ceux qui auraient dû le consoler.

VIII.

Le soufflet que notre Rédempteur reçut dans la maison d'Anne l'affligea aussi vivement. Il répondait avec sa douceur ordinaire à une question que lui adressait ce faux pontife, lorsque l'un des

serviteurs qui étaient là présents le frappa au visage. Ce qui inspira au Sauveur cette réponse pleine d'humilité et de mansuétude : « Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi je l'ai fait. Si je n'ai pas mal parlé, pourquoi me frappez-vous ? » *Joan.* XVIII, 23.

IX.

Ici Jésus ne reçut qu'un soufflet, mais comment considérer sans émotion et douleur les soufflets et les coups sans nombre dont cet innocent Agneau fut accablé dans la maison de Caïphe ? On couvrit de crachats sa face divine, on lui mit un bandeau sur les yeux, on le frappa à la tête, tandis qu'on lui demandait : « Devine, Christ, celui qui t'a frappé. » *Luc.* XXII, 64. Quoi de plus surprenant que de voir le Dieu de majesté ironiquement invité à un jeu d'enfants ! Il fallait de tels outrages et de telles injures pour expier les outrages que nous commettons par nos offenses envers notre Créateur.

X.

Une des circonstances qui déchira le plus le cœur de Jésus fut le reniement de saint Pierre. Ce malheureux apôtre le renia en sa présence, à plusieurs reprises, avec serment. Mais le Seigneur tourna vers lui son visage, pour lui faire comprendre son péché et exciter son âme à la douleur et au repentir.

XI.

Quand il fut présenté au roi Hérode, ce monarque eut beau lui adresser plusieurs questions, il ne lui répondit pas une seule parole, pour ne pas donner satisfaction à ses malices et à sa vaine curiosité. Aussi l'estima-t-il fou, et ses courtisans, qui partagèrent son avis, s'empressèrent-ils de le revêtir d'une robe blanche. C'est dans cet accoutrement injurieux qu'on le traîna à travers les rues de la ville au tribunal de Pilate.

XII.

Dans le prétoire, il eut à subir le supplice ignominieux de la flagellation ; supplice qu'on infligeait, non aux personnes hono-

rables, mais aux voleurs, aux esclaves, à ce qu'il y avait de plus bas et de plus vil. Quel spectacle lamentable de voir le Sauveur dépouillé, déchiré à coups de fouets, et sa chair très-pure et délicate voler en lambeaux ! On ne se contenta pas des quarante coups que prescrivait la loi de Moïse, *Deuter.* xxv ; on laissa un libre cours à la rage et à la fureur de ses ennemis. Le Sauveur souffrit ce tourment avec une patience admirable, laissant ainsi dans son exemple une leçon de courage aux vierges et aux martyrs innombrables qui devaient un jour subir pour lui le même supplice.

XIII.

Ce qui ne lui causa pas moins de douleur, ce fut la couronne dont les épines le déchiraient cruellement. Par un jeu barbare, ces maudits voulurent faire de Jésus-Christ un roi de théâtre qui divertit les autres soldats. Ils lui donnèrent donc les insignes royaux, à savoir cette couronne douloureuse, un manteau de pourpre, et un roseau en guise de sceptre à la main. Après cela ils se mirent à fléchir le genou devant lui, à le saluer comme un roi, à le souffleter, à lui cracher au visage et à le frapper à la tête avec le roseau. Quel traitement imaginer plus cruel, plus ignominieux et plus méprisant ? Pour donner à cette ignominie une plus grande publicité et un plus grand éclat, on convoqua tous les gardes du proconsul. Ainsi tous étaient admis à participer à ce divertissement ; il leur était permis à tous de frapper et de souiller de leurs crachats cette face divine que les anges désirent si vivement contempler. Telle est la satisfaction que le Sauveur a voulu offrir à la Majesté suprême en expiation des injures par lesquelles nous l'offensons, et des fautes dont les femmes fournissent aux hommes légers l'occasion, en les enlaçant de leur séduction comme d'autant de filets.

XIV.

Vint ensuite l'*Ecce homo* : C'est Pilate qui offre à la vue du peuple furieux le Sauveur déchiré par les fouets, couronné d'épines, revêtu d'une pourpre dérisoire, le visage couvert de ruisseaux de sang formés par les trous des épines et des crachats dont

ces bouches infernales l'avaient souillé, soit la nuit précédente dans la maison de Caïphe, soit récemment quand on l'avait couronné d'épines; le Sauveur ne les avait pas encore essuyés; il en supportait volontairement la souillure, afin d'embellir à ce prix nos âmes. Tel était en un mot son triste état, qu'il semblait au juge capable de toucher de compassion des cœurs de rocher.

XV.

Un sujet de grande affliction se présenta aussi quand Pilate demanda à la foule de qui elle réclamait la liberté en l'honneur de la fête de Pâques. Mais ce peuple criminel et misérable était aveuglé à ce point qu'il demanda unanimement la mort de Jésus-Christ et le délivrance de Barabbas. *Matth. xxvii.* A quel degré plus profond d'abaissement le Fils de Dieu pouvait-il descendre qu'à celui d'être ravalé au-dessous de Barabbas et estimé plus indigne que lui de conserver la vie? Voilà, pour les hommes altiers et présomptueux, un exemple bien propre à confondre leur vanité et leur orgueil.

XVI.

Après cela on chargea ses épaules délicates, déchirées par les verges et brisées par la veille de la nuit passée, du fardeau de la croix. Il dut porter lui-même l'instrument sur lequel on allait lui faire subir la mort. *Joan. xix.*

XVII.

Une cruauté inouïe jusque là fut de mêler au vin parfumé de myrrhe, que l'on donnait aux suppliciés, un fiel d'une amertume insupportable. *Matth. xxvii.* Est-il bien possible que le cœur humain soit capable de porter la barbarie aussi loin?

XVIII.

Pour dépouiller le Sauveur de ses vêtements au moment de l'étendre sur la croix, on tira sa tunique, qui était collée à sa chair par le sang des plaies de la flagellation, avec tant de brutalité, que toutes ces plaies furent rouvertes et qu'elles lui causèrent une indicible douleur.

XIX.

Dans le crucifiement, qui succéda à cet acte d'inhumanité, considérons d'abord ce genre de supplice en lui-même. Rien de plus épouvantable. Ce n'était pas un supplice qui donnât promptement la mort, comme la décapitation et la strangulation, c'était un supplice où la mort ne venait qu'à la longue. Les pieds et les mains, c'est-à-dire les parties les plus sensibles du corps humain, à cause des faisceaux de nerfs qu'ils renferment et qu'exigent les organes dont ces membres forment le siège, étaient percés d'horribles blessures et occasionnaient par suite de plus cuisantes douleurs. En outre, ces quatre trous étaient constamment élargis par le poids du corps qui, en s'affaissant, n'en était que plus accablant pour les membres qui le retenaient. En sorte que le Sauveur ressentait comme quatre coups de poignards qui le frappaient au cœur dans le même moment.

XX.

La nudité dans laquelle le Sauveur dut subir ce supplice contribua à augmenter ses souffrances et ses ignominies. Si Pierre, la nuit précédente, quoique vêtu et chaussé, eut à souffrir du froid, que ressentit le divin Maître qui était complètement dépouillé depuis les pieds jusqu'à la tête non-seulement de ses habits, que les soldats mettaient au sort pour se les partager, mais encore de sa peau, que les tortures lui avaient mise en lambeaux.

XXI.

Ce n'est pas sans une intention particulière d'accroître ses ignominies que Jésus choisit pour théâtre de son supplice la cité populeuse de Jérusalem. Pour sa naissance, au contraire, quand il fut célébré et chanté par les anges, il avait choisi le hameau de Bethléem, nous montrant ainsi, par son exemple, qu'il faut cacher ses honneurs et accepter, pour la gloire de Dieu, les ignominies et les humiliations qui se présentent.

XXII.

Il choisit, de même, pour l'époque de sa passion, le temps où tous les Juifs se rendaient à Jérusalem et venaient y célébrer le sacrifice de l'agneau pascal, qui ne pouvait se célébrer en aucun autre lieu. Le concours était ordinairement immense : d'où il résultait pour le Sauveur plus de honte et une plus grande publicité d'opprobre, eu égard surtout à la réception solennelle qui lui avait été faite le dimanche précédent. C'est une chose bien propre à émouvoir profondément que cette chute soudaine d'un tel faite de gloire dans un tel abîme d'ignominie, et de voir le même peuple qui s'écriait naguère : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, » demander en vociférant son supplice, comme s'il se fût agi d'un séducteur dangereux.

XXIII.

Il voulut encore être crucifié en compagnie d'infâmes brigands, et être placé au milieu, comme le plus criminel des trois.

XXIV.

Or, tandis que chez le Sauveur les souffrances de la croix s'ajoutaient aux coups de fouet qu'il avait endurés, ses ennemis peu contents de tout cela, s'appliquaient à augmenter ses douleurs par leurs moqueries et leurs blasphèmes. « Te voilà donc, disaient les uns, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours. » — « Il en a sauvé d'autres, disait-on encore, et il ne peut se sauver lui-même ; s'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. » *Marc. xv, 29-30.*

XXV.

Cependant, le divin Maître affaibli par les ruisseaux de sang qu'il avait répandus, était dévoré par la soif. Il demandait de quoi l'étancher, et il n'y avait personne qui pût offrir à sa bouche mourante une goutte d'eau : sa tendre Mère ne put elle-même lui en présenter ; mais au lieu d'eau il dut boire du vinaigre. *Joan. xix.*

XXVI.

Un tourment encore plus cruel que ceux dont nous venons de parler, fut de voir sa très-innocente mère assister à son supplice. Il n'ignorait pas que son âme était crucifiée avec lui et déchirée par les clous et les épines qui le déchiraient lui-même. N'avait-elle pas entendu de ses propres oreilles les coups de marteau qui avaient percé les pieds et les mains de son enfant ? Ne voyait-elle pas de ses yeux les ruisseaux de sang qui en découlaient ? Si le cœur d'une mère ne peut supporter le spectacle d'un fils mourant avec honneur et sur sa couche ; que devait souffrir le cœur si tendre de la divine Marie en voyant expirer son fils, et quel fils ! sur une croix, au milieu de tant de clameurs et d'ignominies ! C'est un mystère que la parole humaine ne saurait expliquer, et qui est laissé aux considérations pieuses de l'âme qui le contemple.

XXVII.

A ces douleurs corporelles il faut en ajouter d'autres incomparablement plus intenses, à savoir les douleurs qui affligèrent l'âme de Jésus-Christ. L'une des plus vives fut celle que lui causa la pensée des péchés commis contre le Seigneur dans l'univers entier, et qu'il venait expier tous, passés, présents et à venir. Possédant une connaissance claire de la majesté offensée, l'indignité de tant d'offenses le pénétrait d'une peine incompréhensible ; peine que nous n'apprécierions qu'en appréciant à sa valeur véritable la hauteur de l'infinie Majesté.

XXVIII.

L'ingratitude des hommes était pour lui le sujet d'une autre douleur. Combien de mortels ne devaient-ils pas se priver par leur négligence des fruits précieux de ce remède qu'il leur avait procuré en donnant tout son sang !

XXIX.

Ce qui affligeait encore son âme, c'était l'aveuglement et la perte de son misérable peuple, et la prévision des maux qu'il allait s'at-

tirer par son crime, soit en cette vie, soit dans l'autre. Il en était si vivement affligé que sa première parole sur la croix, avant même qu'il consolât sa mère bénie, fut une prière pour ce peuple : « Mon Père, s'écria-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc. xxiii, 34.*

XXX.

Il n'était pas moins frappé de l'ingratitude des Juifs. Après avoir été comblés de bienfaits, après avoir vu les malades et les possédés guéris, après avoir été témoins de tant de miracles et avoir entendu une si belle doctrine soutenue par les exemples d'une vie si sainte, ils ne reconnurent ces merveilles qu'en punissant de mort celui qui les avait accomplies : noirceur de laquelle le Sauveur lui-même se plaint dans un des psaumes : « Ils m'ont rendu le mal pour le bien, et la haine pour l'amour que je leur avais manifesté. » *Psal. cviii, 5.*

De toutes les raisons que nous venons de rapporter, les docteurs tirent la conclusion énoncée au commencement, à savoir, que toutes les douleurs endurées par le Sauveur dans sa passion surpassent tout ce que l'on a souffert en ce monde depuis que Dieu l'a créé. Ce qui explique ce caractère des douleurs du Fils de Dieu, c'est la grandeur de sa charité. Comme il voulait par ses souffrances offrir à Dieu une pleine satisfaction des offenses commises envers sa divine majesté, et porter remède aux misères de l'homme, il voulut que les douleurs de sa passion fussent plus intenses, afin que cette satisfaction fût plus parfaite, et notre rédemption plus abondante.

Voilà donc pour le chrétien désireux de méditer sur le douloureux mystère de la passion du Christ, trente points à examiner, et, pour ainsi parler, trente stations à parcourir successivement, sauf à s'arrêter à chacune d'elles autant que sa piété le lui permettra. Par suite, loin qu'il soit nécessaire de les parcourir toutes, il suffit de parcourir celles où la dévotion trouve de quoi s'alimenter et de quoi s'entretenir : il sera même bon de donner la préférence à celle où l'on éprouvera plus de douceur, d'amour et de compassion. L'avantage qui résulte du nombre et de la nature

de ces divers sujets de réflexion, est que si l'un d'entre eux nous laisse dans notre sécheresse, nous trouverons à coup sûr dans quelque autre ce que nous désirons. Il serait bien dur le cœur qui traverserait ces stations douloureuses sans y ressentir un seul mouvement de compassion ou de ferveur.

Observons ici que ce ne serait pas assez dans cette pieuse méditation, de porter compassion aux douleurs du Sauveur; et qu'il faut nous animer de plus à aimer celui qui nous a tant aimés, à remercier celui qui nous a comblés de tant de bienfaits et qui nous a rachetés à un si haut prix, à imiter quelques-unes des vertus qui brillent en ce mystère plus qu'en aucun autre. N'oublions pas avant tout que ces sentiments et ces affections sont l'effet d'un don particulier du Seigneur. C'est pourquoi nous devons le supplier au nom de cette bonté sans bornes et de cette charité qui l'ont déterminé à souffrir toutes ces tortures, d'ajouter à ces bienfaits un nouveau bienfait, et de nous faire sentir profondément ses propres souffrances; sans quoi le remède qu'il est venu nous apporter tournerait à notre désavantage. En conséquence, avouons avec l'Apôtre que nous sommes incapables par nous-mêmes et de notre propre fonds d'avoir une seule bonne pensée, et que tout notre pouvoir en ce genre nous vient de Dieu. II *Corinth.* III, 5. A la fin de cet exercice autorisons-nous des douleurs de son Fils béni pour obtenir du Père éternel toutes les vertus dont nous avons un désir ou un besoin plus spécial. Nous avons, pour légitimer notre confiance, ces paroles si douces du Sauveur : « En vérité, en vérité je vous le dis, quoi que vous demandiez à mon Père en mon nom, cela vous sera accordé. » *Joan.* XIV, 13. Comme s'il eût dit : Tel est le respect et l'amour de mon Père pour moi, il désire tellement m'honorer qu'il ne vous refusera rien de ce que vous lui demanderez en vous appuyant sur mon amour. De là cette règle, qu'en toutes nos prières nous ne devons rien solliciter qu'au nom de Jésus-Christ.

CHAPITRE XVIII.

De quelques avis qu'il est bon d'observer dans la méditation de la passion du Sauveur.

Un des avis les plus importants auxquels doivent se conformer les personnes qui comptent parmi leurs exercices la méditation des circonstances douloureuses de la passion du Sauveur consiste à porter, en même temps qu'elles considèrent leur sujet, une vive attention sur les deux points suivants ; sur la majesté incompréhensible de celui qui souffre, et sur le motif qui le porte à souffrir. Lorsque l'âme religieuse se met à porter les regards vers la dignité si élevée du Fils de Dieu, de ce souverain de l'univers, en présence duquel les puissances et les colonnes des cieux sont saisies de tremblement, et qu'ensuite elle examine les bassesses étranges auxquelles il est descendu, il lui arrive ce qui arrive à un homme placé au sommet d'une tour très-haute lorsqu'il se met à regarder l'abîme qui se déroule à ses pieds. De même que cet homme se sent glacé de frayeur, et près de tomber en défaillance : de même, en face d'un semblable sujet, l'âme pieuse est d'abord dans une sorte d'épouvante, à la vue de l'abaissement extraordinaire du Dieu de toute majesté. Mais dès que, après cela, elle considère le motif qui a porté le Sauveur à braver une si horrible tourmente, et qu'elle trouve ce motif, non dans l'intérêt, puisque aujourd'hui et de toute éternité il jouit de la même richesse et de la même gloire, mais dans sa seule bonté et dans le désir ardent qu'il éprouvait de remédier à nos maux par un moyen capable de nous combler de toute sorte de biens, cette âme est alors en proie à une défaillance spirituelle, et elle demeure pour ainsi parler hors d'elle-même en présence de tant de bonté et de tant de charité.

Il ne faut pas cependant nous contenter de cette admiration pour tout fruit : nous devons y joindre un vif désir d'imiter les vertus du divin Maître, sa charité embrasée, son humilité profonde, son extrême obéissance, sa patience parfaite, son admirable douceur, la dureté et la pauvreté de sa vie ; car, durant sa passion, il n'eut d'autre couche que le bois de la croix, d'autre oreiller qu'une cou-

ronne d'épines, d'autre vêtement que sa nudité, d'autre table que du fiel et du vinaigre. Telles sont ces vertus que le Sauveur nous présente dans ses souffrances, et qu'il voudrait nous voir reproduire autant que le permettra notre faiblesse : voilà le fruit principal qu'il nous faut retirer de cet exercice. En quoi bien des personnes s'abusent : elles s'appliquent à verser d'abondantes larmes au souvenir des douleurs du Fils de Dieu; et, si on les touche en quelque endroit sensible, ou si on leur impose une tâche pénible et difficile, elles sont aussi incapables de le supporter que si elles n'avaient fait aucune méditation.

Qu'elles sachent donc ces personnes et sachons-le tous, que l'une des principales vues du Sauveur en nous rachetant au prix de tant de souffrances, quand il pouvait nous sauver par une goutte de son sang, et même sans en verser une seule, a été de nous encourager par son exemple à embrasser pour son amour quelque épreuve que ce soit. Il voyait que la vie chrétienne, lorsqu'elle est de tous points conforme à la doctrine évangélique, est une croix continuelle; il voyait que toutes les vertus sont entourées et revêtues en quelque façon de mille obstacles et de mille difficultés, mais il voyait aussi que le motif le plus efficace pour nous élever au-dessus de ces obstacles divers, était son exemple. Comme il lui était impossible de souffrir en sa propre nature, l'ardeur de ses désirs et de sa charité lui inspira le dessein de s'unir à une nature passible; et cela, d'une manière si étroite et si complète que les souffrances de la nature passible seraient rapportées à la personne dont la nature est impassible. C'est dans cet exemple que les martyrs ont puisé leur courage et leur constance incomparables, que les moines ont puisé leur amour de la solitude et des austérités, les religieux de tous les ordres la pauvreté et la dureté de leur vie : ce même exemple explique la pureté de tous les chrétiens qui, à quelque condition qu'ils appartiennent, servent le Seigneur en mortifiant leurs passions et leur propre volonté. C'est ainsi, comme le dit l'Apôtre, qu'après avoir souffert comme Jésus-Christ, nous régnerons avec lui dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. *Rom. viii.*

Rien d'ailleurs de plus convenable que l'application de cet ordre

à l'œuvre de notre rédemption : de la sorte , la voie qui avait introduit le péché dans le monde a servi de modèle à celle qui nous a donné le salut. Un homme a été la cause de notre malheur : un homme a été l'auteur de tous nos biens. Le mal était venu sur la terre par la désobéissance et l'orgueil d'un seul : l'obéissance et l'humilité d'un seul en ont été le remède. Nous verrons cette convenance si importante admirablement expliquée par l'Apôtre dans son Epître aux Romains. C'est ainsi que le Seigneur, principe des œuvres de la nature et des œuvres de la grâce , observe dans les unes comme dans les autres la même convenance et la même proportion.

CHAPITRE XIX.

De six questions propres à résumer la doctrine précédente.

Après les avis qui viennent d'être donnés , il me semble encore utile d'insérer six questions qui renferment le résumé de tout ce que nous venons de dire , et qui établissent avec efficacité la vérité des mystères de la religion chrétienne.

Demandez-vous donc ceci en premier lieu : supposé que le souverain Maître de l'univers , dont toutes les œuvres publient les perfections et la gloire , eût voulu en désigner une pour manifester plus hautement la grandeur de ses perfections , à savoir , de sa bonté , de sa charité , de sa libéralité , de sa providence , de sa miséricorde , de sa justice , quel moyen eût-il pu choisir plus propre à réaliser son dessein que de se faire homme , de mourir sur la croix pour sauver les hommes , et d'assurer leur sanctification et leur rédemption par les grands biens dont sa mort fut le principe ?

Il est certain que la vie chrétienne , pour en résumer en quelques mots la nature , consiste à fuir le mal et à faire le bien ; c'est-à-dire , à prendre les vices en horreur et à pratiquer la vertu. *Tit. II.* Cela posé , je vous demande si le Seigneur pouvait dans sa sagesse infinie , déclarer moins l'horreur que lui inspire le vice et l'amour que lui inspire la vertu , qu'en descendant du ciel sur la terre , qu'en se faisant homme et en mourant sur une croix , pour nous induire à l'un et à l'autre de ces sentiments.

Il est certain encore que la fin, et l'abrégé de toute la loi chrétienne, de tous les commandements et de tous les conseils évangéliques, c'est l'amour de Dieu. Or je demande ce que Dieu, avec toute sa sagesse, pouvait faire de plus capable d'embraser nos cœurs de son amour que de prendre la nature humaine et de mourir pour nous. Aussi disait-il qu'il était venu apporter le feu sur la terre. Telles avaient été en effet ses œuvres, tels avaient été les témoignages de sa charité qu'ils devaient suffire pour allumer ce feu divin dans le cœur de tous les hommes.

C'est une chose non moins incontestable que la racine et le fondement de toutes les vertus, après la foi, c'est l'humilité. Je vous demanderai donc à ce sujet, ce que pouvait faire le Seigneur de plus propre à nous rendre épris de cette vertu, que de se faire homme, de naître dans une étable et de mourir sur une croix ? Nous donner un parfait modèle de cette vertu, et nous exciter à l'aimer, tel était en cela son dessein, comme l'enseigne l'Eglise dans l'oraison du Dimanche des rameaux.

Nous savons aussi que l'un des moyens les plus capables de nous conduire à la possession de toutes les vertus c'est la patience et l'amour des épreuves : toutes les vertus étant effectivement hérissees de peine et de difficultés, il faut pour les aborder, beaucoup de patience et d'amour pour les épreuves. De là ce mot du Sauveur que « les justes portent leurs fruits dans la patience. » *Luc. viii, 15.* Et Prudence ajoute que les vertus sont semblables à des veuves, lorsqu'elles sont dépourvues du secours et de l'appui de la patience. Cela étant, que pouvait faire de mieux Notre-Seigneur, pour nous engager à l'amour de cette vertu, que de souffrir les douleurs et les épreuves les plus cruelles que l'on ait jamais souffertes, et, quand il suffisait d'une goutte de sang pour nous racheter, de répandre son sang tout entier ?

Enfin, nous ne pouvons douter, comme le remarque un prophète, *Jerem. xii*, que le défaut de considération ne soit le principe de toutes nos misères ; d'où il suit que la pratique et l'usage de cet exercice deviendra le principe de tous nos biens. Je demanderai à ce sujet, si le Sauveur pouvait proposer une matière de considération plus élevée pour les savants, plus compréhensible

pour les simples , plus capable de nous remplir de sentiments de piété et de componction , et de nous rendre les imitateurs de ses vertus , que sa passion adorable? Et quelle autre matière serait aussi propre à agrandir nos idées , et à nous mettre en mesure de connaître les perfections divines , que cette œuvre réfléchit aussi bien que toutes les autres œuvres du Seigneur?

CHAPITRE XX.

Première méditation sur la résurrection triomphante du Sauveur. — De la descente de son âme sainte aux enfers ; de la joie des justes qui étaient dans les limbes ; et de la victoire que le Sauveur remporta en ce jour sur le démon.

A part le jour de la résurrection générale des justes, jour où ils recevront la parfaite récompense de leurs mérites, il n'y aura jamais en dans le monde de jour d'allégresse comparable à celui de la résurrection de Jésus-Christ. En ce jour se réjouissent et les anges et les hommes, et les vivants et les morts, et le ciel et la terre : les enfers eux-mêmes ont leur part de cette joie universelle. C'est qu'en ce jour, par la vertu de la résurrection du Sauveur, les enfers sont ouverts, le monde est renouvelé, le chemin qui mène au ciel est offert à nos regards. Les enfers ouverts livrent leurs morts ; le monde renouvelé accueille les vivants, le ciel dévoilé reçoit les ressuscités. Que personne donc ne se regarde comme étranger à cette fête ; que personne, si pécheur qu'il soit, ne se considère exclu de cette allégresse générale. Comme le dit un pieux docteur, la résurrection du Christ donne la vie aux morts, la gloire aux saints, et aux pécheurs pardon et miséricorde. Si, par la vertu de ce mystère le bon larron entre aujourd'hui en paradis, pourquoi le chrétien désespérerait-il du pardon ? Si le Seigneur au moment de mourir a eu compassion du bon larron, pourquoi, après être ressuscité, n'aurait-il pas compassion de nous ? Si, dans l'humilité de la passion, il a si richement récompensé celui qui confessait sa divinité, que n'obtiendra pas à celui qui l'honore, la gloire de sa résurrection ? D'autant plus que l'on est mieux disposé à dispenser ses bienfaits, dans la joie de la victoire que dans les horreurs d'une triste captivité.

Il semble par là que Jésus-Christ, en ressuscitant, nous rend non-seulement la justice et la vie, mais encore l'espérance et la joie. Et ainsi nous pouvons à bon droit nous écrier avec le Prophète : « Mon cœur et ma chair ont tressailli d'allégresse dans le Dieu vivant. » *Psal. lxxxiii, 2.* Naguère, ils étaient couverts de tristesse à la pensée de sa mort; mais en ce moment ils n'éprouvent que jouissance en le contemplant ressuscité. C'est pourquoi, il doit être dans un état bien triste et bien affligeant, s'il n'est déjà mort, le cœur qui ne ressuscitera pas lui-même en ce jour au sentiment des splendeurs et des rayons de cette allégresse nouvelle.

I.

De la descente du Sauveur aux enfers.

Parmi les occasions qui nous permettent aujourd'hui d'aller en la compagnie du Sauveur, se présente, en premier lieu, la descente qu'il fit aux enfers, pour y visiter et consoler les justes qui étaient captifs en ces lieux et qui attendaient ce jour depuis si longtemps. En conséquence, à peine Jésus-Christ venait-il d'expirer sur la croix que son âme très-sainte en union avec le Verbe divin descendit dans ces limbes ténébreux pour y converser avec les saints qui avaient vécu dans la crainte du Seigneur, et qui étaient morts dans l'espérance du Sauveur promis. Ils ne pouvaient entrer dans la gloire, jusqu'à ce que la mort du Christ eût acquitté la dette commune du genre humain. C'était là le sens mystérieux de la loi qui, dans l'ancien testament, assignait certains lieux de refuge aux coupables, et qui leur défendait de quitter ces lieux jusqu'à la mort du pontife de ces temps, à l'occasion de laquelle ils étaient délivrés de cet exil, et ils recouvraient le droit de rentrer dans leur patrie et de jouir de leur liberté. *Numer. xxxv; Deuter. iv; Jos. xx.* Par quelle image était-il possible de représenter plus au vif la liberté et le remède que nous a rendus la mort du Christ, pontife suprême, prêtre éternel de la création ! Nous avons tous péché en Adam ; car nous étions par rapport à lui ce que les membres sont par rapport à la tête, ce que les branches sont par rapport à la racine. De telle sorte que, par une

conséquence naturelle, et par l'ordre de la justice divine, le mal du père est passé aux enfants, le vice de la racine est passé aux branches, le défaut de la tête s'est communiqué aux membres. C'est pour cette raison que nous avons tous été bannis du paradis, de cette patrie pour laquelle nous avons tous été créés. Mais ce bannissement devait avoir son terme à la mort du Christ, le prêtre suprême. En s'immolant lui-même pour sauver le genre humain, il a éteint par sa mort à laquelle il n'était point condamné, la dette dont nous étions redevables. Et comme il n'était pas raisonnable que sa mort fût sans objet, en éteignant notre dette, elle a terminé notre exil et elle nous a rendus à notre patrie. C'est après la mort de ce pontife que soupiraient les justes, captifs dans les enfers ; et c'est par cette mort qu'ils ont été mis en liberté.

Telle a été d'ailleurs la charité de leur libérateur, qu'il a voulu leur annoncer en personne cette bonne nouvelle, les réjouir par sa présence et les tirer de cette captivité. Nous trouverons dans cet acte du Sauveur de grands exemples de vertus. Nous y voyons d'abord Jésus-Christ s'acquitter jusqu'au bout de la mission réparatrice dont il s'était chargé. Non content de tout ce que cette mission lui avait déjà coûté ; non content d'être descendu du ciel sur la terre, d'être monté de la terre sur la croix, d'être passé de la croix au sépulcre et d'avoir payé surabondamment toutes nos dettes, il a voulu encore descendre aux lieux les plus profonds de l'univers, dans l'enfer lui-même, pour y combattre le démon, pour en triompher, pour y visiter ses élus, les délivrer de sa main puissante, afin de les emmener avec lui dans le ciel : allant ainsi d'une extrémité à l'autre avec une vigueur irrésistible, et disposant toutes choses avec une admirable suavité.

Nous y apprenons encore à avoir en très-haute estime ce qui concerne la gloire de Dieu et le salut des âmes ; de telle façon que nous ne devons nous reposer sur personne des démarches nécessaires dans ce but, quelque humbles qu'elles soient ; ni les confier à des tiers ou à des subalternes. Fussions-nous princes et rois des la terre, nous devons en cet ordre de choses agir toujours par nous-mêmes ; du reste, en toute vérité, servir Dieu, c'est régner.

Nous y trouvons de plus l'exemple d'une inestimable humilité.

C'est le Dieu véritable, le maître de l'univers; celui à qui l'honneur, les trésors, la beauté appartiennent essentiellement; celui qui est la splendeur de la gloire de son Père; celui qui est assis sur les Chérubins, et qui tient sous ses pieds ce monde immense, qui ne dédaigne pas de descendre au lieu le plus profond, le plus bas, le plus obscur qui existe, par amour pour ses élus. Encore qu'il y paraisse, non en pécheur, mais en triomphateur; néanmoins, c'est l'effet de l'humilité la plus admirable de visiter lui-même ce séjour si triste et si éloigné du ciel, de se montrer aux siens et de leur annoncer la nouvelle de leur rédemption. Evidemment nous avons ici sous les yeux un témoignage du zèle ardent qu'il éprouve pour le salut des âmes. Semblable à un aigle royal, il n'hésite pas à se précipiter du lieu le plus élevé au plus profond des abîmes pour y saisir les âmes dont il fait sa douce proie. Entraînés par l'amour excessif de l'argent, les hommes ont pénétré, suivant l'expression du poète, jusque dans les entrailles de la terre, pour en retirer les richesses que la nature y avait enfouies, et qu'elle y avait environnées en quelque façon des ombres de l'enfer. C'est ainsi que l'amour extrême de ce très-doux Sauveur pour les âmes, l'a entraîné dans les profondeurs de l'univers pour y chercher le trésor précieux que le prince des ténèbres lui avait ravi.

II.

De la joie des justes qui étaient dans les limbes.

Mais l'une des choses les plus douces à considérer dans la descente du Seigneur aux limbes, c'est la joie qu'éprouvèrent les justes lorsqu'ils le virent paraître. Ce serait un sujet bien propre à faire comprendre aux hommes le sort heureux des personnes qui servent Dieu, si nous pouvions l'expliquer par nos paroles et le saisir avec nos grossières intelligences. Cependant il nous sera permis de nous faire par conjecture une idée de la grandeur de cette joie. En premier lieu, considérons les deux conditions extrêmes de ces saints, à savoir celle de laquelle ils furent tirés, et celle dans laquelle ils furent mis en un seul instant. Quelles misères et quelle félicité! Quelles ténèbres et quelle lumière!

Quel triste exil et quelle douce patrie ! Quelle captivité et quelle liberté ? Quelle nuit obscure et quel jour brillant de l'éternité ! Sortir de semblables ténèbres les eût comblés de joie ; mais que dût-ce être de sortir de là pour jouir d'une telle lumière, d'une telle gloire, d'une telle félicité ? Il n'y a pas sur la terre d'exemples qui puissent servir à nous les expliquer. Notre vie est si peu de chose que tout ce qu'elle renferme ne saurait être comparé aux choses de l'autre vie avec laquelle elle n'a aucun rapport de ressemblance. Nous lisons dans l'histoire des empereurs romains qu'un jour les habitants de Rome voulurent élever à la dignité impériale un homme de basse condition, quoique distingué de sa personne. Ce dernier qui s'imaginait avoir de bonnes raisons pour croire qu'on allait le mettre à mort, voyait le trépas devant les yeux et suppliait qu'on en finît. Mais on lui assura qu'on allait le proclamer empereur, ce qui fut mis à exécution. Or, je vous demande, quelle dut être la joie de ce personnage quand il vit, au lieu de la mort qu'il attendait, c'est-à-dire de la plus terrible des choses humaines, la pourpre impériale lui être dévolue, c'est-à-dire le plus haut rang auquel un homme pût arriver en ce monde. Jugeons par là combien fut grande aussi la joie de nos bienheureux pères lorsqu'ils passèrent d'une condition si humble à une condition si élevée, vis-à-vis de laquelle toutes les royautés de la terre sont comme un point vis-à-vis de l'immensité des cieux.

Une autre raison qui nous permettra d'apprécier le bonheur des Justes, c'est l'ardeur avec laquelle ils soupiraient après ce jour. Plus un désir a de durée, plus son objet a de prix, plus il a lui-même de vivacité : ce sont là deux conditions qui en augmentent l'intensité. Le Sage dit, à propos de la première, que « l'espérance afflige l'âme, lorsque celle-ci doit attendre longtemps ; » *Proverb.* xiii, 12 : et saint Grégoire observe à propos de la seconde que les saints désirs croissent à mesure qu'on en diffère l'accomplissement. *Moral.* ix, 20. Ce principe posé, combien une attente de si longues années avait accru chez les Justes l'ardeur de leurs désirs ! Un filet d'eau, si petit qu'il soit, lorsqu'on l'emprisonne et qu'on en arrête le cours durant plusieurs jours, s'élance avec

impétuosité dès que la liberté lui est rendue. Qu'advint-il alors de ces désirs contenus et réprimés pendant plusieurs milliers d'années ! Car, il y avait des âmes dont les unes attendaient ce jour depuis deux mille ans, d'autres depuis trois mille, d'autres depuis quatre mille, d'autres depuis cinq mille, depuis la création du monde. Encore une fois, comment éclatèrent des désirs et des espérances qui duraient pendant tant d'années ! Si un malade en proie à des douleurs aiguës ou à un accès de fièvre, ne fait que se retourner sur sa couche, sans goûter un moment de repos ; s'il trouve la nuit aussi longue qu'une année ; s'il appelle constamment le jour de ses désirs et voudrait qu'un rayon de lumière traversât sa fenêtre, quoique ce soit peu de chose pour calmer ses souffrances ; si un si court espace de temps lui semble si long, et s'il tient tant à un soulagement de si peu d'efficacité ; que devaient éprouver les âmes qui depuis tant de siècles étaient plongées dans une profonde nuit, et qui attendaient un remède aussi puissant que l'avènement du Christ !

Si pour toutes ces raisons la vivacité de leurs désirs était portée à ce point, quel dut être leur bonheur quand elles virent leur désir accompli. Qu'est-ce en effet que le bonheur, sinon l'accomplissement d'un désir ; et qu'est-ce que le désir, sinon un mouvement de notre cœur dont le terme est la possession d'un bien dans lequel il trouve le repos et la paix ? A ce sentiment s'ajoute la joie que concurent ces justes en voyant la parole de Dieu réalisée ainsi que ses promesses. Après une attente de plusieurs mille ans, le Seigneur avait tenu fidèlement tout ce qu'il leur avait promis ; en sorte que le mot du prophète était littéralement accompli : « Il paraîtra à la fin, et il ne trompera pas. Diffère-t-il encore, attendez-le néanmoins ; car il viendra certainement, et le moment n'en est pas éloigné. » *Habac.* II, 3. Au commencement du monde, à peine le péché était-il commis que le Seigneur promit d'y apporter remède. Quoique plusieurs siècles se fussent écoulés depuis, cependant le moment vint où sa parole se réalisa parfaitement, et où il envoya le salut à tous ceux qui avaient espéré en lui avec une confiance et une foi inébranlables, et qui avaient quitté ce monde avec les sentiments que le saint patriarche Jacob expri-

maît par ces paroles : « J'attendrai votre salut, ô mon Dieu. » *Genes. XLIX, 18.*

Daniel avait été enfermé dans la fosse aux lions, à Babylone. Ces animaux, bien qu'affamés, car on ne leur avait pas donné de nourriture afin qu'ils dévorassent plutôt le prophète; ces animaux, dis-je, bien qu'affamés, et avec une proie devant eux, n'y touchèrent pas : ils restèrent inoffensifs, malgré la féroce de leur naturel, et ils eurent plus de respect pour le corps du saint que n'en avaient eu des créatures raisonnables; nous enseignant par là que notre sujétion aux bêtes féroces est une conséquence, non de la faiblesse de notre nature, mais du péché. Or, tandis que le prophète, qui lui-même n'avait pris aucune nourriture, était au milieu de ces bêtes en repos, auxquelles, suivant la remarque de saint Basile, il donnait l'exemple de la tempérance; le Seigneur se souvint de son fidèle serviteur qui, exposé à la gueule des lions, n'avait pourtant pas cessé d'espérer en lui, et il chargea un ange de saisir Habacuc par les cheveux au moment où il allait porter à des moissonneurs leur nourriture, et de le transporter de Judée en Chaldée. Arrivé près de la fosse aux lions, Habacuc lui dit : « Daniel, serviteur de Dieu, prenez la nourriture que Dieu vous envoie. » Alors le prophète, ému au plus profond de son cœur par cette merveilleuse attention de la providence paternelle de son Dieu, prononce ces paroles : « Vous vous êtes souvenu de moi, Seigneur mon Dieu, et vous n'avez pas délaissé ceux qui espèrent en vous. » *Dan. XIV, 37.* Nul ne saurait expliquer l'émotion, les sentiments, la piété, et le bonheur qui remplissaient le cœur du prophète lorsqu'il s'exprimait de la sorte, et qu'il découvrait dans ce prodige comme dans le miroir le plus pur la miséricorde et la bonté dont les entrailles du Seigneur sont animées envers les siens, et le soin paternel avec lequel il veille sur eux. Si l'âme du prophète fut en ce jour comblée de tant de bonheur, quel dut être celui des justes lorsqu'ils se virent visités, non par des anges, mais par le Seigneur des anges lui-même; délivrés, non de la fosse aux lions, mais des abîmes de l'enfer; invités à manger, non le pain des moissonneurs, mais le pain des anges. La différence qui existe entre ces divers bienfaits existe aussi entre

les sentiments et le bonheur qui en ont été la conséquence.

Ce qui contribua beaucoup à augmenter la joie des saints patriarches, ce fut la nature du moyen si touchant et si admirable choisi par le Seigneur pour les soulager ; à savoir, de se soumettre à une mort cruelle et déshonorante, pour leur procurer une vie de félicité et de gloire, de boire le calice de la passion pour leur donner à boire le calice des éternelles délices, quand il lui suffisait de la plus légère des épreuves pour opérer leur salut. Reconnaissant en ceci la bonté et la charité sans bornes de leur Dieu, avec quelle vérité ils pouvaient s'appliquer le langage de l'Eglise : « O amour et charité ineffable de Dieu, qui pour guérir l'esclave, avez livré le fils à la mort ! » *Offic. Sabb. sanct. pro benedict. cerei pasch.* Ils comprirent alors le sens mystérieux de cette loi du Seigneur relative aux cérémonies qui devaient accompagner la manducation de l'agneau pascal, en vertu de laquelle il ne fallait pas briser les os. *Exod. xxii ; Numer. ix ; Joan. xix.* Quel est le véritable agneau pascal, sinon ce très-innocent et très-doux Seigneur par le sacrifice duquel nous avons tous été délivrés des ténèbres et de la captivité de la véritable Egypte, c'est-à-dire du monde, du démon et du péché ? Et quels sont les os et les membres mystiques de cet agneau, sinon tous les fidèles pour qui il a souffert ? Quelle tendresse ensuite, de la part de ce Seigneur, de permettre qu'on immolât, qu'on mit en pièces, qu'on mangeât cet agneau, qu'en en fit ce que l'on voulût, pourvu toutefois qu'on ne touchât pas à ses os, et qu'on les épargnât. Comme s'il eût dit clairement : Frappez le fils, mais je ne vous livre pas l'esclave. Le fils, sacrifiez-le, crucifiez-le, déchirez-le ; mais pour les esclaves respectez-les et ne leur faites aucun mal ; le fils paiera pour eux. C'est le langage que le Seigneur tenait la nuit de sa passion à ceux qui venaient le saisir : « Je suis celui que vous cherchez, leur dit-il ; pour ceux-ci, laissez-les se retirer. » *Joan. xviii, 8.* Lors donc que ces justes remplis du Saint-Esprit et éclairés par sa lumière, eurent compris l'immensité de cette charité et de cette miséricorde, et qu'ils virent le prix qu'avait coûté à leur Dieu le bien qu'ils recueillaient, que se passa-t-il dans leurs âmes, quelles actions de grâces, quelles louanges sortirent de leur cœur !

Mais il y eut un autre sujet de joie incomparablement plus grand que les précédents : ce fut la vision claire de la divine essence : il leur fut alors donné de la contempler dans toute sa beauté ; dans l'enfer même, ils trouvèrent le paradis, et avec ce bien ils possédèrent tous les biens que la volonté humaine est capable de désirer. De même qu'il n'y a ni au ciel, ni sur la terre de bien plus grand que Dieu, de même il ne saurait y avoir de plus grand bonheur que la vue et la possession de Dieu. Maintenant je vous le demande, avec des sujets de joie aussi puissants que cette transition à un état de choses tout à fait opposé, que la vivacité et l'ancienneté de leurs désirs, la considération de la fidélité du Seigneur, de sa providence envers les siens, du moyen auquel sa miséricorde avait eu recours pour sauver les hommes, et en même temps la vision claire de Dieu, port et terme de tout ce que nous désirons ; quelle joie dût résulter pour les habitants des limbes de ces causes si différentes et si efficaces ! Quelles durent être leurs paroles et leurs actions ? avec quel amour et quelle suavité ils embrassèrent le Sauveur qui les avait délivrés !

Aucun entendement terrestre ne saurait entreprendre de décrire ce spectacle et de le représenter dignement. Les choses spirituelles et divines sont trop loin de nous, matériels et grossiers que nous sommes. Outre que notre vue est bien courte pour les choses de cette nature ; car les philosophes eux-mêmes ont avancé que les yeux de notre entendement étaient aussi incapables de contempler les choses divines et spirituelles que les yeux du hibou de contempler la lumière du soleil. De ces deux conditions, de l'éloignement de ces biens, et de la faiblesse de notre vue, qu'advient-il, sinon qu'ils nous paraîtront moins précieux qu'ils ne sont en réalité. Si les étoiles du ciel nous paraissent si petites, c'est pour ces deux raisons, parce qu'elles sont très-loin de nous et que notre vue est très-courte. De telle sorte que, tout en étant quelquefois soixante-dix fois et quatre-vingts fois plus grosses que la terre, elles nous paraissent aussi petites que la clarté d'un simple flambeau. Or les choses spirituelles et divines ne sont pas moins éloignées de nous, et la vue de notre entendement n'est pas moins faible à cet endroit.

De là le résultat que nous énoncions tout à l'heure. Du reste c'est la raison pour laquelle nous restons ce que nous sommes : nous ne savons pas apprécier le bonheur qui serait notre partage si nous étions ce que nous devons être. Si les hommes voyaient, non pas à distance, mais de près, la gloire immense que Dieu réserve à ses serviteurs, les richesses et la beauté qui resplendissent en son être et dont il accordera la jouissance aux élus, les obligations étroites que nous imposent ses bienfaits, et en particulier celui de la rédemption ; quel est celui dont le cœur ou les mains se résoudraient à offenser un tel maître ? Il y aurait cependant du remède à ce mal. Il s'agirait, pour ne pas porter un faux jugement sur ces choses, de tirer de son illusion, quand il s'applique à les considérer, notre entendement, à l'aide des lumières de la foi ; de même que nous redressons le jugement de nos yeux à l'aide de la raison, lorsqu'ils affirment qu'une étoile est à peine un peu plus grande que la lumière d'une lampe. Tel est le rôle que la foi doit jouer vis-à-vis de l'entendement. Quand ce dernier estimera petites les choses divines, qu'elle lui dise : Tu es dans l'erreur ; elles sont au contraire d'une grandeur incomparable : ton éloignement et la faiblesse de ta vue t'abusent. Ainsi, elles ne sont pas telles que tu les juges, mais telles que les décrivent la foi et la parole de Dieu. Voilà pourquoi l'allégresse des saints a été sans comparaison plus vive que l'entendement humain ne saurait, par les considérations précédentes, le penser.

III.

Des sentiments et du langage avec lesquels les justes accueillirent le Sauveur dans les limbes, et du triomphe que Jésus-Christ y obtint sur le démon.

Si nous sommes réduits en ce dernier point à l'impuissance, nous le serons également quand il sera question de ce qui se passa dans l'âme bienheureuse des justes, et du langage avec lequel ils accueillirent la venue de leur rédempteur. Du moins est-il certain qu'ils estimèrent parfaitement employées leurs tribulations d'autrefois et leur longue attente, puisqu'il leur était donné de goûter en ce moment un bonheur aussi enivrant. « O notre rédempteur et notre maître, s'écrièrent-ils, nous avons attendu pendant des

milliers d'années, vous ne l'ignorez pas, votre venue, en captivité dans ces lieux. Dans le monde, nous avons eu aussi à souffrir beaucoup de contradictions et de persécutions pour votre service, de la part des méchants. Vous trouverez ici des âmes dont les corps ont été les uns lapidés, les autres sciés en deux, les autres traversés de part en part de barres de fer. D'autres ont été plongés dans les cachots ; d'autres ont dû prendre le chemin de l'exil, et habiter les déserts et les solitudes, dans la pauvreté, dans l'angoisse, dans l'affliction, et en butte à la méchanceté des hommes. *Hebr. xi.* Mais, quoi que nous ayons souffert sur la terre, quelque temps que nous ayons attendu en ces lieux, tout cela nous semble peu de chose à côté du bonheur dont nous pénétre maintenant votre présence. Fallut-il pour vous être agréable, demeurer ici jusqu'au jour du jugement, nous le ferions volontiers au prix du moment présent. Soyez béni, Seigneur, qui daignez nous visiter. Bénies soient les épreuves, les douleurs, les persécutions que nous avons endurées pour vous dans le monde, puisqu'elles nous ont procuré un si grand bien. Bénis soient tous ceux qui vous aiment et qui accomplissent votre volonté, puisque le même bien leur est réservé. »

Il est hors de doute que ces âmes bienheureuses éprouvèrent les sentiments que nous venons d'exprimer et beaucoup d'autres encore. Par où vous verrez, chrétiens, les biens qui vous sont préparés et ce que vous perdez à ne pas vouloir supporter une épreuve courte et passagère qui vous vaudra une telle récompense. Les souffrances de ces justes, quelque grandes qu'elles aient été, sont passées irrévocablement ; mais leur félicité ne passera pas, et elle durera éternellement. Qui n'estimerait heureux un sort pareil ? Qui ne se féliciterait d'être admis en cette illustre compagnie ? Surtout ne cédez pas à l'abattement, vous qui êtes fidèles à vos devoirs ; car le sort qui vous attend sera encore plus beau. Il vous en coûtera moins, parce que vous recevrez la grâce avec plus d'abondance ; et la récompense sera plus près de vous, puisque les portes du paradis sont ouvertes. Ainsi, en quittant votre corps vous pouvez jouir à l'instant même du bonheur du ciel, si vous n'avez rien à expier en purgatoire. Le voile

du temple a été déchiré ; la gloire du sanctuaire a paru à tous les regards ; le chérubin n'est plus avec son épée flamboyante à la porte du paradis : son glaive s'est émoussé sur le corps du Christ, et le feu qui en jaillissait a été éteint dans l'eau qui a coulé de son côté précieux. *Marc. xv; Genes. iii.*

Le divin triomphateur sort ensuite des enfers avec cette conquête magnifique. Observons ici qu'il ne se mit pas seulement en possession d'un butin aussi riche par la force et la puissance, mais encore par droit de justice. Le prince de l'enfer ayant causé injustement la mort du Sauveur, sur lequel, vu l'absence en lui de tout péché, il n'avait aucun pouvoir, méritait en toute justice de perdre ce que lui avait acquis une inique tyrannie. Ainsi la même marche suivie pour déposséder le premier homme du paradis fut suivie pour déposséder le démon de ce qu'il avait usurpé. Au premier homme il avait été permis de goûter le fruit de tous les arbres du paradis, un seul excepté. Non content d'une aussi large liberté, l'homme porta une main coupable sur le fruit qu'il n'aurait pas dû toucher ; et à cause de cela, il perdit tous les privilèges qui lui avaient été accordés. De la même manière, Dieu avait autorisé le démon, comme s'il lui eût confié l'office de bourreau et de geôlier, à prendre tous les enfants d'Adam pour le tribut du péché. Mais le démon n'avait aucune juridiction sur quiconque ne connaissait pas le péché. Ayant néanmoins ourdi la mort du Sauveur, qui était exempt de toute souillure, il fut à bon droit dépouillé des sujets sur lesquels il exerçait sa puissance tyrannique.

Jésus ne se contenta pas de le dépouiller ; il le désarma et le réduisit à une extrême faiblesse. Comme le disait fort bien un pieux docteur, cette bête féroce voulait s'emparer de l'âme du Christ, au moment où il expira sur la croix, et l'emporter dans son royaume, comme il y emportait les autres. Mais lorsqu'il essaya ses dents sur lui, il ne put en retirer aucune ; et maintenant il n'a plus ni dents, ni ongles pour combattre, car il les a perdus dans le Christ et par le Christ. Aussi ne combat-il plus qu'avec ses lèvres désarmées et avec le sifflement de sa parole ; nous sollicitant au péché par ses conseils et ses suggestions mauvaises ;

ce à quoi nous pouvons résister aisément avec la grâce du rédempteur. Par où l'on voit combien le démon fut maltraité à l'apparition du Sauveur aux enfers. D'une part, il fut dépouillé et privé violemment de tous les trésors que renfermait son royaume et qu'il amassait depuis le commencement du monde, à savoir, des âmes de tous les saints : d'autre part, il demeura faible et sans armes. Tout au contraire, la croix ne servit qu'à glorifier et à exalter le Sauveur. C'est là ce que figurent admirablement la chute d'Aman et la gloire de Mardochée, pour qui ce même Aman, favori du roi Assuérus, et le second personnage du royaume, avait déjà préparé un gibet : il se disposait même à détruire tout son peuple. Mais, tandis que les choses en étaient à ce point, Dieu les conduisit de telle sorte que le mal tramé par Aman retomba sur sa propre tête, et que le sort de Mardochée devint au contraire plus éclatant. *Esth.* vii. En effet, Aman fut pendu à cette même potence qu'il avait dressée pour son ennemi, et celui-ci hérita de sa faveur et de ses dignités. C'est une œuvre semblable que le Sauveur du monde accomplit en ce jour. Il triomphe du prince des ténèbres qui l'avait mis à mort, et il le dépouille de tous ses trésors ; lui-même, il est comblé d'honneurs et de gloire : les captifs que le tyran retenait dans ses cachots lui sont ravis et sont placés dans le ciel d'où sa faute l'a précipité. Tels sont les prodiges, les merveilles et les conseils de la justice et de la providence divine.

C'est donc ainsi que le Sauveur sort victorieux de sa lutte avec la mort. Quand il eut saccagé l'enfer et anéanti la puissance de notre adversaire, il revint au sépulcre où l'attendait son corps sacré ; et là s'arrachant complètement aux étreintes de la mort, il ressuscita et reprit la vie qu'il avait quittée peu auparavant. La verge de Moïse est une figure de cette résurrection. En touchant la terre elle fut changée en serpent ; mais elle ne conserva pas sa condition nouvelle, et elle ne tarda pas à redevenir ce qu'elle était précédemment. De même le Christ, qui est la verge royale de la puissance divine, en venant sur la terre, s'abaisse en quelque façon à la condition du serpent, animal infâme et maudit de Dieu, lorsqu'il mourut avec la réputation d'un malfaiteur. Mais il ne

conserva pas cette apparence : le troisième jour, il ressuscita d'entre les morts, et la verge divine fut ce qu'elle était auparavant. L'enseignement que nous donne l'histoire de la verge de Moïse, nous est aussi donné par le prodige dont sa main fut le sujet. L'ayant mise en son sein, il l'en tira couverte de lèpre : l'y ayant mise une seconde fois, il l'en tira saine comme avant de l'y mettre. Ainsi le Seigneur, après avoir revêtu l'apparence d'un lépreux, c'est-à-dire d'un pécheur, sortit ensuite du tombeau, pur, vivant et revêtu de la gloire et des privilèges de l'immortalité.

CHAPITRE XXI.

Seconde méditation sur la résurrection du Sauveur. De son apparition à sa bienheureuse Mère et à Marie-Madeleine.

I.

De l'apparition du Sauveur à sa Mère.

Si toutes les créatures de l'univers furent couvertes de tristesse le jour de la passion du Fils de Dieu ; si le soleil s'obscurcit, si la terre trembla, si les rochers se fendirent, si les sépulcres s'ouvrirent, si le voile du temple se déchira au spectacle de la mort cruelle que souffrait leur créateur ; toutes les créatures sont aussi dans l'allégresse au jour de sa résurrection, en le voyant plein de vie et de gloire. Le ciel est dans la joie et il ouvre entièrement ses portes jusque-là fermées, pour y recevoir même des malfaiteurs. L'enfer est dans la joie ; car il lâche les prisonniers que le prince de ce sombre royaume y retenait captifs en expiation de la faute originelle. La terre est dans la joie ; car elle voit paraître ce fruit admirable et précieux dont parle Isaïe, quand le Fils de l'homme se relève de sa couche funèbre, quand elle voit ressuscité le premier-né d'entre les morts, le prince des rois de la terre. Que dire des serviteurs fidèles du divin Maître, de sa très-sainte Mère, de ses apôtres, de ses disciples et des pieuses femmes que sa mort avait tant affligés ! Avec leur Maître chéri étaient ressuscités leurs espérances, leur vie, leur gloire, leur apostolat, leur justice, et tous les autres biens que le Christ leur avait promis.

La passion du Fils de Dieu nous a offert plusieurs stations , pendant que nous l'accompagnions dans sa marche douloureuse. Il en sera de même aujourd'hui , comme nous l'observions au commencement de la méditation précédente , si nous voulons l'accompagner dans sa marche glorieuse. Nous trouvons une première station dans les limbes où son âme sainte descendit après le supplice de la croix ; nous venons de nous en occuper. Il s'en présente une seconde au saint sépulcre ; c'est là que cette âme sacrée se réunit au corps adorable qui l'attendait , et que , du plus hideux de tous les corps elle en fit le plus beau et le plus éclatant ; car il était juste qu'ayant eu sa part des souffrances et des labeurs du combat , ce corps jouît aussi des fruits et des avantages de la victoire. Une troisième station nous est marquée par l'apparition du Sauveur aux saintes femmes qui venaient avec des parfums précieux embaumer son corps , dont elles n'osaient espérer la résurrection. Il récompensera leur piété en se montrant à elles ressuscité , en les saluant avec douceur , en les chargeant de publier sa résurrection glorieuse , et d'en rendre témoignage à ses disciples. Une autre station nous est signalée par son apparition aux disciples qui allaient au bourg d'Emmaüs : il se montra devant eux sous la figure et l'extérieur d'un voyageur , il les accompagna durant toute la route ; il les interrogea sur le sujet de leur tristesse ; il les éclaira par sa doctrine , et leur démontra par toutes les saintes Ecritures combien il convenait que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire. A ces lumières et à cet enseignement merveilleux il joignit des consolations qui embrasèrent le cœur de ces disciples d'amour et de charité ; enfin il les confirma dans la foi de sa résurrection , en leur ouvrant les yeux , et en se dévoilant à eux dans la fraction du pain. Une autre station encore , c'est la visite du Sauveur à ses disciples qui , à l'exception de Thomas , étaient tous réunis et enfermés dans une maison , à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs. Il entra dans la salle où ils étaient , quoique les portes en fussent fermées ; car c'est là un des privilèges des corps glorieux ; et , leur montrant les précieuses plaies de ses mains et de son côté , leur donnant son corps à toucher , et mangeant en leur présence pour

manifeste la vérité dans toute sa force, il acheva de dissiper leur incrédulité et d'affermir leur foi. Une autre station, c'est son apparition à saint Pierre que les évangélistes rapportent sans en donner les circonstances. Le Seigneur a voulu nous y apprendre l'amour et la sollicitude qu'il a pour les véritables pénitents qui se purifient, dans l'amertume de leur cœur, des souillures de leurs fautes. Il ne lui avait pas suffi de visiter tous ses disciples réunis ; il voulut honorer Pierre d'une visite particulière et changer ses larmes en joie en se découvrant à lui et en lui accordant un entier pardon. Cette même attention dont le Sauveur ressuscité nous donne l'exemple, nous la trouvons encore dans la bouche de l'ange qui, annonçant aux saintes femmes sa résurrection, s'exprime en ces termes : « Allez, et dites à ses disciples et à Pierre que le Seigneur sera en Galilée et que là ils le verront. »

De toutes ces apparitions diverses, celle dont le souvenir offre le plus de douceur et de dévotion est celle dont fut honorée, selon toute vraisemblance, la sainte Vierge, Notre-Dame, qui, après Jésus, avait bu la principale partie du calice de la passion. Encore que les évangélistes n'en fassent point mention, le doute sur ce point est inadmissible. Comment le Sauveur qui est apparu à tous ses disciples et aux saintes femmes, aurait-il oublié sa très-sainte Mère, qui, plus que tout autre, avait mérité cette faveur ; qui plus que tout autre l'aimait, le désirait, et sentait, avec les angoisses de la passion, le vide de son absence ? D'autant plus que la multitude des douleurs dont les siens sont affligés sert de mesure aux consolations que le Seigneur leur dispense. Si, pendant qu'il était sur la croix, plongé dans un abîme de douleurs, Jésus n'oublia pas sa Mère un seul instant, et s'il apporta à sa douleur le seul soulagement possible en cette conjoncture, en la confiant au plus fidèle ami qu'il eût alors dans le monde ; comment dans la gloire de son triomphe lui refuserait-il le bonheur de le voir ressuscité, après avoir traversé de si épaisses ténèbres ? Ce qui se passa entre un tel Fils et une telle Mère, les transports et les ravissements de leurs cœurs bienheureux, quelle plume serait capable de le décrire ? Plus les choses sont élevées, plus elles se

déroberent à nos regards, plus elles échappent à la portée et à la compréhension de nos entendements.

On peut croire également avec raison que plusieurs des saints patriarches qui étaient ressuscités, visitèrent avec le Seigneur sa sainte Mère, soit pour la féliciter de la résurrection de son Fils, soit pour la remercier d'avoir été la médiatrice à qui ils étaient redevables d'un si grand bienfait. Les écrivains sacrés racontent que ces saints, après leur résurrection, vinrent dans Jérusalem où ils se montrèrent et apparurent à plusieurs personnes : pouvaient-ils bien ne pas visiter celle qui était en partie la cause de leur délivrance ? L'Écriture sainte raconte que, lorsque Judith eut mené à bonne fin son illustre entreprise, qu'elle eut tranché la tête d'Holopherne, dissipé la puissance des Assyriens, rendu la liberté à sa patrie, le souverain Pontife vint de Jérusalem avec les anciens de la cité ; pour la voir, et que tous s'écrièrent d'une commune voix : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël ; vous êtes l'honneur de notre peuple ; vous avez accompli une œuvre virile, et votre cœur n'a pas faibli. Aussi serez-vous à jamais bénie. Et tout le peuple répondit : Qu'il en soit ainsi ; qu'il en soit ainsi. » *Judith*, xv, 10-12. Si de telles louanges étaient dues à la femme qui trancha la tête d'Holopherne, quelles louanges méritera cette autre femme célèbre que le Seigneur, dès l'origine du monde, avait destinée à briser la tête du serpent, et à engendrer de ses entrailles celui qui devait briser la puissance et la tyrannie du démon ? Si les Juifs firent avec tant d'ardeur le voyage de Jérusalem à Béthulie pour voir cette pieuse héroïne ; avec quelle joie les saints patriarches et les saints prophètes durent venir contempler l'étoile de Jacob, la tige de Jessé, celle qui avait été annoncée par tant de magnifiques oracles ?

Or, toutes ces stations diverses, l'âme pieuse doit les faire aujourd'hui. Elle doit suivre son Sauveur pas à pas, et contempler tour à tour son corps glorieux, et la sollicitude touchante avec laquelle ce bon pasteur allait à la recherche de son troupeau, et confirmait ses disciples par son exemple, dans la foi de la résurrection à venir. Mais comme la première personne à laquelle Jésus apparut, fut, selon le récit évangélique, Marie-Madeleine de la-

quelle il avait chassé sept démons; et comme elle avait mérité ce privilège par la ferveur et la piété qu'elle déploya après avoir quitté ses désordres, nous traiterons de cette apparition avec quelques détails pour l'édification et l'enseignement des vrais pénitents et de tous ceux qui cherchent le Seigneur de toute l'ardeur de leur âme.

II.

De l'apparition du Sauveur à Marie-Madeleine.

I.

De l'amour de Marie-Madeleine pour le Sauveur.

Pour retirer de ce trait évangélique le profit que nous en devons attendre, il convient de parler d'abord de l'ardent amour que cette sainte femme ressentait pour le Sauveur. Les livres saints nous en fournissent des raisons et des preuves bien puissantes. La première de ces preuves est le témoignage que le Sauveur en rendit lui-même lorsqu'il la défendit contre le pharisien qui relevait sa condition de pécheresse. Jésus lui répondit en lui représentant la grandeur de sa charité qui, loin d'être diminuée par ses péchés d'autrefois, n'en était au contraire que plus ardente. Il le lui démontra d'une manière préemptoire en disant que le débiteur à qui le créancier faisait la remise d'une forte somme, d'ordinaire aime plus son bienfaiteur que celui à qui une somme moindre a été remise. Conséquemment, plus cette sainte pécheresse avait été coupable, plus il lui avait été pardonné, plus elle avait reçu de bienfaits; plus à son tour elle aimait son bienfaiteur. On voit bien ici la vérité de ce mot de l'Apôtre : « Pour les personnes qui aiment Dieu, tout tourne à leur avantage. » *Rom. viii, 20*. Leurs péchés mêmes leur fournissent un sujet de témoigner à celui qui les leur a pardonnés un plus vif amour. C'est ce que nous représente la crainte des enfans d'Israël quand ils virent les Egyptiens en armes entrer dans le lit de la mer Rouge pour les poursuivre. *Exod. xiv*. Ils s'élevèrent en cris et en plaintes contre Moïse, parce qu'il les avait fait sortir de l'Egypte. Mais quand ils virent leurs ennemis engloutis dans les flots, à la crainte succédèrent la

joie et des louanges éclatantes, et ils commencèrent un cantique en ces termes : « Chantons le Seigneur, car il a remporté un magnifique triomphe : il a précipité dans la mer le coursier et celui qui le montait. » *Exod.* xv, 1. Ces Egyptiens, ennemis du peuple de Dieu, sont la figure des péchés, nos véritables ennemis. Tant que nos péchés sont vivants, ils nous poursuivent et nous jettent dans l'abattement ; une fois morts et remis, ils donnent aux justes un motif plus grand de louer et d'aimer celui qui les a traités avec tant d'indulgence et qui les a délivrés de si grands maux. Plus le pardon a été généreux, plus vivement il nous excite à l'amour.

C'est, au rapport du Sauveur, ce qui arriva à cette sainte pécheresse : elle aima beaucoup parce qu'il lui avait été pardonné beaucoup. Les indices de cet amour furent sa conduite extraordinaire à l'égard du divin Maître, lui arrosant les pieds de ses larmes, les essuyant avec ses cheveux, répandant sur eux un parfum précieux, et les couvrant de baisers avec le plus profond respect et la plus ardente dévotion. Elle ne rechercha pas, comme Nicodème, le silence de la nuit, pour se livrer à ces démonstrations ; elle le fit en présence des nombreux convives qui assistaient au repas ; comme si son cœur eût été rempli de tant d'amour et de douleur qu'il ne lui fût pas possible de sentir autre chose. A-t-on jamais vu un semblable témoignage de respect et d'honneur ? A-t-on jamais vu des pieds lavés avec une eau dont les yeux sont la source et qu'échauffe le feu de la charité ? Les a-t-on jamais vu essuyés ensuite avec des cheveux ? Quand nous n'aurions pas les paroles du Seigneur, une conduite aussi extraordinaire suffirait pour montrer combien était extraordinaire l'amour qui en était le principe. On juge de la cause par l'effet ; et par les œuvres on juge le cœur.

La charité de Madeleine fit encore de grands progrès, quand, après ce pardon de ses fautes, elle jouit de la familiarité de Jésus-Christ. Sa doctrine qu'elle entendait si souvent, ses courses qu'elle partageait, ses vertus qu'elle contemplait, l'hospitalité qu'elle lui donnait, toutes ces choses concouraient à augmenter en son cœur les ardeurs de ce divin amour. Un jour, raconte l'évangéliste, le

Sauveur entra dans sa maison : Marthe sa sœur allait de tous côtés, s'occupant avec empressement de tout ce qui était nécessaire pour recevoir un tel hôte et une telle compagnie. Pour Marie, elle n'avait ni le cœur, ni les mains à ces soins. Assise aux pieds du Sauveur, elle était suspendue à ses paroles célestes, et tellement absorbée dans cette contemplation, qu'oubliant tout le reste, elle eût pu dire avec saint Pierre sur la montagne de la transfiguration : « Seigneur, il est doux d'être ici. » Il est doux de ne plus songer ni au monde, ni au boire ni au manger. Qu'aucun changement ne survienne dans le bienheureux état où nous sommes, et comme Marthe reprochait à sa sœur cette insouciance, Jésus prit sa défense et dit qu'elle avait choisi la meilleure part, laquelle ne lui serait point ôtée. *Luc. x.* Langage qui ne laisse aucun doute sur la piété et l'amour avec lequel Marie écoutait les paroles du Sauveur. Autrement le Sauveur n'aurait pas élevé cet état d'inactivité au-dessus de l'hospitalité la plus parfaite qui ait jamais été donnée en ce monde.

Ce qui augmentait encore la charité de la pécheresse convertie, c'était la multitude des prodiges et des miracles dont elle était témoin à chaque pas. Elle voyait le Seigneur rendre la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la santé aux lépreux, la parole aux muets, et guérir par sa parole toutes les infirmités imaginables. Chacun de ces miracles, en même temps qu'il consolidait la foi, embrasait d'un nouveau degré la charité qui est l'âme et la vie de la foi. A ce compte, un des miracles qui exerça sur Madeleine la plus vive influence, fut la résurrection de son frère Lazare, qui était mort depuis quatre jours et déjà en proie à la corruption. Outre que c'était un très-grand miracle, c'était aussi pour elle un très-grand bienfait ; car il lui rendait un frère, et un frère qui, vu la faiblesse de son sexe, lui tenait lieu de père et d'époux. Le spectacle de cette résurrection fit naître la foi et la charité dans le cœur de plusieurs des assistants qui ne croyaient pas encore en Jésus. Quelle action dut-il exercer sur la foi et la charité de cette âme sainte qui dans ce prodige inouï voyait un bienfait plus grand encore ! Sans doute l'étonnement dont elle fut saisie en ce moment la remplit tellement d'amour, de respect et

d'admiration pour le Seigneur, que nulle langue ne saurait exprimer ses sentiments.

Nous pourrions cependant nous en faire une idée approximative, en examinant ce que nous éprouverions si nous voyions nous-même un homme mortel commander en notre présence à un cadavre déposé dans un sépulcre de venir dehors; et si, par la vertu de cette parole, ce cadavre paraissait aussitôt rendu à la vie et se mêlait aux autres hommes. Telle est la circonstance qui inspira à cette sainte femme la pensée de donner au Seigneur un nouveau témoignage de son amour.

Peu de jours après ce miracle, Jésus prenait son repas dans la maison de Simon le lépreux, avec ce même Lazare et d'autres convives, et Marthe les servait à table. Marie prit une livre d'un parfum très-précieux composé avec les épis d'une plante très odorante qu'on appelle du nard; le parfum composé avec la feuille de cette même plante n'ayant pas la même valeur: elle prit, dis-je, ce parfum, et, pour exprimer sensiblement l'amour et la dévotion dont ses entrailles étaient embrasées, elle brisa le vase d'albâtre, et en répandit le contenu sur la tête du Sauveur, à la vue de tous les assistants. *Marc. xiv.* Peu satisfaite de cela, elle se jeta de nouveau à ses pieds, les oignit de ce même parfum et les essuya avec ses cheveux. Ce parfum eût-il renfermé la valeur de trois cents mondes, comme il renfermait celle de trois cents deniers, Madeleine n'eut pas hésité à le sacrifier au service du Seigneur, tant sa charité était ardente, tant elle désirait honorer et servir son divin Maître. Du reste, ce fut à cause de cette charité que Jésus daigna approuver cette action, la défendre contre les murmures des assistants, et lui assurer comme récompense une renommée et une gloire qui même en ce monde n'auraient pas de fin. Envisagé à un autre point de vue, ce sacrifice était de peu d'intérêt pour le Sauveur, dont les pieds étaient déjà voués aux cloux de la croix et la tête à la couronne d'épines. On verra aussi par là combien la charité de Marie l'emportait sur la charité des disciples: ils blâmèrent une perte dans laquelle cette femme ne voyait qu'une bonne action destinée à honorer celui qu'elle aimait plus que toutes choses.

Un autre effet de ce même sentiment, ce fut la résolution d'accompagner le Fils de Dieu dans tout le cours de sa passion, quand parmi les apôtres, les uns le reniaient, les autres l'abandonnaient. Elle ne le suivit pas de loin, comme le faisaient les autres personnes qui le connaissaient et qui lui étaient attachées : elle le suivit pas à pas, et elle vint jusqu'au pied de la croix avec Marie, sa très-sainte mère. *Joan. xix.*

C'est encore pour obéir à son amour qu'elle vint, après la passion, chercher en larmes le Sauveur au sépulcre, et qu'elle y apporta des parfums pour l'embaumer. Ni la mort ignominieuse de Jésus sur la croix, entre deux larrons, ni la sentence portée contre lui par l'assemblée entière des pontifes et des prêtres, n'avaient été capables d'affaiblir en elle le respect et le dévouement dont elle était pénétrée envers le Sauveur. Aussi, tout entière à son amour et à ses regrets, l'appelait-elle comme son Seigneur, et répondait-elle en ces termes aux anges qui lui demandaient la cause de ses larmes : « C'est qu'on m'a ravi mon Seigneur et que j'ignore où on l'a placé. » *Joan. xx, 13.*

Toutes ces considérations montrent assez l'amour ardent que cette sainte pécheresse portait au divin Maître : elles nous permettront en même temps de mieux saisir les détails de cette douce apparition. Pour l'exposer, nous emprunterons le langage de plusieurs docteurs de l'Eglise, et en particulier d'Origène, qui s'est exprimé à ce sujet en des termes qui respirent une profonde piété.

II.

De la peine qu'éprouva Madeleine, jusqu'à ce que le Sauveur lui eût apparu.

Lorsque Marie-Madeleine eut annoncé aux disciples et entre autres à Pierre et à Jean que le corps du Sauveur n'était plus dans le sépulcre, et que ces apôtres eurent constaté le fait de leurs propres yeux ; tandis qu'ils s'en retournaient s'enfermer dans leur maison, par crainte des Juifs, cette pieuse femme, au rapport de l'historien sacré, resta près du sépulcre, versant des larmes abondantes, espérant sans espérance, et persévérant dans ce sentiment par l'effet de son ardente charité. *Joan. xxvi.* Pierre et Jean avaient eu peur, et c'est pour cela qu'ils s'étaient retirés. Marie

n'en eut point, parce qu'il ne lui restait plus de sujet de crainte. N'avait-elle pas perdu son maître, celui qu'elle aimait tant? et après l'avoir perdu, que pouvait-elle aimer, que pouvait-elle espérer, que pouvait-elle redouter, que pouvait-elle perdre? Il était pour elle plus désirable de mourir que de vivre, parce qu'en mourant, elle pouvait retrouver celui dont elle était privée le reste de sa vie.

Elle était donc debout, auprès du monument, toute en pleurs, raconte l'évangéliste. L'amour la soutenait, mais la douleur lui arrachait des larmes, parce qu'elle croyait qu'on lui avait ravi celui qu'elle cherchait. C'est une douleur nouvelle. Naguère, elle pleurait parce qu'on avait mis son maître à mort : elle pleure maintenant parce qu'on le lui a enlevé. Or, cette douleur dernière est plus vive que la précédente, parce qu'elle exclut toute consolation. Quoique bien grande, la douleur d'avoir perdu son maître par la mort ne laissait pas d'admettre quelque sorte de soulagement; il restait au moins son cadavre, tandis qu'en ce moment ce léger soulagement lui est refusé. Madeleine était venue avec des parfums, pour oindre son corps sacré comme elle avait oint ses pieds; et de même qu'elle avait arrosé les pieds de son maître de pleurs à cause de la mort de son âme, elle se disposait à en arroser le monument à cause de la mort de son bien-aimé. N'y trouvant plus son corps, elle ne pouvait exécuter le premier de ces desseins; mais en revanche elle n'avait que plus de sujet de pleurer. son maître n'était pas là pour recueillir ses bons offices; il y était suffisamment pour redoubler sa douleur : elle ne savait comment employer ses parfums; mais elle savait sur qui répandre ses larmes.

Dans cette situation d'esprit, Madeleine s'incline et se met à considérer encore une fois le monument. Il ne lui suffit pas de l'avoir vu une première fois, pour sa propre satisfaction, et une seconde fois avec les disciples : il faut qu'elle considère encore ; la vivacité de ses désirs ne lui permettant pas de s'en rapporter à ses yeux, ou d'estimer excessifs des soins consacrés à la recherche de celui qu'elle aimait tant. Ainsi se conduisent les personnes qui ont perdu une pierre précieuse, ou un autre objet

d'une valeur considérable : elles passent à plusieurs reprises dans les mêmes endroits pour voir si elles ne trouveront pas par hasard ce qu'elles ont jusque-là cherché en vain. Au surplus la peine de Madeleine ne resta pas sans récompense. Si elle n'aperçut pas le maître qu'elle désirait, elle aperçut cependant ses serviteurs, à savoir, deux anges vêtus de blanc, assis l'un aux pieds, l'autre à la tête de la place qu'avait occupé le corps de Jésus.

Ici se montrent les faveurs que recueillent les âmes qui cherchent le Seigneur. Encore qu'elles ne rencontrent pas l'objet de leur désir, néanmoins le Seigneur dispose sur leur chemin des choses qui redoublent leur ardeur. « Celui qui cherche Dieu de tout son cœur, disait à ce sujet saint Augustin, l'a déjà trouvé en partie; car il ne le chercherait pas avec tant de ferveur s'il n'en possédait déjà quelque gage, et s'il n'en avait déjà aperçu quelque rayon. » *De Trinit.* xv. Les disciples vinrent au sépulcre et s'en retournèrent presque incontinent; c'est pourquoi ils ne virent pas les anges. Madeleine attendit avec persévérance, et elle les vit; et elle vit même le Seigneur des anges : ce qui vous montre les avantages de la patience et de la persévérance pour quiconque cherche Dieu.

Les anges lui demandèrent alors : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Assurément, ils n'ignoraient pas le sujet de ses pleurs d'ailleurs si connu. Ils lui adressent cette demande pour renouveler en son âme la pensée qui était le principe de ses larmes, à cause du plaisir qu'ils éprouvaient à les voir couler. Si les larmes des pénitents, selon la doctrine de saint Bernard, sont le vin des anges, que dire des larmes qui naissent non de la douleur, mais de l'amour ? *D. Bernard. sup. cantic. serm. xxx.*

A cette question, « Pourquoi pleurez-vous, » Marie répond : « C'est qu'on m'a pris mon Seigneur, et que j'ignore où on l'a déposé. » Voilà ce que je pleure, voilà ce qui m'afflige, voilà ce qui fait couler mes larmes. Quand il était plein de vie, en lui se trouvaient ma gloire, mon repos et mon bonheur. Alors je consacrais tout ce que je possédais à son service, je lui donnais l'hospitalité dans ma maison, je marchais à sa suite, j'écoutais ses enseignements, je répandais des parfums sur ses pieds adorables.

Toutes ces choses étaient un aliment donné à mon amour ; c'est ainsi que j'en dépensais les ardeurs et que j'en soulageais le poids. Maintenant tout cela est passé, et il ne me restait plus rien à faire qu'à couvrir de parfums son corps précieux, et à le suivre en ce monument. Or, on m'a privé de cette seule consolation ; il ne m'est plus possible d'accomplir même ce dernier devoir ; et voilà pourquoi je pleure et je pleurerai tant que je serai éloigné de ce trésor.

Ce trait est bien propre à nous faire apprécier la charité sublime de cette sainte femme. Les parents ne jugeraient jamais qu'il est temps de tirer de leur maison le cadavre de leur enfant ; l'épouse en agit de même pour son époux. Ainsi Madeleine ne connaît d'autre consolation que de rester près de ce corps sacré. Ici paraît la différence qui sépare l'amour de Dieu de tout autre amour. Dans les autres amours on n'aime généralement que pour son propre avantage ; aussi ce sentiment cesse-t-il lorsque l'on n'en recueille plus les avantages attendus. Le pur amour de Dieu, au contraire, ne se regardant aucunement lui-même, et ne regardant que la gloire et le service de Dieu, ne tient compte que de Dieu. La seule chose capable de l'attrister c'est de n'avoir pas sujet de le servir, comme il arriva à cette femme pieuse. « Vous me demandez pourquoi je pleure, dit-elle ? c'est qu'on m'a enlevé mon Seigneur, et que j'ignore où on l'a déposé. Ou êtes-vous, ô mon Maître ? Où vous a-t-on transporté, ô mon unique joie ? Où vous a-t-on caché, douceur de mon âme ? Quoi donc ! ne suffisait-il pas à vos ennemis des traitements indignes qu'ils vous ont fait subir pendant votre vie ; et s'acharneraient-ils encore sur votre cadavre après votre mort ? Vous n'auriez donc, ô mon Sauveur, jamais eu de repos, ni dans la mort, ni dans la vie ? Où irai-je, Seigneur ? où vous chercherai-je ? auprès de qui m'informerai-je de vous ? Des angoisses me pressent de toutes parts, et je ne sais à quelle résolution m'arrêter. Quand je suis à côté du sépulcre, je ne trouve pas celui que je désire ; et si je m'en éloigne, je ne sais où diriger mes pas. Me séparer de ce monument est pour moi le trépas ; y demeurer sans cesse me jette dans une douleur sans remède. Pourtant mieux vaut pour moi garder le sépulcre de mon Sau-

veur que m'en séparer. C'est donc ici que je resterai, ici que je mourrai, ici que je reposerai auprès de mon divin Maître. Pendant ma vie je serai près de lui; après ma mort je lui serai réunie : ainsi, ni pendant la vie, ni après ma mort je ne serai séparée de lui. Ah ! malheureuse que je suis ! pourquoi n'ai-je pas pris garde à tout ceci lorsqu'on descendit mon Seigneur dans le sépulchre ? pourquoi ai-je quitté ces lieux ? pourquoi ne suis-je pas restée continuellement à surveiller ce trésor ? Je ne pleurerais pas maintenant sa disparition ; car, ou bien j'aurais empêché qu'on ne l'enlevât, ou bien je me serais précipitée à la suite des ravisseurs. J'ai voulu observer la loi, et j'ai perdu l'auteur de la loi. J'ai obéi à la loi, et je n'ai pas conservé celui qui est la fin de la loi. Que faire maintenant ? A quel conseil me livrer ? O Seigneur tout aimable, parfait objet de nos désirs, rendez-moi la joie salubre de votre présence. O mon espérance, que je ne sois pas confondue pour avoir espéré en vous ! »

Pourquoi donc, ô bon Jésus, ne faites-vous pas attention aux larmes pieuses et aux soupirs de cette sainte femme ? pourquoi la laissez-vous si longtemps pleurer et vous chercher en vain ? Qu'est devenu l'effet de ces paroles : « Je chéris ceux qui me chérissent ; et celui qui me cherche dès l'aurore me trouvera. » *Proverb. viii, 17.* Qu'est devenue cette autre parole que vous-même adressiez à Marthe au sujet de sa sœur : « Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée. » Mais quelle est cette part choisie par elle, sinon vous ? C'est vous qu'elle a choisi, c'est vous qu'elle aime, c'est en vous qu'elle a placé son espérance, c'est pour vous qu'elle a renoncé à tous les biens de la terre. Si, après ce complet renoncement, elle est privée de vous, que lui restera-t-il ? Comment s'accomplira votre parole que cette part ne lui serait point ôtée ?

Le Sauveur ne put contenir plus longtemps son cœur si tendre et si miséricordieux, et il se disposa à sécher les larmes de tant de fidélité et de tant d'amour. Après lui avoir envoyé ses anges, lui-même, le Seigneur des anges, vint les essuyer, ou pour mieux dire changer ces larmes de tristesse en larmes de joie. Heureuses larmes qui obtiennent de Dieu tant de faveurs ! Par ses larmes,

elle obtint le pardon de ses péchés ; par ses larmes, elle obtint la résurrection de son frère, et par ses larmes elle mérita d'avoir pour consolateurs les anges et le Maître même des anges ; par ses larmes elle mérita de jouir la première de l'apparition du Sauveur, et d'aller annoncer aux apôtres la bonne nouvelle. La vertu et la puissance des larmes sont bien grandes. Elles enchaînent les mains du Tout-Puissant, elles triomphent de l'Invincible, elles apaisent le courroux du Juge, et le changent en miséricorde.

III.

Comment Jésus-Christ apparut à Madeleine sous la forme d'un jardinier.

Marie ayant tourné la tête aperçut le Seigneur ; elle ne le reconnut pas cependant, et elle crut qu'il était le jardinier de cet endroit. Son erreur en ce jugement ne fut pas grande ; car le Sauveur mérite certainement ce titre : il en avait déjà rempli les fonctions en arrachant de l'âme de la pécheresse les épines de l'infidélité et de l'ignorance. Il les remplit aussi dans l'âme où il habite ; car il y répand la semence des saintes inspirations et des bons désirs, il y plante la tige fructueuse des vertus qu'il arrose des larmes de la dévotion. Les moissons de nos champs grandissent moins sous l'influence des eaux du ciel que les vertus sous l'influence de cette eau spirituelle. Enfin, Jésus garde soigneusement son jardin, il le défend contre les incursions des voleurs, c'est-à-dire des démons, et il les empêche de s'y glisser par les issues nombreuses que leur offrent les sens intérieurs et extérieurs, pour y dérober les fruits de la bonne conscience. Comment une ame passerait-elle plusieurs années sans commettre un seul péché mortel, avec les nuées d'ennemis dont elle est environnée, si elle n'était gardée par un œil qui ne connaît pas le sommeil ?

Ainsi, Madeleine ne se trompait guère dans son jugement sur le Seigneur qui se présentait à elle, quoiqu'elle ne l'eût pas reconnu. Comme elle était à la fois sous l'impression de l'amour et du doute, car elle ne s'attendait pas à la résurrection, elle vit le Seigneur sans le reconnaître : elle le vit, parce que son amour l'en rendait digne ; elle ne le reconnut pas, à cause de ses doutes et de sa défiance. Par une permission particulière de Dieu il arrive sou-

vent aux justes d'avoir le Seigneur en eux-mêmes et de le croire loin d'eux; ce qui les exerce à la vertu et augmente en même temps leur mérite. C'est ce qui arriva au bienheureux saint Antoine. Un jour le Sauveur lui étant apparu au moment où il venait d'être maltraité par les démons, le saint lui dit : Où étiez-vous, bon Jésus? où étiez-vous? Pourquoi ne vous trouviez-vous pas ici au commencement? vous me seriez venu en aide et vous auriez guéri mes blessures. Et le Sauveur lui répondit : Antoine, j'étais ici, regardant comment tu combattais; et puisque tu as si bien combattu, je rendrai ton nom célèbre dans tout l'univers. Sainte Catherine de Sienne ayant été violemment attaquée par le démon qui remplissait son âme de toute sorte d'imaginings, se plaignit au Sauveur, qui lui apparut ensuite, de ce qu'il l'avait abandonnée : il lui répondit qu'il ne l'avait certes point abandonnée, qu'il était au milieu de son cœur et qu'elle devait à sa présence de n'avoir pas été vaincue par ces trompeuses images. Il tint à l'égard de Job la même conduite : il lui donna la patience de supporter ses épreuves, quoique le saint homme se plaignît à tout moment d'être délaissé du Seigneur, qui ne daignait plus ni le regarder, ni l'écouter; au contraire, la compassion divine se serait changée en rigueur et le Tout-Puissant, de sa main, le tiendrait loin de lui. *Job*, xxx. C'est ainsi que le Seigneur en use souvent avec ses serviteurs, principalement avec ceux qu'il éprouve, et ceux qui le cherchent avec ferveur. Les uns et les autres croient en être fort éloignés, tandis qu'il est fort près des uns et des autres. Comment les premiers soutiendraient-ils l'épreuve avec patience si Dieu ne leur en donnait la force; et comment les seconds persévéraient-ils dans leur dessein, si Dieu ne leur prêtait son appui? Tel est l'enseignement que nous pouvons recueillir de cette apparition, comme de l'apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs. Il s'était présenté à Madeleine sous les traits d'un jardinier; il se présenta aux disciples d'Emmaüs sous les traits d'un voyageur; et dans les deux cas, sa présence ne fut même pas soupçonnée. *Luc*. xxiv. Le Seigneur dit ensuite à Marie : « Femme, pourquoi pleurez-vous? qui cherchez-vous? » O Roi de gloire, ô consolateur des affligés, vous venez pour consoler, et vous tenez

un langage capable de désoler ! Il n'y a rien, en effet, de plus propre à renouveler une douleur et à raviver les blessures d'une personne affligée, que de lui demander pourquoi elle pleure, qui elle cherche. C'est, en lui rappelant l'objet qu'elle aime, lui faire sentir de nouveau l'absence et augmenter les causes de sa peine. De là ces paroles du Prophète : « Mes larmes ont été ma nourriture et le jour et la nuit, tandis qu'on me demandait : Où est ton Dieu ? » *Psalm. xli, 4*. C'était assez de réveiller chez le saint Roi le souvenir de Celui qu'il aimait tant et le sentiment de la privation d'un si grand bien, pour faire couler de ses yeux, et le jour et la nuit, de continuelles larmes. Cela étant, pourquoi, ô mon Sauveur, employez-vous ce langage si brusque avec une personne que vous aimez tant ?

Je ne serais pas éloigné d'en trouver la raison dans le plaisir avec lequel Jésus considérait ces pleurs. Ils n'étaient pas pour lui des pleurs de douleur : il regardait, non la douleur, mais le principe de la douleur, qui était l'amour. Or, l'amour plaît tant à ce Seigneur, qu'il n'y a rien sur la terre et au ciel qui lui soit aussi agréable. Une chose lui plaît-elle ; c'est parce qu'elle est parée et revêtue de cette vertu. Sans l'amour, ni la foi, ni l'espérance, ni le martyre, ni le langage des anges, ni le langage des hommes ne sauraient plaire à ce grand Dieu.

« Femme, pourquoi pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? » — « O vous, le désir de son cœur, s'écrie Origène, pourquoi, Seigneur, lui adresser cette question : pourquoi pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? Hélas ! elle a bien peu de ses yeux pour pleurer ! Elle a vu naguère, le cœur déchiré, crucifier son unique espérance ; et vous lui demandez, « pourquoi pleurez-vous ? » Elle a vu, il y a trois jours, ces mains avec lesquelles vous l'aviez bien souvent bénie, ces pieds qu'elle avait couverts de baisers et qu'elle avait arrosés de ses larmes, percés de clous sur une croix ; et vous lui demandez le sujet de ses pleurs ! Elle vous a vu, ce même jour, rendre le dernier soupir ; et vous lui demandez le sujet de ses pleurs ! Ajoutez encore à tout cela qu'elle croit votre corps dérobé ; ce corps sacré qu'elle venait oindre de parfums, dans l'espoir d'y trouver quelque soulagement ; et vous lui dites :

« Pourquoi pleurez-vous? qui cherchez-vous? » Vous le savez ; c'est vous seul qu'elle cherche, vous seul qu'elle aime, pour vous seul qu'elle méprisa toutes choses; et vous lui demandez qui elle cherche! O doux Maître, pourquoi ranimer la douleur de cette femme? pourquoi émouvoir ses entrailles? Elle est tout entière en vous; elle demeure tout entière en vous; elle vous cherche; et en vous cherchant elle ne pense qu'à vous. C'est peut-être pour cette raison qu'elle ne vous reconnaît pas; car elle n'est plus à elle-même; votre amour l'en a complètement arrachée. Et vous lui dites, après cela : Pourquoi pleurez-vous? qui cherchez-vous? » *Origen. Opp.*

Madeleine, pensant avoir devant elle le jardinier, lui répondit : « Seigneur, si vous l'avez pris, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » *Joan. xx.* Evidemment la pieuse femme ne se possède pas, et toutes ses paroles décèlent le désordre de ses pensées. D'abord, elle ne répond pas à la question qui lui est adressée, et elle ne comprend pas ce qu'on lui demande. Elle ne comprend que son amour, et elle n'a pas de sentiment pour autre chose. De plus, elle donne à un jardinier le titre de seigneur, qualification d'un respect excessif pour une personne chargée de fonctions si communes. Au lieu d'employer des noms dans sa réponse, elle n'use que de pronoms : « Si vous l'avez pris, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Comme si tout le monde suivait les mêmes idées qu'elle, et comme si elle n'avait pas besoin de donner plus d'explications. C'eût été quelque chose de par trop étrange de supposer qu'un jardinier emportât des cadavres; et il l'eût été davantage de croire qu'il allait, sur une simple parole, les remettre à une personne qu'il ne connaissait pas. Toutes ces saintes divagations étaient l'œuvre de l'amour.

Une erreur encore plus grande était d'avoir Jésus en sa présence et de ne pas le reconnaître. Malade d'amour, pour ainsi parler, elle avait un voile épais sur les yeux; de telle manière qu'elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle voyait, et qu'en voyant Jésus elle ignorait que ce fût Jésus. O Marie, si vous cherchez Jésus, vous l'avez près de vous. Peut-être ne reconnaissez-vous pas vivant celui dont vous cherchez le cadavre. Sans doute, telle

est la raison de l'ignorance où vous êtes. Pourquoi Jésus se montrerait-il à vous, si vous le cherchez autrement qu'il n'est ? Vous cherchez ce qui n'est pas, et vous ne cherchez pas ce qui est ; vous cherchez Jésus, et on peut dire que vous ne le cherchez pas : voilà pourquoi vous le voyez sans le connaître. — O doux et tendre Maître, je ne saurais excuser entièrement votre servante, ni défendre son erreur. Elle vous cherchait tel qu'elle vous avait vu, et tel qu'elle vous avait laissé dans le sépulcre. Elle avait vu votre cadavre descendu de la croix et mis dans un monument ; et votre mort ainsi que votre sépulture l'avaient remplie d'une douleur-si vive qu'il ne lui restait plus l'espérance de vous voir ressuscité et plein de vie. Enfin, pendant que Joseph déposait votre corps dans le lieu qui lui avait été préparé, Madeleine y ensevelissait son âme ; et elle l'unissait si étroitement à vos restes adorables, qu'il eût été plus facile d'arracher cette âme au corps qu'elle animait, que de l'arracher à l'objet de sa tendresse. Son âme était plus dans votre corps que dans le sien. Aussi en cherchant votre corps, elle cherchait son âme ; et en perdant votre corps, elle avait perdu son âme. Est-il étonnant ensuite qu'elle ne vous reconnaisse pas, puisqu'elle n'a plus sa faculté de connaître ? Rendez-lui donc, Seigneur, son esprit ; rendez-lui le sentiment, et elle sortira bientôt de l'erreur où elle est. — Mais pouvait-elle se tromper, elle qui vous aimait tant et qui vous pleurait tant ! — Oui, elle se trompait, quoiqu'elle ne s'aperçût pas de son erreur. Ainsi son erreur procédait non de l'erreur, mais de l'amour. C'est pourquoi, ô Juge miséricordieux et juste, l'amour qu'elle a pour vous, et la douleur qu'elle éprouve à cause de vous, plaident auprès de vous en sa faveur, et vous supplient d'avoir égard à l'amour de la sainte, et non à l'erreur de la femme. Ce n'était pas par erreur, c'était par amour et tristesse qu'elle pleurait, et qu'elle vous disait : « Si vous l'avez pris, dites-moi où vous l'avez déposé et je l'emporterai. »

Que signifie ce langage, femme ? Que dites-vous là ? Quoi ! Joseph d'Arimathie n'a osé descendre le corps du haut de la croix que la nuit et avec l'autorisation de Pilate ; et Madeleine, sans attendre la nuit, sans tenir compte de Pilate, s'engage hardiment

et dit : moi , je le prendrai ! O Marie !... Et si par hasard le corps de Jésus était dans la maison du prince des prêtres , là où le chef des apôtres renia son Maître , près du brasier devant lequel il se chauffait , que feriez-vous ? « Je l'emporterai , » répond-elle . O courage admirable ! ô femme ! ô femme ! Et si la servante qui veille à la porte vous interroge , que lui direz-vous ? — Je l'emporterai . — O amour ineffable ! ô fermeté merveilleuse ! Elle n'exclut aucun endroit , elle n'en désigne aucun : elle parle sans crainte , elle s'engage absolument : « Dites-moi où vous l'avez déposé , et je l'emporterai . » O femme ! grande est votre foi , grande est votre force . O bon Maître , pourquoi n'ajoutez-vous pas ce qui suit : « Qu'il vous soit fait selon votre parole . » *Matth. xv, 28.* Est-ce que vous auriez oublié votre miséricorde accoutumée ? Ne différez pas davantage , ô doux Seigneur , les consolations que vous lui réservez . Depuis trois jours elle vous attend : elle est sans nourriture ; elle n'a rien pour apaiser la faim de son âme , à moins que vous ne lui révéliez votre présence corporelle . Si vous ne voulez pas qu'elle tombe en chemin de défaillance , venez en aide à la faiblesse de son âme par la douceur de cet aliment . Vous êtes le pain vivant qui renferme en soi toute suavité . Sa vie matérielle ne se soutiendrait pas longtemps , si vous ne lui découvriez les traits de Celui qui est la vie de son âme .

IV.

Comment le Sauveur se fit connaître de Marie-Madeleine.

La miséricorde du Seigneur ne se fit pas longtemps attendre , et l'épreuve arriva bientôt à sa fin . De même que Joseph , après avoir caché son nom quelque temps à ses frères , quand ils vinrent en Egypte , se découvrit bientôt à eux , cédant en cela à sa générosité naturelle et à l'amour fraternel ; de même ce généreux Seigneur , après être resté quelque temps inconnu , se fit connaître à Madeleine en l'appelant par son nom accoutumé : Marie . Comment exprimer la joie , la dévotion , l'amour , l'étonnement et la frayeur qui saisirent en ce moment cette pieuse femme ! Ne trouvait-elle pas plus qu'elle ne désirait ? Elle cherchait le cadavre de son Sauveur , et elle le trouva plein de vie et vainqueur de la

mort. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que Madeleine ait pu supporter le poids de tant de bonheur. O mon Dieu, que votre puissance est grande ! Que de joie vous pouvez, par une seule parole, répandre dans une âme ! Mais est-il étonnant qu'une seule parole de votre bouche rappelle un cœur à la vie, quand elle a suffi pour créer le monde ! La présence du soleil ne dissipe pas plus promptement les ténèbres que la vertu de cette parole ne dissipa la tristesse de Marie. Mais si la tristesse disparut, les larmes restèrent ; la cause seule en fut changée : les premières étaient des larmes de douleur ; celles-ci sont des larmes d'allégresse : les unes et les autres ont pour principe l'amour. Le Sauveur, par cette parole, témoigna à sa servante beaucoup d'affection et de familiarité ; mais le ton avec lequel il la prononça dut en témoigner bien davantage. L'Évangéliste n'en dit rien, parce que si une parole peut être écrite, l'expression avec laquelle elle est prononcée échappe au langage humain.

La parole par laquelle Marie répondit à la parole du Sauveur, ne fut pas moins significative. Jésus lui avait dit : « Marie ! » Elle lui répondit : « Maître ! » c'est-à-dire, « maître du ciel, maître du monde, maître de mon âme, maître des âmes humbles et douces. » Elle se borna à ce seul mot, parce que sa langue, enchaînée en quelque sorte par la vivacité de ses sentiments, n'en pouvait dire davantage, quoiqu'elle eût tant à dire sur ce changement admirable et sur cet ineffable mystère. Mais le sentiment que les paroles ne pouvaient traduire se traduisit bientôt par ses actes. Elle se précipita à ses pieds, qu'elle connaissait dès longtemps, et devant lesquels elle avait recouvré tout son trésor. En les baignant de ses larmes, elle avait trouvé le pardon de ses péchés ; en s'assurant auprès elle avait entendu la doctrine qui tombait de la bouche du divin Maître. C'est prosternée à ces mêmes pieds qu'elle avait imploré la résurrection de son frère. C'étaient ces pieds qu'elle avait de nouveau arrosés de parfums dans la maison de Simon le lépreux. Ce sont encore ces pieds qu'elle veut adorer en ce moment, et dont elle veut embrasser les glorieuses cicatrices. Dans son humilité, et pour suivre le conseil du Sauveur, elle s'était assise à la dernière place du festin : il n'est

donc pas étonnant qu'elle soit conduite à la place la plus honorable. C'est pourquoi, tandis qu'elle ne voulait pas s'éloigner de ses pieds, le Sauveur lui tend ses mains et la comble sans cesse de nouvelles faveurs.

Le Sauveur lui répondit : « Ne me touchez pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. » Ce n'est pas que Jésus-Christ ne voulût pas permettre à cette sainte femme de l'adorer et de lui baiser les pieds : il le permit bien aux femmes qui revenaient du monument, et avec lesquelles Madeleine était elle-même venue. Ce sens résulte des paroles suivantes : « Je ne suis pas encore monté vers mon Père. » Madeleine pensait que le divin Maître était remonté au ciel, et qu'en retournant vers son Père, il avait accompli la parole qu'il avait répétée si souvent à ses disciples lorsqu'il les consolait de son absence prochaine. Or, dans cette persuasion qu'il était au ciel, et qu'elle ne le verrait plus sur cette terre, elle s'efforçait de jouir parfaitement de sa présence, et elle se jetait à ses pieds afin qu'il ne la quittât pas sitôt. En lui adressant les paroles précédentes, le Seigneur lui tenait à peu près ce langage : Ne me retenez pas, ne croyez pas que je m'en aille, et que vous me voyez pour la dernière fois. Je suis encore en ce monde et j'y resterai quelques jours, n'étant pas monté vers mon Père, comme vous l'imaginez.

Après ces paroles Jésus ajouta : « Allez trouver mes frères et dites-leur : voilà que je monte vers mon Père et votre Père, vers votre Dieu et mon Dieu. » Quelles aimables paroles ? Quel admirable témoignage d'humilité et d'amour. L'Apôtre a bien raison d'exalter cette profonde humilité du Fils adorable de Dieu, lequel ne dédaigne pas d'appeler ses frères et fils du même père que lui, de pauvres pêcheurs, rebut du monde en quelque sorte, qui peu auparavant, par la plus déloyale des fuites et avec la plus grande lâcheté, l'avaient abandonné entre les mains de ses ennemis ; comme s'ils n'avaient pas été mille fois témoins des miracles accomplis par sa puissance. *Hebr. II.* On le voit bien, Seigneur, vous ne vous êtes pas dépouillé, depuis que vous avez quitté ce monde, des charmes avec lesquels vous lui étiez apparu. La douceur et la bonté que vous montriez naguère, vous les montrez

encore. Vous traitez les vôtres, après les avoir laissés, comme vous les traitiez lorsque vous viviez auprès d'eux. C'est que votre cœur ne change pas suivant les lieux, il ne varie pas suivant les temps, et il ne subit aucune altération parce que votre corps est honoré d'une nouvelle dignité, et votre nom entouré d'une gloire nouvelle. Aussi vos serviteurs ont-ils grandement raison de se consoler, de se ranimer et de se glorifier en vous, puisqu'ils ont un tel frère et un tel père. Quelle suavité et quel honneur pour nous dans ces mots : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers votre Dieu et mon Dieu. » Y a-t-il pour l'homme une dignité comparable à celle d'avoir pour père un Dieu ? Et quel abaissement plus grand de la part du Fils de Dieu d'avoir pour son Dieu notre Dieu ? Pour laquelle de ces deux choses, Seigneur, vous devons-nous le plus de reconnaissance ? Est-ce parce que vous nous avez donné pour père votre Père, ou parce que vous avez accepté notre Dieu pour votre Dieu. S'il ne peut y avoir de plus grand honneur pour nous, il ne saurait y avoir pour vous de plus profonde humilité, et c'est à votre humilité que nous devons l'honneur dont nous sommes favorisés. En poussant l'humilité jusqu'à se faire Fils de l'homme, le Fils de Dieu a élevé le fils de l'homme à la dignité incomparable de fils de Dieu.

La principale leçon à retirer de ce charmant et pieux récit, est de comprendre avec quelle ferveur il faut chercher le Seigneur, et quels avantages en retirent ceux qui le cherchent de la sorte. Incontestablement, de même que Dieu offre la pénitence de cette femme en modèle aux pécheurs ; de même il l'offre comme modèle aux justes qui désirent le trouver. Les premiers apprendront par son exemple, et la manière de faire pénitence, et les fruits qu'on en rapporte ; les seconds y apprendront la diligence requise pour une telle entreprise, et la générosité avec laquelle ils en seront récompensés. O vous donc, qui blessé par l'amour divin, aspirez à la perfection de la charité et de la sagesse divine où l'on possède Dieu, cherchez-la comme Madeleine a cherché son Sauveur. Cherchez-la avec amour, cherchez-la avec douleur, cherchez-la avec zèle, cherchez-la avec larmes, avec courage, et avant tout avec persévérance : cherchez-la de la sorte et soyez assuré que

vous la trouverez. Et ne soyez pas étonné de la réunion de ces conditions. Le Seigneur disposant avec suavité toutes choses, veut qu'il y ait proportion entre les moyens et la fin : par suite, il exige qu'un semblable trésor soit cherché avec tant de sollicitude. Ne vous effrayez ni des difficultés du voyage, ni des horreurs de la nuit, ni des assauts probables des démons, ni du souvenir de vos péchés passés. Rien de tout cela ne parvint à décourager cette sainte pécheresse; rien ne put la détourner de son pieux dessein; et c'est pour cela qu'elle mérita de voir avant tous les autres le soleil de justice dans les splendeurs et dans la gloire de sa résurrection.

Quel encouragement pour les pécheurs ! Quelle consolation pour les âmes qui cherchent le Seigneur ! Une femme de laquelle la Fils de Dieu avait chassé sept démons, c'est-à-dire, selon l'explication de saint Grégoire, l'universalité des péchés, desquels on ne citerait les noms que difficilement et la rougeur sur le front, parce qu'elle cherche le corps du Sauveur avec auxiété, avec larmes, sans être arrêtée par la pensée de l'abîme où elle avait été si longtemps plongée, et avec persévérance, cette femme mérite d'être visitée du Seigneur avant les apôtres, avant le prince des apôtres, avant même le disciple de prédilection. Avec combien d'éclat brillent ici la bonté de Dieu, sa générosité, le désir qu'il a d'attirer à lui les pécheurs et de consoler ceux qui le cherchent de toute leur âme ! Les faveurs, le traitement, l'accueil qu'il accorde aux personnes qui se tournent vers lui prouvent bien la vérité de cette parole d'un prophète : « Si vous cherchez le Seigneur, vous le trouverez quand vous le chercherez de tout votre cœur et dans l'affliction de votre âme ; » *Jerem.* xxix, 13 : c'est-à-dire comme le cherchait Madeleine. Seulement, à son exemple, il faut y joindre la persévérance ; car si elle a trouvé, c'est parce qu'elle a persévéré. Dans les sacrifices de l'ancienne loi Dieu ne se souciait pas qu'on lui offrit des victimes privées d'oreilles et de queue ; pour vous donner à entendre qu'il tient avant tout à l'obéissance et à la persévérance. *Levit.* xxii. Ces deux vertus sont les deux parties dont se compose la robe de la justice qui couvre l'homme de la tête aux pieds. La robe que Jacob donna à son fils Joseph en était

la figure; par ses couleurs diverses et par sa longueur elle représentait le vêtement de justice, qui est formé de plusieurs vertus, et qui par le don de persévérance, dure jusqu'à la fin de la vie. *Genes. xxxvii.*

Que l'âme occupée à chercher Dieu, ne cède point au découragement, si elle ne voit pas ses désirs s'accomplir à son gré. Le but de ce retard est d'accroître la vivacité de ses sentiments, en lui donnant occasion de déployer plus de diligence, d'augmenter ses mérites. Un désir semblable est certainement un don de Dieu, et c'est de ce désir que parle le Sage, lorsqu'il dit que Dieu enflamme les justes d'un profond amour pour la sagesse. *Sap. vi et viii.* Apprenez donc, ô homme pécheur, apprenez de cette femme pécheresse à pleurer l'absence du Seigneur et à désirer sa présence. Apprenez à aimer Jésus, à espérer en Jésus, à chercher Jésus, à ne redouter aucune adversité, à ne recevoir de consolation que de Jésus. Cherchez-le dans le sépulcre de votre cœur, et ôtez la dure pierre qui en ferme l'entrée. Regardez ensuite si Jésus y est, et s'il n'y est pas, cherchez, persévérez, pleurez, courbez la tête, abaissez-vous, humiliez-vous jusque dans la poussière de la terre et regardez encore une seconde fois. Tenez pour certain qu'en le cherchant avec cette foi dans ce monument, avec cette persévérance, avec cette humilité, et en rejetant comme Marie toute autre consolation, vous finirez par le trouver; et en le trouvant, vous trouverez, même dès cette vallée de larmes, des trésors et des consolations dont vous ne sauriez avoir l'idée.

CHAPITRE XXII.

De l'ascension du Sauveur dans les cieux.

I.

Exposition de ce mystère.

Après le mystère de la résurrection du Sauveur se présente celui de sa glorieuse ascension. Selon saint Bernard, ce mystère couronne tous les autres mystères de Jésus-Christ, et clôt heureusement ses fatigues et ses travaux. *D. Bernard. de Ascens. Do-*

mini, *serm.* II. De même qu'il était descendu sur la terre, il est monté au-dessus de tous les cieux pour accomplir tout ce qui était nécessaire à notre salut. Saint Luc, racontant l'ascension du Sauveur, dit que quarante jours s'étant écoulés depuis sa résurrection pendant lesquels il était apparu diverses fois à ses apôtres, et le temps de retourner à son Père étant arrivé, il convoqua tous ses disciples et vint avec eux sur le mont des Oliviers, près de Béthanie. Qui douterait que la sainte Vierge ait été présente à cette glorieuse solennité? Assurément le Sauveur n'aurait pas entrepris ce voyage si long sans prendre congé de sa Mère. Pouvait-elle, quand elle l'avait vu monter sur la croix, ne pas le voir monter dans les cieux? Pouvait-elle, quand elle avait eu sa part des souffrances du Calvaire, n'avoir aucune part aux joies de la colline des Oliviers? Tel n'est pas le dessein du divin Maître. Il veut que, si nous souffrons comme lui, nous régions avec lui; que si nous partageons ses douleurs, nous partagions aussi sa gloire. Mais si les apôtres qui, en comparaison de la Vierge Marie, avaient bu si légèrement à la coupe des amertumes du Christ; si les apôtres dont les uns l'avoient renié, dont les autres s'étoient enfuis, ont été conviés à cette fête, comment la Mère bienheureuse du Rédempteur en eût-elle été exclue? Non, cela n'était pas possible. Certainement elle y était; certainement elle contempla de ses propres yeux le fruit de ses entrailles s'élevant au-dessus des étoiles du ciel.

Cet imposant cortège réuni, Jésus commença par marquer à ses disciples ce qu'ils avaient à faire après son ascension, et il leur parla en ces termes : « Vous recevrez le Saint-Esprit qui descendra en vous; et vous rendrez témoignage de moi à Jérusalem, en Judée, à Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » Langage qui revient à celui-ci : Vous, mes enfants, vous, les brebis de mon troupeau, vous avez été témoins de ma vie; vous connaissez la doctrine que j'ai enseignée; vous avez vu les exemples que j'ai donnés, les œuvres que j'ai faites, les contradictions que j'ai endurées, les tourments, les outrages, la mort que j'ai soufferts pour le salut des hommes. Vous avez été témoins de ma résurrection, et vous le serez aujourd'hui de mon ascension. Après cela,

vous recevrez le Saint-Esprit, qui habitera désormais au milieu de vous et des personnes qui croiront par votre ministère. Allez donc dans le monde entier, avec la bénédiction de mon Père, et prêchez mon Evangile à toute créature. Annoncez à l'univers ces bonnes nouvelles; que moi, Fils de Dieu par nature, je me suis fait homme pour élever les hommes à la dignité divine; que je suis mort pour les délivrer de la mort; que je suis ressuscité pour les rendre à la vie, et que je suis monté aux cieux pour préparer la gloire qui les attend. Comme mon Père m'a envoyé je vous envoie. Dissipez les erreurs de vos semblables, et en leur remettant les péchés, rendez-les participants de mes mérites et de mes souffrances. Dites-leur de ne pas aimer la vanité, ni des richesses caduques, ni des biens périssables : qu'ils craignent le Seigneur; qu'ils se souviennent de la vérité du jugement et d'une autre vie; de l'existence d'un paradis réservé aux bons, et d'un enfer réservé aux méchants; enfin, qu'ils n'oublient pas que Dieu est le témoin et le juge des actions humaines. *Marc. xvi; Act. i; Joan. xx.*

Lorsque les disciples eurent entendu ce langage et qu'ils virent approcher le moment de la séparation, quels furent leurs sentiments, leurs paroles, en présence de la solitude où allait les laisser l'absence de Celui qui était tout leur bien? Quelle dut être leur frayeur, quand ils se virent au moment d'être orphelins d'un tel père, et d'être privés de ce Seigneur qu'ils aimaient tant, et qui, s'arrachant à eux, allait s'élever dans les airs? Sans doute leur douleur était grande en se voyant abandonnés par Celui pour lequel ils avaient abandonné toutes choses. Les fils de l'Epoux pouvaient-ils s'empêcher de pleurer, quand l'Epoux était lui-même au moment de partir? *Matth. ix.* Si leur douleur était grande, leurs craintes ne l'étaient pas moins. Ils se voyaient entourés de nombreux et puissants ennemis, et ils n'étaient pas encore revêtus de la vertu et de la force d'en haut. Que devaient-ils penser, que devaient-ils faire en ce moment? Il est vraisemblable que les uns se jetaient aux pieds du divin Maître, tandis que d'autres baisaient ses mains divines, que d'autres se suspendaient à ses épaules. « Comment, Seigneur, s'écriaient-ils d'une seule voix, vous nous laissez seuls et orphelins parmi tant d'adversaires? Et

que deviendront les enfants privés du père, les brebis privées du pasteur, les soldats privés de leur capitaine? Où allez-vous, Seigneur, sans vos disciples? où resterons-nous, privés de votre présence? Quelle vie sera la nôtre quand nous n'aurons plus ni un tel soutien, ni un tel guide, ni une telle compagnie? » A toutes ces plaintes le Sauveur répondait avec bonté, en leur promettant la descente et les dons du Saint-Esprit, et en leur assurant que sa protection et son assistance ne leur feraient jamais défaut.

Cependant le moment de l'ascension de Jésus arrivait au milieu de ces propos échangés. Soudain les anges entonnent le chant du Roi-Propète : « Levez-vous, Seigneur; rentrez dans votre repos, vous et votre arche sainte; cette arche avec laquelle vous avez payé le prix du rachat du monde; cette arche dans laquelle tous les trésors de Dieu sont cachés; cette arche de sainteté et d'amour par laquelle les hommes ont été sanctifiés et réconciliés avec Dieu. Prenez donc avec vous cette arche glorieuse de votre humanité. Elle a partagé vos travaux; qu'elle partage votre gloire. Elle a été clouée à l'arbre de la croix; qu'elle règne éternellement avec vous dans le ciel. » *Psalm. cxxxi, 8.*

Alors cette arche de s'élever, et ce corps glorieux de monter dans les airs sur une nuée resplendissante. Il montait, il montait, et les disciples dans l'étonnement et la stupeur contemplaient le triomphe de leur Elie; et, ne pouvant le suivre corporellement, ils le suivaient par les yeux et par le cœur. Quel spectacle! Quel recueillement! Que de choses dans ces yeux, que de choses dans ces cœurs! « Jésus élevant les mains, montait vers le ciel, et leur donnait sa bénédiction, » dit saint Luc, xxiv, 51. A qui sera-t-il accordé d'assister au départ du Seigneur et de recevoir sa bénédiction? « Qu'elle est belle, dit saint Bernard, cette procession à laquelle les apôtres eux-mêmes n'ont pas été jugés dignes d'être admis! » *D. Bernard. de Ascens. serm. iii.* Oh! qui sera assez heureux pour assister, sinon à cette procession, du moins au moment de la séparation, et pour prendre congé du Sauveur! Le pieux saint Augustin sentait vivement ce vide et cette absence; lorsqu'il exhalait ses plaintes en ces termes : « Vous vous êtes éloigné, ô mon Consolateur, et je n'ai pas entendu votre dernier

adieu. En vous élevant dans les cieux, vous avez donné votre bénédiction à vos disciples, et je ne l'ai pas vu. Les anges ont annoncé que vous reparâtriez dans le monde, et cette prophétie je ne l'ai pas ouïe. » *De August. Meditat.* xli. C'est par ces paroles, et d'autres semblables, que le grand évêque exprimait le vide qui s'était fait en son âme par l'absence du Seigneur.

Le dévot saint Bernard éprouvait les mêmes sentiments, quand il parlait comme il suit : « Que me font à moi ces solennités ? Qui me consolera, ô Jésus mon Seigneur ? Je ne vous ai pas vu attaché à la croix, couvert de plaies, pâle sous l'étreinte d'une mort prochaine ; je n'ai pu compatir à vos douleurs de crucifié, ni prendre soin de votre cadavre, ni laver au moins vos blessures avec mes larmes. Comment êtes-vous parti sans me rien dire, quand, revêtu de gloire, vous êtes monté vers les cieux ? Non, mon âme serait en proie à la désolation, si les anges ne me faisaient entendre avec un accent joyeux ces paroles : Homme de Galilée, pourquoi êtes-vous là debout, regardant vers le ciel ? Ce même Seigneur que vous voyez monter aux cieux, en descendra de même pour venir juger l'univers. Il descendra certainement avec le même appareil qu'aujourd'hui, et non avec celui de son premier avènement. Dans son premier avènement, il est venu de la manière la plus humble pour sauver les âmes ; mais il descendra à la fin des temps en grande majesté pour rendre la vie aux corps et donner à chacun selon ses mérites. Je le verrai donc un jour, quoique ce jour soit éloigné. Je le contemplerai donc, quoique le moment n'en soit pas encore venu. Les prémices de notre humanité ont été déjà offertes au Père, et sont placées à sa droite. Un jour luira où notre humanité lui sera présentée tout entière. » *D. Bernard. de Ascens. serm.* II.

Mais comment exprimer la magnificence et l'allégresse avec lesquelles l'humanité sainte du Sauveur fut accueillie dans le ciel ? Lorsqu'un général romain avait remporté des victoires remarquables, il était en usage de lui préparer à Rome une réception éclatante : on ren-versait un pan de murailles pour lui livrer entrée ; le peuple tout entier formait son cortège, l'acclamait et publiait ses louanges. Il paraissait lui-même sur un char triomphal,

environné des prisonniers et des captifs qu'il avait emmenés. Si de pareilles réceptions ont été faites sur la terre, quelle réception la cour céleste prépara-t-elle à ce grand Capitaine qui avait triomphé du monde, du démon, du péché, de la mort et de l'enfer, et qui emmenait avec lui tant d'âmes arrachées à une triste captivité? Quelle fut la solennité de ce jour; quels en furent les chants, l'harmonie, les acclamations et la splendeur? Comme les anges et tous les habitants de la cour céleste devaient chanter les louanges du Triomphateur! Quel changement étrange, ô mon Sauveur, pour celui qui vous a vu naguères et qui vous voit aujourd'hui; pour celui qui vous a vu sur le Calvaire et qui vous voit sur la colline des Oliviers? Là vous étiez seul; ici une foule nombreuse vous environne. Là vous étiez sur un gibet; ici vous vous élevez sur les nuées du ciel. Là vous étiez crucifié entre deux larrons; ici vous êtes escorté des chœurs des anges. Là vous étiez attaché par des clous et sous le coup d'une sentence flétrissante; ici vous êtes libre, et vous donnez la liberté à ceux qui en étaient privés. Enfin, là vous étiez voué à la souffrance et à la mort; ici vous triomphez de la mort même, et vous jouissez d'une parfaite félicité.

Poursuivi par la haine de son frère, Jacob se dirigeait en fugitif vers la Mésopotamie, seul, pauvre, avec un simple bâton à la main; et c'est ainsi qu'il traversa le Jourdain. Plus tard, étant retourné dans ces mêmes lieux dans l'état le plus prospère, au souvenir de l'état dans lequel il y était passé pour la première fois, il leva les yeux au ciel et s'écria : « Soyez béni, ô mon Dieu : autrefois je traversai cette rivière avec un bâton à la main pour toute fortune; et aujourd'hui je suis environné de nombreux serviteurs et de nombreux troupeaux. » C'est une image de ce qui est arrivé au Christ notre Sauveur. Il traversa d'abord les eaux de cette vie mortelle un bâton à la main, c'est-à-dire avec la croix; et maintenant un double cortège l'environne, un cortège d'anges et un cortège d'hommes formé par les âmes des patriarches et des prophètes, qui depuis le commencement du monde attendaient sa venue. On y voyait l'innocent Abel, le juste Noé, l'obéissant Abraham, le chaste Isaac, le courageux Jacob, le sage Joseph,

le patient Job, le doux Moïse, le pieux Ezéchias, le sublime Isaïe et le plaintif Jérémie. Avec eux se trouvaient le céleste Psalmiste qui, la harpe en main, chantait devant l'arche du Testament, et invitait tous les autres à louer avec lui et à glorifier le Seigneur : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, parce qu'il a opéré des merveilles. » *Psalm. xcvi, 1*. Pourquoi un cantique nouveau ? Parce que nul cantique ancien n'est en rapport avec cette fête, et n'est à la hauteur de la solennité de ce jour. A une fête, à une gloire nouvelle, il faut des louanges nouvelles. Mais quel cantique chanter ? Le cantique suivant : « Comme il est doux, comme il est aimable pour des frères d'habiter ensemble ! » *Psal. cxxxii, 1*. Ces paroles désignent le corps et l'esprit du Christ. Jusqu'ici leur condition avait été différente : tandis que le corps souffrait, l'esprit savourait les délices éternelles. Mais en ce jour ils sont parfaitement réunis ; et ils montent l'un et l'autre pleins de gloire dans le ciel. Au lieu de l'inégalité qui avait régné entre eux durant la vie, ils participent maintenant à la même splendeur.

Tels sont les cantiques, telles sont les louanges, tel est le cortège brillant au milieu desquels l'humanité sacrée de Jésus s'élève au-dessus des cieux pour aller s'asseoir à la droite du Père. Parce qu'il s'était abaissé plus qu'aucune créature pour obéir à son Père et procurer sa gloire, il est élevé au-dessus de toutes les créatures. En sorte que cette chair à laquelle il a été dit : « Tu es poussière, et tu retourneras en poussière, » n'a plus rien de commun avec la poussière, et domine tous les cieux.

II.

Des grands avantages que nous a procurés l'Ascension du Sauveur dans les cieux.

Ce mystère, aussi bien que les autres mystères de la vie du Sauveur, offrant bien des sujets de réflexion, l'un des plus intéressants et des plus propres à exciter notre cœur à l'amour de notre Dieu, est de considérer avec quelle ardeur il y a recherché notre avantage. Dans toutes ses œuvres, Jésus a beaucoup moins pensé à lui qu'à nous-mêmes : il a pris pour lui la peine, et il nous en laisse le profit ; de telle sorte que depuis sa naissance jusqu'à son

ascension glorieuse, il ne s'est pas écoulé un seul jour sans qu'il ait travaillé à notre bien. Saint Jean raconte dans son Apocalypse qu'il vit sortir du trône de Dieu et de l'agneau, un fleuve magnifique dont les eaux resplendissaient comme du cristal, et sur la rive duquel était l'arbre de vie; que cet arbre donnait du fruit douze fois par an, et que les feuilles en étaient destinées à opérer le salut des nations. *Apocal. xxii.* Ainsi il n'y avait rien en cet arbre qui ne fût de quelque utilité : il était arbre de vie, ses fruits étaient des fruits de vie, ses feuilles étaient encore des feuilles de vie. Image qui convient à merveille à notre Sauveur. Il est en effet véritablement l'arbre de vie; et toutes ses paroles, toutes ses actions ont été consacrées à nous donner la vie. Il est venu en ce monde pour nous éclairer par sa doctrine; il a vécu au milieu de nous pour nous instruire par ses exemples; il est mort pour nous racheter par son sang; il a été renfermé dans un sépulcre pour triompher de la mort, notre ennemie; il est descendu aux enfers pour y enchaîner et vaincre notre adversaire; il est ressuscité pour nous donner un gage de notre future résurrection; il est monté aux cieux pour nous en ouvrir le chemin; il nous a envoyé le Saint-Esprit pour nous rendre par sa vertu spirituels et saints. En un mot, il s'est donné si complètement à nous, il nous a tellement aimés et il s'est uni à nous si étroitement qu'il n'y a pour ainsi dire pas une seule de ses actions, dont les hommes n'aient recueilli la principale part : la tête ne pouvant jouir d'aucun privilège, sans que le bénéfice en soit communiqué aux membres.

Et voilà pourquoi il se compare avec raison dans le saint Evangile à la poule qui nourrit ses poussins. *Matth. xxiii.* Outre qu'il nous défend contre nos ennemis et qu'il nous couvre de ses ailes, à l'exemple de la poule, lorsque le milan cherche à lui ravir ses petits; de même, encore, que celle-ci, lorsqu'elle a quelque chose à manger, appelle les poussins par ses cris pour leur donner ce qu'elle a trouvé, sans en garder une seule partie pour elle-même; ainsi le Seigneur a souffert la faim pour nous rassasier; il s'est appauvri pour nous enrichir; il s'est abaissé pour nous élever; il est mort pour nous rendre à la vie; il a souffert pour assurer notre

repos ; et, chose plus étonnante encore, la gloire qui a été son partage, il nous la réserve à nous-mêmes. D'où il résulte qu'il s'occupe autant de nous dans le ciel qu'il s'en occuperait s'il était encore sur la terre ; ce qui montre en quoi la sainteté et les travaux de Jésus-Christ diffèrent de la sainteté et des travaux des justes. Ces derniers n'ont guère travaillé que pour eux et pour leur propre sanctification. Mais les travaux et la sainteté de Jésus-Christ ont eu pour but notre salut, comme l'attestent ces paroles du Sauveur : « Mon Père, je me sanctifie pour eux afin qu'ils soient sanctifiés en vérité. » *Joan.*, xvii, 19. Par conséquent, tous les actes de sa très-sainte vie, sa naissance, sa circoncision, son exil, ses voyages, ses prières, ses larmes, ses austérités, sa mort, sa croix, sa sépulture, sa résurrection et son ascension elles-mêmes ont concouru à l'œuvre de la rédemption. Comme la faute du premier Adam est retombée sur tous les hommes, ainsi la grâce du second s'est étendue à tous les hommes. Il y a seulement cette différence entre la chute et la réparation : c'est que pour la première il a suffi d'un seul acte de gourmandise et d'obéissance ; tandis que pour la seconde, tout ce qu'a fait le Seigneur y a concouru, depuis le jour où il est né jusqu'à celui où il est monté au ciel ; et j'en dirai autant de ce qu'il fera jusqu'à la fin des temps. La raison en est qu'il est beaucoup plus facile de détruire que de réédifier. Pour détruire un palais, un tison enflammé suffit : pour le reconstruire il faut beaucoup de bras, beaucoup de temps et beaucoup d'argent. Or, c'est pour une œuvre de ce genre que le Fils de Dieu est descendu du ciel : tel est l'objet de ce qu'il a fait en ce monde et de ce qu'il fait et fera dans le ciel.

Peut-être me direz-vous : Que cela soit vrai de toutes les autres actions du Sauveur, je l'accorderai volontiers ; mais comment cela serait-il vrai du mystère de son ascension ? Il est monté aux cieux pour régner et non pour nous y mériter par ses travaux le royaume du ciel : il y est monté pour y goûter un éternel repos. De plus, comment l'absence du divin Maître serait-elle pour nous un avantage ? Nous sommes en ce monde privés de sa présence, de ses paroles, qui étaient pour nous des paroles de

vie, de ses exemples, qui portaient si efficacement à la vertu, de ses miracles, qui communiquaient à la foi une fermeté inébranlable; et ce serait là pour nous un sujet de profit? Mais cela est impossible; d'autant plus que Jésus, en possession parfaite de la gloire, ne saurait plus mériter.

Ecoutez maintenant la réponse à votre difficulté, afin de voir la part que vous avez à cette gloire, et de vous convaincre que ce mystère vous oblige à la même reconnaissance envers votre rédempteur. Partons de ce principe que, le Seigneur en descendant sur la terre n'ayant pas pour cela abandonné le ciel, il est tout aussi vrai qu'en montant de la terre au ciel, il n'a pas pour cela abandonné la terre. Quoi qu'il y soit monté selon son humanité, il n'y est pas monté selon sa divinité, laquelle est présente en tous lieux. Il n'y est pas non plus monté selon son humanité, de telle manière qu'elle nous ait entièrement quittés. De même qu'Elie en quittant la terre laissa son manteau à Elisée; de même le Seigneur en montant au ciel nous a laissé le manteau de sa chair dans le très-saint Sacrement de l'autel. IV *Reg.* xx.

Ce principe reconnu, examinons les fruits si étonnants et si nombreux dont l'ascension a été la source. En premier lieu, le plus notable avantage dont nous pouvons en cette vie recevoir le bénéfice, consistant dans le perfectionnement des sublimes et nobles vertus consacrées à honorer Dieu, à savoir de la foi, de l'espérance et de la charité, nous retirons cet avantage du mystère de la glorieuse ascension de Notre-Seigneur. C'est la doctrine de l'ange de l'école.

D'abord il contribue à la perfection de notre foi. La foi ayant pour objet des choses invisibles, il convenait que le principal objet de notre foi, que Jésus-Christ se dérobat à nos regards: autrement notre foi eût été celle de l'Apôtre à qui il fut dit: « Parce que vous avez vu, Thomas, vous avez cru. Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » *Joan.* xx, 29; *Hebr.* xi; *S. Thom. Summ.* III P. LVII, 1.

En second lieu ce mystère contribue à la perfection de notre espérance. En effet, il nous en donne aujourd'hui des preuves sûres et des garanties irrécusables. Nous voyons, au jour de l'as-

cension, l'humanité sacrée du Sauveur monter dans les cieux. Nous voyons ces membres naguère couchés dans un sépulcre placés au milieu des chœurs des anges. Nous voyons ce corps mortel introduit au giron de l'immortalité. Nous voyons la nature à laquelle les portes du paradis étaient interdites par le glaive du chérubin, élevée au-dessus de tous les chérubins et portée sur l'aile des vents. *D. Thom.* III P. LVII, 1; *Genes.* III; *Psalm.* ciii.

Ce n'est pourtant là, ni l'unique ni la principale garantie de notre espérance. Une garantie incomparablement préférable résulte de ce que Jésus-Christ est notre chef et de ce que nous sommes ses membres. Si la gloire du chef rejaillit sur les membres; si là où est le chef, là doivent être aussi les membres, notre chef étant dans les cieux, ses membres non-seulement ont le droit d'espérer le ciel, mais en ont pris déjà possession.

Et ce n'est pas seulement à l'espérance en tant qu'elle a pour objet la gloire, but suprême de notre pèlerinage, mais encore en tant qu'elle embrasse les secours et les moyens nécessaires pour y parvenir, que le mystère de l'ascension est profitable. Il apporte un remède à toutes les nécessités et à toutes les épreuves de cette vie, et nous procure le trésor le plus précieux, la consolation la plus grande dont nous puissions jouir en ce monde. Cette consolation consiste dans la certitude suivante : Tout chrétien sait que ce même Dieu qui s'est fait homme pour lui, s'occupe aussi de tout ce qui l'intéresse, qu'il ne le perd jamais de vue, qu'il veille sur ses besoins, qu'il prête l'oreille à ses prières, qu'il parle en sa faveur, et qu'il travaille à assurer notre bonheur. Et puisque sa charité l'a porté à nous chercher au prix de tant de fatigues, à nous chercher pour nous combler de bienfaits, à ne jamais nous oublier au milieu même de ses épreuves, et à nous témoigner toujours le même amour; il nous oubliera encore moins maintenant qu'il est dans un parfait repos sans que son amour ait rien perdu de son ardeur. Il a déjà gagné tous les biens destinés et à nous et à lui; il n'ira pas nous les refuser après les avoir payés si cher. Si, pendant qu'il était en ce monde, il était notre protecteur et écoutait toujours nos demandes, il les écou-

tera encore plus maintenant qu'il est sur le trône de sa puissance et en possession de richesses infinies.

L'ascension du Seigneur est encore bien propre à enflammer notre charité, et à diriger nos désirs et nos pensées vers le ciel. Si nous avons reçu du Seigneur tant de bienfaits, soit dans le peu d'années qu'il a passées sur la terre, soit depuis qu'il règne au plus haut des cieux, car en y remplissant l'office d'avocat il travaille aussi activement à notre salut, qu'en remplissant ici-bas l'office de rédempteur; comment ne nous attacherions-nous pas de tout notre amour à celui qui en tous temps et en tous lieux n'a pas cessé un seul instant de songer à nous? Le cœur se trouvant, selon la parole du divin Maître, là où est le trésor, et Jésus-Christ étant notre trésor, où faudra-t-il que soit notre cœur? De même que le cœur de l'avare est tout entier à l'argent, et le cœur de l'ambitieux tout entier aux honneurs; de même, par cela qu'en Jésus-Christ se trouvent notre trésor, notre gloire, notre honneur et tous nos biens, notre cœur doit être tout entier dans le ciel dont il a été mis en possession par son Père.

Le saint roi qui voulait Dieu pour tout bien, s'écriait : « Qu'ai-je à voir, Seigneur, au ciel; et que désiré-je, excepté vous, sur la terre? » *Psalm. LXXII*, 25. Tel est le langage que devrait tenir l'âme dont Jésus-Christ forme tout le bien. Voilà pourquoi les saints n'étaient sur la terre que par leur corps; leur pensée et leur cœur ne quittant pas les célestes régions. Voilà pourquoi l'Apôtre disait que sa vie se passait dans les cieux où habitait celui pour l'amour duquel il estimait les biens de ce monde au-dessous du fumier. *Philipp. III*, 8. C'est à de pareils sentiments qu'il invitait les Colossiens dans une de ses Epîtres : « Mes Frères, leur écrivait-il, si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses du ciel, où le Christ est assis à la droite du Père; aimez les choses du ciel, et non les choses de la terre. » *Coloss. III*, 1-2. Si vous avez déjà reproduit dans votre conduite, semble-t-il leur dire, la vie du Christ ressuscité, reproduisez aussi de la même manière le mystère de son ascension, en élevant votre esprit à la contemplation et à l'amour des choses du ciel. L'Apôtre veut donc que le Christ étant notre bien soit aussi dans le ciel, où il est, l'objet

de notre amour, de notre espérance, de notre joie et de nos pensées. Il veut que nous attendions de lui le remède à nos besoins, le soulagement à nos peines, la lumière qui guidera nos pas, et la loi de notre vie. Enfin, de même que ce monde inférieur dépend des cieux dont il subit les influences, de même notre esprit doit dépendre du Christ qui est dans le ciel, et ne s'occuper que de ses bienfaits et de ses faveurs. Les hommes qui vivent d'une manière opposée, et qui ont placé toutes leurs affections et toutes leurs espérances sur la terre, renversent par leurs actions les principes qu'ils professent de bouche, ils contredisent par leurs mœurs les vérités que proclament leurs paroles, déclarant d'une part que dans le ciel se trouvent leurs trésors, leur salut et leurs espérances, et d'autre part consacrant à la terre leurs affections et leur amour.

Moïse décrivait comme il suit aux enfants d'Israël la terre promise vers laquelle il les conduisait. « La terre que doit nous donner le Seigneur, disait-il, n'est pas comme la terre d'Égypte, laquelle n'est arrosée que par des canaux artificiels et les inondations du Nil : celle-là est arrosée par l'eau du ciel. Le Seigneur tient les yeux abaissés sur elle depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, pour la visiter par sa rosée. » *Deuter.* XL, 10-12. Que nous marque cette description, sinon la différence qui existe entre la condition des enfants du siècle et celle des enfants de Dieu ? Comme l'observe saint Augustin, les méchants n'ont rien dans le ciel, ni les bons en ce monde. C'est pourquoi la vie des méchants se passe à fouiller continuellement la terre, et à servir le monde de qui ils attendent leur félicité ; et la vie des bons se passe à regarder sans cesse le ciel où habite leur trésor et d'où ils attendent leur salut, répétant les mots du Prophète : « J'ai levé mes yeux du côté des montagnes d'où me doit venir le secours. Mon secours est dans le Seigneur qui a créé le ciel et la terre. » *Psalm.* cxx, 1 ; *D. August. sup. psalm.* LXXII.

III.

Comment nous devons suivre le Sauveur par nos bons désirs.

En conséquence de cette doctrine, quiconque se propose de mener une vie conforme à la foi qu'il professe et honorer convenablement la grandeur de ce mystère, doit avoir son cœur, ses affections et ses sentiments dans le ciel qui renferme tout son bien ; et s'il n'y habite pas de corps il doit y habiter par ses désirs et par son âme. Celui de ses enfants que Jacob préférerait aux autres était Joseph. Lorsque son père, qui avait pleuré sa mort, apprit qu'il était encore vivant et qu'il gouvernait l'Égypte entière, il fut si pressé du désir de le voir qu'il voulut aussitôt partir. Ni le poids des années, ni les difficultés du chemin, ni les inconvénients inséparables d'une maison si nombreuse, ne purent le détourner de son dessein, tant sa résolution était ferme et son amour ardent ! *Genes. XLV.* Si l'amour que le saint patriarche portait à l'un de ses enfants, le détermina à une entreprise aussi périlleuse, quoique ses autres enfants fussent demeurés près de lui, que ne devraient pas faire les hommes pour le Christ, puisqu'il est leur unique bien, leur unique sauveur, leur unique trésor ? Nous ne pouvons le suivre de corps, il est vrai ; pourquoi du moins ne le suivons-nous pas de nos désirs ? Un des motifs principaux pour lesquels il nous a quittés, est d'attirer nos cœurs à lui et de les voir habiter près de lui. C'est dans ce sens que saint Bernard explique les paroles que le Seigneur disait à ses disciples. *D. Bernard. de Ascens. serm. III, et serm. V.* « Il vous est avantageux que je m'en aille. Si je ne m'en vais pas, l'Esprit saint ne viendra pas en vous. » *Joan. XVI, 7.* Et pourquoi cela, Seigneur ? Est-ce que la présence de la seconde personne de la sainte Trinité serait un obstacle à la descente du Saint-Esprit ? Evidemment non. La raison en est que cet esprit céleste n'habite que dans des cœurs célestes ; dans les âmes qui mortes aux affections de la terre ont leurs affections et leurs désirs dans le ciel. C'est pour élever le cœur des disciples à cette hauteur qu'il fallait que le divin Maître remontât au ciel. Comme il était certain qu'ils le suivraient en quelque lieu qu'il fût, l'amour ne souffrant pas de séparation, leurs

cœurs en le suivant dans les cieux se rendraient dignes de recevoir l'Esprit de sainteté.

Emporter leur cœur avec lui, et les embraser par son absence de son amour, telle est donc la cause pour laquelle ce bon Maître les laisse sur la terre. Du reste, ces sentiments forment la principale disposition requise pour recevoir l'Esprit d'en haut. De là cette remarque de Clément d'Alexandrie, que Dieu en mettant l'homme dans le paradis, en l'établissant maître et Seigneur de toutes choses, voulait que, n'ayant rien à désirer sur la terre, sa créature transportât tous ses désirs dans le ciel. C'est la conduite habituelle de Dieu de nous inviter à de saints désirs par ses bienfaits. « Vous tous qui avez soif, dit-il par la bouche d'Isaïe, venez à la source des eaux. Vous qui n'avez pas d'argent, hâtez-vous, achetez et mangez. Venez, achetez sans argent et sans gage aucun, du vin et du lait. » *Isai.* LV, 1. Que signifie ceci, ô mon Dieu ? Pourquoi d'un côté dites-vous d'acheter, et de l'autre que l'on n'a besoin pour cela ni d'or, ni d'argent, ni d'aucune valeur ? C'est que le Saint-Esprit n'ignorait pas que le prix avec lequel s'acquièrent les biens du ciel est un désir ardent de les posséder. Le Sauveur l'enseignait clairement lorsqu'il disait : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il se désaltère. » *Joan.* VII, 37 ; et ailleurs : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » *Matth.* V, 6.

Que si vous estimez considérable ce qu'on vous demande en vous obligeant à renoncer au monde, levez les yeux et regardez ce qu'on vous offre comme récompense de ce renoncement. Est-ce laisser beaucoup que de laisser la terre pour le ciel, les biens temporels pour les biens éternels, la créature pour le Créateur ; car telle est la récompense qui nous attend. Depuis que le Seigneur a consenti à être vendu pour trente deniers, il s'est habitué de telle sorte à ces échanges disproportionnés, qu'il veut bien se donner à l'homme pourvu que l'homme se donne à lui. C'est l'observation de saint Cyprien. *De Ascens. Christi.* Nous avons une garantie de cette vérité dans ces paroles que le Fils de Dieu mandait à ses apôtres : « Voilà que je monte vers votre Père et mon Père, vers votre Dieu et mon Dieu. » *Joan.* XX, 17. Paroles qui

nous assurent la possession de ce trésor, puisque Dieu nous y est à la fois donné comme notre Père et comme notre Dieu. Saint Cyprien remarquait à ce propos que nous appartenons à Dieu, en tant qu'il est notre Dieu ; mais qu'il nous appartient lui-même en tant qu'il est notre Père. « O homme, concluait ce docteur, puisque Dieu t'appartient, que veux-tu davantage ? Si tu suffis à Dieu, que Dieu aussi te suffise. Il n'a pas besoin, lui, de tes biens ; nul ne saurait lui donner ni lui ravir quoi que ce soit ; s'il demande que tu te donnes à lui, c'est par bonté et non par nécessité. » *De Cypr. ubi supra*. Quelle fortune comparera-t-on à cette fortune. « On déclare bienheureux, disait le Prophète-Roi, le peuple qui possède les biens de la terre. Heureux plutôt, ajoutait-il, le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. » *Psal. cxlii, 15*. Or, si vous êtes déjà riche d'avoir le Seigneur pour votre Dieu, que sera-ce de l'avoir pour Père, d'avoir le Christ pour frère, et de partager avec lui l'héritage du ciel ? Cela étant, que nous reste-t-il à faire, sinon à mépriser tous les biens de ce monde, et, contents de la possession de ce trésor, à justifier cette parole de saint Grégoire : « Rien n'est ici-bas capable de nous charmer, dès que nous avons un Père dans les cieux. » *Moral. xviii, 6*.

Il y a plus encore : Le Fils de Dieu, notre frère, veut bien nous faciliter cet échange, non-seulement en nous offrant sa gloire, mais aussi en nous fortifiant par sa grâce. Il est écrit de lui qu'en montant aux cieux il a emporté avec lui notre captivité, et qu'il a comblé les hommes de ses dons. *Psalm. lxxvii, 19* ; *Ephes. iv, 8*. Ce mot, captivité, désigne ici les hommes qui étaient les captifs volontaires de leurs appétits, du monde, du démon, dont ils suivaient les commandements. En les affranchissant de ce joug, le Sauveur ne les a pas rendus à une complète liberté ; il a substitué à ce joug un joug meilleur. De captifs du démon il les a faits captifs du Seigneur, et il leur a accordé des grâces assez abondantes pour leur permettre d'embrasser les choses du ciel avec autant d'ardeur qu'ils embrassaient auparavant les choses de la terre, et d'assujettir leurs cœurs aussi étroitement à la loi du Christ qu'ils les avaient assujettis à l'amour du monde. Ce changement, il l'a opéré moyennant les dons qu'il nous a envoyés du haut du ciel,

et en particulier moyennant la charité que nous a communiquée l'Esprit-Saint, laquelle accomplit dans les cœurs où elle habite parfaitement, une transformation et un changement si complets qu'elle les attache plus aux choses de Dieu qu'ils n'étaient attachés aux choses du monde. Nous le voyons clairement par l'exemple de saint Paul et de plusieurs autres saints : aucun mondain n'a été aussi passionné et n'a souffert autant pour les biens de la terre qu'ils l'ont été pour les biens du ciel. Or, nous sommes redevables de ces bienfaits à ce Sauveur qui n'a pas voulu monter au ciel sans que nous l'y suivions, et qui enchaînant nos âmes par ses dons, les a emportées avec lui.

IV.

Comment nous devons suivre le Sauveur par nos bonnes œuvres.

Mais il ne faut pas nous borner à suivre le Sauveur par nos désirs, il faut le suivre aussi par nos bonnes œuvres ; il faut que notre vie nous rende dignes de partager sa gloire, qui est le port où tendent nos espérances, le terme de notre voyage, la récompense réservée à nos travaux. Qui de nous aura assez de sagesse pour arriver à ce but de notre pèlerinage ? Qui sera assez heureux pour obtenir cette couronne ? « Qui montera sur la montagne du Seigneur ? » demande le Prophète, et il répond que ce sera l'homme aux mœurs innocentes et au cœur pur, *Psalm. xxiii, 3*. Celui-là donc qui aura vécu purement aux yeux de Dieu, encore plus qu'aux yeux des hommes, celui qui par ses mauvaises actions n'aura pas scandalisé le prochain, et qui par ses mauvaises pensées n'aura pas effensé le Seigneur ; celui-là méritera de monter en ce lieu. Conditions qui s'accordent à merveille avec ce que Jean rapporte dans sa révélation de cette céleste cité où tout est or pur aussi brillant que le cristal, et où rien de souillé ne saurait être admis. *Apoc. xxi*. C'est que les choses contraires se repoussent naturellement et que les choses semblables s'attirent : les premières par horreur de la destruction ; les secondes pour assurer leur conservation. Le même enseignement nous est donné par les anges qui apparurent aux disciples rassemblés sur la colline des Oliviers. Ils étaient revêtus de vêtements blancs pour

signifier l'innocence et la pureté dont doivent être revêtus ceux qui prétendent accompagner le Sauveur dans le ciel. « La malice ne saurait plaire à l'auteur même de la bonté, observait un pieux docteur, ni l'orgueil au maître de l'humilité, ni la discorde à l'ami de la paix, ni l'impureté au Fils de la Vierge, ni la laideur des vices au père des vertus, ni le péché au juste par excellence. Comprendons par là, conclut ce docteur, à quelle pureté doivent aspirer les hommes qui veulent entrer dans le royaume des saints et dans le palais royal du Christ. »

« Supposez, dit-il encore, une ville opulente et splendide, dont les habitants seraient aussi illustres que magnifiques : représentez-vous ensuite un individu entrant dans cette ville, couvert de haillons en désordre, les pieds nus, et le visage à l'avenant ; comme il serait honteux et confus en parcourant cette cité ! Après cela, croirez-vous que la Jérusalem céleste, toute resplendissante de beauté, habitée par les plus nobles et les plus illustres personnages, puisse accueillir dans ses murs une âme abominable, souillée de la fange honteuse de la corruption, traînant avec elle les traces ignobles des vices de la chair et les ignominies de sa luxure effrénée ? N'est-il pas évident qu'on l'éloignera de la présence du monarque de ces lieux, et qu'on lui dira : « Mon ami, comment êtes-vous entré ici, sans robe nuptiale ? » *Matth.* xxii, 12. Et comme il n'aura rien à répondre, on promulguera contre lui cette terrible sentence : « Liez-lui les pieds et les mains ; c'est-à-dire, flétrissez les œuvres et le cours de sa vie, et précipitez-le dans les ténèbres extérieures ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

« Efforçons-nous donc, mes frères, de vivre de telle sorte qu'au jour du jugement le souverain Juge ne trouve en nous aucune souillure et aucune malice. Tant que nous sommes dans ce corps mortel, il nous est facile de nous purifier de ces souillures, de guérir ces plaies, de réparer toutes les pertes de notre vie. Mais si, nous livrant à une fausse sécurité, nous négligeons de racheter nos péchés, il nous faudra comparaître avec elles, en proie à une intolérable douleur, devant tous les saints et devant la majesté du Juge redoutable. Et qu'advviendrait-il de nous, si nous compa-

raissions avec nos souillures devant l'illustre assemblée des élus? Quel jour serait celui-là! Quel spectacle pour le ciel et pour la terre! De quelle frayeur nous serions pénétrés, lorsque nos iniquités paraîtraient à côté des mérites et des bonnes œuvres de nos frères! Quoi de plus insupportable pour les méchants que la révélation de leurs ignominies et de leurs turpitudes d'une part, et de l'autre la manifestation éclatante de la gloire des saints? Combien le vice paraîtra hideux en regard de l'excellence des vertus! Quelle épouvante, quelle misère, quelles angoisses pour l'âme de l'infortuné pécheur lorsque, toute honteuse de ses iniquités passées, elle sera présentée avec le cortège repoussant de ses impuretés à l'assemblée des apôtres et des martyrs, et aux chœurs resplendissants des anges! lorsqu'elle verra déployée à ses yeux le long tissu des faiblesses coupables de sa vie! lorsqu'elle sera condamnée par une voix unanime et par la voix même de sa propre conscience!

« Eh bien, mes frères, ces malheurs auxquels il ne sera pas possible de porter alors remède, nous pouvons les prévenir. Appliquons-nous de toutes nos forces à suivre, par nos désirs et nos bonnes actions, le Sauveur au ciel, où il monta corporellement, et à ne pas séparer les membres de leurs chef. Montons-y avec lui par la charité, par l'amour, par la componction, par la bienveillance et l'amour de la paix. Mettons pour cela nos passions elles-mêmes à profit. Et si vous me demandez de quelle manière nos passions peuvent concourir à cette œuvre, je vous répondrai que ce sera en travaillant chacun de notre côté à les fouler aux pieds, et à les dompter par notre générosité. De la sorte, elles deviendront pour nous autant de degrés qui nous permettront de nous élever vers le ciel. Elles nous élèveront au-dessus de nous-mêmes dès qu'elles seront sous nos pieds. Et voilà comment les vices, quand nous les aurons subjugués, contribueront à nous rapprocher des cieux. » *Euseb. Emiss.* Qu'on me pardonne cette longue citation. Je l'ai insérée à l'article de l'ascension du Sauveur, à cause de la mention que les anges firent du second avènement du Fils de Dieu, avènement qu'on ne pouvait passer complètement sous silence.

C'est ainsi que le Sauveur se sépara de ses apôtres. En les quittant, il ajouta les plus douces paroles qu'on pût désirer. Après leur avoir ordonné d'aller dans le monde entier, d'y répandre la bonne nouvelle, de baptiser les hommes, et de leur apprendre à observer ses commandements, il ajouta : « Sachez que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth. xxviii, 20.* O paroles divines ! ô paroles plus douces que le miel, plus délicieuses que le breuvage le plus délicieux ! Nous y trouverons une consolation dans notre tristesse, un remède dans nos infirmités, une compagnie dans notre exil, un soulagement dans nos besoins, un soutien dans les tentations, un secours assuré dans nos tribulations et nos misères. Quelle que soit notre condition, nous devons compter sur la providence et la protection paternelle de Celui qui a sacrifié sa vie pour nous sauver. Pour nous donner un gage de cette providence particulière, il est resté lui-même au milieu de nous dans le très-saint sacrement de l'autel. Du fond de tous les sanctuaires de la chrétienté, il nous rappelle qu'il est attentif aux prières et aux besoins des siens, et que sa présence sous le voile sensible du sacrement n'est pas plus réelle que cette assistance.

Qu'avons-nous à faire maintenant, sinon à rendre d'infinies actions de grâces à ce bon Sauveur, qui s'est consacré sans réserve à notre salut, et à le louer comme le louent dans le ciel, au rapport de saint Jean, les anges et les élus : « Bénédiction, clarté, sagesse, reconnaissance, honneur, vertu et puissance, soient à jamais à notre Dieu, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » *Apocal. vii, 12.*

CHAPITRE XXIII.

De la descente du Saint-Esprit.

Dans cette descente glorieuse du Saint-Esprit, nous pouvons considérer d'abord l'immense bonté du Seigneur envers les hommes, auxquels il avait déjà donné son Fils unique, et auxquels il envoie encore son Saint-Esprit. Et de même que Jésus-Christ en venant en ce monde a voulu rester avec nous dans le

très-saint sacrement, de même le Saint-Esprit nous a été donné pour demeurer sans interruption dans l'Eglise et dans les cœurs des fidèles, pour nous instruire et nous mener, par un chemin sûr, à la vie éternelle. Par où l'on voit que Dieu le Père en a agi envers le monde comme une mère en agit envers son nourrisson, auquel elle présente successivement ses deux mamelles pour que la nourriture dont il a besoin ne lui fasse pas défaut.

Que ce mystère nous offre un caractère particulier d'excellence, cela paraîtra manifeste à quiconque remarquera qu'il est le but des autres circonstances et des autres mystères de la vie du Sauveur. En effet, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert se rapporte à notre salut, et notre salut résulte de la présence de l'Esprit-Saint en nos âmes. On s'en convaincra également en voyant que l'une des choses que Jésus-Christ annonce le plus souvent dans l'Evangile, c'est la venue de ce divin Esprit. Il serait même exact de dire qu'une grande partie de l'Evangile en est la préparation; et que le Christ a été le prophète de l'Esprit-Saint, comme Isaïe, Jérémie, etc., avaient été les prophètes du Christ. Or, nous pouvons juger de la dignité de ce mystère par la dignité de Celui qui en a été le prophète principal.

Cette dignité se déduit encore de l'excellence du don qui en est l'objet, et des effets qu'il opère dans les âmes. Quoi de plus aimable à contempler que ce divin Esprit habitant dans une âme, et y demeurant pour l'éclairer, l'instruire, la remplir d'amour, l'encourager, la fortifier, la purifier, et l'enrichir de ses dons les plus précieux? N'est-ce pas un spectacle admirable qu'un Dieu si grand, si puissant, si glorieux, s'abaissant jusqu'à fixer son séjour dans le cœur d'une pauvre créature, qui existe aujourd'hui et qui demain ne sera plus, et jusqu'à vouloir accomplir par lui-même la sanctification et la réforme de sa vie?

Mais écoutons le récit que nous fait saint Luc de ce grand événement. *Act. 1.* Lorsque le Sauveur quitta ses disciples pour monter au ciel, au moment de s'élever de la terre, il leur recommanda de se retirer à Jérusalem, jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la force d'en haut. En conséquence; ils se retirèrent tous dans le Cénacle, au nombre de cent vingt environ. « Et ils persévè-

raient dans la prière, avec Marie, mère de Jésus, et les autres saintes femmes qui avaient suivi le Seigneur. » Ils se souvenaient de ces paroles du divin Maître : « Si vous autres, tout méchants que vous êtes, donnez à vos enfants des choses bonnes qu'ils vous demandent : à plus forte raison le Père céleste donnera-t-il son Esprit bon à ceux qui le demanderont. » *Luc. xi, 13.* Nous aussi, il nous faut recourir au même moyen pour nous mettre en rapport avec le Père céleste et lui demander son esprit. Mais, pour monter jusqu'à Dieu, notre demande doit être accompagnée de gémissements et de désirs partis du plus profond de notre cœur ; car il est écrit que Dieu exauce le désir des pauvres. *Psal. ix, 17.* Telle était la prière des disciples du Sauveur, lorsqu'ils attendaient la venue de l'Esprit qui devait les transformer. Se voyant orphelins, privés de leur Maître, environnés de nombreux ennemis ; comprenant d'ailleurs que le remède à leurs maux consistait dans la venue de ce second Maître qu'ils espéraient, comme ils ignoraient l'heure de sa venue, ils soupiraient nuit et jour après ce moment, et ils disaient au Seigneur : « Jusques à quand, Seigneur, différerez-vous ce témoignage de votre miséricorde ? Quand nous enverrez-vous donc le maître et le consolateur que nous avons promis votre Fils ? Considérez, Seigneur, notre délaissement, notre abandon, notre condition d'orphelins et les périls qui nous menacent. Considérez que nous n'avons d'autre espérance sous le ciel qu'en cette promesse de votre Fils. Nous avons persévéré avec lui dans ses tribulations et dans ses épreuves. Pour lui, nous avons quitté barques, filets et tout ce que nous possédions en ce monde ; pour lui, nous sommes poursuivis et décriés parmi nos semblables ; pour lui, nous sommes réduits à fuir les rues et les places publiques, et nous sommes ici réunis, parce que nous n'osons pas paraître au milieu des hommes. Or, il n'est pas juste qu'un abandon complet soit le partage de ceux qui sont éprouvés pour votre amour. Puisque c'est là une des premières marques d'honneur que vous donnez à notre Maître, en retour de son obéissance, montrez, Seigneur, par la grandeur de ce nouveau bienfait, combien cette parfaite obéissance vous a été agréable. »

Ces paroles, et d'autres semblables, ils les répétaient sans cesse ;

et ils reproduisaient de même leur demande. Avec les disciples se trouvaient les saintes femmes, qui suivaient l'Agneau partout où il allait, et qui soutenaient de leurs aumônes Celui qui nourrit toutes les créatures. Là surtout était la très-sainte Vierge : elle présidait et elle gouvernait ce pieux collège en l'absence de son Fils ; elle guidait ce troupeau dans l'intérieur du désert, c'est-à-dire, dans le secret du recueillement et la persévérance de la prière ; elle savait combien cette condition avait d'importance pour préparer à la réception du Saint-Esprit. Qu'il eût été heureux, celui qui eût mérité de se trouver en cette sainte compagnie, d'entendre ces gémissements, de voir ces larmes, de prendre part à ces prières, de contempler la face de l'auguste Reine des anges et les larmes qui coulaient de ses yeux, de voir comment elle disposait le cœur des apôtres à la venue de l'Esprit céleste ! Comme elle était son épouse, la dépositaire de ses secrets, le témoin de ses merveilles, elle connaissait la manière de préparer les âmes qui devaient le recevoir ; et elle n'ignoroit pas que l'un des principaux moyens consiste à persévérer le jour et la nuit dans la prière. L'on voit des joueurs de profession rester au jeu depuis le soir jusqu'au matin, sans fermer l'œil et sans un moment de repos, soutenus en cela par l'espérance de regagner ce qu'ils ont perdu ou de faire quelque profit nouveau. Est-ce que les hommes n'en devraient pas faire autant pour recevoir le Saint-Esprit ? Sans doute, si nous consacrons une partie de la nuit à lutter et à combattre contre le Seigneur dans la prière, à l'exemple du patriarche Jacob, que nous en sortirions bénis comme il le fut lui-même. *Genes. xxxii.*

Or, le dixième jour après l'ascension du Sauveur, tandis que les apôtres étaient occupés à prier, un vent violent s'éleva, et le Saint-Esprit vint sous la forme de langues de feu, se reposer sur la tête des disciples. *Act. ii.* Remplis alors de lumière, d'amour, de suavité, et d'une connaissance admirable de Dieu, ils ne purent s'empêcher de paraître en public, et de célébrer à haute voix en toutes les langues les merveilles qui s'étaient accomplies. Nous avons observé ailleurs que les personnes adonnées à la considération des mystères et de la vie du Sauveur, ne doivent pas se

contenter de considérer l'image des choses que l'histoire leur présente ; mais qu'elles doivent encore s'efforcer de pénétrer ces mystères des yeux de leur âme , au point de comprendre les dispositions et les sentiments des personnages en question , et chercher à deviner au moyen du corps ce qui se passe au fond de l'âme. Voilà ce qu'il nous faut faire dans le présent mystère. Nous avons sous les yeux des hommes si faibles et si pusillanimes que le plus courageux d'entre eux renia son Maître par crainte d'une servante , tandis que les autres, se tenant à l'écart n'osaient sortir de leur retraite ni paraître aux regards des hommes. Aujourd'hui nous voyons le Saint-Esprit descendre sur eux avec une telle abondance de grâces et de faveurs que personne , à l'exception de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, n'a été favorisé comme eux.

Quels durent être, en conséquence, l'amour, la lumière, le bonheur, le zèle de la gloire de Dieu et le courage dont leurs âmes furent remplies ? Elle fut vraisemblablement bien remarquable la connaissance qu'ils acquirent de la bonté et de la beauté infinie du Seigneur, puisqu'ils éclatèrent aussitôt en transports et qu'ils publièrent la grandeur de ses merveilles. Que leur fut-il révélé lorsque le soleil éternel inonda leur intelligence d'éblouissantes clartés ? Quels furent leurs discours, leurs sentiments ? Qu'éprouvèrent-ils, que firent-ils, en se voyant embrasés d'une chaleur divine et transformés en Dieu ? Il est à croire que, s'ils avaient en ce moment gardé le silence, ils n'auraient plus été maîtres d'eux-mêmes, et ils auraient éclaté comme ces vases où ferment le vin nouveau. Les lumières qu'ils eurent sur la bonté, la charité, la beauté de leur Dieu furent si vives, ils furent saisis d'un amour si ardent, qu'ils auraient volontiers sacrifié mille vies pour son honneur, eux qui naguère avaient au moindre prétexte abandonné leur Maître et l'avaient laissé entre les mains de ses ennemis. En même temps ils se prirent d'un tel désir de la gloire de Dieu et de voir la connaissance de sa bonté et de son amour immenses répandue parmi les hommes, qu'ils se seraient soumis de grand cœur à l'anathème du Christ, pour le salut de leurs frères, comme plus tard eut voulu le faire le grand Apôtre. *Rom. ix.* Livrés à ce désir ardent, ils se consumaient, ils se mou-

raient, en quelque sorte, à la pensée de la gloire de Dieu et du salut des hommes. Leur désir ne fut pas stérile : la flamme qui les dévorait se communiqua d'abord à trois mille personnes, puis à cinq mille. Elle alla tous les jours gagnant du terrain jusqu'à ce qu'elle fût arrivée aux extrémités de la terre : en sorte que Dieu qui était auparavant connu, servi et mal servi des Juifs seulement, fut connu et adoré dans le monde entier. Ainsi, après avoir été embrasés eux-mêmes, les apôtres embrasèrent leurs frères ; après avoir été enflammés, ils les enflammèrent ; après avoir été sanctifiés par l'Esprit du ciel, ils sanctifièrent à leur tour l'univers.

CHAPITRE XXIV.

De l'assomption de la sainte Vierge.

Entre toutes les fêtes que l'Eglise notre mère célèbre en l'honneur de la sainte Vierge, la fête de sa glorieuse Assomption peut à bon droit être considérée comme la principale. Dans les mystères que les autres fêtes honorent, quoiqu'ils aient tous été très-glorieux pour elle, on retrouve cependant quelque chose de la terre, cette véritable exilée de larmes ; on y retrouve, dis-je, toujours un certain mélange d'amertume et de douleur. Dans la conception de son Fils, elle avait à redouter les soupçons de son époux, qui n'était pas instruit de ce mystère. La naissance de Jésus ne fut point exempte de larmes : à celles de l'enfant se joignirent les larmes de sa mère, qu'affligeait la pauvreté du réduit abandonné qui lui servait d'abri. Dans la circoncision Marie souffrait des souffrances que cette opération causait à son Fils. Quand les rois vinrent l'adorer, Hérode songeait à chercher le nouveau-né pour le mettre à mort. Au jour de la purification, jour d'ailleurs très-glorieux pour la Vierge-Mère, la prophétie du vieillard Siméon relativement aux persécutions et aux tourments réservés à Jésus-Christ, empoisonna irrévocablement tous ses sentiments et toutes ses joies. Mais la fête de l'Assomption n'est pas une fête de la terre, c'est une fête du ciel ; et voilà pourquoi elle n'admet ni l'ombre ni le souvenir d'aucune douleur. Au contraire, les larmes y sont changées en joie, les douleurs en félicité, les ignominies en

gloire, les outrages en honneurs, la tourmente des épreuves passées en un calme parfait. Ici celle qui au pied de la croix était la plus affligée des créatures, est élevée au-dessus des chœurs des anges.

L'Eglise nous montre la gloire de cette fête dans l'Evangile qu'elle a choisi pour l'office. *Luc. x.* Il y est question des deux sœurs, Marthe et Marie-Madeleine : bien que la lettre n'ait point de rapport avec le mystère qui nous occupe, le sens spirituel lui convient pourtant à merveille. Selon le récit évangélique, le Sauveur vint dans un bourg où une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Cette femme avait une sœur nommée Marie, qui, assise aux pieds du Sauveur, écoutait ses paroles avec une profonde attention. Ainsi, tandis que l'une des deux sœurs s'occupait de pourvoir par ses soins aux nécessités corporelles du Christ, l'autre réjouissait son esprit par sa piété. Tous ces détails conviennent parfaitement à Notre-Dame, et ils indiquent la haute récompense accordée à ses mérites. Elle est le bourg où vint Jésus-Christ : elle est la maison où on lui donna l'hospitalité : elle est à la fois Marthe toute empressée à le servir, et Marie qui, écoutant silencieusement sa doctrine, a choisi la meilleure part et n'en sera pas dépouillée. Développons ces diverses applications.

D'abord Marie est une place inexpugnable, et cela à cause de sa force et de sa foi. Aussi le livre des Cantiques la compare-t-il à la tour de David que défendent ses bastions, mille boucliers et de vaillants soldats armés de toutes pièces. *Cantic. iv, 4.* Cette tour c'est l'âme de la sainte Vierge que défendent les dons et les vertus du Saint-Esprit. Elle est ainsi fortifiée d'une manière si redoutable que les forces réunies du monde, de la chair et du démon n'ont jamais pu s'emparer d'un seul de ses crénaux, je veux dire, l'entraîner à un seul péché véniel. Elle était femme et faite de chair, elle vivait au milieu du monde, elle conversait avec les gens du siècle, elle avait à pourvoir aux nécessités de la nature, elle marchait à travers les pièges et les dangers de la terre ; mais l'Esprit saint veillait sur elle avec tant de précautions que, durant une vie de soixante ans, ni dans le boire, ni dans le manger, ni dans le sommeil, ni dans ses paroles, ni dans ses pensées, elle ne

s'écarte pas un seul instant de la règle la plus rigide que marquent la loi de Dieu et celle de la raison. C'est un privilège qui lui fut accordé, en sa qualité de Mère de Dieu, et que les apôtres eux-mêmes n'ont pas obtenu. Tous s'écrient d'une commune voix : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous sommes des menteurs et nous ne disons pas la vérité. » 1 *Joan.* 1. C'est pour cela que le Sauveur leur recommandait de s'exprimer ainsi dans leurs prières : « Pardonnez-nous, Seigneur, nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » *Matth.* vi, 12.

La sainte Vierge est de plus, la maison où le Sauveur reçut l'hospitalité et prit quelque repos. A la vérité tous les justes sont des temples et des sanctuaires où Dieu réside ; mais cette Souveraine mérite un pareil titre dans un sens plus élevé, parce que Dieu a résidé en elle d'une façon toute particulière. Outre qu'il a habité dans son âme en la remplissant d'une plus grande abondance de grâces, il a résidé aussi dans son corps où il a pris une chair mortelle. Aussi est-ce en toute justice qu'on l'appelle temple de Dieu, arche du Testament, siège de la Sagesse, trône du véritable Salomon, paradis terrestre du second Adam. Elle est l'humble abri que l'hôtesse d'Elisée préparait à ce prophète : abri composé d'une petite chambre, d'un lit, d'une table, d'un escabeau et d'une lampe à l'usage de l'homme de Dieu. *IV Reg.* iv. C'est, effectivement, d'ornements semblables que l'Esprit de sainteté para l'âme de la Vierge pour recevoir le véritable Elisée, à sa venue en ce monde. La petite chambre était l'humilité ; le lit, le calme de l'oraison ; la table, le fruit de ses bonnes œuvres ; l'escabeau, la persévérance ; la lampe, le bon exemple et la bonne vie. Tels furent les ornements de la maison où fut accueilli le Sauveur. Tels sont aussi les ornements que doit se procurer celui qui désire recevoir le Seigneur en son âme.

Ce qui convient tout aussi bien à la Mère du Fils de Dieu, c'est le nom de Marthe et le trait qui la caractérise. Si le nom de Marthe convient à la femme qui donna quelquefois l'hospitalité au divin Maître dans sa maison, et qui eut le bonheur de l'y servir ; ne convient-il pas davantage à celle qui le porta dans ses entrailles,

qui à sa naissance l'enveloppa de langes, qui le coucha dans une crèche, qui le tint entre ses bras, qui l'allaita sur son sein, qui partagea sa fuite en Egypte, qui travaillait le jour et la nuit pour suffire à ses besoins, qui le suivit partout pendant sa vie, qui l'accompagna à la mort, qui était debout au pied de la croix, qui le reçut ensuite dans ses bras et le suivit jusque dans sa sépulture? Si le nom de Marthe convient à la femme qui recueille le voyageur et qui couvre celui qui est nu, ne convient-il pas à merveille à celle qui fournit si souvent aux besoins de ce nouveau voyageur et qui le revêtit de notre humanité. Salomon dit de la femme forte qu'elle prit du lin, qu'elle en fit un tissu, qu'elle le vendit, et qu'elle donna un baudrier au chananéen. *Prov. xxxi*. Quel est ce tissu, quel est ce baudrier, sinon l'humanité sacrée dont cette femme bénie ceignit et entoura celui qui remplit le ciel et la terre. Ce vêtement, elle le vendit au jour de l'incarnation, et aujourd'hui, fête de son assomption, elle en reçoit le prix, et ce prix est l'empire du monde.

Mais le nom de Marie ne convient pas moins à la sainte Vierge que le nom de Marthe. Si ce nom convient à la femme assise aux pieds du Christ et attentive à sa doctrine; ne conviendra-t-il pas merveilleusement à celle qui goûta si souvent ses enseignements? Que de fois, ô Vierge auguste, assise à ces pieds vous avez entendu de cette bouche céleste les paroles de la vie éternelle! Quelle joie pour un tel Maître d'instruire un tel disciple! C'est avec une douce satisfaction que le laboureur répand sa semence dans une bonne terre, et que le pêcheur tend ses filets dans une eau poissonneuse. C'était avec une satisfaction semblable que le divin Maître s'entretenait avec sa tendre Mère. Combien de fois elle perdit soudain à table tout désir de manger en considérant, avec une sorte de stupeur, manger à sa pauvre table celui qui est l'aliment des anges dans la gloire! Combien de fois, couchée à côté de son enfant, elle passait les heures du sommeil à regarder dormir celui qui d'un œil infatigable gouvernait l'univers! Si l'office de Marie consiste encore dans la contemplation du Seigneur, est-ce que cette Vierge admirable interrompit un seul instant cette contemplation, quelque occupée qu'elle pût être?

Si Marie-Madeleine montra tant de piété quand elle se mit à laver de ses larmes les pieds du Sauveur et à les essuyer avec ses cheveux ; que devait-il se passer dans le cœur de la sainte Vierge lorsqu'elle habillait et déshabillait son enfant, lorsqu'elle le berçait dans ses bras, qu'elle lui prodiguait ses caresses, qu'elle le réchauffait et le serrait sur son sein virginal, qu'elle présentait à sa petite bouche la nourriture après l'avoir elle-même goûtée ! Comme elle était heureuse de lui rendre ces services ! Avec quel respect elle se tenait à côté du divin enfant, son visage contre ce visage que les anges désirent contempler ! Pouvons-nous bien comprendre quelle était la pureté et la sainteté de celle que Dieu avait choisie de toute éternité pour remplir ce grand ministère ?

Mais il est temps de parler de la récompense qui couronna de tels services, à savoir, des privilèges qui lui sont accordés en ce jour. Le premier consista, s'il faut en croire saint Denys, dans la présence des apôtres à son lit de mort : ce fut pour elle un sujet de grande consolation ; ce fut pour eux un sujet de grande tristesse, puisqu'ils allaient être laissés dans une solitude complète, et privés en même temps de la mère et du père. Un second privilège fut d'être transportée au ciel en corps et en âme ; car sa chair très-pure, de même que la chair de son Fils béni, ne connut pas de corruption. Saint Augustin nous l'assure par les paroles suivantes : « Que cette chair très-pure à laquelle le Fils de Dieu emprunta sa propre chair ait été donnée en pâture aux vers, c'est une chose que je ne pourrais croire et que je n'oserais dire. » *Serm. de Assump. B. Virg.* Un autre privilège fut l'accueil solennel qu'on lui ménagea dans le ciel, au sortir de ce monde. Heureux ceux qui ont assisté à ce glorieux triomphe, et qui ont joui du spectacle de cette solennité ! Nous lisons dans la vie de quelques saints qu'ils furent accompagnés de cantiques et de voix célestes par les anges jusqu'au lieu de leur sépulture. On le rapporte de saint Martin ; et l'Évangile dit que le pauvre Lazare fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. *Luc. xvi, 22.* Si de semblables honneurs ont été accordés aux justes, quels honneurs réservera-t-on à la Mère du Saint des saints, de celle qui a servi aux saints de médiatrice et qui leur a présenté de ses mains le

fruit de vie? Que durent faire tous ces justes au jour de son triomphe; en ce jour où ils trouvaient l'occasion de témoigner leur gratitude au Fils et à la Mère? Avec quelle allégresse ils allèrent au devant d'elle dans les airs! Que dire ensuite de cette réception! Quels accents, quelles louanges, quelle harmonie, quelles mélodies en ce moment se firent entendre! Les voix des hommes se mêlaient à celles des anges, et l'on était saisi d'étonnement en voyant une créature de vile condition, une femme née et engendrée dans ce monde, élevée au-dessus de toutes les créatures, des chœurs angéliques eux-mêmes, et placée sur un trône à côté du Seigneur. Emmerveillés de cette gloire inouïe, les bienheureux se mirent à s'écrier: « Quelle est celle qui monte du côté du désert, environnée de délices et appuyée sur son bien-aimé? » *Cantic.* viii, 5. D'autres considérant le parfum qu'exhalaient ses vertus disaient: « Quelle est celle qui monte pareille à la vapeur subtile de la myrrhe, de l'encens et d'autres plantes aromatiques? » D'autres considérant l'éclat de sa beauté et de sa splendeur disaient: « Quelle est celle qui s'élève dans les airs telle que la lumière lorsque le matin elle commence à briller? elle est belle comme la lune, sans égale comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille. »

Comment dépeindre la joie qu'éprouvaient les anges, quand ils pensaient que les vides de leurs rangs avaient été comblés grâce à cette souveraine! Que dire de la joie des prophètes, quand ils virent en leur présence celle qu'ils avaient vue bien des années auparavant en esprit? Et quels furent les sentiments des saints patriarches à l'aspect de cette reine, leur descendante, dont la splendeur illuminait leurs âmes, dont l'espérance avait soutenu leur vie, dont le souvenir les avait consolés dans leur exil? Telle fut la réception de cette Vierge très-sainte; et c'est ainsi qu'elle fut portée au trône que Dieu lui avait préparé dès l'éternité.

Si cette fête est la fête de Marie, elle est aussi la nôtre, par cela seul que Marie est notre mère, notre avocate et notre médiatrice. De même que le Fils en montrant ses plaies à son Père plaide en notre faveur; de même cette reine en montrant à son Fils le sein qui l'a engendré, intercède pour nous. De même que le Fils est

notre médiateur auprès du Père; de même Marie est notre médiatrice auprès de son Fils, à la droite duquel elle réside au milieu d'inconcevables délices, et sans jamais cesser de prier pour les pécheurs.

CHAPITRE XXV.

Du couronnement de la sainte Vierge.

A l'assomption glorieuse de Marie dans le ciel succède son couronnement. Ce mystère concerne la gloire dont elle fut comblée en récompense de ses épreuves et de ses mérites, et il est le dernier des mystères du rosaire. En contemplant ce mystère les serviteurs de la sainte Vierge prennent part à sa joie, et s'estiment heureux de son bonheur. Un autre fruit qu'ils en retirent, c'est, en considérant la gloire incomparable que Notre-Seigneur prépare à ceux qui le servent et qui l'aiment, de s'animer à travailler en vue de cette récompense.

Nous ne connaissons l'étendue de cette gloire que lorsque Dieu dans sa miséricorde nous délivrera de cette captivité et nous admettra en son royaume. Essayons cependant, à l'aide de quelques conjectures, de nous en faire une idée. La gloire décernée à Marie étant en harmonie avec ses mérites, avec la profondeur de son humilité, l'élévation de sa dignité, et la grandeur de ses souffrances, mettons en lumière chacun de ces points.

Premièrement les mérites que la bienheureuse Vierge acquit par les soins qu'elle prodigua au Fils de Dieu depuis sa naissance jusqu'à sa mort et à sa sépulture, surpassèrent les mérites de toute autre créature; en sorte qu'à ce titre, elle avait droit à la plus haute récompense. Son humilité ayant été également supérieure à toute autre humilité, la gloire qui lui est réservée devait surpasser toute autre gloire. Si Lucifer à cause de son orgueil extrême fut précipité au plus profond des enfers, il était juste que la plus humble des humbles fût placée sur le trône le plus élevé. Si l'honneur de la mère honore aussi le fils, quelle couronne un Fils comme Jésus-Christ devait-il préparer à une telle Mère? L'Apôtre nous enseigne que nous serons rémunérés chacun selon

nos mérites, II *Corinth.* v; comment alors sera rémunérée celle qui toute sa vie eut présente à ses regards la croix, les souffrances et la mort de son Fils? Quelle épreuve pour elle de rester tant d'années sur cette terre d'exil, privée de son Fils bien-aimé? Si l'absence de son enfant causait à la mère du jeune Tobie une douleur aussi amère, *Tob.* v; quelle douleur devait causer à Marie la longue absence d'un fils qu'elle aimait tant? Il comprenait cette douleur celui qui s'écriait : « Je voudrais briser mes liens et aller rejoindre le Christ. » *Philipp.* 1, 23. On dit généralement de tous les saints qu'ils appellent la mort de leurs désirs, et qu'ils supportent la vie avec patience. Quels étaient, dans ce cas, les sentiments de la plus sainte des créatures, de celle qui désirait le plus ardemment se réunir au Sauveur? Tous les saints se sont appliqués ces paroles du Psalmiste : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. » *Psalm.* xli, 2. Mais Dieu seul connaît ce que souffrait Marie pendant son pèlerinage, Dieu seul connaît ce qu'elle sentait lorsqu'elle prononçait ces mots de la prière dominicale : « Que votre règne nous arrive, Seigneur. » *Matth.* vi, 10. Dieu seul connaît la résignation avec laquelle elle ajoutait : « Que votre volonté se fasse, ô mon Dieu, sur la terre comme dans le ciel. » *Ibid.*

Et pourquoi la sagesse divine a-t-elle voulu que cette innocente Vierge fût soumise à de si rudes épreuves et endurât un si long martyre? Dans notre intérêt; car tel est le but des souffrances de la Mère aussi bien que des souffrances du Fils. Le Seigneur a voulu donner aux femmes dans Marie une consolation et un modèle. Vierge, elle sert de modèle aux vierges; épouse, elle est le modèle des épouses; veuve et délaissée, elle est le modèle des veuves et des délaissées. Toutes peuvent ainsi se consoler en pensant à ce qu'elle a été, et l'invoquer avec confiance; assurées que si son divin Fils est porté à venir en aide aux cœurs affligés en considération des afflictions auxquelles il a été lui-même en proie, Marie ne sera pas moins sensible aux douleurs de ses compagnes, parce qu'elle les a déjà expérimentées.

Si maintenant, appuyés sur ce principe que Dieu nous récompensera en proportion de nos travaux, de nos services, de nos

mérites, nous nous demandons qu'elle a été la récompense accordée à sa Mère, nous n'avons qu'à répondre avec saint Bernard que de même qu'en venant au monde le Christ y reçut l'hospitalité dans le sein virginal de Marie, qui était le lieu le plus digne de lui; de même, lorsque Marie monta de la terre au ciel, elle fut placée au lieu le plus honorable, à la droite même de son Fils; et elle put dire avec l'épouse des Cantiques : « Je me suis assise à l'ombre de celui après lequel j'avais soupiré, et le fruit qu'il m'a présenté est doux à mon palais. » *Cantic. II, 3; D. Bernard. serm. I in Assumption. B. V. Mariæ.*

Mais quelle fut l'allégresse de son cœur maternel, lorsqu'elle vit devant ses yeux ce Fils qu'elle aimait tant et auquel elle avait tant désiré d'être réunie; lorsqu'elle put l'adorer, le serrer dans ses bras, le combler de caresses, et qu'elle entendit sortir de sa bouche ces douces paroles : « Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, et venez. L'hiver est passé; les pluies se sont retirées et ont disparu; les fleurs se sont montrées sur nos rivages. » *Cant. II, 10-12.* Quel langage serait capable de décrire l'étendue de ce bonheur? Lorsque le patriarche Jacob retrouva plein de vie Joseph son fils chéri, dont il avait pleuré la mort, et qu'il le vit à la tête du gouvernement de l'Egypte, il laissa échapper ce cri de joie : « Maintenant, ô mon fils, je mourrai content, car j'ai revu ta face et je te laisse vivant. » *Genes. XLVI, 30.* Jugeons par ce trait des sentiments de la bienheureuse Vierge lorsque, au bout de douze années, pendant lesquelles elle n'avait cessé ni le jour ni la nuit de soupirer après son enfant, elle le vit plein de gloire et Seigneur de l'univers ! Oh ! qu'en ce moment vous fûtes éloignée de vous plaindre de vos larmes, de vos douleurs, de vos peines et de vos épreuves passées ! Heureuses larmes qui vous avaient mérité ces consolations ! Heureuses épreuves qui vous avaient attiré cette récompense !

Et le bonheur du Fils à la vue de sa douce Mère rendue à la félicité et au repos, qui le comprendra ? Autant l'amour du Fils, l'emportait sur l'amour de la Mère ; autant la gloire qui revient au Seigneur des bienfaits qu'il dispense, l'emporte sur la gloire

que procurent aux créatures les bienfaits reçus ; autant la joie du Fils l'emporte sur celle de la Mère.

Mais quelle a été la place offerte à Marie ? Quel est parmi les chœurs célestes celui qui le recevra dans ses rangs ? Tous avaient, ce semble, un certain droit à revendiquer sa présence. Les hommes disaient qu'elle leur appartenait, puisqu'elle était sortie de la race humaine. Les anges prétendaient le contraire, parce que si elle était douée d'une nature humaine, sa vie avait été une vie plus qu'angélique. Les vierges la voulaient parmi elles, à cause de son titre de reine et de modèle des vierges, et pour avoir la première mis la virginité en honneur. Suivant les martyrs, elle avait conquis ce titre et avec surabondance aux pieds de la croix. D'autre part, les apôtres déclarent qu'elle a été leur maîtresse et leur souveraine et qu'elle représentait à leurs yeux Jésus-Christ, après qu'il fut monté aux cieux. Mais à toutes ces instances il est répondu que la dignité exceptionnelle de Mère de Dieu ne souffre pas que Marie fasse partie d'un chœur céleste quel qu'il soit : elle doit occuper une place à part ; il faut que sa gloire, de même que sa vie, se distingue de toute autre gloire. C'est pourquoi, elle est mise à la droite de son Fils bien-aimé. La mère de Salomon étant venu voir ce prince, il se leva pour la recevoir, et ordonna de mettre à côté de lui un trône destiné à sa mère. *III Reg. II*. Assurément, le Fils de Dieu qui nous recommande d'honorer nos parents, dut aussi faire asseoir à côté de lui sa Mère chérie. C'était justice d'ailleurs qu'ayant partagé ses douleurs aux pieds de la croix, elle partageât sa félicité à ses côtés dans le ciel ; et que l'ayant suivi dans ses épreuves sur la terre, elle fût admise à jouir de la grandeur de sa gloire.

Saint Bernard applique à la sainte Vierge ce que l'auteur de l'Apocalypse rapporte de la femme qui apparut dans le ciel : elle était revêtue du soleil, elle avait la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. *Apoc. XII, 1. — D. Bernard. serm. de B. Virg.* Le saint docteur avait raison de dire que Marie était revêtue du soleil, car de toutes parts elle était revêtue et couronnée d'une lumière inaccessible ; il n'y avait rien en elle que l'amour n'embrasât et ne consumât. O notre Souveraine, dans quelle familiarité et dans quelle intimité de rapports vous

êtes avec Dieu ! Comme vous avez trouvé grâce devant lui ! Il est en vous, et vous êtes en lui : il s'est revêtu de vous, et vous êtes revêtue de lui. Il s'est revêtu de vous en recevant de vous la substance de notre chair ; vous êtes revêtu de lui en étant couverte de la gloire de sa majesté ! Quant à l'image de la lune qui est sous ses pieds, elle marque la souveraineté de la sainte Vierge sur tout ce qui est susceptible de changement. Dieu seul qui est immuable est au-dessus d'elle ; mais ce qui n'est pas Dieu subit sa domination. Il y a plus encore : sa tête est ornée d'une couronne de douze étoiles. Comment ne serait-elle pas couronnée d'étoiles celle qui a le soleil pour vêtement, et dont la splendeur efface la splendeur des étoiles elles-mêmes ?

Souvenons-nous néanmoins que la miséricorde de la Mère de Dieu n'est pas inférieure à sa gloire. Par suite, dans tous nos besoins ayons recours à elle : nous la trouverons toujours disposée à porter remède à nos maux et à nous combler de ses biens. Elle nous a déjà donné à celui qui a ouvert les portes du ciel, vaincu l'enfer, sauvé le monde ; à celui qui est la joie des anges, le salut des hommes, la couronne des saints, la lumière du paradis. En montant au ciel, son Fils a octroyé aux hommes les dons les plus précieux. Il en sera de même de la sainte Vierge : elle en a la puissance en sa qualité de reine du ciel ; elle en a également la volonté, en sa qualité de reine de miséricorde et d'avocate des pécheurs.

CHAPITRE XXVI.

De la dévotion du rosaire. — De son excellence et des mystères que l'on y médite.

I.

De l'excellence de la dévotion du rosaire.

Nous nous sommes entretenus jusques à présent des principaux mystères de la vie de notre Sauveur. Entre autres avantages qu'on pourra retirer de cette doctrine, l'un des principaux consiste dans la connaissance qu'elle procurera des mystères dont s'occupe le Rosaire. C'est pourquoi j'ai cru, en terminant, devoir

expliquer brièvement les raisons de l'universalité d'une pratique si célèbre et en usage dans toute l'Eglise chrétienne, et indiquer les mystères que l'on y médite, afin que les serviteurs de notre souveraine se livrent à cet exercice avec encore plus de soin et de zèle.

Rappelons-nous d'abord que la source de notre bonheur n'est autre que la connaissance de Dieu. Or, nous ne pouvons connaître dès cette vie ce souverain Seigneur en lui-même, mais seulement par ses œuvres. Les plus parfaites de ses œuvres étant celles auxquelles a pris part son humanité sacrée, il s'ensuit que la connaissance de cette humanité est le meilleur moyen d'arriver à la connaissance de la Divinité. Tel est le but de la dévotion du Rosaire, laquelle bien comprise embrasse la méditation des principaux mystères de la vie du Sauveur et de sa très-sainte Mère : on les joint ensemble parce qu'il n'est pas un seul des mystères de Jésus-Christ auquel ne corresponde quelque mystère de la bienheureuse reine des vierges, surtout en ce qui regarde les mystères de l'enfance du divin Rédempteur.

II.

Des mystères dont s'occupe le rosaire, et du moyen de les méditer avec fruit.

Si quelques personnes sont peu exercées à cette dévotion, nous les préviendrons qu'elle réduit au nombre de quinze les mystères principaux de la vie du Sauveur et de sa Mère. Ces quinze mystères sont ensuite répartis en trois séries dont la première embrasse les cinq mystères joyeux, la seconde les cinq mystères douloureux, et la troisième les cinq mystères glorieux.

Les cinq mystères joyeux sont : 1° l'annonciation de l'ange à la sainte Vierge ; 2° la visitation ; 3° la naissance du Fils de Dieu et l'adoration des Mages ; 4° la purification de Marie et la présentation de son Fils dans le temple ; 5° la disparition de l'enfant Jésus qu'elle retrouve ensuite au milieu des docteurs. Les cinq mystères douloureux sont : 1° la prière du jardin des Oliviers ; 2° la flagellation ; 3° le couronnement d'épines ; 4° le portement de la croix ; 5° le crucifiement et la sépulture, ainsi que le délaisse-

ment de la sainte Vierge. Les cinq mystères glorieux sont : 1° la résurrection du Sauveur, son apparition à sa Mère aux disciples et aux saintes femmes ; 2° son ascension dans le ciel , à laquelle , selon une pieuse croyance , assistait la pieuse Vierge : juste compensation à ses douleurs du Calvaire ; 3° la descente du Saint-Esprit dont Marie fut témoin avec les autres disciples ; 4° l'assomption glorieuse de la Mère de Dieu ; 5° son couronnement.

Le fidèle qui veut pratiquer cette dévotion ne doit pas se borner à réciter uniformément les prières dont se compose le Rosaire. Pendant qu'il les récite de bouche , il faut qu'il médite et savoure en son cœur les mystères énoncés , s'arrêtant à chacun en conséquence de la dévotion qui lui sera inspirée. C'est en cela que le présent ouvrage lui deviendra utile. La lecture attentive et pieuse de ce qu'il renferme sur les divers mystères de la vie du Fils de Dieu lui fournira des motifs et des considérations propres à réveiller sa dévotion , pourvu toutefois qu'il demande avec humilité à Notre-Seigneur un sentiment profond de ce qu'il a fait et de ce qu'il a souffert pour nous en ce monde ; car , c'est lui seul qui donne aux âmes humbles et diligentes le sentiment de ses mystères.

En pratiquant cette dévotion consacrée à la gloire du Fils et de la Mère , nous obtiendrons la possession et les bonnes grâces de l'un et de l'autre : ils daigneront nous assister dans les diverses conjonctures et dans les épreuves de cette vie ; et quand viendra l'heure du dernier combat , nous pourrons espérer avec un tel secours de contempler dans le ciel cette Vierge admirable et son adorable Fils , auquel honneur et gloire soient rendus dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

INTRODUCTION

AU

SYMBOLE DE LA FOI,

OU IL EST TRAITÉ DE LA CRÉATION DU MONDE COMME MOYEN D'ARRIVER
A LA CONNAISSANCE DU CRÉATEUR ET DE SES DIVINES PERFECTIONS.

PROLOGUE.

AU LECTEUR CHRÉTIEN.

Que la connaissance de Dieu soit le principe et le fondement de toute notre félicité, de tout notre bien-être, c'est une vérité évidente pour tout le monde. Cette connaissance est la propre et véritable théologie des chrétiens, cette théologie qui est elle-même la reine et la souveraine de toutes les sciences. En effet, si, comme le dit Aristote, la hauteur d'une science se mesure à l'excellence de son objet; quel objet l'emporte sur Dieu en excellence et en élévation? C'est cette science que Dieu lui-même louait et exaltait par la bouche de Jérémie en disant : « Que le sage ne se glorifie pas dans sa sagesse, le fort dans sa force, le riche dans sa richesse; mais que celui qui veut se glorifier, se glorifie de me connaître et de savoir que je suis le Seigneur. » *Jerem. ix, 23-24*. Cette connaissance est donc, comme nous l'avons dit, la science la plus haute, la plus divine, la plus avantageuse, la plus suave, la plus nécessaire de toutes celles que l'entendement humain peut comprendre.

Cette connaissance, les bienheureux la possèdent pleinement dans le ciel, par une vision claire de l'essence divine. Comme une telle vision ne peut avoir lieu dans cette vie, nous aurons recours à la considération des œuvres de Dieu, qui, étant les opérations et

les effets de sa bonté et de sa sagesse, nous donnent une certaine notion de la source d'où elles découlent et de la cause qui les produit. De ces œuvres, les unes appartiennent à l'ordre de la nature, les autres à celui de la grâce. Les premières sont celles de la création, qui servent à l'entretien de nos corps; les secondes ont rapport à la sanctification de nos âmes. Celles-ci sont nombreuses, mais la principale, celle d'où émanent, comme d'une source, toutes les autres, est l'œuvre de notre rédemption. Nous voyons par là que ces deux œuvres capitales de Notre-Seigneur sont deux grands livres où nous pouvons lire et étudier toute notre vie, pour arriver, par ce moyen, à le connaître lui-même, à connaître la grandeur et la beauté de ses perfections, qui se reflètent dans ses ouvrages, comme dans le miroir le plus pur. Ajoutez à cela qu'elles nous fournissent la matière de la plus suave contemplation, de cette contemplation qui est la vraie nourriture et le soutien des âmes.

Ces deux œuvres si remarquables sont les principaux fondements des articles de notre foi. Celle de la création, en effet, est l'objet de la première partie du symbole qui a rapport à la personne du Père et qui est ainsi formulée : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. » Celle de la rédemption est l'objet de la seconde partie, qui regarde la personne du Fils et comprend les articles relatifs à son humanité sacrée. En confessant donc ces deux œuvres capitales, on confesse la plus grande partie des articles de notre foi; et il semble que, comme tous les corps célestes font leur révolution sur les deux pôles du monde (qu'on nomme arctique et antarctique), de même tous les articles de notre foi se fondent sur ces deux œuvres si importantes dont nous venons de parler. Par cette connaissance, le chrétien se trouve suffisamment préparé à l'intelligence de notre sainte foi; ce qui est le but et la fin que nous nous sommes proposé en composant cette

INTRODUCTION.

Le premier fondement de notre foi est celui que pose saint Paul, quand il dit : « Celui qui veut s'élever jusqu'à Dieu doit

croire d'abord qu'il y a un Dieu, et qu'il récompense ceux qui le cherchent. » *Hebr.* xi, 6. Pour ce motif, dans la première partie de ce livre nous traitons de Dieu notre Seigneur, de sa divine providence, de ses grandeurs et de ses perfections, en tant qu'on peut les connaître par les choses qu'il a créées. Dans cette partie, sont exposées les raisons qui ont amené les philosophes à reconnaître qu'il y a un Dieu, qu'ils ont nommé premier moteur, premier principe, vérité première, souverain bien, cause première, de qui dépendent toutes les autres causes, et qui ne dépend elle-même d'aucune autre, parce qu'il n'y a rien qui lui soit supérieur.

Entre toutes ces raisons, une de celles qui sont le plus appropriées à l'intelligence du peuple chrétien, c'est la considération de l'ordre qui règne dans ce monde, c'est-à-dire des mouvements des cieux, d'où procèdent la suite et la diversité des saisons, et qui sont si propices à la production et à la conservation des êtres. En effet, chaque année (qui est une révolution du soleil) nous avons un nouvel enfantement, une nouvelle production de poissons, d'oiseaux, d'animaux de toute espèce, et en même temps une nouvelle moisson pour notre nourriture et pour la leur. Nous trouvons les mêmes preuves dans les instincts que le Créateur a donnés à ces animaux pour se procurer les choses nécessaires à la vie, pour se défendre de leurs ennemis, pour se guérir dans leurs maladies, pour engendrer et nourrir leurs petits. En tout cela éclate singulièrement la divine Providence, qui a pourvu si parfaitement, de tant et de si différentes manières toutes ses créatures, quelque petites qu'elles soient, de tout ce qui est nécessaire à leur conservation. Ainsi les brebis et tous les animaux de ce genre, par un instinct naturel, connaissent les herbes qui leur sont salutaires et celles qui peuvent leur être nuisibles, broutent les unes et s'abstiennent des autres. Ainsi encore, quand les grues, dans leur émigration, s'arrêtent pour passer la nuit, elles posent leur sentinelle; celle-ci veille sur ses compagnes, tenant une pierre dans sa patte, afin que sa chute l'éveille si le sommeil vient à la

gagner; et, quand l'heure de sa veille est finie, elle va réveiller une autre grue, qui la remplace dans cet office. Que dirai-je de l'industrie des fourmis, de l'adresse avec laquelle les araignées tendent leurs filets et leurs toiles, de la république des abeilles, si bien constituée avec le roi qui les gouverne, de l'habileté des vers qui font la soie, le plus beau des ornements qui soit au monde?

I.

En considérant ces merveilleux instincts et d'autres semblables qu'on observe dans les créatures, les philosophes ont fait ce raisonnement par lequel ils prouvent qu'il y a dans ce monde une sagesse qui le gouverne et le dirige : Puisque tous les animaux, disent-ils, font tout ce qui est convenable pour leur conservation et avec autant d'à-propos que s'ils étaient doués de raison, et que nous savons qu'ils ne le sont pas, nous devons confesser qu'il existe une raison universelle, une suprême sagesse qui a formé les animaux avec de telles inclinations qu'ils fassent, sans raison, tout ce qui leur convient avec autant d'habileté que s'ils étaient raisonnables. Car, pour nous arrêter à un exemple, si les hirondelles jouissaient de la raison, feraient-elles leurs nids autrement qu'elles ne le font? Feraient-elles venir leurs petits d'une autre manière? Répartiraient-elles plus également le travail que nécessite leur éclosion? Changeraient-elles de ciel et de pays, suivant les saisons, avec plus de régularité?

Nous avons, pour nous éclairer et nous guider en cette matière, deux grands saints qui ont laissé sur cet objet des écrits pleins de savoir et d'éloquence : ce sont saint Basile et saint Ambroise, qui ont composé des traités spéciaux sur l'œuvre des six jours durant lesquels Notre-Seigneur a créé toutes choses. Ils traitent cette matière, non comme des philosophes qui n'ont d'autre but que de nous donner une connaissance des choses, mais comme des théologiens, en nous montrant la sagesse infinie de l'ouvrier qui les a conçues, la toute-puissance de celui qui, par sa seule parole, a pu

accomplir le plan qu'il avait tracé, la providence et la bonté avec lesquelles il a pourvu si complètement de ce qui leur était nécessaire toutes ses créatures, depuis la plus élevée jusqu'à la plus infime, sans en oublier aucune. Cette connaissance sert à nous inspirer de l'admiration et du respect pour une si grande majesté, de l'amour pour une telle bonté, de la crainte et de la soumission envers tant de puissance et de sagesse, et de la confiance en une si parfaite et si touchante providence; car celui qui ne manque à aucune créature, pour si petite qu'elle soit, ne manquera pas à celle pour laquelle toutes les autres ont été faites. Tel est le fruit, telle est la science que nous recueillons dans le livre des choses créées, dans ce livre où tous les saints ont lu, comme nous le montrerons plus loin.

Mais l'objet principal que notre enseignement a en vue dans cette première partie, c'est de nous faire comprendre, par la contemplation des grandeurs du Créateur, l'obligation où nous sommes d'aimer, de servir et d'honorer un si grand Maître, tant pour ce qu'il est en lui-même, que pour les soins qu'il prend de nous; car, comme les grandeurs de Dieu et ses bienfaits sont infiniment au-dessus des grandeurs et des bienfaits des hommes, de même l'obligation que nous avons de l'aimer et de le servir l'emporte infiniment sur celle qui nous lie à tous nos semblables.

Comme il y a eu dans le monde un grand nombre de cultes, par lesquels les hommes prétendaient honorer Dieu, et que la plupart de ces cultes étaient superstitieux, pleins d'erreurs et de mensonges, nous disons qu'après la loi naturelle et la loi écrite, dont le temps est passé, il n'y a pas d'autre vraie et parfaite religion que la foi et la religion chrétienne. C'est à la démonstration de cette vérité que tend la seconde partie, qui vient immédiatement après. Ainsi, il est prouvé évidemment dans la première partie qu'il doit y avoir dans le monde une vraie religion par laquelle soit honorée la souveraine majesté et la souveraine

grandeur; et, dans la seconde, que la vraie et parfaite religion est la nôtre et qu'il ne saurait y en avoir d'autre que celle-là. E ce dernier point se prouve, non par des raisonnements philosophiques et par la subtilité des arguments, mais en exposant les privilèges singuliers de cette religion, en montrant que tous les caractères qui doivent se rencontrer dans une religion parfaite, se trouvent dans celle-là, et s'y trouvent au plus haut degré de perfection. Nous n'avons donc à chercher pour elle et hors d'elle aucune parure, aucun ornement factice : seule, par sa propre gloire, par sa propre beauté, elle captive les cœurs, elle les invite tous à l'estimer, à l'aimer et à la tenir pour vraie et pour certaine.

II.

L'œuvre de la rédemption étant incomparablement plus grande que celle de la création, étant proclamée par excellence l'œuvre de Dieu, à cause qu'elle est si digne de sa bonté, de cette bonté en qui se trouve un océan de grandeurs et de merveilles, nous l'avons réservée pour la troisième et la quatrième partie de cet écrit; mais nous la traitons d'une manière différente en chacune d'elles. Dans la troisième partie, présupposant la foi, mais procédant avec les lumières de la raison, nous traitons ce mystère en établissant que, bien que Dieu eût pu racheter le monde par un grand nombre d'autres moyens, il n'y en avait néanmoins aucun qui fût plus proportionné et plus approprié, tant à la gloire de sa miséricorde et de sa justice, qu'au remède et à la guérison de nos misères. Sous ce rapport, nous comptons et constatons vingt avantages et bienfaits que le monde a reçus par la vertu de la très-sainte incarnation et passion de Jésus-Christ notre Sauveur, et que nous nommons là les fruits de l'arbre de la sainte croix. A la suite de ce traité, nous avons placé cinq dialogues entre un disciple et son maître, dans lesquels sont proposées toutes les questions que la prudence humaine peut faire touchan

ce divin mystère, avec les réponses qu'elles exigent. Voilà ce que contient la troisième partie.

Dans la quatrième, procédant avec les lumières de la foi et l'autorité des saintes Ecritures, nous prouvons clairement que Jésus-Christ est notre Sauveur et le vrai Messie promis dans la loi ; puis dans onze dialogues entre un docteur et un catéchumène, nous répondons à toutes les difficultés qui arrêtent ceux qui ont refusé de le reconnaître. J'ai voulu traiter cette partie avec plus d'étendue pour l'introduction à la foi de ceux qui, chaque jour, passent de la loi ancienne à la grâce de l'Evangile. Car, comme l'a dit saint Jérôme dans son épitaphe de Népotien, notre Sauveur a spécialement consacré à son service, par le titre triomphal de la croix, qui était écrit en grec, en latin et en hébreu, les trois nations qui parlent ces langues. Cette partie servira aussi à l'instruction de ceux que nous appelons chaque jour à notre sainte foi, parce qu'elle est comme un catéchisme fait à leur usage. Nous savons, en effet, qu'il existe à Rome et à Venise des collèges destinés aux catéchumènes, et l'on voit souvent arriver des côtes barbaresques à Lisbonne des infidèles qui reçoivent cet enseignement avec beaucoup de dévotion et qui donnent des preuves incontestables de leur foi par les vertus qu'ils pratiquent. J'espère en Notre-Seigneur que ce travail sera utile aux hommes de cette catégorie, ainsi qu'aux autres, pourvu qu'ils se montrent dociles et de bonne volonté. Quant à ceux dont le cœur est dur et obstiné, ils ont d'autres livres, que des auteurs graves ont écrits spécialement pour eux sur ce sujet. Je ne doute pas non plus que ceux qui sont déjà affermis dans la foi n'en retirent, à leur tour, une grande consolation, en voyant dans cet écrit combien sont solides et fermes les fondements de notre religion, et qu'ils ne rendent grâces au Père des lumières qui a éclairé leur entendement par la connaissance qu'il leur en a donnée.

A ces quatre parties j'ai voulu ajouter un sommaire abrégé de tout ce qu'elles contiennent ; parce que cet écrit ayant une cer-

taine étendue, il était nécessaire d'en faire une récapitulation rapide, afin que la mémoire retienne mieux ce qui a été largement développé dans les quatre parties susdites.

III.

Cet écrit paraîtra peut-être trop long à quelques-uns. Ce qui m'a engagé à lui donner ce développement, c'est que je ne voulais pas me borner à instruire l'esprit en exposant les articles de notre foi et ses mystères, ce qui fait l'objet principal des catéchismes ; mais je songeais surtout à exciter la volonté à l'amour, à la crainte de Dieu et à l'observation de ses saints commandements ; car telle est la fin de nos connaissances. Elles nous seraient, en effet, peu profitables sans cela, et pourraient même tourner à notre désavantage, puisque Notre-Seigneur a dit que le serviteur qui connaît la volonté de son maître et ne l'accomplit pas, sera sévèrement châtié.

Le fruit principal que le chrétien pourra retirer de cet écrit sera de connaître les articles et les mystères de la religion qu'il professe, et de les connaître de telle manière qu'il en comprenne la dignité, la beauté et l'excellence, et qu'il trouve pour son âme la nourriture la plus suave dans la considération de ces vérités qui sont, sans contredit, plus élevées, plus nobles et plus divines qu'aucune de celles que nous enseignent les sciences humaines. Par ce moyen, son âme sera tellement affermie dans la foi, si elle s'applique à joindre à cette étude la pratique de l'oraison, comme nous le disons plus loin, qu'elle arrivera, en quelque sorte, jusqu'à toucher la vérité des mystères qu'elle croit. D'ailleurs, puisqu'en ces tristes temps, par un juste jugement de Dieu et en punition des péchés du monde, une si grande partie de la chrétienté s'est séparée de la vraie foi catholique, aucune étude n'offre plus d'à-propos que celle qui peut répandre de la lumière sur les mystères de notre religion et confirmer les fidèles, afin que l'exemple de tant d'âmes perdues qui ont renié leur foi ne soit

pas une cause de scandale pour les faibles, mais qu'il devienne plutôt un motif qui les rattache à la pureté du christianisme et les porte à rendre grâces au Seigneur de ce qu'ils ne sont pas au nombre de ces malheureux. En effet, comme les armes sont plus nécessaires en temps de guerre, et les remèdes, à l'époque où règnent de grandes contagions, de même, en un temps où l'ennemi a semé avec tant de profusion l'ivraie des hérésies parmi la bonne semence de la vérité catholique, il convient que nous soyons mieux préparés et armés de la vraie science de la foi.

D'autres encore éprouveront cette paix et cette consolation qui résulte, selon l'apôtre saint Paul, d'une foi éclairée et ferme, s'ils se livrent avec humilité et dévotion à cette étude, qui est si avantageuse à tous les hommes en général, mais plus particulièrement à ceux que tourmentent les tentations, si pénibles à vaincre, contre la foi.

J'ai entremêlé à cet enseignement quelques histoires et vies de saints appropriées aux divers sujets, et choisies parmi les plus suaves que j'ai trouvées et en même temps les plus authentiques. Comme rien n'est plus agréable à lire qu'une histoire, j'ai voulu récréer et attacher le lecteur chrétien par ces doux extraits, pour qu'il trouve plus de charme à la lecture de cet écrit, et qu'il laisse les récits faux et pernicious.

Je prie aussi le lecteur de ne pas se plaindre s'il trouve en certaines parties des matières qui ont été traitées dans une autre ; car j'ai à traiter quatre sujets si nobles, si utiles et si riches, que l'on peut toujours affirmer qu'on a laissé quelque chose à en dire. Ces quatre sujets sont : le mystère de notre rédemption, la conversion du monde, la constance des martyrs, la sainteté et la gloire des anachorètes et des confesseurs. Si je réunissais en un seul lieu tout ce que j'ai à écrire et à développer sur chacune de ces matières, je fatiguerais peut-être les esprits amis de la variété, qui ne retireraient que du dégoût d'un travail d'où ils doivent retirer quelque fruit. Il m'a donc paru plus convenable de traiter les

mêmes matières en divers lieux, suivant que l'occasion s'en présente, ajoutant ici ce que je tais ailleurs, expliquant amplement dans une partie ce que je dis plus brièvement dans une autre.

J'avertis encore le lecteur que, parfois, quand je m'appuie sur l'autorité de l'Ecriture sainte, j'amplifie mes citations pour les expliquer plus clairement, s'il y a de l'obscurité ou des ellipses; mais je n'use pas de cette liberté quand je cite les prophètes qui traitent de la venue et des œuvres de Jésus-Christ.

Ce que je viens de dire suffit pour que le lecteur chrétien comprenne le but et le plan de cet ouvrage.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Don Gaspar de Quiroga, Archevêque de Tolède, Primat d'Espagne, grand Chancelier, grand Inquisiteur, membre du Conseil d'Etat de Sa Majesté, etc.

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

Quelques personnes pieuses m'ont pressé très-souvent d'exposer en forme de catéchisme les articles principaux de la foi catholique, en y joignant les difficultés que présente la doctrine chrétienne et qui ne peuvent demeurer étrangères à l'esprit d'aucun chrétien. Mais ce travail ayant été entrepris avec le plus grand succès par les hommes les plus distingués, je ne crois pas utile de recommencer une œuvre déjà menée à bonne fin. On pourrait seulement, à mon avis, préparer à la lecture de ce catéchisme par une introduction assez étendue pour faire mieux comprendre et sentir plus vivement les principaux mystères de notre foi : la création du monde et la rédemption du genre humain, qui forment la plus grande partie du catéchisme et servent de fondement à la doctrine chrétienne. De même que le ciel se meut sur deux points appelés pôles du monde ; de même tout l'enseignement chrétien roule sur ces deux mystères, véritable chef-d'œuvre de Dieu ; tout s'y explique par là, et ce n'est qu'après les avoir exposés qu'on peut entreprendre l'explication

des autres points de la doctrine. Nous arrivons à la connaissance de ce mystère par la foi, comme l'indiquent ces paroles du Symbole : Je crois. Dès lors il serait bon de traiter de l'excellence de notre sainte religion et de la foi, afin de faire naître dans le cœur des chrétiens une vive estime pour les richesses infinies qu'elles renferment, et une grande reconnaissance envers le Seigneur qui les a rendus participants d'un si grand trésor. La seconde partie de cet ouvrage traite de l'excellence de notre sainte foi ; la première partie contient l'exposition du mystère de la création ; les deux dernières sont consacrées à la plus sublime des œuvres divines, la rédemption du genre humain.

Cette doctrine, toujours si salutaire, puisqu'au témoignage de l'apôtre saint Paul, nous paraîtrons un jour pour rendre raison de notre foi, semble plus indispensable que jamais en ces jours où la foi catholique et la barque de Pierre sont exposées sous nos yeux aux plus violentes tempêtes. Il peut se faire sans doute que le royaume d'Espagne échappe aux pernicieuses influences de cette contagion par la miséricorde de Dieu, la protection de Sa Majesté catholique, la vigilance du Saint-Office auquel votre Seigneurie Illustrissime prête un concours signalé ; mais dans ce cas même il ne sera pas hors de propos, en présence des invasions toujours croissantes de l'hérésie, d'éclairer les fidèles et de les fortifier en leur découvrant l'excellence de la foi, ses beautés et ses suaves harmonies. Soutenus par cette étude, ils demeureront inébranlables dans la confession de leurs croyances, et ils jouiront de ces fruits merveilleux dont parle l'Apôtre quand il dit que Dieu donne à nos âmes avec la foi une paix et une joie inaltérables ; nous sentirons nous-mêmes s'accroître dans nos âmes l'espérance de la gloire et la vertu de l'Esprit-Saint.

Quoique cet ouvrage, constamment écrit sous l'inspiration

de la vérité, soit la condamnation des erreurs dans lesquelles sont tombés les hérétiques, je n'y ferai pas une mention spéciale des hérésies contemporaines : il est toujours dangereux d'entretenir les ignorants de ces sortes d'erreurs. D'ailleurs le plus sûr moyen de ne pas les partager est de les ignorer complètement. Je n'ai pas l'intention de prouver les mystères de la foi par de pures considérations humaines; ces vérités reposent sur des motifs plus élevés, et la raison ne peut les expliquer qu'autant qu'elle est éclairée par la foi. C'est par la foi que l'Esprit-Saint conduit nos intelligences à regarder ces mystères comme l'expression de la vérité même qui ne peut ni tromper ni se tromper.

Cet enseignement servira, entre autres choses, à extirper une des plus graves erreurs répandues dans le monde, erreur d'autant plus dangereuse qu'elle emprunte davantage les apparences de la vérité. Ceux qui veulent donner un breuvage empoisonné, mêlent le poison avec quelque liqueur agréable et douce, afin d'atteindre plus sûrement leur but. Telle fut la conduite de Mahomet. Cet impie exaltait au-dessus des cieux l'adorable personne du Sauveur, et grandissait la dignité et la sainteté de la très-sainte Vierge sa mère; par ce moyen il séduisit un grand nombre de chrétiens et ouvrit la porte à tous les plaisirs des sens qu'il promettait non-seulement pour cette vie, mais encore pour la vie future. Les hérésies contemporaines, guidées par le même esprit d'erreur, ont suivi la même voie; elles ont mêlé leur poison à une des plus douces vérités du christianisme. Qui ne sait parmi nous que, de toutes les œuvres opérées en ce monde par la bonté et la sagesse divines, les plus élevées, les plus admirables, celles qui, en nous donnant une haute idée de la miséricorde ineffable de Dieu, consolent nos âmes et fortifient en elles l'amour de Dieu et la confiance, sont l'Incarnation et la Passion

de son Fils unique? Les hérétiques ont abusé de cette persuasion; sachant combien ces mystères étaient chers à nos cœurs, ils ont voulu en étendre efficacité et ont accusé les catholiques de ne pas estimer à leur juste valeur ces grands bienfaits de Dieu! L'appât séduisant de ces paroles a gagné d'abord une foule de fidèles, qui ont dès lors regardé la satisfaction et la pénitence de Jésus-Christ comme suffisantes sans notre coopération personnelle. Sous l'influence de cet enseignement tout s'est perverti, et ces mauvais fidèles en sont arrivés à faire de ce qui devait les porter plus vivement à l'amour du divin Rédempteur et à l'imitation de son humilité, de son obéissance, de sa patience invincible et de toutes ses vertus, un motif de plus pour vivre conformément à leurs caprices, et s'épargner ainsi la difficulté des bonnes œuvres et de la pénitence. Cette erreur n'est pas nouvelle; elle a exercé depuis longtemps de nombreux ravages. Les méchants l'acceptent avec empressement, parce qu'elle les console et les tranquillise dans leur vie déréglée, en exagérant les mérites de la passion de Jésus-Christ et la miséricorde de Dieu, en changeant le remède en poison, la lumière en ténèbres, et en nous fournissant un motif nouveau de commettre le péché dans ce qui devrait le plus nous le faire haïr.

Pour combattre ces funestes erreurs, si communes parmi les hérétiques et les mauvais chrétiens, je consacrerai une partie de cet ouvrage à montrer quelle haute estime les catholiques professent pour le mystère de notre rédemption et quelle idée ils se font de ce bienfait souverain. Seulement, loin d'abuser de la bonté de Dieu pour excuser nos crimes, et de trouver dans la manifestation la plus éclatante de la haine de Dieu pour le péché un encouragement de plus pour nous y livrer, loin de profiter de tous les tourments et des douleurs que Jésus-Christ a supportés dans sa chair sacrée pour excuser tous les plaisirs et

toutes les joies de la chair, je dirai, d'après la parole de l'apôtre saint Pierre, que pour nous, catholiques, « la passion de notre Sauveur est non-seulement une expiation mais encore un modèle. » I *Petr.* II. Ce livre, pour atteindre son but qui est de confirmer en les expliquant les mystères et les articles de notre foi, doit être dédié à votre Seigneurie Illustrissime, puisque par un dessein particulier de Dieu, c'est à elle qu'il appartient de protéger la foi et de la défendre, et qu'avec son aide nous espérons la conserver dans toute la pureté et la simplicité où elle s'est maintenue jusqu'à ce jour. Vos mérites et votre valeur vous ont élevé à la plus haute dignité de ce royaume d'Espagne : elles vous rendent encore, par votre zèle et votre piété, le protecteur vigilant et intrépide des intérêts de la foi. Les écrivains de l'antiquité préféraient Alexandre à Darius, roi des Perses, parce que ce dernier avait été mis sur le trône en naissant, tandis qu'Alexandre l'avait conquis par sa vertu et son courage, et qu'il est plus glorieux d'être l'artisan de sa fortune que de la recevoir du sort. Toutefois Votre Seigneurie Illustrissime est redevable de sa puissance à Notre-Seigneur, qui a voulu remplir sa vie de bonnes œuvres et les récompenser en ce monde, en leur réservant dans l'autre vie des récompenses incomparablement plus élevées. Puisse-t-il protéger longtemps encore de ses faveurs signalées votre auguste personne et l'état de Votre Seigneurie.

Révérendissime Seigneur,

Je suis le serviteur de votre Seigneurie Illustrissime,

F.-LOUIS DE GRENADE.

INTRODUCTION

A U

SYMBOLE DE LA FOI.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI,

DANS LAQUELLE ON TRAITE DE LA CRÉATION DU MONDE, POUR ARRIVER, PAR LES CRÉATURES,
À LA CONNAISSANCE DU CRÉATEUR ET DE SES DIVINES PERFECTIONS.

Argument de cette première partie.

Comme il y a plusieurs moyens pour arriver à la connaissance de notre souverain maître et créateur, nous emploierons principalement ici celui que nous recommande l'Apôtre en disant que les perfections de Dieu, que nous ne voyons pas, se manifestent par les choses que nous voyons en ce monde : œuvres de ses mains par lesquelles il nous fait connaître son pouvoir éternel et la grandeur de sa divinité. Car, comme les effets nous révèlent les causes qui les produisent, et que toutes les créatures sont les effets de la puissance divine, elles nous donnent, chacune selon le degré de sa perfection, une certaine notion de leur auteur. Pour atteindre ce but, voici la marche que nous suivrons : nous considérerons d'abord d'une manière générale les parties essentielles de ce monde, le ciel, les étoiles et les éléments, pour descendre ensuite aux autres créatures et les traiter chacune en particulier, cherchant à découvrir par elles la sagesse infinie et la toute-puissance de celui qui les a faites, la bonté avec laquelle sa Providence les gouverne.

Une telle étude ne servira pas seulement à nous faire connaître Dieu, ce qui est le but spécial de l'enseignement du catéchisme ;

mais elle nous excitera à lui rendre grâces pour tant de bienfaits, lorsque nous considérerons que notre souverain Seigneur a construit ce grand palais, cet immense édifice du monde, non-seulement pour subvenir à nos besoins, mais bien plutôt pour nous apprendre à nous élever par la vue des créatures jusqu'à la connaissance et à l'amour de notre Créateur. Nous remarquons, en effet, que ce vaste palais, enrichi de toutes sortes de biens, il ne l'a pas fait pour lui, car il s'en était passé de toute éternité ; ni pour les anges, qui sont de purs esprits et n'ont pas besoin d'un édifice matériel pour y habiter ; ni pour les brutes, car une telle fin serait indigne d'un si grand architecte ; mais pour l'homme seul, qui verra en cela combien ce Seigneur l'aime, l'estime et l'honore, puisqu'il a construit pour son usage une habitation si splendide et si bien pourvue des choses nécessaires à la vie. C'est ce que nous exposerons progressivement, montrant avec clarté que tout cela a été fait pour l'usage et le bien-être de l'homme.

Cet enseignement servira aussi à fortifier notre confiance. En voyant avec quel soin cette divine bonté a pourvu aux besoins de tous les animaux sans raison, même les plus petits, comme sont les fourmis, les moucheron, les araignées et autres semblables, l'homme comprendra clairement qu'il a de grands motifs de mettre toute sa confiance en Dieu ; que ce maître si bon ne fera pas défaut à la plus noble de ses créatures, et qu'il lui fournira tout ce qui est nécessaire à l'entretien de son corps et à la sanctification de son âme, puisque c'est uniquement pour elle qu'il a créé ce monde inférieur.

Cet enseignement servira enfin à donner aux personnes spirituelles une ample matière de méditation, en leur montrant dans les créatures la beauté, la bonté et la prévoyance de celui qui les a faites et qui les gouverne : méditation dans laquelle les grands philosophes ont placé la souveraine félicité de l'homme, comme nous le ferons voir bientôt.

CHAPITRE PREMIER.

Du fruit que l'on retire de l'étude des œuvres de la nature, et comment les saints ont joint cette étude à celle des œuvres de la grâce.

Tous les hommes d'un esprit élevé et juste qui, dédaignant les soins des biens temporels, employèrent leur intelligence et leur vie à l'étude et à la connaissance des choses divines, se sont appliqués surtout à rechercher quelle est la fin de l'homme et son bien suprême. C'est que, sans cette connaissance, on ne peut diriger sa vie dans la voie qui lui convient, puisqu'il est certain que la règle des moyens doit se tirer de la fin même qu'on se propose. Or, quoiqu'on ait émis à ce sujet les opinions les plus diverses, les plus graves philosophes se sont accordés sur ce point, que le suprême et souverain bien de l'homme consiste dans l'exercice habituel de la plus excellente de ses opérations, qui est l'étude et la contemplation de Dieu. Je dis : dans l'exercice habituel de cette faculté; car, comme le remarque Aristote, l'apparition d'une seule hirondelle ne suffit pas pour annoncer la venue de l'été; de même, une seule de ces pensées ne rend pas l'homme heureux, et il a besoin pour cela de l'usage soutenu de cette méditation.

Telle fut l'occupation de quelques grands philosophes. Ainsi l'on a dit que Sénèque, voulant y consacrer une partie de sa vie, sortit de Rome, afin de pouvoir se livrer avec plus de calme et de repos à la contemplation des choses divines. Puisque les philosophes s'accordent avec les chrétiens sur la nécessité de cette application de l'esprit, il nous paraît utile d'examiner ici de quelle manière ce grand philosophe s'acquittait de ce devoir. Ce qui servira à confondre plusieurs chrétiens qui semblent n'avoir pas d'yeux pour voir les merveilles que Dieu a répandues dans ce monde, et qui n'ont pas tourné une seule fois leur pensée vers un objet qui occupait sans cesse l'esprit de ce philosophe païen. En effet, il écrivait à un de ses amis que rien n'était plus digne d'un sage que d'élever son âme à la contemplation des choses divines. Dans une autre lettre, il disait au même qu'il ne savait pas de

quoi servirait à l'homme d'être né, s'il n'avait pas à s'occuper de cette haute pensée.

« Pourquoi donc me réjouirais-je, dit-il, d'avoir été placé au nombre des vivants? Est-ce par hasard pour manger et pour boire, pour soutenir ce corps fragile et misérable, qui périrait si j'oubliais de le remplir? pour jouer toute ma vie le rôle de garde-malade, pour craindre la mort à laquelle nous sommes tous destinés? Faites disparaître ce bien inestimable, la vie n'est plus assez précieuse pour que je veuille la conserver à force de fatigues et de sueurs. Oh! que l'homme est une chose vile s'il ne s'élève pas au-dessus des choses humaines! Quand nous combattons nos passions, que faisons-nous de grand? Alors même que nous sortons vainqueurs de cette lutte, nous n'avons fait que terrasser un monstre. Vous vous êtes peut-être soustrait aux faiblesses de l'âme; vous n'êtes pas un homme à deux faces; vous ne composez pas votre langage et ne déguisez pas vos sentiments au gré des autres hommes; vous n'êtes pas esclave de l'avarice, qui se refuse à elle-même ce qu'elle dérobe aux autres; vous n'êtes pas tourmenté par l'ambition, qui court après les dignités en faisant des choses indignes; soit. Vous n'avez cependant rien fait encore; vous vous êtes délivré d'un grand nombre de maux, mais non de vous-même. Car la vertu que nous cherchons est grande et magnifique. Le bonheur que nous cherchons ne consiste pas à être exempt de vices; mais la liberté que nous acquérons par là sert à agrandir l'âme, la dispose à la connaissance des choses célestes, et la rend digne de la société de Dieu. Notre bien s'achève et se perfectionne quand, ayant foulé aux pieds toute pensée mauvaise, nous nous élevons en haut et que nous parvenons à pénétrer les secrets de la nature.

» Alors l'homme se réjouit en parcourant les espaces à travers les astres, et il regarde en pitié les magnifiques palais des riches, la terre entière avec tout l'or qu'on a arraché de son sein et celui qu'elle garde pour l'avarice de nos descendants. Mais l'âme ne peut parvenir à mépriser les riches portiques, les plafonds étincelants d'ivoire, les forêts de myrte soigneusement taillées, et ces fleuves contraints d'arroser des palais, si elle n'a pas embrassé

le monde d'un seul regard, si elle n'a pas vu d'en haut le globe de la terre, si étroit et couvert d'eau dans sa plus grande partie. Elle se dit alors à elle-même : Est-ce là ce point de l'espace que les nations se disputent le fer et la flamme à la main ? Combien sont dignes de pitié les limites dans lesquelles se meuvent les mortels ! Ce globe où vous naviguez, où vous rangez des armées en bataille, que vous découpez en royaumes, n'est qu'un point. Au-dessus de nous sont des espaces immenses que notre âme est appelée à posséder, pourvu toutefois que, se dégageant un peu de son corps, purifiée de toute souillure, débarrassée de toute entrave et contente de peu, elle puisse s'élever en haut. Quand une telle âme touche aux choses supérieures, elle trouve une nouvelle vie, elle grandit, et, libre des chaînes de la chair, elle remonte à son origine. Elle trouve là une preuve de sa divinité, puisque les choses divines font ses délices et qu'elle en jouit, non comme de choses étrangères, mais comme d'un bien qui lui est propre. Alors elle contemple avec assurance le lever et le coucher des astres, l'ordre qu'ils gardent entre eux en suivant des routes si diverses ; elle examine avec curiosité chacun de leurs phénomènes et en cherche la raison. Pourquoi ne la chercherait-elle pas, puisqu'elle sait que tout cela lui appartient ? Alors elle méprise la petitesse du monde. Qu'est-ce, en effet, que l'espace qui s'étend des rivages de l'Espagne jusqu'aux Indes ? Une traversée de quelques jours pour un navire, quand un bon vent enfle la voile, tandis que l'étoile la plus rapide dans sa course met plus de trente ans pour parcourir les régions du ciel. L'homme apprend alors ce qu'il a longtemps cherché : il apprend à connaître Dieu.

» Qu'est-ce que Dieu ? l'âme et la raison de l'univers. Qu'est-ce que Dieu ? tout ce que nous voyons, puisqu'en toutes choses nous voyons sa sagesse et son assistance. De cette manière, nous confessons sa grandeur, qui est telle qu'on ne peut concevoir rien au-dessus d'elle. S'il est toutes choses, c'est lui qui soutient au dedans et au dehors ce grand ouvrage qu'il a créé. Quelle différence y a-t-il donc entre la nature divine et la nôtre ? Une des différences qui existent entre Dieu et nous, c'est que l'esprit est la meilleure partie de nous-mêmes, et qu'il est tout esprit, tout

raison, tout entendement. D'où l'on voit combien est grande l'erreur de ces insensés qui, tout en voyant dans le monde une œuvre telle qu'on ne saurait en trouver une plus belle, mieux ordonnée, plus constante dans ses lois, en sont venus cependant à dire qu'elle a été produite par le hasard. Ils avouent avoir une âme qui ordonne et règle leurs affaires et celles des autres, et ils en refusent une à cet univers dans lequel les choses se font d'une manière si parfaite. » *Senec. quest. nat.*, 1.

Ce que je viens de dire est extrait en substance de Sénèque. Ce philosophe dit encore dans son livre *sur la Vie heureuse*, que la nature ne nous a pas faits seulement pour le travail, mais encore pour la contemplation. Et, pour le prouver, il ajoute que la nature a mis en nous un désir instinctif de connaître les choses secrètes. De là vient que plusieurs traversent les mers et parcourent les régions les plus éloignées de nous, dans le seul but d'apprendre des faits inconnus.

« La nature, dit ce philosophe, nous a donné un esprit avide de savoir: et, comme elle connaissait l'art et la beauté de ses œuvres, elle nous a engendrés pour nous faire assister au spectacle de tant de merveilles. Il lui semblait qu'elle aurait perdu le fruit de son travail si elle avait montré à la solitude des choses si grandes, si brillantes, si habilement ordonnées et si resplendissantes de toutes sortes de beautés. Et, pour que vous sachiez qu'elle ne veut pas seulement être vue, mais être contemplée, considérez le lieu où il nous a placés. C'est le centre du monde, d'où il nous est donné d'en embrasser toutes les parties. Afin que nous voyions les étoiles à leur lever et à leur coucher, elle nous a donné une tête haute et l'a placée sur un cou flexible qui nous permet de tourner nos regards du côté que nous voulons. Des douze signes du ciel que le soleil visite dans sa course, elle nous en montre six pendant le jour et six pendant la nuit, afin que le goût des choses qui se voient enflamme en nous le désir de celles qui sont cachées; que, par cette voie, nous marchions de ce qui est clair à ce qui est obscur, et que nous arrivions ainsi à trouver un être plus ancien que le monde et de qui sortirent un jour les étoiles. Par ce moyen, notre pensée peut briser les murs du ciel

et passer au delà, ne se contentant pas de connaître ce que les yeux voient, aspirant à ce qu'ils ne voient pas. Comme le sage sait qu'il est né pour cela, il ne pense pas que ce soit trop de toute sa vie pour une telle étude; il sait que, quelque avare qu'il soit de son temps et quoiqu'il n'en perde aucune partie par négligence, ce temps est bien court pour acquérir une telle science, et que l'homme est toujours trop mortel pour l'étude des choses immortelles. »

Le même Sénèque, dans une lettre adressée à un de ses amis, nous montre combien il avait raison de s'appliquer à la considération des choses naturelles afin d'arriver à la connaissance de celui qui les a faites. Voici ce qu'il dit :

« Ne chercherai-je pas à savoir quels sont les principes de toutes choses? Ne me demanderai-je pas qui les a formées, et quel est l'architecte de ce monde? Ne dois-je pas examiner par quels moyens une si grande masse s'est coordonnée et a trouvé sa loi? qui a rassemblé des parties si éparses et séparé des éléments si confus? qui a donné une nouvelle figure à des choses par elles-mêmes difformes? d'où vient cette grande lumière qui nous éclaire? si c'est du feu ou un autre élément plus éclatant que le feu? Pourquoi ne travaillerai-je pas à connaître tout cela, d'où vient que je suis en ce monde et où je dois aller après cette vie? quel est le lieu destiné aux âmes lorsqu'elles sont affranchies des liens de cette servitude? Tu me défends de m'élever vers le ciel! Tu veux que je vive la tête basse comme les animaux sans voix? Je suis trop grand et destiné à des choses trop grandes pour que je reste ainsi l'esclave de mon corps. »

Par l'enseignement contenu dans ces paroles du philosophe, nous voyons comment de la connaissance de la créature on s'élève à celle du Créateur, de même que des effets on remonte à la cause qui les a produits. Car ce monde visible, œuvre des mains de Dieu, nous révèle les perfections de son auteur : cette grandeur d'où il a tiré des choses si grandes, cette beauté qui a fait des choses si belles, cette toute-puissance qui les a créées de rien, cette sagesse qui les ordonne d'une manière si merveilleuse, cette bonté qui pourvoit si magnifiquement à tous leurs besoins, et

cette Providence qui règle et gouverne tout. Le monde était donc le livre où étudiaient les grands philosophes; et c'est dans l'étude de ces choses hautes et divines qu'ils plaçaient la félicité humaine.

I.

Au-dessus des œuvres de la nature, les chrétiens placent celles de la grâce, qui sont plus élevées et nous donnent une plus parfaite connaissance de ce qu'il y a de plus glorieux en Dieu, c'est-à-dire de sa bonté et de sa miséricorde. Quoique les œuvres de la grâce l'emportent par leur excellence, puisqu'elles ont une fin plus haute, qui est la sanctification et la déification des hommes, cependant, comme les œuvres de la nature sont filles du même père et effets de la même cause, elles nous donnent aussi l'intelligence de leur principe. C'est ce qui est expliqué dans les quatre derniers chapitres du livre de Job, dans lesquels Dieu s'entretenant avec ce saint homme, lui révèle sa toute-puissance, sa sagesse et sa providence, en lui montrant les merveilles qu'il a opérées dans ce monde visible. Pour cela, étudiant d'abord les grandes divisions de l'univers, dont il montre la grandeur : les cieux, la terre et la mer, il passe aussitôt aux créatures d'une moindre importance, telles que la pluie, la neige, la grêle, les vents, les tonnerres et les éclairs, qui se produisent dans les régions inférieures de l'atmosphère. Après cela, il descend sur la terre, et traite des animaux qui l'habitent, des oiseaux qui peuplent l'air et des grands poissons qui nagent dans l'Océan. Par ces belles œuvres, où éclatent sa sagesse et sa toute-puissance, Dieu se fait connaître à ce saint personnage, lui apprenant la philosophie dans ce grand livre des créatures, qui annoncent de mille manières la gloire de l'ouvrier qui les a faites.

Le monde était le livre du grand saint Antoine, comme il l'affirma lui-même à un philosophe qui lui demandait quel était l'objet de ses lectures. C'était aussi celui de ce chantre divin qui, dans la plupart de ses Psaumes, réjouit et nourrit l'âme en même temps par la contemplation des œuvres de la nature aussi bien que de celles de la grâce. Ainsi, la première moitié du Psaume qui commence par ces mots : « Les cieux annoncent la gloire de

Dieu, » est consacrée aux œuvres de la nature, et la seconde moitié à l'une des principales œuvres de la grâce, à la loi divine, dont il chante la justice et la beauté. Dans le Psaume cent trente-cinquième, il nous exhorte à élever notre esprit vers Dieu, qui a créé le ciel, qui a assis la terre sur les eaux, et qui a fait deux grands luminaires : le soleil, pour nous éclairer pendant le jour, et la lune, pendant la nuit. Dans le Psaume cent quarante-sixième, il nous dit que le Seigneur a couvert le ciel de nuages qui répandent la pluie sur la terre, et font croître sur les montagnes le bois et l'herbe pour le service de l'homme ; qu'il a pourvu à la subsistance de tous les animaux, et qu'il nourrit les petits des cerfs qui crient vers lui. Dans celui qui suit, il veut que notre voix monte vers Dieu, parce que ce Maître plein de bonté nous donne en abondance le pain dont nous avons besoin, et que nous le bénissons pour les neiges, les brouillards, la froidure, les vents et les pluies qu'il envoie d'en haut ; de sorte que, dans tous ses chants, le Psalmiste joint les œuvres de la nature à celles de la grâce, et trouve dans les unes et dans les autres un juste sujet de célébrer la gloire de Dieu. Dans le Psaume cent troisième, qui commence par ces mots : « Mon âme, bénissez le Seigneur, » il chante la beauté, l'art et l'ordre qui se manifestent en toutes les choses créées, soit dans le ciel, soit sur la terre, soit au sein de la mer ; et, par elles, il va jusqu'à Dieu.

Il dit, en effet, au commencement de ce psaume que Dieu est vêtu de gloire et de beauté, faisant entendre par ces paroles que toutes les créatures rendent témoignage à ses divines perfections ; mais à la fin de ce même cantique, comme frappé d'étonnement à la vue de tant de merveilles, il s'écrie : « Que vos œuvres sont grandes, Seigneur ! elles ont été toutes accomplies avec une souveraine sagesse, et la terre est pleine des richesses que vous y avez répandues. » Cette admiration du Psalmiste est toujours exprimée avec une allégresse et une suavité qu'il fait éclater dans un autre psaume en disant : « Seigneur, vous avez réjoui mon âme avec les œuvres que vous avez faites ; la contemplation de l'ouvrage de vos mains me remplira de joie. » Cette spirituelle allégresse descend dans le cœur de l'homme lorsqu'il contemple

les créatures, non parce qu'elles sont belles en elles-mêmes, mais parce qu'il monte par elles à la connaissance de la beauté, de la bonté et de la magnificence de Dieu, qui a créé tant de choses pour entretenir la vie de l'homme et pour la charmer. Ainsi, comme un vêtement paraît plus beau quand on le voit sur un corps bien fait, que lorsqu'on le voit seul, de même les créatures paraissent plus éclatantes quand on les rapporte à la fin pour laquelle elles ont été tirées du néant, c'est-à-dire quand nous y découvrons le Dieu par qui elles existent. Car comme le vêtement a été fait pour l'ornement du corps, ainsi la créature a été faite pour révéler le Créateur. Aussi, est-ce non-seulement avec plus de fruit, mais encore avec plus de goût que les personnes spirituelles contemplent les choses créées : le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, les champs, les rivières, les fontaines, les fleurs, les arbres et autres choses semblables.

II.

Quoiqu'Aristote ne puisse pas être rangé au nombre de ces personnes que, dans le langage du christianisme, on appelle spirituelles, il ne laissait pas de sentir la douce saveur que procure à l'âme cette manière de philosopher, qui consiste à s'élever par l'échelle des créatures à la contemplation de la sagesse et de la beauté du Créateur. Dans son livre de l'*Ethique* il déclare expressément avoir goûté les plus grandes satisfactions dans l'exercice constant de cette contemplation. Aussi je suis saisi d'étonnement quand je vois Plin et ceux qui partagent ses opinions, ne retirer d'autre avantage de l'étude de si grandes merveilles (comme l'écrit cet auteur) que de satisfaire cet instinct de curiosité qui pousse tous les hommes à rechercher l'explication des choses extraordinaires et admirables (instinct qu'on devrait mortifier au lieu de le satisfaire), tandis qu'ils pourraient arriver d'un trait, de cette connaissance à l'intelligence de la bonté et de la sagesse infinie du Créateur. Non-seulement ils en recueilleraient les plus grands fruits; mais ils y trouveraient encore ce bonheur que les hommes recherchent d'ordinaire avec avidité. Saint Paul dit de cette espèce de philosophes qu'ayant vu Dieu dans les œuvres de

la nature, ils refusent de le reconnaître pour Dieu, puisque comprenant l'art qui a présidé à la formation des choses qu'ils voient, ils ne vont pas au delà et ne songent pas à connaître et à honorer celui qui les a faites. *Rom. 1.*

Que le chrétien considère donc les créatures comme un miroir où se réfléchit la gloire du Créateur, puisque, comme nous l'avons déjà dit, elles ont été faites dans ce but. C'est pourquoi quand il verra les instincts merveilleux dont le Créateur a doué tous les animaux pour qu'ils se conservent par la nourriture, pour qu'ils se guérissent de leurs maladies, pour qu'ils se défendent contre leurs ennemis, et pour qu'ils perpétuent leur espèce, qu'il ne s'arrête pas à cette considération, mais qu'il s'élève par ce moyen à la connaissance de l'auteur de ces beaux ouvrages et qu'il descende ensuite en lui-même. C'est ce que nous enseigne brièvement l'Apôtre par ces paroles : « Est-ce que par hasard Dieu a grand souci des bœufs? » I *Corinth. ix, 9.* Ce n'est pas qu'il méconnût les instincts admirables que Dieu a donnés à cet animal comme à tous les autres; mais, instruit par l'Esprit-Saint, il voulait faire entendre que le bœuf n'était pas lui-même la fin que Dieu s'était proposée; mais que ce Créateur tout-puissant pensait surtout à l'homme, pour qui toutes choses ont été faites. Par là il voulait montrer l'étendue de la bonté de Dieu, qui a pourvu abondamment ses créatures de tout ce qui était nécessaire à leur conservation, la sublimité de sa sagesse, qui a trouvé des moyens si habiles pour atteindre ce but, et la grandeur de sa toute-puissance, puisque tout ce qu'il a conçu et voulu, il l'a accompli avec perfection par sa seule parole, et a mis ainsi le sceau à sa providence infinie, qui comprend, en effet, ces trois perfections divines. Et tout cela pour quelle fin? Pour que les hommes, en considérant de tels bienfaits, apprennent à aimer cette bonté infinie, à admirer cette grande sagesse, à obéir avec respect à cette souveraine puissance, et pour que se confiant pleinement en sa providence, ils attendent d'elle le remède de tous leurs maux. C'est à cela qu'il nous exhorte quand il nous propose l'exemple des oiseaux qui ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'enferment le grain dans des greniers, et qui tous sont nourris par le Père céleste.

Et plus les choses paraissent viles et de peu de prix, plus elles consolident notre confiance. En considérant les moyens étonnants que Dieu a donnés à une fourmi pour entretenir son faible corps, pourra-t-on ne pas sentir croître son espérance, pourra-t-on s'empêcher de s'écrier du fond du cœur : Seigneur, si vous avez tant fait pour ce petit animal qui ne sert dans ce monde qu'à dérober au laboureur le fruit de son travail, quel soin n'aurez-vous pas de l'homme que vous avez fait à votre image et ressemblance, que vous devez rendre participant de votre gloire et que vous avez racheté par le sang de votre Fils ; quel soin n'en aurez-vous pas, dis-je, s'il ne se rend pas indigne de votre faveur et de votre protection ? Je ne crois pas qu'il y ait un cœur assez faible, assez abattu, pour ne pas retrouver toute sa force dans cette considération. Voilà donc où nous ramènent toutes les merveilles et tous les bienfaits du Créateur, qui n'a eu pour fin dans toutes ses œuvres que sa propre gloire et le bonheur de l'homme.

C'est de cette manière que les saints étudiaient les œuvres de la nature ; car comme ils avaient des yeux pour les voir, ils savaient y trouver, reconnaître et louer celui qui les avait créées. A ce sujet saint Augustin rapporte ce verset du Psaume soixante-deuxième où le Prophète dit : « Je suis allé, errant de tous côtés et admirant les ouvrages de Dieu, et je lui ai offert un sacrifice de louange, » ou mieux de *jubilation*, comme lit ce grand docteur, qui commente ainsi ce passage : « Si ton esprit parcourt le monde et étudie les œuvres de Dieu, il trouvera que toutes, par l'art admirable avec lequel elles sont faites, s'écrient de concert : Dieu nous a créées. Tout ce qui te charme dans cet art proclame la gloire de l'ouvrier. Si tu portes tes regards vers les cieux, tu verras leur immensité ; si tu abaisses tes yeux sur la terre, tu y trouveras une diversité infinie de semences, une variété non moins grande de plantes et d'animaux ; si tu parcoures l'espace qui sépare le ciel de la terre, tu entendras tous les êtres qui y sont renfermés proclamer la gloire de leur Créateur ; car toutes les espèces des créatures sont des voix diverses qui chantent ses louanges. Mais qui expliquera leurs mystères ? qui célébrera dignement le ciel, la terre et la mer, et tout ce qu'ils contiennent ?

Ce sont cependant des choses visibles. Que sera-ce s'il s'agit de louer les anges, les trônes, les dominations, les principautés et les puissances du ciel? Qui pourra même parler convenablement de ce principe qui vit en nous, qui fait mouvoir nos membres, qui connaît tant de choses par les sens, qui en conserve tant par la mémoire, qui acquiert la connaissance de tant d'autres par l'entendement? Mais si la parole nous fait défaut pour louer les créatures, comment pourrions-nous chanter le Créateur? Que nous reste-t-il donc à faire, puisque la parole nous manque? Rien que de contempler avec le Prophète chacune des créatures et d'offrir à Dieu, dans son temple, un sacrifice de jubilation. »

Par ces paroles de saint Augustin, et par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, il est facile de comprendre quel fruit on peut retirer de l'étude des créatures, tant pour la connaissance du Créateur que pour l'amour et le respect que nous lui devons. C'est pour ce motif que plusieurs saints se sont livrés avec ardeur à ce genre de contemplation. Saint Ambroise et saint Basile, entre autres, ces deux pontifes si saints, si savants et si éloquents, se sentant enflammés d'amour en voyant l'éclatante manifestation de la beauté de Dieu dans ses créatures, ont écrit l'un et l'autre leur *Hexaméron*, c'est-à-dire l'œuvre des six jours. Commencant par le ciel, ils descendent jusqu'à l'examen des choses les plus petites et font ressortir l'art avec lequel elles ont été faites, la bonté qui les conserve et la providence qui les gouverne. Après eux, Théodoret, auteur grec, non moins savant et non moins éloquent, a traité ces mêmes matières dans les sermons qu'il a composés sur la divine Providence. J'en ai extrait les meilleurs passages que j'ai pu trouver pour les offrir à mes pieux lecteurs dans ce festin spirituel, et, pour qu'ils les lisent avec plus de dévotion, j'ai voulu les faire précéder d'une méditation qui formera le chapitre suivant

CHAPITRE II.

Méditation pieuse, où il est dit que, quoique Dieu soit incompréhensible, on peut en avoir une certaine connaissance par les œuvres de ses mains.

O Dieu très-grand et très-clément, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, éternelle sagesse du Père, qui, porté sur les ailes des séraphins, faites pénétrer jusqu'au fond des abîmes l'éclair de vos regards, pour qui il n'y a ni profondeur ni mystères; Seigneur qui êtes si sage, si puissant, si miséricordieux, qui aimez d'un amour infini toutes vos créatures, et surtout l'homme que vous avez racheté, que vous avez fait roi de la création, abaissez en ce moment vos regards vers nous, ouvrez vos divines oreilles pour entendre la prière de ce pauvre et vil pécheur.

Seigneur, mon Dieu, il n'est rien que mon âme désire plus vivement que de vous aimer, parce qu'il n'est rien qui vous soit plus dû et qui me soit plus nécessaire que cet amour. Vous m'avez créé pour que je vous aime; vous avez voulu que je trouve mon bonheur dans cet amour; vous m'avez commandé de vous aimer; vous m'avez appris que là se trouvent le mérite, l'honneur, la vertu, la suavité, la liberté, la paix, la félicité, en un mot tous les biens; car cet amour est le sommaire où se résume tout le bien qu'il y a sur la terre et une grande partie de celui dont nous espérons jouir dans le ciel. Vous m'avez enseigné aussi, ô mon Sauveur, que je ne puis vous aimer si je ne vous connais pas. Nous aimons tout ce qui est bon et beau, nous aimons nos pères et nos bienfaiteurs, nos amis et ceux qui nous ressemblent : toute perfection, en un mot, est l'objet et le terme de nos affections. Mais c'est de la connaissance de cette perfection que doit naître l'amour. Qui donc me donnera de vous connaître et de vous comprendre comme possédant en vous la plénitude des perfections qui provoquent l'amour? Qui a plus de bonté que vous? qui est plus beau? qui est plus parfait? qui est, plus que vous, notre père, notre ami, notre généreux bienfaiteur? qui est enfin l'époux de nos âmes, le port de nos désirs, le centre de nos cœurs,

la fin dernière de notre vie, et notre suprême félicité? qui? si ce n'est vous-même?

Que ferai-je donc, ô mon Dieu? comment vous connaîtrai-je, puisque je ne puis vous voir? comment pourrai-je vous contempler avec des yeux si faibles, vous que je sais être une lumière inaccessible? Vous êtes très-haut, et bien haut doit être placé celui qui veut vous atteindre de ses regards. « Qui me donnera les ailes de la colombe pour voler vers vous? » Que fera celui qui ne peut vivre sans vous aimer et qui ne peut vous aimer s'il ne vous connaît pas? que fera-t-il, puisque vous êtes si fort au-dessus de son intelligence? Toutes nos connaissances naissent de nos sens, qui sont les portes par où entrent dans notre esprit les images des choses. Vous, Seigneur, vous êtes infini; vous ne pourrez jamais entrer par des portes si étroites, et je ne puis former en moi aucune image qui vous représente. Comment donc vous connaîtrai-je? O sublime substance! ô noble essence! ô incompréhensible majesté! qui vous comprendra? Toutes les créatures ont des propriétés finies et limitées, parce que vous les avez toutes faites avec nombre, poids et mesure; vous avez déterminé le rayon et tracé le cercle de leur juridiction. Le feu est très-actif dans sa chaleur et le soleil dans sa lumière; mais quelle que soit la puissance de ces deux créatures, elles reconnaissent des bornes qu'elles ne peuvent pas franchir. Aussi notre âme peut-elle en mesurer l'étendue et les embrasser par la pensée; car chacune d'elles est comme enfermée dans sa circonférence. Pour vous, Seigneur, vous êtes infini; il n'y a pas de cercle qui vous contienne; il n'y a pas d'entendement qui puisse arriver aux limites de votre substance, puisqu'elle n'en reconnaît pas. Vous êtes au-dessus de tout genre, de toute espèce, de toute nature créée. Comme il n'y a rien qui vous soit supérieur, l'étendue de vos perfections n'a point de bornes. Un homme mortel, en traversant l'océan, peut tracer un cercle autour de ce globe que vous avez créé, parce que, tout grand qu'il est, il a ses limites. Mais vous, océan infini, qui-pourra parcourir votre immensité? Vous êtes l'éternité, la perfection, la puissance suprême. Votre être ne commence pas dans le temps, et ne se termine pas aux limites du

monde; vous êtes avant le temps; vous commandez dans le monde et hors du monde, car vous appelez les choses qui sont et celles qui ne sont pas.

Etant aussi grand que vous l'êtes, qui vous comprendra? Quel homme connaîtra la sublimité de votre nature, puisqu'il ne peut pas même connaître la bassesse de la sienne? Cette âme par laquelle nous vivons, dont nous éprouvons à tous les instants l'action et la vertu, il ne s'est trouvé encore aucun philosophe qui ait pu en pénétrer l'essence, parce qu'elle a été faite à votre image et ressemblance. Puisque telle est notre ignorance, comment pourrions-nous parvenir à connaître votre substance supérieure et incompréhensible?

Et cependant, ô mon Sauveur, je ne puis ni ne dois abandonner cette entreprise, quelque grande qu'elle soit; parce que je ne puis ni ne veux vivre sans vous connaître et sans vous aimer. Ma vue est bien faible pour vous atteindre; mais la grâce suppléera ce qui manque à la nature. Il n'y a pas d'autre science que de vous connaître; il n'y a pas d'autre repos que celui que nous trouvons en vous, d'autre joie que celle que nous ressentons en contemplant votre beauté, quoique nous ne puissions la voir qu'à travers le voile de vos créatures.

Ce que nous pouvons savoir de vous est peu de chose; mais une faible intelligence des choses du ciel, même enveloppée d'obscurité, vaut mieux qu'une grande science des choses de la terre quelque claire qu'elle puisse être. Si nous ne pouvons vous comprendre tout entier, nous en saisirons du moins une partie, et nous aimerons tout ce que notre esprit en aura saisi et ce sera assez pour satisfaire notre âme. Ainsi le passereau se contente de l'eau qu'il peut puiser avec son bec et ne s'inquiète pas de n'avoir pu dessécher la fontaine.

Votre grâce, mon Dieu, viendra d'ailleurs au secours de notre faiblesse, et si nous commençons à vous aimer un peu, vous récompenserez cet effort en augmentant vous-même notre amour et en nous donnant une connaissance plus profonde de votre gloire, ainsi que vous l'avez promis par la bouche de votre Évangéliste, en disant : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera ;

je l'aimerai aussi et je me manifesterai à lui. » Ce qui veut dire que vous lui donnerez une plus parfaite connaissance de vous-même, afin que son amour s'accroisse avec elle.

Nous serons aidés encore dans cette étude par la sainte foi catholique et par les saintes Ecritures que vous avez *inspirées*, Seigneur, pour vous faire connaître, pour nous révéler les merveilles de votre grandeur, afin qu'une science si élevée excite notre volonté et fasse naître dans nos cœurs l'amour et le respect qui sont dûs à votre saint nom. Nous serons aidés par le concert de vos créatures qui nous crient sans cesse de vous aimer, et qui nous apprennent pourquoi nous devons vous aimer ; car dans leurs perfections brille votre beauté et dans les services qu'elles nous rendent éclate votre tendresse pour nous. Ainsi, par tous les aspects qu'elles nous présentent, les créatures nous invitent à vous aimer soit pour vos perfections infinies, soit pour les bienfaits dont vous nous comblez. Qu'est-ce que tout ce monde, Seigneur, si ce n'est un miroir que vous avez placé devant nos yeux pour que nous y contemplions votre beauté ? Car, comme dans le ciel vous serez un miroir où nous verrons vos créatures, de même, dans cet exil, les créatures sont le miroir où nous pouvons vous connaître.

Ce monde visible n'est donc qu'un livre merveilleux que vous avez écrit et offert aux yeux de toutes les nations : aux Grecs et aux barbares, aux sages et aux ignorants, pour que tous vous y étudient et sachent qui vous êtes. Que sont, par conséquent, toutes les créatures de l'univers, si belles, si finies, sinon des lettres tronquées et cependant lumineuses qui manifestent l'habileté et la sagesse de leur auteur ? Elles proclament celui qui les a faites, témoignent sa noblesse, reflètent sa beauté, annoncent sa gloire, réveillent notre paresse, stimulent notre amour et condamnent notre ingratitude. Vos perfections étant infinies et une seule créature ne suffisant pas pour les représenter toutes, vous avez voulu multiplier les ouvrages de vos mains, afin que chacun d'eux nous montrât, comme une parcelle de vos divins attributs. Ainsi tous les êtres créés nous montrent, selon leurs qualités diverses, votre beauté ou votre puissance, votre gran-

deur ou votre sagesse, votre éclat ou votre douceur, et enfin votre providence par l'ordre qui y règne et par les soins dont ils sont l'objet. O vous qui avez été attesté par des témoins si nombreux et si fidèles, confirmé par tant d'autorités, sanctionné, non par l'université de Paris ni d'Athènes, mais par l'universalité des créatures, qui ne sera pas sûr de vous avec tant de garanties ? qui n'ajoutera pas foi à tant de témoins ? qui ne se délectera pas en entendant l'harmonie parfaite de tant de voix célébrant sur des tons si divers votre grandeur et votre gloire ?

Assurément, Seigneur, qui n'entend pas de telles voix, n'a point d'oreilles ; qui ne voit pas des merveilles si éclatantes, est aveugle ; qui les voit et ne vous loue pas, est un être dépravé ; qui, après les témoignages si irrécusables de toutes les créatures, ne reconnaît pas la noblesse du Créateur, est un insensé. Tous ces reproches ne doivent-ils pas retomber sur nous qui, au milieu de tant de choses attestant votre grandeur, ne savons pas vous connaître ? Quelle est la feuille de l'arbre, la fleur des champs et le vermisseau, si petit qu'il soit, qui ne nous offre les merveilles les plus étonnantes, si nous examinons avec soin leur délicate structure ? Quelle créature si infime existe-t-il en ce monde qui ne soit une grande merveille ? Pourquoi entourés de miracles de toutes parts ne vous connaissons-nous pas ? pourquoi ne vous louons-nous pas ? pourquoi ne vous exaltons-nous pas ? pourquoi n'ouvrons-nous pas notre intelligence pour reconnaître le Maître dans ses œuvres ; nos yeux, pour y voir ses perfections ; nos oreilles, pour entendre ce qu'il nous dit par elles ? La splendeur de vos œuvres frappe nos regards, leur ingénieuse structure charme notre entendement ; et cependant notre esprit est si faible qu'il ne peut s'élever d'un degré plus haut pour y contempler le créateur de cette beauté, l'auteur du plaisir que nous fait éprouver un tel spectacle.

Nous sommes comme des enfants à qui l'on présente un livre orné de lettres enluminées et chargées de dorures, et qui se contentent du plaisir de les voir et de jouer avec elles, sans lire les mots qu'elles forment, sans tenir aucun compte de leur signification. Plus enfants même que les enfants, nous avons devant nous

ce livre admirable de l'univers, que vous y avez placé afin que , par les créatures comme par des lettres vivantes, nous puissions lire et concevoir l'excellence de celui qui les a faites, l'amour de celui qui les a faites pour nous ; et nous, sem blables à des enfants, nous nous bornons à savourer les charmes du ravissant spectacle de ces belles choses, sans chercher à comprendre ce que le souverain Maître a voulu nous dire par elles. Profanateurs des œuvres divines, nous avons moins d'intelligence que les enfants, nous renversons et détruisons les desseins de Dieu. Malheur, dit saint Augustin, malheur à ceux qui se délectent du plaisir de contempler les signes que votre main a tracés et qui oublient de chercher ce que vous avez voulu écrire et leur enseigner : la connaissance de leur Créateur.

Ne permettez pas en moi, ô Sauveur très-clément, un tel aveuglement, un tel oubli de votre infinie bonté ; mais éclairez mes yeux pour que je vous voie, ouvrez ma bouche pour que je vous loue, éveiliez mon cœur pour que je vous connaisse, que je vous aime, que je vous adore en toutes les créatures, et que je vous rende les actions de grâces qui vous sont dues pour tous les biens qu'elles me procurent et que je ne pêche pas par ingratitude en vous méconnaissant. Car il a été écrit dans le *Livre de la Sagesse* qu'au jour du jugement, toutes les créatures du monde s'élèveront contre ceux qui n'auront pas voulu les comprendre. Il est juste, en effet, que ces créatures, qui nous furent données pour nous servir, deviennent l'instrument de notre châtimement puisque nous n'avons pas voulu entendre leurs voix et connaître Dieu par elles. Vous êtes, Seigneur, la voie, la vérité et la vie ; guidez-moi dans cette voie par votre providence, éclairez mon entendement par votre vérité, et donnez la vie à mon âme par votre amour. C'est un travail bien grand que d'arriver par les créatures au Créateur, une bien grande chose que de savoir connaître ses œuvres, comprendre l'art avec lequel il les a faites et découvrir par là les desseins et la sagesse de l'ouvrier. Celui qui ne sait pas apprécier une esquisse sortie de la main d'un grand maître sera-t-il capable de juger un tableau tel que ce monde visible ?

Quand nous nous mettons à considérer les merveilles de cet ouvrage immense, nous ressemblons tous à un rustique villageois qui entre pour la première fois dans une grande ville, ou dans le vaste palais d'un roi : étourdi par la beauté de l'édifice, il ne sait plus retrouver la porte par où il est entré, il s'égare au milieu de ces nombreux appartements et ne sait plus ni avancer, ni revenir sur ces pas, si quelqu'un ne le redresse et ne le remet sur la voie. Mais, Seigneur, que sont toutes les villes, tous les palais des rois ? que sont-ils autre chose que des nids d'hirondelles, si nous les comparons à cet immense palais que vous avez créé ? Si une créature raisonnable se perd dans ce petit réduit, que fera-t-elle dans cet édifice que vous avez construit avec des choses si grandes et si variées ? Comment nagera-t-elle au milieu de cet océan de merveilles, elle qui se noie dans un petit ruisseau ? Guidez-moi donc, Seigneur, dans cette difficile entreprise ; conduisez par la main ce grossier habitant des champs et montrez lui vous-même les perfections et les mystères de vos œuvres, afin qu'il vous adore en elles, qu'il y reconnaisse votre sagesse, votre toute-puissance, votre beauté, votre bonté, votre providence, et qu'ainsi il vous bénisse, vous loue et vous glorifie dans les siècles des siècles. *Amen.*

CHAPITRE III.

Des fondements sur lesquels se sont basés les philosophes pour savoir par les seules lumières naturelles qu'il y a un Dieu.

I.

Le premier article que la foi nous propose, c'est qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire, un premier souverain, un premier moteur, une première vérité et bonté, une cause première de qui dépendent toutes les autres, et qui ne dépend elle-même de rien. Tel est le fondement de notre foi, telle est la première chose que nous devons croire ; et, comme le dit l'Apôtre, celui qui veut aller à Dieu, doit croire d'abord qu'il y a un Dieu. Cette vérité se manifeste si clairement à la lumière naturelle de la raison, qu'on la

démontre d'une manière évidente. C'est ainsi que la connaissent les philosophes et que la connaissent encore les sages, arrivant par les effets qu'ils voient en ce monde à la cause qui les a produits, c'est-à-dire à Dieu. Aussi saint Thomas dit que les savants ne mettent pas cette vérité au nombre des choses de la *Foi*, parce qu'elle est évidente, et que l'évidence ne s'accorde pas avec cette sorte d'obscurité qui est inhérente aux vérités que la foi nous propose ; mais elle rentre dans le domaine de la Foi pour les ignorants qui ne peuvent l'atteindre par le raisonnement et l'admettent parce qu'elle a été révélée et que l'Eglise ordonne d'y croire.

Voyons maintenant sur quels principes se sont appuyés les philosophes pour arriver à cette vérité. Ils nous feront embrasser avec plus de joie ce que la foi nous atteste ; car lorsque la raison s'unit à la foi et la foi à la raison, et qu'elles se confirment ainsi l'une par l'autre, elles produisent en nous une connaissance de Dieu, ferme, certaine, évidente, où la foi nous fortifie par sa solidité, où la raison nous réjouit par sa clarté. La foi nous enseigne un Dieu couvert du voile de sa grandeur, mais la raison soulève un coin de ce voile et nous découvre sa beauté. La foi nous enseigne ce que nous devons croire ; mais la raison nous le fait accepter avec allégresse. Ces deux lumières, en se joignant, chassent les nuages, font descendre la paix dans la conscience, dissipent les sophismes et les doutes, apaisent les tempêtes, aplanissent les voies et nous font attacher avec bonheur à cette suprême vérité. Ainsi nous avons deux maîtres qui nous aident puissamment à connaître notre Créateur : les saintes Ecritures et la création. Nous examinerons donc quelques-unes des raisons qui ont conduit les philosophes à cette vérité. Je dis : quelques-unes, parce que nous nous bornerons à celles qui sont les plus claires, les plus appropriées aux intelligences populaires, laissant aux écoles des théologiens celles qui demandent plus de subtilité.

Plusieurs penseront peut-être que ce travail est inutile pour des chrétiens dont la foi, en ce point, est inébranlable. Cela est vrai ; nous avons vu cependant et nous voyons encore tous les jours des hommes insensés et impies, qui, tout en reconnaissant

Dieu dans leur entendement, le nient dans leurs actions, parce qu'en croyant en lui, ils ne laissent pas de faire ce qu'ils feraient s'ils n'y croyaient pas. Il sera donc utile pour ces hommes en qui la lumière de la foi est comme éteinte, de leur montrer par la lumière de la raison qu'il y a un Dieu. Cette démonstration leur donnera peut-être une forte secousse et les fera rentrer en eux-mêmes. Notre travail aura encore une utilité plus grande et plus générale; car les mêmes choses qui nous disent que Dieu existe nous font connaître en même temps un grand nombre de ses perfections, et spécialement sa sagesse, sa toute-puissance, sa bonté et la providence avec laquelle il règle et gouverne ce monde.

I.

Entre les fondements de cette vérité, le premier, le plus sensible de tous, se trouve dans l'ordre hiérarchique des créatures. Nous remarquons, en effet, dans les choses de ce monde divers degrés de perfection. Au dernier rang nous plaçons les quatre éléments, qui sont des corps simples n'ayant que deux qualités; au second, les mélanges imparfaits, comme les neiges, les pluies, la grêle, les vents, les gelées et les autres choses semblables, qui offrent, de plus que les éléments, certaines combinaisons; au troisième, les mélanges parfaits, comme les pierres, les perles et les métaux, qui présentent une vraie combinaison des quatre éléments; au quatrième, les choses qui ont une vie, qui croissent et décroissent, telles que les arbres et toutes les plantes; au cinquième, les animaux imparfaits, qui ajoutent à la vie le sentiment, mais ne peuvent se mouvoir, comme les huîtres et les autres coquillages; au sixième, les animaux parfaits, qui ont de plus la faculté de se transporter d'un lieu à un autre, tels que les oiseaux et les poissons; au septième, l'homme qui à toutes ces qualités joint la raison, par laquelle il se distingue des animaux et s'élève au-dessus d'eux. Plus haut que l'homme se trouve l'ange, qui a un entendement supérieur, et qui est une substance spirituelle et sans mélange de matière. Entre les anges eux-mêmes il y a une hiérarchie, car il en est qui sont d'une nature plus noble et plus parfaite que les autres; et, selon la doctrine de saint Thomas,

conforme à celle d'Aristote, il n'y a pas deux anges d'égale perfection; quoiqu'ils soient innombrables, et l'un est essentiellement plus parfait que l'autre. En continuant cette hiérarchie, ou nous devons dire que les êtres suivent un progrès infini sans qu'on puisse jamais arriver au dernier, ce qui est complètement impossible, ou nous devons nous arrêter à un être supérieur au-dessus duquel on ne puisse concevoir rien de plus parfait. Cet être qui est au sommet de tous les êtres et qui les domine tous, c'est celui que nous nommons Dieu, ou la vérité première, la cause première, le premier moteur et l'auteur de tout, qui n'a pu être créé, parce que celui qui l'aurait créé serait au-dessus de lui, le créateur étant plus parfait que la créature, l'ouvrier que son œuvre. D'où il suit qu'il doit être éternel, n'ayant été ni créé ni fait par un autre. Ainsi le premier argument de l'existence de Dieu se tire de la hiérarchie des créatures.

II.

Le second se déduit du mouvement des corps. Nous posons en principe que tous les corps qui se meuvent ont en eux ou hors d'eux une certaine vertu ou force qui les met en mouvement. On le voit clairement dans l'homme et dans les animaux, dont le corps se meut par l'impulsion de l'âme; car, quand l'âme vient à manquer, le mouvement dont elle était la cause cesse tout à coup. Laissons maintenant les mouvements des corps qui sont sur la terre, et montons par la pensée jusqu'au ciel le plus élevé, qui est placé au-dessus du ciel étoilé, lequel, à son tour, entraîne tous ceux qui lui sont inférieurs et produit tous les mouvements qui ont lieu jusqu'à la terre. Ce ciel supérieur se meut avec tant de vitesse, qu'en un seul jour il fait faire à l'univers entier une révolution complète. D'après le principe que nous avons posé, il doit avoir son moteur; et, à cet égard, on demande si, quant à son existence ou à la force motrice qu'il possède, il dépend d'un autre ou non. S'il n'est pas sous la dépendance d'un autre, s'il tient de lui-même son existence et son pouvoir, c'est lui que nous nommerons Dieu; car c'est le caractère essentiel de Dieu d'être supérieur à tous les êtres, de ne dépendre par conséquent

que de lui-même dans son être et dans sa puissance. Si vous me dites que ce ciel tient son existence et sa force motrice d'un être qui lui est supérieur, nous ferons sur celui-ci la même demande que sur l'autre; et, procédant toujours ainsi, ou il faudra affirmer un progrès infini, que nous avons dit être impossible, ou nous serons obligés d'en venir à un premier moteur de qui dépendent les autres, à une cause première qui communique aux autres sa vertu, et c'est cette cause que nous appelons Dieu. Telle est la démonstration par laquelle les philosophes ont prouvé l'existence d'un premier moteur qui ne dépend de rien et qui tient tout de lui-même. Ceux qui ont saisi la force de ce raisonnement ne regardent donc point cette vérité comme appartenant au domaine de la foi, puisqu'elle est évidente pour eux; mais ils disent qu'elle est le préambule de la foi, ainsi que s'exprime ce même saint docteur.

III.

Il y a pour les philosophes d'autres motifs de croyance en Dieu, dont Cicéron fait très-grand cas avec juste raison. L'un de ces motifs, c'est que, parmi tant de nations diverses qui habitent le globe terrestre, il n'en existe aucune, quelque barbare, quelque féroce qu'elle soit, qui (tout en ignorant quel est le vrai Dieu) ne sache pas qu'il en est un et qui ne l'honore par quelque culte. La raison en est simple : outre que la beauté de ce monde et l'ordre qui y règne attestent aux yeux de tous l'existence de celui qui a tout réglé, ce même créateur, qui a donné aux cœurs des hommes une inclination naturelle pour aimer et honorer leurs pères, y a imprimé un semblable instinct qui les porte à aimer et à révéler Dieu, le père de toutes choses, et qui les conserve et les gouverne. De là vient qu'on trouve chez tous les peuples une religion, fautive quelquefois, mais qui est tellement gravée dans leurs cœurs, qu'on les voit souvent combattre les uns contre les autres pour sa seule défense, comme cela se passe entre les musulmans et les chrétiens. Car chaque nation croyant que sa religion est la vraie, et la seule par laquelle Dieu est réellement honoré, elles se croient obligées d'élever la voix en faveur de ce Dieu et de faire la guerre à celles qui ne l'honorent pas comme elles l'entendent, tant est

enraciné dans toutes les âmes le sentiment de la vénération que l'on doit au Maître suprême. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que, chaque jour, des hommes appartenant à diverses sectes passent à notre religion et abandonnent pour cela leur femme, leurs enfants, leurs biens et les charges les plus honorables. Ainsi, nous avons vu, de nos jours, un homme qui, plusieurs années auparavant, avait renié sa foi, venir chez les chrétiens, renonçant à tous les avantages dont il jouissait et à ce qu'il avait de plus cher pour suivre la vraie religion. On voit par là combien est profond le sentiment religieux que Dieu a imprimé dans nos cœurs, puisqu'il l'emporte sur les instincts les plus forts, sur les affections les plus puissantes qu'il y ait dans l'homme. Le même exemple fut offert, du temps d'Esdras, par ceux des enfants d'Israël qui avaient choisi leurs femmes parmi les gentils. Quand cessa la captivité de Babylone, ils abandonnèrent ces femmes et les enfants qui en étaient nés, afin de ne pas violer la loi qui interdisait de telles alliances.

IV.

On constate aussi, comme preuve de cette vérité, un autre fait qui résulte encore de l'inclination naturelle que nous avons signalée : c'est que tous les hommes, lorsqu'ils se trouvent dans un grand danger ou dans un embarras extraordinaire, élèvent naturellement et sans réflexion leur cœur vers Dieu pour implorer son secours. Comme ce mouvement est si prompt qu'il prévient toute intervention de la raison, il s'ensuit qu'il provient d'un instinct de l'homme ; or la nature humaine, avec tous ses instincts, étant l'œuvre de Dieu, et Dieu n'ayant rien fait d'inutile et sans dessein, ce mouvement irréfléchi nous prouve non-seulement que Dieu existe, mais encore qu'il est infiniment parfait. Ce mouvement qui nous porte à recourir à Dieu est, en effet, une voix, un témoignage de la nature elle-même, qui confesse par là que ce Maître souverain voit tout, pourvoit à tout, et se trouve présent en tout lieu. Cette nature atteste par là la providence, la bonté et la miséricorde de Dieu, son amour pour les hommes, et le désir qu'il a de remédier à leurs maux, puisqu'en les créant, il a mis lui-même dans leur cœur cette inclination naturelle qui les porte à

s'adresser à lui, comme à un véritable père, dans leurs embarras et leurs tribulations.

V.

Le cinquième motif qui a amené les philosophes et les autres hommes à reconnaître l'existence de la divinité, c'est l'art, l'ordre, l'harmonie, la beauté et la grandeur de ce monde et de ses parties principales, qui sont le ciel, les étoiles, les planètes, la terre, l'eau, l'air, le feu, les vents, les pluies, les neiges, les rivières, les fontaines, les plantes, etc. Cette considération et deux autres que nous exposerons bientôt, ont été abondamment développées par Cicéron, orateur élégant et grand philosophe, qui met ses réflexions dans la bouche d'un stoïcien. Puisque, dans cette matière, nous suivons une voie toute philosophique, il me paraît utile de traduire ici, pour ceux qui n'entendent pas le latin, ce que dit ce stoïcien avec l'éloquence que lui prête Cicéron, laissant de côté certaines choses que nous traiterons plus tard en leur lieu. Je dois prévenir le lecteur qu'il ne doit pas s'étonner si, à la place de *Dieu*, il trouve *les Dieux*. C'est un philosophe païen qui parle. Il se trompe en cela, comme quand il prétend que *les Dieux* s'occupent seulement des grandes choses et n'ont aucun souci des petites, ce qui est contraire aux enseignements de ce Maître descendu du ciel, qui nous a dit : « Le moindre passereau ne tombe pas dans le filet sans la volonté du Père céleste. » *Matth. x, 29*.

Voici donc comment s'exprime ce philosophe :

« Il n'est rien dans l'arrangement et le gouvernement de ce monde que l'on puisse reprendre avec quelque apparence de raison ; et, si l'on voulait corriger quelque chose de ce grand ouvrage, on le ferait pire, ou même on ne pourrait en aucune façon exécuter ce qu'on aurait projeté. Puisque toutes les parties de ce monde sont constituées de telle sorte qu'elles ne peuvent être ni plus utiles ni plus belles, voyons si elles sont l'œuvre du hasard, et si elles pourraient se conserver dans l'état où elles sont sans le gouvernement de la divine providence. Si les œuvres de la nature sont plus parfaites que celles de l'art, et si l'art ne produit rien sans une intelligence, il s'ensuit que celles de la nature ne peuvent avoir été faites que par une intelligence. Quel est celui

qui, voyant un tableau bien peint, ne comprendra pas qu'il a été fait avec le secours de l'art ? ou qui, voyant de loin un vaisseau fendre les flots de la mer, ne reconnaîtra pas que ce mouvement est le produit de la raison et de l'art ? Qui n'aura pas la même pensée en voyant une horloge marquer exactement les heures ? Et celui-là osera dire que le monde, qui contient les arts et les artistes eux-mêmes, et toutes les autres choses, a été fait sans raison et sans art ?

» Mais portons nos yeux plus haut. Dans le ciel brillent les flammes d'innombrables étoiles rangées autour de l'astre qui les éclaire toutes, et qui est beaucoup plus grand que toute la terre. Les étoiles elles-mêmes sont d'une dimension extraordinaire. Or ces feux immenses, loin de causer aucun dommage à la terre et à ses fruits, leur sont tellement utiles que, s'ils changeaient de place, ils embraseraient le monde. » *De nat. Deor.* II.

Un peu plus loin, Cicéron ajoute :

« S'il existait des hommes, dit ingénieusement Aristote, qui eussent passé leur vie sous la terre, dans des palais ornés de tableaux et de statues, et pourvus de toutes les choses que l'on trouve dans les habitations des hommes réputés riches et heureux, et que n'ayant jamais vu la lumière du jour, ils eussent néanmoins ouï dire qu'il y a une divinité souveraine ; si ensuite, les entrailles de la terre venant à s'ouvrir, ils pouvaient sortir de ces sombres demeures et venir dans les lieux que nous habitons, que diraient-ils lorsqu'ils verraient tout à coup la terre, la mer et le ciel ; lorsqu'ils connaîtraient la grandeur des nuages et la force des vents ; lorsqu'ils considéreraient le soleil, qu'ils apprécieraient ses vastes dimensions, sa beauté et son influence, qu'ils le verraient former le jour en répandant la lumière dans le ciel ; puis, lorsque la nuit ayant couvert la terre, ils contempleraient le ciel serein et orné d'étoiles, la lune variant sa lumière par ses accroissements et par ses déclin, le lever et le coucher des astres et leur course invariablement réglée de toute éternité ? Sans aucun doute, ces hommes sortis de leurs sombres cavernes, et voyant tout à coup ces belles choses, reconnaîtraient aussitôt la vérité de ce que leur avait appris la renommée, qu'il y a une divinité qui

gouverne ce monde et de qui tout dépend. Voilà ce que dit Aristote.

» Mais nous, continue Cicéron, imaginons des ténèbres aussi épaisses que celles qui eurent lieu autrefois par suite de l'éruption du mont Etna et qui obscurcirent toutes les régions voisines. Figurons-nous que, pendant deux jours, l'obscurité soit telle qu'un homme ne puisse pas voir un autre homme. Si, au troisième jour, le soleil venait à éclairer le monde, les hommes se croiraient ressuscités de nouveau. Supposons maintenant que quelques-uns d'entre nous eussent été plongés dans des ténèbres éternelles, et qu'ils vissent tout à coup la lumière, combien la face du ciel leur paraîtrait belle ! Mais l'habitude de voir tous les jours ce beau spectacle nous empêche de l'admirer et de chercher les causes des merveilles que nous voyons sans cesse, comme si la nouveauté, et non la grandeur des choses, devait nous exciter à rechercher les causes qui les ont produites. Peut-on appeler homme raisonnable celui qui, voyant les mouvements constants du ciel, l'ordre si parfait des astres, et toutes les choses si bien combinées, si bien liées entre elles, n'y reconnaît aucune intelligence, et dira que cette œuvre, dont aucune raison humaine ne peut rendre raison, est un effet du hasard ? Quand nous voyons quelque objet se mouvoir artificiellement, comme une sphère, une horloge et tant d'autres instruments, doutons-nous que ces machines ne soient l'œuvre d'une intelligence ? Et quand nous voyons le ciel se mouvoir avec une si admirable rapidité et accomplir ses révolutions annuelles de la manière la plus constante et la plus régulière pour le salut et la conservation de toutes les créatures, ne dirons-nous pas que ces mouvements sont dirigés non-seulement par une raison, mais encore par une raison excellente et divine ?

» Mais, laissant la subtilité des arguments, nous pouvons admirer la beauté des choses que nous reconnaissons avoir été faites par la divine Providence. Considérons d'abord la terre solide, ronde, assise sur ses propres fondements et se mouvant sur elle-même, placée au centre du monde, vêtue de fleurs, de verdure, d'arbres et de moissons, remplie d'une quantité innombrable

d'objets dont la variété nous procure d'inépuisables plaisirs. Joignons-y les sources intarissables et fraîches, les ruisseaux limpides, les rivages verdoyants, les rochers escarpés, les cavernes profondes, les montagnes qui se dressent vers le ciel et les plaines qui s'étendent au loin, joignons-y les mines d'or et d'argent et les marbres précieux qu'elle cache dans son sein. Puis, quelle variété d'animaux de toute espèce, doux ou féroces ! Que d'oiseaux qui volent et chantent ! que de troupeaux répandus sur les pâturages ! que de bêtes sauvages répandues dans les forêts ! Que dirai-je maintenant de la race des hommes qui, établis sur la terre pour la cultiver, ne permettent pas qu'elle soit envahie par les bêtes féroces, ni rendue stérile par les ronces épineuses, et dont les travaux embellissent les champs, les îles et les rivages parsemés d'habitations et de cités ?

» Si nous pouvions contempler toutes ces choses d'un seul regard, comme nous les embrassons par la pensée, il n'y aurait personne qui, voyant la terre dans son ensemble, pût douter de la divine Providence. Mais, d'autre part, quelle est la beauté de la mer ? quelle multitude et quelle variété d'îles ! que de fraîcheur et de charmes sur ses rivages ! que de races de poissons, dont les uns habitent au fond des eaux, les autres nagent et flottent à la surface, tandis que d'autres restent attachés aux rochers dans des coquilles qui leur servent d'habitation ! La mer elle-même embrasse si bien la terre par ses plages et ses rives, que ces deux natures si diverses semblent ne faire qu'une seule chose.

» Au-dessus de la mer, l'élément le plus voisin de nous c'est l'air, tantôt éclairé du jour, et tantôt obscurci de la nuit. En se dilatant, il gagne les régions supérieures ; mais quand il se condense, il produit les nuages, et, en y joignant les vapeurs qu'il recueille, il arrose et fertilise la terre. Courant ensuite d'un point à l'autre, il cause les vents. Il soutient les oiseaux dans leur vol, et, respiré, il nourrit et conserve les animaux.

» Il nous reste à parler de la dernière partie du monde, du ciel qui, plus éloigné de nous, entoure et embrasse tout, et forme l'extrémité et la borne du monde. C'est en lui que les astres brillants font des évolutions si régulières qu'elles remplissent

d'admiration quiconque les considère attentivement. Parmi ces astres est le soleil, qui, tournant autour de la terre, forme le jour et la nuit par son lever et par son coucher. Pendant un temps il s'approche de nous, et pendant un autre, il s'en éloigne, et partage ainsi l'année en deux époques contraires. Pendant son absence, la terre est plongée dans la tristesse; mais son retour lui rend la joie. Quant à la lune, que les mathématiciens disent plus grosse que la moitié de la terre, elle suit la même route que le soleil et lui emprunte toute la lumière qu'elle nous envoie. Elle subit plusieurs changements, puis elle s'éclipe quand elle se trouve dans l'ombre que projette la terre et éclipe elle-même le soleil quand elle s'interpose directement entre la terre et cet astre. Dans les mêmes régions, tournent autour de la terre les planètes, qui tantôt précipitent leur mouvement, tantôt le ralentissent, quelquefois même s'arrêtent tout à fait, et offrent ainsi le spectacle le plus étonnant et le plus beau. Il y a ensuite une multitude d'étoiles fixes qui, par leurs dispositions, forment certaines figures dont on leur a donné les noms, comme le *Char*, l'*Ourse* et autres semblables, qui guident le navigateur sur l'Océan. »

Tout ce qui précède est tiré de Cicéron. Par l'habile construction, la beauté, l'utilité des principales parties du monde inférieur, ainsi que par l'ordre, la régularité invariable des mouvements du ciel, il prouve que des choses si grandes, si avantageuses, si belles, si bien ordonnées, n'ont pu être le produit du hasard, mais qu'il y a au-dessus d'elles un être très-sage qui les a faites et qui les gouverne.

Un peu plus loin, proclamant le soin avec lequel la divine Providence pourvoit à toutes les nécessités des hommes, il nous dit qu'en dehors des moyens généraux et ordinaires employés pour la nourriture du monde entier, elle a produit en divers endroits des choses particulières pour les besoins de la vie. « Ainsi nous voyons, dit-il, qu'en Egypte le Nil, par ses débordements, couvre la terre pendant l'été, puis se retirant, la laisse ameublie et prête à recevoir la semence. La Mésopotamie est fertilisée par l'Euphrate qui, chaque année, renouvelle les champs qu'il arrose

Mais l'Indus, le plus grand de tous les fleuves, ne se contente pas de rafraîchir et d'amender les campagnes ; il les ensemeince, car il y charrie des grains semblables à ceux que produisent nos moissons. Je pourrais citer plusieurs autres contrées où se font des choses étonnantes, et plusieurs campagnes qui sont, chacune en son genre, d'une prodigieuse fertilité. Mais quelle n'est pas la bonté et la libéralité de la nature, qui produit des choses si nombreuses, si variées, si suaves, pour notre entretien ; et cela, non pendant un temps, mais toujours, afin que, par la variété et l'abondance des aliments, elle renouvelle sans cesse nos plaisirs ? Quels vents salutaires et propices elle nous envoie pour le bien des hommes, des animaux et de toutes les productions de la terre ! Ces vents tempèrent les grandes chaleurs et rendent la navigation plus rapide.

» Nous avons dit beaucoup de choses, mais nous sommes obligé d'en omettre un plus grand nombre ; car comment exposer les avantages que nous tirons des rivières, du flux et du reflux de la mer ; comment parler convenablement des montagnes couvertes de verdure, des bois ; des salines qui se trouvent loin de la mer, des médicaments salutaires que la terre nous fournit en si grande quantité, et d'une infinité de moyens ingénieux pour notre nourriture et la conservation de notre vie ? N'oublions pas la périodicité des jours et des nuits, si utile à la santé des animaux, en leur assignant un temps pour travailler et un autre pour se reposer. Ainsi, de quelque côté qu'on examine l'univers, on en conclut qu'il est gouverné par une sagesse divine qui fait tout concourir d'une manière merveilleuse au salut et à la conservation de toutes les créatures. »

Voilà les paroles que Cicéron met dans la bouche d'un stoïcien. Il passe en revue avec la plus profonde attention toutes les choses de ce monde, goûtant un vrai bonheur dans la contemplation des merveilles accomplies par la divine Providence ; ce qui est un sujet de confusion pour un grand nombre de chrétiens qui consacrent si peu de temps à l'étude de ces choses admirables.

II.

Entre toutes ces merveilles, il est important de considérer comment toutes les créatures de ce monde, combinant entre elles leur action comme les voix diverses d'un concert harmonieux, concourent ensemble au service de l'homme, pour qui elles ont été tirées du néant, sans qu'il y en ait une seule qui se dispense de ce service, qui ne lui procure quelque avantage et ne lui paie quelque tribut, temporel ou spirituel. A ce sujet il faut remarquer comment elles s'entr'aident pour remplir leur ministère, semblables aux serviteurs d'une même maison, ayant des charges différentes et qui s'emploient tous, chacun à leur manière, au service du maître commun. De là résulte l'harmonie du monde, où se trouvent une variété infinie d'objets, mais où tout est ramené à ce but unique : le service de l'homme. Prenons un exemple en parlant de l'homme lui-même, qui est, suivant Aris tote, la fin que la divine Providence s'est proposée en disposant toutes les choses du monde inférieur. Il a d'abord besoin de divers animaux pour se nourrir de leur chair, se vêtir de leur laine, se chausser de leur cuir, pour labourer la terre, pour porter ou traîner de lourds fardeaux et le soulager ainsi dans ses fatigues. Ces animaux à leur tour ont besoin de pâturages pour se nourrir ; l'herbe naît donc et croît sur la terre par le moyen des pluies qui l'arrosent ; les pluies se forment des vapeurs qui s'élèvent de la terre et de la mer sous l'influence du soleil ; les vents sont nécessaires pour faire monter ces vapeurs de la mer à la terre, et ces vents eux-mêmes viennent des exhalaisons de la terre ; mais l'action du ciel et la chaleur du soleil sont indispensables pour les faire sortir du sol et les enlever vers les régions supérieures. Le ciel, enfin, a besoin d'une intelligence qui le meuve, et celle-ci d'une cause première qui la conserve et qui la soutienne dans son office : cette cause première est Dieu. Nous pourrions de la même manière examiner toutes les choses créées, et montrer que toutes s'aident et se servent mutuellement ; qu'elles sont finalement coordonnées dans un seul but : le service de l'homme, pour qui elles ont été faites.

Nous avons donc raison d'admirer la divine Providence pour avoir ordonné toutes les choses de manière qu'elles aient besoin de l'aide et du ministère les unes des autres, et qu'aucune, étant seule, ne puisse se suffire à elle-même, afin que les hommes, voyant que les plus excellentes d'entre les créatures ne peuvent se passer du secours des autres, n'aient aucune raison de tomber dans l'idolâtrie. Le soleil, en effet, a plus de vertu pour la génération des choses que tous les autres êtres créés, surtout en ce qu'il communique sa lumière à toutes les étoiles, et, par sa lumière donne de l'efficacité à leurs influences. D'ailleurs, par le mouvement qui lui est propre, cette planète, en s'approchant et s'éloignant de nous tour à tour, produit les quatre saisons de l'année : l'hiver, le printemps, l'été et l'automne, qui sont si nécessaires aux productions de la terre ; mais ce même astre, pour nous donner les jours et les nuits, qui ne sont pas moins indispensables, a besoin du premier ciel qui, dans l'espace d'un jour, l'entraîne dans sa révolution autour du monde, et cause ainsi l'alternative de la lumière et des ténèbres. De même, les autres planètes et les étoiles, suivant les positions qu'elles occupent, les unes par rapport aux autres, ou par rapport au soleil, produisent certains effets qui s'étendent jusqu'à la terre, comme les pluies, la sérénité, les vents, le froid, le chaud, et autres choses semblables. Cet enchaînement, ou, s'il était permis de parler ainsi, cette sorte de chœur de danse si bien réglé de toutes les créatures, ce concert de voix diverses convaincrait Averrhoès de l'unité de Dieu, parce que des choses si différentes entre elles ne peuvent être conduites à une même fin, avec un tel ensemble, sans qu'il y ait comme un maître de chapelle qui les ramène à l'unité et à l'harmonie. S'il y avait deux ou plusieurs dieux, sans conformité de pensées, et qui ne fussent pas sujets l'un de l'autre, ils ne pourraient produire cette unité, car chacun prendrait sa voie et ils s'embarrasseraient mutuellement. Ainsi un navire poussé par des vents contraires, ne pourrait se mouvoir en aucun sens.

Cette belle image du monde a été élégamment décrite par Sénèque dans ces paroles qu'il adresse à une noble matrone romaine : « Imaginez-vous qu'en ce moment vous venez au

monde, et que, pour vous faire connaître l'habitation dans laquelle vous entrez, je vous dis : Vous arrivez dans une grande cité qui embrasse et enferme dans son sein toutes les choses, lesquelles sont régies par des lois fixes et éternelles. Vous y verrez des astres innombrables, et le soleil, qui, à lui seul, remplit tout ; qui, par son mouvement diurne, partage également les jours et les nuits ; qui, par son mouvement annuel, divise également les étés et les hivers. Vous verrez la lune recevoir des rayons fraternels une lumière tantôt plus petite, tantôt plus grande, suivant son aspect et sa position. Vous la verrez disparaître par fois, et d'autres fois nous découvrir toute sa face, croissant et décroissant tour à tour, et ne nous apparaissant jamais telle qu'on l'avait vue la veille. Vous y verrez cinq autres étoiles qui, par des chemins différents, vont en sens inverse du mouvement général du ciel, et qui, par leurs révolutions, causent tous les changements et toutes les altérations des choses de la terre, selon que, par leur position ou leur aspect, elles ont exercé une influence favorable ou funeste. Vous admirerez les nuages amoncelés, les eaux qui tombent du ciel, les tonnerres et les éclairs, et les éclats obliques de la foudre. Quand, rassasiée du spectacle des corps célestes, vous abaisserez vos regards sur la terre, vous y trouverez des formes différentes qui provoqueront en vous un nouvel étonnement : ici, des plaines dont les champs s'étendent sur d'immenses espaces ; là, des montagnes qui élèvent dans les airs leurs sommets couverts de neige, des fleuves qui se précipitent et qui, nés de la même source, vont arroser l'occident et l'orient ; des forêts s'agitant sur les plus hautes cimes, et peuplées d'animaux sauvages et d'oiseaux au chant varié. Là sont des villes diversement situées, des peuples séparés les uns des autres par de hautes montagnes, par des rivières, des lacs ou des marais. Vous y verrez des moissons que le travail et l'industrie des hommes ont fait croître, et des arbustes qui leur donnent gratuitement leurs fruits. Vous y admirerez des ruisseaux courant mollement sur l'herbe verte des prairies, des golfes gracieux, des rivages qui se creusent pour former des ports ; puis des îles innombrables répandues au loin et servant à distinguer les mers. Que dirai-je de l'éclat des pierres précieuses, de l'or

que l'on recueille dans le sable des torrents? Que dirai-je de l'océan qui déploie librement ses vagues et se divise en trois grands golfes pour séparer les nations? Dans son sein se trouvent des poissons d'une incroyable grandeur, d'autres très-pesants et qui ont besoin d'un aide pour se mouvoir, d'autres au contraire qui le disputent en vitesse à une galère poussée à force de rames. Il y en a enfin qui, en suivant les navires, lancent en l'air d'énormes jets d'eau, non sans faire trembler et sans mettre en danger les matelots. Vous verrez enfin à sa surface des navires qui cherchent des terres inconnues, et vous aurez la preuve qu'il n'est rien que l'homme n'ait tenté..... » Telle est la description de Sénèque, *De Consol. ad Marc.*

III.

Puisque telle est la variété et la beauté des choses de ce monde, quel sera l'homme assez peu sensé pour dire que tout cela a été fait par le hasard et non par un ouvrier très-sage et très-puissant? Qui dira qu'un grand tableau, où sont peintes les plus belles figures, a été fait par un paquet de couleurs tombées par hasard sur une toile? Mais y a-t-il un tableau plus grand, plus frappant, plus beau que ce monde? Y a-t-il des couleurs plus vives et plus agréables que celles des prairies et des arbres pendant le printemps? des formes plus gracieuses que celles des oiseaux et des fleurs? Quoi de plus resplendissant et de mieux peint que le ciel avec ses étoiles? Quel homme assez aveugle osera donc affirmer que toutes ces merveilles sont l'œuvre du hasard?

Si, cheminant dans une forêt, vous y trouviez une maison de plaisance toute princière, admirablement construite, bien pourvue de vivres de toute sorte et de toutes les autres choses nécessaires au service du prince; si vous y trouviez les tables dressées, les flambeaux allumés; si vous y voyiez des vergers, des réservoirs et des fontaines, des appartements bien disposés, soit pour le maître, soit pour ses serviteurs; si, émerveillé de tout cet appareil, vous demandiez comment tout cela a été fait et si l'on vous répondoit qu'un fragment de cette montagne s'est détaché, et que ses débris en tombant ont formé, par hasard, sans le secours

d'aucun architecte, ce beau palais avec tout ce qu'il renferme, que diriez-vous ? pourriez-vous imaginer une plus grande extravagance ? Répondez-moi maintenant : si vous considérez sérieusement la beauté de ce grand palais royal que nous nommons le monde, en voyant l'art avec lequel il a été construit et l'abondance de toutes les choses qu'il contient ; en voyant cette voûte du ciel si immense, si régulière dans sa forme, si bien ornée par les étoiles qui y brillent ; en voyant une table, comme est la terre, si largement pourvue de toute espèce de viandes, de fruits et d'autres sortes de mets ; en voyant la fraîcheur qui est répandue partout par tant de sources, les vergers, les tapis de verdure qui revêtent les montagnes, les vallées et les plaines ; en contemplant ces flambeaux et ces lumières qui, nuit et jour, éclairent ce palais du haut du ciel ; ces masses d'or, d'argent et de pierres précieuses qui se forment dans les entrailles de la terre, ces appartements divers et si bien disposés pour les habitants de ce palais, au sein des eaux pour ceux qui nagent, dans l'air pour ceux qui volent, sur la terre pour ceux qui sont plus grands et plus lourds ; en considérant, par-dessus tout l'admirable gouvernement de cette maison et de cette famille, l'ordre qui y règne ; comment les anges, qui sont les principales créatures, meuvent les cieux, comment les cieux entraînent les éléments, comment des éléments se forment les composés, comment enfin tout se combine pour le service du prince de ce palais, c'est-à-dire pour l'homme ; en voyant tout cela, dis-je, et une foule d'autres choses qui ne peuvent trouver place dans ce résumé, pourra-t-on croire qu'un tel ouvrage a été fait par le hasard ? pourra-t-on ne point voir qu'il a été accompli par un ouvrier très-puissant et très-sage ?

Cette beauté, cette grandeur du monde, et la variété des choses qu'il renferme, variété qui ne nuit en rien à l'unité dont nous avons parlé, ont porté non-seulement les philosophes, mais encore toutes les nations de l'univers à croire que des êtres si grands, si beaux, si bien ordonnés, n'ont pas été fait par le hasard ; mais qu'ils ont un maître puissant et sage qui les a créés par sa toute-puissance et les gouverne par sa sagesse. C'est le sentiment qu'ex-

prime David dans le Psaume xviii quand il s'écrie : « Les cieux proclament la gloire de Dieu, et le firmament annonce l'œuvre de ses mains. » Il veut dire : la beauté du ciel orné de tant de lumières, l'ordre admirable des étoiles, la diversité de leurs mouvements et la régularité de leur course annoncent la gloire de Dieu et invitent toutes les nations à le louer, à admirer sa grandeur, à le reconnaître pour le Créateur et le Seigneur de toutes choses. L'ordre même des jours et des nuits, leur accroissement et leur diminution, si bien réglés, si bien appropriés aux besoins de notre vie, la constance admirable de tous ces phénomènes annoncent et témoignent que des œuvres si grandes, si bien ordonnées, ne sont pas l'œuvre du hasard, et qu'il y a au-dessus de ce monde un roi qui préside à tout, qui, au commencement, créa toutes ces choses et qui les conserve par sa souveraine providence. Ces œuvres admirables ne rendent pas témoignage en un langage humain qui ne pourrait être entendu ; leur langage, c'est leur ordre invariable, leur beauté, l'art parfait avec lequel elles ont été faites, comme si l'architecte avait eu la règle et la plume à la main. Car cette sorte de langage est entendu sur toutes les terres et excite tous les hommes à respecter et adorer leur Créateur.

§ IV.

VI.

On donne une autre preuve non moins puissante que celle qui précède pour établir cette vérité importante. Car non-seulement l'harmonie du monde supérieur, mais aussi celle qui règne dans le monde inférieur, c'est-à-dire dans l'homme, nous prouve qu'il existe un Dieu créateur qui a présidé à son organisation. La sagesse de l'ouvrier se montre d'une manière si manifeste dans cette œuvre, que saint Augustin a pu dire avec raison que, de toutes les merveilles que Dieu a faites pour l'homme, la plus grande est l'homme lui-même, et par là il entend désigner les deux parties dont il se compose : le corps et l'âme. Laissant, pour un moment, ce qui regarde l'âme, portons toute notre attention sur la construction et la composition du corps humain. Il y a

dans ce corps tant de merveilles réunies, que les nombreux écrits de Galien et d'autres savants ne suffisent pas pour les exposer toutes. Chacune de ces merveilles considérée à part, mais bien mieux encore, leur réunion et leur ensemble attestent la sagesse de l'ouvrier qui a construit ce corps et en a disposé toutes les parties. Car il n'y a pas de palais royal ni de république bien policée où l'on trouve tant de fonctions diverses et tant d'employés qu'il y a d'organes dans le corps humain pour son gouvernement et sa conservation. Chacun de ses organes a son office particulier : ils le couvrent, comme la peau, la chair et la graisse ; servent à la digestion des aliments, comme l'estomac et les intestins grêles ; forment le sang, comme le foie, ou le font couler dans tous les membres, comme les veines ; produisent les esprits vitaux, comme le cœur, ou les portent dans tout le corps comme les artères ; engendrent les esprits sensitifs, comme le cerveau, ou les distribuent dans toutes les parties, comme les nerfs ; produisent enfin les mouvements qui dépendent de la volonté, comme les muscles. Quelques-uns reçoivent les diverses sécrétions du corps, comme la rate, le fiel, la vessie et les intestins ; d'autres servent de canal à l'air qui rafraîchit le cerveau et le cœur, comme les narines, le gosier, le poumon et la trachée-artère. Il en est qui servent d'instrument aux sens extérieurs, comme les oreilles à l'ouïe, les yeux à la vue, la langue et le palais au goût, les poumons et le gosier à la parole. Il y en a enfin qui sont le fondement et l'armature de tout le corps et auxquels viennent se fixer toutes les autres parties, ce sont les os et les cartilages. Ce qui augmente encore l'admiration que ces merveilles provoquent en nous, c'est que des choses si variées, si différentes par leurs formes, leurs propriétés et leurs fonctions, dont les unes sont si molles et les autres si dures, soient faites avec une matière aussi simple que l'est celle qui a servi à former le corps de l'homme. Qui a eu la puissance de faire avec une telle matière des choses si diverses, si ce n'est cet ouvrier tout-puissant et tout sage qui a fait le monde ? Oui, la variété et le nombre des parties qui composent notre corps, leurs formes et les fonctions qu'elles remplissent pour notre service, prouvent incontestablement qu'un si bel ouvrage n'a pas

été fait fortuitement, mais avec une providence souveraine et un art parfait.

Cicéron expose avec son éloquence ordinaire ce même argument, dans le livre déjà cité, parcourant toutes les parties et tous les membres du corps humain, ainsi que tous les organes des sens, les intérieurs que nous ne voyons pas, et les extérieurs que nous voyons, montrant comment chacune de ces parties sert parfaitement et de la façon la plus convenable à la conservation de la vie humaine, c'est-à-dire à l'entretien du corps, ainsi qu'à l'usage et aux fonctions des sens; à tel point qu'aucune intelligence humaine ne pourrait découvrir, dans une si grande variété et dans une telle multitude de parties, une seule chose qui manque ou qui soit superflue, aucune qui ne concorde admirablement avec les nécessités du corps et qui ne soit le meilleur moyen qui puisse être imaginé pour atteindre sa fin. D'où il conclut que cette œuvre procède d'une providence et d'une sagesse infinie, qui ne fait défaut en rien et ne se trompe jamais.

Mais, comme cette considération est très-importante et très-utile, et qu'elle demande à être traitée plus largement, nous la reprendrons en son lieu et nous lui donnerons toute l'étendue qu'elle réclame.

§ V.

VII.

A ces preuves que nous venons d'exposer, s'en joint une autre non moins concluante pour l'établissement de cette vérité, preuve très-palpable d'ailleurs et à la portée de toute intelligence, quelque bornée qu'elle soit. Elle consiste dans la considération des admirables instincts et des organes des animaux qui sont sur la terre, dans la mer et dans l'air, qui ont, tous, ce qui leur est nécessaire pour leur nourriture, leur défense, la guérison de leurs maladies et la propagation de leur espèce; et qui agissent dans toutes ces opérations comme s'ils étaient doués de la raison la plus parfaite. Ainsi, ils craignent la mort, fuient le danger, savent se procurer ce qui leur est nécessaire, construire leurs nids et élever leurs petits comme le font les hommes, à qui Dieu a

donné l'intelligence. Ils vont même plus loin : entre tant d'herbes de propriétés différentes, mais qui ont la même couleur, ils connaissent celle qu'ils doivent manger et celle qu'ils doivent laisser, celle qui est salutaire et celle qui est vénéneuse ; et, quelque faim qui les presse, ils ne touchent jamais à cette dernière. La brebis craint le loup qu'elle n'a jamais vu, et ne craint pas le chien qui ressemble au loup ; la poule ne craint pas le paon quoiqu'il soit fort gros, et fuit devant l'ombre de l'épervier qui est beaucoup plus petit ; les poussins redoutent le chat, et n'ont aucune peur du chien qui a une plus grande taille ; et tout cela, avant que ces bêtes aient acquis l'expérience du mal que peuvent leur faire les choses qui leur sont contraires.

Cicéron s'appuie encore sur cette considération pour montrer la sagesse et la providence de cet ouvrier qui a tout créé et qui gouverne tout. Il y parvient en faisant voir que tous les êtres qui ont vie ont été parfaitement organisés et pourvus de tout ce qu'il leur faut pour se conserver. Nous rapporterons ici quelques-unes de ses réflexions et nous en laisserons un plus grand nombre pour les placer au lieu qui leur convient. Commencant donc par les plantes, il s'exprime ainsi : « Les arbres, qui naissent de la terre, sont faits de telle sorte qu'ils peuvent soutenir le poids des branches placées à leur sommet ; par leurs racines, ils sont attachés à la terre et en retirent les sucs qui les nourrissent et les maintiennent ; leurs troncs sont revêtus d'écorces qui les mettent à l'abri du froid et du chaud. Les vignes ont des tendons qui leur servent de mains pour saisir les branches des arbres, s'y appuyer comme sur des épaules et arriver au sommet ; mais elles s'éloignent de certaines plantes qui leur sont contraires et funestes ; et, lorsqu'elles sont près de ces plantes, elles évitent d'y toucher comme si ces plantes étaient pestiférées.

» Mais quelle grande variété d'animaux, tous bien pourvus de ce qui leur est nécessaire pour se conserver ! Les uns sont revêtus de peau, d'autres couverts de poil, d'autres hérissés de pointes, d'autres chargés de plumes, d'autres entourés d'écailles, d'autres armés de cornes, d'autres qui ont des ailes pour s'enfuir. La nature leur a libéralement et abondamment procuré les aliments qui leur

sont propres, à chacun selon son espèce. Je pourrais énumérer les facilités qu'elle leur a données pour prendre et digérer leur nourriture; je pourrais expliquer avec quel art ingénieux elle a formé toutes les parties de leur corps destinées à cette fonction. Car tout ce qui est dans l'intérieur de ces corps est tellement bien construit et tellement bien placé qu'il n'y a rien de superflu, rien qui ne soit nécessaire à la conservation de leur vie. Elle leur a donné encore l'appétit et le sentiment, afin que, par l'un, ils soient excités à prendre leur nourriture, et que, par l'autre, ils discernent ce qui est salutaire de ce qui est pernicieux. Ils vont chercher cette nourriture, les uns en marchant, d'autres en rampant, d'autres en volant, d'autres en nageant. Les uns la prennent avec la gueule et avec les dents, d'autres la dépècent avec leurs griffes ou avec leur bec; les uns la sucent, d'autres la broutent, d'autres la dévorent tout entière, d'autres la mâchent. Tous les animaux ont d'ailleurs leur demeure spéciale et ils s'y rendent d'eux-mêmes. Ainsi, quand nous avons fait couver des œufs d'oies par une poule, les petits qui en naissent sont à peine venus à la lumière, et ont été à peine nourris quelques jours par les soins de la poule, que, d'eux-mêmes ils courent à l'eau, reconnaissant que c'est là leur habitation naturelle; tant est fort dans les animaux l'instinct de leur conservation.

» Je pourrais encore, à ce sujet, rapporter une foule d'autres faits très-remarquables; nous verrions avec quelle diligence les animaux veillent à leur sûreté; comment, lorsqu'ils paissent dans la campagne, ils se tournent en tous sens pour examiner si aucun danger ne les menace; comment ils se mettent promptement à l'abri dans leurs terriers, et avec quelle habileté ils se défendent contre leurs ennemis naturels: les uns avec leurs cornes, comme les taureaux; d'autres avec des dents particulières, comme les sangliers; d'autres en déchirant, comme les lions; d'autres en fuyant ou en se cachant, et d'autres en répandant autour d'eux une odeur insupportable qui tient leurs ennemis à distance. » *De nat. Deor.* iv.

Telles sont les principales aptitudes que Cicéron remarque dans les animaux, qui, quoique privés de raison, font cependant à

propos tout ce qui est convenable pour leur conservation et leur défense, comme s'ils étaient raisonnables.

S'appuyant sur ces faits, ces philosophes argumentent ainsi : Tous ces animaux sont privés de raison, car c'est là ce qui les distingue de l'homme ; cependant ils font ce qui intéresse leur conservation avec autant de convenance que s'ils étaient doués d'intelligence ; nous devons donc nécessairement reconnaître qu'il y a une raison universelle, une sagesse parfaite qui les assiste tous, les dirige et les gouverne, de telle sorte qu'ils font exactement ce qu'ils feraient s'ils pouvaient raisonner. En effet, puisque le Créateur les a formés, puisqu'il a voulu qu'ils existent, le même motif qui l'a porté à leur donner la vie, devait le porter à leur fournir tout ce qui est nécessaire pour la leur conserver. S'il n'en était pas ainsi, il les aurait créés inutilement et sans but. Si nous entendions un enfant âgé de trois ans parler avec l'éloquence d'un grand orateur, nous dirions aussitôt : Un *autre* parle en cet enfant, car cet âge n'est pas capable de ce discernement et de cette éloquence. Donc, puisque nous voyons toutes ces créatures sans intelligence agir convenablement et faire tout ce qui est utile à leur conservation, nous devons avouer qu'il y a une raison universelle, une sagesse souveraine, qui a donné aux animaux des instincts particuliers, afin que l'inclination naturelle fit en eux ce que la raison accomplit dans l'homme. C'est ce qu'ont voulu faire remarquer les philosophes en disant que les œuvres de la nature sont le produit d'une intelligence qui ne se trompe pas, voulant dire par là qu'elles sont le fruit d'une sagesse profonde qui fait tout avec une telle perfection qu'il est impossible d'y trouver aucun défaut. Cette considération inspirée par la vue des créatures a fait dire à saint Augustin qu'il douterait plus facilement de l'existence de son âme que de l'existence de Dieu, parce que toutes les choses créées rendent témoignage à cette vérité fondamentale.

Ces trois dernières considérations que nous avons effleurées ont besoin de développements plus complets. Ce que nous avons dit suffit sans doute pour ce qu'exige la brièveté de cette introduction ; mais, ayant l'intention, comme il a été dit, de fournir

de suaves sujets de méditation aux personnes vertueuses , nous reviendrons sur ces objets pour les traiter plus largement. Imitant dans ce travail les docteurs que nous avons nommés , saint Ambroise et saint Basile , nous examinerons les œuvres des six jours , afin que , par elles , nous élevions notre âme à la connaissance de la bonté , de la sagesse , de la toute-puissance et de la providence de celui qui a créé toutes ces choses pour l'entretien de notre corps et pour l'élévation de notre esprit. C'est pour cela que Dieu avait ordonné l'observation du jour du sabbat (jour du repos du Seigneur , selon l'Écriture sainte) , afin que les hommes l'employassent à contempler les œuvres des six jours et à lui rendre grâce pour elles , puisqu'elles sont toutes des bienfaits qu'ils doivent à sa bonté. Conformément à ce plan , nous traiterons d'abord du monde et de ses principales parties , qui sont le ciel et les éléments ; nous étudierons ensuite en particulier les corps vivants , comme sont les plantes et les animaux , et enfin l'homme qui fut créé le sixième et dernier jour. Afin que le lecteur chrétien retire un plus grand fruit de ce travail en connaissant le but pour lequel il a été fait , qu'il sache que mon intention n'est pas seulement de prouver qu'il y a un Dieu créateur et seigneur de toutes choses , comme je l'ai exposé au commencement , mais bien plutôt de rendre évidente la divine Providence qui se manifeste en ses créations , ainsi que les perfections qui l'accompagnent.

A ce sujet , il est bon et utile de savoir qu'entre toutes ces perfections il y en a trois qui sont plus particulièrement célébrées et qui sont , selon l'expression d'Isaïe , XL , les trois doigts auxquels est suspendu le globe de la terre. Ces trois perfections , qui ne font qu'une et même chose , sont la bonté qui veut le bien-être de ses créatures , la sagesse qui en règle l'ordonnance , la toute-puissance qui accomplit et met en œuvre ce que la bonté a voulu , ce que la sagesse a ordonné. Telles sont les trois perfections que comprend cette divine Providence qui , avec un soin pieux et paternel et avec un art admirable , a pourvu ses créatures de ce qui leur est nécessaire.

Mon intention est donc maintenant de faire voir comment ces quatre divines perfections et plusieurs autres éclatent dans toutes

les parties du monde , dans les plus grandes comme dans les plus petites , jusque dans le moucheron et la fourmi. Pour faire comprendre autant que possible le fruit qu'on pourra tirer de ces méditations, nous rappellerons que David, *Psalm. cxviii*, nomme bienheureux ceux qui sondent la parole de Dieu ; or ils ne le sont pas moins ceux qui étudient ses œuvres , non-seulement celles de la grâce , mais encore celles de la nature , puisqu'elles viennent de la même source. La sagesse incréée a promis la vie éternelle à ceux qui la découvriront , *Eccli. iii*. Mais que faisons-nous ici autre chose que de montrer cette suprême sagesse dans l'art avec lequel elle a fait tout ce qui existe ? Un des plus grands mérites du rhéteur, c'est de savoir remarquer les procédés d'un grand orateur, et saint Augustin a été justement loué d'avoir fait ce travail sur certains passages de saint Paul, *de Doct. Christ.* ; mais peut-il y avoir pour nos études un but plus grand que de rechercher et de constater les procédés admirables de la divine sagesse dans la construction et le gouvernement des êtres qu'elle a créés ? Il est écrit que la reine de Saba sentait son esprit défaillir en contemplant la sagesse de Salomon et les ouvrages que cette sagesse avait accomplis : qu'éprouvera donc une âme pieuse en considérant les œuvres de cette incompréhensible sagesse , si elle sait discerner l'art et le dessein de ce grand ouvrage ? C'est là le travail que nous nous proposons de faire avec la grâce de Dieu. Et dans quel but ? afin que connaissant par les œuvres ces quatre perfections divines, notre âme soit pénétrée d'amour pour une si grande bonté, de respect et de soumission en présence de cette majesté infinie, de confiance en cette Providence dont elle comprendra les soins paternels, et d'admiration pour cette puissance et cette sagesse dont elle verra la brillante manifestation dans ses œuvres mêmes. Tel est donc le but de ce livre , et c'est vers ce but que le lecteur pieux doit aussi diriger toutes ses intentions , afin qu'il puisse acquérir les quatre vertus que nous venons de citer, et dans lesquelles se trouve tout le bien de l'homme. Après ce préambule , nous allons entrer en matière, en commençant par les parties principales de l'univers,

CHAPITRE IV.

Etude du monde supérieur et de ses parties principales.

Avant de commencer l'explication de la première des trois parties du monde supérieur, il est une chose que nous devons pré-supposer, comme fondement de toute notre étude : c'est que, quand ce magnifique et souverain Seigneur se détermina, par sa seule bonté, à créer l'homme, au temps où il lui plut, et à le placer dans ce monde, afin que, connaissant son Créateur, l'aimant et lui obéissant, il méritât d'obtenir la vie bienheureuse dans l'autre, il résolut en même temps de procurer à sa créature tout ce qui lui était nécessaire pour son entretien et pour la conservation de sa vie. Il créa donc ce monde inférieur avec tout ce qu'il renferme, et que nous voyons servir à l'usage et aux nécessités de la vie humaine.

Dans une fabrication quelconque il faut deux choses : la matière dont l'ouvrage doit être composé, et l'ouvrier qui la travaille et lui donne la forme. Agissant comme fait tout homme qui a un travail à accomplir, dans cette grande fabrication du monde, le Créateur a pourvu à la matière dont les choses devaient être faites et aux ouvriers qui devaient la travailler. La matière dont se compose ce grand ouvrage, ce sont les quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu ; les ouvriers qui se servent de cette matière pour tout produire, ce sont les cieux avec leurs planètes et leurs étoiles. Car, si Dieu est la cause première qui met toutes choses en mouvement, les corps célestes et les intelligences qui les meuvent sont les principaux instruments dont il se sert pour le gouvernement de ce monde inférieur ; et celui-ci dépend tellement du mouvement des cieux que s'ils venaient à s'arrêter, disent les philosophes, tout autre mouvement cesserait, au point que le feu n'enflammerait pas quelques étoupes qu'on mettrait tout auprès. Ainsi, dans une horloge, si la première roue s'arrête, toutes les autres s'arrêtent en même temps ; de même, si le mouvement des cieux, d'où dépendent les autres, venait à cesser, ceux-ci cesseraient aussitôt.

Les corps célestes étant donc les premiers instruments du premier moteur, qui est Dieu, et étant chargés en ce monde de la principale fonction qui consiste à être la cause efficiente de tout ce qui se passe dans le domaine de la matière, le Créateur les a anoblis et leur a donné de grands privilèges qui les placent au-dessus de tous les corps terrestres. D'abord, il les a rendus incorruptibles et inaltérables en leur donnant un mouvement incessant et en les unissant à la sphère ignée; de sorte qu'après tant de milliers d'années qui se sont écoulées depuis leur création, ils ont conservé l'intégrité et la beauté qu'ils avaient quand ils furent tirés du néant, sans que le temps, qui corrompt et détruit tout, en ait altéré aucune partie.

Il leur a donné aussi la lumière, non seulement pour l'ornement du monde (car, sans cette lumière, tous les objets seraient informes, tristes, et plongés dans les abîmes des ténèbres); mais encore pour l'usage de l'homme. En effet, comme dit le Psalmiste, il a créé le soleil pour nous éclairer pendant le jour, et la lune pendant la nuit. Comme la lune elle-même s'éloigne, à certaines époques, de notre hémisphère, il a créé les étoiles en leur lieu afin que le monde ne fût jamais entièrement privé de lumière. Il a donné en même temps à ces astres une telle constance dans leurs mouvements, que, depuis leur création, ils ne se sont pas écartés, d'un point, du cercle où Dieu les avait placés. Le soleil se lève toujours à son heure, et sa révolution forme toujours les quatre saisons de l'année. De là vient que ceux qui ont étudié ces mouvements peuvent prédire, plusieurs années à l'avance, les éclipses de soleil et de lune, sans se tromper d'une seconde, tant sont constantes et régulières les révolutions de ces astres. Ceux qui, dans l'Eglise, c'est-à-dire dans la république chrétienne, remplissent l'office que le ciel et les astres remplissent dans le monde, et qui consiste à gouverner et à diriger les autres, apprendront, par cet exemple, combien ils doivent montrer d'ordre, de régularité et d'exactitude dans leur conduite et dans leurs emplois, afin que le désordre ne s'introduise pas parmi les fidèles qu'ils sont chargés de diriger, ce qui ne manquerait pas d'arriver s'ils le laissaient s'introduire chez eux. En effet, si la lumière, qui

doit éclairer les ténèbres, vient à s'obscurcir, que sera-ce des ténèbres mêmes? Si un aveugle guide un autre aveugle, que peut-on espérer, sinon la chute de l'un et de l'autre?

La grandeur des corps célestes est telle d'ailleurs qu'elle plonge dans l'étonnement qui veut se la figurer, et que nous ne pourrions y croire, si nous ne savions que rien n'est impossible à celui qui les a créés. Ce qui n'est pas moins admirable, ou plutôt, ce qui l'est beaucoup plus, c'est la rapidité avec laquelle ils se meuvent. Nous en parlerons plus loin quand nous en viendrons aux grandeurs et aux merveilles de Dieu. Mais qui nous expliquera la beauté du ciel? Combien il est agréable, pendant une nuit sereine du printemps, de contempler la lune, quand elle se montre dans tout son éclat et qu'elle efface toutes les autres étoiles! Combien l'apprécient ceux qui voyagent la nuit pendant les chaleurs de l'été, et combien ils préfèrent sa lumière à celle du soleil, quoique celle-ci soit plus considérable! Mais quand elle disparaît de l'horizon, y a-t-il un tableau plus magnifique et qui dévoile mieux la toute-puissance et la beauté du Créateur que ce ciel orné d'une innombrable variété d'étoiles de toute grandeur, que personne ne saurait compter, excepté celui qui les a créées? Cependant l'habitude de voir si souvent ce spectacle éteint en nous l'admiration que provoque tant de beauté, et nous empêche d'élever notre cœur vers le peintre sublime qui a su décorer cette grande voûte du ciel.

Si un homme né dans une prison obscure, y était élevé jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, sans voir jamais autre chose que les murs de son cachot, lorsque cet homme, que nous supposons n'être pas dépourvu d'intelligence, sortant pour la première fois de cette obscurité, verrait le ciel étoilé pendant une nuit sereine, il ne pourrait s'empêcher de s'extasier devant tant d'ornements et tant de beauté; et, voyant un si grand nombre d'étoiles de quelque côté qu'il portât ses regards, à l'orient ou à l'occident, au nord ou au midi, il s'écrierait avec enthousiasme : Qui a pu émailler une si grande voûte de tant de pierres précieuses et de diamants si éclatants? qui a pu créer un si grand nombre de lumières et de flambeaux pour éclairer le monde? qui a pu peindre une si

belle prairie ornée de tant de fleurs diverses, si ce n'est un ouvrier tout-puissant et possédant en lui le principe de toute beauté? Frappé des merveilles de cette œuvre, un philosophe gentil disait : « Regardez le ciel et ensuite philosophez. » Ce qui voulait dire : Dans la variété et l'éclat du ciel, apprends à connaître et à admirer la sagesse et la toute-puissance de celui qui l'a construit. C'est de cette façon et avec non moins de sagesse que savait philosopher le Psalmiste, lorsqu'il disait : « Seigneur, je considérerai vos cieux, l'ouvrage de vos mains ; la lune et les étoiles, que vous avez formées. » *Psalm. viii, 4.*

Si la beauté des astres est admirable, leur influence n'est pas moins grande pour la production de toutes les choses de ce monde inférieur, celle du soleil en particulier. En effet, lorsqu'il s'éloigne de nous, ce qui a lieu vers l'automne, tous les arbres, toutes les plantes perdent leur feuillage et leur beauté; ils restent nus, stériles et comme privés de vie; mais, quand son mouvement annuel le ramène vers nous, les champs se revêtent d'une verdure nouvelle; les arbres se couvrent de fleurs et de feuilles; les oiseaux, que l'hiver avait rendus muets, recommencent à chanter et à gazouiller; les vignes et les rosiers enflent leurs bourgeons et se préparent à les ouvrir pour étaler aux yeux les trésors qu'ils tenaient renfermés dans leurs calices. L'influence du ciel sur les choses de ce monde est telle que, si elle est en partie arrêtée pour quelques instants seulement, comme il arrive dans les éclipses du soleil et de la lune, on remarque aussitôt des altérations et des changements dans les corps des hommes, surtout dans ceux qui sont faibles et infirmes.

CHAPITRE V.

Du soleil, de ses effets et de sa beauté.

Après avoir parlé du ciel en général, il nous reste à traiter en particulier des planètes et des étoiles fixes qu'il renferme, et en premier lieu du plus noble des astres, qui est le soleil. Il y a tant de grandeurs et de merveilles à considérer dans ce corps céleste, qu'un grand philosophe, nommé Anaxagore, à qui on demandait

pourquoi il avait été mis dans ce monde, répondit : « Pour voir le soleil. » Il lui paraissait que l'existence de l'homme trouvait une raison suffisante dans la contemplation de ce que Dieu avait opéré dans cette créature et de ce qu'il opérât par elle dans ce monde. Et pourtant ce philosophe n'adorait pas le soleil, comme tant de nations; il disait, au contraire, que c'est une grande pierre, un corps solide, enflammé et lumineux : opinion qui le fit condamner par les Athéniens, et pour laquelle il aurait été mis à mort sans la protection de Périclès, son ami.

Quelque admirable que soit cet astre, personne cependant ne s'étonne des vertus et des propriétés dont le Créateur l'a doué, « parce que, dit Sénèque, l'habitude de voir les mêmes objets suivre toujours la même route, nous empêche de les trouver dignes de notre admiration, pour si grands qu'ils soient; tandis que la moindre nouveauté qu'ils nous offrent attire aussitôt nos regards vers le ciel. Le soleil n'a personne qui le regarde, si ce n'est lorsqu'il est éclipsé; personne ne contemple la lune, si ce n'est lorsque l'ombre de la terre l'obscurcit. Et pourtant quoi de plus étonnant que les effets ordinaires du soleil? Par l'éclat de sa lumière, il efface toutes les étoiles; et, quoiqu'infiniment plus grand que la terre, il ne l'enbrase pas; mais il tempère la force de sa chaleur par ses révolutions, l'augmentant en certains temps, la diminuant en d'autres. Il ne remplit la lune de sa lumière, il ne l'obscurcit et ne l'éclipse que lorsqu'elle est placée de l'autre côté de la terre. Personne n'est surpris de toutes ces choses, tant qu'elles suivent leur ordre naturel; mais, si parfois cet ordre est interrompu, nous nous en étonnons et nous nous demandons ce qui en arrivera, tant il est dans l'instinct de l'homme de faire plus d'attention aux choses nouvelles qu'aux grandes choses. » Telles sont les paroles de Sénèque; mais le grand saint Augustin ajoute que les sages portent autant, et même plus, leur attention sur les grandes merveilles du monde que sur les phénomènes nouveaux et inaccoutumés, sentant que les yeux leur ont été donnés pour voir et comprendre la dignité et l'excellence des œuvres de Dieu et pour les estimer ce qu'elles sont en elles-mêmes.

I.

Rentrant donc dans notre sujet, nous dirons qu'entre toutes les influences de cet astre, la plus grande et la plus générale est qu'il communique sa lumière et sa clarté à toutes les planètes et à toutes les étoiles qui sont répandues dans le ciel. Et, comme il est vrai que les unes comme les autres ne produisent leurs effets sur ce monde qu'au moyen de la lumière qu'elles y projettent, et qu'elles reçoivent cette lumière du soleil, il s'ensuit qu'après Dieu, cet astre est la cause première de toutes les générations, de toutes les corruptions, de toutes les agitations et de tous les changements qui ont lieu dans ce monde inférieur. Nous affirmons même qu'il concourt à la génération de l'homme; c'est pourquoi l'on dit communément que le soleil et l'homme engendrent l'homme. Et non-seulement il engendre les choses; mais, par la chaleur qu'il leur communique, il les fait croître et grandir. Aussi voyons-nous les plantes des jardins monter en épis et les moissons s'élever vers le mois de mai, quand les chaleurs commencent à se faire sentir.

II.

Le même astre aspire les vapeurs les plus légères de la mer, qui, s'élevant jusqu'à la moyenne région de l'atmosphère, qui est la plus froide, se condensent, et, se changeant en eau, arrosent la terre pour lui faire produire les fruits et les herbes qui servent à la nourriture de l'homme; de sorte que nous pouvons dire que l'eau nous donne le pain, le vin, la viande, la laine, les fruits, et enfin tout ce qui est nécessaire à la vie; car c'est par elle que tout cela se produit.

III.

C'est encore lui qui, par la variété de ses mouvements, divise le temps en jour et nuit, en mois, en années. Car en apparaissant sur notre hémisphère il fait le jour, en descendant et se cachant à nos yeux il fait la nuit; en passant par chacun des douze signes du ciel, il forme les mois, puisqu'il reste un mois dans chacun; enfin en accomplissant sa révolution autour du monde à travers

les douze signes du zodiaque, il complète l'année; car nous nommons année le temps que dure cette révolution.

IV.

En s'approchant ou s'éloignant de nous, le soleil produit encore les quatre saisons de l'année : l'hiver, le printemps, l'été et l'automne, saisons que la divine Providence a ordonnées par le moyen de cet astre, tant pour le salut de notre corps, que pour la production des fruits de la terre, dont nous nous nourrissons. Quant à ce qui regarde la conservation de notre corps, il faut savoir qu'étant composé des quatre éléments, il a les quatre qualités qui leur sont propres : le chaud et le froid, l'humide et le sec. A ces quatre qualités correspondent les quatre humeurs qui se trouvent dans notre corps. Au froid correspond le flegme; à l'humide, le sang; au chaud, la bile; au sec, la mélancolie. Ce Maître suprême qui règle tout, voyant que la conservation de notre corps dépend de la proportion de ces quatre humeurs qui se tempèrent l'une par l'autre, et que la maladie survient quand l'harmonie cesse par l'augmentation ou la diminution de certaines humeurs dont les unes empiètent sur les autres, ce Maître, dis-je, a ordonné les quatre saisons, afin que chacune de ces humeurs eût ses trois mois entiers pour se reformer et se refaire. Ainsi, le flegme a les trois mois de l'hiver qui sont froids comme lui; le sang, les trois mois du printemps qui sont tempérés; la bile, les trois mois de l'été qui sont chauds; la mélancolie, les trois mois de l'automne qui sont tristes. Chacune de ces humeurs règne donc et prédomine pendant une des quatre saisons. Leur durée et leurs forces étant ainsi également réparties par les saisons, elles se conservent en paix, sans que l'une soit jalouse de l'autre et espère la détruire, sachant bien que ses rivales ont un temps égal au sien pour réparer leurs forces et se refaire.

Cette révolution des saisons n'est pas moins merveilleuse dans le second effet que nous avons mentionné, c'est-à-dire dans la production des fruits nécessaires à l'alimentation de notre corps. En effet, pendant l'automne, on achève de cueillir les fruits que les chaleurs de l'été ont fait mûrir, et, peu après, quand les pre-

mières pluies sont tombées, le laboureur ouvre la terre, afin de lui confier ses semences. Et, pour que ces semences jettent dans le sol de profondes racines et consolident leurs bases, les froids de l'hiver viennent à propos arrêter leur croissance extérieure. Les plantes, fuyant l'air froid qui pèse sur elles, se replient vers l'intérieur de la terre et emploient toutes leurs forces à pousser leurs racines; elles croîtront ensuite d'autant plus sûrement, qu'elles seront plus profondément enracinées. Ce travail accompli, vient le printemps qui, par la force de sa chaleur, les fait grandir et développer au-dessus du sol. A cette saison succède l'été qui, par son ardeur et son aridité, enlève tout le froid et toute l'aridité qu'elles possèdent et les fait ainsi arriver à leur parfaite maturité.

De cette façon, quand le cours de l'année est fini, la provision des choses nécessaires à la vie se trouve faite pour l'homme et pour les animaux qui sont à son service. Ainsi, comme un seigneur qui a des serviteurs et une famille, met à part chaque année ce qu'il faut pour leur entretien, de même ce grand Seigneur, dont le monde entier est la famille, par la révolution annuelle du soleil et la distinction des saisons, pourvoit tous les ans à la nourriture et à l'entretien de cette grande maison, de cette innombrable famille. Quand cette œuvre est terminée, il ordonne au soleil de reprendre sa course déterminée, afin de nous faire d'autres provisions pour l'année suivante.

Comme tous les hommes et tous les animaux sont sujets à la mort et que le monde serait bientôt dépeuplé, si les espèces n'étaient réparées par le remplacement des individus qui disparaissent, chaque année le Créateur répare les vides par l'influence de cet astre. En effet, lorsque dans sa révolution le soleil retourne vers nous au printemps, et que les arbres semblent ressusciter, le monde se peuple en même temps d'une autre génération et d'autres habitants. A cette époque naissent de nouveaux animaux sur la terre, dans l'eau et au sein de l'air. C'est ainsi que ce divin monarque conserve et gouverne le monde, augmentant chaque année sa famille et produisant tout ce dont elle a besoin pour son entretien. Et maintenant, qui pourra considérer l'ordre établi par la divine Providence, sans s'écrier avec le Prophète : « Combien

vos œuvres sont grandes, Seigneur! elles sont faites avec une souveraine sagesse et la terre est pleine de vos richesses. »

§ I.

Nous ne devons pas omettre de noter l'ordre dans lequel se succèdent ces quatre saisons, et que produit le mouvement régulier du soleil. L'hiver et l'été formant les deux extrêmes, si l'ardeur de l'été remplaçait immédiatement les glaces de l'hiver, les corps en éprouveraient nécessairement un grand dommage, parce que la nature ne souffre pas des changements si subits. C'est pourquoi, le Créateur a réglé la marche du soleil de manière à amener une saison intermédiaire et plus tempérée. C'est le printemps qui, étant à la fois humide et chaud, tient le milieu entre les deux autres saisons, et permet à l'homme de passer sans danger d'un extrême à l'autre. Le même inconvénient arriverait, si le froid de l'hiver succédait immédiatement aux chaleurs de l'été; mais l'automne s'interpose afin que le corps se prépare peu à peu à supporter l'hiver et sa froidure.

C'est encore pour notre avantage que le soleil, par sa présence et par son absence, divise le temps en jours et en nuits. Car, si le soleil était toujours sur l'horizon, la distinction des âges et la computation des temps serait impossible. Dans l'état actuel des choses, nous composons une journée d'un jour et d'une nuit; de sept jours et de sept nuits nous faisons une semaine; pendant un peu plus de quatre semaines, le soleil stationne dans un des douze signes, et ses douze stations composent l'année solaire. Ce n'est pas une chose moins avantageuse pour les fruits de la terre que l'inégalité proportionnée des jours et des nuits. Les grandes nuits et les jours si resserrés de l'hiver servent aux plantes qui, retenues par le froid des longues nuits, s'enracinent profondément, comme nous l'avons dit, tandis que le peu de chaleur que leur fournit un jour très-court ne leur permet pas de croître d'une manière sensible. Mais, quand vient le temps où doit croître ce qui a pris racine, les nuits s'abrègent, les jours grandissent, afin que les plantes croissent peu à peu et s'élèvent, pressées par la chaleur de jours devenus plus longs. De cette façon, les jours et les nuits

semblent se concerter, comme unis par un lien fraternel, pour le service de l'homme, et vivent en paix, restituant chacun ce qu'il a ravi à l'autre quelque temps auparavant, lui reprenant ensuite ce qu'il lui avait donné, et conservant ainsi, dans l'ensemble, une égalité parfaite, malgré l'inégalité des parties.

Quoique le jour soit préférable à la nuit pour les travaux des hommes, la nuit a aussi son utilité. La température qui règne pendant ce temps et la rosée qui tombe sur la terre, rafraîchissent les semences et les plantes, à l'époque des longs jours et des grandes chaleurs. Les corps des hommes et des animaux épuisés par les fatigues de la journée se délassent pendant la nuit. Alors, tous nos sens étant dans un repos complet, la chaleur naturelle se concentre pour s'employer tout entière à la décomposition et à la digestion des aliments, qu'elle répartit dans tous les membres en donnant à chacun la part qui lui est nécessaire. La nuit suspend les sanglants exercices de la guerre; tant que durent les ténèbres, l'ennemi cesse de poursuivre son ennemi. Quand la nuit vient, les bêtes fauves sortent de leurs cavernes pour chercher leur nourriture. Louant à ce sujet la divine Providence, le Psalmiste s'écrie : « Vous amenez les ténèbres, et voilà la nuit : alors les bêtes des forêts se glissent dans l'ombre. Les lionceaux rugissent pour réclamer leur proie, et demandent à Dieu leur pâture. Le soleil se lève; les animaux sauvages se retirent et s'enfoncent dans leurs tanières. » *Psalm. ciii*, 20-21. La nuit est aussi le temps qui convient à l'homme pour se recueillir en lui-même et pour donner à l'âme sa nourriture spirituelle. Libre alors des soins et des affaires de la journée, elle peut s'élever en silence vers Dieu et chanter sa gloire, ainsi que le dit le Prophète en ces termes : « Pendant le jour Dieu distribue ses miséricordes, et pendant la nuit, il réclame les louanges qui lui sont dues. » *Psalm. li*, 9. Le même prophète y convie tous les hommes et particulièrement ceux qui habitent dans la maison du Seigneur en leur disant : « Vous qui passez les nuits à veiller dans son temple, élevez vos mains vers son sanctuaire et bénissez le Seigneur. » *Ibid. cxxxiii*, 1. Et ce qu'il prescrivait aux autres, il le faisait lui-même, bien qu'il fût roi et surchargé de travaux; car il nous dit qu'il se levait au milieu de la

nuît pour louer Dieu. Le prophète Jérémie nous invite à remplir le même devoir en disant : « Lève-toi, loue le Seigneur durant la nuit, au commencement des veilles; répands ton cœur comme l'eau en la présence du Seigneur. » *Jerem. Lament.* II, 19. Ce qui veut dire : représente au Seigneur les infirmités de ton âme afin qu'il les guérisse. Dans le même temps, le prophète Isaïe élevait son esprit vers Dieu par ces paroles qu'il lui adresse : « Mon âme vous a désiré pendant la nuit; et, dès l'aurore, je m'éveillerai pour vous chercher dans mon esprit et dans mon cœur. » *Isa.* XXVI, 9. Pendant la nuit un cœur humble sent ranimer sa dévotion, en contemplant l'éclat de la lune argentée, et, en son absence, celui des étoiles, qui, par leur silence et leur scintillement, annoncent la beauté du Créateur, et qui, par la diversité de leur lumière, font comprendre quelle diversité de gloire et de beauté nous verrons dans les corps glorieux des élus, au jour de la résurrection générale, ainsi que l'Apôtre nous l'apprend, I *Corinth.* xv.

Ces merveilles, et beaucoup d'autres que nous passons sous silence, sont l'œuvre de ce magnifique et resplendissant flambeau qui non-seulement éclaire tout ce que Dieu a créé dans le ciel et sur la terre, mais qui enveloppe encore le monde de sa chaleur vivifiante, sans qu'aucune créature puisse se soustraire à l'influence de ses rayons. Quelle est donc la main puissante qui a su donner tant d'éclat et une si brillante couleur à ce beau miroir et allumer cette lampe dont la lumière suffit pour éclairer l'univers? Saint Ambroise l'appelle *l'œil du monde*, et c'est avec juste raison; car, sans cet astre, le monde serait plongé dans l'obscurité la plus profonde, et par lui apparaissent les formes de tous les objets.

Toutes les créatures de ce monde matériel ne sont qu'une ombre faible, une trace à peine sensible du Créateur (car l'homme et les anges sont seuls appelés les images de Dieu). Mais telle est l'excellence, telles sont les propriétés du soleil, que, de tous les corps qui existent, c'est celui qui représente plus visiblement, et sous une infinité de rapports, la beauté et la toute-puissance du Créateur.

I.

Quoique seul et unique dans ce monde, il produit une telle lumière, qu'elle se répand sur toute la création depuis le ciel jusqu'à la terre, de telle sorte que, lors même qu'il est placé dans une autre hémisphère et sous nos pieds, il éclaire toutes les étoiles du ciel au-dessus de nos têtes. Et sa vertu est si grande qu'elle pénètre dans les entrailles de la terre où elle produit l'or, les pierres précieuses et une foule d'autres choses. Ce qui peut nous servir, jusqu'à un certain point, à nous faire comprendre comment Dieu Notre-Seigneur remplit le ciel et la terre de sa présence et de son essence, et produit toutes choses, puisqu'il a pu donner à une créature matérielle la vertu d'étendre sur tout l'univers sa lumière et son influence.

II.

De même que le soleil éclaire le monde, ainsi saint Jean a dit de celui qui a créé le soleil, qu'il éclaire tout homme venant en ce monde.

III.

Le soleil est la plus visible des créatures; et c'est celle qu'on peut le moins regarder à cause de la vivacité de son éclat et de la faiblesse de notre vue; de même, Dieu est le plus intelligible de tous les êtres, et c'est celui que nous comprenons le moins, à cause de la sublimité de son essence et de l'infériorité de notre entendement.

IV.

Le soleil, est de tous les corps, celui qui communique plus largement sa lumière et sa chaleur, au point que, si vous fermez la porte pour vous en défendre, il pénètre par les fentes afin de vous faire part des bienfaits de sa clarté. Peut-il y avoir une image plus frappante de la bonté de Dieu, qui communique si abondamment ses richesses à toutes les créatures, les rendant, comme dit saint Denis, semblables à lui-même autant que leur nature peut le permettre, et cherchant avec tant de persévérance les malheureux qui le fuient?

V.

C'est de la lumière du soleil que les étoiles reçoivent leur lumière et leur vertu pour accomplir leur tâche ; c'est aussi de l'abondance de la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur que les justes reçoivent l'intelligence et la force pour accomplir leurs bonnes œuvres.

VI.

Le soleil donne naissance à tous les êtres matériels qui se forment dans ce monde ; mais le souverain Maître, qui remplit l'univers de sa présence, est le véritable auteur de tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, car il est la cause première par laquelle opèrent toutes les autres causes depuis la plus grande jusqu'à la plus petite.

VII.

Enfin, la présence du soleil donne la lumière, et son absence produit les ténèbres ; de même la présence de Jésus-Christ dans les âmes les éclaire, les instruit, leur enseigne la voie et leur découvre les dangers qu'elles doivent fuir ; mais quand Jésus-Christ s'éloigne, ces mêmes âmes sont plongées dans une nuit obscure et profonde, où elles se heurtent contre mille obstacles et tombent à chaque instant dans les fautes les plus funestes, sans savoir ce qu'elles font ni à quoi elles se heurtent, sans comprendre dans quel grand danger elles vivent pour leur salut éternel.

Dans toutes ces choses, cette noble créature nous représente les perfections du Créateur. Frappé de ces merveilles, le Prophète royal, après avoir dit que le ciel et les étoiles annoncent la gloire de Dieu, compare la beauté du soleil à celle de l'époux qui sort de la chambre nuptiale ; et, le voyant parcourir le ciel d'une extrémité à l'autre, il compare sa force et sa vitesse à celles d'un géant. Un interprète explique ainsi ce passage : Après avoir parcouru des yeux et par la pensée tous les êtres de la création, vous n'en trouverez pas de si brillant et de si propre à exciter l'admiration des hommes que le soleil, qui préside aux étoiles et veille à la conservation de toutes les créatures physiques. Quelle image plus belle et plus joyeuse peut, d'ailleurs, s'offrir à nos regards

que celle du soleil quand il sort le matin à l'orient, quand sa lumière chasse au loin les ténèbres qui fuient devant elle, et qu'il donne à tous les objets leur forme et leur couleur; quand il embellit le ciel, la terre, la mer, et qu'il fait naître la joie dans les yeux de tous les animaux! Après cela, il est bien permis de comparer sa beauté à celle d'un époux plein de charmes, et sa force impétueuse à celle d'un géant. Il s'élance, en effet, avec tant de rapidité de l'orient à l'occident, et de là, à son point de départ, qu'il forme le jour et la nuit par une seule révolution, faisant tantôt tomber sur nos têtes, du haut du ciel, les rayons les plus éclatants, tantôt se cachant à nos regards, et embrassant toutes les régions de l'air, sans qu'il y ait au monde un seul point où sa lumière n'arrive. Cet astre enveloppe ainsi de sa flamme tous les objets qui sont sur la terre, donnant à tous la chaleur et la vie, soutenant et développant leurs forces.

Mais laissons le soleil et étudions les merveilles de la lune sa compagne.

§ II.

De la lune et des étoiles.

La lune a été chargée par le Créateur de remplacer le soleil et d'éclairer quand il est absent. Dieu n'a pas voulu qu'en se retirant pour faire part à d'autres régions des bienfaits de sa lumière, il abandonnât notre hémisphère aux sombres ténèbres; aussi est-ce le soleil lui-même qui prête sa clarté à la lune pour remplir ce ministère; et elle brille d'autant mieux qu'elle le regarde plus en face. Entre autres propriétés qui ont été données à cette planète, nous devons remarquer l'empire qu'elle exerce sur toutes les eaux et sur tous les corps humides. Cet empire s'exerce d'une manière plus sensible sur l'océan, qu'elle semble traîner à sa suite comme un serviteur fidèle; car il s'élève quand elle paraît, et s'abaisse quand elle se retire, parce que le Créateur lui a donné la vertu d'attirer les eaux de l'océan et de les entraîner dans son mouvement de la même manière que l'aimant attire le fer. On dirait que cet astre tient dans sa main les rênes de ce vaste élément, qu'il s'en est rendu le maître, qu'il le dirige et gouverne

à son gré. De là naissent les marées qui suivent la marche de la lune et qui sont si utiles à la navigation lorsque les vents font défaut, ainsi qu'aux moulins qu'on a construits sur le bord des fleuves pour mettre à profit ce mouvement des eaux. Par dessus tout, ces marées servent à purifier les eaux de la mer qui exhalaient une odeur pestilentielle et seraient mortelles aux poissons, si elles restaient immobiles comme celles d'un lac. Mais ce n'est pas seulement sur la mer que la lune exerce son empire ; elle fait sentir encore spécialement son influence sur toutes les choses humides. Ainsi nous voyons croître et décroître l'humidité des arbres et des plantes, selon qu'elle-même croît et décroît. Nous remarquons aussi une certaine agitation dans le corps de l'homme (sur-tout chez ceux qui sont malades), à l'époque de la pleine lune et de la nouvelle lune, ainsi que pendant les éclipses, quand sa lumière est comme éteinte un moment par l'ombre de la terre. Ce que nous devons plus particulièrement admirer ici, c'est cette vertu, cette puissance étonnante accordée à cette planète qui, placée à tant de milliers de lieues loin de nous, produit sur la terre tant d'effets et de changements au moyen de la lumière qu'elle emprunte au soleil. En effet, toutes les modifications qui se manifestent dans la lune se font sentir immédiatement dans les choses de la terre et avec tant d'efficacité, que pour peu que sa lumière soit affaiblie par une éclipse, la terre éprouve aussitôt les effets de cet affaiblissement. Que serait-ce si elle venait à disparaître tout à fait ?

Après la lune viennent les étoiles, dont nous avons déjà mentionné la beauté. Mais que dire d'une telle magnificence ? Qui pourra expliquer leurs vertus et leurs influences, si ce n'est le Seigneur de qui David disait que seul il compte le nombre des étoiles et les appelle par leur nom ? Par ces mots il constate d'abord l'obéissance de ces éclatantes lumières aux ordres de leur Créateur, de celui qui appelle les choses qui ne sont pas, comme si elles étaient, donnant l'être à celles qui ne l'ont pas. Le Prophète parle ainsi de cette obéissance : « Les étoiles ont répandu leur lueur chacune en son lieu, et elles se sont réjouies. A sa voix elles ont dit : Nous voici ; et elles ont lui avec joie pour celui qui

les a créées. » *Baruch*, 34, 35. En second lieu, quand le Prophète dit qu'il appelle chaque étoile par son nom, il veut faire entendre que Dieu seul connaît leurs propriétés et leur nature, et qu'il leur donne des noms conformes à ces propriétés. De ce que cette connaissance est réservée à la sagesse divine, il s'ensuit que la langue de l'homme est incapable d'en parler. Mais entre autres avantages que procurent les étoiles, il faut remarquer que, pareillement aux bornes placées sur les routes, elles servent à indiquer leur voie aux navigateurs. Car, comme il ne peut y avoir en pleine mer des signaux pour marquer la route, les marins lèvent leurs yeux vers le ciel, et ils trouvent dans les étoiles, notamment dans celle qui reste toujours fixe au nord, autant de signaux qui les dirigent avec sûreté dans la voie qu'ils doivent suivre.

CHAPITRE VI.

Des éléments et de leur région.

Il est temps enfin que nous descendions du ciel dans ce monde inférieur où se trouvent les quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu, qui sont, comme nous l'avons dit, la matière sur laquelle les cieux exercent l'efficacité de leur vertu pour en faire naître et en composer toutes les choses matérielles. La première chose qui s'offre à nos observations touchant les éléments, c'est la place que le Créateur a assignée à chacun, dans un tel ordre et avec une telle proportion, que, malgré l'opposition de leur nature, la concorde et la paix règnent entre eux ; et que, loin de porter le désordre dans le monde, ils le conservent et le soutiennent. Pour atteindre ce but Dieu, a voulu que chaque élément eût une qualité conforme à celle de celui qui l'avoisine. C'est par cette sorte d'alliance et de parenté qu'il les a accordés ensemble. Ainsi la terre, qui est placée plus bas que les autres éléments, est froide et sèche ; l'eau est froide et humide ; l'air est humide et chaud ; le feu est chaud et sec. De cette manière, ces éléments se touchent, se donnent la main de l'un à l'autre et se mêlent sans se combattre.

Pour mieux conserver cette paix, le Créateur a combiné leurs

propriétés de telle sorte que celui des éléments qui a le plus de puissance pour agir sur les autres fût plus faible dans sa résistance, et que celui, au contraire, qui offre plus de résistance à l'action des autres, n'eût qu'une très-faible puissance d'activité. C'est ce que nous voyons par rapport au feu, le plus actif et le plus dévorant de tous les éléments ; un peu d'eau qu'on jette sur lui fait cesser sa fureur. S'il avait autant de résistance que d'activité, rien ne pourrait l'arrêter et il embraserait le monde. Au contraire, la terre, qui n'a aucune puissance active, a une grande force de résistance : ni l'eau, ni l'air, ni le feu lui-même ne peuvent la détruire ni la transformer en une autre substance, comme cela se voit pour l'air qui, étant échauffé, s'enflamme et se convertit en feu. De cette manière, le Créateur a établi une égalité parfaite entre ces corps simples, compensant d'un côté ce qu'il ôtait ou ajoutait de l'autre.

Il a donné à ces quatre corps une autre propriété non moins importante : c'est une sorte d'instinct qui les porte à se précipiter violemment vers le lieu que la Providence leur a assigné, parce qu'ils se conservent mieux quand ils sont dans leur centre naturel, et qu'en dehors de ce centre ils seraient facilement altérés par leurs contraires. Ainsi l'air enfermé dans les cavités de notre globe, cause d'affreux tremblements de terre, par les efforts qu'il fait pour s'échapper et reprendre sa place. L'impétuosité du feu n'est pas moindre. Il fallait qu'il en fût ainsi ; car, si ces éléments n'étaient pas en leur lieu, ils troubleraient l'ordre de l'univers, prenant la place les uns des autres. Dans ce même but de conservation, Dieu leur a donné une invincible tendance à rapprocher et à joindre leurs diverses parties, quand nous les séparons, excepté la terre qui, étant le plus imparfait des éléments, est privée de cette propriété. Quant à l'eau et à l'air, si vous les divisez, ils se rejoignent aussitôt, parce qu'ils se conservent mieux quand leurs parties sont réunies que lorsqu'elles sont éparées.

Le Créateur a donné aux choses même les plus petites, les plus imperceptibles, cette propriété de se grouper naturellement pour veiller à leur conservation. Qu'y a-t-il de plus petit qu'une goutte d'eau ? Eh bien ! si elle tombe dans la poussière, nous la voyons

aussitôt se recueillir, se concentrer, en quelque sorte, en elle-même et s'arrondir, parce qu'elle est ainsi moins facilement desséchée que si elle était éparse et étendue. L'huile qu'on met dans l'eau remonte à sa surface et se forme en de petits œils pour ne pas se laisser absorber par l'eau en s'y mêlant et s'y incorporant. Le sel qu'on jette dans le feu éclate et cherche à fuir cet élément qui lui est opposé, car l'eau qui sert à le former, est, de sa nature, l'ennemie du feu. Les arbres qui sont placés à l'ombre croissent plus vite et s'élèvent pour chercher le soleil qui est leur vie. De même leurs racines, quand ils sont peu éloignés de l'eau, s'étendent vers cet élément pour y puiser leur subsistance et la fraîcheur. Ainsi Dieu a doué toutes les créatures d'une sorte d'inclination qui les porte à rechercher ce qui leur est utile, et à fuir ce qui leur est contraire, afin qu'elles conservent l'existence qu'il leur a donnée.

CHAPITRE VII.

De l'air.

Voulant traiter en particulier de chaque élément, nous commencerons par l'air, dont les bienfaits sont si nombreux. C'est d'abord par lui que respirent les hommes, les oiseaux et tous les animaux qui errent sur la terre. Soit pendant la veille, soit pendant le sommeil, ils reçoivent dans leur poitrine cet élément qui la rafraîchit et l'empêche d'être suffoquée par l'excès de la chaleur dont le cœur est le foyer. L'air est ensuite le milieu par lequel passe la lumière du soleil et des étoiles, ainsi que leurs influences, pour arriver jusqu'à nous, ce qui ne pourrait avoir lieu sans lui; car la lumière et les influences des astres sont des accidents et ont besoin d'un sujet en qui elles existent. L'air enfin, en s'interposant entre nous et le soleil, modère la chaleur de cet astre, afin que nous puissions profiter de ses bienfaits sans en éprouver de trop graves inconvénients.

Il faut remarquer ici que la divine Providence a distribué l'air en trois régions principales pour les motifs que nous allons expliquer. La première et la plus haute de ces régions touche à celle du feu et est extrêmement chaude, parce qu'elle participe aux

qualités de l'élément igné qu'elle avoisine. La plus basse qui s'unit à la terre et à l'eau est plus tempérée ; elle ne laisse pas cependant d'être assez chaude, surtout en certaines saisons, à cause des rayons du soleil que la terre lui renvoie. Mais la région intermédiaire est la plus froide, parce que fuyant les deux extrémités qu'il touche, l'air se recueille et se concentre en lui-même. C'est ce que nous voyons dans l'eau des puits, qui est chaude en hiver parce qu'elle fuit le froid ; et froide en été, parce qu'elle fuit la chaleur. Et en cela se montrent surtout les merveilleux effets de la divine Providence, car c'est dans cette région moyenne que se forment les gelées et la rosée du matin qui alimentent et rafraîchissent les plantes dans les temps de sécheresse ; c'est là aussi que se forment les neiges de l'hiver qui fertilisent la terre, ce qui a donné lieu à ce proverbe : Année de neige, année d'abondance. Et la raison en est facile à comprendre : la neige, comme la gelée, retient les plantes dans leur développement au-dessus du sol et les contraint à employer toutes leurs forces pour s'enfoncer plus profondément dans la terre, afin que, le temps étant venu, elles croissent avec d'autant plus de vigueur et donnent d'autant plus de fruits qu'elles trouvent un fondement plus solide dans leurs racines.

C'est encore dans cette région moyenne que se forment les eaux de la pluie. En effet, le soleil attire par sa chaleur les vapeurs les plus subtiles de la mer : celles-ci par leur légèreté même (étant de la nature de l'air), s'élèvent facilement jusqu'à cette région moyenne, où, épaissies et contractées par le froid, elles se changent en eau ; puis, devenues plus pesantes en changeant de nature, elles retombent sur la terre en forme de pluie. On voit ce même phénomène se produire dans les alambics où l'on distille les roses et autres plantes aromatiques. La chaleur du feu dégage l'humidité de ces plantes, la résout en vapeur et la contraint à s'élever ; mais, arrivées au sommet de l'instrument et ne pouvant monter plus haut, ces vapeurs se rejoignent, s'épaississent et se convertissent en eau, puis retombent en vertu de leur pesanteur naturelle. C'est ainsi qu'on les distille. C'est par là encore que s'explique ce que rapporte saint Basile : quand l'eau manque

aux marins, ils font chauffer de l'eau salée de la mer, et placent au-dessus du vase une éponge pour recevoir les vapeurs qui y montent et se convertissent en une eau douce dont ils se servent pour apaiser leur soif. L'industrie des hommes imite en cela la nature comme en toutes les autres choses.

Il n'y a pas de moindres motifs de louer Dieu, quand on voit de quelle manière il fait tomber l'eau du ciel; car, si toutes les intelligences humaines s'étaient réunies pour trouver le moyen d'arroser la terre, elles n'auraient pu en imaginer un plus convenable. On dirait, en effet, que l'eau de la pluie passe par la toile d'un tamis pour se répandre également sur toutes les parties; et de cette manière, non-seulement elle pénètre dans les entrailles de la terre pour y entretenir les plantes; mais encore elle rafraîchit au dehors les feuilles et les fruits des arbres, ce que ne peut faire l'eau des rigoles. Telle est la merveille que célèbre le saint homme Job, en disant que Dieu enlève et suspend les eaux dans les nuages, afin qu'elles ne tombent pas toutes à la fois sur la terre. *Job*, xxvi. C'est pour ce même motif que Moïse fait l'éloge de la terre de promesse en ces termes : « La terre dans la possession de laquelle vous allez entrer n'est pas comme la terre d'Égypte, où l'on fait venir l'eau pour l'arroser, comme dans les jardins : c'est une terre sur laquelle sont toujours fixés les yeux du Seigneur pour y faire descendre l'eau et la rosée du ciel. » *Deut.* xi, 10 et seq. Le Prophète royal chante ce même bienfait du Créateur dans le Psaume cxlvi : « C'est le Seigneur qui couvre le ciel de nuées et qui prépare la pluie pour la terre ; » et cela avec tant de largesse, comme Job le fait remarquer, qu'il arrose non-seulement les champs que nous avons labourés et semés, mais encore les terres désertes et que les pieds de l'homme n'ont jamais foulées, afin qu'elles produisent des herbes fraîches et vigoureuses.

§ I.

Combien est grand le bienfait de la pluie. — Utilité des vents.

Qui expliquera les biens dont nous sommes redevables à la pluie ? Quiconque voudra examiner avec attention cette merveille,

verra clairement que c'est par ce moyen que le Créateur procure aux hommes tout ce qui est nécessaire à la vie. C'est par ce moyen qu'il nous donne le pain, le vin, l'huile, les fruits, les légumes, les plantes médicinales; c'est par ce moyen qu'il donne la pâture aux troupeaux qui, à leur tour, nous fournissent leur chair pour nous nourrir, leur laine et leur peau pour nous vêtir et nous chauffer; ce que fait entendre le Prophète quand il dit que le Seigneur fait croître sur les montagnes le foin et l'herbe pour le service de l'homme *Psalm. cxlvi*. Il dit : pour le service de l'homme, en parlant de la nourriture des animaux, parceque les animaux, comme nous l'avons vu, nous sont utiles d'une infinité de manières. Enfin, les biens que l'eau de la pluie nous procure sont si considérables, qu'un des sept sages de la Grèce, nommé Thalès, fut amené à dire que l'eau est la matière dont tout est composé, en voyant qu'elle produit tous les fruits de la terre, et qu'elle entretient non-seulement la vie des poissons, mais aussi celle des hommes et de tous les autres animaux.

Les biens que la pluie produit sont si considérables et si étendus que Dieu a voulu, pour ainsi dire, garder dans ses mains les clés de ce vaste réservoir et présider lui-même à la répartition de ses eaux, afin de pourvoir à la nourriture de ses fidèles serviteurs et de châtier les hommes rebelles en les privant de ce bienfait. C'est ainsi, écrit le saint homme Job, que Dieu juge les peuples, châtiant les uns par la famine, donnant aux autres leur nourriture. *Job, xxxvi*. Dans le Lévitique, *xxvi*, Dieu promet aux fidèles observateurs de sa loi qu'il leur enverra l'eau du ciel en temps propice, afin que la terre et les arbres donnent des fruits abondants pour leur entretien. Il menace au contraire les infracteurs de cette loi de leur faire un ciel d'airain, de rendre dure comme le fer la terre qu'ils habitent et de leur donner de la poussière à la place de la pluie, afin de les consumer par la faim. Et ce ne sont pas seulement nos péchés qui nous font perdre ce bienfait, c'est encore l'ingratitude avec laquelle nous le recevons, ingratitude dont Dieu se plaint par la bouche de Jérémie, en ces termes : « Ils n'ont point dit en eux-mêmes : Craignons le Seigneur Dieu, qui nous donne en leur temps les premières et les dernières

pluies, et qui réserve pour nous les moissons de l'année. » *Jerem.* v, 24. Il y a certes bien lieu de s'étonner que si peu de mortels rendent grâces au Créateur et soient disposés à le servir pour un si grand bienfait, par lequel nous viennent toutes les choses nécessaires, et sans lequel nous ne pourrions vivre. En voyant la pluie venir d'en haut, nous devrions réfléchir et comprendre que c'est Dieu qui nous l'envoie du ciel. Par leur ingratitude les hommes se rendent semblables aux animaux privés de raison, qui, recevant la nourriture avec laquelle ils soutiennent leur vie, n'ont aucune idée de leur bienfaiteur et ne lui témoignent pas leur reconnaissance.

Nous devons à la divine Providence un autre bienfait : ce sont les vents qui ne sont autre chose que l'air, ou qui, du moins y ressemblent beaucoup. Le Prophète célèbre ce bienfait quand il dit que le Seigneur a tiré les vents de ses trésors, voulant désigner par ce mot les richesses de sa providence qui a créé les vents pour l'usage et le bien des hommes. *Psalm.* cXLIV. Car d'abord les vents élèvent les nuages et les eaux que le maître du monde a voulu y renfermer, suivant l'expression du saint homme Job. Ainsi nous voyons que le vent du midi amène la pluie en Espagne, parce qu'en traversant la mer, il entraîne les nuages, qui versent ensuite leurs eaux sur cette contrée ; tandis que le vent du nord va porter en Afrique les nuages qui se forment sur cette même mer, et qui sont comme des arrosoirs immenses dont Dieu se sert pour transporter les eaux d'une région à l'autre. Comment, en second lieu, pourrait-on naviguer et entretenir des relations de commerce avec les îles et les autres contrées du monde, si les vents manquaient et si le calme régnait toujours sur la mer ? Car c'est par ce secours si apprécié des navigateurs que nous arrivons en peu de temps aux dernières limites de la terre ; c'est par ce moyen que nous transportons dans d'autres régions les objets qu'elles ne produisent pas, et que nous rapportons chez nous les choses qui nous manquent et sont superflues à d'autres. C'est ainsi que tous les biens deviennent communs et que toutes les terres sont approvisionnées ; c'est ainsi que de toute la terre nous ne faisons qu'une seule cité, un seul marché. Mais,

ce qui est encore plus important , c'est par le secours des vents que la foi , la plus précieuse marchandise qu'on puisse transporter, parcourt le monde entier, et que la connaissance de Dieu se répand dans toutes les contrées, de l'orient à l'occident. La divine Providence ne se montre pas avec moins d'éclat dans la direction des vents ; car nous savons que dans les Indes orientales, il y a des vents périodiques qui soufflent à diverses époques déterminées et sont très-utiles à la navigation , poussant les vaisseaux vers certains lieux et changeant de direction pour les ramener dans leurs ports. Et cela se fait avec tant de régularité que ces vents, qu'on nomme *moussons*, ne manquent jamais en leur temps. Ils ont été ainsi réglés pour notre usage ; ils sont comme des serviteurs dociles envoyés par la divine Providence pour nous porter en quelque sorte sur leurs épaules vers les lieux où nous voulons aller. Mais combien peu d'entre nous savent reconnaître ce bienfait du Créateur et lui en rendre grâces !

Les vents servent aussi , comme le dit Sénèque , à purifier l'atmosphère, et à chasser les miasmes qui peuvent la corrompre. Ils le connaissent par expérience ceux qui se souviennent de la peste terrible qui frappa Lisbonne et quelques autres villes du Portugal en l'an 1570. Elle ne cessa qu'à la suite d'un vent très-fort et extraordinaire qui jeta les eaux de l'Océan sur les terres avec tant de violence qu'elles envahirent les sources voisines et les rendirent salées pendant plusieurs jours ; car ce vent emporta avec lui l'air corrompu qui était la cause de cette peste. La divine Providence, nous dit encore le même auteur, a voulu que les vents se levassent dans toutes les parties du globe pour purifier et agiter l'air, car le mouvement et le travail sont nécessaires à tout ce qui existe. Le vent sert aussi à l'agriculture pour vanner le grain , et le séparer de la poussière et de la paille. Enfin, lorsque pendant les ardeurs de la canicule, nous sommes affaiblis par la chaleur, Dieu nous envoie souvent un léger zéphyr qui rafraîchit nos poumons et tempère les ardeurs de l'été. Aussi ceux qui savent tout rapporter à Dieu et trouver en toutes choses un sujet d'édification , considèrent , à ce propos, quel doit être le tourment des malheureux damnés , consumés par des flammes

éternelles , sans espérer que rien vienne jamais les rafraichir et les soulager.

CHAPITRE VIII.

De l'eau.

De l'élément de l'air nous passons à celui de l'eau, qui est immédiatement en contact avec le premier et qui, au commencement du monde, couvrait toute la terre comme il était lui-même enveloppé d'air de tous cotés. Mais la terre était inhabitable tant qu'elle était ainsi couverte; le Créateur, qui a fait toutes choses pour l'homme, comme il a fait l'homme pour sa propre gloire, a voulu que toutes les eaux se rassemblassent dans un même lieu (et c'est ainsi que s'est formé l'océan), afin que la terre se découvrit et offrit à l'homme une habitation. Et ce fut fait ainsi, l'eau ayant abandonné la surface de la terre qui est sa place naturelle et s'étant agglomérée en un autre lieu.

Il y a à considérer dans cet élément un grand nombre de choses qui publient la gloire de Dieu : son immense étendue, sa fécondité, ses golfes, ses rades, ses ports, son flux et reflux, et enfin tous les biens que nous en retirons. Le Psalmiste a loué le Seigneur pour la grandeur et la fécondité de la mer, en disant : « Voilà la grande mer qui s'étend au loin; là se meuvent des animaux sans nombre, grands et petits. » *Psalm.* ciii, 25. Dieu a voulu qu'elle fût aussi vaste, afin que toutes les nations pussent jouir des avantages qu'elle offre, d'abord pour la navigation si utile au commerce des peuples entre eux, et ensuite pour la nourriture qu'elle nous fournit dans la quantité infinie de poissons, produits dans son sein. Pour atteindre ce but, le Créateur a voulu qu'elle eût des golfes et des bras nombreux, qui entrassent dans les terres pour nous inviter à profiter de ses richesses et des aliments qu'elle nous donne. C'est ainsi qu'il a formé la mer Méditerranée, la mer Rouge, le Pont-Euxin, le golfe Persique, et tant d'autres qui sont comme autant de bras de ce grand corps que Dieu a fait avancer dans les terres pour offrir ses bienfaits à tous les peuples. Et tous ces golfes ont leurs ports, leurs anses, où les

vaisseaux peuvent s'arrêter en sûreté et se mettre à l'abri de tous les vents.

La toute-puissance et la providence du Créateur n'éclatent pas moins en ce grand nombre d'îles semées dans la mer qui, semblables à des bijoux, nous dit saint Ambroise, parent ce beau corps et publient ces deux perfections de Dieu. En effet, sa Providence se manifeste dans le soin qu'elle a eu de placer ces îles dans l'océan comme des hôtelleries et des stations où les navigateurs vont chercher des vivres, se refaire, se reposer, et où ils se réfugient aussi quelque fois soit pour échapper aux tempêtes soit pour se soustraire aux pirates; sa toute-puissance se manifeste dans la conservation de ces îles, si petites, au milieu de ces grands golfes, de ces abîmes et de ces immenses vagues qui semblent vouloir engloutir la terre, et qui ne peuvent pas même emporter un lambeau de ces points qu'elles assaillent de toutes parts. C'est cette merveille que Dieu célèbre lui-même dans le livre de Job, en disant : « Qui a enfermé la mer en ses digues, quand elle rompait ses liens comme l'enfant qui sort du sein de sa mère? C'est moi qui lui ai marqué ses limites, qui lui ai opposé des portes et des barrières; je lui ai dit : Tu viendras jusque là et tu n'iras pas plus loin; ici tu briseras l'orgueil de tes flots. » *Job.* xxviii, 8 et seq. Et certes, c'est un grand sujet d'admiration, quand tous les corps se portent avec tant d'impétuosité vers leurs lieux naturels, que l'eau, qui a sa place sur la surface de la terre, en ait été arrachée par la seule parole de Dieu, et qu'elle soit maintenue depuis tant de mille ans hors de sa place naturelle, sans qu'elle puisse franchir d'un pas les limites qui lui ont été tracées. Dieu s'est servi de cette merveille pour confondre les hommes qui lui désobéissent et qui le bravent, en leur montrant l'obéissance si parfaite des créatures insensibles; et il leur dit par la bouche de Jérémie : « Ne me craignez-vous pas, et ne tremblerez-vous pas devant moi qui ai donné le sable pour borne à la mer, borne éternelle qu'elle ne dépassera jamais; et ses flots se précipiteront, et ils n'iront pas au delà; et ses flots monteront, et ils ne le franchiront pas. » *Jerem.* v, 22.

Dans le trajet du Portugal aux Indes orientales, qui est de cinq

mille lieues marines, on rencontre au milieu de l'Océan et loin de toute terre une île sans habitants, qu'on nomme Sainte-Hélène, pourvue d'eau douce, de fruits que la terre produit sans être cultivée, de gibier et de poissons dont ses côtes abondent. Les navigateurs s'y arrêtent pour se reposer, pour pêcher, chasser et renouveler leur provision d'eau, de sorte qu'elle semble destinée seulement à leur servir d'hôtellerie, car celui qui l'a placée là ne peut l'avoir créée en vain. Et ce qui me cause le plus grand étonnement, c'est que cette pièce de terre sur laquelle repose cette île se dresse du fond de l'abîme jusqu'au sommet, sans que les flots de cette vaste mer aient pu la ronger et la détruire, et que cette petite île, qui n'est que comme une coque de noix par rapport à l'Océan, reste debout au milieu des vagues et des tempêtes, sans en être emportée, sans même en être entamée sur aucun de ses points. Qui n'adorera, à cette vue la toute-puissance et la providence du Créateur qui a pu fonder et consolider ainsi ses moindres œuvres? Tel est donc le frein que Dieu a mis à ce grand corps de l'Océan pour l'empêcher de couvrir la terre; précipité avec impétuosité contre le rivage, il n'ose toucher aux limites qui lui ont été tracées, et, voyant écrite sur le sable la loi que Dieu lui a imposée, il retourne sur lui-même, semblable à un cheval fougueux et emporté qui, sentant la force du frein, revient malgré lui sur ses pas.

§ I.

Autres propriétés et merveilles de la mer, qui symbolisent les attributs de son Créateur.

D'un côté, la mer sépare les terres en s'introduisant dans leur sein; de l'autre, elle unit les nations et fait régner entre elles la concorde et la paix par les relations commerciales qu'elle établit. Désirant, en effet, que tous les hommes fussent liés d'amitié, le Créateur n'a pas voulu que chaque contrée produisît toutes les choses nécessaires à la vie, afin que le besoin que les peuples auraient les uns des autres les obligeât à s'unir entre eux. Ainsi la mer, placée au milieu des terres est pour nous comme une grande foire, un grand marché, où se rencontrent d'innombrables

acheteurs et d'innombrables vendeurs avec toutes les denrées nécessaires à notre entretien. Car les chemins qu'on trace sur la terre occasionnent de grandes fatigues, et il n'aurait pas été possible de transporter par cette voie tout ce dont nous avons besoin. C'est pour cela que le Créateur nous a donné ce chemin nouveau que parcourent des vaisseaux de toute dimension, dont un seul porte une charge à laquelle ne pourraient suffire une multitude de bêtes de somme; et tout cela, pour que rien ne manquât à l'homme, qui néanmoins se montre si peu reconnaissant.

Ce ne sont pas les seuls avantages que la mer nous procure; car, comme le dit saint Ambroise, elle est le centre où vont se confondre toutes les rivières, et la source où se puisent toutes les eaux qui arrosent les terres; elle porte les marchandises, abrège les routes, remédie à la stérilité, pourvoit à nos besoins, lie les peuples les plus éloignés, arrête la fureur des barbares et les empêche de nous causer de trop grands dommages.

Outre cela, la mer, à cause de sa grandeur même, nous offre tantôt l'image de la bonté de Dieu, et tantôt celle de sa colère. Quoi de plus doux, en effet, que cette mer paisible qu'on nomme communément *une mer de femmes*, lorsqu'aucun souffle ne l'agite? ou même quand un vent léger fait rider sa surface et pousse mollement vers le rivage ses ondes caressantes, qui se succèdent lentement et viennent mourir sur la plage avec un doux murmure? Elle nous représentent donc alors la douceur et la bonté du Créateur envers les gens de bien; mais lorsqu'un vent furieux soulève ses flots téméraires et pousse successivement les navigateurs au sommet de ces montagnes humides et dans les profondeurs des abîmes qu'il a creusés, lorsque les tristes matelots, voyant les flancs de leurs grands navires vigoureusement battus par les vagues courroucées, demeurent sans force et sans vie, alors la mer nous montre l'image de la colère céleste et de la puissance de celui qui apaise et soulève à son gré de pareilles tempêtes. C'est ce que le Prophète compte au nombre des grandeurs de Dieu, en disant: « Vous dominez l'orgueil de la mer; ses flots se soulèvent, et vous les apaisez. Les cieux sont à vous, et la terre et l'univers; vous avez fondé tout ce qu'ils renferment;

vous avez créé le septentrion et le midi. » *Psalm. LXXXVIII, 8...*
12, 13.

Il nous reste à parler d'une autre merveille de la mer; mais d'une merveille si grande que l'esprit et la plume hésitent à aborder un tel sujet. Car quelles paroles pourraient, je ne dis pas décrire, mais seulement énumérer, si nous les connaissions, les différentes espèces de poissons qui vivent dans le sein de cet élément? Quel esprit, quel génie pourrait inventer, je ne dis pas tant d'espèces, mais seulement tant de figures diverses de poissons, les uns d'une petitesse infinie, les autres d'une grandeur démesurée, et une si grande variété d'autres placés et échelonnés entre ces deux extrêmes? Celui qui a créé la baleine a fait aussi la grenouille, et il n'a pas eu plus de peine pour faire le géant des mers que pour cet animal si petit. Il y a des ouvriers qui découpent habilement avec leurs ciseaux, dans les étoffes de soie ou dans le papier, mille différentes figures et toutes les formes chimériques qu'ils imaginent, car le papier et la soie obéissent à la volonté de celui qui les coupe; mais quel ouvrier supérieur n'a-t-il pas fallu pour tracer et découper tant de formes différentes que nous voyons dans les poissons de la mer, et pour donner de plus à chaque espèce ses propriétés diverses et ses instincts? Celui, en effet, qui découpe avec les ciseaux se borne à faire des figures, sans leur donner aucune des qualités des objets qu'elles représentent; mais cet ouvrier souverain a donné à ces êtres, outre la forme, une âme, une vie, un mouvement, des sens, l'adresse nécessaire pour qu'ils se procurent leur nourriture, des armes défensives et offensives, et, par-dessus tout, une fécondité telle pour la conservation de leur espèce, que, si nous ne l'avions pas vu, il nous serait impossible d'y croire. Car qui pourra compter les œufs que porte une alose, ou une morue, ou tout autre poisson? Or, de chacun de ces petits œufs doit naître un poisson qui deviendra aussi grand que celui qui l'a produit, quelle qu'en soit la dimension. L'eau, semblable à une tendre mère, par la vertu que lui a communiquée le Créateur, les reçoit dans son sein, les fait éclore et les nourrit. Qu'y a-t-il donc de plus admirable? Comme la divine Providence a fait ces poissons pour la nourriture de

l'homme, et que le pêcheur ne peut les voir au fond de l'eau ainsi que le chasseur voit le gibier sur la terre ou dans l'air, elle a voulu tellement multiplier ces animaux et en a rempli la mer si prodigieusement, que le pêcheur n'eût qu'à jeter son filet pour en prendre. Les oiseaux et les animaux de toute espèce qui vivent sur la terre sont innombrables ; mais leur quantité ne peut être comparée à celle des poissons qui peuplent la mer ; et cependant cet élément ne semble pas avoir été disposé pour recevoir des habitants et ne fournit, pour les nourrir, rien qui ressemble aux productions de la terre.

Que dirai-je encore de la diversité des espèces et de la variété de forme des poissons, dont plusieurs ressemblent aux animaux que nous voyons sur la terre ? Car quelques-uns ont la forme d'un cheval, d'autres celles d'un chien, d'un loup, d'un veau, d'un agneau ; et, pour que rien ne manquât à cette imitation, il y en a qui ont notre figure et qu'on nomme *hommes marins*. Que dirai-je des coquilles où nous trouvons cette couleur précieuse qui est réservée à l'ornement des rois ? Que dirai-je des autres coquillages, de ceux qui sont en limaçon, dont les dimensions et les formes sont si diverses, dont quelques-uns ont un fond blanc comme la neige, sur lequel se peignent çà et là les couleurs les plus vives et les plus délicates ? O puissance admirable du Créateur, que vos œuvres sont grandes et belles ! Elles ont été faites toutes avec sagesse ; la mer, ainsi que la terre, est pleine de vos merveilles. Que dire encore de la force étonnante de quelques habitants de la mer ? L'un des moins grands, la rémora, peut arrêter dans leur marche les plus grands navires lancés à toute voile. Quelle est donc la puissance de celui qui produit de si grands effets avec un si faible instrument ? La sardine, qui est le plus petit des poissons, approvisionne la mer et la terre, car elle sert également de nourriture aux grands poissons et aux hommes. Et l'on a pu dire de cet animal qu'il voyage plus sur la terre que dans la mer, car on le porte d'une extrémité du globe à l'autre pour notre aliment.

Nous ne devons pas moins noter cette circonstance, que le Créateur a donné à la chair des poissons plus de saveur et de déli-

catesse qu'à celle des animaux qui sont sur la terre ; à ce point qu'ils étaient réservés autrefois à la table des rois. C'est ce qui a fait dire à saint Ambroise : « Malheur à moi ! les délices de l'homme ont été créées avant l'homme ; l'abondance, mère de tous les désirs déréglés, existait déjà quand il est venu au monde ; ce qui devait être pour l'homme un objet de tentation a été créé avant lui. » Toutefois le Créateur n'a point fait cela en vue de notre tentation, mais pour notre entretien. En nous invitant à cette table splendide, il nous prouvait qu'il voulait nous traiter comme des enfants chéris, afin que le charme que nous trouvons dans les aliments nous excite à aimer et à louer le Créateur, qui nous a préparé un festin si agréable. Mais la plupart des hommes sont si peu raisonnables que, malgré cette invitation que leur adressent les créatures de s'élever vers celui qui leur donne tous ces biens, il ne leur vient pas dans la pensée d'en rendre grâces à Dieu et de se dire au moins : Le Créateur, qui ne me devait rien, a fait tout cela pour moi.

CHAPITRE IX.

Du quatrième élément, qui est la terre.

Parlons maintenant de la terre, notre mère commune, d'où nous sommes sortis et qui nous nourrit. Nous n'aurons pas cependant à nous éloigner sensiblement de la mer ; car celle-ci s'infiltre dans la terre par les voies secrètes que lui a préparées le Créateur, formant un mélange d'où résultent plusieurs effets utiles. Et le premier de tous, c'est qu'elle en fait un corps solide, joignant et collant en quelque sorte par son humidité et sa froideur les diverses parties de l'élément terrestre, afin qu'il puisse nous soutenir. Car, s'il n'en était pas ainsi, la terre étant extrêmement sèche, ses parties seraient complètement détachées, comme celles de la chaux vive réduite en poussière, et elle ne pourrait pas nous porter.

De tous les éléments, la terre est le plus bas et le moins actif ; cependant, avec l'aide du ciel et des autres éléments, elle pourvoit plus que tous à nos besoins. C'est par elle que doit croître et se fortifier notre nature, qui, quoique inférieure par elle-même à

celle des anges, peut néanmoins, avec le secours et les faveurs de la grâce, s'élever au-dessus de ces esprits célestes. Le centre du monde est la place naturelle de la terre; environnée d'eau et d'air de toutes parts, elle se soutient dans ce lieu où l'a posée le Créateur, sans tomber ni d'un côté ni de l'autre. Car, de même que Dieu a donné à l'aimant la vertu de se diriger toujours vers le nord et de ne s'arrêter que quand il a pris cette position, ainsi il a donné à la terre la propriété de chercher toujours le centre du monde comme sa place naturelle, et de ne se reposer qu'en ce point précis, sans dévier ni à droite ni à gauche, ce qui est aussi merveilleux que si une boule se soutenait seule en l'air au milieu d'une grande salle : aussi il y a eu des philosophes qui n'ont pas voulu croire à cette étonnante propriété de la terre. C'est pour célébrer cette merveille que le Psalmiste s'écrie : « Vous avez affermi la terre sur ses fondements, et les siècles ne l'ébranleront pas et ne la feront pas sortir du poste que vous lui avez assigné. Vous avez voulu que l'abîme des eaux l'enveloppât de toutes parts comme un vêtement. » *Psalm.* ciii, 5, 6.

Le même prophète dit encore que la terre a été destinée par la divine Providence à être l'habitation des hommes : « Le ciel des cieux appartient au Seigneur ; mais il a donné la terre aux enfants des hommes. » *Psalm.* cxiii, 16. Cette terre, obéissant aux dispositions et aux ordres du Créateur, nous reçoit donc comme une mère affectueuse au moment même où nous venons au monde ; elle nous nourrit et nous soutient dès le jour de notre naissance et pendant toute notre vie ; puis, lorsque nous sommes morts, elle nous ouvre son sein pour y garder fidèlement nos corps jusqu'au jour de la résurrection générale. Ce grand élément nous est plus doux, plus favorable que les autres ; car nous voyons que les eaux produisent ces inondations et ces débordements des rivières qui ravagent les champs voisins, et que l'air condense les nuées où se forment ces orages terribles qui emportent nos moissons et détruisent les travaux des pauvres laboureurs. Mais la terre, servante docile de l'homme, quels fruits ne produit-elle pas ? quels parfums, quelles saveurs, quels sucs, quelles couleurs n'engendre-t-elle pas ? Qui pourra décrire sa

fertilité ? qui pourra dire quelles sont ses richesses, si nous considérons surtout quelle énorme quantité de métaux de toute espèce on a arraché de son sein pendant les cinq mille ans qui ont précédé la venue du Sauveur et pendant les siècles qui l'ont suivie, et combien on en tirera encore avant la fin du monde ? Car les hommes, a dit un poète, fouillent jusqu'aux sombres demeures des enfers pour y trouver l'or et l'argent qui se cachent dans les profondes entrailles de la terre. Que dire encore de cette variété de pierres précieuses renfermées dans son sein, et qui ont tant de prix et tant de vertu ?

Entre tous les bienfaits que nous devons à la terre, les sources et les rivières qui coulent de son sein, qui l'humectent et la rafraîchissent, méritent d'être signalées d'une manière particulière. Car, comme le Créateur a répandu les veines dans toutes les parties du corps humain, pour y entretenir la vie, il a voulu que ce grand corps que nous nommons la terre eût aussi ses veines, c'est-à-dire des rivières et des fleuves qui, courant sur tous les points du globe, y portent la fraîcheur et l'humidité, et contribuent à notre subsistance en produisant des poissons et en arrosant nos champs.

Et parce que plusieurs parties du globe sont privées de ruisseaux et de fontaines, la divine Providence a voulu que la terre fût toute imbibée d'eau, afin qu'en creusant des puits, les hommes pussent suppléer à ce manque de sources. Mais qui ne se demandera avec étonnement d'où viennent ces rivières et ces fontaines qui coulent de son sein ? En plusieurs endroits éloignés de la mer, nous voyons sortir du fond d'un dur rocher un jet d'eau vive qui est même parfois très-considérable. D'où vient cette eau ? Comment se fait-il qu'elle coule toujours de la même manière pendant l'hiver et l'été ? Quel est ce réservoir assez grand pour en verser sans cesse et n'être jamais tari ? Si vous dites que cette eau vient de l'air qui est renfermé dans les cavités de la terre (car il est vrai que dix parties d'air forment, en se condensant, une partie d'eau) ; quelle quantité d'air ne faudra-t-il pas pour entretenir perpétuellement le Nil, le Danube, l'Euphrate et notre Guadalquivir ? Je sais, il est vrai, qu'une foule d'autres rivières se

joignent à ces fleuves et contribuent à augmenter la masse de leurs eaux ; toutefois, ils sont déjà très-considérables à leur source ainsi que tous les autres fleuves semblables. Le Prophète royal loue le Seigneur de ce qu'il a tiré les vents de ses trésors, c'est-à-dire des lieux où sa sagesse les a enfermés ; combien plus devons-nous le louer d'avoir créé de si grands réservoirs au sein de la terre et d'y avoir enfermé d'inépuisables masses d'eau qui ne nous manquent jamais ? Quelle est la matière de laquelle se forme cette immense quantité d'eau et quelle est la cause active qui la produit en mettant en œuvre cette matière ? Car jusqu'à présent les plus grands philosophes ne sont point d'accord pour expliquer cette génération des eaux, et ils ont peine à dire quelque chose qui satisfasse la raison. Il n'y a qu'une pensée qui soit en cela de nature à satisfaire notre esprit, c'est qu'il faut rendre gloire à Dieu pour un si grand bienfait et admirer la Providence dans tout ce qu'elle a su et pu produire. Et il faudrait être bien peu intelligent pour ne pas le comprendre. Un nègre des plus incultes traversant un jour avec son maître la rivière qui passe entre Cordoue et Castro-el-rio, et voyant l'eau passer devant lui, se tourna vers son maître et lui dit en son grossier langage : « Couler, couler, et ne jamais cesser ! couler, couler, et ne jamais tarir ! quelle grande chose, mon Dieu ! » Ce nègre ignorant nous confond et nous presse en même temps de louer le Créateur pour un si grand bienfait. Mais ce qui nous y invite encore davantage, c'est l'ange dont parle saint Jean dans l'*Apocalypse*, qui, volant au milieu du ciel, fait entendre sa voix terrible et crie aux habitants de la terre : « Craignez le Seigneur, glorifiez-le, parce que l'heure de son jugement approche ; adorez celui qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, ainsi que les sources d'où coulent les eaux. » *Apoc.* xiv, 7. Dans ces paroles, l'Ange passe sous silence toutes les merveilles qui se trouvent dans les autres éléments, et ne fait mention que des sources, voulant donner à entendre que c'est la chose la plus digne de notre admiration.

Que dirai-je ensuite des eaux médicinales qui jaillissent de la terre pour guérir tant d'infirmités ? Car les unes donnent de la flexibilité aux membres perclus, les autres, au contraire, donnent

de la vigueur à ceux qui sont mous et relâchés; les unes corrigent l'abondance des humeurs flegmatiques, les autres guérissent de la bile; les unes sont un remède puissant contre la goutte, les autres contre la pierre, d'autres contre les plaies les plus envenimées : tant est grande la vertu que Dieu a donnée à une médecine si simple! Et tout cela a été conçu et accompli pour la santé et la guérison de l'homme ingrat, qui reçoit le bienfait et oublie d'y répondre par une juste reconnaissance.

Mais ce Dieu qui préside à toutes choses a doué la terre, par sa seule parole, dès le commencement du monde, d'une vertu plus grande et plus précieuse; car, tous les ans, sans interruption, elle nous fournit en abondance du blé, du vin, de l'huile et des légumes pour nous nourrir, et de l'herbe pour nourrir les animaux qui nous servent. Les hommes font peu d'attention à toutes ces choses et ne considèrent pas cette admirable fertilité que Dieu a donnée à la terre, ni la vertu étonnante qu'il a communiquée à un simple grain de blé et à toutes les semences, parce que la coutume de voir tous les jours ces merveilles les empêche d'en comprendre la grandeur. Ils réservent leur admiration pour les choses rares et extraordinaires, non qu'elles soient plus grandes, mais parce qu'elles sont moins communes. Pour ceux qui savent apprécier les œuvres de Dieu, dit saint Augustin, ces choses communes qui se passent tous les jours, sont un objet d'admiration plus grand, et qui les élève plus facilement à la connaissance de Dieu que toutes les autres, quelque rares et neuves qu'elles soient. *De Civit. Dei*, x, 12.

CHAPITRE X.

De la fertilité de la terre, de ses plantes et de ses fruits.

Après avoir parlé de la terre en général, nous devons porter notre attention sur sa fertilité et sur ses fruits. Nous commencerons ainsi à traiter des choses qui ont vie, car les cieus, les étoiles, les éléments et les mélanges imparfaits dont nous avons parlé jusqu'à présent n'ont aucun des caractères des êtres vivants. Et, comme les choses qui jouissent de la vie sont plus parfaites que

celles qui en sont privées, elles montrent plus clairement la sagesse et la providence du Créateur; et, plus la vie de ces êtres est parfaite, plus éclatant est le témoignage qu'ils rendent à l'ouvrier qui les a faits. Car Dieu n'est pas comme ces hommes dont on a coutume de dire qu'ils ramassent la poussière et jettent la farine à tous les vents : plus ses œuvres sont parfaites, plus il les entoure de soins et de prévoyance, et c'est ainsi qu'il rend plus sensibles les preuves de sa grandeur et de sa sagesse. Pour que nous sachions bien que nous ne devons qu'à lui le bienfait des fruits de la terre, il les a créés le troisième jour, avant de faire le soleil, la lune et les autres planètes dont la vertu et l'influence sont nécessaires maintenant pour faire naître et développer les plantes, et avant qu'il y eût des semences d'aucune espèce, qui sont indispensables aujourd'hui pour leur génération. De sorte que la vertu de sa parole toute-puissante a suppléé la cause matérielle et la cause efficiente de toutes les plantes et de tous les arbres de la terre. Toute cette variété d'innombrables espèces de plantes ne lui a coûté que ces paroles : « Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leur semence, les arbres avec des fruits, chacun selon son espèce. » *Genes.* 1, 11. Après avoir ouï ce commandement, la terre se revêtit aussitôt de verdure, produisit des fruits, se para et s'embellit de fleurs de toute sorte.

Qui pourra rendre la beauté des champs, le parfum suave des fleurs et tous les charmes de la nature qui réjouissent le laboureur? Comment nos paroles décriraient-elles tant de merveilles? Mais nous avons le témoignage de l'Écriture sainte où le patriarche compare l'odeur qui s'exhale des champs fertiles aux bénédictions et aux grâces répandues sur les saints. « L'odeur qui s'exhale de mon fils, dit Jacob, est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs et que Dieu a béni. » *Genes.* xxvii, 27. Qui pourra peindre la beauté des violettes, des lis blancs, des roses brillantes? Qui pourra peindre la parure des prairies parsemées de fleurs si diverses, dont les unes ont la couleur de l'or, les autres de la pourpre, tandis que d'autres présentent des nuances différentes agréablement mélangées; de fleurs telles que vous ne savez ce qui offre le plus de charme, de l'éclat de la couleur, de l'élégance de la forme,

ou du parfum qu'elles exhalent ? Les yeux se reposent avec bonheur sur ce magnifique tableau, pendant que l'odorat aspire avec délices l'odeur suave dont l'air est rempli. Telle est la beauté de ces choses, que le Créateur en revendique la possession en disant : « Toute la beauté des champs est à moi. » *Psalm. XLIX, 11*. Car quel autre ouvrier aurait pu créer une telle variété de choses si magnifiques ? Portez les yeux sur le lis, examinez sa blancheur, voyez comme sa tige s'élève entourée de petites feuilles vertes, comme elle forme à son sommet une sorte de calice au milieu duquel brillent comme de petites graines d'or, si bien gardées de tous côtés que rien ne peut leur nuire. Cueillez cette fleur, dégagez-la des feuilles qui l'enveloppent et dites-moi quelle main assez habile pourra faire quelque chose qui l'égale en beauté. Du reste, le Seigneur lui-même l'a louée quand il a dit que Salomon dans toute sa gloire, n'était pas vêtu aussi richement qu'une de ces fleurs. *Matth. VI, 29*.

Nous admirons la facilité avec laquelle Dieu a créé la terre ; mais n'aurons-nous pas un plus grand sujet d'admiration, si nous considérons comment les graines jetées dans la terre ne donnent de fruit que quand elles sont mortes ? de telle sorte que, plus elles perdent de leur nature, plus elles fructifient. A ce sujet saint Ambroise se plaît à contempler et à décrire la manière dont croît un grain de blé, afin de nous apprendre, par cet exemple, à trouver et à contempler Dieu en toutes choses. Voici comment il s'exprime : « La terre reçoit un grain de blé et, dès qu'elle l'a couvert, elle le réchauffe dans son sein comme une mère ; bientôt après, ce grain se dissout et se convertit en herbe. Lorsque l'herbe a grandi, elle produit un épi avec des gaines qui enferment le grain, afin que ce fruit naissant, protégé par cette défense, n'éprouve aucun dommage ni du froid, ni de l'ardeur du soleil, ni de la violence des vents, ni des pluies qui pourraient le gâter. Ce même épi est défendu contre les petits oiseaux non-seulement par les gaines qui enveloppent le grain, mais plus encore par des barbes ou arêtes qui se dressent comme des piques et qui le mettent à l'abri de toute injure de la part de ces animaux. Et, comme sa tige si grêle ne pourrait supporter le poids de l'épi, elle est

soutenue par les feuilles qui l'entourent et la revêtent de toutes parts, et plus encore par les nœuds placés de distance en distance, comme ces chaînes de briques destinées à consolider les murs en torchis. Ce qui ne se trouve pas dans la tige de l'avoine dont la charge est moins pesante et qui n'a pas besoin d'être fortifiée. Car, comme ce sage artisan n'a rien omis de ce qui est nécessaire, de même il n'a rien fait d'inutile. » Ainsi s'exprime saint Ambroise, *Hex.* III, 8.

Sous ce nom d'herbes, nous entendons non-seulement les moissons, dont nous venons de parler, mais aussi les diverses espèces de légumes que Dieu a créées pour concourir à notre subsistance, dont les uns se conservent secs et dont les autres sont consommés dès qu'ils ont atteint leur croissance; dont les uns se forment dans le sein de la terre, et les autres à sa surface. Parmi ceux-ci, il y en a qui portent au dedans d'eux des pépins qui servent de semence pour la reproduction; c'est une de ces dernières espèces de légumes que regrettaient les enfants d'Israël dans le désert. Et en cela nous devons reconnaître la providence de ce divin Maître, qui ne se contente pas de créer des fruits succulents destinés à rafraîchir notre corps pendant les ardeurs de l'été, mais qui a fait aussi des légumes en rapport avec les besoins de cette saison. De sorte que non-seulement il nous a donné en abondance la chair des animaux, des poissons et des oiseaux, les fruits des arbres et de riches moissons, mais qu'il a encore accru nos provisions de toute espèce de légumes, afin qu'aucun genre d'aliment ne manquât aux hommes, qui, pourtant, se montrent si peu reconnaissants de tant de bienfaits. Car, tout en jouissant de ces présents, ils ne savent pas lever les yeux pour voir la main qui les donne, et qui les donne non-seulement aux gens de bien, mais encore aux méchants par amour pour les bons; de même qu'en pourvoyant les hommes, il s'occupe aussi du soin des animaux par amour pour les hommes. C'est ce qu'a fait entendre le Prophète, quand il a dit que Dieu a créé sur les montagnes le foin et l'herbe pour l'usage des hommes. Il dit des hommes, quoique ce ne soit pas là leur nourriture, parce que c'est celle des créatures destinées à son service, c'est-à-dire des animaux.

Après ce que nous venons de dire , on comprendra que les seuls sauvages ne sont pas ceux qui vivent nus dans les déserts, comme les habitants des terres placées au-dessous de l'équateur ; mais qu'il y en a encore beaucoup parmi ceux qui traînent la soie et le velours. Un exemple le fera mieux sentir. Si un riche seigneur en voyage rencontrait sur sa route un riche laboureur ; si celui-ci , sans y être obligé en aucune façon , lui donnait l'hospitalité avec toute la bonté et tout l'appareil possible , s'il dressait pour lui une table chargée des mets les plus délicats et des meilleurs oiseaux de sa basse-cour ; si ensuite , le repas étant fini , ce seigneur partait sans prendre congé de son hôte , sans lui exprimer sa reconnaissance , sans lui adresser une parole de bienveillance et de remerciement, que dirions-nous de cet homme ? Nous dirions qu'il est plus que barbare , orgueilleux et inhumain ; à peine le regarderions-nous comme un homme. Dans quelle catégorie faudra-t-il donc placer ces hommes riches et puissants qui , s'asseyant tous les jours devant une table chargée des mets les plus précieux et les plus variés, que Dieu a créés, non pour lui-même, non pour les anges, mais uniquement pour notre plaisir et notre entretien, ne rendent point grâces à celui qui , sans y être tenu , leur a donné une si splendide hospitalité dans ce grand palais du monde ; ces hommes qui , voyant chaque jour leur table couverte de ses présents , n'accordent pas même un souvenir à un bienfaiteur si généreux et si magnifique ? Pourra-t-on dire qu'ils ne sont pas au-dessous des barbares ceux qui vivent dans un tel oubli ? Tel était ce riche avare de l'Evangile qui , faisant tous les jours des repas somptueux , ne pensait ni à Dieu , ni à ce pauvre Lazare qu'il avait devant lui.

§ I.

Des herbes, des pierres et des fleurs médicinales.

Elles ne sont pas moins nombreuses les herbes que Dieu a créées pour guérir nos maladies, et dont se sert utilement la médecine. Les unes nous délivrent des humeurs de toute espèce, d'autres purifient le sang ou cicatrisent les plaies; les unes augmentent la chaleur de l'estomac, tandis que d'autres tempèrent celle du

foie; il y en a qui, étant distillées servent à éclaircir la vue; on en trouve enfin pour mille sortes de maladies. Combien donc est admirable la providence du Créateur dans les vertus qu'il a données à ces herbes! Prenons pour exemple la racine de rhubarbe qui a pour propriété de chasser la bile. Le suc de cette racine étant bu communique sa vertu au foie, où se rattachent toutes les veines qui sont réparties dans notre corps. Et, comme c'est dans les veines que se trouvent réunies toutes les humeurs, la rhubarbe, par sa force, appelle à elle exclusivement la bile, qui, répondant à cet appel, se dirige vers le point où elle est attirée, puis sort du corps qu'elle laisse purifié et sain. Ainsi, comme l'aimant a reçu du Créateur la propriété d'attirer le fer en laissant les autres métaux qu'il touche, de même la racine de rhubarbe a reçu la vertu d'attirer la bile seule de la manière que nous venons de l'expliquer.

Ce ne sont pas seulement les herbes qui possèdent la propriété de guérir nos maladies; elle a été donnée aussi aux pierres précieuses, comme on le voit dans celle qu'on nomme *Baazar* et qui produit une foule d'effets salutaires. Il n'est pas jusqu'à certaines qualités de bois qui n'aient des vertus curatives, comme celui qu'on appelle bois de la Chine ou de l'Inde, qui guérit ces sortes de maladies que le Seigneur nous inflige le plus souvent en punition des offenses commises contre sa majesté divine; car, tout en nous frappant, il a voulu pourvoir à notre guérison, tant est grande et généreuse sa souveraine bonté. Dans toutes ces choses les plus aveugles eux-mêmes verront quel est l'amour de Dieu pour les hommes, et quel souci il a de leur santé, puisqu'il a créé dans ce but tant de remèdes, ceux qui ont été déjà découverts et ceux que l'on découvre encore tous les jours; car on connaît depuis peu en Espagne la propriété de l'arbre appelé *Mexoacan*.

Toute cette provision, toute cette abondance des choses que la terre produit, nous montre avec quel soin Notre-Seigneur, semblable à un père de famille qui veille sur la vie de ses enfants, pourvoit à tout ce qui est nécessaire pour nourrir, soutenir et entretenir ceux qu'il a créés. Mais que dirons-nous de tant de fleurs si brillantes qui ne servent pas à notre entretien, et qui ne

semblent faites que pour le plaisir de l'homme ? Car à quel autre usage servent les mignonettes, les œillets, les mugnets, les lis, les girofliers, les basilics et tant d'autres espèces de fleurs dont sont remplis les jardins, les montagnes, les champs et les prairies : fleurs blanches, rouges, jaunes, violettes et de tant d'autres couleurs, qui se font remarquer encore par l'art avec lequel elles sont faites, par l'ordre dans lequel sont disposées les feuilles qui les entourent et par l'odeur suave que la plupart répandent autour d'elles ? A quoi cela sert-il, si ce n'est au plaisir de l'homme ? Toutes ces fleurs s'épanouissent à la surface de la terre pour que l'homme puisse faire reposer sur elles les yeux de son corps et plus encore ceux de son âme, en y contemplant la beauté du Créateur et la bonté avec laquelle il prend soin de notre entretien, agissant envers nous comme un père véritable envers ses enfants chéris ; car il ne s'est pas contenté de nous donner les choses nécessaires à notre conservation, il nous a pourvus aussi de celles qui peuvent rendre la vie agréable. Pour cela, après avoir semé dans le ciel les étoiles, que nous voyons briller pendant une nuit sereine, il a voulu aussi que les fertiles vallées et les prairies parsemées de tant de diverses fleurs fussent pour nous comme un autre ciel étoilé, afin que ce spectacle récréât notre vue par sa douceur et par son éclat, et qu'il nous invitât à louer ce Dieu qui a conçu et créé tout cela, non pour lui, ni pour les anges, ni pour les animaux sans intelligence, mais pour charmer et réjouir l'homme seul.

Pour mettre ces observations en pratique, examinons entre tant de fleurs une belle plante d'œillet, et, prenant une de ses tiges dans nos mains, raisonnons ainsi : Pour quelle fin le Créateur a-t-il fait cette fleur si belle, si odorante, puisqu'il ne fait rien sans un but déterminé ? Ce n'est pas certainement pour la nourriture de l'homme, ni pour la guérison de ses infirmités, ni pour toute autre chose semblable. Quelle autre fin a-t-il donc pu se proposer, si ce n'est de récréer notre vue par la beauté de cette fleur et de flatter notre odorat par la douceur de son parfum ? Ne nous arrêtons pas là ; mais allant plus loin, considérons combien de sortes d'autres fleurs il a créées dans le même but, combien il

a créé de pierres précieuses qui flattent encore plus notre vue ; et puis que d'autres choses n'a-t-il point faites pour le plaisir des autres sens ? Que de concerts d'oiseaux pour notre ouïe ! que d'essences aromatiques pour notre odorat ! que de mets savoureux pour notre goût ! Tant est grande la bonté et la douceur de ce souverain Maître, qui, dans la création de toutes ces choses, prenait tant de souci de l'homme, que non-seulement il lui préparait des mets de tant d'espèces et tout ce qui est nécessaire à la vie (puisque tout le monde visible est destiné à le servir) ; mais qui prenait encore un soin tout spécial de le pourvoir d'une foule d'autres objets pour ses légitimes plaisirs ! et cela, avec tant d'abondance que tous nos sens corporels trouvent dans la nature de quoi les charmer. Y a-t-il rien qui puisse mieux caractériser la tendresse d'un père pour ses fils, et pour ses fils les plus aimés ?

Dieu a créé aussi dans le même but un grand nombre d'arbres, comme le laurier, le myrte, le cyprès, les cèdres odoriférants, le peuplier et le lierre qui revêt de verdure les murs de nos jardins et sert à les soutenir, ainsi qu'une infinité d'autres arbres semblables qui, ne donnant point de fruits, ne paraissent avoir été faits que pour le plaisir de la vue, plaisir qui est si grand que l'Ecclésiastique a pu dire : « La grâce et la beauté plaisent à l'œil, mais au-dessus de ces choses, les moissons verdoyantes. » *Eccli.* XL, 22.

Compter le nombre des plantes que Dieu a créées, et dire les propriétés dont elles sont douées, est une chose qui n'a été donnée qu'à Salomon, de qui l'Écriture affirme qu'il a traité de toutes les plantes depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'humble hysope qui naît sur les murailles. Il y a pourtant ceci de constant, c'est que la terre n'est pas moins couverte de plantes que la mer n'est peuplée de poissons. Bien plus ; il y a des mers qui n'ont pas de poissons, tandis qu'il n'y a pas un pan de terre qui ne soit tapissé de verdure en son temps, sans que personne la laboure et la sème, obéissant à l'ordre qu'elle a reçu du Créateur au commencement du monde.

§ II.

Diversité des arbres et douceur des fruits.

Le Créateur a ordonné à la terre de produire non-seulement des herbes, mais aussi des arbres dont la diversité et les espèces sont aussi difficiles à décrire que celles des autres plantes. Les uns produisent des fruits, les autres sont stériles ; les uns fournissent un aliment aux hommes, les autres aux bêtes ; les uns conservent leur feuillage toujours vert, les autres le renouvellent tous les ans ; les uns, comme nous l'avons dit, ne servent qu'à nous donner de l'ombre et de la fraîcheur, les autres sont destinés à divers usages. Et ce ne sont pas les seules différences que nous pourrions noter.

Entre ceux qui donnent des fruits, il en est qui les produisent au printemps, d'autres en hiver, d'autres en toute saison. Dans tous on peut voir la trace de la divine Providence et l'ordre qu'elle met en toutes choses ; car elle les a divisés en plusieurs genres, et chaque genre en ses espèces qui lui sont subordonnées, voulant non-seulement nous offrir une grande quantité d'aliments, mais encore prévenir le dégoût par la variété des fruits. Ainsi, pour nous borner à quelques exemples, combien n'y a-t-il pas d'espèces de prunes : les unes précoces, les autres tardives, ayant toutes une couleur et une forme différentes ! Combien d'espèces de raisins, de poires, de figues, de pommes, de citrons ! C'est ainsi que ce souverain Maître a classé toutes choses selon leurs genres et leurs espèces. Tout cela a lieu ainsi, comme nous l'avons dit, afin que cette sorte d'aliments ne nous manque jamais ; car, de cette manière, les fruits tardifs succèdent aux précoces. Et c'est pour le même motif que sur le même arbre tous les fruits ne mûrissent pas en même temps, comme cela se voit spécialement pour le figuier, dont les fruits mûrissent l'un après l'autre et lentement, afin que nous puissions en jouir plus longtemps.

L'attention de la divine Providence à nous procurer de douces jouissances se montre surtout dans les fruits qu'elle nous donne durant l'été ; car, accablé par la chaleur et l'aridité de cette saison, notre corps désire naturellement des aliments frais et hu-

mides; et c'est pour cela que le Créateur a fait naître tant de diverses espèces de fruits et de légumes si bien appropriés aux besoins que nous ressentons en ce temps. Pourquoi donc l'homme ingrat ne tiendra-t-il aucun compte de celui qui a pourvu avec tant de sollicitude à son soulagement et à ses plaisirs? Et qu'on ne dise pas que plusieurs ont contracté des maladies en mangeant ces fruits. Ce n'est pas au fruit qu'il faut en attribuer la faute, mais à l'homme sans retenue qui abuse des bienfaits de Dieu; de même que ce n'est pas la faute du vin si quelques uns s'enivrent, mais bien celle des hommes qui en abusent.

La sagesse divine n'est pas moins visible dans la construction même d'un arbre quelconque. En effet, comme celui qui veut construire une maison commence par jeter les fondements sur lesquels doit s'élever l'édifice, de même le Créateur a voulu que la plante ou la semence, avant de s'élever au-dessus de la terre, jetât sous le sol des racines proportionnées à la hauteur de l'arbre, de telle façon que, plus cet arbre s'élève dans les airs, plus il jette dans la terre des racines profondes. On voit ensuite monter le tronc qui est comme la colonne qui supporte l'édifice et au sommet de laquelle s'épanouissent les branches; celles-ci s'étendant en tous sens, charment nos regards par les feuilles et les fleurs dont elles se couvrent, puis nous offrent libéralement des fruits mûrs et savoureux. Une chose bien digne de remarque, comme Sénèque le fait justement observer, c'est que dans cette quantité innombrable de feuilles que portent les arbres, les arbrisseaux et les herbes, il n'y en ait aucune qui soit absolument semblable à une autre; mais que toutes diffèrent soit par la grandeur, soit par la forme, soit par la couleur, soit par toute autre chose de ce genre. Il fait la même observation par rapport aux visages des hommes qui, quoique très-nombreux, offrent tant de différences qu'on en trouve à peine un qui paraisse semblable à un autre: tant est grande l'habileté de cet artiste souverain qui nous montre en toutes choses sa puissance et sa sagesse.

Nous ne devons pas moins considérer la manière dont ces arbres conservent leur vie. A chaque racine pend une sorte de chevelure par laquelle elle attire l'humidité de la terre, que la chaleur du

soleil fait monter ensuite à travers le bois et l'écorce du tronc, ainsi que par tous les pores de l'arbre ; l'écorce sert encore à conserver ce suc en revêtant le tronc comme un manteau qui l'abrite. Il y a dans les feuilles, comme dans le corps de l'homme, des veines qui servent de canal à ce suc, pour qu'il puisse se répartir partout. Ces veines sont disposées de telle sorte que celle du milieu partage la feuille en deux parties égales et toutes les autres se rattachent à celle-là, se divisant et se subdivisant, et devenant de plus en plus petites jusqu'à ce qu'elles ressemblent à des cheveux. C'est ce que j'ai remarqué moi-même dans certaines feuilles de poirier où de petits insectes trouvent leur nourriture ; car ces animaux mangeant la partie la plus tendre de la feuille et laissant ce qui est plus dur, découpent ce merveilleux filet et mettent à découvert tout ce tissu de veines imperceptibles. De cette manière, non-seulement les arbres se maintiennent, mais ils croissent par la vertu de l'âme végétative, et ils croissent plus rapidement que les bêtes en qui se trouve cette même âme. Une des principales causes de cet accroissement, c'est que les bêtes n'ont pas seulement à entretenir leurs corps et sont encore occupées des opérations qu'on nomme animales et qui consistent dans l'exercice de leurs sens, tandis que les plantes n'ayant pas à s'occuper de ce travail emploient toutes leurs forces à leur développement. C'est ainsi que les hommes adonnés à l'étude et à la contemplation sont plus faibles de corps, parce qu'ils se livrent plus que les autres aux opérations, non des sens extérieurs, mais des sens intérieurs, et que les forces réparties ont des effets moins sensibles que celles qui s'unissent pour un même but.

§ III.

Effets admirables de la Providence pour la conservation des fruits. Fertilité de la vigne.

La divine Providence n'a pas oublié non plus la conservation des fruits déjà mûrs. Pour y pourvoir, il a voulu que les arbres eussent des feuilles, non-seulement pour nous donner de l'ombre et pour réjouir la vue, mais aussi pour défendre les fruits contre les ardeurs du soleil qui, sans cela, les dessécheraient en peu de

temps. Et plus le fruit est tendre, comme celui du figuier et celui de la vigne, plus il a voulu que les feuilles fussent larges, comme nous le voyons en ces deux arbres. Toutefois il n'a pas fait ces feuilles tout à fait rondes, mais échancrées et ouvertes en plusieurs endroits, afin que, tout en défendant les fruits contre les ardeurs du soleil, elles laissassent pénétrer l'air et même quelques rayons de ce même soleil.

Mais la divine Providence se manifeste mieux encore dans la conservation d'autres fruits qui sont en plus grand danger, comme sont ceux des arbres élevés et exposés aux vents, dont quelques-uns naissent au sommet des montagnes, tel que le pin. Le fruit de cet arbre en particulier se perdrait infailliblement si le Créateur ne l'avait si fortement enveloppé dans sa solide pomme; mais les pépins y sont placés avec un art si merveilleux et si bien gardés dans leurs loges voûtées, que toute la furie des vents ne peut les en arracher. Les noyers sont aussi des arbres grands et hauts, ainsi que les châtaigniers, dont le fruit est la nourriture du pauvre quand le pain lui manque, et qui le plus souvent sont plantés sur les montagnes, et par conséquent exposés aux rigueurs du froid et du vent. C'est pour cela que le Créateur a couvert les châtaignes de cet oursin qui les abrite, et au-dessous duquel sont deux enveloppes, l'une plus forte, l'autre plus moëlleuse, assez semblables à la *dure-mère* et à la *pie-mère*, qui recouvrent notre cerveau. Nous pouvons en dire autant des noix, qui ne sont pas moins vêtues et préservées des injures du soleil et de l'air.

Comme quelques arbres portent des fruits gros et lourds comme le coignassier et certains orangers, l'Auteur de toutes choses a voulu que les branches où pendent ces fruits fussent très-fortes, comme celles du coignassier, dont on se servait pour fouetter les saints martyrs. Les bergamottes étant encore plus considérables, il les a suspendues à des branches qui sont non-seulement fortes et grosses, mais encore droites, afin qu'elles puissent mieux supporter leur charge. En tout cela comme dans toute créature, on voit que la providence et la sagesse du Créateur n'a pas sommeillé et qu'elle a donné son attention à tout ce qu'elle a fait.

Quant à la beauté de certains arbres lorsqu'ils sont chargés de fruits déjà mûrs, qui ne l'apprécie ? Y a-t-il rien de plus agréable à voir qu'un pommier dont toutes les branches plient sous le poids des fruits diversement colorés qu'elles portent et qui répandent une odeur si suave ? Peut-on voir rien de plus agréable qu'un cabinet formé par des vignes entrelacées d'où pendent, parmi des feuilles du vert le plus vif, de magnifiques grappes de raisins de diverses espèces et de diverses couleurs ? Elles sont si belles qu'on les prendrait pour des bijoux suspendus aux ceps de cet arbrisseau. Et l'art admirable avec lequel est construite une grenade ne nous montre-t-il pas aussi la beauté de l'ouvrier qui l'a faite ? Il s'est montré si ingénieux dans cette œuvre, que je ne puis me dispenser de le faire remarquer ici.

Dieu l'a d'abord revêtu d'une sorte de manteau fait à sa mesure, qui l'enveloppe tout entière et la défend contre les ardeurs du soleil et les intempéries de l'air. C'est une écorce ferme et dure au dehors, mais plus molle en dedans, afin qu'elle ne blesse pas le fruit qu'elle enferme et qui est très-tendre. Dans l'intérieur, les graines sont réparties et disposées avec un tel ordre qu'on n'y trouve pas le moindre vide. Elles sont divisées en plusieurs compartiments, et ces compartiments eux-mêmes sont séparés par une membrane plus fine qu'une étoffe de soie, et par ce moyen les graines qui sont si délicates se conservent plus facilement, étant séparées par cette toile, que si elles se touchaient. Outre cela, si les graines d'un compartiment viennent à se gâter, cette peau préserve celles du compartiment voisin, que le contact aurait gâtées. C'est ainsi que le Créateur a disposé la cervelle dans notre tête en deux cavités ou bourses, séparées par une membrane, afin que la blessure ou le mal qui pourrait frapper une des parties n'exercât pas une funeste influence sur l'autre. Au milieu de chaque graine se trouve un petit noyau blanc et dur qui soutient autour de lui ce que le fruit a de tendre et de délicat. Ce noyau lui-même repose sur un pédoncule aussi délié qu'un fil pur, où il reçoit la vertu et la sève, qui monte de la racine jusqu'à l'extrémité de chaque graine. C'est par ce pédoncule que la graine est attachée, qu'elle se nourrit et s'accroît, comme un en-

fant tient aux entrailles de sa mère et vit de son sang. Toutes ces graines reposent sur une couche molle et blanche faite de la même matière, qui se trouve dans l'intérieur de l'écorce et qui revêt toute la grenade. Et, pour que rien ne manque à la beauté de ce fruit, il se termine par une couronne royale, dont les souverains paraissent avoir imité la forme dans celle dont ils couvrent leur front. On dirait que le Créateur a voulu montrer par là que c'est le roi des fruits. Et il mérite ce titre, tant pour la couleur de ses graines, aussi vive que celle du corail, que par leur saveur et leur salubrité. Car il est agréable à la vue et doux au palais, savoureux pour ceux qui se portent bien, salulaire pour les malades et propre à être conservé toute l'année. Les hommes qui philosophent avec tant de subtilité sur toutes les choses humaines ne sauront-ils pas philosopher sur l'art avec lequel ce fruit est composé? Ne sauront-ils pas y reconnaître la sagesse et la providence de Celui qui, avec quelques sucres tirés de la terre et avec un peu d'eau, a pu créer une chose si utile et si belle? L'Épouse des Cantiques le comprenait mieux lorsqu'elle invitait l'Époux à *savourer* ses grenades, et qu'elle le prie de l'accompagner dans les champs pour voir si les vignes et les grenadiers ont fleuri.

Cant. vii.

Puisque nous avons mentionné la vigne, il ne sera pas hors de propos de parler de sa fertilité. Car si petit que soit cet arbre, il donne des fruits considérables. Il nous donne des provisions de raisins qui durent toute l'année; il donne du vin, qui soutient, fortifie et réjouit le cœur de l'homme; il nous donne du vinaigre et d'autres aliments, aussi savoureux que salutaires aux hommes sains et aux malades.

Aussi il n'est pas étonnant que l'éternelle Sagesse compare les fruits qu'elle produit à ceux de la vigne. Le Sauveur lui-même, dans son Évangile, se compare à cet arbuste, quand il dit à ses disciples: « Je suis la vigne, et vous en êtes les ceps. Ainsi, comme les ceps ne peuvent fructifier sans être unis à la vigne, de même vous ne pouvez rien produire si vous n'êtes attachés à moi. » *Joan.* xv, 5. Cet arbre est petit et ne peut se soutenir en haut; mais la Providence y a pourvu; car il sort de ses branches de lé-

gers filaments, qui se replient et avec lesquels elles s'accrochent aux rameaux des autres arbres, et grimpent jusqu'au sommet des plus élevés. Ce qui nous donne comme une image des effets de notre rédemption. En effet, nous, qui sommes des créatures si basses, si nous nous comparons aux anges, nous nous élevons de cette manière quand nous nous attachons à ce cèdre sublime du Liban, qui est Jésus-Christ, notre Rédempteur, en nous unissant à lui; non par de faibles filaments comme ceux de la vigne, mais par les liens de l'amour, par lesquels nous ressuscitons avec lui et nous arrivons au ciel avec lui. C'est ce que nous apprend saint Grégoire par ces paroles : « Nos yeux ne pouvaient contempler Dieu dans sa hauteur; c'est pourquoi il s'est abaissé jusqu'à la terre, nous a pris sur ses épaules, et, en se relevant, il nous a élevés avec lui; car, par le mystère de son incarnation, il a ennobli la nature humaine par cette alliance et cette parenté, et nous a mis au-dessus des anges mêmes. »

§ IV.

De l'utilité de quelques autres arbres et de la fécondité des semences.

Puisque dans la division des arbres que nous avons donnée, se trouvent les arbres stériles et ceux qui peuplent les forêts, il est important d'y faire remarquer aussi les soins de la divine Providence; car, voyant que les hommes n'ont pas seulement besoin d'aliments pour se soutenir, mais qu'il leur faut aussi des habitations pour se reposer et se défendre des injures du temps, elle a créé des arbres propres à cette fin. Comme il a voulu que les arbres fruitiers fussent bas et tortueux pour qu'on pût facilement en cueillir les fruits, il a voulu que ceux qu'il créait pour la construction de nos édifices fussent grands et droits, comme le pin royal, le rouvre, le peuplier blanc et autres semblables, parce qu'il convenait qu'ils fussent ainsi pour les grandes charpentes. Quant aux espèces inférieures des arbres qui croissent dans les campagnes, ils servent à l'entretien d'un grand nombre d'animaux, qui se nourrissent de leur feuillage et de leur écorce; ils servent aussi pour le feu, qui nous est si nécessaire et qui sert à tant d'usages différents. On voit par là qu'il n'est rien de si vil

dans les champs qui ne soit de quelque importance pour le soutien de notre vie, et cette vie est si fragile qu'elle a besoin de tout ce qu'il y a sur la terre pour se conserver.

Pour que rien ne manque aux nécessités de la vie humaine, cette main libérale a créé encore des arbres d'une espèce différente et qui servent à d'autres usages. Ainsi, il a fait les arbres aromatiques, tels que le canelier et l'aloës, dont l'odeur est à la fois très-douce et très-salutaire; d'autres que l'on trouve en Orient et d'où coule le baume, d'autres qui croissent en Afrique et spécialement en Egypte et d'où l'on tire l'ambre, substance liquide d'abord, qui se durcit comme la pierre et dans laquelle on voit des débris de feuilles d'arbres ou de petits insectes qui y sont tombés lorsqu'elle ne s'était pas encore solidifiée.

Il a voulu aussi que les arbres stériles pussent devenir productifs en les greffant, comme on le voit dans le *daphnot* ou olivier sauvage qui par ce moyen donne de belles olives. Il a fait encore qu'ils pussent être guéris de leurs défauts naturels. C'est ainsi, dit saint Ambroise, que l'on rend douce la racine de l'amandier amer en y mêlant quelques fragments de pin après l'avoir écrasée. *Hex*, III. 43.

Nous voyons encore dans les arbres une autre chose bien digne d'admiration, au dire de ce même saint, c'est que certains arbres sont mâles et femelles comme le palmier. Quand le palmier femelle se trouve près du mâle il penche, tout naturellement ses branches vers lui, et ses dattes en reçoivent la saveur et la douceur qu'elles possèdent. C'est pourquoi les cultivateurs, quand ces deux arbres sont un peu éloignés, forcent les branches du mâle à s'incliner vers l'autre, afin que le fruit reçoive sa vertu. Cela se voit encore plus communément dans les figuiers, qui reçoivent des figuiers sauvages (qui sont mâles) la douceur et le miel de leurs fruits, et qui, sans eux, ne donneraient que des fruits arides et privés de goût. C'est pourquoi les cultivateurs usant d'un artifice semblable à celui que nous avons mentionné, font des cordons de figues sauvages et les suspendent aux branches des figuiers femelles. Il se passe alors deux choses admirables. La première, c'est qu'il sort de ces fruits sauvages des

mouchérons extrêmement petits, qui en touchant seulement l'œil de la figue lui donnent tout son miel, et en si grande quantité que, ne pouvant contenir dans son intérieur, il sort quelquefois de cet œil en petites gouttes transparentes; la seconde, c'est que les mouchérons enveloppent si bien ce figuier que, parmi les milliers de fruits qu'il porte, ils n'en laissent pas un sans le toucher et sans le féconder. Qui donc ne sera pas saisi d'admiration en voyant la toute-puissance et la providence du Créateur, qui a donné à un animal si petit la vertu de faire mûrir et d'assaisonner ce fruit par son seul contact, et qui l'a doué d'un tel instinct qu'il n'en oublie aucun? Le Seigneur a voulu nous apprendre par là que toutes les créatures se lient entre elles, qu'elles ont besoin les unes des autres et qu'il n'y en a aucune qui se suffise à elle-même; il a voulu nous apprendre aussi que les plus petites choses ont leur valeur et leur propriété. Qu'il soit donc à jamais loué le Créateur qui a tout fait avec nombre, poids et mesure, et qui s'est fait connaître dans tous ses ouvrages!

Avant d'abandonner ce sujet, il ne faut pas oublier le soin qu'a mis la divine Providence de pourvoir à la conservation des espèces de toutes les choses corruptibles et notamment des plantes. En cela Dieu a montré sa providence de deux manières: il a voulu d'abord que chaque plante donnât une si grande quantité de semences, qu'elles ne manquassent jamais pour reproduire cette même plante; il a donné ensuite aux plus petites des graines ou aux pépins la merveilleuse propriété de donner naissance à une grande plante, qui à son tour engendre un nombre extraordinaire de graines pour sa reproduction. Nous pouvons voir ce double effet dans le sénévé, dont le Sauveur fait mention dans son Évangile, *Matth. xiii*; *Luc. xii*. Il donne, comme nous le savons, un nombre incroyable de graines, et chacune de ces petites graines, étant semée, produit une plante qui se charge encore de milliers de ces graines. De même, d'un pépin de melon naît une grande plante qui donne plusieurs melons, dont chacun contient une grande quantité de pépins pour propager l'espèce. Que dirons-nous encore du pépin de l'oranger? que d'orangers et par conséquent de pépins ne produit-il pas tous les ans? Après cela, comment les espèces des

plantes pourraient-elles périr, puisqu'elles ont autant de moyens de conservation que chacune d'elles produit de semences ? Nous voyons donc combien Dieu a su pourvoir à tout selon sa volonté. Et notre raison peut comprendre par cet exemple combien a dû être féconde la rédemption qu'il nous a envoyée par l'incarnation de son Fils unique. Si, en effet, il a pourvu par tant de moyens à la conservation de toutes les espèces de plantes, combien ne doivent pas être abondants les secours par lesquels il a pourvu au salut et à la sanctification de l'espèce humaine ? L'Apôtre le fait bien entendre quand il dit qu'ils sont incalculables les trésors de grâce que le Fils de Dieu a apportés au monde. *Ephes. III, 8*. Le Seigneur nous le dit aussi lui-même en ces termes : « Je suis venu au monde pour donner la vie aux hommes, et une vie infiniment abondante et copieuse. » *Joan. X, 10*.

Nous terminerons ici tout ce que nous avons à dire de l'œuvre du troisième jour dans lequel Dieu ordonna à la terre de porter des fruits. Mais nous ne mettrons pas fin aux louanges et aux actions de grâces que nous devons au Créateur pour un tel bienfait ; car nous entendons les voix de toutes les plantes, qui, par l'art de leur composition et par le bienfait des fruits qu'elles nous donnent, ne cessent de répéter à chacun de nous : C'est Dieu qui nous a faites et c'est pour toi qu'il nous a faites.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TREIZIÈME VOLUME.

SUPPLÉMENT AU MÉMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE,

BENFERMANT DEUX TRAITÉS, L'UN SUR LA PERFECTION DE L'AMOUR DE DIEU ,
L'AUTRE SUR LES PRINCIPAUX MYSTÈRES DE LA VIE DU SAUVEUR.

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU.

DEUXIÈME PARTIE. — DES VERTUS ET DES PRATIQUES LES PLUS PROPRES
A OBTENIR LA DÉVOTION.

CHAPITRE PREMIER. De la première pratique propre à obtenir l'amour de Dieu ; laquelle consiste à ne perdre jamais de vue la pensée de Dieu et à lui demander instamment son amour.	1
CHAP. II. Des exercices particuliers de chaque jour, et de la ferveur avec laquelle nous devons désirer et demander l'amour du Seigneur. . . .	12
CHAP. III. De la pureté d'intention dans les bonnes œuvres.	19
CHAP. IV. De la pureté et de la garde du cœur.	20
CHAP. V. Du calme et de la paix du cœur.	23
CHAP. VI. De l'humilité.	27
CHAP. VII. Comment nous devons nous exercer à la connaissance et au mépris de nous-mêmes.	38
CHAP. VIII. Prière pour demander à Dieu la vertu d'humilité.	42
CHAP. IX. De la discrétion et de la modération qu'il faut observer dans ces pieux exercices.	45
CHAP. X Du soin avec lequel il faut s'appliquer à la pratique de toutes les vertus.	47

CHAP. XI. De l'énergie et de la diligence requises pour obtenir l'amour de Dieu.	50
CHAP. XII. De la persévérance.	58

TROISIÈME PARTIE. — CONSIDÉRATIONS PROPRES A FAIRE NAÎTRE EN
NOS ÂMES L'AMOUR DIVIN.

CHAPITRE PREMIER. Considérations sur les bienfaits divins.	65
CHAP. II. Considérations sur les perfections divines, et sur plusieurs autres propres à nous porter à l'amour de notre Créateur.	105
CHAP. III. Prières pour implorer l'amour du Seigneur.	177
CHAP. IV. Résumé de tout ce que renferme ce traité de l'amour de Dieu.	187

SECOND TRAITÉ.

DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE PREMIER. Des avantages que procure la considération de la vie et de la mort de notre Rédempteur.	193
CHAP. II. Comment les âmes pénitentes, après avoir pratiqué les exercices de la pénitence, doivent considérer les mystères de la vie de Jésus-Christ.	201

MÉDITATIONS

Sur les principaux mystères de la vie du Sauveur.

CHAPITRE PREMIER. Du mystère de l'Incarnation.	204
CHAP. II. Du mystère de l'annonciation.	218
CHAP. III. De la naissance glorieuse de notre Sauveur.	245
CHAP. IV. Du mystère de la circoncision, et du nom glorieux qui fut donné au Sauveur.	262
CHAP. V. De l'adoration des Mages, et des mystères qui s'y rattachent.	271
CHAP. VI. De la purification de la sainte Vierge et de la présentation de l'enfant Jésus au temple.	279
CHAP. VII. De la fuite en Egypte.	291
CHAP. VIII. De la disparition de l'enfant Jésus à l'âge de douze ans.	297
CHAP. IX. Du saint baptême, de la vie, des exemples, des travaux et de la doctrine du Sauveur.	312
CHAP. X. De la conduite du Sauveur envers quatre pécheresses; envers la Samaritaine, la femme adultère, la Chananéenne et Marie-Madeleine.	324
CHAP. XI. De l'entrée du Sauveur à Jérusalem et de la solennité des rameaux.	347

CHAP. XII. Prière de saint Bonaventure pour demander au Seigneur le sentiment du mystère de sa passion sainte.	336
CHAP. XIII. Du lavement des pieds.	363
CHAP. XIV. De l'institution du très-saint Sacrement.	377
CHAP. XV. Récit de la passion du Sauveur, tiré en partie d'un sermon attribué par les uns au bienheureux saint Bernard, et par d'autres à saint Anselme. <i>Ad calcem operum</i> , JESUM NAZARENUM.	382
CHAP. XVI. Méditation sur les sept paroles de Jésus-Christ mourant.	405
CHAP. XVII. De la grandeur des souffrances que supporta le Sauveur dans sa passion; exposé sommaire des circonstances qui en augmentèrent la gravité.	419
CHAP. XVIII. De quelques avis qu'il est bon d'observer dans la méditation de la passion du Sauveur.	434
CHAP. XIX. De six questions propres à résumer la doctrine précédente.	442
CHAP. XX. Première méditation sur la résurrection triomphante du Sauveur. — De la descente de son ame sainte aux enfers; de la joie des justes qui étaient dans les limbes; et de la victoire que le Sauveur remporta en ce jour sur le démon.	446
CHAP. XXI. Seconde méditation sur la résurrection du Sauveur. De son apparition à sa bienheureuse Mère et à Marie-Madeleine.	449
CHAP. XXII. De l'ascension du Sauveur dans les cieux.	472
CHAP. XXIII. De la descente du Saint-Esprit.	491
CHAP. XXIV. De l'assomption de la sainte Vierge.	496
CHAP. XXV. Du couronnement de la sainte Vierge.	502
CHAP. XXVI. De la dévotion du rosaire. — De son excellence et des mystères que l'on y médite.	506

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI.

DANS LAQUELLE ON TRAITE DE LA CRÉATION DU MONDE COMME MOYEN D'ARRIVER
A LA CONNAISSANCE DU CRÉATEUR ET DE SES DIVINES PERFECTIONS.

PROLOGUE.	509
ÉPITRE DEDICATOIRE.	519

PREMIÈRE PARTIE. — DE D'INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI.

CHAPITRE PREMIER. Du fruit que l'on retire de l'étude des œuvres de la nature, et comment les saints ont joint cette étude à celle des œuvres de la grâce.	526
CHAP. II. Méditation pieuse, où il est dit que, quoique Dieu soit incompréhensible, on peut en avoir une certaine connaissance par les œuvres de ses mains.	537

CHAP. III. Des fondements sur lesquels se sont basés les philosophes pour savoir par les seules lumières naturelles qu'il y a un Dieu.	543
CHAP. IV. Etude du monde supérieur et de ses parties principales. . . .	568
CHAP. V. Du soleil, de ses effets et de sa beauté.	571
CHAP. VI. Des éléments et de leur région.	583
CHAP. VII. De l'air.	585
CHAP. VIII. De l'eau.	591
CHAP. IX. Du quatrième élément, qui est la terre.	597
CHAP. X. De la fertilité de la terre, de ses plantes et de ses fruits. . .	601

FIN DE LA TABLE DU TREIZIÈME VOLUME.

LUIS de Granada.

BQ

Oeuvres completes.

7074

.U33

A3F7

v.13

